



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>







UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT



Digitized by Google





A 2758







LES VIES  
DES  
HOMMES ILLUSTRÉS  
DE  
PLUTARQUE,  
TRADUITES EN FRANÇOIS,  
AVEC

DES REMARQUES HISTORIQUES ET CRITIQUES.

NOUVELLE ÉDITION,  
REVUE, CORRIGÉE, ET AUGMENTÉE

de plusieurs Notes.

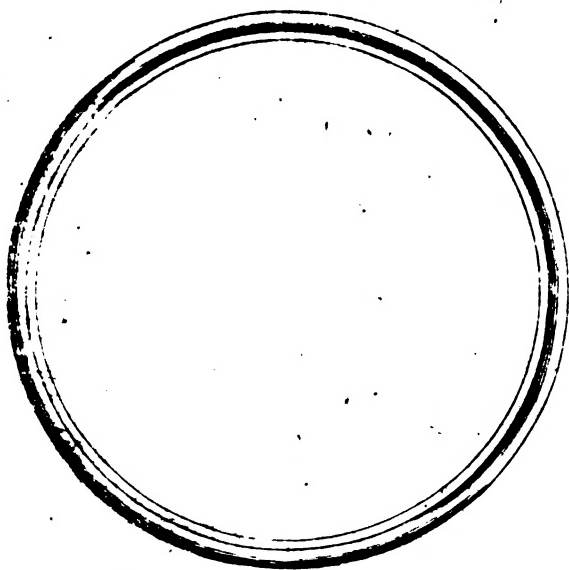
*Par Mr. DACIER, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, Secrétaire perpétuel de l'Académie Française, Garde des Livres du Cabinet du Roi.*

TOME TROISIÈME.



A AMSTERDAM,  
Chez ZACHARIE CHATELAIN.  
M. DCC. XXXV.  
*Avec Privilege.*





## TIMOLEON.



OICI quel étoit l'état des affaires de Syracuse avant que Timoleon fût envoyé en Sicile : Dion , qui venoit de chasser Denys le Tyran , ayant été tué bientôt après en trahison , ceux qui l'avoient aidé à rendre la liberté à Syracuse , se diviserent & tournerent leurs armes les uns contre les autres , la ville de

*Dion qui venoit de chasser Denys le Tyran.] Le jeune Denys. Toutecette Histoire est fort bien écrite dans la vie de Dion.*

*Ayant été tué bientôt après en trahison.] Il fut tué par l'Athenien Callippus.*

**Tome III.**

**A**



## TIMOLEON.

*Malheureux état  
de la Sicile après la  
mort de Dion.*

Syracuse changeant tous les jours de Tyran , fut accablée de tant de maux, qu'il s'en fallut bien peu qu'elle ne fût entièrement deserte , & du reste de la Sicile , une partie étoit tellement dépeuplée par les guerres continuelles , qu'on n'y trouvoit presque ni villes ni bourgs , & le peu de villes , qui restoit sur pied , étoient pour la plupart occupées par des barbares ramassés de tout païs , & par des troupes , qui , n'étant ni entretenues , ni payées , se payoient par leurs propres mains , en s'emparant des places , qui toutes les recevoient à bras ouverts , soit par foiblesse , soit parce que dans l'extrémité où elles se trouvoient , le changement de Maître leur paroissoit un soulagement.

*Le changement de  
maître paroit un sou-  
lagement à des peu-  
ples opprimés.*

Denys , dix ans après avoir été chassé , avoit rassemblé quelques troupes étrangères , & ayant chassé Nypsée , qui s'étoit rendu maître de Syracuse , il s'étoit remis en possession de ses Etats. Et si ce fut une chose bien étonnante qu'il eût été dépossédé d'un si grand Royaume par une puissance aussi foible que celle de Dion , c'en fut une plus étonnante encore , que banni & pauvre il eût pu recouvrer son Empire , & re-

*Et parce que dans l'extrémité où  
elles se trouvoient, le changement de  
maître.] Les maîtres , même les  
plus légitimes, ne doivent pas es-  
pérer beaucoup de fidélité des  
peuples , qui n'attendent que  
d'un changement de l'allège-  
ment dans leurs misères.*

*Et ayant chassé Nypsée.] C'é-  
toit un homme de beaucoup de  
prudence & de valeur. Le jeune  
Denys l'avoit choisi pour Génér-  
al de ses troupes ; il se rendit en  
effet maître de Syracuse , mais  
il vouloit la garder pour lui.*

## TIMOLEON.

3

devenir le maître de ceux qui l'avoient chassé.

Ceux qui étoient demeurez dans la ville obéissoient donc à ce Tyran, qui n'étoit pas naturellement fort bon, & que ses malheurs avoient rendu encore plus méchant & plus féroce. Les plus gens de bien & les plus apparens de la ville ne pouvant souffrir cette dure servitude, avoient eû recours à Icetas, Roy des Leontins, & s'étant abandonnez à sa conduite, ils l'avoient élu pour leur General, non qu'il fût en rien meilleur que les Tyrans les plus déclarez, mais c'est qu'ils manquoient d'autre ressource, & qu'ils appuyoient au moins leur confiance, sur ce qu'il étoit originaire de Syracuse, & qu'il avoit des forces suffisantes pour faire la guerre au Tyran.

*Icetas Roy des Leontins au-dessus de Syracuse, sur la Plume Terian.*

*Ce qui avoit obligé les Syracusains à recourir à Icetas.*

Sur ces entrefaites les Carthaginois étant abordez en Sicile avec une grosse flotte, y avoient déjà fait des progrès très-considerables, qui avoient encore enflé leurs esperances, & augmenté leur avidité. Les Siciliens, effrayez, résolurent d'envoyer une Ambassade en Grece pour demander du secours aux Corinthiens, non-seulement parcequ'ils descendoient d'eux

*Syracusains, roi lonie de Corinthe.*

*Non-seulement parcequ'ils descendoient d'eux comme colonie de Corinthe.] Tous les Siciliens n'étoient pas colonie de Corinthe, mais seulement les Syracusains qui avoient été fondez par Archias le Corinthien, la seconde*

*année de l'Olympiade XI. 733. ans avant la naissance de Notre Seigneur. Plus de 300. ans avant l'arrivée des Grecs en Sicile, cette Isle avoit été habitée par des Phéniciens & par d'autres barbares.*

A ij

*Corinthe avoit  
souvent de grandes  
guerres pour assurer  
la liberté de la  
Grece.*

comme colonie de Corinthe , & parcequ'ils n'avoient pas imploré en vain leur assistance en plusieurs autres occasions , mais encore parcequ'ils voyoient que cette ville s'étoit toujours déclaré amoureuse de la liberté , & ennemie jurée de la Tyrannie , & que dans la plûpart des grandes guerres , qu'elle avoit soutenues avec succès , elle avoit toujours combattu , non pour s'agrandir , ou pour dominer , mais pour défendre & assurer la liberté de la Grece.

*Politique d'Icetas.*

Mais Icetas , qui se propoisoit pour fin de son Generalat , de se rendre maître de Syracuse , & nullement de l'affranchir , traitoit sous main avec les Carthaginois , pendant qu'en public il louoit les sages mesures des Syracusains , & qu'il envoyoit même ses Ambassadeurs avec les leurs. Ce n'est pas que son dessein fût qu'il vînt aucun secours de Corinthe , mais il esperoit , comme cela pouvoit fort bien arriver , que si les divisions de la Grece donnoient de l'occupation aux Corinthiens , & les réduisoient à la necessité de refuser ce secours , il pourroit plus facilement faire pancher la balance du côté des Carthaginois , & se servir ensuite de toutes leurs forces contre Syracuse , ou contre le Tyrant ; & que ce fût là sa vûe , la suite le fit bien-tôt voir.

Les Ambassadeurs étant arrivez à Corinthe ,

*Mais pour défendre & pour as- la Grece asservie , Corinthe ne  
sûrer la liberté de la Grece. ]* Car pouvoit plus subsister.

## TIMOLEON.

les Corinthiens , toujours accoutumez à secourir les villes qu'ils avoient fondées , & particulièrement Syracuse , & qui heureusement se trouvoient fans aucune affaire sur les bras , & dans une paix profonde , resolurent qu'on enverroît du secours ; il n'étoit question que de trouver un General. Les Archontes proposoient & nommoient ceux qui avoient le plus d'envie de se signaler & de s'avancer , lorsque tout-à-coup un homme du peuple se leva & nomma à haute voix Timoleon , qui ne se mêloit plus des affaires publiques , & qui n'étoit ni en âge de concevoir de si hautes esperances , ni en volonté de se charger d'un si pesant fardeau. Mais il y a bien de l'apparence que ce fut quelque Dieu favorable qui inspira à cet homme d'entre le peuple la pensée de le nommer , tant la Fortune parut riante dès le premier moment de son élection , & tant elle eut soin d'accompagner ensuite toutes ses actions d'une fleur de prosperité , & d'y répandre un brillant extraordinaire pour relever & pour embellir l'éclat de sa vertu.

*Les Corinthiens  
sont toujours disposés à  
secourir les villes  
qu'ils avoient fon-  
dées.*

*Timoleon proposé  
pour General par un  
homme du peuple.*

Il descendoit d'une des plus nobles Familles de Corinthe , car il étoit fils de Timodeme & de Demariste. Il aimoit passionnément sa Patrie , & faisoit paroître en tout une douceur singuliere ,

*Noblesse de Timoleon.*

*[ Car il étoit fils de Timodeme. ]* faut le corriger par cet endroit Diodore de Sicile nomme son pere Timonete , & je croi qu'il de Plutarque.

A iij



*La haine implacable contre les Tyrans.*

*Combien propre à la guerre.*

*Son frere Timophane, d'un caractère bien différent.*

*Il avoit souvent commandé les troupes de Corinthe.*

*Grands services que lui rendoit son frere Timoleon.*

hors en ce qui auroit pû diminuer ou affoiblir la haine implacable qu'il conservoit contre les Tyrans & contre les méchans. Et pour ce qui regarde la guerre, il y étoit si heureusement né, que dans sa jeunesse toutes ses actions étoient assaisonnées d'une prudence consommée, & dans sa vieillesse elles étoient animées de toute la force & de toute la hardiesse de l'âge le plus bouillant. Il avoit un frere aîné, nommé Timophane, qui ne lui ressembloit en rien, & qui n'avoit aucune de ses bonnes qualitez, car c'étoit un écervelé & un homme entierement perdu & gâté de la folle ambition de regner, que lui avoient mise dans la tête ses amis de débauche, & quelques soldats étrangers, qui étoient toujours autour de lui à lui souffler aux oreilles, sous prétexte qu'il paroïssoit avoir quelque valeur & quelque audace dans les combats, où il cherchoit toujours les plus grands dangers sans aucun menagement pour sa personne. Avec ces qualitez si brillantes il avoit surpris l'estime de ses Citoyens, qui le croyant très-propre pour la guerre, & homme de main, lui avoient souvent confié le commandement des troupes. Et c'est à quoi son frere Timoleon le servoit utilement, cachant toujours ses fautes, ou les diminuant; & au-contraire relevant & augmen-

*Sous prétexte qu'il paroïssoit avoir, parcequ'il n'y a de véritable valeur & quelque audace. ] Plutarque ne dit pas qu'il avoit, mais qu'il paroïssoit avoir, parcequ'il n'y a de véritable valeur que celle qui est accompagnée de la prudence.*

## TIMOLEON. 7

tant tout ce que la nature faisoit quelquefois par hazard en lui de bon & d'honnête.

Dans le combat, que les Corinthiens donnerent contre les troupes d'Argos & de Cleone, où Timoleon combattoit parmi les gens de pied, Timophane, qui commandoit la cavalerie, se trouva dans un danger très-pressant, car son cheval ayant été blessé, le jetta par terre au milieu des ennemis. La plupart des cavaliers, qui étoient autour de lui, dissipés par la frayeur, l'abandonnerent, & ceux qui eurent le courage de faire ferme, ne pouvoient pas soutenir longtemps le grand nombre de ceux qui les attaquoient. Timoleon, qui vit son frere en si mauvais termes, courut à lui, le couvrit de son bouclier, & après avoir reçu sur ses armes, & sur sa personne plusieurs coups de trait, & autant de coups de main, en faisant des efforts incroyables, enfin tout percé qu'il étoit, il écarta les ennemis, & sauva son frere.

*Timoleon sauve la vie à son frere Timophane dans un combat, & le dégage du milieu des ennemis.*

Quelque tems après, les Corinthiens, craignant que leurs allies ne profitassent de leur foiblesse, & ne se rendissent encore maîtres de leur ville, comme ils avoient déjà fait autrefois, firent un decret pour lever & entretenir à leur solde quatre cens soldats étrangers, & en donnerent le commandement à Timophane. Celui-ci foulant aux pieds toute honnêteté & toute justice, commença d'abord à ourdir toutes les trames & les pratiques qui pouvoient le rendre maître de la

*Corinthe leve 4003. soldats étrangers pour sa garde, & en donne le commandement à Timophane.*

*Timophane se sert  
de ces soldats pour  
assujettir Corinthe.*

ville , fit mourir plusieurs des principaux Citoyens sans aucune forme de justice , & enfin il se déclara lui-même Seigneur & Tyran de ce peuple conf-terné & abbattu.

*L'horreur que Ti-  
moleon conçoit pour  
cette injustice de son  
frere.*

Timoleon au desespoir de cette perfidie , & regardant l'injustice de son frere comme le plus grand malheur , & le plus insigne affront qui pou-voient lui arriver à lui-même , tâcha plusieurs fois de lui parler pour le ramener , & pour le porter à renoncer à cette manie , & à cette malheureuse ambition , & à chercher les moyens d'excuser ou de réparer auprès de ses Citoyens les fautes énormes qu'il avoit faites , mais Timophane ne daigna pas seulement l'écouter , & rejetta avec mépris toutes ses remontrances. Timoleon , outré de douleur , choisit parmi ses alliez Eschyle , beau-frere même de Timophane , & parmi ses amis un Devin de profession que Theopompe appelle Satyrus , & que Timée & Ephorus nomment Orthagoras. Il concerta avec eux , prend ses mesures , & après avoir laissé passer quelques jours , accompagné de ces deux hommes il va chez son frere. Ils se mettent tous trois à le conjurer & à le presser avec les plus fortes instances de vouloir enfin écouter la raison , & de changer de manieres. Timophane d'abord ne fait que rire de leur simplicité , & enfin il entre dans une furieuse colere , & s'emporte veritablement. Alors Timoleon s'éloigne un peu , & se couvre la tête

*Timoleon fait suer  
son frere , & se  
couvre la tête pour  
ne pas le voir.*

*Alors Timoleon s'éloigne un peu de lui. ] Plutarque suit ici d'autres  
fondant*

## TIMOLEON. 9

fondant en larmes. Dans ce moment ses deux amis tirent leurs épées, se jettent sur Timophane & le tuent.

Dès que cette action fut divulguée, les principaux & les plus gens de bien de Corinthe ne peuvent se lasser d'admirer & d'exalter cette haine de Timoleon pour les méchants, & cette magnanimité qui l'avoit mis au-dessus des affections humaines, & lui avoit fait rompre les liens de la nature les plus sacrez, car étant naturellement fort doux, & plein d'amour pour sa famille, il avoit pourtant préféré sa Patrie à sa maison, & l'honnête & le juste à l'utile. Pendant que son frere a combattu genereusement pour son pais, Timoleon l'a secouru, s'est exposé pour lui, & lui a sauvé la vie; & dès qu'il a trahi & assujetti sa Patrie, il l'a immolé à la liberté publique, & l'a fait tuer devant lui.

*Cette vertu de Timoleon admirée par les plus gens de bien de Corinthe.*

*Reflexions qu'ils faisoient sur cette action.*

Auteurs que Diodore de Sicile, qui écrit que Timoleon tua lui-même son frere dans la place publique: La maniere dont Plutarque raconte ce meurtre, & qui est apparemment celle de Theopompe & d'Ephorus, paroît plus vrai-semblable, elle adoucit un peu l'atrocité de l'action. Ceci se passa vingt ans avant que Timoleon fût nommé General du secours que les Corinthiens envoyèrent à Syracuse.

*Il avoit pourtant préféré sa Patrie à sa maison, & l'honnête & le juste à l'utile. ] Plutarque traite*

d'action très-juste, cette action de Timoleon, comme si cela étoit certain, & que personne ne pût la regarder d'une autre maniere. Mais l'amour outré de la Patrie & de la liberté avoit éteint dans ces Payens toute idée de la veritable justice. Timophane meritoit certainement la mort, d'avoir voulu assujettir sa Patrie; mais étoit-ce à Timoleon à l'en punir & à l'assassiner? Ne devoit-il pas tenter d'autres voyes pour délivrer Corinthe? Les remords, qu'il sentit pendant vingt ans marquent assez que son repentir

**Tome III.**

**B**



*Les partisans de  
l'Oligarchie décrient  
Timoleon sous main.*

*Sa mere le maudit,  
l'accable d'impréca-  
tions, & lui fait  
fermer sa porte.*

*La tristesse acheve  
de s'emparer de l'a-  
me de Timoleon.*

*Le desespoir porte  
Timoleon à vouloir  
se faire mourir.*

*Il renonce à ce des-  
sein, & prend le  
parti de passer sa vie  
dans la solitude.*

Mais ceux qui ne pouvoient supporter la Démocratie, & qui étoient accoutumés à faire la cour aux Grands, firent semblant en public d'être bien aises de la mort du Tyran, & en particulier ils alloient partout décriant Timoleon, & lui reprochant qu'il avoit commis un parricide abominable, qui attireroit la vengeance des Dieux sur lui, ce qui le plongea dans une horrible tristesse. Et ayant appris que sa mere même étoit dans la dernière desolation, & qu'elle vomissoit contre lui les maledictions & les imprécations les plus effroyables, il voulut aller pour la consoler, mais elle, ne pouvant soutenir la vûe du meurtrier de son fils, lui ferma sa porte. Alors la tristesse acheva de s'emparer de son ame, tellement que confus & troublé il resolut de renoncer à la vie, & prit le parti de se laisser mourir en s'abstenant de manger. Ses amis ne l'abandonnerent point dans ce desespoir, & firent tant par leurs prieres, & par leurs douces violences, qu'il prit de la nourriture, & fit dessein de fuir le monde, & de passer dans la solitude le reste de ses jours. Dès ce moment il renonça à toutes les affaires publiques, & pendant les premières

étoit juste, & qu'il y a dans notre ame des idées que toutes les raisons de la politique humaine ne sçauroient effacer. On a beau louer Timoleon d'avoir tué un Tyran, on lui reprochera toujours avec raison d'avoir tué son

frere. Que la politique humaine trouve des raisons pour appeller ce meurtre une grande action, la politique divine, c'est-à-dire, la véritable justice en trouvera de plus fortes pour l'appeller un grand crime.

années il ne venoit jamais à la ville, mais alloit errant dans les lieux les plus deserts, toujours dévoré par son chagrin & plongé dans une noire melancolie, tant il est vrai que nos resolutions & nos jugemens, s'ils n'empruntent de la raison & de la Philosophie la fermeté & la force necessaires pour les grandes actions, agitez & ébranlez par les premieres louanges, ou par les premiers blâmes, vacillent & sont poussez comme hors des gonds des raisonnemens qui les ont produits. Or il faut non-seulement que l'action soit belle & juste, mais encore que la reflexion, qui lui a donné la naissance, soit ferme & inébranlable, afin que nous agissions toujours par choix & par un consentement, non de caprice, mais de connoissance, & qu'à l'imitation des gourmands, qui, trahis par leur appetit, se jettent avidement sur les viandes les plus délicates, & les plus nourrissantes, & un moment après ils s'en dégoutent par la satiété, nous de même après avoir fait quelque action, nous ne nous en affligions point, & ne nous en dégoutions point par foiblesse, lorsque l'idée de beauté, que notre imagination y avoit attachée, & qui avoit charmé notre volonté, commence à s'affoiblir & à s'effacer; car le repentir a

*Belle reflexion de Plutarque. Il ne s'agit que de la bien appliquer.*

*Agir toujours par un consentement non de caprice, mais de connoissance.*

*Tant il est vrai que nos resolutions & nos jugemens.* ] Tout ce que Plutarque dit ici est très-vrai, & il nous montre en grand Philosophe d'où nos resolutions doivent tirer la fermeté & la force necessaires pour les grandes

actions, afin qu'elles ne soient pas suivies du repentir. Mais il faut que ces actions soient justes, & d'une justice dont personne ne puisse douter.

*Car le repentir a cela de propre, qu'il rend mauvaises même les*

*Le repentir rend  
souvent mauvaises  
les meilleures ac-  
tions.*

*Beau mot de Pho-  
cion.*

*Beau mot d'Aristide  
de Locres.*

cela de propre qu'il rend mauvaises même les meilleures actions, au lieu que le choix, qui part du raisonnement & de la science, ne change jamais, & demeure toujours ferme sur ses principes, lors même que les actions, qui en sont la suite, n'ont pas tout le succès qu'on s'en étoit promis. C'est pourquoi Phocion qui s'étoit toujours opposé à la folle entreprise de Leosthene, voyant qu'il avoit pourtant réussi, & que les Atheniens, tout fiers de leur victoire, faisoient partout des fêtes & des sacrifices, dit, *véritablement je voudrois bien avoir fait ceci; mais je ne voudrois pas n'avoir pas conseillé cela.* Et Aristide de Locres, un des intimes amis de Platon, répondit plus fortement encore & plus courageusement au vieux Denys, Tyran de Syracuse, qui lui demandoit une de ses filles en mariage : *j'aimerois mieux, lui dit-il, voir ma fille morte, que femme d'un Tyran.* Et quelque tems après, Denys ayant fait mourir ses enfans, & lui ayant demandé par manière d'insulte, s'il étoit encore dans la même résolution sur le mariage de sa

*meilleures actions.] Car le repentir n'est qu'une douleur de ce que l'on a fait, & il montre évidemment le vice du choix dont l'expérience fait sentir le dommage. On ne peut donc regarder que comme mauvais tout ce dont on se repent. Mais malgré tout ce que Plutarque dit, je ne crois pas qu'on puisse douter que le repen-*

*tir de Timoleon ne fût très-juste, & son action mauvaise par conséquent.*

*A la folle entreprise de Leosthene.] Ce Leosthene porta les Atheniens à faire la guerre, ce que Phocion vouloit empêcher. Les Atheniens désirerent les Béotiens. Voyez la vie de Phocion.*

# TIMOLEON. 13

filie, Aristide lui fit cette genereuse réponse, je suis affligé de ce que tu m'as fait, & je ne me repens point de ce que je t'ai dit. Mais c'est peut-être l'acte d'une vertu plus parfaite & que tous les hommes ne sçauroient imiter.

*Generouse réponse  
d'Aristide de Loeres  
au vieux Denys qu'il  
venoit de faire mourir  
ses enfans.*

Pour revenir à Timoleon, la douleur de l'action qu'il venoit de faire, soit que ce fût le regret de voir son frere mort, ou la honte de paroître devant sa mere, qui ne pouvoit se consoler, lui troubla tellement l'esprit, & lui abbatit de telle sorte le courage, qu'encore vingt ans après il ne se mêloit d'aucune affaire considerable, ni qui concernât le Gouvernement.

Le jour donc qu'il fut nommé Capitaine General des troupes, qu'on envoyoit en Sicile, tout le peuple ayant approuvé avec joye sa nomination, Teleclide, qui avoit le plus de puissance & d'autorité dans Corinthe, se leva, & adressant la parole à Timoleon, il l'exhorta à rappeler son ancienne valeur, & à se bien acquiter de sa Charge, car, lui dit-il, si tu te comportes bien, nous croirons que tu as tué un Tyran, & si tu te comportes mal, nous serons persuadés que tu as tué ton frere.

*Beau mot de Teleclide à Timoleon.*

Si tu te comportes bien, nous croirons que tu as tué un Tyran. ] Ce mot est plein de raison, comme tiré du fond de la Philosophie. Car nos actions montrent la nature du principe qui nous fait agir. Si Timoleon avoit abusé de sa Charge, on auroit dû croire qu'il n'avoit tué son frere

que par envie, & pour se mettre à sa place, au lieu qu'en usant bien de ce grand pouvoir, on ne pouvoit douter qu'il ne se fût porté à cette action par la seule haine de la Tyrannie. Diodore de Sicile met ce mot dans un plus grand jour, en le rapportant de cette maniere, *ὅτι μὴ καλῶς ἀπέβη*

B iij

*Perfidie d'Icetas.*

*Lettres d'Icetas  
aux Corinthiens.*

*Ces lettres lues  
dans le conseil des  
Corinthiens. L'effet  
qu'elles produisirent.*

Pendant que Timoleon assembloit ses troupes, & qu'il se préparoit à faire voile, les Corinthiens reçurent d'Icetas des lettres qui marquoient son changement & sa perfidie. Il n'eut pas plutôt fait partir ses Ambassadeurs, qu'il se tourna ouvertement du côté des Carthaginois, & par un traité qu'il fit avec eux, il stipula qu'après qu'il auroit chassé de Syracuse Denys le Tyran, il occuperoit sa place. Mais comme il craignoit que le secours de Corinthe n'arrivât avant qu'il eût exécuté son entreprise, & ne lui fit perdre cette occasion de s'aggrandir, il écrivit aux Corinthiens des lettres par lesquelles il leur mandoit, *qu'il n'étoit plus besoin qu'ils fissent des levées, & qu'ils se consumassent en frais pour venir en Sicile s'exposer à un danger évident, & cela par plusieurs raisons, mais sur-tout, parce que les Carthaginois, qui étoient avertis de leur dessein, & qui le trouvoient très-mauvais, attendoient avec un grand nombre de vaisseaux leur escadre sur son passage, & que la lenteur avec laquelle ils s'étoient pris à envoyer leurs troupes, l'avoit forcé à appeler ces mêmes Carthaginois à son secours, & à les employer contre le Tyran.*

Ces lettres étant lues dans le conseil, si auparavant il y avoit quelques Corinthiens froids & peu portez pour ce voyage, alors animez tous de colere & de ressentiment contre Icetas, ils

*τῶν Συρακοσίων, κείνῳ αὐτὸν τυραννοῦν, εἰν ὃ πλεονεκτικώτερον, ἀδελφεοί. Si tu gouvernes bien les Syracusains, nous te croirons le meurtrier d'un Tyran, & si tu les gouvernes mal pour ton profit particulier, nous te croirons le meurtrier de ton frère.*

## TIMOLEON. 15

fournirent à l'envi tout ce qui étoit nécessaire à Timoleon, & hâterent son départ avec tout l'empressement possible.

Dès que tous les vaisseaux furent prêts à faire voile, & que les troupes eurent toutes les provisions dont elles avoient besoin, les Prêtresses de Proserpine crurent voir en songe les grandes Déeses se préparer pour un voiage, & dire qu'elles alloient accompagner Timoleon en Sicile. Sur quoi les Corinthiens équipèrent un vaisseau sacré, & l'appellerent le *Vaisseau des grandes Déeses*. Timoleon, avant que de partir, alla lui-même à Delphes, fit un sacrifice à Apollon, & étant entré dans le lieu sacré, où se rendent les Oracles, il lui arriva un signe très-favorable. D'entre les Offrandes qui sont appendues à ce Temple en très-grand nombre, il se détacha du haut de la Nef une banderlette, où étoient tracées en broderie des couronnes & des victoires, & volant jusqu'au lieu où Timoleon faisoit ses prières, elle se posa justement sur sa tête, de maniere qu'il sembloit que le Dieu même, après l'avoir couronné de sa main, l'envoyoit executer les grandes choses que cet heureux presage lui promettoit.

Il s'embarqua donc avec sept galeres de Corinthe, deux de Corcyre, & une dixième de Leu-

*Songe des Prêtresses de Proserpine.*

*Cerès & Proserpine.*

*Signe très-favorable arrivé à Timoleon dans le Temple de Delphes.*

*Il s'embarque avec dix galeres.*

*Sur quoi les Corinthiens équipèrent un vaisseau sacré. ] Diodore de Sicile dit plus vrai-semblablement qu'ils donnerent ce nom au*

*plus beau & au meilleur des vaisseaux qu'ils avoient équipés.*

*Deux de Corcyre & une dixième de Leucade. ] Ou plutôt il prit*

*Autre signe qui  
lui arriva en pleine  
mer.*

cade; & la nuit, comme il voguoit en pleine mer par un vent très-favorable, il lui sembla que le Ciel s'entr'ouvrant au-dessus de son vaisseau, versa une traînée de feu clair qui se changea tout d'un coup en une torche ardente, toute semblable à celles qu'on allume dans les ceremonies des sacrez mysteres, & après lui avoir montré la route qu'il devoit tenir, alla disparoître sur la côte d'Italie précisément à l'endroit où les matelots avoient resolu d'aborder.

*L'explication que  
les Devins donnent à  
ce signe.*

Les Devins, consultez sur ce signe, répondirent que c'étoit l'explication & la confirmation du songe qu'avoient fait les Religieuses, & que les Déeses pour témoigner qu'elles accompagnoient cet armement de leur presence, & qu'elles le guidoient elles-mêmes, avoient fait paroître cette lumiere du haut du ciel, car, ajouterent-ils, la Sicile est consacrée à Proserpine. En effet on a feint que cette Isle fut le théâtre du ravissement de cette Déesse, & qu'alors elle lui fut donnée pour present de noces. Voilà quels furent les signes favorables que les Dieux envoyerent à Timoleon pour encourager ceux qui l'accompagnoient.

*La Sicile consacrée  
à Proserpine.*

*Donnée à cette  
Déesse pour present  
de noces.*

Mais après qu'il eut traversé la mer, & qu'il fut heureusement abordé sur la côte d'Italie, des

ces trois en chemin, comme l'écrivit Diodore de Sicile.

*Elle lui fut donnée pour present de noces.* ] Selon la coutume de ces premiers tems, le marié faisoit un present à la mariée; &

cette coutume est bien marquée dans Homere. Ce present se faisoit le troisième jour des noces, lorsque la mariée se laissoit voir sans voile, c'est-pourquoi Plutarque l'appelle *ανακαλυπτικόν*, nouvelles,



## TIMOLEON.

17

nouvelles, arrivées de Sicile, le jetterent dans une grande perplexité, & abbatirent extrêmement le courage de ses troupes. Car on apprit qu'Icetas venoit de battre Denys, que s'étant rendu maître de la plus grande partie de Syracuse, il avoit obligé le Tyran à se renfermer dans la citadelle, & dans le quartier appelé l'Isle, où il le tenoit assiégué, en l'environnant de murailles, & qu'il avoit donné ordre aux Carthaginois d'empêcher Timoleon d'approcher & de prendre terre, afin que quand ils l'auroient forcé de se retirer, ils pussent tranquillement partager entr'eux toute la Sicile. Les Carthaginois avoient donc envoyé pour cet effet à Rhege vingt galeres, sur lesquelles étoient montez des Ambassadeurs, qu'Icetas envoyoit à Timoleon, & qu'il avoit chargez de propositions aussi captieuses que ses démarches, car ce n'étoient que belles paroles, qui cachotent de pernicious dessein. Ils avoient ordre de dire à Timoleon, *qu'il pouvoit venir seul, s'il vouloit, auprès d'Icetas, pour l'aider de ses conseils, & pour prendre part à ses prosperitez* &

*Nouvelles qu'il apprend en arrivant qu'Icetas avoit battu Denys.*

*Les Carthaginois envoient vingt galeres à Rhege pour s'opposer au passage de Timoleon.*

*Propositions captieuses qu'ils lui font faire par leurs ambassadeurs.*

*Qu'Icetas venoit de battre Denys.* ] Icetas manquant de vivres devant Syracuse, se retiroit vers les Leontins avec ses troupes. Denys sortit de sa place, le poursuivit, & attaqua son arriere-garde; mais Icetas étant revenu sur ses pas pour la soutenir, battit Denys, lui tua trois mille hommes, & en le poursuivant tou-

jours, il entra dans la ville, dont il s'empara. Denys ne conserva que le quartier de l'Isle.

*Sur lesquelles étoient montez des Ambassadeurs.* ] Ces Ambassadeurs n'étoient pas sur ces galeres, ils avoient été envoyez auparavant sur une galere à Metapont où Timoleon étoit abor-

Tome III

C

ses victoires, mais qu'il n'avoit qu'à renvoyer à Corinthe ses troupes & ses vaisseaux, parce que la guerre s'en alloit entièrement finie, & que s'il refusoit de les renvoyer, les Carthaginois étoient résolus de lui fermer le passage de la Sicile, & de le combattre s'il le tentoit.

Les Corinthiens étant donc arrivés à Rhege, y trouverent ces Ambassadeurs, & virent en même tems les Carthaginois à l'ancre, non loin du Port. Le dépit de se voir jouez & insultez avec tant de hauteur, les remplit tous également d'indignation & de colere, qui furent encore augmentées par la crainte où les jeta le malheureux état de la Sicile, qui alloit être visiblement pour Icetas le prix de sa trahison, & pour les Carthaginois la récompense de l'appuy qu'ils auroient donné à la Tyrannie. Il paroïssoit impossible de battre les vaisseaux, que les Barbares avoient fait avancer sur leur passage, car ils étoient le double plus forts; & quand même ils les auroient battus, & qu'ils seroient arrivés heureusement en Sicile, il n'y avoit nulle apparence qu'ils pussent venir à bout de l'armée d'Icetas, à laquelle ils n'avoient prétendu amener qu'un petit secours de troupes pour la commander.

Dans cette conjoncture si délicate, Timoleon demande une conférence avec les Ambassadeurs & les principaux Officiers de l'Escadre Carthagi-

*Embarras de Timoleon.*

*Les Corinthiens partis pour venir au secours d'Icetas, se voyent obligés à se tourner contre lui.*

Les Corinthiens étant donc arrivés à Rhege. ] Ils y arriverent trois jours après qu'Icetas se fut rendu maître de Syracuse. Dore.

## TIMOLEON. 19

noise; & là il leur dit, qu'il étoit prêt à executer ce qu'ils lui avoient proposé de la part d'Ictas, car que gaigneroit-il en s'opiniâtant à ne pas le faire? Mais qu'avant que de se retirer, il souhaitoit seulement qu'ils voulussent lui faire leur proposition, & recevoir sa réponse devant la ville de Rhege, qui étant ville Grecque, étoit l'amie commune des deux partis; que cela lui étoit nécessaire pour sa décharge & pour sa sûreté, parce que de leur côté ils executeroient bien plus fidelement ce qu'ils auroient promis pour les Syracusains, quand ils auroient tout le peuple de Rhege pour témoin de leurs promesses. Ce n'étoit-là qu'une ruse de Timoleon, qui ne cherchoit qu'à les amuser pour avoir le tems de passer en Sicile sans qu'ils pussent s'y opposer. Et cette trame se faisoit d'intelligence avec les Gouverneurs & les Magistrats de Rhege, qui ne demandoient pas mieux que de voir les affaires de la Sicile tomber entre les mains des Corinthiens, & qui ne craignoient rien tant que le voisinage des Barbares. Ils convoquent donc une assemblée, & ferment les portes de la ville, sous prétexte d'empêcher les Citoyens de sortir, afin qu'ils pussent vaquer uniquement à cette affaire.

Le Peuple étant assemblé, on fait de longs discours qui n'aboutissent à rien, chacun se piquant de traiter le même sujet à sa guise, & tous ensemble ne cherchant qu'à gagner du tems jusqu'à ce que les galeres des Corinthiens fussent parties; car les Carthaginois ne se doutaient de rien, parceque Timoleon étoit-là en leur presence, &

*Ce que Timoleon dit dans la conférence qu'il eut avec les Ambassadeurs & les principaux Officiers des Carthaginois.*

*Ruse de Timoleon pour amuser & surprendre les Ambassadeurs d'Ictas, & les Officiers Carthaginois.*

*Ce qui se passa dans l'assemblée de Rhege.*

*Comment Timoleon abusa les Carthaginois, & passa avec ses galeres.*

*Sur le rivage de la mer, au-dessus de Catane.*

*Andromaque Seigneur de Tauromenium. Sa Vertu.*

*Rage des Carthaginois de se voir trompez.*

qu'il faisoit mine de n'attendre que l'heure de parler à son tour. Enfin dès qu'on lui eut dit à l'oreille que ses galeres étoient en mer, & qu'il n'y avoit plus que la sienne qui l'attendoit, il se coula doucement parmi la foule qui, pour favoriser son évasion, se pressoit extrêmement autour de la Tribune, gagna le rivage, s'embarqua très-promptement, & ayant rejoint ses galeres, ils arriverent ensemble à Tauromenium, ville de Sicile, où ils furent reçus à bras ouverts par Andromaque, qui en étoit Seigneur, & qui les avoit sollicités d'y venir il y avoit déjà long-tems. Cet Andromaque étoit pere de Timée l'Historien, & le plus homme de bien de tous ceux qui demeuroient en Sicile; car il gouvernoit ses Citoyens avec toute sorte de douceur & de justice, & il étoit l'ennemi déclaré des Tyrans. C'est pourquoi il ne balança point en cette rencontre, il donna sa ville à Timoleon pour sa place d'armes, & obligea ses Citoyens à se joindre aux troupes de Corinthe pour remettre la Sicile en liberté.

Quand Timoleon fut parti, & que l'assemblée des Rhegiens fut congediée, les Carthaginois ne purent dissimuler la rage où ils étoient de se voir ainsi trompez, & leur desespoir donna lieu à ceux

*Dès qu'on lui eut dit à l'oreille que ses galeres étoient en mer.] la ville, & que ces neuf galeres s'en retournoient à Corinthe, & Les vaisseaux des Carthaginois qu'il n'en restoit qu'une pour les laisserent passer, croyant que mener Timoleon à Syracuse à cela se faisoit de concert avec l'armée d'Icetas. leurs Officiers qui étoient dans De se voir ainsi trompez.] J'ai*

## TIMOLEON.

21

de Rhege de se divertir à leurs dépens, & de dire qu'étant Pheniciens, ils devoient avoir moins d'aversion pour les ruses & les fourberies. Piquez donc au dernier point, ils ne perdent point de tems, & dépêchent une galere avec un Ambassadeur à Tauromenium.

*Car les Phéniciens étoient de grands fourbes.*

Cet Ambassadeur fait un long discours à Andromaque, & enfin le menaçant d'une maniere insolente & barbare, il lui montra sa main toute ouverte, & la renversant ensuite, il lui dit, *si tu ne chasses sur l'heure même les Corinthiens, tu verras ta ville aussi facilement renversée, que j'ai renversé ma main.* Andromaque ne fit que rire de sa menace, & lui rendant son image, il lui répondit, *et si tu ne te retires promptement, ta galere qui est presentement comme cela lui montrant sa main ouverte, tu vas la voir comme cela lui montrant sa main renversée.*

*Ils envoient un Ambassadeur à Andromaque.*

*Ce que cet Ambassadeur dit à Andromaque.*

*Generose réponse d'Andromaque à cet Ambassadeur.*

Sur la nouvelle de l'arrivée de Timoleon, Iccetas effrayé fit venir la plupart des galeres des Carthaginois, & alors les Syracusains perdirent toute esperance de salut voyant les Carthaginois

*Iccetas effrayé de l'arrivée de Timoleon, fait venir la plupart des galeres des Carthaginois.*

*Les Syracusains perdent toute esperance.*

suivi la leçon d'un manuscrit, où au lieu de *ἐν τῷ* qui ne signifie rien, on lit *ἐν τῷ*.

*Qu'étant Pheniciens ils devoient avoir moins d'aversion pour les ruses & les fourberies.* ] Car les Pheniciens passaient pour les plus grands fourbes du monde, jusques là que leur perfidie avoit passé en proverbe, car on disoit *fraus Punica.* Et cette réputation est bien ancienne, puisqu'on la

trouve déjà établie dans Homere, Odyss. liv. xiv. où Ulyssé dit : *Quand la huitième année fut venue il se presenta à moi un Phenicien très-instruit dans toutes sortes de ruses & de fourberies, insigne fripon, qui avoit fait une infinité de maux aux hommes.* On peut voir là les remarques, tom. II. pag. 547.

*Voyant les Carthaginois saisis du port.* ] Ils avoient cent cin-

C iij

faïsis du port, Icetas maître de la ville, Denys barricadé dans la citadelle, & Timoleon qui ne tenoit à la Sicile que par un petit coin de sa lisière, où il occupoit la petite ville de Tauromenium avec très-peu d'esperance & avec encore moins de forces, car il n'avoit en tout que mille foldats, & qu'à peine les provisions nécessaires pour les nourrir. D'ailleurs les villes ne se fioient point à lui, les maux qu'elles venoient de souffrir par les extorsions & par les cruautéz qu'on y avoit exercées, les avoient aigries contre tous les Commandans de troupes, surtout depuis l'horrible perfidie de Callippus & de Pharax, qui étant venus tous deux, l'un d'Athenes, & l'autre de Lacédémone pour affranchir la Sicile & pour chasser les Tyrans, avoient pourtant fait en sorte que toutes les calamitez, endurées sous la tyrannie, paroïssent à la Sicile une fortune toute d'or, & que ceux qui étoient morts sous le joug de la servitude, étoient mille fois plus heureux, que ceux qui avoient vû le jour de la liberté.

*Timoleon réduit dans un petit coin de la Sicile avec mille foldats seulement.*

*Grands maux que la Sicile avoit soufferts de Callippus & de Pharax, qui avoient été envoyez pour l'affranchir.*

Pensant donc que ce Corinthien ne seroit pas meilleur que les autres, & qu'il venoit à eux avec les mêmes ruses & les mêmes amorces cachées sous de belles paroles & de belles esperances pour les amadoüer, & pour les obliger à changer de maître, ils avoient tous les Corinthiens pour suspects, & rejettoient toutes les propositions qu'ils

quante vaisseaux longs, cin- & trois cens chars.  
quante mille hommes de pied,

pouvoient faire. Il n'y eut que les Adranites, qui habitent une petite ville consacrée à un certain Dieu, nommé *Adranus*, pour lequel toute la Sicile a une vénération particulière. Ces Habitans étoient divisez entr'eux, les uns avoient appelé Icetas & les Carthaginois, & les autres avoient envoyé vers Timoleon.

*Le Dieu Adranus en grande vénération en Sicile.*

Le hazard fit que ces deux Généraux se hâtant également pour se prévenir, arriverent presque en même tems devant la place. Mais Icetas avoit avec lui près de cinq mille hommes, & Timoleon n'en avoit que douze cens, avec lesquels il étoit parti de Tauromenium, & s'étoit mis en marche pour Adrane, qui en étoit environ à quelque trois cens quarante stades. La première journée il ne fit pas beaucoup de chemin, & campa de bonne heure. Mais le lendemain il marcha avec tant de diligence, que sur le déclin du jour il apprit qu'Icetas ne faisoit que d'arriver, & qu'il étoit après à prendre ses logemens. En même tems les Capitaines & les Chefs des bandes font faire halte aux troupes qui marchent les premières, & veulent les faire repaître, afin qu'elles aient plus de force & plus de courage contre l'ennemi. Mais Timoleon, s'avançant, les prie de

*Timoleon & Icetas arrivent presque en même tems devant Adrane pour s'en saisir.*

*Petite ville au dessous du mont Etna à treize ou quatorze lieues de Tauromenium.*

*Il n'y eut que les Adranites qui habitent une petite ville consacrée à un certain Dieu, nommé Adranus. ] Adranum, petite ville au dessous du mont Etna, sur le fleuve Adranus qui coule de*

*cette montagne. L'un & l'autre, la ville & le fleuve portent le nom du Dieu Adranus qui y étoit adoré, & qui y avoit un Temple magnifique gardé par mille chiens.*

n'en rien faire, & les exhorte à mener leurs soldats tout d'une traite contre les Carthaginois, qui, ne faisant que d'arriver, étoient vrai-semblablement en desordre, & ne pensoient qu'à dresser leurs tentes, & à préparer leur souper, & en leur donnant cet ordre, il prend son bouclier & marche à leur tête, comme les menant à une victoire sûre.

*Timoleon après une  
longue marche mene  
ses troupes contre  
l'ennemi sans leur  
donner le tems de  
repaitre.*

Ses soldats, encouragez par cette confiance, le suivent avec gayeté, ils étoient encore à trente stades d'Adrane; en arrivant ils fondent sur l'ennemi, qui ne les voit pas plutôt, qu'il se met à prendre la fuite. Cela fut cause qu'on n'en tua pas plus de trois cens, & qu'on ne fit que deux fois autant de prisonniers, mais on prit leur camp & tout leur bagage. Les Adranites ouvrent en même tems leurs portes, & se rendent à Timoleon, lui contant avec une sainte horreur, & avec un étonnement mêlé de respect & de crainte, que dès le commencement de l'attaque les portes sacrées de leur Temple s'étoient ouvertes d'elles-mêmes, que la pique de leur Dieu avoit branlé depuis le haut jusqu'au bas, & qu'il avoit paru lui-même le visage tout dégoutant de sueur.

*Les Adranites ouvrent  
leurs portes à  
Timoleon.*

*Prodiges arrivés à  
Adrane.*

Ces signes ne présageoient pas seulement, à mon avis, la victoire qu'il venoit de remporter, mais aussi tous les glorieux exploits qui la suivirent, & dont elle ne fut qu'un heureux commencement; car les villes envoyèrent à Timoleon des députés pour faire leurs soumissions.

*Grands avantages  
qui suivirent cette  
première victoire de  
Timoleon.*

Mamercus



# TIMOLEON. 25

Mamercus, Tyran de Catane, grand homme de guerre, & puissant par ses richesses, se ligua avec lui, & lui promit toute sorte de secours; & ce qui est encore plus considerable, Denys lui-même, qui renonçoit à ses vaines esperances, & qui se voyoit à la veille d'être forcé, n'eut que du mépris pour Icetas, qui s'étoit laissé vaincre avec tant de honte; & penetré d'admiration & d'estime pour Timoleon, il lui envoya des Ambassadeurs pour se rendre aux Corinthiens, & pour leur remettre la citadelle.

*Mamercus Tyran de Catane, ville maritime au-dessous de Tauromenium.*

*Denys envoie des Ambassadeurs à Timoleon pour se rendre à lui.*

*Comment Timoleon se rendit maître du Château.*

Timoleon, profitant d'un bonheur si inespéré, fit filer dans le Château Euclide & Telemaque deux Officiers Corinthiens, avec quatre cens soldats, non pas tout à la fois, ni en plein jour, car cela étoit impossible, les Carthaginois étant maîtres du port, mais par pelotons & à la dérobée. Ces troupes s'étant donc toutes glissées heureusement dans la citadelle, s'en saisirent, & s'emparent de tous les meubles du Tyran, & de toutes les provisions qu'il avoit faites, car il y avoit quantité de chevaux, toute sorte de machines de guerre & de traits, & on y trouva jusqu'à soixante & dix mille paires d'armes qu'on y avoit amassées de longue main. Et Denys avoit encore deux mille soldats de troupes réglées qu'il livra à Timoleon avec tout le reste. Et pour lui, prenant son

*Ils se saisirent de la citadelle, & s'emparent de tous les meubles du Tyran.*

*Ce qu'on y trouva dans la citadelle.*

*[Mamercus, Tyran de Catane.] Sicile, qui appelle ce Tyran de Catane Marcus, au lieu de Mamercus.*  
Il faut corriger sur ce texte de Plutarque celui de Diodore de

**Tome III.**

**D.**

*Denys s'embarque,  
et se rend au camp  
de Timoleon.*

argent & quelques-uns de ses amis en petit nombre, il s'embarqua sans être apperçu des troupes d'Icetas, & se rendit au camp de Timoleon.

*Denys le Tyran en-  
voyé à Corinthe cap-  
tif.*

Ce fut pour la première fois de sa vie qu'il parut dans l'état vil & abject d'un simple particulier, & d'un suppliant; & dans cet équipage il fut envoyé à Corinthe avec une seule galere sans escorte & avec très-peu d'argent, lui qui étoit né dans le sein de la tyrannie, & qui avoit été élevé pour le plus grand & le plus florissant Royaume qui ait jamais été usurpé par des Tyrans. Il l'avoit possédé dix ans entiers avant que Dion prît les armes contre lui, & après encore il le posséda douze autres années, mais toujours parmi les guerres & les combats. S'il fit de grands maux pendant sa domination, il essuya de plus grandes calamitez qui en furent le juste salaire; car il vit la mort de ses enfans déjà parvenus en âge, il vit ses filles violées; il vit sa femme, qui étoit aussi sa sœur, deshonorée par ses ennemis, qui commirent avec elle les impuretez les plus infâmes, & il la vit enfin mourir de mort violente avec ses enfans, & son corps jetté dans la mer.

*Car il avoit épousé  
Siphrolyne, fille  
d'Aristomaque fem-  
me du vieux Denys.*

*Ce fut pour la première fois de sa vie qu'il parut dans l'état vil & abject.* Plutarque dit cela, parce que Denys étoit né dans le sein de la Tyrannie, au lieu que la plupart des Tyrans étoient d'ordinaire de petits particuliers, qui d'un état vil & abject montoient à cette haute puissance.

*Il l'avoit possédé dix ans entiers avant.* Car il commença à regner la première année de l'Olympiade 103. & Dion l'attaqua la quatrième année de l'Olymp. 105. & il abandonna la citadelle, & fut envoyé à Corinthe par Timoleon la première année de l'Olymp. 109.

Mais toutes ces particularitez sont exactement écrites dans la vie de Dion.

Denys étant arrivé à Corinthe, il n'y eut pas dans toute la Grece un seul homme qui ne fût poussé d'un violent desir de le voir & de lui parler. Les uns, animez par la haine, alloient avec joye repaître leurs yeux de l'agréable spectacle de ses malheurs, comme pour fouler aux pieds celui que la Fortune avoit abbatu. Et les autres, changez par une si soudaine catastrophe, & compatissant en quelque façon à de si grands maux, contemploient dans cette avanture la grande puissance que les causes occultes & divines déployent d'une maniere si visible sur la fortune des foibles mortels. Car ce siècle-là ne produisit aucun ouvrage, ni de la nature, ni de l'art, qu'on puisse égaler à ce chef-d'œuvre de la Fortune, qui fit voir celui, qui peu de jours auparavant étoit maître de la Sicile, passant les jours entiers à la boucherie, ou assis dans les boutiques des parfumeurs, ou bûvant les restes des cabaretiers, ou se

*Arrivée de Denys à Corinthe.*

*Grande puissance que les causes divines déployent visiblement sur la fortune des hommes.*

*Indignes amusemens de Denys dans son infortune.*

*Car ce siècle-là ne produisit aucun ouvrage, ni de la nature ni de l'art.] Il ajoute ni de l'art, pour faire entendre que les Poëtes Tragiques n'avoient pu représenter dans leurs Tragedies de catastrophe plus singuliere ni plus terrible, que celle que la Fortune fit voir dans la vie de Denys. On sçait qu'on a vû dans les Tragedies, des Rois réduits à une extrême misere, & à la der-*

nierè mendicité. Ce jugement de Plutarque est beau, & meritoit d'être expliqué. Amiot ne l'a nullement entendu.

*Passant les jours entiers à la boucherie.] C'est ce que signifie proprement ἀγοράζοντα πρὸς τὴν ἐξόπλησιν. Il faut sous-entendre ἀγοράν, & ἐξοπλῆς ἀγορά, est le lieu où l'on vend la viande, la boucherie.*

querellant au milieu des places avec des femmes de mauvaise vie, ou instruisant des Comédiennes & des Chanteuses, en disputant avec elles sur l'harmonie & sur le chant de quelques parties d'un chœur.

*Les differens jugemens que l'on faisoit de cette vie de Denys.*

Les uns croyoient que Denys ne tomboit dans ces indignes amusemens que par ennuy & par inquiétude, & parce qu'ayant naturellement le courage bas, il aimoit avec fureur les voluptez les plus basses; & les autres pensoient que c'étoit un trait de politique; qu'il vouloit se faire mépriser des Corinthiens, & que pour ne leur paroître ni suspect, ni formidable, comme s'il supportoit impatiemment le changement de sa fortune, & qu'il n'attendît qu'une occasion favorable pour la rétablir, il se contrefaisoit exprès, & témoignoit dans ses plaisirs beaucoup de grossièreté & de bassesse. Aussi raporte-t-on de lui quelques bons mots, qui marquent certainement qu'il soutenoit ses malheurs avec fermeté & avec courage.

*Petit île de la mer d'Ionie au-dessus de Corfou.*

*Mots remarquables de Denys.*

*Il fuyoit Corinthe qui étoit sa mere, & cherchoit Leucade qui étoit sa sœur.*

Etant abordé un jour à Leucade, colonie de Corinthe, comme Syracuse, il dit qu'il lui arrivoit justement ce qui arrive aux jeunes gens qui ont fait des fautes; car comme ces jeunes gens se rapprochent avec plaisir de leurs freres, & fuyent la presence de leur pere, lui de même, il fuyoit la vûe de sa mere & il passeroit volontiers sa vie avec sa sœur. Une autre fois à Corinthe un étranger, qui le railloit un

*Avec des femmes de mauvaise vie.] Le Grec dit avec des femmes qui font trafic de leur beauté, qui vivent de leur beauté.*

peu trop grossièrement sur le commerce qu'il avoit avec les Philosophes pendant qu'il étoit dans la plus grande splendeur, lui demanda enfin à quoi lui avoit servi toute la sagesse de Platon ?

*Comment donc, lui dit Denys, trouves-tu que je n'aye tiré aucune utilité de Platon, lorsque tu vois que je supporte si constamment ma mauvaise fortune ?* Aristoxene le Musicien & quelques autres lui ayant demandé la cause de la disgrâce de Platon, il leur répondit, *que la tyrannie est pleine de maux infinis, mais que le plus grand sans comparaison, c'est que de tous ceux qui se disent les amis du Prince, il n'y en a pas un qui lui dise franchement la vérité, & que c'étoit par leurs malheureux conseils & sur leurs faux rapports qu'il avoit éloigné ce Philosophe & perdu son amitié.*

*Utilité qu'on peut  
voir tirer du com-  
merce de Platon,  
& qu'on peut en-  
core tirer de ses  
écrits.*

*Le plus grand mal  
des Tyrans.*

Un autre jour un de ces hommes qui se piquent d'être plaisans, comme il s'en rencontre toujours dans les villes, entrant dans la chambre de Denys, & voulant se moquer de lui, secoua son manteau comme chez un Tyran, pour faire voir qu'il n'avoit point d'armes cachées. Mais Denys fit retomber sur lui la plaisanterie, en lui disant, *mon ami, secoue plutôt ton manteau quand tu sortiras.* Pour lui faire entendre qu'il le croyoit très-capable d'emporter quelque chose.

*Bon mot de Denys  
à un plaisant, qui  
pour se moquer avoit  
secoué ses habits en  
entrans chez lui.*

Philippe de Macedoine étant à table avec lui, se mit à parler malicieusement des Odes & des Tragedies, que le vieux Denys avoit laissées, &

*Se mit à parler malicieusement vieux Denys avoit laissées.] Le  
des Odes & des Tragedies que le vieux Denys se piquoit de Poë-*

*Philippe vouloit  
faire entendre que  
quelqu'un les avoit  
faites pour lui.*

*Platon ne vit point  
Denys à Corinthe.*

*Il y avoit cinq ans  
qu'il étoit mort.*

*Beau mot de Dio-  
gene.*

*Quel est le plus  
grand malheur pour  
un Tyran.*

faisoit semblant d'être en peine en quel tems il avoit pû trouver le loisir de les composer. Denys, qui comprit le venin caché sous ces paroles, lui repartit brusquement, *vous voilà bien embarrassé, il les composa aux heures que vous & moi, & une infinité d'autres, qui nous en faisons tant accroire, passons à boire & à yrogonner.* Mais pour Platon il ne vit point Denys à Corinthe, car il y avoit déjà quelques années qu'il étoit mort.

Diogene de Sinope la premiere fois qu'il rencontra Denys à Corinthe, lui dit : *ô Denys, que tu es indigne de ta fortune !* Et Denys s'étant arrêté, & lui ayant répondu, *je te suis bien obligé, Diogene, de compatir ainsi à mes malheurs. Comment,* lui repartit Diogene en colere, *penses-tu donc que je comparisse à tes malheurs, & qu'au contraire je ne sois pas très-indigné de voir un vil esclave comme toi, & si digne de vieillir & de mourir comme ton pere dans la tyrannie, passer ici ta vie avec nous en sûreté, & dans tous les plaisirs d'un homme libre ?* Desorte que quand je compare à ces paroles mâles & vigoureuses de Diogene, les plaintes que fait l'Historien Philistus au sujet des

sie, & c'étoit le plus méchant Poëte du monde. L'Oracle lui avoit prédit qu'il mourroit quand il auroit vaincu ceux qui valaient mieux que lui. Il expliqua cela des Carthaginois, c'est pourquoi il ne voulut pas se servir contr'eux de toutes ses forces. Mais ayant composé une Tragedie, il l'envoya à Athenes pour

y disputer le prix. Les Atheniens le déclarerent vainqueur par une lâche flaterie. Denys eut tant de joye de ce grand succès, qu'il prépara un grand festin, où il fit une si furieuse débauche, qu'il en tomba malade, & mourut. Voilà l'Oracle bien accompli, mais qui l'auroit deviné ?

## TIMOLEON. 31

filles de Leptines, qui *déchûtes*, dit-il, *de l'éclat, de la pompe, & de l'abondance* qui environnent les Tyrans, étoient réduites à une vie simple & privée, il me semble entendre les cris & les regrets d'une femmelette, qui pleure ses boêtes, ses pommades, sa pourpre, & ses bijoux. Il m'a semblé que ces mots, que j'ai raportez de Denys, n'étoient point hors de saison, & ne m'éloignoient point du but que je me suis proposé en écrivant ces vies, & j'espère qu'ils ne paroîtront pas inutiles aux Lecteurs, qui ne feront ni trop impatiens, ni chargez d'affaires trop pressées.

*Philistus de Syracuse, grand imitateur de Thucydide, & grand partisan des Tyrans. V. la vie de Dion.*

*Beau jugement de Plutarque.*

Si le malheur de Denys parut surprenant, & un de ces coups du Ciel qu'on ne peut ni prévoir, ni attendre, le bonheur de Timoleon ne fut pas trouvé moins miraculeux, car cinquante jours après son arrivée en Sicile, il se vit maître de la citadelle de Syracuse, & envoya Denys dans le Peloponese.

*Le bonheur de Timoleon trouvé miraculeux.*

Les Corinthiens fortifiez & encouragez par ce grand succès, lui envoyèrent un renfort de deux mille hommes de pied, & de deux cens chevaux,

*Les Corinthiens envoient un renfort à Timoleon.*

*Et j'espère qu'ils ne paroîtront pas inutiles aux Lecteurs qui ne feront, ni trop impatiens, ni chargez d'affaires pressées. ]* Car les impatiens traitent d'étranger & d'inutile tout ce qui retarde la narration des faits qu'ils sont avides de sçavoir; ce qui s'oppose à leur curiosité leur paroît insupportable. Et les gens chargez

d'affaires n'estiment que les fonctions auxquelles ils sont accoutumez, & ne pouvant disposer de leur tems, ils regardent les plus belles choses comme inutiles, & ne lisent point, ou s'ils lisent quelquefois, ce n'est, pour me servir d'une image de Platon, que comme des esclaves fugitifs qui craignent leur maître.

*A l'entrée du Golfe  
de Tarente.*

qui étant arrivez à Thurium sur la côte d'Italie, & voyant qu'il n'y avoit aucune apparence de tenter le passage, parceque les Carthaginois occupoient toute cette mer avec un grand nombre de vaisseaux, cederent à la necessité, & resolurent de séjourner là quelque tems, en attendant un moment favorable; mais cependant ils profiterent de leur loisir pour un exploit très-grand & très-beau; car les Thuriens étant sortis en armes pour aller combattre les Bruttians, les troupes de Corinthe entrèrent dans la ville, & la garderent avec la même fidelité qu'elles auroient gardé leur propre pais, & sans y commettre le moindre desordre.

*Fidelité remarquable  
des troupes de  
Corinthe.*

*Ictas envoie deux  
soldats à Adrane pour  
assassiner Timoleon.*

Cependant Ictas pressoit vivement la citadelle de Syracuse, & la ferroit de si près, que les convois, qu'on envoyoit aux Corinthiens, n'y pouvoient entrer; & d'un autre côté il avoit aposté deux soldats étrangers, & les avoit envoyez à Adrane pour assassiner Timoleon, qui negligant d'ordinaire d'avoir autour de lui sa garde, vivoit encore alors parmi les Adranites avec plus de negligence & moins de précaution à cause du Dieu qu'ils adoroient.

Ces soldats à leur arrivée apprirent par hazard que Timoleon devoit faire ce jour-là un sacrifice; ils se glisserent donc dans le Temple avec des poignards sous leur robe, & s'étant mêlez parmi la foule, qui environnoit l'Autel, ils étoient sur le point d'exécuter leur entreprise, mais dans le moment qu'ils alloient se donner l'un à l'autre

le



le signal pour fraper , tout d'un coup un inconnu donne un grand coup d'épée sur la tête de l'un de ces assassins , l'étend à ses pieds , & l'épée haute il fend la presse , & gagne un rocher escarpé. Le compagnon du mort , surpris & étonné , s'approche de l'Autel , l'embrasse , & demande grace à Timoleon , sous promesse de lui reveler leur trame. On la lui promet , & en même tems il déclare que le mort & lui avoient été envoyez pour le tuer.

*Académie merveilleuse qui sauve Timoleon.*

Pendant qu'il fait cette déclaration , on amene celui qui s'étoit enfui sur le rocher , & qui en entrant crioit de toute sa force qu'il n'avoit commis aucun crime , mais qu'il avoit vangé son pere , que ce malheureux avoit assassiné autrefois dans la ville des Leontins , & il citoit beaucoup de témoins parmi les assistans mêmes , qui tous rendoient témoignage à la verité , & ne pouvoient se lasser d'admirer les voyes secretes & incompréhensibles de la Fortune , qui faisant naître une chose d'une autre , & rapprochant les événemens les plus éloignez , lie , comme à une même chaîne , des accidens qui paroissent n'avoir entr'eux aucun rapport , ni la moindre convenance , & se fert toujours des causes naturelles pour produire des effets qui ne laissent pas d'être naturels , quoiqu'ils nous paroissent merveilleux.

*Beau jugement de Plutarque sur les événemens qui paroissent les plus merveilleux , & qui sont pourtant naturels.*

*Et ne pouvoient se lasser d'admirer les voyes secretes & incompréhensibles de la Fortune. ] C'est le sens de ce passage qu'on n'a-*

*voit pas bien expliqué , & qui tiré du fond de la Philosophie , renferme un sens merveilleux & une verité sensible.*

*Cinq cens livres.*  
*Amiot a omis ces quatre lignes.*  
*Cet accident fait regarder Timoleon comme un homme divin.*

Les Corinthiens, émerveillés de cette aventure, honorèrent cet homme d'un présent de dix mines, pour avoir justement prêté sa main au Dieu qui veilloit à la garde de Timoleon, & parcequ'il n'avoit pas satisfait sur l'heure même son ressentiment, mais qu'il l'avoit conservé dans son cœur par des raisons particulières, jusqu'au moment où la Fortune avoit résolu de le faire servir au salut de leur Général. Et ce bonheur ne leur fut pas seulement agréable pour l'heure même, mais il releva encore leurs esperances pour l'avenir, & regardant Timoleon comme un homme divin, & qui venoit avec le secours d'un Dieu vanger la Sicile, & la remettre en liberté, ils en eurent plus de vénération pour lui, & firent une garde plus exacte autour de sa personne.

*Blâme que se donne Ictas.*  
*Il rapelle Magon Général des Carthaginois.*

Ictas, qui venoit de manquer son coup, & qui voyoit tous les jours des gens se rendre à Timoleon, & grossir ses troupes, commença à se blâmer lui-même, de ce qu'ayant à son commandement une aussi grosse puissance que celle des Carthaginois, il ne s'en servoit que peu à peu, comme s'il avoit honte de l'employer, & comme s'il avoit plutôt dérobé, qu'acheté leur alliance. Dans cette pensée il rapelle Magon leur Général avec toute sa flotte. Magon avec un appareil formidable entre dans le port & le couvre de cent cinquante voiles, met à terre soixante mille combattans, & se loge dans la ville.

Alors on ne douta plus que la menace faite

## TIMOLEON. 35

anciennement par les Oracles, & dont on attendoit l'effet depuis si long-tems, ne fût accomplie, & que la Sicile ne vînt entierement au pouvoir des Barbares; car les Carthaginois, dans toutes les guerres qu'ils avoient faites en Sicile, n'avoient encore jamais pû se rendre maîtres de Syracuse, & alors par la trahison & par la perfidie d'Icetas on les voyoit campez dans ses murailles. Les Corinthiens, qui défendoient la citadelle, étoient réduits à de grandes extrêmités; car, outre que les vivres commençoient à leur manquer, parce que tous les ports étoient gardez avec grand soin, ils ne pouvoient plus résister aux fatigues continuelles, attaquez jour & nuit, & obligez de se partager pour défendre differens postes, & pour repousser des ennemis, qui donnoient assaut sur assaut, & qui pour les forcer, employoient contre eux toutes sortes de machines & de batteries.

Cependant Timoleon ne perdoit aucune occasion de les secourir, il leur envoyoit de Catane du bled dans des bateaux de Pêcheurs & dans d'autres petites barques, qui profitant surtout des tems de tempête, se couloient dans le château au travers des galeres des Carthaginois, que l'agitation de la mer & les vents tenoient écartées. Magon & Icetas, s'en étant apperçus, résolurent de se rendre maîtres de la place qui envoyoit des convois aux assiégez. Ils prennent donc l'élite de leurs troupes, s'embarquent, & ils cinglent vers Catane. Leon le Corinthien, qui comman-

*Anciens Oracles qui prédisoient que la Sicile tomberoit un jour au pouvoir des Barbares.*

*Extrêmité où se trouvoient réduits les Corinthiens qui défendoient la citadelle.*

*Petites barques profitant de la tempête entrèrent dans le château de Syracuse au travers des galeres ennemies.*

*Magon & Icetas vont avec un détachement pour se rendre maîtres de Catane.*

E ij

*Leon fait une sortie sur ceux qu'ils avoient laissez au siége de la citadelle.*

*Syracuse, un assemblage de plusieurs villes.*

*Ictas & Magon apprennent en chemin cette nouvelle, & retournent à Syracuse.*

doit dans la citadelle, ayant remarqué du haut de ses remparts que les ennemis, qu'on avoit laissez pour continuer le siége, se tenoient mal sur leurs gardes, fit tout-à-coup une furieuse sortie sur eux, pendant qu'ils étoient dispersez, en tua une partie, mit l'autre en fuite, & se saisit du quartier de la ville, appelé *Achradine*, qui étoit le quartier le plus fort, & celui que les ennemis avoient le moins maltraité; car Syracuse est, à proprement parler, un assemblage de plusieurs villes. Leon y trouva une si grande quantité de bled, & tant de richesses, qu'il ne voulut pas abandonner ce poste, & retourner dans le château; mais résolu de tenir l'un & l'autre, il fortifia à la hâte l'enceinte de l'*Achradine*, & la joignit au château par des ouvrages qui servoient de communication.

Déjà Magon & Ictas étoient près d'arriver devant Catane, lorsqu'un courier parti de Syracuse, vint à toute bride leur annoncer la prise de ce quartier. A cette nouvelle, qui les remplit de confusion & de trouble, ils retournent en diligence sur leurs pas, n'ayant pû ni se saisir de la ville, qu'ils alloient attaquer, ni conserver celle

*Car Syracuse est, à proprement parler, un assemblage de plusieurs villes.* Il y en avoit quatre, l'Isle ou la citadelle, qui étoit entre les deux ports. L'*Achradine*, peu séparée de l'Isle. Tyché, ainsi appelée à cause du Temple de la Fortune, & Neapolis ou la ville neuve. Tite Live, Diodore, Plutarque, & d'autres Auteurs y en ajoutent une cinquième qu'ils appellent *Epipoles*, *Epipola*. C'est pourquoi Strabon écrit que Syracuse étoit anciennement composée de cinq villes, *πενταπολις* γὰρ τὸ παλαιόν.

dont ils étoient déjà les maîtres. Mais pour cet exploit des Corinthiens, la prudence & le courage peuvent le disputer à la Fortune, au lieu que dans ce qui le suivit, il paroît que la Fortune seule peut s'en attribuer la gloire. Car les troupes de Corinthe, qui étoient encore à Thurium, tant par la crainte des Carthaginois, qui sous les ordres de Hannon les attendoient au passage, qu'à cause de la mer qui étoit fort irritée depuis plusieurs jours, résolurent de traverser le païs des Brutiens pour gagner la pointe de l'Italie; les voilà donc qui s'ouvrent le chemin ou de gré, ou de force sur les terres des Barbares, & qui arrivent à Rhege pendant que la tourmente duroit encore.

Cependant Hannon, qui commandoit cette escadre des Carthaginois, n'attendant plus les Corinthiens, très-persuadé qu'ils n'osoient sortir de Thurium, & se faisant accroire à lui-même qu'il avoit imaginé un des plus fins stratagèmes dont aucun Capitaine avant lui se fût avisé, ordonna à ses matelots de mettre des couronnes sur leurs têtes, & ayant fait orner ses galeres de boucliers de Grece & de Phénicie, il fait voile en cet état vers Syracuse, & s'approchant de la citadelle à force de rames, avec de grandes rifées,

*Stratagème très-frivole dont s'avisa Hannon pour décourager les Corinthiens qui défendoient la citadelle.*

*Et ayant fait orner ses galeres de boucliers de Grece & de Phénicie. ] Pourquoi de Phénicie? Il y a de l'apparence que ~~pour dire~~ n'est pas ici un patronymique,*

*& ne doit pas être écrit par une capitale, mais par un simple α, pour dire des boucliers éclatans de pourpre, comme on voit plus bas αααααα ασπεργαρες.*

E iij

& un grand bruit, pour décourager les assiégés; il fait crier par ses soldats qu'il avoit défait les Corinthiens sur leur passage.

Mais pendant qu'il s'amuse à ces sottises, & à cette imposture si frivole, & si pleine de vanité, les Corinthiens, qui étoient déjà arrivez à Rhege, voyant qu'on ne les observoit plus, & que le vent, tombé tout à coup comme par miracle, leur ouvroit sur les eaux un chemin uni & tranquille, se jettent promptement dans les premières barques & dans les premiers batteaux de Pêcheurs qu'ils rencontrent par hazard, & passent en Sicile avec tant de sûreté & par une si grande bonace, qu'ils menent même leurs chevaux par la bride toujours nageans à côté de leurs batteaux.

*Chevaux menés par la bride au travers des eaux, depuis la pointe de l'Italie jusqu'en Sicile.*

Quand ils furent débarquez, Timoleon les reçut avec joye, & après s'être saisi de Messine, il marcha en bataille contre Syracuse; attendant bien plus de la Fortune, qui l'accompagnoit, que de ses forces, car les troupes qu'il avoit avec lui ne passaient pas quatre mille combattans.

*Timoleon marche en bataille contre Syracuse, à la tête de 4000 hommes.*

A la première nouvelle de son approche, Magon, éperdu & effrayé, sent encore redoubler ses soupçons & ses alarmes pour une telle occasion : Aux environs de Syracuse il y a des marais

*Aux environs de Syracuse il y a des marais.] Il y a le marais Lyfimelia, & le marais Syracose, & c'est ce dernier qui a donné le nom à la ville. Ces marais rendoient l'air de Syracuse très-mal sain.*

qui reçoivent les eaux de plusieurs fontaines & de quantité de sources & de rivières qui vont se décharger dans la mer ; la bonté de ces eaux fait qu'il y a dans ces marais des anguilles à foison, qui fournissent toujours une pêche très-abondante. Les soldats, qui étoient à la folde de l'un & de l'autre parti, s'amusoient à cette pêche pendant les surseances d'armes, & lorsqu'ils n'étoient pas en faction ; car étant tous Grecs de naissance, & n'ayant aucun sujet de haine particulière les uns contre les autres, ils se contentoient de bien faire leur devoir dans les combats ; & les jours de trêve ils se hantoient familièrement & s'entretenoient ensemble.

*Occasion qui faisoit que les soldats des deux partis se hantoient les jours de trêve.*

Ce jour-là par hazard plusieurs de ces soldats mercenaires de l'une & de l'autre armée s'étoient trouvez à cette pêche, & étoient entrez en conversation. Dabord on parla du beau tems, & du calme qui avoit succédé à tant d'orages, & de la beauté & de la commodité de ces lieux arrosez de tant de canaux. Sur cela un de ceux qui servoient dans les troupes de Corinthe, dit aux soldats qui portoient les armes pour Ictas, *comment pouvez-vous donc, vous qui êtes Grecs, vous résoudre à rendre barbare une ville si belle, & située dans un païs si fertile & si beau ? Et comment êtes-vous assez insensé pour établir vous-mêmes dans notre voisinage les Carthaginois, les plus méchans & les plus cruels de tous les Barbares, lorsque vous devriez plutôt souhaiter qu'il y eût plusieurs Siciles entre la Grece & eux ? Pensez-vous qu'ils ayent*

*Beau discours d'un soldat qui servoit dans les troupes de Corinthe, aux soldats d'Ictas.*



*assemblé une armée si nombreuse, & qu'ils l'ayent amenée des colonnes d'Hercule, & de la mer Atlantique, pour essuyer ici mille dangers, & pour être les instrumens de la grandeur d'Icetas? Certes, si Icetas avoit eu le bon sens, que devoit avoir un Général, au lieu de chasser ses fondateurs & ses peres, & d'attirer dans sa patrie des étrangers, qui sont ses plus dangereux ennemis, il auroit fait une ligue avec Timoleon & les Corinthiens, & par un bon traité il auroit obtenu ici tout l'honneur & toute la puissance qu'il auroit dû raisonnablement attendre.*

*Magon entre en soupçon qu'il est trahi.* Ces soldats ayant semé tout aussi-tôt ces propos dans tout le camp, donnerent à Magon de furieux soupçons qu'il étoit trahi, outre qu'il y avoit déjà quelque tems qu'il ne cherchoit qu'un prétexte, pour quitter la partie. C'est pourquoi malgré les prieres d'Icetas, & malgré tout ce qu'il put lui dire, pour lui faire voir combien ils étoient plus forts que les ennemis, persuadé qu'ils leur étoient encore plus inferieurs en fortune & en valeur, qu'ils n'étoient superieurs en nombre, il leva l'ancre & fit voile en Afrique, abandonnant honteusement la conquête de la Sicile, sans aucune sorte de raison.

*Il quitte la partie & fait voile en Afrique.*

*Plaisante publication que Timoleon fait faire, pour insulter à la fuite des Carthaginois.*

Le lendemain Timoleon parut en bataille devant la place, & quand il eut appris la fuite des Carthaginois, & qu'il eut vû le port vuide, il ne put s'empêcher de rire des terreurs de Magon, & pour insulter davantage à sa lâcheté, il fit publier partout, *qu'il donneroit une bonne récompense à tout homme qui pourroit lui apprendre où la*

## TIMOLEON. 47

la flotte des Carthaginois s'étoit allé cacher. Mais Icetas nullement d'humeur à lâcher prise, & voulant à quelque prix que ce fût se maintenir dans les postes qu'il occupoit, & qui étoient si bien fortifiez, qu'ils paroïssent imprenables, se prépara au combat.

Timoleon partage ses troupes, pour faire trois attaques en même tems; il choisit pour lui celle du côté du fleuve d'Anape, comme la plus difficile & la plus périlleuse, commanda à Isias de donner du côté de l'Achratine, & Dinarque & Demarate, qui avoient amené le dernier secours de Corinthe, ont ordre d'attaquer le quartier d'Epipoles. Ces attaques sont poussées avec tant de vigueur & de succès, que les troupes d'Icetas sont renversées partout & mises en fuite. Or qu'une ville comme Syracuse ait été emportée de force dans un instant, il est juste d'attribuer cet exploit à la valeur des assiegeans, & à la sage conduite du Capitaine, mais qu'il n'y ait eu aucun des Corinthiens ni tué ni blessé, c'est-là certainement un chef-d'œuvre de la fortune de Timoleon, laquelle en cette occasion voulut lutter contre la valeur de ce grand homme, & faire en sorte que ceux qui liroient, ou qui entendraient reciter cette aventure, admirassent moins ses proüesses, que son bonheur. Car la renommée ne remplit pas seulement d'abord toute la Sicile & l'Italie du bruit de ce grand exploit, mais en peu de jours, elle le fit retentir dans toute la

*Timoleon attaque la ville de Syracuse par trois endroits.*

*Syracuse emportée de force dans un instant, effet de la valeur.*

*Qu'il n'y ait pas eu un Corinthien tué ni blessé à ce combat, effet de la fortune.*

*Tome III.*

F

Grece; de sorte que la ville de Corinthe, lorsqu'elle ne sçavoit encore si ses troupes étoient arrivées heureusement, apprit en même tems & leur passage & leur victoire, tant toutes leurs entreprises leur succederent à souhait, & tant la Fortune prit à tâche de relever encore l'éclat de leurs exploits par la promptitude de l'exécution.

*Grande prudence  
de Timoleon.*

Quand Timoleon fut maître de Syracuse & du château, il ne fit pas comme Dion, & n'épargna pas comme lui cette place, à cause de sa beauté & de sa magnificence; mais, pour éviter de donner les mêmes soupçons, qui l'avoient décrié & enfin perdu, il fit publier à son de trompe,

*Publication qu'il  
fait faire.*

*que tous les Syracusains, qui voudroient venir avec des outils, n'avoient qu'à se mettre à démolir les forteresses des Tyrans.* A ce cri, tous les Syracusains, regardant cette publication & cette journée, comme un heureux commencement, & un solide fondement de leur liberté, accourent en foule, & ne rasent pas seulement la citadelle, mais les palais des Tyrans, & fouillent jusqu'à leurs tombeaux, qu'ils renversent & dissipent.

*La citadelle de Syracuse & les palais des Tyrans rasés.*

*Timoleon fait bâtir des tribunaux sur la place où étoit la forteresse.*

La forteresse étant rasée & la place toute unie, Timoleon y fit bâtir des tribunaux à la requête des Citoyens, & pour rétablir le gouvernement du peuple, en abolissant entièrement la tyrannie. Mais s'il étoit maître de la ville, il manquoit d'habitans pour la peupler; car les uns ayant péri dans les guerres & dans les fédérations, & les autres ayant pris la fuite, pour éviter la domi-

## TIMOLEON. 43

nation des Tyrans, la ville de Syracuse étoit un desert où l'herbe étoit cruë si haute, que les chevaux y païssoient à l'aïse, & que les palfreniers mêmes y couchoient. Toutes les autres villes, hors un bien petit nombre, n'étoient que de vastes solitudes toutes remplies de cerfs & de sangliers, de sorte que ceux qui en avoient le loisir, alloient souvent à la chasse, & pour cet effet ils n'avoient qu'à fortir dans leurs Fauxbourgs, & jusqu'au pied de leurs murailles, & tous ceux qui s'étoient retirez dans des châteaux & dans des forteresses, ne vouloient nullement entendre à les quitter, pour retourner dans la ville; mais ils regardoient tous avec horreur les assemblées publiques & les tribunaux, comme des coupegorges, d'où étoient sortis contr'eux les plus cruels de tous leurs Tyrans.

*Etat piteux où étoient la plupart des villes de Sicile.*

Timoleon & les Syracusains trouverent donc à propos d'écrire à Corinthe, qu'on leur envoyât de Grece des hommes pour peupler Syracuse, qu'autrement le païs ne pourroit jamais se remettre, d'autant plus qu'il étoit menacé d'une nouvelle guerre; car ils avoient eu avis que Magon s'étant tué lui-même, les Carthaginois, irrités de ce qu'il s'étoit si mal acquitté de sa charge, avoient fait mettre son corps en croix, & faisoient de grandes levées, pour revenir en Sicile avec une armée encore plus forte au commencement du Printems.

*Les Syracusains envoient des Ambassadeurs à Corinthe lui demander des hommes, pour peupler leur ville.*

*Magon se tua, & son corps mis en croix par les Carthaginois.*

*Magnanimité des  
Corinthiens.*

*Dans les quatre  
Jeux de la Grece.*

*Publication bien  
glorieuse qu'ils font  
faire en faveur de  
la Sicile.*

Ces lettres étant arrivées avec les Ambassadeurs de Syracuse, qui conjuroient les Corinthiens d'avoir pitié de leur ville; & d'en vouloir être les fondateurs pour la seconde fois, les Corinthiens ne regarderent point la calamité de ce peuple, comme une occasion de s'agrandir, & de se rendre maîtres de leur ville; mais envoyant dans tous les Jeux sacrez de la Grece & dans toutes les assemblées, ils firent publier par des Herauts, *que les Corinthiens, après avoir éteint la tyrannie dans Syracuse & chassé le Tyran, déclaroient libres & indépendans les Syracusains & tous les peuples de Sicile, qui voudroient retourner dans leur païs, & qu'ils leur permettoient d'en aller partager entr'eux les terres avec toute sorte de justice & d'égalité.*

En même tems ils dépêchent des Couriers en Asie, & dans toutes les Isles, où s'étoient retirez grand nombre de ces fugitifs, pour les exhorter à se rendre promptement à Corinthe, qui leur fourniroit à ses frais des vaisseaux, des Capitaines, & une escorte sûre pour les ramener dans leur patrie.

*Loüanges & béné-  
dictions qu'on donne  
à Corinthe.*

Dès que cette publication fut faite, Corinthe se vit combler de loüanges & de bénédictions; car on publia partout qu'elle avoit chassé de Syracuse les Tyrans, qu'elle l'avoit délivrée des mains des Barbares, & qu'elle la redonnoit à ses Citoyens.

Ceux qui se rendirent à Corinthe n'étant pas en assez grand nombre, demanderent qu'on leur

donnât des hommes de Corinthe même, & de toute la Grece, pour grossir cette nouvelle espece de colonie. L'ayant obtenu, & se voyant bien dix mille au moins, ils s'embarquerent pour Syracuse, où ils trouverent un grand peuple, qui de toute l'Italie & de la Sicile, s'étoit déjà retiré auprès de Timoleon.

L'Historien Athanis écrit qu'il se trouva là en tout soixante mille hommes. Timoleon leur partagea les terres; mais il vendit les maisons, dont il fit mille talens, laissant aux anciens habitans la faculté de racheter les leurs; & par ce moyen, il assembla un fonds considerable pour le peuple qui étoit pauvre, & qui n'avoit ni de quoi subvenir à ses neccesitez, ni de quoi soutenir la guerre. C'est pourquoi il vendit aussi à l'encan les statues, qui toutes furent jugées & condamnées à la pluralité des voix, comme des criminels, qu'on auroit citez en justice. Il n'y en eut qu'une seule qui se sauva & qui fut conservée, ce fut celle de Gelon l'ancien Tyran, pour la memoire duquel les Syracusains avoient conservé beaucoup d'amour & de respect, à cause de la victoire qu'il avoit remportée sur les Carthaginois près d'Himere.

*C'est un Historien qui avoit écrit l'histoire de Sicile.*

*On ne sçait pas en quel tems il a vécu. Trois millions.*

*Statues des Tyrans jugées comme des criminels, & vendues à l'encan comme esclaves.*

*Memoire de Gelon ancien Tyran, fort respectée à Syracuse.*

*Mais il vendit les maisons, dont il fit mille talens.] Ces mille talens font trois millions, à mille écus le talent. Mais cette somme me paroît bien forte. Tous ces gens ramassez auroient-ils pu*

*fournir tant d'argent? Je croirois qu'il y a faute au nombre. Peut-être Plutarque avoit-il écrit trois cens talens.*

*A cause de la victoire qu'il avoit remportée sur les Carthaginois.] Il.*

*Timoleon purge la Sicile de Tyrans.*

*Il force Ictas à vivre en simple particulier.*

*Leptine se rend à lui, & est envoyé à Corinthe.*

*Il retourne à Syracuse, pour travailler à la police & aux loix avec deux Législateurs de Corinthe.*

*Ce qu'il fit, pour faire gagner ses troupes, & les faire subsister.*

Syracuse étant ainsi comme ressuscitée, & de tous côtez des gens y accourant en foule pour l'habiter, Timoleon, qui vouloit aussi affranchir les autres villes, & achever de déraciner de la Sicile la tyrannie & les Tyrans, marcha contre eux avec des troupes. Il força Ictas à renoncer à l'alliance des Carthaginois, & l'obligea à raser ses forteresses, & à vivre en simple particulier dans la ville des Leontins. Leptine, Tyran d'Apollonie & de plusieurs autres villes & châteaux, se voyant en danger d'être pris par force, se rendit, Timoleon lui sauva la vie, & l'envoya à Corinthe ; car il trouvoit qu'il n'y avoit rien de plus beau & de plus honorable, que de faire voir à toute la Grece les Tyrans de la Sicile vivant petitement & comme des bannis.

En même tems il partit pour s'en retourner à Syracuse travailler à la police, & établir les loix les plus importantes & les plus nécessaires, conjointement avec Cephale & Denys, deux Législateurs que les Corinthiens lui avoient envoyez ; mais avant son départ, pour faire gagner quelque chose aux troupes, qu'il avoit à sa solde, & pour les tenir aussi en haleine par ce moyen, il les envoya sous la conduite de Dinarque & de

avoit défait Amilcar, qui étoit venu en Sicile avec deux cens vaisseaux, & trois cens mille hommes, la deuxième année de l'Olymp. LXXV.

*Car il trouvoit qu'il n'y avoit*

*rien de plus beau ni de plus honorable.] En effet cela étoit beaucoup plus honorable que tous les triomphes des Romains, pour qui sçait apprécier la véritable gloire.*

Demarate dans tous les lieux, qui obéissoient aux Carthaginois; cestroupes débauchèrent plusieurs villes à ces Barbares, vécurent toujours dans l'abondance, firent un grand butin, & rapportèrent même beaucoup d'argent monnoyé, qui fut d'un très-grand secours pour soutenir la guerre.

Sur ces entrefaites, les Carthaginois arrivent à Lilybée avec une armée de soixante-dix mille hommes, deux cens vaisseaux de guerre, & mille vaisseaux de charge, qui portoient les machines, les chars, les chevaux, & toutes sortes de provisions de guerre & de bouche. Ils étoient résolus de ne plus faire la guerre par partis détachés, mais d'attaquer tous ensemble, & de chasser en même-tems tous les Grecs de la Sicile. Et en effet leurs forces étoient assez grandes, pour venir à bout de ce dessein, quand même les Siciliens auroient été unis, & qu'il n'y auroit eu entr'eux aucune mesintelligence. Les Barbares n'eurent pas plutôt appris à leur arrivée les ravages que les Corinthiens faisoient sur leurs terres, que transportez de fureur, ils marchent contr'eux sous la conduite de leurs Généraux Asdrubal & Hamilcar.

*Les Carthaginois reviennent en Sicile avec des forces formidables.*

Cette nouvelle promptement portée à Syracuse, tous les Syracusains furent si consternezz, & si effrayez de cette horrible puissance, que de tant de milliers d'hommes, qui étoient dans la ville, à peine s'en trouva-t-il trois mille qui

*Consternation des Syracusains & des troupes de Timoleon.*



*Timoleon accusé  
par ses soldats d'a-  
voir perdu le sens.*

osassent prendre les armes & suivre Timoleon; & que de quatre mille soldats mercenaires qu'il menoit avec lui, il y en eut encore mille qui perdirent courage en chemin, & qui s'en retournèrent, criant hautement que Timoleon avoit perdu le sens, & qu'il radotoit avant l'âge, d'aller avec cinq mille hommes de pied & mille chevaux affronter une armée de soixante-dix mille hommes, & de mener encore cette poignée de gens à huit grandes journées de Syracuse, afin que s'ils étoient mis en fuite, ils ne pussent avoir aucun lieu de retraite, & que s'ils venoient à être tuez, ils ne trouvassent personne pour les enterrer.

*Avec cinq mille  
hommes de pied &  
mille chevaux, il  
marche contre l'ar-  
mée des Carthagi-  
nois, qui étoit de  
soixante-dix mille  
hommes.*

Timoleon, ravi que ces lâches se fussent déclarés avant le combat, exhorte les autres, les encourage, & les mene avec une extrême diligence sur le bord du Crimèse, où on lui avoit rapporté qu'étoient campez les Carthaginois. Comme il montoit une petite colline, du haut de laquelle il alloit découvrir tout le camp ennemi, & voir cette formidable puissance, il rencontre des mulets chargez d'ache; ses soldats, qui n'étoient pas déjà trop assurez, frappent

*Sur le bord du Crimèse.] Le Crimèse, ou Cremise, fleuve de Sicile vers le Couchant. Bouchart prétend qu'il fut aussi nommé par les Phéniciens du mot Carmes pour Carphes, qui signifie de l'Ache, parceque cette sorte de plante croissoit abon-*

*damment dans tout ce quartier-là; c'est pourquoi une petite ville, qui étoit à l'embouchure du Crimèse, fut appelée Selinonte, & un petit fleuve qui l'arrose, Selinus, qui est le nom Grec de cette sorte de persil appelé Ache.*

de

de cette vûë, vont s'imaginer que c'est un mauvais signe; parce que nous couronnons d'ache les tombeaux, & que nous disons en commun proverbe, en parlant de ceux qui sont dangereusement malades, & sans esperance, *qu'ils n'ont plus besoin que d'ache*. Timoleon voulant donc les guérir de cette superstition, & les faire revenir de l'abattement & du découragement, où cet augure les avoit plongez, fait faire halte, & après leur avoir dit tout ce qui convenoit au tems & à l'occasion, il leur represente, *qu'ils ne devoient avoir que de grandes esperances, parce que les couronnes venoient s'offrir à eux d'elles-mêmes avant le combat*. Cela étoit fondé sur ce que les Corinthiens couronnoient d'ache, ceux qui avoient vaincu dans les jeux Isthmiques, tenant cette couronne pour sacrée, & pour la seule dont on s'étoit servi de toute ancienneté dans le Pais, ce qui duroit encore du tems même de Timoleon. On couronnoit encore alors d'ache, ceux qui avoient remporté la victoire aux jeux Isthmiques, comme on en couronne presentement ceux qui l'ont remportée aux jeux Neméens; car ce n'est que depuis peu de tems que la couronne de Pin a pris dans ces jeux Isthmiques, la place de la couronne d'ache. Timoleon, son discours fini, s'approche des mulets, prend de cette ache, & s'en couronne tout le premier, les Capitaines, & après eux les Soldats suivent son exemple.

*L'ache funeste est consacrée aux morts.*

*Presence d'esprit de Timoleon.*

*L'ache étoit encore du tems de Timoleon, la couronne dont on couronnoit les vainqueurs aux jeux Isthmiques.*

*Du tems de Plutarque, on en couronnoit encore les vainqueurs aux jeux Neméens.*

Dans ce même moment les Devins apperçoivent dans les airs deux aigles, qui venoient à eux d'un vol rapide, dont l'un portoit dans ses ferres un serpent tout percé, & l'autre le suivoit avec de grands cris, & comme s'il eût voulu animer les troupes; ils les montrent aux soldats, qui aussitôt se mettent tous à faire leurs prieres, & à implorer l'assistance des Dieux. On étoit alors vers le commencement de l'Eté, lorsque la fin du mois de Juin amene le solstice; les brouillards épais, qui se levoient de la riviere, couvroient la campagne d'une telle obscurité, que toute l'armée des ennemis en étoit enveloppée, & qu'on ne pouvoit y discerner aucun objet, on entendoit seulement un bruit confus de voix d'hommes & de hennissemens de chevaux, qui s'élevoit jusqu'au sommet de la colline, & qui faisoit entendre qu'une grosse armée ne campoit pas loin de-là.

Les Corinthiens, après avoir gagné la cime du côteau, mirent leurs boucliers à terre, & commencerent à se reposer. Cependant le soleil, qui tournoit déjà, avoit élevé les vapeurs si haut, que l'air le plus épais s'étant comme accumulé & condensé sur les sommets des montagnes, les avoit entierement obscurcies, & que la plaine

*Dans ce même moment, les Devins apperçoivent dans les airs deux aigles.] Voilà de ces signes qui sont fréquens dans Homere. Puisque l'histoire s'en sert & les* raporte comme des veritez; qui s'étonnera qu'un Poëte les emploie dans les fictions de la poésie?

## TIMOLEON. 51

purgée & nettoyée parut à découvert. Alors on vit clairement la riviere du Crimese, & les ennemis qui commençoient à la passer en cet ordre de bataille : Les chars à quatre chevaux préparés pour le combat avec un appareil épouvantable marchaient à la tête ; après ces chars, venoit un corps de dix mille hommes d'Infanterie pesamment armée, & toute couverte de boucliers blancs. A la magnificence de leurs armes, à la lenteur de leur marche, & à leur bon ordre, on conjecturoit que c'étoient des Carthaginois naturels ; ils étoient suivis des troupes des autres Nations, qui marchaient pêle mêle avec beaucoup de confusion, & de désordre.

*Ordre des Carthaginois qui passent le fleuve du Crimese.*

Timoleon voyant que la riviere lui livroit les ennemis en tel nombre qu'il lui plairoit de les attaquer, & ayant fait remarquer à ses troupes toute leur armée séparée par le fleuve, les uns étant déjà passés, & les autres se disposant à passer, il ordonna à Demarate de fondre à la tête de la Cavalerie sur les Carthaginois, & de les mettre en désordre, avant qu'ils eussent le tems de se ranger en bataille ; & descendant dans la plaine avec l'Infanterie, il forma ses ailes des autres troupes de Sicile mêlées avec une partie des soldats étrangers, réserva autour de lui, pour son corps de bataille, les Syracusains avec l'élite des soldats mercenaires, & demeura quelque tems sans faire de mouvement,

*Timoleon profite au grand Capitaine de l'avantage que le passage de la riviere lui donnoit.*

*Ce qu'il fait d'une armée de cinq mille hommes.*

pour voir le succès de l'attaque de sa Cavalerie.

Quand il vit que les chars, qui étoient à la première ligne des ennemis, empêchoient sa Cavalerie de percer jusqu'au bataillon des Carthaginois, & d'en venir aux mains avec lui, & que pour ne pas être entièrement rompuë, elle étoit obligée de caracoler incessamment, & de revenir plusieurs fois à la charge, après s'être ralliée, alors Timoleon se couvrant de son bouclier, cria à son Infanterie de le suivre & de bien espérer; & sa voix parut non-seulement plus forte que de coutume, mais entièrement surnaturelle, soit que la passion, à l'approche du combat, & dans l'ardeur qui le transportoit, eût augmenté ses forces, ou qu'un Dieu, comme le crurent la plupart, eût joint sa voix à la sienne. Ses troupes ayant répondu avec allegresse à son cri, & l'ayant pressé de les mener sans plus attendre, il envoya ordre à sa Cavalerie d'abandonner l'attaque des chars, & de prendre les ennemis en flanc, fait ferrer le premier rang de son bataillon, bouclier contre bouclier, & ordonnant aux trompettes de sonner, il charge les Carthaginois avec furie. Les Carthaginois soutiennent le premier choc sans s'ébranler, & parce qu'ils avoient de bonnes cuirasses & de bons casques d'acier, & qu'ils étoient tous couverts de

*Voix de Timoleon  
plus forte qu'à l'ordinaire.*

*Il attaque les Carthaginois avec furie.*

*Ou qu'un Dieu, comme le crurent la plupart, eût joint sa voix à la sienne. ] Ceci sert encore à justifier Homère, & à faire voir*

*que dans ses fictions, qui paroissent les plus outrées & les plus poétiques, il ne fait que suivre les opinions reçues.*

leurs boucliers, comme d'un rempart d'airain, ils repoussent facilement les traits, les javelines & les piques. Mais quand on en vint à l'épée & aux coups de main, où l'adresse ne décide pas moins que la force, tout à coup on voit éclater du haut des montagnes des tonnerres effroyables mêlez d'éclairs embrasez, & ensuite les nuages obscurs, qui avoient assiégé les côteaux & les collines, tombant sur les deux armées avec un déluge de pluie & de grêle, & un orage de vents impétueux, & prenant les Grecs par derrière, donnent dans le visage des Barbares, & leur ébloüissent les yeux, tant par les coups redoublez de cette tempête de pluie & de grêle, que par l'éclat des traits enflammez qui partent continuellement du sein de ces nuages.

Toutes ces choses incommodoient extrêmement les Barbares, surtout les moins aguerris, mais la plus grande incommodité encore venoit des tonnerres qui les effrayoient, & dont le bruit mêlé avec celui que cette pluie impétueuse & cette grêle faisoient sur leurs armes, les empêchoit d'entendre les ordres de leurs Officiers. D'ailleurs les Carthaginois naturels, qui n'étoient pas armez à la legere, mais, comme on l'a déjà dit, qui étoient tout couverts de fer, ne pouvoient ni avancer ni se soutenir dans la fange, & leurs cottes d'armes toutes abreuvées d'eau, les rendoient encore plus pesans, les empêchoient de combattre avec l'agilité nécessaire,

& donnoient aux Grecs la facilité de les renverser, & quand ils étoient une fois par terre, ils ne trouvoient aucun moyen de se relever avec leurs armes dans des bourniers si glissans. Car le Crimése, déjà grossi par la pluye, & encore plus enflé par le nombre prodigieux des troupes qui le traversoient, s'étoit débordé considérablement, & la plaine, qu'il inondoit, avoit partout des trous & des ravins remplis d'eau qui ne couroit plus, desorte que les Carthaginois, qui tomboient dans ces trous, ne s'en tiroient qu'après de grands efforts & avec beaucoup de peine.

*Les Carthaginois  
prennent la fuite.*

*Timoleon avec une  
poignée de gens rem-  
porte une grande vi-  
ctoire sur cette for-  
midable armée.*

Enfin l'orage continuant toujours, & les Grecs ayant renversé & taillé en piéces quatre cens hommes, qui faisoient le premier rang de leur bataillon, tout le reste prit la fuite. On en tua quantité dans la plaine; il y en eut plusieurs qui entraînez par l'impétuosité du fleuve, & poussés contre ceux qui passoient encore, furent engloutis, & le plus grand nombre, qui cherchoit à gagner les côteaux, fut rattrapé par l'Infanterie legere, qui en fit un grand carnage. De dix mille hommes qui furent tuez à ce combat, il y en eut trois mille de Carthaginois naturels, perte irréparable pour Carthage; car c'étoient les plus nobles, les plus riches, & les plus braves de tous les combattans, & il n'y avoit point de memoire que dans une seule bataille, il eût jamais péri un si grand nombre de Carthaginois. Car dans

## TIMOLEON.

55

toutes leurs guerres, ils se servoient de troupes  
Espagnoles, Nomades & de Lybie, & payoient,  
pour ainsi dire, toutes leurs défaites du sang  
étranger.

*Les Carthaginois se  
servoient dans toutes  
leurs guerres de soldats  
étrangers.*

Les Grecs connurent la qualité des morts à la  
magnificence de leurs dépouilles. On trouva une  
si grande quantité d'or & d'argent, que l'on ne  
faisoit aucun cas du fer ni du cuivre, & qu'on  
ne se donnoit pas la peine de les ramasser. On  
passa la rivière sur leurs sommiers, on prit tout  
leur camp & tout leur bagage, quantité de pri-  
sonniers furent détournés par les soldats, &  
ceux qu'on amena en commun monterent en-  
core jusqu'à cinq mille, & il y eut bien deux cens  
chariots de pris. Mais le plus beau & le plus  
magnifique de tous les spectacles, étoit celui  
qu'étoit la tente de Timoleon, remplie de toute  
sorte de riches dépouilles, parmi lesquelles on  
remarquoit mille cuirasses & dix mille boucliers  
d'un travail exquis & d'une beauté merveilleuse.  
Le petit nombre de ceux qui étoient occupés à  
ramasser ces dépouilles, & la quantité innom-  
brable des richesses qu'ils trouvoient, firent qu'on  
ne put élever de trophée que trois jours après le  
combat.

*Tous leur camp &  
tous leur bagage  
pris.*

*Magnifique spec-  
tacle qu'étoit la  
tente de Timoleon.*

Timoleon avec les nouvelles de sa victoire,  
envoya à Corinthe les plus belles armes qui se  
trouverent parmi le butin; car il vouloit que sa  
Ville fût louée & admirée de tous les hommes,  
qui verroient que c'étoit la seule de toutes les

*Bel éloge de la ville  
de Corinthe.*



Villes de Grece , où les plus beaux Temples étoient ornez , non pas de dépouilles Grecques , & d'offrandes teintes encore du sang de la Nation , & propres seulement à entretenir le deuil en renouvelant un souvenir funeste , mais de dépouilles barbares , qui par de belles inscriptions , faisoient connoître & la force de ceux qui les avoient remportées , & leur pitié ; car elles disoient *que les Corinthiens & Timoleon leur Général , après avoir affranchi du joug des Carthaginois les Grecs habituez dans la Sicile , avoient appendu ces armes dans les Temples , pour en rendre des graces immortelles aux Dieux.*

*Inscriptions mises au bas des dépouilles consacrées dans les Temples,*

Après cela , Timoleon , laissant dans le Païs ennemi les troupes étrangères pour achever de piller , & de saccager toutes les terres des Carthaginois , s'en retourna à Syracuse. En arrivant , il bannit de la Sicile les mille soldats qui l'avoient abandonné en chemin , comme il alloit au combat , & avant le coucher du soleil il les obligea à sortir de Syracuse. Ces malheureux passerent en Italie , où ils furent trahis & égorgés par les Brutiens : punition exemplaire que les Dieux vengeurs firent de leur lâcheté & de leur perfidie.

*Timoleon banni de la Sicile les mille soldats qui l'avoient abandonné,*

*Lâcheté des soldats justement punie par les Dieux.*

Cependant Mamercus , Tyran de Catane , & Ictas , soit que la jalousie des grands succès de Timoleon les transportât , ou qu'ils le craignissent comme un homme intraitable , & sur lequel les Tyrans ne pouvoient jamais s'assurer , firent

## TIMOLEON. 37

firèrent ſecretement une ligue avec les Carthaginois, & leur écrivirent d'envoyer promptement une nouvelle Armée & un Général, s'ils ne vouloient être entierement chaffe de la Sicile. Gifcon vint donc avec ſoixante-dix vaiſſeaux, & prit avec lui quelques troupes auxiliaires de Grece. Les Carthaginois n'avoient jamais eu des Grecs à leur ſervice avant ce jour-là, que remplis d'admiration pour leur valeur, ils commencerent à les regarder comme des troupes invincibles.

*Les Carthaginois envoient en Sicile un nouveau renfort ſous la conduite de Giſcon.*

*Ils ont des Grecs à leur ſervice pour la première fois.*

Leur rendez-vous fut dans la Meſſenie, où ils égorgerent d'abord quatre cens ſoldats étrangers que Timoleon y envoyoit; & s'étant mis en embuſcade dans les terres des Carthaginois, près d'un lieu appellé Hieres, ils taillerent en pieces tous les ſoldats étrangers, qui étoient avec Euthyme de Leucade; & cette avanture fit qu'on ne parloit d'autre choſe que des faveurs que la Fortune faisoit à Timoleon. Car les ſoldats d'Euthyme étoient du nombre de ceux qui

*Avanture des ſoldats d'Euthyme, regardée comme un effet de la fortune de Timoleon.*

*Près d'un lieu appellé Hieres.] Il n'y a dans la Sicile aucune place de ce nom. C'eſt pourquoi le texte a paru ſuſpect au P. Lubin, qui a cru qu'il falloit lire, l'orac, au lieu de l'esac, près d'un lieu appellé Hietes. Car Stephanus de Urbib. dit qu'Hietes eſt un château de la Sicile; & le même P. Lubin croit que c'eſt le même qu'on appelle aujourd'hui Lato, dans la partie de*

l'Iſle appellée Valle di Mazara à trente milles de Palerme vers le midy.

*Etoient du nombre de ceux qui avec Philodeme & Onomarque, avoient pillé le Temple de Delphes.] Voici ce qui donna lieu à la guerre qu'on appella Sacrée. Les Amphictyons ayant condamné les peuples de la Phocide à une amende de pluſieurs talens pour avoir ravagé la campagne*

*Tome III.*

H

avec Philodeme de la Phocide & Onomarque, avoient pillé le Temple de Delphes; & comme ce sacrilege les avoit rendus l'objet de la haine publique, & que tout le monde les fuyoit comme des excommuniés & des maudits, ils alloient errans & vagabonds par le Peloponèse, lorsque Timoleon à son départ les prit dans ses troupes, parce qu'il manquoit de soldats. Quand ils furent arrivez en Sicile, ils remporterent la victoire dans toutes les occasions où ils combattirent sous lui. Mais après tous ces grands combats, la guerre presque finie ne laissant plus rien à faire de considerable, Timoleon les envoya aux endroits qui avoient encore besoin de quelque secours, & alors abandonnez de la Fortune, ils perirent

de Cirrha, qui étoit consacrée à Apollon, & ces peuples ne pouvant la payer, tout leur païs alloit être adjugé à ce Dieu. Un des principaux de la Phocide, nommé *Philomele*, & non pas *Philodeme*, fils de Theotime, assembla le peuple, se mit à la tête; s'empara du trésor du Temple de Delphes, s'en servit pour lever des soldats, & commença une guerre qui dura dix années avec des événemens fort divers. *Philomele* vaincu, se précipita en fuyant. Onomarque qui prit sa place, fut tué par ses troupes, & son corps mis en croix. Son frere Phaylle, qui lui succéda, fut consumé par une phthisie, qui le prit tout d'un coup. Le

commandement passa à Phalece, fils d'Onomarque, mais il en fut bientôt dépouillé, & perit en suite en Crete. De tous ces sacrileges, il n'y en eut presque point qui ne mourût de mort violente. Leurs femmes mêmes, qui avoient mis sur elles les ornemens, que leurs maris avoient pillés dans le Temple, moururent malheureusement; l'une, pour avoir mis le collier d'Heleene, mourut dans une honteuse prostitution; & une autre pour avoir mis celui d'Heriphyle, fut brûlée toute vive dans la maison où son propre fils devenu furieux avoit mis le feu. Cette guerre commença la dernière année de l'Olymp. cv. & fut terminée par

# TIMOLEON. 59

malheureusement, non pas tous à la fois, mais les uns après les autres; la Justice Divine ayant voulu faire par-là comme son apologie, en montrant que si elle avoit différé de punir ces derniers sacrilèges, ce n'étoit qu'en faveur de Timoleon, afin que les bons ne souffrissent pas de la punition des méchans; ainsi la bienveillance & la protection, dont les Dieux le favorisoient, n'éclaterent pas moins, & ne furent pas moins admirées dans ses mauvais succès, que dans ses plus grandes victoires.

*La Justice Divine diffère quelquefois la punition des méchans, en faveur des bons.*

*La bienveillance des Dieux pour Timoleon, en quoi bien marquée.*

Mais le peuple de Syracuse étoit fort irrité des railleries que les Tyrans faisoient, pour l'insulter sur cette défaite; car Mamercus, qui se piquoit d'être Poète, & qui avoit fait des Tragedies, se glorifia si fort de cet exploit, qu'ayant appendu dans les Temples les boucliers des vaincus, il les accompagna de cette inscription en deux vers Elegiaques très-piquans. *Ces riches pavois tout éclatans d'or, d'yvoire & de pourpre, nous les avons pris avec de petits boucliers très-simples & très-chetifs.*

*Mamercus se piquoit d'être Poète.*

*Inscription que Mamercus mis dans les Temples.*

Pendant que ces choses se passaient, Timoleon étoit allé mettre le siège devant Calaurie, &

Philippe, la première année de l'Olymp. cviii. ajouter la conjonction *xxi.*

*La Justice Divine ayant voulu faire par-là comme son apologie.]*

Au lieu de *ἀπολογεμένης*, on lit dans un manuscrit *ἐμολογουμένης*; mais la leçon reçue fait un plus beau sens, il faut seulement

*Ces riches pavois tout éclatans d'or, d'yvoire, & de pourpre.]* C'étoient des boucliers que ces sacrilèges avoient pris dans le Temple de Delphes.

*Timoleon étoit allé mettre le siège devant Calaurie.]* Ce n'est

H ij

Icetas profitant de son absence, se jeta dans les terres de Syracuse, où il pilla & saccagea tout, & en se retirant avec un butin considérable, il passa près de Calaurie pour braver Timoleon, qui n'avoit que peu de troupes. Timoleon le laissa passer, & se mit ensuite à ses trousses avec sa Cavalerie & son Infanterie legere. Icetas se voyant poursuivi, passe le Damyrias, & campe sur l'autre bord, resolu de défendre le passage; ce qui lui donnoit cette audace, c'étoit la rapidité du fleuve & ses bords escarpez, qu'il étoit bien difficile de surmonter. A l'aspect de ce peril, une merveilleuse émulation & une jalousie d'honneur s'élevant entre les Officiers de Timoleon, retarderent le combat, & penserent jetter le desordre dans son Armée; car aucun d'eux ne vouloit avoir la honte de marcher après son compagnon, & chacun se piquoit de vouloir frayer le chemin aux autres; ainsi s'entrepoussant tous pour se dévançer, ils marchoient pêle-mêle avec beaucoup de confusion. Timoleon, pour éviter les suites fâcheuses, que cette jalousie pouvoit avoir, prit le parti de tirer au fort ceux qui marcheroient les premiers; il prit les anneaux de chacun, les mit dans le pan de sa robe, & après

ou *Lamyrias.*

*Une émulation & une jalousie d'honneur penserent mettre le desordre dans les troupes de Timoleon.*

*Timoleon fait tirer au sort tous ses Officiers, pour regler leur marche.*

pas Calaurie, petite Île dans le Sinus Argolicus, près du Promontoire de Scyllée. Moins encore faut-il corriger *Caulonie*, qui étoit une ville d'Italie dans le pais des Locres Epizephy-

riens, car Timoleon ne quitta pas la Sicile. On voit par la suite même que c'étoit une ville de Sicile, mais on en ignore la situation.

# TIMOLEON. 61

les avoir bien mêlez, le premier qu'il tira se trouva heureusement avoir un trophée. A cette vûë, tous ces jeunes Capitaines jettent des cris de jöye, & sans attendre qu'on acheve de tirer, ils partent de la main, courent de toute leur force, passent rapidement le fleuve, & chargent les ennemis, qui ne pouvant soutenir leur impétuosité, sont renversez & mis en fuite. On les dépouille tous de leurs armes, & il y en eut environ mille de tuez.

A quelques jours de-là Timoleon marche contre la ville des Leontins, où il prit Icetas, son fils Eupolemus, & Euthyme Général de sa Cavalerie, qui lui furent amenez pieds & poings liez par leurs soldats. Icetas & son fils furent punis de mort comme tyrans & comme traîtres; & Euthyme, quoique fort distingué à la guerre par son courage & par sa valeur, ne put pourtant obtenir misericorde à cause d'une raillerie qu'on l'accusoit d'avoir faite contre les Corinthiens; car on prétend que lorsque les Corinthiens se mirent en campagne pour les attaquer, il dit aux Leontins dans un discours public, *que ce n'étoit pas une chose bien redoutable, ni bien terrible, que des femmes Corinthiennes quittant leurs maisons, se missent aux-*

*Timoleon prend Icetas, son fils Eupolemus, & Euthyme Général de sa Cavalerie, dans la ville des Leontins.*

*Icetas & son fils punis de mort.*

*Raillerie, cause de la mort d'Euthyme.*

*Que des femmes Corinthiennes quittant leurs maisons, se missent aux champs. ] C'est une espece de parodie d'un vers de la Medée d'Euripide, où cette Princesse dit, v. 24.*

Κορίνθαι γυναικες, ἱξάσθων  
δομων,  
μή μοι τι μὲνιδῃ.  
*Femmes de Corinthe, si je suis  
sortie de ma maison, ne me le re-  
prochez pas. Euthyme en de-*

H iij

*Les hommes sont  
ordinairement plus  
sensibles aux injures  
qu'aux actions.*

*champs.* Tant il est vrai que la plupart des hommes sont plus sensibles aux injures, qu'aux actions, & supportent plus difficilement le mépris que la perte. Car que les ennemis employent les voyes de fait, cela est pardonnable à cause de la nécessité; mais les injures & les railleries, on les regarde toujours comme des marques, ou d'une haine extraordinaire & personnelle, ou d'une insigne méchanceté.

*Timoleon blâmé  
avec justice d'avoir  
fait condamner à  
mort la femme &  
les filles d'Ictas.*

Dès que Timoleon fut de retour à Syracuse, on fit venir dans l'assemblée du peuple la femme & les filles d'Ictas, on les condamna à la mort, & elles furent exécutées. Et il me paroît que de toutes les actions de Timoleon, c'est la plus cruelle & la plus blâmable, car toute la haine de cette sentence doit retomber sur lui, n'y ayant aucune apparence que ces pauvres femmes eussent été condamnées s'il avoit voulu l'empêcher; mais il voulut sans doute les abandonner au ressentiment du peuple, qui ne cherchoit qu'à venger Dion son premier libérateur. Car c'étoit Ictas même qui avoit jetté dans la mer Arete, femme de Dion, sa sœur Aristomaque, & son fils encore enfant, comme nous l'avons écrit plus amplement dans la vie de Dion.

*Famille d'Ictas  
punie de la cruauté  
qu'il avoit exercée  
sur celle de Dion.*

tourne plaisamment le sens; de *Κοῖναι γυναῖκες*, qui est un vocatif dans Euripide, *femmes de Corinthe*, il en fait un nominal, *les femmes de Corinthe*, & du mot *ἡρώδης*, qui est la première personne du singulier de l'ao-

*riste, je suis sortie*, il en fait la troisième personne du pluriel, *sont sorties*. Cette parodie coûta cher à Euthyme.

*Comme nous l'avons écrit plus amplement dans la vie de Dion.* Par cet endroit & par un autre,

Timoleon marcha ensuite à Catane contre Mamercus, qui l'attendit en bataille sur le bord du fleuve de l'Abolus. Le combat fut long & rude. Enfin Mamercus défait & mis en fuite, laissa sur la place plus de deux mille morts, dont la plus grande partie étoit des troupes de Phénicie, que Giscon avoit envoyées à son secours.

*Timoleon marche à Catane contre Mamercus, & la défait.*

Après cette défaite, les Carthaginois demandèrent la paix, qui leur fut accordée, à condition qu'ils ne tiendroient que les terres qui étoient au-delà du fleuve du Lycus; qu'ils laisseroient la liberté à tous ceux du pays d'aller s'établir à Syracuse avec leurs familles & leurs biens, & qu'ils ne conserveroient avec les Tyrans ni alliance ni intelligence. Ce traité acheva de désespérer Mamercus, qui n'ayant plus aucune ressource en Sicile, résolut de passer en Italie pour revenir avec un renfort de Lucaniens contre Timoleon & l'armée de Syracuse. Mais ceux qui passaient avec lui ayant fait rebrousser chemin à ses galères, & étant revenus en Sicile, livrerent

*Les Carthaginois demandent la paix.*

*Les conditions du traité qui fut fait.*

que nous avons déjà vu, il semble que la vie de Dion avoit été écrite avant celle-ci. Cependant on voit dans la vie de Dion que Plutarque parle comme si celle-ci étoit la première, car il dit, *comme nous l'avons écrit dans la vie de Timoleon*. Il se peut faire que dans l'une & dans l'autre, cela ait été ajouté après coup, & par rapport à l'ordre dans lequel on donnoit ces vies qui a été différent.

*Sur le bord du fleuve de l'Abolus.* Plutarque est le seul, que je sçache, qui nomme ce fleuve Abolus. Dans Ptolémée & ailleurs il est nommé Alabus, Alabis ou Alabon; c'est un fleuve près d'Hybla entre Catane & Syracuse.

*Au-delà du fleuve du Lycus.* Diodore donne le même nom à ce fleuve, mais je ne sçai si dans Diodore & dans Plutarque, il ne faut pas corriger Halycus.



*Catane livrée à Timoleon.*

Catane à Timoleon; & Mamercus fut obligé de se réfugier à Messine chez Hippon qui en étoit le Tyran.

*Timoleon poursuit Hippon à Messine.*

Timoleon le suivit, & l'assiégea par mer & par terre. Hippon, qui se vit pressé, voulut se retirer sur un vaisseau, mais il fut pris par les Messéniens même, qui l'ayant entre leurs mains, l'exposèrent sur le théâtre, & firent sortir tous leurs enfans des écoles pour venir voir, comme le plus agréable & le plus beau de tous les spectacles, la punition du Tyran, qui après avoir été battu de verges fut mis à mort.

*Hippon Tyran de Messine, battu de verges, & exécuté à mort.*

*Mamercus se rend à Timoleon, & est mené à Syracuse.*

Mamercus, qui vit qu'il n'y avoit plus de sûreté pour lui à Messine, se rendit à Timoleon, à condition qu'il seroit jugé par les Syracusains, & que Timoleon ne seroit pas son accusateur. Il fut donc conduit à Syracuse, & mené devant le peuple. Là il essaya de prononcer un discours qu'il avoit composé de longue main, mais voyant que l'assemblée faisoit grand bruit pour ne pas l'entendre, & n'espérant plus de pardon, il jette son manteau, & courant de toute sa force tout au travers du théâtre, il va se fendre la tête contre un des degrés pour se donner la mort. Son desespoir n'eut pas le succès qu'il desiroit, il fut repris en vie, & il souffrit le supplice dont on punit les brigands & les voleurs.

*Mamercus tâche inutilement de se tuer, & est puni du dernier supplice.*

*Merveilleux changemens que Timoleon produisit en Sicile.*

Voilà de quelle manière Timoleon déracina les tyrannies & fappa les fondemens des guerres & des séditions; de sorte qu'ayant reçu entre ses bras

bras une Isle que les grands maux, qu'elle souffroit, avoient tellement aigrie & effarouchée, que ses propres habitans ne pouvoient plus la supporter, il la rendit si douce & si aimable, que les Etrangers quittoient en foule leur pais pour venir habiter celle que ses Citoyens avoient abandonnée.

Agrigente & Geles, deux grandes villes, qui après la guerre des Atheniens avoient été ravagées & saccagées par les Carthaginois, furent rétablies & habitées, l'une par Megillus & par Pheristus qui y vinrent d'Elide, & l'autre par Gorgos qui s'y transporta de l'Isle de Ceos, & qui tous rassemblèrent les anciens habitans. Timoleon ne leur donna pas seulement toutes sortes de sûreté, afin qu'ils pussent y vivre en paix & sans aucune crainte, mais il leur fournit encore toutes les commoditez, entrant dans leurs besoins avec une cordialité & une tendresse, qui le firent aimer de ces villes comme leur fondateur.

*Agrigente & Geles, deux grandes villes réablies & repeuplées.*

*Cordialité & tendresse de Timoleon pour les Siciliens.*

Cette affection étoit commune à toutes les autres villes. Il n'y avoit ni traité de paix, ni établissement de loy, ni partage de terres, ni règlement de police qui fussent bien faits, si Timoleon ne s'en étoit mêlé, & ne les avoit finis lui-même. On le regardoit en tout comme le maître ouvrier, qui, après que les ouvrages sont achevez, peut seul y mettre la dernière main, & leur donner cette perfection & cette grace toute divine qui en font le véritable prix.

*Jusqu'où alloit l'estime que les villes de Sicile avoient pour Timoleon.*

*Grande idée que les peuples avoient de Timoleon.*

Aussi la Grece ayant porté environ dans le  
Tome III.

*Epaminondas, celui  
que Timoleon sâchoit  
le plus d'imiter.*

*Difference des ac-  
tions de Timoleon à  
celles des autres Co-  
pisains.*

même tems plusieurs grands personnages qui ont fait de grands exploits, un Timothée, un Agesilas, un Pelopidas, un Epaminondas, qui étoit celui pour lequel Timoleon avoit le plus d'estime, & qu'il tâchoit le plus d'imiter, il n'y a pas une de leurs actions où l'on ne remarque le travail & la peine au travers de leur plus grand éclat. Jusques-là qu'il y en a eu qui ont été suivies, ou de repentir, ou de blâme; au lieu que parmi toutes celles de Timoleon, si l'on en excepte l'extrêmité où il se porta contre son frere, il n'y en a pas une où l'on ne puisse, comme dit Timée, s'écrier en appliquant ce vers de Sophocle :

*De quelles graces non pareilles*

*La Déesse Cypris,*

*Ou son aimable fils*

*Ont-ils revêtu ces merveilles!*

Car comme les Poèmes d'Antimaque & les

*Car comme les Poèmes d'Antimaque.] Antimaque étoit un Poète épique, qui vivoit du tems de Socrate & de Platon. Il avoit fait la Thebaïde. Les Anciens lui reprochent qu'il étoit dur & enflé: voici le jugement qu'en a fait Quintilien dans le 1<sup>r</sup>. ch. de son 10<sup>e</sup>. liv. Contra in Antimachio vis & gravis, & minime vulgare eloquendi genus habet laudem; sed quatuorvis ei secundas fere grammaticorum consensus deferat, & affectibus & jucunditate, & dispositione, & omnino arte deficitur, ut plane manifesto appareat, quanto sit aliud*

*proximum esse, aliud secundum. Au contraire Antimaque a de la force & de la solidité, & son élocution, qui n'est nullement commune, a son prix, & est digne de louange; mais quoique les Grammairiens d'un consentement général, lui ayent déferé le second rang après Homere, il est certain qu'on ne trouve dans ses ouvrages ni sentimens, ni agrément, ni ordre, & qu'il manque absolument d'art; ce qui fait voir manifestement l'énorme difference qui est entre approcher de ce grand Poète, & n'être que le second après lui.*

portraits de Denys, tous deux Colophonniens, avec sous les nerfs & toute la force qu'on y trouve, font sentir d'abord qu'ils ont été travaillez & peinez, & que les tableaux de Nicomaque & les vers d'Homere, avec toutes les perfections, & toutes les graces dont ils brillent, ont encore celle-ci qu'ils paroissent aisément faits, & n'avoir coûté ni travail ni peine; il en est de même des exploits d'Epaminondas, & de ceux d'Agésilas, quand on les compare à ceux de Timoleon; on sent dans ceux-là qu'ils ont été faits à force, & avec d'in-

*Jugement de Plutarque sur les vers d'Homere.*

*Difference des exploits de Timoleon à ceux d'Epaminondas & d'Agésilas.*

*Et les portraits de Denys.]* C'est ainsi qu'il faut traduire, car Denys étoit un Peintre qui ne faisoit que des portraits, & jamais des tableaux, c'est pourquoi on l'appelloit *Anthropographus*, peintre d'hommes. Plin. xxxv. 10. *Contra Dionysius nihil aliud quam homines pinxit, ob id Anthropographus cognominatus.*

*Et les tableaux de Nicomaque.]* Nicomaque très-grand Peintre, fils & élève d'Aristodeme. On achetoit ses tableaux des sommes immenses, *tabula singula oppidorum vanibant opibus*, dit Plin. Ce que Plutarque dit ici, que ses tableaux paroissent aisément faits, & n'avoir coûté ni travail ni peine, est conforme à ce que le même Plin écrit, que personne ne peignoit si promptement que lui, *nec fuit alius in arte velocior*; ce qui marque une grande facilité, & en voici une preuve: Aristrate, Tyran de Si-

cyone, l'avoit choisi pour orner de tableaux un monument, qu'il faisoit élever au Poëte Teleste, & il étoit convenu du prix avec lui, à condition que tout l'ouvrage seroit fait & parfait un tel jour. Nicomaque ne se rendit sur le lieu, que peu de jours avant celui où il devoit livrer l'ouvrage. Le Tyran irrité alloit le faire punir, mais le Peintre tint parole, & dans ce peu de jours, il acheva ses tableaux avec un art admirable & une merveilleuse celerité. *Celeritate & arte mira.* Plin.

*Ont encore celle-ci qu'ils paroissent aisément faits.]* Voici un grand éloge que Plutarque donne à Homere. Avec toutes les graces & les perfections dont brillent ses vers, ils en ont encore une très-grande, c'est qu'ils paroissent aisément faits, & qu'on n'y découvre ni travail ni peine. Cependant aujourd'hui cette même facilité, que Plutar-

nombrables difficultez , au lieu que dans ceux-ci on voit toujours la beauté accompagnée d'une heureuse liberté & d'une facilité incomparable ; de maniere que ceux qui en jugeront bien , & sans prévention , seront forcez d'avouer que c'est l'ouvrage , non de la Fortune , mais de la Vertu que la Fortune a pris plaisir à seconder.

*Bel éloge des exploits de Timoleon.*

*Modestie de Timoleon qui attribuoit à la Fortune ce qui étoit dû à sa vertu.*

Cependant Timoleon ne laissoit pas lui-même d'attribuer à la Fortune tous ses grands succès ; car en écrivant à ses amis de Corinthe , & en parlant aux Syracusains , il disoit souvent qu'il avoit une grande obligation à cette Déesse , de ce que voulant sauver la Sicile , elle l'avoit fait sous son nom , plutôt que sous celui d'un autre , & c'est pourquoi il dédia dans sa maison une chapelle à

que trouve si admirable & si digne de louange , quelques Critiques la tournent en blâme , & s'imaginent que ces vers , parce que la peine & le travail n'y paroissent pas , sont méprisables , & qu'on en feroit mille comme ceux-là dans un jour. Mais l'expérience de tous les siècles a démenti ce jugement de nos modernes peu judicieux , & a confirmé celui de Plutarque ; car aucun Poète depuis Homère , n'a pû attraper cette heureuse facilité. Aussi Quintilien a fini l'éloge qu'il fait de ce Poète , par ces paroles remarquables , qu'il a surpassé la portée de l'esprit humain , *ut magni sit viri virtutes ejus , non emulatione , quod fieri non*

*poteat , sed intellectu sequi.* lib. x. cap. i.

*Qu'il avoit une grande obligation à cette Déesse.*] Timoleon ne disoit pas qu'il rendoit grâces à Dieu , mais à la Fortune , qu'il exprime par le masculin , τῷ Θειῷ ; & c'est ce qui a trompé les Interprètes qui ne se sont pas souvenus que les Anciens donnoient souvent les deux genres aux Dieux & aux Déeses. Sans aller plus loin , dans ce même endroit deux lignes plus bas , Plutarque dit *ἱερῷ δαίμονι* , au démon sacré ; c'est-à-dire à la Fortune ; mais ce n'est pas ce qu'il y a de plus difficile dans cet endroit de Plutarque , on n'a qu'à lire ce qui suit.

la Fortune qui préside au cas fortuit, & lui fit des sacrifices, & consacra sa maison entière à la sacrée Déesse; car les Syracusains lui avoient donné la plus belle maison de la ville pour reconnoître les grands services qu'il leur avoit rendus. Ils lui donnerent aussi une maison de campagne très-belle & très-agréable, où il se tenoit la plupart du tems avec sa femme & ses enfans, qu'il avoit fait venir de Corinthe, car il ne retourna point dans son pays, il ne se mêla point dans les troubles & dans

*Fortune qui préside au cas fortuit.*

*Les Syracusains donnent à Timoleon une maison à la ville, & une maison à la campagne.*

*Timoleon ne retourna point à Corinthe.*

*A la Fortune qui préside au cas fortuit.] Il n'y a peut-être pas dans toutes ces vies de passage qui ait été plus mal entendu, & qui merite mieux d'être expliqué. Plutarque entre ici dans la distinction que les Philosophes ont faite entre la Fortune τυχή, & le cas fortuit αὐτόματον; la Sicile délivrée, voilà l'ouvrage de la Fortune; la Sicile délivrée par Timoleon, voilà le cas fortuit αὐτόματον, l'ouvrage de τύχης αὐτοματίας, car elle pouvoit être délivrée par un autre, comme par lui. Expliquons plus au long cette différence par quelque exemple. Le retardement de la mort de Socrate vint de ce que l'on couronna la poupe du sacré vaisseau la veille du jour qu'il fut condamné; voilà un coup de la Fortune, mais qui avoit ses causes marquées, tout ce qui étoit arrivé auparavant, & qui avoit fait différer cette cérémonie. Mais que ce couronnement*

du vaisseau arrive justement la veille du jour que Socrate est jugé, & qu'il retarde sa mort, voilà le cas fortuit, αὐτόματον, qui paroît être indépendant, quoique dans le vrai il ne soit pas moins dans l'ordre de la providence, que les événemens qui paroissent les plus reglez & les plus déterminés. Prenons encore un exemple dans cette vie de Timoleon. Qu'un homme, dont le pere a été assassiné, trouve vingt ans après dans un Temple l'assassin de son pere, & qu'il le tue, voilà un coup de la Fortune. Mais qu'il le tue dans le moment que cet assassin va tuer Timoleon & qu'il lui sauve la vie, voilà le cas fortuit. Voilà pourquoi Timoleon dédia dans sa maison une chapelle à la Fortune, sous le nom d'αὐτοματίας, qui préside au cas fortuit.

*Car il ne retourna point dans son pays.] Mais comment les Corinthiens souffrirent-ils que ce-*

*L'envie menace  
toujours les hommes  
d'Etat.*

*Le plus grand bien  
dont puisse jouir un  
homme d'Etat.*

les séditions dont la Grece fut agitée, & ne se livra point à l'envie, qui menace toujours les hommes d'Etat, & qui est l'écueil le plus ordinaire où les grands Capitaines, par une ambition insatiable d'honneurs & de puissance, vont se briser; mais il demeura toujours à Syracuse, jouissant des biens, qui étoient l'ouvrage de sa vertu & de sa valeur, & dont le plus grand, sans comparaison, étoit la satisfaction de voir tant de villes, & tant de milliers d'hommes lui devoir le repos & la félicité dont ils jouissoient.

*Il n'y a point d'Etat  
populaire sans accu-  
sateur, comme il n'y  
a point d'aloüette  
sans houppe.*

*Des accusateurs s'é-  
levent contre Timo-  
leon.*

*Ce que Timoleon  
dit pour empêcher le  
peuple de se jeter  
sur eux.*

Cependant comme il n'est pas seulement nécessaire, pour me servir de la comparaison de Simonide, que toute aloüette ait une houppe sur la tête, mais aussi que tout Etat gouverné par le peuple ait un accusateur, parmi les harangueurs de Syracuse il s'en trouva deux, Laphustius & Demenete qui s'attachèrent à Timoleon. Le premier l'ayant assigné à comparoître en justice à certain jour, & lui ayant demandé des cautions, le peuple voulut se soulever contre ce malheureux & l'empêcher de fuir sa pointe. Timoleon s'y opposa & dit, *qu'il ne s'étoit exposé volontairement à tant de dangers, & qu'il n'avoit effrayé tant de travaux & tant de fatigues que pour mettre chaque Citoyen de Syracuse en droit de faire observer les Loix.* Et Demenete en pleine assemblée l'accusa de plusieurs lui, qu'ils avoient fait Général nonçât à sa Patrie, & s'établit de leurs troupes, & qui étoit le pour toujours à Syracuse? Il me plus grand ornement de leur semble que la mere devoit être ville & de toute la Grece, re- jalouse de la gloire de la fille.

# TIMOLEON. 71

malversations pendant son Généralat. Timoleon ne s'amusa pas à refuter ces calomnies, mais il s'écria, *qu'il rendoit graces aux Dieux de ce qu'ils avoient exaucé ses prieres, & qu'enfin il voyoit les Syracusains jouir de la pleine liberté de tout dire, comme il l'avoit demandé.* Beau mot de Timoleon.

Timoleon ayant donc été celui de tous les Grecs de son tems qui, de l'aveu de tout le monde, avoit executé les plus grandes choses, & le seul qui dans ses glorieux exploits avoit surpassé même les grandes idées que les Sophistes & les Orateurs étaloient avec tant de pompe dans leurs discours d'apparat pendant les fêtes solennelles, pour exhorter les Grecs aux plus hasardeuses entreprises, il fut encore le seul que la Fortune, par une faveur particulière, jetta pur & net du sang de ses Citoyens hors de tous ces grands maux, qui de tout tems avoient affligé la Grece. Il fit éprouver sa force & sa capacité aux Barbares & aux Tyrans, & il donna aux Grecs & à ses amis des marques continuelles de sa douceur & de sa justice. Il eut encore cet avantage bien rare & bien singulier, que les trophées qu'il érigea, ne coûtèrent à ses Citoyens, ni une robe de deuil, ni une seule larme; & en moins de huit ans il eût rendu la Sicile à ses peuples purgée & délivrée de tous les maux, de tous les dégoûts, & de toutes les mi-

Bur des discours d'apparat que les Orateurs faisoient dans les fêtes solennelles.

Les trophées de Timoleon ne coûtèrent pas à son país une seule larme.

*Il voyoit les Syracusains jouir de la pleine liberté de tout dire.]* fruit des exploits de Timoleon. Quelle grandeur & quelle noblesse dans ce tour !  
Car cette liberté étoit inconnue sous les Tyrans, & elle étoit le



*Sur ses vieux jours  
il perdit la vûe.*

*Intérêt que le tems  
prend de la longue  
vie qu'il prête.*

feres & calamitez qui l'avoient affligée pendant si long-tems. Enfin après tant de prosperitez, déjà fort avancé en âge il sentit sa vûe s'affoiblir, & peu de tems après il la perdit entierement. Ce n'est pas qu'il eût rien fait qui lui eût attiré cette disgrâce, ni que la Fortune, changée à son égard, eût cherché à le maltraiter, comme si elle l'avoit méconnu, mais c'étoit en lui, à mon avis, une maladie qui lui venoit de race, & aussi un intérêt que le Tems prenoit de la longue vie qu'il lui avoit prêtée. Car on dit que plusieurs de sa famille avoient ainsi perdu la vûe dans leur vieillesse. Cependant Athanis écrit que dans le tems qu'il faisoit la guerre à Hippon & à Mamercus, & qu'il étoit campé à Mylles, tout d'un coup il lui vint une taye sur les yeux, & qu'on vit bien dès-lors qu'il ne seroit pas long-tems sans les perdre. Il ne voulut pas abandonner le siège, au-contraire il le pressa vivement jusqu'à ce qu'il eut les Tyrans en sa puissance. Ce même Historien ajoute que dès qu'il fut de retour à Syracuse, il quitta sa charge après en avoir obtenu la permission de ses Citoyens, sur ce qu'il leur representa que toutes

*Ce n'est pas qu'il eût rien fait  
qui lui eût attiré cette disgrâce.]*  
Plutarque ajoute ceci, pour prévenir les soupçons du peuple, toujours superstitieux, & qui s'imagina ordinairement que les maux si marquez, qui arrivent aux hommes, & sur-tout aux grands personnages, sont la pu-

nition de quelque faute qu'ils ont commise, de quelque crime qu'ils ont fait.

*Comme si elle l'avoit méconnu.]*  
Par le seul mot *απορρηξας*, Plutarque donne l'idée de la Fortune, comme d'une personne yvre qui maltraite ses meilleurs amis.

*Et un intérêt que le Tems pre-  
leurs*

leurs affaires étoient aussi heureusement terminées qu'ils le pouvoient souhaiter.

Or que Timoleon ait supporté son malheur sans abattement & avec courage, ce n'est pas une chose bien surprenante, ni qu'on doive tant admirer dans un homme comme lui; mais ce qu'il y a de merveilleux, & qui merite l'admiration de tous les hommes, c'est la considération, le respect & la reconnoissance que tous les Syracusains conserverent pour lui après son aveuglement. Ils ne se contenterent pas de lui rendre de fréquentes visites; ils lui menaient encore à la ville & à la campagne tous les Etrangers, qui passaient chez eux, afin qu'ils vissent leur Bienfaiteur, & pour se glorifier en leur présence de ce qu'un si grand personnage avoit préféré de passer sa vie avec eux sans être seulement tenté de retourner dans sa Patrie, & méprisant l'entrée éclatante & glorieuse que lui avoient préparée ses grandes victoires & ses prodigieux succès.

*La reconnoissance, le respect & la considération que les Syracusains conserverent pour Timoleon après qu'il fut devenu aveugle.*

Mais de toutes les grandes choses, qui furent écrites ou faites pour sa gloire, une des plus considérables fut le décret par lequel le peuple de Syracuse ordonna que toutes les fois que la Sicile seroit en guerre avec les Etrangers, elle prendroit un Général à Corinthe. C'étoit aussi une très-belle chose à voir que ce qu'on faisoit dans les

*Ce qui fut fait de plus considérable pour la gloire de Timoleon.*

noit de la longue vie.] C'est le sens de ces trois mots, καὶ κατὰ τὴν μακροχρόνιον ἀντιβίωσιν, que ni l'Interprète Latin, ni le Traducteur François n'ont entendu.

Tome III.

K

*Timoleon dans les  
cas difficiles alloit  
au theatre, y entroit  
sur son char, donnoit  
son avis, & son avis  
étoit toujours suivi.*

assemblées publiques, par une espece de distinction très-honorable, & qui marquoit parfaitement la vénération qu'on avoit pour lui; les Syracusains jugeoient seuls les affaires ordinaires & communes; mais toutes les fois qu'il en arrivoit d'extraordinaires & de difficiles, ils l'appelloient à leur secours; & lui sur un char à deux chevaux, il traversoit la place, se rendoit au théâtre, & monté sur ce char, il étoit introduit dans l'assemblée. A son arrivée tout le peuple se levoit, le saluoit, & le bénissoit tout d'une voix; il leur rendoit leur salut, & après avoir donné quelque tems à ce torrent d'acclamations & de louanges, il entendoit l'affaire dont il étoit question, en disoit son avis, & son avis étoit toujours confirmé par les suffrages du peuple. Ses domestiques le remenoient ensuite au travers du théâtre; & ses Citoyens, après l'avoir reconduit jusqu'hors des portes avec les mêmes acclamations & les mêmes battemens de mains, se remettoient à dépêcher les autres affaires qui ne demandoient pas sa presence.

*Emporté par une  
legere maladie.*

Ayant donc ainsi passé ses vieux jours aimé, honoré & respecté de tout le monde, comme le pere commun, il fut emporté par une legere maladie, toujours mortelle dans un âge si avancé. On donna quelques jours aux Syracusains pour l'appareil de ses funerailles, & aux Etrangers,

*Il fut emporté par une legere  
maladie.] Il mourut la derniere* année de l'Olympiade cx. 335.  
ans avant la naissance de N. S.

## TIMOLEON.

73

afin qu'ils eussent le tems de venir de tous côtez honorer ses obseques.

Rien ne manqua à la magnificence de son convoi. De jeunes gens choisis par le sort chargerent sur leurs épaules son lit très-richement paré, & le porterent à travers la place, où peu de tems auparavant étoient élevez les Palais, ou plutôt les Forteresses des Tyrans. Des milliers d'hommes & de femmes l'accompagnoient en bel ordre, tous couronnez de chapeaux de fleurs, & vêtus de robes blanches; de maniere que cette marche paroissoit moins un enterrement, qu'une procession pour quelque fête solemnelle. Les cris & les larmes, qu'on mêloit aux bénédictions & aux loüanges du défunt, n'étoient ni un honneur qu'on rendît par coutume, ou par maniere d'acquiescement, ni un devoir concerté & exigé, mais ils étoient une tendre expression d'un deuil très-juste, & un témoignage très-sincere de la vive reconnoissance, & de la veritable affection que l'on conservoit pour lui.

*Magnificence du  
convoi de Timoleon.*

*Honneurs rendus  
par coutume, ou exigés,  
peu considérables.*

Enfin le lit fut mis sur le bucher, & alors Demetrius, celui de tous les Herauts de son tems qui avoit la voix la plus grande & la plus forte, prononça le décret qui avoit été dressé, & qui étoit conçu en ces termes: *Le peuple de Syracuse a voulu que Timoleon de Corinthe, fils de Timodeme, fût enterré aux dépens du public, & qu'on employât aux frais de ses funerailles jusqu'à la somme de deux cens mines; & pour honorer davantage sa memoire, il a ordonné*

*Décret du peuple,  
prononcé aux fune-  
railles de Timoleon.*

*Dix mille livres.*

K ij

*qu'à l'avenir toutes les années le jour de son trépas on célébrera en son honneur des jeux de musique & des jeux gymniques, & qu'on fera des courses de chevaux. Tout cela, parce qu'ayant exterminé les Tyrans, défait en plusieurs batailles les Barbares, & repeuplé les plus grandes Citez qui étoient abandonnées & désertes, il a donné aux Siciliens de très-bonnes Loix.*

*Ses cendres enter-  
rées au milieu de la  
place publique.*

*On bâtit autour de  
son tombeau des por-  
tiques & des sales  
pour les exercices de  
la jeunesse.*

*[On les appella de  
son nom.*

Cette publication faite, on enterra ses cendres au milieu de la place dans un magnifique tombeau. Quelque tems après les Syracusains élevèrent autour de ce tombeau de grands portiques, & y bâtirent de belles sales, qu'ils donnerent à la jeunesse pour ses lieux d'exercice, & qu'ils appellèrent du nom même de *Timoleon*. Et pour eux, continuant d'observer la police & les loix, qu'il avoit si sagement établies, ils jouïrent d'une grande prospérité, dont rien ne troubla le cours pendant une longue suite d'années.

*Des jeux de musique, des jeux gymniques, &c.]* C'étoient des jeux où l'on proposoit des prix pour le vainqueur. Les jeux gymniques de la course, de la lutte & autres exercices, se faisoient ordinairement après les funérailles, comme dans Homère & dans Virgile. Les Syracusains remettent ceux de *Timoleon* à l'anniversaire, & ils y ajoutent des jeux de musique, c'est-à-dire des jeux où les Poètes & les Musiciens dispuoient le prix de leur art.

*Il a donné aux Siciliens de très-bonnes loix.]* Les Syracusains

avoient des loix écrites par *Dio-  
cles*. *Timoleon* ne fit que les corriger. Il laissa dans leur entier celles qui ne regardoient que les contrats & les testamens, parce qu'apparemment on y suivoit les usages de Grece; mais il changea tout ce qui regardoit le gouvernement, parceque tout avoit été bouleversé par la tyrannie; & il se servit pour cet effet des conseils de *Cephalus* Corinthien, qui étoit d'un sçavoir profond & d'une prudence consommée.

*Dont rien ne troubla le cours pendant une longue suite d'années.]*

## LA COMPARAISON de Timoleon & de Paul Emile.

**C**ES deux grands hommes ayant été tels que l'Histoire vient de nous les représenter, il est aisé de voir d'abord qu'en les comparant ensemble, on ne trouvera pas entr'eux des différences bien essentielles & bien marquées; car premièrement les Guerres qu'ils ont eues, ils les ont eues l'un & l'autre contre des ennemis d'une grande réputation, l'un contre les Macedoniens, & l'autre contre les Carthaginois. L'un a subjugué la Macedoine, & renversé toute la Fortune d'Antigonus, qui s'étoit maintenu florissante pendant une suite non interrompue de sept Rois; & l'autre a chassé de la Sicile tous les Tyrans, & rendu la liberté à cette Isle. A moins qu'on ne veuille insinuer à l'avantage de Paul Emile qu'il eut affaire à Persée lorsque les forces de ce Roy étoient le plus redoutables, & qu'il avoit déjà battu les Romains, au lieu que Timoleon attaqua Denys déjà foible & hors d'état de lui résister; & qu'on ne soutienne d'un autre côté à la gloire de

*Première conformité  
entre Paul Emile &  
Timoleon.*

*Seconde conformité.*

*Avantage de Paul  
Emile sur Timoleon.*

*Avantage de Timoleon  
sur Paul Emile.*

Il me semble pourtant que le cours de cette prospérité fut bien troublé ou bien interrompu trente ans après par les horribles cruautés d'Agathocles, qui se rendit le Tyran de Syracuse, & qui fit mourir les principaux Ci-

toyens. Diodor. liv. xix.

*A moins qu'on ne veuille insinuer à l'avantage de Paul Emile.]* Car il est certain que la force ou la foiblesse de l'ennemi, mettent une grande différence entre les Généraux qui en triomphent.

*Ce qui distingue le plus les Generaux d'armée*

Timoleon , qu'il dompta plusieurs Tyrans , & brisa toutes les forces de Carthage, non pas comme Paul Emile , avec des troupes aguerries & disciplinées, mais avec une poignée de gens ramassez , & de soldats mercenaires, incapables d'ordre & de discipline, & accoutumez à ne faire à la guerre que tout ce qu'il leur plaisoit. Or d'avoir eu les mêmes succez avec des forces si inégales , c'est ce qui distingue le Général , & c'est à lui seul qu'en est dûe la louange.

*Celui qui est formé à la justice par les loix de son país, bien inférieur à celui qui la suit malgré les exemples corrompus de sa patrie.*

*Modestie des Romains du tems de Paul Emile.*

L'un & l'autre ont suivi la justice dans toutes leurs actions , & ont conservé leurs mains pures dans l'administration de leurs Charges. Mais il semble qu'en cela même il y a cette différence entr'eux , que Paul Emile a été formé à cette justice , & à ce desinteressement par les loix & par les mœurs de sa Patrie ; au lieu que Timoleon s'y est formé lui-même malgré les exemples corrompus qu'il avoit devant les yeux. Et une preuve certaine de cette verité, c'est que du tems de Paul Emile tous les Romains étoient d'une égale modestie , tous également remplis de crainte & de respect, non-seulement pour leurs loix, mais

*Or d'avoir eu les mêmes succez avec des forces si inégales. ] Un Général qui fait de grandes choses avec peu de troupes & mal disciplinées, est sans contredit beaucoup plus grand que celui qui a les mêmes succez avec une armée nombreuse & aguerrie, car tout vient de lui.*

*Au lieu que Timoleon s'y est formé lui-même. ] Il faut, sans comparaison plus de vertu pour être vertueux au milieu d'un peuple corrompu, que pour l'être au milieu d'un peuple qui ne donne que de bons exemples. La raison en est très-sensible.*

## DE TIMOLEON ET DE PAUL EMILE. 79

encore pour leurs Citoyens mêmes. Au lieu qu'en Grece, de tous les Généraux, & de tous les Capitaines, qui avoient été à l'expédition de Sicile, il n'y en avoit pas un qui ne fût entièrement desordonné & corrompu, si l'on en excepte Dion. Encore la plupart des gens soupçonnoient-ils Dion d'aspirer à la Monarchie, & de songer à établir à Syracuse une Royauté semblable à celle de Lacedemone. L'Historien Timée assure que les Syracusains renvoyerent Gylippe même avec honte & ignominie, parce qu'ils avoient reconnu en lui une avarice extrême & une insatiable avidité; & pour les injustices & les infidelitez que Pharax le Spartiate, & Callippus l'Athenien commirent dans l'esperance de s'affujettir la Sicile, elles sont écrites par plusieurs Historiens. Cependant quels gens étoient-ce que Pharax & Callippus, & quelles étoient les forces qu'ils avoient en main pour concevoir de si hautes esperances? Le premier avoit été réduit à faire sa cour à Denys déjà chassé de Syracuse, & Callippus étoit un des Officiers qui commandoient les troupes étrangères dans l'armée de Dion. Au lieu que Timoleon envoyé pour Général aux Syracusains, qui le demandoient avec grande instance, & n'ayant pas à mendier des troupes; mais sûr de trouver une armée déjà toute formée & toute prête, qu'on devoit lui donner, & lui remettre entre les mains, ne se proposa d'autre fin dans ce com-

*Corruption & désordre des Généraux du tems de Timoleon.*

*Difference bien glorieuse entre Timoleon & Pharax & Callippus.*

*Il ne se proposa d'autre fin dans son commandement, que la destru-*



## 80 COMPARAISON

mandement que la destruction de tous ces Tyrans pleins de cruauté & d'injustice.

*Admirable desintéressement de Paul Emile.*

Une chose admirable encore dans Paul Emile, c'est qu'ayant ruiné & renversé un si grand Empire, il n'augmenta pas son bien d'une seule drachme, qu'il ne toucha point à ces grands trésors, & qu'il ne voulut pas même les voir, quoiqu'il comblât les autres de présents, & qu'il fît à tous de grandes largesses. Je ne dis pas par-là, que Timoleon doive être blâmé d'avoir accepté une belle maison à la ville, & une maison à la campagne, car ce n'est pas une chose honteuse de recevoir après de si grands services; mais il est plus glorieux de refuser, & c'est le comble de la vertu, qui montre, quand elle en trouve l'occasion, qu'elle n'a pas besoin, & qu'elle peut se passer de ce qu'on lui offre. Et comme des corps, les uns sont propres à supporter le chaud, & les autres le froid, mais les plus forts sont ceux qui peuvent supporter également l'un & l'autre, & qui ne sont nullement altérés des changemens des saisons; il en est de même des âmes, les plus saines & les plus fortes sont celles que la plus grande fortune ne peut élever ni enorgueillir, &

*Il n'est pas honteux à un Général de recevoir des dons après de grands services; mais il est plus glorieux de les refuser.*

*Quels sont les corps les plus forts & les plus robustes.*

*Quelles sont les âmes les plus saines & les plus fortes.*

*Elion, &c.]* Si Pharax & Calippus, gens peu considérables, se sont laissé transporter par l'ambition, lorsqu'ils se sont vus à la tête de quelques troupes, à quoi n'auroit pas pû prétendre Timoleon, qui étoit des pre-

miers de son pays, & qui se voioit Général d'une grosse armée? Il faut bien de la vertu & de la sagesse, pour ne se servir d'un si grand pouvoir qu'au soulagement des peuples. C'est une grande louange pour Timoleon. que

## DE TIMOLEON ET DE PAUL EMILE. 81

que les plus grands malheurs ne sçauroient humilier ni abattre. Et à cet égard Paul Emile paroît plus parfait que Timoleon; car dans une grande calamité & dans la douleur extrême que lui caufoit la perte de ses enfans, on ne le vit jamais ni plus petit, ni moins ferme que dans sa plus grande prospérité; au lieu que Timoleon, après avoir fait contre son propre frere un exploit d'une générosité non commune, ne put jamais s'affermir par sa raison contre sa douleur, mais abattu par la tristesse & par le repentir, il fut vingt ans entiers sans oser se montrer dans les Tribunaux & dans les assemblées du peuple. Or il faut avoir honte de tout ce qui est honteux & le fuir, mais de craindre & d'éviter avec tant

*Grand avantage de Paul Emile sur Timoleon.*

*Il faut avoir honte de ce qui est honteux, mais il ne faut*

*Au lieu que Timoleon, après avoir fait contre son propre frere un exploit d'une générosité non commune. ] C'est le jugement que Plutarque a déjà fait de l'action de Timoleon qui tua son frere; mais c'est de quoi tout homme qui aura des idées justes de ce qui doit être loué ou blâmé, ne conviendra point. Le zele outré, que ces Payens avoient pour la Patrie, & leur amour sans bornes pour la liberté, comme je l'ai déjà dit, avoient éteint dans leur cœur toute idée de la véritable justice, qu'ils plaçoient mal-à-propos dans ce qui étoit utile à leur pais, ou à eux-mêmes. On peut voir la remarque sur la page 9.*

*Tome III.*

*Il ne put jamais s'affermir par sa raison contre sa douleur. ] Il me semble que l'avantage, que Plutarque donne ici à Paul Emile sur Timoleon, n'est pas trop juste. Un homme se consolera plus aisément d'avoir perdu ses enfans, que d'avoir tué son frere. Mais Plutarque parle ainsi selon ses préjugés, qui lui faisoient regarder l'action de Timoleon, comme une action très-grande & très-juste.*

*Or il faut avoir honte de ce qui est honteux. ] Il ne s'agit que de sçavoir si l'action de Timoleon, qui tué son frere, est honnête ou honteuse. Et je ne croi pas que cela soit douteux.*

*Mais de craindre & d'éviter*

**L**

## 82 COMPARAISON, &c.

*pas craindre le blâme pour une chose juste.*

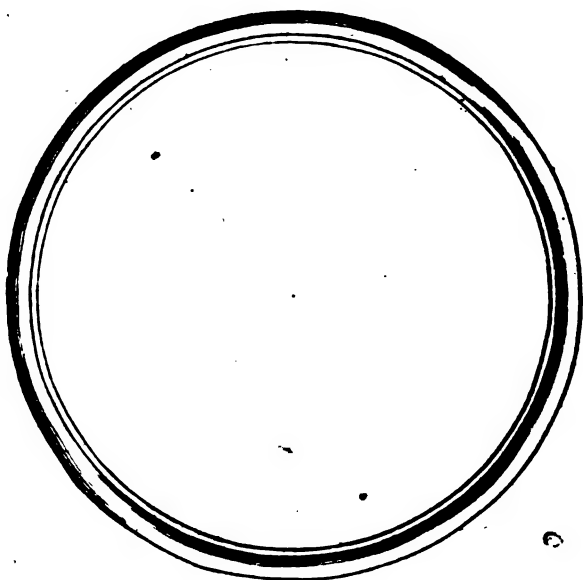
de foin toute sorte de blâme, c'est la marque d'un esprit, qui véritablement est doux & simple, mais qui n'a ni force ni grandeur.

*avec tant de foin toute sorte de blâme.* ] Ce jugement de Plutarque est très-certain. Il ne faut éviter que ce qui est honteux, & qu'on peut blâmer avec justice. Mais de nous laisser accabler & abbatre, parce qu'on nous blâme, quoiqu'on nous blâme sans raison, c'est être très-foible & très-petit. Cependant rien n'est plus ordinaire; mais

Timoleon avoit raison de se laisser abbatre par ce blâme, qui n'étoit que trop bien fondé.

*Mais qui n'a ni force ni grandeur.* ] Mais si l'action de Timoleon est injuste, c'est dans le repentir, qu'il en témoigna si ouvertement, que consistent la grandeur & la force, & je suis persuadé que Socrate en auroit porté ce jugement.

*Fin de la vie de Timoleon.*



## PELOPIDAS.



**L**E vieux Caton entendant un jour des gens louer extrêmement un homme, qui témoignoit une témérité sans bornes dans toutes les actions de la guerre, & qui se jettoit inconsidérément dans les plus grands perils, dit, *qu'il y avoit bien de la différence entre estimer la vertu, & mépriser la vie*, parole pleine de sagesse & de

*Mot du vieux Caton, sur le mépris de la vie.*

*Parole pleine de sagesse & de vérité.]* Plutarque loue avec justice ce mot du vieux Caton. Il n'y a de véritable courage, de courage louable, que celui qui

vient de l'amour de la vertu; celui que produit le mépris, ou la haine de la vie, n'est pas courage, mais desespoir.

L ij

*Histoire d'un soldat  
d'Antigonus.*

verité. En effet on raconte que dans l'armée d'Antigonus il y avoit un soldat d'une valeur étonnante, mais d'une complexion très-mauvaise & fort mal sain. Le Roy lui ayant demandé la cause de sa pâleur, il lui avoua qu'il avoit une maladie secrete. Le Roy recommanda très-fortement à ses Medecins que s'ils avoient quelque remede, on n'oubliât rien pour le soulager, & qu'on en eût tous les soins possibles.

Ce soldat si brave fut donc gueri, mais il ne fut plus si amoureux des dangers, & si déterminé dans les batailles, de sorte qu'Antigonus, surpris de ce changement, lui en fit des reproches. Le soldat ne lui en cacha pas la veritable cause, & lui dit, *Seigneur, c'est vous seul qui m'avez rendu moins hardi en me délivrant des maux qui me rendoient la vie odieuse.* Et c'est à quoi se rapporte un mot d'un Sybarite, qui dit des Spartiates *que ce n'étoit pas une grande merveille s'ils cherchoient à mourir dans les combats pour se délivrer de tant de travaux, & pour s'affranchir d'une discipline si austere & si rigoureuse.* Mais il ne faut pas s'étonner que des Sybarites, peuples

*Mot d'un Sybarite  
sur les Spartiates.*

*Sybarites, peuples  
effeminez.*

*Mais il ne faut pas s'étonner que des Sybarites, peuples affoiblis & comme fondus par le luxe & par la mollesse.] Le luxe & la mollesse de ce peuple alloient au de-là de toute imagination. Il se glorifioit de n'avoir jamais vû le soleil se lever ni se coucher. Et afin que rien n'interrompît son sommeil, il avoit défendu tous*

*les arts qui s'exercent avec bruit, & les coqs même. Quand il invitoit des femmes au festin d'un sacrifice, c'étoit un an auparavant, afin qu'elles eussent le tems de préparer des robes magnifiques, & le reste de leur parure. Il proposoit des prix aux cuisiniers qui inventeroient les meilleurs ragoûts. Et quand un*

affoiblis, & comme fondus par le luxe & par la mollesse, ayent pensé que ceux qui méprisoient la mort, le faisoient, non par l'amour qu'ils eussent pour l'honneur & pour la vertu, mais par la haine qu'ils avoient pour la vie. Il n'en étoit pas de même des Lacedemoniens, bien vivre & bien mourir pour eux, c'étoit vivre & mourir vertueusement, comme le témoigne cette ancienne Epitaphe :

*Bien vivre & bien mourir, ce que c'étoit pour les Lacedemoniens.*

*Ceux-ci sont morts, persuadez que le bonheur ne consiste ni à vivre ni à mourir, mais à faire l'un & l'autre avec gloire.*

*En quoi consiste le bonheur.*

Car ce n'est ni une chose blâmable de fuir la mort, quand on aime la vie sans honte & sans bassesse, ni une chose louable non plus de la souffrir constamment quand on ne la souffre que par le dégoût qu'on a pour la vie.

*Comment on peut fuir la mort sans honte, & la chercher sans gloire.*

De-là vient qu'Homere fait que les plus hardis & les plus vaillans de ses Guerriers marchent au combat les mieux armez, & que les Legislateurs des Grecs punissent celui qui a jetté son bouclier, & ne punissent point celui qui a abandonné son épée ou sa pique, pour nous apprendre par-là que le soin de se couvrir, ou de se défendre, est préférable à celui de fraper son ennemi, surtout pour

*Pourquoi Homere veut que les Guerriers les plus vaillans soient les mieux armez. Iliad. liv. xiv.*

*Les loix punissoient celui qui avoit abandonné son bouclier, & non celui qui avoit abandonné son épée.*

cuisinier en avoit trouvé quel-  
qu'un d'excellent, il étoit défendu par une loi expresse à tous les autres cuisiniers de le faire pendant la première année, afin que l'inventeur eût ce tems-là pour s'enrichir. Un Sybarite voyant

un homme fouir la terre, s'écria qu'il en avoit une descente; & un autre Sybarite à qui il raconta ce qu'il avoit vû, dit que de l'entendre il avoit un mal de côté. Athenée liv. xii. ch. 3.

ceux qui gouvernent des Etats, ou qui commandent des armées.

*C'étoit un General  
des Atheniens.*

*Armée comparée au  
corps humain.*

*Un Général ne doit  
pas s'exposer légèrement.*

*Callicratidas Général  
des Lacedemoniens. Il succéda à  
Lysandre.*

*Un Général ne doit  
pas être regardé comme  
un seul homme.*

En effet si, pour me servir de la comparaison d'Iphicrate, l'Infanterie legere ressemble aux mains, la Cavalerie aux pieds, le corps de bataille à la poitrine, & si le Général tient lieu de la tête, ce Général qui s'abandonne à l'impétuosité de son courage, & qui se hasarde mal-à-propos, n'expose & ne neglige pas tant sa vie, qu'il expose & neglige celle de tous ceux dont le salut est attaché au sien. C'est pourquoi Callicratidas, quoique d'ailleurs grand personnage, ne répondit pas bien au Devin qui le conjuroit de prendre garde à lui & de se menager, parce que les entrailles des victimes n'étoient pas favorables, & le menaçoient, *Sparte*, dit-il, *ne tient pas à un seul homme*. Car il est bien vrai que Callicratidas combattant sous les ordres de quelqu'un sur terre ou sur mer, n'étoit qu'un seul homme, mais commandant une armée il rassembloit en lui la force & la puissance de ceux qui lui obéissoient; de forte que celui en la personne duquel tant de milliers d'hommes pouvoient perir, n'étoit plus un seul homme.

Le vieil Antigonus, sur le point de donner un grand combat naval près de l'Isle d'Andros, répondit bien mieux à celui qui lui disoit que les ennemis avoient beaucoup plus de vaisseaux que

*Est attaché au sien.] Le Grec a soin aussi de conserver ceux qu'il  
ajoute & au-contre, sans s'ex- commande. Mais cela ne m'a pas  
pliquer davantage. Il veut dire paru necessaire. Ce qui precede  
que celui qui a soin de se conserver, le dit assez.*

lui; & moi, lui dit-il, *pour combien de vaisseaux me comptes-tu?* Relevant ainsi la dignité du Général, comme elle le merite, quand elle est accompagnée de l'expérience & du courage, dont le premier devoir est de sauver celui qui sauve tous les autres.

C'est ce qui doit faire estimer le beau mot de Timothée : Un jour que Chares montrait aux Atheniens les blessures qu'il avoit reçues pendant qu'il étoit leur Général, & son bouclier qui avoit été percé d'une pique, & moi, s'écria-t-il, *quand j'assiégeois Samos, un trait étant venu tomber assez près de moi, que j'eus de honte, comme m'étant exposé sans nécessité en trop jeune homme, & plus qu'il ne convenoit au Chef d'une si grande armée!* Car dans toutes les occasions où le danger du Général est d'un grand poids pour le succès d'une affaire, là il doit payer de sa personne & aller tête baissée, sans se ménager & sans écouter ceux qui disent qu'un bon Général doit mourir de vieillesse, ou du moins mourir vieux; mais lorsque l'avantage qui reviendra de sa victoire, ne peut être que mediocre, & qu'au-contraire par sa défaite tout est perdu, il n'y a personne qui demande de lui qu'il fasse l'action de soldat qui peut entraîner la perte du Capitaine.

*Général des Athéniens.*

*Beau mot de Timothée.*

*Occasions où le Général doit s'exposer sans ménagement.*

Voilà l'avant-propos que j'ai cru devoir mettre à ces vies de Pelopidas & de Marcellus, qui ont été tous deux grands personnages, & qui sont morts tous deux par leur témérité. Car étant très-



braves de leur personne, & ayant orné leur Patrie par des exploits très-éclatans, & faits contre des ennemis très-redoutables, puisque l'un fut le premier qui vainquit Annibal jusques-là invincible, & que l'autre défit en bataille rangée les Lacemoniens, maîtres de la terre & de la mer, ils n'épargnerent nullement leur vie, & se firent tuer sans nécessité, lorsque leur país avoit le plus grand besoin de tels hommes & de si vaillans Capitaines. Voilà pourquoi, en suivant les ressemblances qui se trouvent entr'eux, nous en avons composé ce paralelle.

*Naissance de Pelopidas.*

*L'usage qu'il faisoit de son bien.*

Pelopidas, fils d'Hippoclus, étoit d'une des plus illustres familles de Thebes comme Epaminondas; nourri dans une grande opulence, & devenu, encore jeune, seul heritier d'une maison très-riche & très-florissante, il se mit tout d'abord à secourir de son bien ceux qui en avoient besoin & qui en étoient dignes, pour faire connoître qu'il étoit veritablement le maître de ses richesses, & non pas leur esclave. Car de la plûpart des hommes, comme dit Aristote, les uns ne se servent pas de leur bien par avarice, & les autres en abusent par débauche & par prodigalité, & passent ainsi leur vie; ceux-ci plongez dans les voluptez, & ceux-là abîmez dans les soins de leur negoce. Tous les Thebains, pleins de reconnoissance, se servirent de l'humanité & de la générosité de Pelopidas, mais il ne put jamais porter Epaminondas à accepter ses offres & à user de son bien.

bien. Il lui fut plus aisé d'imiter sa pauvreté; à son exemple il ne fit gloire que d'être modeste en habits & frugal dans sa table, que d'aimer le travail, & que de se montrer simple & ouvert dans les plus grands emplois, comme le Capanée d'Euripide, *qui possédant de grandes richesses, n'en étoit nullement plus fier; il auroit eu honte de dépenser plus sur lui que le plus pauvre des Thebains.*

*Il imite la pauvreté d'Epaminondas.*

*Dans les supplantes d'Euripide, v. 861.*

Pour Epaminondas, la pauvreté lui étoit familière, & il l'avoit reçue comme un héritage de père en fils, mais il se la rendit encore plus familière, & plus légère en philosophant, & en choisissant d'abord une vie toute simple & toute unie.

*L'unique moyen de rendre la pauvreté légère.*

Pelopidas se maria dans une grande maison, & eut beaucoup d'enfants, mais pour toutes ses Charges n'étant devenu nullement plus pressé à s'enrichir, ni plus avare de son temps, qu'il donnoit tout à sa Patrie, il diminua considérablement son bien. Un jour que ses amis l'en reprenoient & lui disoient, *qu'il négligeoit une chose très-nécessaire, qui est d'avoir beaucoup de bien. Très-nécessaire, vraiment, leur répondit-il, mais pour Nicodème que voilà, en leur montrant un homme de ce nom, qui étoit manchot & aveugle.*

*Pelopidas se maria richement.*

*Les richesses ne sont nécessaires qu'aux aveugles & aux manchots. Fausse maxime.*

*Mais pour un Nicodème que voilà. ]* Ce mot est fort beau, mais il n'est pas toujours vrai. Il le seroit si tous ceux qui ont de bons bras & de bons yeux, & qui seroient très-capables de bien servir, étoient employez, & qu'on allouât & qu'on payât leurs services. Mais combien les tems difficiles & malheureux font-ils de Nicodèmes, c'est-à-dire, d'aveugles & de manchots? Combien le mauvais choix que font quelquefois ceux qui gouvernent, & les recommandations intéressées ou aveugles auxquelles

Tome III.

M

*Difference entre  
Pelopidas & Epami-  
nondas.*

*Ce qu'on trouvoit  
de plus glorieux pour  
eux.*

Epaminondas & lui étoient également nez à toute sorte de vertus. Mais Pelopidas prenoit plus de plaisir à exercer son corps, & Epaminondas à cultiver son esprit. C'est pourquoi ils employoient tout leur loisir, l'un à la palestre & à la chasse, & l'autre à la conversation & à l'étude de la Philosophie. Mais parmi toutes les grandes & belles choses, qu'ils ont faites, & qui leur ont acquis tant de gloire, les gens de bon entendement ne trouvent rien de si beau ni de si glorieux pour eux, que d'avoir conservé depuis le commencement jusqu'à la fin de leur vie leur union & leur amitié entière & sans reproche, au milieu de tant de combats & de toutes les premières Charges, soit dans les armées, soit dans le Gouvernement de la République. Car si quelqu'un, après avoir considéré l'administration d'Aristide & de Themistocle, celle de Cimon & de Pericles, celle de Nicias & d'Alcibiade, & vû combien elles ont été pleines de dissention, de jalousie & d'envie des uns contre les autres, veut ensuite jeter les yeux sur l'affection que Pelopidas & Epaminondas ont toujours eue l'un pour l'autre, & sur l'honneur & le respect qu'ils se portoient, il reconnoitra évidemment que ces deux grands hommes

les ils ont souvent égard, en font-ils encore ? Le bien est donc nécessaire, non-seulement aux aveugles & aux manchots, mais encore à ceux que la Fortune persecute, & dont elle rend

inutiles & les bras & les yeux. Voilà pourquoi Aristote & Platon soutenoient que le bien étoit nécessaire pour faire valoir la vertu, & pour la mettre en oeuvre.

meritent beaucoup plus d'être appelez compaignons & freres dans le gouvernement de la République & dans le commandement des armées, que ceux-là, qui se faisant plus la guerre les uns aux autres, qu'ils ne la faisoient à leurs ennemis, n'ont travaillé toute leur vie qu'à se débusquer & à se détruire. La seule veritable cause de cette moderation, c'étoit la vertu, qui leur faisoit chercher dans toutes leurs actions, non la gloire, ni les richesses qu'accompagne toujours la funeste Envie, mere des querelles & des divisions, mais, tant ils étoient tous deux embrasés d'un amour veritablement divin, à rendre par leur administration leur Patrie plus puissante & plus florissante, regardant toujours les succez l'un de l'autre comme leurs propres succez.

*Hommes d'Etat se font souvent plus la guerre les uns aux autres qu'ils ne la font aux ennemis.*

*La seule cause de la moderation de Pelopidas & d'Epaminondas.*

*Devoir des veritables hommes d'Etat.*

La plupart des Auteurs écrivent pourtant que leur amitié ne commença qu'à l'expédition de Mantinée, lorsque les Thebains envoyerent du secours aux Lacedemoniens encore leurs amis & leurs allies. Car dans le combat, qui se donna, se trouvant rangez l'un près de l'autre dans le corps de l'Infanterie, & ayant à combattre contre les Arcadiens, comme l'aile des Lacedemoniens, où

*Ville d'Arcadie dans le Peloponse.*

*Que leur amitié ne commença qu'à l'expédition de Mantinée.] Il ne faut pas confondre cette expedition avec celle où se donna la celebre bataille de Mantinée, dans laquelle Epaminondas fut tué, car cette bataille ne se donna qu'après la mort de Pelopidas;*

*& c'étoit contre les Lacedemoniens, au lieu que dans celle dont Plutarque parle, les Thebains étoient allez au secours des Lacedemoniens leurs allies. C'étoit avant l'exil de Pelopidas vers la troisième année de l'Olymp. xcviij.*

M ij

*Belle action d'Epaminondas.*

ils étoient, vint à donner, elle fut rompuë; ce que voyant Pelopidas & Epaminondas, ils joignirent leurs boucliers, & se serrant ensemble, ils repoussèrent vaillamment tous ceux qui s'adressèrent à eux, jusqu'à ce que Pelopidas ayant reçu sept grandes blessures, tomba sur un monceau de morts amis & ennemis. Epaminondas, quoiqu'il le crût sans vie, se mit au-devant de lui pour défendre son corps & ses armes, & combattit long-tems contre un grand nombre d'Arcadiens, résolu de mourir plutôt que d'abandonner son compagnon, & de le laisser au pouvoir des ennemis; mais blessé d'un coup de pique dans l'estomac, & le bras percé d'un coup d'épée, il n'en pouvoit plus & alloit succomber, lorsqu'Agésilas, Roy des Spartiates, vint de l'autre aîle à son secours, & les sauva tous deux contre toute espérance.

*Thebains suspects aux Lacedemoniens, qu'ils venoient de secourir.*

Depuis cette bataille les Lacedemoniens traitèrent en apparence les Thebains d'amis & d'alliez, mais en effet ils eurent pour suspecte la puissance & la grande élévation de leur ville. Sur-tout ils conçurent une haine implacable contre la faction d'Ismenias & d'Androclide & dans la-

*Sur-tout ils conçurent une haine implacable contre la faction d'Ismenias.]* Il y avoit alors à Thebes deux Gouverneurs ou Polemarques. Ismenias, & Leontidas, ou comme l'appelle Xenophon, *Leontiades*, ils étoient ennemis & avoient chacun leur

parti; Ismenias tenoit pour la liberté & pour l'état populaire, c'est pourquoi il étoit haï des Lacedemoniens. Les Interprètes ont très-mal démêlé cette histoire que Xenophon explique fort bien dans le V<sup>e</sup>. liv. des choses Grecques.

quelle étoit entré Pelopidas, parce qu'ils la regardoient comme trop populaire & trop amie de la liberté. Archias, Leontidas & Philippe, qui étoient de la faction opposée à Ismenias, tous trois riches, pleins d'ambition, & fort portez pour l'Oligarchie, ayant pénétré cette disposition des Lacedemoniens, proposerent à Phœbidas, qui passoit à Thebes avec des troupes, de s'emparer de la citadelle appelée Cadmée, d'en chasser ceux qui tenoient le parti opposé, & de la mettre sous la main des Lacedemoniens, en y établissant le gouvernement des Nobles.

*On persuade à Phœbidas de s'emparer de la citadelle de Thebes.*

Phœbidas se laisse persuader; pendant les fêtes de Cérés il exécute son entreprise contre les Thebains, qui ne s'attendoient point à cet acte.

*Les femmes célébroient ces fêtes dans la citadelle.*

*Proposerent à Phœbidas, qui passoit à Thebes avec des troupes.] Il est impossible, comme je l'ai dit ailleurs, de bien traduire ces vies de Plutarque, si on ne vérifie sur les originaux les histoires dont il parle; ce ne fut point en allant & venant par la Beotie, comme Amiot traduit, que Phœbidas exécuta cette entreprise. Voici le fait : Les Lacedemoniens avoient ordonné une levée de dix mille hommes pour les envoyer contre Olynthe; en attendant que cette armée fût prête, ils firent partir Eudamidas avec environ deux mille hommes; & Eudamidas demanda en grâce aux Lacedemoniens qu'ils donnassent la conduite des autres huit mille hommes à son frere*

*Phœbidas, ce qu'ils lui accorderent, & ce fut en menant ces troupes à Olynthe que Phœbidas passa à Thebes, & campa devant la ville près du Gymnase, où Leontidas lui alla faire ces propositions.*

*Phœbidas se laisse persuader.] Car Leontidas lui fit voir qu'il n'y auroit rien de plus glorieux pour lui que de se rendre maître de Thebes pendant que son frere travailloit à soumettre Olynthe; que par-là même il faciliteroit à son frere le moyen de réussir dans son entreprise, car au lieu que les Thebains avoient fait un décret, par lequel il étoit défendu qu'aucun Thebain allât avec lui faire la guerre aux Olynthiens, dès qu'il seroit maître de la cita-*

*Phœbidas commet  
cet acte d'hostilité.*

*Au nombre de qua-  
tre cens.*

*Phœbidas privé du  
commandement, &  
condamné à une a-  
mende de cinq mille  
livres.*

d'hostilité, se rend maître de la citadelle. Ismenias est enlevé & conduit à Lacedemone, où on le fit mourir bien-tôt après. Pelopidas, Pherenicus, Androclide & plusieurs autres, ayant pris la fuite, sont condamnez au bannissement. Epaminondas demeure en repos dans Thebes, parce qu'on le méprisoit à cause de la Philosophie, comme un homme qui vivoit éloigné des affaires, & aussi à cause de sa pauvreté, comme un homme qui n'avoit nul pouvoir.

La nouvelle de cet attentat portée à Sparte, les Lacedemoniens priverent Phœbidas du commandement, & le condamnerent à une amende de dix mille drachmes; mais ils ne laisserent pas de retenir la Cadmée & d'y avoir garnison. Tous les autres Grecs furent étonnez d'un si grand ridi-

delle, ils lui donneroient autant de Cavalerie & d'Infanterie qu'il voudroit pour aller fortifier Eudamidas. Phœbidas se laissa persuader, parce, dit Xenophon, qu'il cherchoit moins à vivre, qu'à faire quelque action d'éclat, & que naturellement il étoit fort inconsidéré & fort imprudent.

*Ismenias est enlevé.]* Par l'ordre de Leontidas qui étoit l'autre Polemarque, mais il ne fut pas conduit à Lacedemone, il fut mis en prison dans la citadelle, où on lui fit faire son procès par des Commissaires qu'on lui envoya. Il y en avoit trois de Lacedemone, & un de chacune des autres villes.

*Tous les autres Grecs furent étonnez d'un si grand ridicule d'autoriser une entreprise, & d'en punir l'auteur.]* Polybe surtout n'a pas manqué de relever un procédé si étrange & si injuste. En parlant des Etoliens, qui avoient élu pour Préteur Scopas, auteur de tous les maux qu'ils avoient faits aux Achéens, sans leur avoir déclaré la guerre, dit, l. iv. p. 296. que de ne pas faire la guerre par un décret public, & cependant commettre tous les actes d'hostilité, n'en point punir les auteurs, & au-contraire les honorer & les élire pour Généraux, c'étoit un acte qui renfermoit toutes les injustices ensemble; c'est ce que

cule d'autoriser une entreprise & d'en punir l'auteur, & les Thebains, déchus de leur ancien gouvernement, & asservis par Archias & par Leontidas, reconnurent qu'ils ne pouvoient être délivrez d'une tyrannie, qu'ils voyoient appuyée de toutes les forces des Lacedemoniens, ni esperer de la ruiner, si on n'ôtoit à Sparte l'empire de la terre & de la mer.

Cependant Leontidas, ayant appris que les bannis s'étoient retirez à Athenes, & qu'ils y étoient bien voolus du peuple & honorez de tous les honnêtes gens, il leur dressa secretement des embuches par le moyen de quelques hommes inconnus qu'il y envoya; il tua en trahison Androclide, mais il manqua son coup sur tous les

*Entreprise de Leontidas contre les bannis de Thebes.*

les Lacedemoniens firent après que Phœbidas se fut emparé de la Cadmée contre la bonne foi & contre tous les traitez. Ils punirent l'auteur de cette perfidie, & ne retirerent pas leur garnison, comme si l'injustice étoit effacée par la punition de celui qui l'avoit commise, & comme si c'étoit là satisfaire les Thebains. Les mêmes Lacedemoniens du tems de la paix d'Antalcidas, firent publier qu'ils laissoient la liberté à toutes les villes, mais ils ne retirerent pas d'une seule les Gouverneurs qu'ils y avoient mis. Après avoir saccagé les Mantinéens & ruiné leur ville, ils dirent qu'ils ne leur avoient fait aucune injustice, parce que d'une seule ville ils les avoient fait passer

dans plusieurs. Or, ajoute-t-il, c'est une demence jointe à une malice énorme de prétendre qu'un homme n'a qu'à fermer les yeux pour empêcher les autres de le voir. L'attachement à cette pernicieuse maxime de politique a attiré sur ces deux peuples de grandes calamitez, & jamais ceux qui voudront prendre de bons conseils & prosperer, ne doivent la suivre, ni dans les affaires publiques, ni dans leurs affaires particulieres. Je me suis étendu sur cet endroit, parce que ces remarques pourront être lûes par ces hommes à qui il est important d'insinuer ces grandes veritez, confirmées par tant d'expériences.



*L'humanité naturelle aux Athéniens.*

autres. En même-tems les Athéniens reçurent des lettres de Sparte qui leur défendoit de recevoir les bannis, de les exciter & aider, & leur ordonnoit de les chasser comme gens déclarez ennemis communs de la Grece par tous les alliez. Mais les Athéniens, à qui l'humanité étoit une qualité propre & naturelle, & qui d'ailleurs vouloient témoigner leur reconnoissance aux Thebains, & leur rendre la pareille, car les Thebains étoient ceux qui avoient le plus contribué à rétablir à Athenes le gouvernement populaire, en ordonnant par un décret public, que si quelque Athénien faisoit passer sur les terres de Beotie des armes destinées contre les Tyrans, aucun Beotien ne fit semblant de le voir ni de l'entendre, & ne se mît en devoir de s'y opposer, les Athéniens, dis-je, poussez par ces deux mouvemens, ne firent rien contre les Thebains.

*Hardie entreprise de Pelopidas encore jeune.*

*Beau discours de Pelopidas.*

Pelopidas, quoiqu'alors fort jeune encore, alla trouver tous les bannis l'un après l'autre, & les ayant tous assemblez, il leur fit un discours où il leur representa, *qu'il n'étoit ni séant ni juste qu'ils regardassent d'un œil tranquille leur Patrie captive & prisonniere, ni que comme trop contents d'avoir eux-mêmes la vie sauve, ils dépendissent toujours des décrets d'Athenes, toujours soumis & faisant servilement leur cour à ceux qui avoient le talent de bien parler & de mener la populace, mais qu'il falloit tout hasarder pour le plus grand de tous les sujets, en prenant pour modèle l'audace & la vertu de Thrasybule, afin que comme Thrasybule,*

*Thrasylbule, parti de Thebes, étoit allé heurter & briser les Tyrans d'Athenes, eux de même, partis d'Athenes, allèrent rendre à Thebes sa première liberté.*

Les ayant persuadés par ces paroles, ils envoyèrent secrètement à Thebes apprendre à ceux de leurs amis, qui y étoient restés, ce qu'ils avoient résolu; ces amis approuverent extrêmement leur dessein; Charon, qui étoit un des principaux de la ville, promit de donner sa maison; Philidas trouva le moyen de se faire Greffier d'Archias & de Philippe, qui étoient Polemarques; & pour Epaminondas, il y avoit déjà du tems qu'il travailloit à inspirer aux jeunes gens une noble fierté & un grand courage; car dans les lieux d'exercice il leur ordonnoit toujours de s'attaquer aux Lacedemoniens, & de lutter contre eux; & quand il les voyoit s'applaudir & s'enorgueillir de les avoir vaincus & terrassés, il les rançoit & leur disoit, *qu'ils devroient bien plutôt avoir honte de se rendre ainsi volontairement les esclaves de ceux sur lesquels ils avoient un si grand avantage dans tous les combats.*

*Les mesures que prennent les bannis de Thebes.*

*Comment Epaminondas animoit les Thebains contre les Lacedemoniens.*

Le jour pour l'exécution du projet étant pris, les bannis trouverent à propos que Pherenicus,

*Et pour Epaminondas, il y avoit déjà du tems qu'il travailloit à inspirer.] Voilà tout le rôle que Plutarque fait jouer à Epaminondas dans cette entreprise. Il la sçavoit, mais il ne voulut y avoir aucune part, parce, disoit-il, qu'il ne vouloit pas tremper*

ses mains dans le sang de ses Citoyens, & qu'il sçavoit bien qu'on ne se tiendrait pas dans les bornes, & que les Tyrans ne périroient pas seuls. Plutarque raconte cette histoire plus au long dans le Traité de l'esprit familier de Socrate.

*Tome III.*

*N*

*C'étoit un bourg  
près du mont Cithé-  
ron.*

*Audace de Pelopidas.*

*Danxe des conjurez  
entrent dans Thebes.*

*Ils sont déguisez en  
chasseurs pendant le  
chemin.*

après avoir assemblé tous les conjurez, s'arrêtât au bourg de Thriasie, qu'un petit nombre des plus jeunes se hasardât à entrer dans la ville; & que s'il leur arrivoit d'être surpris par les ennemis, & de perir en cette occasion, les autres se chargeassent de faire en sorte que ni leurs enfans, ni leurs peres ne manquassent de rien pendant leur vie. Pelopidas fut le premier qui se presenta pour entrer dans la place, & après lui Melon, Damoclides, & Theopompe, tous des premieres Maisons de Thebes, tous liez ensemble d'une étroite amitié, tous d'une fidelité à toute épreuve, & tous rivaux de gloire & d'honneur. Étant donc au nombre de douze, ils embrassent leurs compagnons, qu'ils laissent à Thriasie, & après avoir envoyé un courier à Charon pour l'avertir de leur arrivée, ils se mettent en marche, vêtus de simples vestes, menant avec eux des chiens de chasse, & tenant à la main des pieux à soutenir des rets, afin que ceux qui les rencontreroient en chemin, ne se doutassent de rien, & qu'ils les prissent seulement pour des Chasseurs que la chasse avoit égaré.

Leur courier étant donc arrivé à Thebes, & ayant appris à Charon qu'ils étoient en chemin, Charon ne changea point de sentiment à l'approche de ce danger, & comme il étoit homme de bien & d'honneur, il prépara sa maison pour les recevoir.

Parmi les conjurez il y avoit un certain Hippo-

thenidas, qui n'étoit pas un méchant homme, qui même aimoit sa Patrie, & qui de tout son cœur auroit voulu servir les bannis, mais il n'avoit ni l'audace, ni la fermeté que demandoient une occasion si périlleuse, & les grandes affaires qui se tramoient. Hippothenidas donc, envisageant le grand combat qu'il falloit livrer sur l'heure même, il comprend enfin à force de reflexions que ce qu'ils alloient faire, c'étoit en quelque façon aller heurter l'Empire des Lacedemoniens, & entreprendre de détruire leur puissance en suivant des esperances fort incertaines, & appuyées sur une poignée de bannis. Comme surpris tout-à-coup d'un vertige, & ne pouvant débrouïller tant de difficultez & d'obstacles qui se presentent en foule à son esprit, il se retire dans sa maison sans rien dire, & dépêche un de ses amis à Melon & à Pelopidas pour les prier de différer leur entreprise, & de s'en retourner à Athenes en attendant un tems plus favorable.

*Hippothenidas saigne du nez; comment il pensa faire perdre l'occasion aux conjurez.*

*Il envoie Chlidon aux conjurez, les prier de s'en retourner.*

Cet envoyé avoit nom Chlidon. Il s'en va chez lui en diligence, tire son cheval de l'écurie, & commande à sa femme de lui apporter la bride. Sa femme ne sçachant où elle étoit & ne pouvant la trouver, dit qu'elle l'a prêtée à un voisin.

*Ce qui arriva à Chlidon, & qui l'empêcha de faire son message.*

*Hippothenidas donc envisageant le grand combat qu'il falloit livrer sur l'heure.] Il faisoit reflexion que quand même on auroit tué les Tyrans, les conjurez étoient en trop petit nombre pour venir à bout de la garnison,*

*qui étoit de quinze cens hommes; que deux Officiers fort sôbres devoient être de garde cette même nuit, & qu'Archias avoit ordonné à ceux de Thestpies de se tenir sous les armes ce jour-là.*

Chlidon s'empporte; on en vient aux injures, & de-là aux malédictions. Sa femme vomit contre lui les imprécations les plus affreuses, & prie les Dieux que son chemin lui soit funeste à lui & à ceux qui l'ont envoyé. De sorte que Chlidon ayant perdu par son emportement la plus grande partie du jour à ce démêlé, & tirant même de ce qui venoit d'arriver une sorte de mauvais augure, il renonce à ce voyage, & va d'un autre côté.

*Les conjurez entrent dans Thebes, habillez en païsans.*

*De plus, ce froid leur donnoit un prétexte de se cacher le visage.*

*Les conjurez se trouvent chez Charon au nombre de quarante-huit.*

Voilà comment il tint à peu qu'on ne manquât l'occasion d'exécuter la plus grande & la plus belle des entreprises. Pelopidas & ceux de sa bande ayant pris des habits de païsant, & s'étant partages, entrèrent le soir par différentes portes dans la ville qu'il faisoit encore jour. Comme on étoit alors au commencement de l'Hyver, il reugnoit un petit vent de bise, & il tomboit de la neige, ce qui contribua à les mieux cacher, chacun étant retiré dans sa maison à cause du froid; mais ceux qui étoient de la confidence, reçurent les bannis, & les menerent tout d'abord chez Charon, où ils se trouverent, bannis ou autres, au nombre de quarante-huit.

Pour ce qui est des Tyrans, voici en quel état

*Et va d'un autre côté.] Il alla chercher Hippothenidas, & ne l'ayant pas trouvé il alla chez un des conjurez où il se doutoit bien qu'il le trouveroit, & il y alla pour leur dire d'envoyer un autre messager à sa place.*

*Comme on étoit alors au com-*

*mencement de l'hyver.] C'est ce que signifient ces paroles de Plutarque ἀρχομένης τριμυδίας τῆς αἰέτος, & non pas que le tems commençoit à se troubler. Les Lacedemoniens s'étoient emparez de la citadelle vers le milieu de l'Eté, la troisième année de l'Olympia-*

PELOPIDAS. 101

se trouvoient leurs affaires. Philidas, Greffier des Polemarques, étoit du complot, comme nous l'avons déjà dit, & n'oublioit rien pour le faire réussir. Il y avoit déjà quelque tems qu'il avoit promis à Archias & à sa compagnie de leur donner à souper ce jour-là, de leur faire grand' chere, & de leur faire venir les plus belles femmes de la ville. Ce qu'il faisoit pour les livrer affoiblis par la débauche & yvres, entre les mains des conjurez qui s'en déferoient sans peine.

*Précaution de Philidas pour assurer le succès de l'entreprise.*

Les voilà donc à table; comme ils étoient déjà en pointe de vin & bien près d'être yvres, il leur vient, on ne sçait comment, une nouvelle, qui n'étoit pas fausse, mais vague, & peu circonstanciée, que les bannis étoient cachez dans la ville. Philidas fait tous ses efforts pour détourner la conversation, mais Archias envoie un de ses Officiers à Charon lui donner ordre de venir le trouver sur l'heure. Il étoit déjà tard; Pelopidas & les conjurez se préparoient déjà, & avoient pris leurs cuirasses & leurs épées; tout à coup on entend frapper à la porte; quelqu'un y va, & ayant appris de l'Officier qu'il venoit de la part des Polemarques, qui mandoient Charon, il va tout trou-

*Plutarque dans le traité de l'esprit familier de Socrate, écrit qu'il y envoya deux de ses gardes.*

de xcix. & ils la reprirent la première année de l'Olymp. c. au commencement de l'Hyver.

*Ce qu'il faisoit pour les livrer, affoiblis par la débauche. ]* Comment cela, puisqu'il ne leur présente que quelques conjurez déguisez en femmes? Pour sauver

cet endroit, il faut supposer que Philidas avoit véritablement le dessein de faire venir des femmes, mais que n'eussant pu, faute de tems ou autrement, il habilla en femmes quelques-uns des conjurez.

*Alarme qu'on donne aux conjurés.*

blé leur annoncer ce terrible ordre. Il n'y eut pas un d'eux qui ne pensât d'abord que la conjuration étoit découverte, & qu'ils étoient tous perdus avant que d'avoir pu exécuter aucun exploit digne de leur courage. Néanmoins ils furent tous d'avis que Charon obéît à ce mandement, & qu'il se présentât aux Gouverneurs avec assurance, comme ne craignant rien & ne se sentant coupable de rien.

*Il avoit près de 15 ans.*

*Grande & belle action de Charon.*

Charon étoit bien homme ferme & intrépide dans les dangers qui ne menaçoient que lui, mais alors effrayé du danger de ses amis, & craignant aussi qu'on ne le soupçonnât de quelque trahison, si tant de braves Citoyens, qu'il avoit reçus dans sa maison, venoient à périr; comme il fut prêt à sortir, il va dans l'appartement de sa femme, prend son fils unique, qui étoit encore enfant, & qui en beauté & en force surpassoit tous les enfans de son âge, le remet entre les mains de Pelopidas, & lui dit : *Si vous venez à découvrir que je vous aye trahis, ou que je vous aye fait la moindre supercherie, traitez cet enfant en ennemi, & vengez-vous sur lui de la perfidie du pere, sans en avoir aucune pitié.*

La plupart ne purent s'empêcher de verser des larmes, en voyant la vive douleur de ce pere affligé, & la grandeur de son courage, & ils témoignèrent tous qu'ils étoient très-fâchés qu'il pût croire que parmi eux il y eût quelqu'un assez lâche & assez étonné du danger présent pour le

soupçonner de quelque perfidie, où pour l'accuser du mauvais succès, & ils le conjurerent unanimement de ne pas laisser son fils parmi eux, mais de l'éloigner & de le mettre à couvert de ce qui pourroit arriver, afin de conserver à ses amis & à sa ville un vengeur, s'il étoit assez heureux pour échaper aux Tyrans. Charon protesta qu'il n'éloigneroit point son fils; *car, dit-il,*

*Genéreuse réponse  
de Charon.*

*quelle vie pour lui, & quelle délivrance plus honnête qu'une fin glorieuse & sans reproche, avec son pere & ses amis?* En même-tems il fait la priere aux Dieux, embrasse tous les conjurez l'un après l'autre, & fort.

En chemin il travaille à se remettre & à composer son visage & sa voix pour paroître dans un état différent de celui où il se trouvoit. Comme il fut à la porte de la maison du festin, Archias & Philidas viennent au-devant de lui, & lui demandent, *Charon, qui sont ces gens, qui, à ce qu'on nous a dit, viennent d'arriver, qui sont cachez dans la ville, & qui sont appuyez par quelques-uns de nos Citoyens?* Charon fut d'abord un peu troublé, mais après avoir demandé à son tour, qui étoient ces gens

*Grande présence  
d'esprit de Charon.*

qui venoient d'arriver, & qui étoient ceux qui les receloient dans leurs maisons, & voyant qu'Archias ne pouvoit rien dire de certain, il connut bien que cette nouvelle ne venoit que de quel-

*Car, dit-il, quelle vie pour* dans le Traité que je viens de  
*lui.]* Après cela, il adressa la citer, rapporte ses paroles qu'  
parole à son fils, & Plutarque méritent d'être lûes.



qu'un, qui n'étoit pas bien informé, & il leur dit :  
*Prenez bien garde que ce ne soit une fausse allarme qu'on  
 ait voulu vous donner pour troubler vos plaisirs. Je ne  
 laisserai pas de m'en informer avec soin, & de me tenir  
 sur mes gardes, car peut-être ne faut-il rien négliger.*  
 Philidas le loüa de sa prudence, & remenant Archias dans la salle, il le replonge dans la débauche, & fait durer le repas en leur faisant toujours attendre les femmes qu'il leur promettoit.

Charon de retour chez lui, trouve ses amis tout préparés, non à vaincre, ni à sauver leur vie, mais à mourir glorieusement, après avoir fait un grand carnage de leurs ennemis; il dit à Pelopidas la vérité telle qu'elle étoit, mais il la déguisa aux autres en inventant plusieurs choses, dont il disoit qu'Archias l'avoit entretenu.

*Nouvelle tempête,  
 le détail de la conjuration  
 envoyé à Archias.*

A peine cette première tempête étoit-elle passée, que la Fortune leur en excita une seconde; car sur ces entrefaites il arriva d'Athenes un courrier de la part d'Archias, grand Pontife d'Athenes, qui écrivoit à Archias de Thebes son hôte & son ami, non une nouvelle fausse & fabriquée sur des soupçons, mais un détail circonstancié de toute la conjuration, comme on le reconnut ensuite. Ce courrier fut mené d'abord à Archias, qui étoit déjà noyé de vin, & en lui rendant sa dépêche,

*Mais il la déguisa aux autres.]* muellement que Charon revint à  
 Pourquoi cette finesse ? Cela eux le visage gay, & qu'il leur  
 n'étoit point nécessaire. Aussi rapporta à tous ce qu'Archias  
 Plutarque dans le Traité de l'esprit familial de Socrate, dit for-

il lui dit, *Seigneur, celui qui vous écrit ces lettres, vous conjure de les lire sur le champ, parce qu'il vous écrit pour des affaires très-importantes.* Archias se mettant à rire, à demain, dit-il, les affaires, & prenant les lettres, il les mit sous son chevet, & reprit la conversation qu'il avoit commencée avec Philidas. Ce mot à demain les affaires, passa en proverbe, & est encore aujourd'hui en usage parmi les Grecs,

*Imprudence d'Archias.*

*A demain les affaires, l'origine de ce proverbe.*

L'occasion paroissant donc très-favorable, les conjurez sortent & se partagent en deux bandes; les uns, sous la conduite de Pelopidas & de Damoclides, vont contre Leontidas & Hypatas, qui étoient voisins; & les autres ayant à leur tête Charon & Melon, vont contre Archias & Philippe. Ils mettent sur leurs cuirasses des robes de femmes, & sur leurs têtes des couronnes de pin & de peuplier, qui leur cachent tout le visage. Dès qu'ils furent à la porte de la salle du festin tous les convives firent un grand bruit & de grands cris de joye, pensant que c'étoient les femmes qu'ils attendoient. Les conjurez ayant bien regardé tout autour de la salle, & bien remarqué tous ceux qui étoient assis, tirent leurs épées, & se jettant au travers des tables sur Archias & sur Philippe, ils parurent ce qu'ils étoient. Philidas obligea un petit nombre des conviez à se tenir en repos, leur promettant qu'ils n'auroient aucun

*Les conjurez se partagent en deux bandes.*

*Ceux qui vont contre Archias se déguisent en femmes.*

*Ils tuent Archias & Philippe, & ceux qui voulurent se défendre.*

*Vont contre Leontidas & Hypatas.]* Ceux-ci ne s'ouvoient pas voulu que Leontidas fût du festin. Ainsi Philidas avoit été obligé de les séparer.

Tome III.

O

mal. Tous les autres, qui voulurent se lever & se mettre en défense avec les Polemarques, furent tuez sans beaucoup de peine comme des gens qui étoient pleins de vin.

*Pelopidas va contre  
Leontidas. L'affaire  
fut plus difficile de  
son côté.*

L'affaire fut plus difficile du côté de Pelopidas, car ils alloient contre un homme sobre & hardi. En arrivant ils trouvent la porte de sa maison fermée, parce qu'il étoit couché; ils heurtent longtemps sans que personne réponde. Enfin un esclave les ayant entendus, se leve & descend pour ouvrir; il n'eut pas plutôt tiré le verrouil & entr'ouvert, que se jettant tous en foule, ils poussèrent la porte de roideur, jetterent l'esclave à la renverse, & monterent à la chambre à coucher. Leontidas, au bruit de tant de gens qui couroient, se douta de ce que ce pouvoit être; il sauta de son lit, & empoigna son épée, mais il oublia d'éteindre les lampes de veille, ce qui dans les ténèbres les auroit commis les uns contre les autres, & auroit pû le sauver. Mais étant vû clairement à une si grande lumière, comme en plein jour, il alla au-devant d'eux pour défendre la porte, & frappant d'abord Cephisodore, qui entroit le premier, il l'étendit mort à ses pieds; il s'attacha ensuite à Pelopidas, qui le suivoit. La porte, qui étoit étroite, & le corps de Cephisodore, qui embarrassoit l'entrée, rendit ce combat long & difficile; mais enfin Pelopidas fut le plus fort, il tua Leontidas; de-là ils vont tous ensemble chez Hypatas, ils entrent dans sa maison, comme ils étoient

*Lampes de veille.  
Il y en avoit ordi-  
nairement deux.*

*Leontidas se met en  
défense, & tua d'a-  
bord Cephisodore.*

*Pelopidas tua Leon-  
tidas après un long  
combat.*

entrez dans celle de Leontidas. Hypatas, entendant le bruit, se sauve chez les voisins, mais ils le suivirent, & le tuèrent.

*Hypatas se sauve ;  
est poursuivi & tué.*

Cette grande affaire heureusement exécutée, ils vont joindre la troupe de Melon, dépêchent des courriers dans l'Attique aux bannis, qui y étoient restez, appellent tous les Thebains à la liberté, & arment tous ceux qu'ils rencontrent, enlevant des portiques les dépouilles qui y étoient appendues, & enfonçant les boutiques des Armuriers & des Fourbisseurs. Epaminondas & Gorgidas viennent à leur secours avec leurs armes, accompagnés d'un assez grand nombre de jeunes gens & de quelques vieillards des plus gens de bien qu'ils avoient ramassés.

*Ce que font des cour-  
riers après leur en-  
treprise heureusement  
exécutée.*

Déjà toute la ville étoit remplie de frayeur & de trouble, toutes les maisons éclairées de flambeaux, & les rues pleines de gens qui alloient & venoient. Le peuple n'étoit pas encore assemblé, mais tout consterné de ce qui venoit d'arriver, & ne sachant encore rien de certain, il attendoit le jour avec impatience. C'est pourquoi on trouva que les Capitaines des Lacedemoniens avoient fait une grande faute de n'être pas tombés sur eux pendant ce desordre ; car la garnison étoit de quinze cens hommes, & ils avoient encore beaucoup de gens de la ville qui s'étoient rangez de leur côté ; mais effrayés des cris qu'ils entendoient, des feux qui paroïssent par toutes les maisons, & du tumulte de tout ce peuple, qui

*Grande faute que  
firent les Lacedemo-  
niens qui étoient en  
garnison dans la ci-  
tadelle de Thebes.*

couroit ça & là, ils demeurèrent en repos, & se contenterent de garder la citadelle.

*Les bannis arrivent de l'Attique à Thebes avec leurs armes.*

*Pelopidas & ses amis menent dans l'assemblée du peuple par Epaminondas & Gorgidas.*

*Ils sont reçus avec de grands applaudissemens.*

*Pelopidas nommé Gouverneur, attaque la citadelle.*

*Les Lacedemoniens vendent la place.*

Le lendemain à la pointe du jour arrivent de l'Attique les bannis avec leurs armes; on convoque une assemblée du peuple, & Epaminondas & Gorgidas y mènent Pelopidas, & sa troupe environnée de tous les Sacrificateurs qui portent dans leurs mains les bandelettes sacrées, & qui exhortent les Citoyens à secourir leur Patrie & leurs Dieux. A ce spectacle, toute l'assemblée se leve avec de grands cris & des battemens de mains, & reçoit ces hommes comme ses Bienfaiteurs & ses Libérateurs. Dès ce même jour Pelopidas, nommé Gouverneur de la Beotie, avec Melon & Charon, attaque la citadelle. & l'environne de tranchées & de forts, pour chasser les Lacedemoniens, & pour remettre la Cadmée en liberté avant qu'il pût arriver du secours de Sparte; & il ne le prévint que de bien peu de tems, car les Lacedemoniens ayant rendu la place, & s'en retournant

*Et il ne le prévint que de bien peu de tems.* Plutarque me paroît ici étrangler trop sa narration. Comment les conjurez-avec le peu de Bourgeois qu'ils avoient assemblez, & les bannis, qui arriverent de l'Attique, auroient-ils pû reprendre la citadelle qui étoit si forte, & où il y avoit quinze cens Lacedemoniens en garnison, avec plus de trois mille Bourgeois ou autres, qui s'étoient refugiez près d'eux & qui avoient pris leur parti? Il devoit donc parler des cinq mille hommes de pied & des cinq cens chevaux, que les Atheniens envoyèrent à Pelopidas dès le lendemain matin, sous la conduite de Demophon, & des autres troupes qui arriverent de toutes les villes de la Beotie, & qui avec celles des Atheniens, firent une armée de douze mille hommes d'Infanterie, & de deux mille chevaux. Voilà l'armée qui fit le siège de la citadelle, qui se défendit plusieurs jours.

selon leur capitulation , trouverent à Megare Cleombrotus, qui venoit à Thebes avec une puissante armée. Les Spartiates firent le procès aux trois *Harmostes* ou Capitaines qui avoient capitulé, Hermippidas & Arcissus furent punis de mort, & le troisième , nommé Dysaoridas , fut condamné à une si grosse amende, que ne pouvant la payer, il se bannit lui-même du Peloponese.

*Leurs Chefs sont punis de cette capitulation.*

*Ils appelloient Harmostes les Capitaines qu'ils envoyoiient commander dans les places.*

\* Cet exploit de Pelopidas fut appelé partous les Grecs, le frere germain de celui de Thrasymbule, à cause de leur parfaite ressemblance , tant par les grandes vertus des hommes qui les avoient entrepris, & par les grands perils dont ils étoient environnez, que par les combats qu'il fallut livrer, & encore par la fin glorieuse dont la Fortune les couronna. Car on trouveroit difficilement d'autres hommes, qui avec une si petite poignée de gens & plus dénuéz de forces, ayent heurté une si grande puissance , & qui ayant vaincu par leur seul courage, & par leur seule audace, ayent procuré à leur Patrie de plus grands biens; mais cette action fut renduë encore plus glorieuse & plus éclatante par le changement qu'elle produisit dans les affaires; car la Guerre, qui rabaisa l'orgueil de Sparte, & qui lui ôta l'empire de la terre & de la mer, fut l'ouvrage de cette seule nuit, dans laquelle Pelopidas, sans prendre ni château ni place, mais en-

*Comment on appelle cet exploit de Pelopidas.*

*Suite glorieuse de cette grande action de Pelopidas.*

& ne se rendit que faute de vivres. V. Xenoph. liv. 5 de l'Histoire Grecque, & Diodore de Sicile, liv. xv.

\* Cet exploit, &c. Voyez la remarque imprimée à la fin de ce volume, page 622.

trant lui douzième dans une maison, s'il est permis d'employer la métaphore pour ne dire que la vérité, délia & rompit les chaînes de l'Empire des Lacedemoniens, qui paroissoient ne pouvoir jamais être ni brisées ni déliées.

*Les Lacedemoniens entrent en armes dans la Beotie.*

*Les Atheniens effrayez renoncent à la ligue qu'ils avoient avec les Thebains.*

*Ruse de Pelopidas & de Gorgidas pour exciter les Atheniens contre Lacedemone.*

*Sphodrias, son caractère.*

Les Lacedemoniens étant entrez peu de tems après avec une puissante armée dans les terres de la Beotie, les Atheniens effrayez renoncèrent à la ligue qu'ils avoient faite avec les Thebains, & mettant en prison ceux qui tenoient encore leur parti, ils firent mourir les uns, bannirent les autres, & ils condamnerent les plus riches à de grosses amendes. Les affaires des Thebains paroissoient donc en très-méchant état, personne ne se présentant pour les secourir. Pelopidas se trouvoit alors Général des Beotiens avec Gorgidas; ils cherchent ensemble un moyen de commettre encore les Atheniens contre les Lacedemoniens, & voici la ruse qu'ils imaginerent: Il y avoit un Spartiate, appelé Sphodrias, qui avoit de la réputation parmi les gens de guerre, & qui avoit en effet beaucoup de valeur, mais qui étoit étourdi & léger, très-facile à concevoir de vaines espérances, & plein d'une folle ambition. Cet homme avoit été laissé à Thespies avec un corps de troupes pour recevoir & protéger les Beotiens, qui voudroient se revolter contre Thebes. Pelopidas & Gorgidas lui envoient secretement un marchand

*Pelopidas & Gorgidas lui envoient secretement. ]* Cela est plus vrai-semblable, que ce qu'  
écrit Diodore de Sicile, liv. xv.

# PELOPIDAS. III

de ses amis avec de l'argent & avec des discours très-propres à flater sa vanité, qui le persuaderent plus que l'argent, *qu'il devoit s'attacher à de plus grandes choses, & s'emparer du Pirée en attaquant les Atheniens à l'improvise, & lorsqu'ils s'y attendoient le moins; que rien ne pouvoit être si agréable aux Lacedemoniens que de se voir maîtres d'Athènes, & que les Thebains irrités contre les Atheniens, & les regardant comme des deserteurs & des traîtres, ne leur donneroient aucun secours.*

*Qui alors n'étoit pas encore fermé.*

Sphodrias, gagné par ces belles paroles, prend des soldats un peu avant la nuit, & entre à main armée dans l'Attique. Il s'avance jusqu'à Eleusine; mais là les soldats commençant à avoir peur & à se repentir, il fut découvert & s'en retourna à Thespies après avoir attiré aux Lacedemoniens une guerre, qui ne fut ni legere, ni facile à terminer; car dès ce moment là les Atheniens cherchent à renouveler l'alliance avec les Thebains,

*Sphodrias gagné, entreprend de se rendre maître du Pirée.*

*Il est découvert, & s'en retourne à Thespies.*

*Cet attentat attire une grosse guerre aux Lacedemoniens.*

que ce fut Cleombrotus, qui, sans aucun ordre des Ephores, persuada à Sphodrias de s'emparer du Pirée.

*Mais là ses soldats commençant à avoir peur.]* Ils avoient espéré d'arriver de nuit au Pirée, mais le jour les surprit à Eleusine; se voyant découverts, ils commencerent à se repentir, & s'en retournerent, pillant & emmenant les troupeaux.

*Après avoir attiré aux Lacedemoniens une guerre.]* Les Lacedemoniens virent bien la consé-

quence de cet attentat. Les Ephores rapellerent Sphodrias, & le mirent en Justice; mais Agesilas, gagné par son fils, qui étoit amoureux du fils de Sphodrias, le sauva. Ce trait d'histoire est assez curieux, comme Xenophon le conte dans son livre v. Au reste ce passage, qui est corrompu dans le texte, doit être lu de cette maniere, comme dans un manuscrit, καὶ σωταράζας ὁ φαῦλος ἐδὲ βάλον τοῖς Σπαρτιάταις πόλεμον. Cela est également dit, σωταράζας πόλεμον.



les secoururent de tout leur pouvoir, & armant beaucoup de vaisseaux, ils allerent partout pratiquant & recevant tous les Grecs, qui vouloient secoier le joug de Lacedemone.

Cependant les Thebains étoient tous les jours aux mains avec les Lacedemoniens dans la Beotie, & donnoient à tout moment des combats, qui n'étoient pas des batailles, mais plutôt comme un apprentissage & un exercice, de maniere qu'ils enflammoient de plus en plus leur courage, & fortifioient leurs corps en acquerant dans toutes ces differentes rencontres l'experience, l'habitude & l'audace. C'est pourquoy on rapporte que le Spartiate Antalcidas dit fort à propos à Agesilas qu'on rapportoit de la Beotie fort blessé, *vous recevez des Thebains le salaire de l'apprentissage que vous leur avez fait faire en leur enseignant à faire la guerre malgré eux.* Quoiqu'à proprement parler, le veritable maître des Thebains ne fût point Agesilas, mais les sages Capitaines, qui les menant aux ennemis avec prudence, & lorsque l'occasion étoit favorable, les lâchoient à propos comme de généreux chiens de chasse, & après leur avoir fait goûter la victoire comme une curée, les retiroient de même, contents de leur courage & de leur ardeur, & c'est à Pelopidas qu'en est dûe la principale gloire. Car dès le premier jour qu'ils l'eurent nommé Capitaine des armes, ils ne manquerent jamais une seule année de l'élire, de maniere que jusqu'à sa mort il fut toujours ou Capitaine de la bande

*Mos d'Antalcidas  
à Agesilas.*

*C'est à Pelopidas  
qu'est dûe la principale  
gloire des exploits  
des Thebains.*

*Pelopidas fut nommé  
toutes les années, ou  
Capitaine de la bande  
sacrée, ou Gouverneur  
de la Beotie.*

# PELOPIDAS. 113

bande sacrée, ou Gouverneur de la Beotie. Et ce fut en ces tems-là qu'arriverent les défaites & les déroutes des Lacedemoniens à Platées, à Thespies, où Phoibidas, celui qui avoit surpris la Cadmée, fut tué, & à Tanagre où Pelopidas tua de sa main leur Harmoste ou Capitaine Général, appelé Panthoidas. *V. Xenophon, l. v.*

Tous ces grands succez augmentèrent bien la confiance & l'audace des vainqueurs, mais ils ne rabaisserent pas entierement la fierté & le courage des vaincus. Car ce n'étoient ni batailles rangées, ni combats reglez, mais plutôt des courfes faites à propos, & comme de simples escarmouches, où les Thebains, tantôt en se retirant, tantôt en poursuivant, avoient remporté quelque avantage. Mais le combat de Tegyre, qui fut comme le prélude de la bataille de Leuctres, éleva bien haut la réputation de Pelopidas, en ne laissant, ni à ceux qui partageoient avec lui le commandement de l'armée aucun moyen de lui disputer la gloire de ce grand succès, ni à ses ennemis aucun prétexte dont ils pussent couvrir leur défaite.

*Le combat de Tegyre. Le prélude de la bataille de Leuctres.*

Il en vouloit à la ville d'Orchomene qui avoit pris le parti des Lacedemoniens, & reçu deux Compagnies d'Infanterie pour la garder, &

*Sur le fleuve du Cephise.*

*[A Tanagre où Pelopidas tua de sa main leur Harmoste, ou Capitaine Général, appelé Panthoidas.] Je croi que c'est la même occasion dont parle Xenophon dans son v<sup>e</sup>. liv. mais le Général ou*

*Polemarque qui fut tué, il le nomme Alypetus, peut-être que Panthoides n'est pas le nom propre, mais le Patronymyque, le fils de Panthous.*

Tome III.

P

*Du côté du Parnasse.* il épioit l'occasion de s'en rendre maître. Un jour ayant été averti que la garnison étoit sortie pour faire une course dans la Locride, il y alla avec des troupes, & mena avec lui le bataillon sacré, & une nombreuse Cavalerie, esperant de trouver la place sans défense; mais s'en étant approché, & ayant trouvé que de nouvelles troupes de Sparte avoient relevé la garnison, il ramena son armée par la ville de Tegyre, qui étoit le seul chemin par où il pût passer en côtoyant la montagne, car tout le plat pays étoit inondé par le Melas, qui dès sa source se divisant dans des étangs & des marais, qui portoient bateau, rendoit les chemins de la plaine impraticables.

*L'Oracle d'Apollon avoit cessé peu de tems avant Plutarque.*

Un peu au-dessous de ces marais est le Temple d'Apollon Tegyrien, & son Oracle, qui n'a cessé

*Etoit inondé par le Melas.]* Ce que Plutarque dit ici du Melas, s'accorde parfaitement avec ce qu'en écrit Strabon dans son ix<sup>e</sup>. liv. Ce fleuve étoit perdu de son tems, ou dans des creux, ou dans les marais voisins près d'Haliarte.

*Et son Oracle, qui n'a cessé que depuis peu de tems.]* C'est le sens du passage de Plutarque, & non pas, comme les Interprètes avoient traduit, *quod non admodum diu floruit, & ne floruit jamais longuement*; car il est faux que cet Oracle n'ait duré que jusqu'aux guerres des Medes, puisque le même Plutarque assure dans le *Traité des Oracles*

*qui ont cessé*, non-seulement qu'il fleurissoit encore du tems de la guerre du Peloponèse, mais longtemps après; ce que Plutarque raconte dans ce *Traité*, donne beaucoup de jour à ce passage. On peut fortifier par-là les preuves que l'on a données, qu'à la venue du Messie, les Oracles des faux Dieux avoient cessé; ce n'est pas que l'on n'en voye quelques-uns subsister encore après cette heureuse époque; mais ce n'étoit plus que les derniers soupirs de la friponnerie des Prêtres payens, qui, pour conserver leur credit, s'efforçoient d'entretenir la credulité des peuples.

que depuis peu de tems, il fleurissoit surtout pendant les guerres des Medes, Echecrates en étant alors le Grand-Prêtre; on prétend que ce fut là que ce Dieu nâquit. En effet la montagne voisine est appelée Delos, & c'est au pied de cette montagne que finissent les inondations du Melas. Derrière ce Temple saillent deux sources très-abondantes d'une eau merveilleuse pour sa douceur & sa fraîcheur. Nous les appellons encore aujourd'hui, l'une *la Palme*, & l'autre *l'Olive*, comme Latone ayant accouché, non entre deux arbres, mais entre ces deux sources; on voit même près de-là le mont Ptoum, d'où l'on dit que sortit ce furieux sanglier, qui fit une si grande frayeur à cette Déesse. Les histoires de Python & de Tityus arrivées dans ces mêmes lieux, semblent encore favoriser ceux qui y placent la naissance de ce Dieu. Je passe sous silence beaucoup d'autres preuves, sur lesquelles on veut appuyer cette fable; car l'ancienne tradition ne laisse point ce Dieu parmi les Démons nez mortels, & qui d'hommes ont été transformez en Dieux comme Hercule & Bacchus, après avoir dépoüillé cette nature corruptible & mortelle; mais il est un des Dieux éternels & non-engendrez, s'il faut s'en

*Naissance d'Apollon au pied d'une montagne appelée Delos pres de Tegyre.*

*La Palme, & l'Olive, deux sources d'eau.*

*Au-dessus du lac Copaide. Il y avoit sur cette montagne un Oracle d'Apollon.*

*Apollon n'est ni un démon, ni un Heros, mais un Dieu éternel, & non engendré.*

*Mais il est un des Dieux éternels & non-engendrez, s'il faut s'en rapporter aux anciens Sages.] Ce passage est remarquable. Les anciens Sages, comme Pythagore, Platon & autres, concevoient que Dieu avoit des en-*

*fans éternels, comme lui & non engendrez; & cette idée leur étoit venue de l'ancienne tradition, qui leur parloit d'un fils de Dieu coéternel au pere, & qu'ils avoient corrompue par leurs vaines imaginations.*

rapporter aux anciens Sages , qui ont traité de la nature des Dieux.

Les Thebains donc s'en retournant d'Orchomene par Tegyre , les Lacedemoniens , qui revenoient de la Locride , se trouverent sur leur chemin. Dès que les Thebains les apperçurent hors des défilez , quelqu'un courant de toute sa force à Pelopidas , lui dit , *nous sommes tombez entre les mains des ennemis. Et pour quoi*, répondit-il, *sommes-nous tombez entre leurs mains , plutôt qu'eux entre les nôtres?* En même-tems il commanda à la Cavalerie qui faisoit l'arriere-garde , de passer de la queue à la tête pour commencer le combat. Et de son Infanterie , qui étoit de trois cens hommes , il en fit un bataillon ferré , esperant bien que partout où ce bataillon donneroit , il enfonceroit les ennemis , quoique superieurs en nombre.

*Beau mot de Pelopidas.*

*Combat de Tegyre, où Pelopidas défit les Lacedemoniens , fort superieurs en nombre.*

Les Lacedemoniens avoient deux Enseignes de gens de pied. Ephorus dit qu'une Enseigne est de cinq cens hommes , Callisthene de sept cens , & plusieurs autres la font de neuf cens , comme Polybe. Leurs Polemarques, Gorgoleon & Theopompe , se confiant sur la valeur de ces bandes , les menent à la charge avec beaucoup d'audace. Le choc commença par l'endroit où étoient les chefs des deux partis , & il fut très-rude ; d'abord les Généraux des Lacedemoniens , qui s'étoient jettez sur Pelopidas , furent tuez , tous ceux qui étoient autour d'eux étant en fuite , ou morts , ou hors de combat. L'armée de Lacedemone fut tellement

épouvantée qu'elle s'ouvrit pour donner passage aux Thebains, qui auroient pû continuer leur route, & se sauver s'ils avoient voulu; mais Pelopidas dédaignant de se servir de cette ouverture pour se sauver, marcha contre ceux qui étoient encore en bataille, & il en fit un si grand carnage, que tout le reste effrayé se mit à fuir à vaude-route. Les Thebains ne les poursuivirent pas fort loin, car ils craignoient les Orchomeniens, qui étoient fort voisins du lieu du combat, & la nouvelle garnison, qui étoit arrivée de Lacedemone à Orchomene. Ils se contenterent de les avoir rompus, & de faire une retraite glorieuse, qui valoit une victoire, puisqu'ils la faisoient au travers d'une armée dissipée & défaite.

*Prudence des Thebains qui ne poursuivirent pas les ennemis.*

*Retraite qui vaut une victoire.*

Après avoir donc érigé un trophée & dépouillé les morts, ils retournerent chez eux le courage fort élevé, & pleins d'un noble orgueil, car dans tant de guerres qu'ils avoient eues & contre les Grecs & contre les Barbarès, il semble qu'il n'étoit jamais arrivé qu'un si grand nombre de Lacedemoniens eût été défait par un si petit nombre, ni même qu'à forces égales ils eussent été battus en bataille rangée. C'est pourquoi ils étoient d'une fierté qu'on ne pouvoit soutenir, & leur réputation seule étonnoit leurs autres ennemis,

*Mais Pelopidas dédaignant de se servir de cette ouverture, pour se sauver. Il manque ici quelque chose au texte, car*

*τῷ δὲ δούλῳ, seul ne signifie rien; un manuscrit ajoute, χαίρει ἵνα, il me semble qu'ἵνα, suffisoit seul.*

qui en nombre égal n'auroient osé se présenter contre les Spartiates.

*Il a été parlé du  
Babyce & du Gna-  
cion dans la vie de  
Lycourge pag.*

*Où naissent les  
grands courages.*

Ce combat fut le premier qui apprit à tous les Grecs que ce n'est ni l'Eurotas, ni le lieu qui est entre le Babyce & le Gnacion qui portent des hommes belliqueux & de hardis combattans, mais que les grands courages naissent partout où les jeunes gens sçavent avoir de la honte pour tout ce qui est mauvais, & de l'assurance & de l'audace pour tout ce qui est bon, & où ils craignent plus le moindre affront que tous les perils ensemble ; voilà les hommes les plus redoutables à leurs ennemis.

*Origine du batail-  
lon sacré de Thebas.*

On prétend que Gorgidas fut le premier qui leva le bataillon sacré, & qu'il le composa de trois cens hommes choisis, qui furent soudoyez & entretenus aux dépens de la ville, & qu'on mit en garnison dans la Cadmée ; c'est pourquoi il fut appelé le bataillon de la ville, parce qu'alors on appelloit les citadelles des villes. D'autres prétendent que ce bataillon fut composé d'amans & d'aimez ; & à ce propos on rapporte ce bon mot, que Pammenes dit en riant, que le Nestor d'Homere ne s'entendoit pas bien à ranger des troupes en bataille, puisqu'il ordonnoit aux Grecs de se ranger par lignées & par nations, afin, comme il

*Les citadelles ap-  
pellées villes.*

*Beau mot de Pam-  
menes.*

*Ordonnance de ba-  
taille de Nestor dans  
le deuxième livre de  
l'Iliade.*

*Mais partout où les jeunes gens  
sçavent avoir de la honte, &c.]*  
Car le courage ne consiste qu'à  
sçavoir fuir ce qui est mauvais,  
& rechercher ce qui est bon ; &

par conséquent le courage est le  
fruit de l'éducation & une veri-  
table science, comme Platon l'a  
admirablement prouvé dans le  
Lachés.

le dit, *que la lignée soutint sa lignée, & la nation sa nation*, au lieu qu'il falloit la ranger, en mettant les amans avec les aimez; car les lignées & les nations n'ont pas grand soin les unes des autres dans les grands perils, au lieu qu'un bataillon composé d'amans & d'aimés, & lié par cette union que produit l'amour, est invincible & ne peut être rompu. Car l'amant respectant l'aimé, & l'aimé respectant l'amant, ils demeurent fermes dans les plus grands dangers les uns pour l'amour des autres. Et cela n'est pas bien étonnant qu'ils se montrent ainsi inébranlables en présence, puisqu'ils se respectent plus dans l'absence que les autres hom-

*Bataillon d'amans  
& d'aimés, seroit  
invincible.*

*Au lieu qu'un bataillon composé d'amans & d'aimés.* ] Tout ce que Plutarque dit ici, est admirable; c'est un abrégé de ce que Platon a écrit dans son Banquet, où après avoir enseigné que le meilleur guide pour la bonne vie, c'est l'amour; car ni la naissance, ni les honneurs, ni les richesses, ne mènent au bien comme l'amour, & que l'amour consiste à avoir honte de ce qui est honteux, & à rechercher tout ce qui est honnête, il ajoute que s'il étoit possible que l'on composât une ville entière, ou une armée d'amans & d'aimés, il n'y auroit point de meilleur établissement au monde; car chacun fuirait ce qui est honteux, & rechercherait ce qui est honnête, & dans les combats une armée d'amans & d'aimés, quelque petite

qu'elle fût, vaincroit pour ainsi dire tous les hommes ensemble. Car l'amant ne se résoudra jamais à quitter son poste, ou à jeter ses armes à la vue de celui qu'il aime, & il se fera plutôt tuer que de l'abandonner dans le peril, ou que de ne pas le secourir. En un mot, il n'est point d'homme si lâche, dont l'amour ne fasse un homme divinement inspiré pour la vertu, desorte qu'il ne sera en rien inférieur à celui qui est naturellement brave; & ce qu'Homere dit qu'un Dieu inspire à certains Héros une force extraordinaire: voilà justement l'effet que l'amour produit dans les amans, &c. tom. 3, p. 178 & 179.

*Puisqu'ils se respectent plus dans l'absence, que les autres hommes ne se respectent présents.* ] C'est le



mes ne se respectent presens, comme on le voit par l'exemple de ce jeune homme, qui étant porté par terre, & son ennemi levant l'épée pour le percer, il le pria & le conjura de la lui enfoncer dans l'estomac, *afin, dit-il, que celui que j'aime, n'ait pas la douleur & la honte de me voir blessé au dos.* Aussi, dit-on, qu'Iolaus, qu'Hercule aimoit, fut le compagnon de tous les travaux de ce Heros, & ne l'abandonna dans aucun danger. De-là vint qu'on obligea les amans & les aimez d'aller jurer foi & loyauté sur le tombeau d'Iolaus; & Aristote écrit que cette coutume se pratiquoit encore de son tems. Il est donc très-vrai-semblable que ce bataillon fut appelé *sacré*, comme Platon a appelé un amant *un ami inspiré d'un Dieu.*

*Iolaus, le compagnon de tous les travaux d'Hercule, qui l'aimoit.*

*Serment prêté par les Amans sur le tombeau d'Iolaus.*

*Pourquoi ce bataillon appelé sacré.*

sens du texte Grec, que les Interpretes avoient mal traduit. Un amant respecte plus son bien-aimé absent, que les autres hommes ne respectent qui que ce soit present, & c'est un grand aiguillon pour la vertu.

*De-là vint que l'on obligea les amans & les aimez à aller jurer foi & loyauté.]* Il me semble que cette coutume se pratiquoit dans la Phocide & dans la Beotie, où l'on célébroit avec beaucoup de solennité les fêtes de l'Amour. On faisoit jurer les amans & les aimez sur le tombeau d'Iolaus, pour leur faire voir par l'exemple d'Iolaus & d'Hercule, qu'il n'y avoit point d'acte de vertu à quoi l'amour ne les dût porter.

Il semble que l'Auteur du Roman de l'Astrée ait pris d'ici l'idée de l'arc des loyaux amans.

*Et Aristote écrit que cette coutume.]* Je n'ai pu trouver l'endroit d'Aristote. Mais par le *Traité de l'Amour* qu'on a parmi les œuvres morales de Plutarque, il paroît que cette coutume durait encore de son tems.

*Comme Platon a appelé un amant, un ami inspiré d'un Dieu.]* Dans le passage du Banquet, que j'ai rapporté plus haut, Platon dit, qu'il n'y a point d'homme si lâche, dont l'amour ne fasse un homme divinement inspiré pour la vertu. οὐτις αὖν αἰ ἀνθρώπων ὁ ἔπος ἐνδύον ποιεῖται πρὸς ἀρετήν, p. 179. mais ce n'est pas ce passage que Plu-

On

On dit que ce bataillon se maintint invincible jusqu'à la bataille de Chéronée, après laquelle Philippe visitant les morts, & s'étant arrêté à l'endroit où ces trois cens soldats étoient étendus les uns près des autres tous percez pardevant de longues javelines, il fut rempli d'admiration, & ayant appris que c'étoit-là le bataillon si célèbre d'amans & d'aimez, il se mit à pleurer, & dit tout haut, *perissent malheureusement tous ceux qui sont capables de soupçonner que de si braves gens aient jamais pu faire, ou souffrir des choses honteuses.*

*Mot de Philippe :  
bien glorieux à ce  
bataillon d'amans  
& d'aimez.*

Enfin il est constant que ce ne fut point, comme

Plutarque a ici en vûë. C'est celui de la page suivante, où Platon dit, *que l'amant est plus divin que l'aimé, car il est rempli de l'esprit d'un Dieu, ἡρώδης γὰρ ἐπὶ τῷ ἀνδρὶ, ἡρώδης γὰρ ἐστίν*, où il semble que Plutarque ait lu ἡρώδης φίλος γὰρ ἐστίν, car c'est un ami rempli de l'esprit d'un Dieu.

*Perissent malheureusement tous ceux.*] Ce mot de Philippe fait voir que de son tems des gens grossiers & malins avoient soupçonné de quelque infamie cet amour des garçons. Il est certain qu'en beaucoup d'endroits, il étoit très-vicieux; mais cette corruption n'empêcha pas qu'en d'autres, la raison ne purgeât ce vice, & ne fit succéder la vertu pure & sans tache. Car, comme dit Platon, s'il y a un amour vicieux, il y en a un autre honnête, qui ne porte qu'au bien. Tel étoit l'amour de ces jeunes gens

du bataillon sacré, tel celui de Socrate pour Alcibiade, & cette réponse de Philippe est la seule qu'il faudroit faire à ceux qui encore aujourd'hui voudroient rendre cet amour suspect, *perissent malheureusement tous ceux qui sont capables de soupçonner que de si braves gens, des gens qui ont si fortement écrit contre l'amour vicieux & corrompu, aient jamais pu faire ou souffrir des choses honteuses.* Mais changeons cette malediction en benédiction, & qu'ils lisent, qu'ils s'instruisent, qu'ils changent de langage & de sentiment.

*Enfin il est constant que ce ne fut point la criminelle passion de Lais.*] Ce passage de Plutarque est si considérable & si important, qu'on me pardonnera, si je relève ici la faute des Interpretes qui ne l'entendant point, l'ont entièrement défiguré. L'In-

*La passion criminelle de Laius.*

*Vues des Législateurs Thebains, qui introduisirent le jeu de la flute & l'amour des jeunes gens*

difent les Poëtes, la criminelle passion de Laius, qui introduisit dans Thebes cet amour des jeunes gens, mais ce furent les Législateurs mêmes des Thebains qui l'y établirent; car voulant travailler à amollir & à adoucir dès leur enfance la trempe trop forte de leur courage, ils mêlerent le jeu de la flute parmi leurs occupations serieuses & parmi leurs plaisirs, en mettant cet instrument en réputation & en vogue, & en assaisonnant leurs exer-

terprete Latin a traduit, *huic amantium consuetudini, non, ut poëta autumant, Laii casus originem apud Thebanos dedit.* Et Amiot, en somme l'inconvénient de Laius qui fut occis par son fils Oedipe, n'a point été la cause primitive de cette coutume, que les Thebains avoient d'être amoureux les uns des autres. Comment concevoient-ils que la mort de Laius pût introduire à Thebes l'amour des garçons? Un seul mot du texte mal entendu, a produit cette erreur énorme, & *Laii casus*, ne signifie pas la mort de Laius, mais la passion de Laius; & voici l'histoire que Plutarque avoit devant les yeux, & qu'il rapporte lui-même dans ses parallèles des histoires Grecques & Romaines. Laius étant devenu éperdument amoureux de Chrysippe, fils naturel de Pelops, l'enleva, & eut avec lui un commerce infâme, jusqu'à ce que ce jeune homme fut tué la nuit couché près de lui par Hippodamie. Les Poëtes, comme Eschyle &

Euripide, qui firent des tragédies sur la vie de ce Prince, prétendoient qu'il fut le premier, qui donna l'exemple de cet amour des garçons; & que ce fut même pour vanger la sainteté du mariage, que Junon envoya à Thebes le Sphinx, qui fit de si grands ravages. Mais Plutarque s'oppose à cela avec raison, cet amour corrompu de Laius n'avoit rien de commun avec l'amour de ces jeunes gens du bataillon sacré; & il est si peu vrai même que Laius eût donné le premier cet exemple infâme, que Platon dans le VIII<sup>e</sup>. l. des Loix, fait voir qu'avant lui il y avoit une loy qui défendoit le commerce criminel des hommes avec les hommes, & des femmes avec les femmes; c'étoit la loy naturelle, que la corruption des hommes avoit fait renouveler. Les exemples de ces deux sortes d'amour, d'amour vicieux, & d'amour honnête, étoient longtemps avant Laius.

cices d'un peu d'amour, pour rendre leurs naturels plus lians & plus souples, & pour dompter la ferocité de leurs mœurs. Voilà pourquoi ce fut avec beaucoup de raison que ces premiers Législateurs choisirent pour Patrone de leur ville, la Déesse Harmonie, qu'on dit née de Mars & de Venus, pour faire entendre que partout où les naturels hardis & guerriers sont temperez par les graces attrayantes & par les talens de persuader, là se trouve toujours le gouvernement le plus parfait & le mieux d'accord, parce que les loix de l'Harmonie y sont toujours observées.

*L'amour rend les naturels plus lians, plus souples, & dompte la ferocité des mœurs.*

*Déesse Harmonie : patrone de Thebes, & pourquoi.*

*Quel est le Gouvernement le plus parfait.*

Pour retourner à ce bataillon sacré, Gorgidas qui le leva, l'ayant en toute occasion répandu dans les premiers rangs de la bataille, & en ayant toujours couvert tout le front de la phalange de son Infanterie, ne fit point paroître le courage de ces hommes choisis, & ne se servit pas utilement de leur valeur, parce qu'il n'en avoit pas formé un seul corps, & qu'il les avoit affoiblis, en les desunissant & en les mêlant avec des trou-

*Faute de Gorgidas dans l'usage qu'il fit de ce bataillon sacré.*

*Et qu'il les avoit affoiblis, en les desunissant & en les mêlant avec des troupes bien inferieures & en plus grand nombre.] Ce passage est corrompu dans le texte. Il est heureusement rétabli dans un manuscrit où on lit, ἀνὰ δὲ δια-  
λειτουργίας, ὡς καὶ μετὰ μὲν μὲν μὲν  
ποὺ ὁ πᾶσι διατίθεται. Ce jugement de Plutarque est important, & mérite d'être examiné. Je m'en vais dire ma pensée, que je sou-*

*mets aux Officiers consommez dans le métier de la guerre, auxquels seuls il appartient de décider sur ce sujet. C'est un principe certain qu'un corps d'une grande réputation doit combattre seul, sans être mêlé avec des troupes inferieures, ou si on le mêle, il faut que ce soit avec un plus petit nombre de ces troupes foibles; car ce petit nombre, sera ou par emulation, ou par*

Qij

*Un corps de troupes bien composé, ne doit jamais être séparé, ni mêlé avec d'autres.*

*Pourquoi des chevaux attelés courent mieux que des chevaux seuls.*

pes bien inférieures. Mais Pelopidas, qui avoit vu éclater leur courage à la journée de Tegyre, où ils combattirent sans être mêlés avec d'autres, & toujours autour de lui, il ne les sépara & ne les divisa plus; il s'en servoit toujours comme d'un seul corps, à la tête duquel il commençoit toujours la charge dans les plus grandes occasions. Comme nous voyons dans les courses de chariots que plusieurs chevaux attelés à un char courent de plus grande vitesse que ceux que l'on pousse seuls, non parce que partant tous ensemble, & faisant un même effort, ils fendent mieux l'air par leur nombre, mais parce que l'émulation & la jalousie échauffent leur courage & augmentent leur ardeur; il pensoit de même que les braves gens

honte, ce que fera le grand, qui lui donnera l'exemple; au lieu que si on le mêle avec un plus grand nombre de ces troupes foibles, ce grand nombre venant à se décourager & à plier, entraînera le plus petit, qui ne pourra le ranimer & le rétablir. Ainsi on perdra tout l'avantage que l'on pouvoit attendre de ce corps, s'il avoit combattu seul; c'est la faute que fit Gorgidas, en mêlant ce bataillon sacré avec un plus gros corps de troupes foibles, au lieu que Pelopidas eut de grands succès avec ce même corps, parce qu'il ne le sépara jamais, & le fit toujours combattre ensemble. Il est rare que le bon corrige le mauvais,

& l'on voit ordinairement que le mauvais corrompt le bon, surtout si ce mauvais est plus fort & supérieur en nombre. Ce que je dis là, qu'on peut mêler utilement des troupes foibles avec un plus grand nombre de braves troupes, pourroit se confirmer par des exemples tirés, non-seulement des guerres anciennes, mais de nos guerres modernes, où on l'a pratiqué avec succès. Plutarque a donc eu raison de relever la faute de Gorgidas, qui avoit affoibli ce bataillon sacré, en le mêlant avec un plus grand nombre de mauvaises troupes; car que ce soit la pensée de Plutarque, c'est ce que ces mots, *καὶ οὕτως* font assez voir.

se servant les uns aux autres comme d'aiguillon, étoient plus utiles & combattoient plus courageusement ensemble, que séparés.

Mais depuis que les Lacedemoniens, après avoir fait la paix avec tous les autres Grecs, eurent déclaré la guerre aux Thebains seuls, & que le Roy Cleombrotus fut entré dans leur país avec dix mille hommes de pied & mille chevaux, les Thebains ne se virent plus en danger de perdre seulement leur liberté, comme dans l'autre guerre, mais ils furent menacez d'une totale destruction, ce qui excita une telle allarme & une si grande terreur, qu'on n'en avoit jamais éprouvé de semblable dans la Beotie.

*Les Lacedemoniens ayant fait la paix avec tous les autres Grecs, déclarent la guerre aux Thebains.*

*Grand danger où les Thebains se trouvent.*

Pelopidas sortant donc de sa maison pour aller à l'Armée, & sa femme qui l'accompagnoit, pour lui dire les derniers adieux, fondant en larmes, & le conjurant de se conserver : *Ma femme*, lui dit-il, *voilà ce qu'il faut recommander aux jeunes gens, mais pour les Chefs, il ne faut leur recommander que de conserver les autres.*

*Mot de Pelopidas à sa femme, qui le prioit de se conserver.*

Etant arrivé à l'Armée, & ayant trouvé les Généraux partagez sur ce qu'il falloit faire, il fut le premier qui s'attacha à l'avis d'Epaminondas, qui vouloit qu'on allât présenter la bataille à l'ennemi. Il n'étoit pas alors Général, mais il commandoit le bataillon sacré, & on avoit en lui toute la confiance que meritoit un homme, qui avoit donné à sa patrie de si grands gages du zele & de l'amour qu'il avoit pour sa liberté.

*Car Epaminondas avoit sous lui plusieurs Boiotarques.*

*Pelopidas est de l'avis d'Epaminondas de donner la bataille.*

Q iij

*Les filles de Scedafus appellées les Leuctrides, violées par les Spartiates.*

*Elles se tuent.*

*Leur pere n'ayant pu avoir justice à Lacedemone, se tua sur leur tombeau.*

La résolution de donner combat étant donc prise, & les deux Armées étant en présence près de Leuctres, Pelopidas eut en songe une vision qui le remplit de trouble. Dans la plaine de Leuctres sont les tombeaux des filles de Scedafus, qu'on appelle les Leuctrides à cause du lieu. Ces filles furent violées par des Spartiates, qu'elles avoient reçus chez elles, & n'ayant pû survivre à cet affront, elles se donnerent la mort, & furent enterrées dans la plaine. Le pere alla à Lacedemone demander justice d'une action si odieuse & si injuste, & n'ayant pû l'obtenir, il vomit contre les Spartiates les plus affreuses imprécations, & se tua sur le tombeau de ses filles. Il y avoit plusieurs Propheties & plusieurs Oracles, qui avertissoient les Spartiates de se donner de garde, & de se mettre à couvert de la vengeance de Leuctres. Mais le Peuple n'entendoit pas ce que signifioient ces menaces, il doutoit même du lieu qu'elles désignoient, parce qu'il y a dans la Laconie près de la mer un bourg appelé Leuctres, & dans l'Arcadie près de Megalopolis un autre lieu de même nom. Or ce grand crime avoit été commis longtemps avant cette bataille de Leuctres.

*Songe de Pelopidas.*

Pelopidas dormant donc dans sa tente, il lui sembla qu'il voyoit ces filles de Scedafus fondre en larmes sur leurs tombeaux, & charger de malédictions les Spartiates, & en même-tems Scedafus, qui lui ordonnoit d'immoler à ses filles une jeune vierge rousse, s'il vouloit remporter la victoire sur

*ses ennemis.* Cet ordre lui paroît cruel & injuste, il se leve & communique sa vision aux Devins & aux Généraux.

*Pelopidas communique son songe aux Généraux & aux Devins.*

Les uns font d'avis qu'il ne faut pas la négliger, ni desobéir à cet ordre, & alleguent les anciennes histoires de Menœcée fils de Creon, de Macarie fille d'Hercule, & de plus récentes encore, comme celle de Pherecyde le sage, qui fut mis à mort par les Lacedemoniens, & dont les Rois de Sparte gardent soigneusement la peau par l'ordre de quelque Oracle, & celle de Leonidas, qui, obéissant à l'Oracle, s'immola en quelque façon lui-même pour le salut de la Grece; & enfin celle de Themistocle, qui, avant la bataille de Salamine, immola trois prisonniers à Bacchus, surnommé Omeistes, sacrifices justifiés par les grands succès qui les suivirent. Ils disoient davantage, qu'Agésilas partant des mêmes lieux, d'où étoit autrefois parti Agamemnon, & allant contre les mêmes ennemis, la Déesse lui demanda sa fille en sacrifice,

*Qui se dévoua pour sa patrie. V. les Phéniciennes d'Euripide. act. III.*

*Macarie se dévoua à la mort, pour sauver les Heraclides. V. les Heraclides d'Enripides.*

*La peau de Pherecyde gardée à Sparte par l'ordre d'un Oracle. Je n'ai trouvé nulle part aucun vestige de cette histoire.*

*Prisonniers immolés à Bacchus surnommé Omeistes. V. la vie de Themistocle. tom. II. p.*

*La Déesse lui demanda sa fille en sacrifice.] Xenophon écrit dans le viii. livre de l'histoire Grecque, que Pelopidas, envoyé en Ambassade à la Cour du Roy de Perse, se fit valoir auprès de lui, en lui faisant entendre que la haine des Lacedemoniens contre les Thebains venoit de ce que les Thebains avoient refusé de suivre Agésilas lorsqu'il alla lui faire la guerre, & qu'ils l'avoient empêché de faire un sacrifice à Diane en Aulide dans le même*

*lieu où Agamemnon allant en Asie avoit sacrifié, & après ce sacrifice s'étoit rendu maître de Troye. Voilà ce que dit ce sage Historien. Il y a bien de l'apparence que c'étoit un conte dont Pelopidas amusoit le grand Roy pour lui faire croire que s'il n'avoit pas perdu son Royaume comme Priam, il en avoit l'obligation aux Thebains, qui avoient empêché ce sacrifice; car si Agésilas eût sacrifié sa fille à Diane comme Agamemnon, la Déesse*



une nuit qu'il étoit couché en Aulide; mais attendri par l'amour qu'il avoit pour elle, il la refusa. Aussi fut-il obligé de congédier son Armée, sans avoir rien fait; & voilà les raisons de ceux qui vouloient qu'on déferât à la vision de Pelopidas.

*Les autres sont d'avis de mépriser ce songe; leurs raisons.*

*La Divinité ne peut se plaire au meurtre & au sang.*

Les autres étoient d'un avis tout contraire, & soutenoient qu'un sacrifice si barbare & si injuste, ne pouvoit être agréable à aucun des Dieux, ni à aucune Nature supérieure à la nôtre; que les Typhons & les Géans ne regnent pas sur nous, mais le Dieu suprême, pere des Dieux & des Hommes; qu'il y a de l'impiété à s'imaginer que les Dieux se plaisent au meurtre & au sang, & que s'ils s'y plaissent, ils ne seroient plus Dieux, & devroient être abandonnez comme des Estres vicieux & impuissans; car c'est dans les ames foibles & vicieuses, que naissent & s'impriment tels desirs injustes & corrompus.

Les Généraux de l'Armée étant donc dans ce differend, & Pelopidas sur-tout ne sçachant à quoi se déterminer, tout d'un coup une jeune

n'auroit pas manqué de le favoriser du même succès.

*Qu'il y a de l'impiété à s'imaginer que les Dieux se plaisent au meurtre & au sang.* ] C'est un dogme tiré de la Philosophie de Pythagore, qui le premier des Païens a combattu cette ridicule opinion que les Dieux se nour-

rissent de la chair des hommes qu'on leur immoloit, & qui a fait voir qu'au-dessus de nous il n'y a aucun être qui se serve de nous, comme nous nous servons des animaux. On peut voir les Commentaires d'Hierocles, pag. 96 & 325.

cavale

cavale qui n'avoit point été domptée, & qui s'étoit échappée du haras, & avoit traversé tous les bataillons, venant à passer devant eux, s'arrêta; tous les Officiers & les soldats se contendoient de voir & d'admirer la couleur de ses crins, qui étoient d'un roux très-clair & très-luisant, la gayeté & la noblesse de ses allures, & la fierté de ses hennissemens; mais Theocrite le Devin, comprenant que c'étoit l'accomplissement du songe, cria à haute voix à Pelopidas : *Seigneur Pelopidas, voilà la victime qui vient à vous; n'attendons point d'autre jeune vierge, mais immolez celle que Dieu vous envoie.* Dès ce moment, ils se fa-

*Plaisant démonement de l'embaras où étoient les Grecs sur ce songe; ce Devin n'étoit pas un sot.*

*Cavale rousse immolée sur le tombeau des Leuctrides.*

Le jour du combat étant donc venu, Epaminondas mit son Infanterie pesamment armée à

*Bataille de Leuctres.*

*Epaminondas mit son Infanterie pesamment armée à son aile gauche, &c.] C'est le sens du passage Grec, qui dit seulement qu'Epaminondas avança & étendit sa phalange en écharpe du côté de son aile gauche, &c. Les Grecs appeloient phalange de biais, ou phalange en écharpe, φάλαγγα λοξή, lorsqu'une des ailes fortifiée des meilleures troupes s'avançoit en*

biais vers l'ennemi, laissant un intervalle entre elle & les autres corps de l'Armée, qui reculoient à mesure qu'elle avançoit. Xenophon n'est pas tout-à-fait du sentiment de Plutarque sur la cause du gain de cette bataille; il dit que les Lacedemoniens la perdirent par deux raisons. La première, parce que leur Cavalerie étoit très-mauvaise, car il n'y

son aîle gauche qu'il avança, & étendit en écharpe, afin que l'aîle droite des Spartiates fût obligée de s'éloigner des autres Grecs leurs allies, & qu'il pût l'enfoncer plus facilement, en tombant avec les plus grandes forces sur Cleombrotus, qui la commandoit; mais les ennemis ayant connu son dessein, changerent l'ordre de leur bataille, & commencerent à étendre leur aîle droite, pour déborder & pour environner Epaminondas.

*Pelopidas profite habilement d'un mouvement que firent les Lacedemoniens.*

*Les Lacedemoniens plus habiles dans l'art de la guerre que les autres Grecs.*

Dans ce moment Pelopidas accourt en diligence à la tête du bataillon sacré, & avant que Cleombrotus pût étendre son aîle, ou la rassembler dans son premier poste, & rétablir ainsi son ordre de bataille, il tombe sur les Lacedemoniens, que ce mouvement avoit mis en désordre; les Lacedemoniens, comme plus habiles & plus grands maîtres dans l'art de la guerre que tous les autres Grecs, ne trouvoient pourtant

avoit alors que les gens riches qui nourrissoient des chevaux, & lorsqu'il survenoit une guerre on étoit obligé de prendre, pour monter la Cavalerie, les premiers chevaux qui se presentoient, & de les donner à des soldats foibles, qui n'étoient pas accoutumés à cet exercice; au lieu que la Cavalerie des Thebains étoit très-bonne & très-aguerrée par les combats qu'elle avoit donnés contre les Orchomeniens & les Thespiens. La seconde raison, c'est que les Lacedemoniens ne

donnerent que douze hommes de hauteur à leur aîle droite, au lieu que les Thebains en donnerent cinquante à leur gauche, dans la pensée que s'ils enfonçoient l'aîle droite des Lacedemoniens, où étoit le Roy Cleombrotus, le reste ne tiendrait point. Plutarque a suivi ici Diodore de Sicile, qui en racontant cette bataille dans son xv. l. se sert des mêmes termes, & sa narration éclaircit beaucoup celle de Plutarque qui étoit assez obscure. On peut le voir, p. 486.

rien de si important dans les combats, que de s'accoutumer à ne pas se déranger, & à ne pas changer son ordre de bataille devant l'ennemi, & à faire en sorte que les soldats en toute situation pussent tous servir de Capitaines & de Chefs de bandes, partout où le danger & le besoin se montroient, & qu'ils fussent se tenir toujours ensemble, & combattre sans se séparer. Mais en cette journée la phalange d'Epaminondas tombant sur cette aîle droite séparée & dérangée, sans s'arrêter aux autres troupes, & Pelopidas arrivant avec beaucoup de vitesse & d'audace à la tête de ses trois cens soldats, cela déranga & troubla toute leur habileté & toute leur science, de sorte qu'il se fit là un si grand meurtre, & il y eut une si grande déroute de Lacedemoniens, qu'on n'en avoit jamais vû de semblable. C'est pourquoi Pelopidas, qui n'étoit pas Gouverneur de la Beotie, & qui ne commandoit qu'un petit bataillon, partagea la gloire de cette journée & de ce grand succès avec Epaminondas, qui étoit Gouverneur des Beotiens, & qui commandoit une si puissante Armée.

*Il est toujours dangereux de changer son ordre de bataille devant l'ennemi.*

*Pelopidas qui ne commande que le bataillon sacré, partage avec Epaminondas la gloire de cette journée de Leuctres.*

Mais bien-tôt après ils furent faits Gouverneurs de la Beotie tous deux ensemble, & ils entrèrent dans le Peloponèse, où ils firent rebeller beaucoup de villes contre les Lacedemoniens, Elide, Argos, toute l'Arcadie, & la plus grande partie de la Laconie même. On étoit alors au solstice d'Hyver, & à la fin du dernier

*L'année suivante après la bataille de Leuctres.*

*La peine de mort  
établie à Thebes con-  
tre les Généraux, qui  
retiendroient le com-  
mandement au-delà  
de l'année.*

*Malgré cette loy,  
Epaminondas & Pe-  
lopidas retiennent les  
troupes.*

*Grand respect que  
sous les Alliés avoient  
pour ces deux Géné-  
raux.*

*La première loy,  
c'est que le plus faible  
se mette sous la pro-  
tection du plus fort.*

mois de l'année, de sorte qu'en très-peu de jours ils devoient sortir de charge; car le premier jour du mois suivant, il falloit qu'ils cedassent leur place à ceux qui seroient nommez, ou qu'ils encourussent la peine de mort, s'ils la retenoient au-delà de ce terme.

Tous les autres Gouverneurs de la Bèotie, craignant cette loy, & fuyant l'Hyver, vouloient à toute force ramener l'Armée à Thebes. Pelopidas fut le premier, qui, entrant dans le sentiment d'Epaminondas, excita le courage de ses Citoyens, les mena à Sparre, leur fit passer l'Eurotas, prit plusieurs villes des Lacedemoniens, & ravagea tout leur païs, à la tête d'une Armée de plus de soixante-dix mille bons soldats, dont les Thebains ne faisoient pas la douzième partie. Mais la grande réputation de ces deux personnages faisoit, que même sans ordre & sans aucun décret public, tous les Alliez se rangeoient avec un respectueux silence sous les enseignes de tels Généraux, & marchaient sous leur conduite; car il semble que la première & la plus souveraine des loix, c'est la loy naturelle, qui donne pour Général à ceux qui ont besoin de protection & de défense, celui qui peut les défendre & les protéger. Comme on voit tous les jours des passagers dans un vaisseau s'emporter contre les pilotes, jusqu'à les maltraiter, pendant que la mer est calme, ou qu'ils sont dans un bon port; mais s'ils se voyent en pleine mer, &

menacez d'une tempête, à l'approche de ce danger, ils ont toujours les yeux sur eux, & mettent en eux toute leur esperance; de même ceux d'Argos, ceux d'Elide & les Arcadiens étoient tous les jours en differend avec les Thebains, & leur disputoient la superiorité & le commandement des Armées; mais dès qu'il falloit donner combat, ou qu'ils se voyoient dans quelque pressant danger, ils se soumettoient d'eux-mêmes aux Généraux Thebains, & obéissoient à leurs ordres.

Dans cette expedition ils remirent l'Arcadie en un seul & même corps, & ôtant la Messenie aux Spartiates, qui en jouissoient tranquillement, ils y appellerent les anciens Messeniens, & repeuplerent Ithome. En s'en retournant chez eux par Cenchrées, ils défirent les Atheniens, qui les avoient attaquez dans les détroits, & qui vouloient leur fermer le passage. Pour tous ces grands exploits, tous les autres peuples de la Grece ne pouvoient se lasser d'exalter leur vertu, & d'admirer leur fortune; mais l'envie de leurs Citoyens accrue à proportion de la gloire qu'ils acqué-

*Ce que les Thebains firent dans cette expedition.*

*Ils défont les Atheniens, qui les avoient attaquez à leur retour.*

*En s'en retournant chez eux par Cenchrées, ils défirent les Atheniens.]* Cet affront arriva aux Atheniens par la faute de leur Général Iphicrate, qui voulant se saisir des passages, n'eut pas l'esprit d'occuper Cenchrées, qui étoit le poste le plus commode & le plus sûr pour empê-

cher les Thebains de passer.

*Mais l'envie de leurs Citoyens.]*

Je m'étonne que Plutarque attribue ceci à l'envie des Citoyens, plutôt qu'à l'amour de la discipline & du maintien des loix; des Généraux qui retiennent le commandement de l'Armée contre l'ordre de leurs Su-

R iij.

*Pelopidas & Epaminondas après une expedition si glorieuse, sont mis en Justice, comme criminels d'Etat.*

roient, leur prépara chez eux une réception, qui répondoit mal aux grands services qu'ils venoient de rendre; car à leur retour on les mit tous deux en Justice, comme criminels d'Etat, sur ce qu'ils n'avoient pas obéi à la loy, qui ordonnoit qu'au commencement du premier mois, qu'ils appelloient *Boucation*, ils remettoient le commandement aux nouveaux Officiers, & qu'ils l'avoient retenu quatre mois entiers au-delà du terme, pendant lesquels ils avoient executé toutes ces grandes choses dans la Messénie, dans l'Arcadie & dans la Laconie.

*La patience dans les affaires d'Etat, est une grande partie de la magnanimité & de la force.*

Le premier qui fut mené devant le Tribunal, pour y être jugé, ce fut Pelopidas; c'est pourquoy il courut un plus grand risque, mais enfin ils furent tous deux absous. Epaminondas supporta doucement cette accusation, & cette tentative de ses envieux, car il faisoit consister la plus grande partie de la force & de la magnanimité dans la patience, sur-tout en matiere d'affaires d'Etat. Mais Pelopidas, plus fougueux de son naturel, & excité encore par ses amis, entreprit de se vanger, & voici l'occasion dont il se servit :

*Pelopidas entreprend de se vanger; l'occasion dont il se servit.*

Meneclide le Rheteur étoit un de ceux qui dans l'entreprise de la Cadmée étoient entrez avec Melon & Pelopidas dans la maison de Chaperieus & contre les loix, sont certainement criminels, quelques grandes choses qu'ils aient faites. Tout ce que Pelopidas & Epaminondas firent dans cette expedition, ne pouvoit contrebalancer le danger évident auquel ils exposoient leur patrie,

non, cet homme voyant que les Thebains ne lui faisoient pas le même honneur qu'aux autres Conjurez, comme il étoit très-éloquent, mais emporté & malin, il se servit de ses talens & de sa malignité naturelle, pour accuser & pour décrier ceux qui valoient mieux que lui, & ne cessa pas même après le jugement qui venoit d'être rendu; mais il fit tant par ses menées, qu'il éloigna Epaminondas du Gouvernement de la Beotie, & l'empêcha long-tems de réussir dans tout ce qu'il entreprit. Pour Pelopidas, il ne put jamais le mettre mal avec le peuple; il prit donc une autre voye, & tacha de le brouiller avec Charon; car l'envieux regarde comme une consolation & un allègement dans ses maux, lorsque ne pouvant passer pour aussi homme de bien, que ceux à qui il porte envie, il peut au moins les faire paroître beaucoup moins honnêtes gens, que ceux qu'il lui plaît de favoriser. Voilà pourquoi il ne cessoit d'entretenir le peuple des faits & gestes de Charon, qu'il enflait le plus qu'il lui étoit possible, & à tout propos il exaltoit les expéditions qu'il avoit faites, pendant qu'il avoit commandé, & les grandes victoires qu'il avoit remportées; sur-tout il relevoit extrêmement le combat de Cavalerie, que les Thebains avoient gagné sous la conduite du même Charon un peu avant la bataille de Leuctres, & il entreprit de le dédier & de le consacrer; voici ce qui lui en fournit l'occasion:

*Caractère de Menon  
clide le Rheteur.*

*Naturel de l'envieux.*



*Androcydes de Cy-  
sique, Peintre de ré-  
putation.*

*Expedient dont Me-  
neclide s'avisâ, pour  
obscurcir la gloire de  
Pelopidas & d'Epa-  
minondas.*

*Pelopidas s'élève  
contre Meneclide.*

Androcydes de Cysique, grand Peintre, fai-  
soit pour la ville de Thebes un tableau de quel-  
que bataille, & il travailloit à cet ouvrage dans  
Thebes même. Mais la révolte des Thebains  
contre Sparte, & la guerre qui la suivit, étant  
suryenues en ce tems-là, & Androcydes étant  
obligé de se retirer, les Thebains garderent le  
tableau, qui étoit presqu'achevé. Meneclide per-  
suada au peuple de consacrer dans un Temple,  
ou dans quelque autre lieu public ce tableau,  
avec une inscription, qui fit connoître que c'é-  
toit la bataille de Charon, dans la seule vûe  
d'obscurcir par ce moyen la gloire de Pelopidas  
& celle d'Epaminondas. Mais c'étoit une ridi-  
cule & sotte ambition, de préférer à tant & à  
de si grandes batailles, un seul exploit & une  
seule victoire, où il n'étoit mort du côté des  
Spartiates, qu'un Gerandas, qui étoit un de  
leurs moindres Citoyens, & quarante autres  
avec lui, & où l'on n'avoit rien fait de confi-  
derable.

Pelopidas s'éleva contre le décret que Mene-  
clide avoit extorqué, l'accusa d'être contre les  
loix, & soutint que ce n'étoit pas la coutume

*Mais c'étoit une ridicule & sotte  
ambition de préférer.] Rien ne  
marque mieux le caractere de  
l'envie que cette préférence que  
Meneclide donnoit à Charon sur  
Pelopidas & sur Epaminondas.  
Ce Charon étoit certainement  
un petit personnage, puis que Xe-*

nophon, en parlant des Conjurez  
qu'il avoit reçus chez lui, dit  
simplement *qu'ils entrèrent dans  
la maison d'un certain Charon*  
*απερ χαίρων τμή.* On ne parle  
point ainsi d'un homme de gran-  
de réputation.

de

de Thebes d'honorer un homme seul pour des succès publics, mais que tout l'honneur & toute la gloire des victoires, on les déferoit à la Patrie. Pendant que dura ce procès, il ne cessa de combler Charon de louanges, mais en même-tems il prouvoit clairement que Meneclide étoit un envieux & un méchant homme, & demandoit souvent aux Thebains s'ils n'avoient jamais rien fait de beau. Les Thebains condamnerent Meneclide à une si grosse amende, que ne pouvant la payer il se porta à remuer, & fit tous ses efforts pour changer le Gouvernement. Ces petites particularitez ne sont pas inutiles, pour faire connoître la vie & les mœurs des hommes.

*La gloire des grands succès doit être rapportée à la Patrie, & non aux particuliers.*

*Meneclide condamné à une amende.*

Dans ce tems-là Alexandre, Tyran de Pheres, faisoit ouvertement la guerre à plusieurs peuples de Theffalie, & s'ouvroit secretement un chemin pour les assujettir tous. Les Villes envoyerent à Thebes des Ambassadeurs, pour demander des troupes & un Général. Pelopidas, voyant Epaminondas occupé dans le Peloponèse, se donna lui-même pour Général aux Theffaliens, ne pouvant souffrir que la capacité qu'il avoit pour la guerre, & ses autres talens demeuraissent inutiles, & jugeant bien que partout où étoit Epami-

*Les Theffaliens envoient demander aux Thebains des troupes & un Général.*

*Il étoit occupé contre les Lacedemoniens.*

[*Alexandre, Tyran de Pheres.*] Il venoit d'empoisonner son oncle Polyphron, & de se mettre à sa place; ce Polyphron avoit tué son frere Polydore. Ils étoient tous deux freres de Jason,

qui ayant été nommé Général des Theffaliens, s'étoit emparé de la Tyrannie, & avoit régné cinq ans. Alexandre étoit fils de Polydore.

nondas, on n'avoit nul besoin d'un autre Capitaine.

*Pelopidas marche  
à leur secours avec  
une armée.*

*Tyran incorrigible.*

Il part donc pour la Thessalie avec une armée, se rend maître de Larisse, & oblige Alexandre de venir à ses pieds; là il travaille à le changer, & à le faire devenir de Tyran un Prince humain & juste. Mais voyant qu'il étoit incorrigible, & d'une brutalité sans exemple, & qu'on se plaignoit tous les jours de sa cruauté, de ses débauches & de son avarice insatiable, il commença à s'emporter véritablement contre lui & à le menacer. Le Tyran alarmé se dérobe avec ses Gardes, & Pelopidas, laissant les Thessaliens à couvert des entreprises du Tyran, & en bonne intelligence les uns avec les autres, prend le chemin de la Macedoine, où Ptolomée faisoit la guerre à Alexandre Roy des Macedoniens, & où ces deux freres l'avoient appelé, pour le faire l'Arbitre & le Juge de leurs querelles, ou pour le prier d'embrasser le parti de celui qui auroit raison, & à qui on feroit injustice.

*Ptolémée & Alexandre appellent Pelopidas en Macedoine, & le font l'arbitre de leurs différends.*

Pelopidas n'est pas plutôt arrivé, qu'il termine tous leurs differends, & rétablit les bannis de part & d'autre, & ayant pris pour otages Philippe, frere du Roy Alexandre, & trente autres enfans des plus grandes Maisons de la Macedoine, il les

*Où Ptolémée faisoit la guerre à Alexandre Roy des Macedoniens.* Amyntas II. venoit de mourir; il laissoit trois enfans legitimes, Alexandre, Perdiccas & Philippe, & un fils naturel appelé Ptolémée. Ce dernier fit la guerre à Alexandre, le tua en trahison, & regna trois ans.

menne à Thebes, pour faire voir aux Grecs jusqu'où s'étendoit l'autorité des Thebains par la réputation de leurs forces, & par la confiance entiere que l'on avoit en leur justice & en leur fidelité. Ce fut ce Philippe, qui long-tems après fit la guerre aux Grecs pour les asservir; alors étant encore enfant, il étoit élevé à Thebes dans la maison de Pammenes. De-là vient qu'on a cru qu'il étoit devenu l'imitateur d'Epaminondas; & peut-être avoit-il pris de lui son activité à la guerre, & sa promptitude à profiter des occasions, ce qui n'étoit-là qu'une petite partie de la vertu de ce personnage; mais pour sa tempe- rance, sa justice, sa magnanimité, sa clemence, qui le rendoient veritablement grand, Philippe ne les reçut point de la nature, & ne les imita point de lui.

*Le pere d'Alexandre le Grand.*

*Philippe élevé à Thebes.*

*En quoi il imite Epaminondas.*

*Vertus qui font la veritable grandeur, & qui manquoient à Philippe.*

L'année suivante les Thessaliens se plaignant encore d'Alexandre de Pheres, qui troubloit leurs Villes & vouloit s'en rendre maître, Pelopidas fut envoyé Ambassadeur avec Ismenias. Il arriva en Thessalie, sans mener des troupes de Thebes, comme ne s'attendant point à avoir la guerre, c'est pourquoi il fut réduit à la necessité de se servir des Thessaliens dans les affaires pressantes qui lui survinrent.

*Pelopidas va en Ambassade en Thessalie avec Ismenias.*

Dans ce même tems-là, les troubles & les factions recommencerent à travailler la Macedoine. Ptolemée venoit de tuer le Roy Alexandre son frere, & de s'emparer du Royaume.

*Ptolemée tuer le Roy Alexandre son frere.*

Les amis du mort appelloient Pelopidas, qui voulant arriver avant que Ptolémée eût le tems de se reconnoître, & n'ayant point d'armée, leva à la hâte des soldats mercenaires, & avec ces troupes il marcha à Ptolémée.

*Pelopidas marche contre lui avec des soldats mercenaires.*

*Ptolémée corrompt ses soldats par argent.*

*Il va au-devant de lui, & par ses prières il en obtient un traité.*

*Car Ptolémée n'étoit que bâlard d'Antyrmas.*

Quand ils furent en presence, Ptolémée à force d'argent corrompit ces soldats mercenaires, & les obligea à passer de son côté, & en même-tems, craignant la réputation & le nom de Pelopidas, il alla au-devant de lui, comme au-devant de son Supérieur & de son Maître, eut recours aux caresses & aux prières, & promit solennellement qu'il garderoit ce Royaume pour les freres du défunt, qu'il reconnoîtroit pour amis & pour ennemis les amis & les ennemis des Thebains, & pour sûreté de ses promesses, il donna en ôtage son fils Philoxene & cinquante jeunes enfans, qui étoient nourris avec lui; Pelopidas les envoya à Thebes. Mais ayant sur le cœur la perfidie que ces soldats mercenaires lui avoient faite, & averti qu'ils avoient retiré dans la ville de Pharsale la plus grande partie de leurs biens, leurs enfans & leurs femmes, il pensa que de s'en saisir, c'étoit un beau moyen de se venger de l'affront qu'il avoit reçu.

*Il veut se venger de la perfidie de ces soldats mercenaires.*

*Le Tyran Alexandre va contre lui avec une grosse armée.*

Il assemble donc quelques troupes de Thessaïens, & marche à Pharsale. A peine y est-il arrivé, que le Tyran Alexandre se presente devant lui avec une puissante armée. Pelopidas, croyant qu'il venoit pour se justifier, & pour répondre

ses plaintes des Thebains, va à lui avec Ismenias seul sans autre précaution; ce n'est pas qu'il ne le connût pour un scelerat & pour un homme accoutumé à verser le sang, mais il se flatoit que le respect qu'il auroit pour Thebes, & la considération de sa dignité & de sa réputation, l'empêcheroient de rien entreprendre contre lui. Cependant le Tyran les voyant seuls & sans armes, les prend prisonniers, & se saisit de Pharsale.

*Grande imprudence de Pelopidas,*

*Pelopidas fait prisonnier par le Tyran,*

Cette action remplit de terreur & de défiance l'esprit de tous ses Sujets, qui se douterent bien qu'après une injustice si criante & une si grande audace, le Tyran n'épargneroit plus personne, & se comporteroit en toutes rencontres & contre toutes sortes de gens en homme désespéré, & qui n'avoit plus rien à ménager pour sa vie. Ces nouvelles portées à Thebes, les Thebains, irrités de cet attentat, envoyèrent sur le champ une armée en Theffalie, & comme ils étoient fâchez

*Les Thebains envoient une armée en Theffalie, pour délivrer Pelopidas.*

*Cependant le Tyran les voyant seuls & sans armes.] Polybe blâme extrêmement cette action de Pelopidas, qui connoissant, dit-il, l'injustice du Tyran, & sachant bien que tous les Tyrans sont les ennemis irréconciliables de ceux qui tiennent pour la liberté, eut l'imprudence d'aller à lui comme Ambassadeur, & par-là il nuisit beaucoup aux Thebains, & perdit toute la gloire qu'il avoit acquise, pour*

*s'être confié témérairement à ceux en qui il ne devoit avoir aucune confiance.*

*Et comme ils étoient fâchez contre Epaminondas.] Ils étoient fâchez de ce qu'à la dernière expédition contre les Lacedemoniens dans le combat qu'il donna près de Corinthe contre les troupes, qui vouloient lui fermer le passage, il avoit épargné les Lacedemoniens qu'il pouvoit passer au fil de l'épée. Sur cela ses en-*

contre Epaminondas, ils nommerent d'autres Généraux.

*Pelopidas mené prisonnier à Pheres.*

*Sa fermeté & sa constance.*

*Fierté & grandeur d'ame de Pelopidas.*

*Généreuse réponse de Pelopidas au Tyran de Pheres.*

Le Tyran mene cependant Pelopidas à Pheres, & les premiers jours il permet à tout le monde de le voir, s'imaginant que cette aventure auroit humilié sa fierté & abbatu son courage; mais Pelopidas, voyant les Habitans de Pheres très-consternez, ne cessoit de les consoler & de les exhorter à avoir bonne esperance, leur promettant que le Tyran seroit bien-tôt puni; & il envoyoit lui dire à lui-même, *qu'il étoit bien imprudent de tourmenter & de faire mourir tous les jours tant de bons Citoyens, qui ne lui avoient rien fait, & de l'épargner lui, sçachant bien qu'il ne seroit pas plutôt sorti de ses mains, qu'il lui feroit porter la peine due à ses crimes.* Le Tyran, étonné de cette grandeur d'ame & de cette assurance, dit: *Pourquoi Pelopidas a-t-il tant de hâte de mourir?* Ce qui étant rapporté à Pelopidas, il lui envoya faire cette réponse, *c'est afin que tu perisses d'autant plutôt, devenu encore plus l'ennemi des Dieux & des hommes.*

Depuis ce jour-là le Tyran défendit que personne ne le vît & ne lui parlât. Mais Thebé sa femme & fille de Jason, qui avoit été aussi Tyran de Pheres, ayant appris la constance & le courage de Pelopidas sur le rapport de ceux qui le gar-

nemis l'accuserent de trahison, qu'on l'envoya avec les troupes lui firent ôter le Gouvernement comme simple particulier, Diod. de la Beotie, & furent cause liv. xv.

doient, eut la curiosité de le voir & de l'entre-  
tenir. Elle alla donc dans la prison, & d'abord,  
comme femme qu'elle étoit, elle ne démêla pas  
la bonne mine & la majesté de ce personnage  
dans la bassesse & dans la calamité où elle le  
voyoit; mais jugeant bien par ses cheveux negli-  
gez, par ses méchans habits, & par le pauvre  
traitement qu'on lui faisoit, qu'il souffroit beau-  
coup, & qu'il étoit dans un état, qui répondoit  
mal à la gloire de son nom, elle se mit à pleurer.

*Thebé, femme du  
Tyrant, va voir Pe-  
lopidas dans la pri-  
son.*

Pelopidas, ne sçachant pas qui elle étoit, fut  
d'abord surpris, mais après qu'on l'eut nommée,  
il lui parla le premier, & l'appella du nom de  
son pere; car il avoit connu familièrement Jason,  
& avoit été de ses amis. Thebé ayant commencé  
à lui dire : *Pelopidas, votre pauvre femme me fait  
grande pitié. Vous m'en faites bien davantage, Thebé,*  
lui répondit-il, *de ce que n'étant point prisonniere,*  
*vous souffrez un aussi méchant homme qu'Alexandre.*

*Conversation de  
Thebé & de Pelopir-  
das dans la prison.*

Ce mot toucha Thebé jusqu'au vif, car elle ne  
supporroit qu'avec beaucoup de peine la cruauté,  
les violences & l'insolence du Tyrant, qui à tou-  
tes ses autres infamies ajoutoit encore celle d'en-  
tretenir publiquement le plus jeune des freres de  
sa propre femme. C'est pourquoi allant souvent  
voir Pelopidas, & se plaignant librement devant

*Thebé touchée d'un  
mot de Pelopidas.*

*Infamie du Tyrant  
de Thebes.*

*Et d'abord, comme femme qu'elle  
étoit, elle ne démêla pas la bonne  
mine. ] C'est le sens de ce passa-  
ge; les femmes pour l'ordinaire*

*ne jugent que par l'extérieur, un  
Heros mal propre & mal vêtu  
leur paroitra un pauvre homme,*



lui de tous les outrages qu'elle souffroit ; elle s'aigrissoit de plus en plus contre son mari , & remplissoit son cœur de ressentiment , d'audace , de haine , & de desir de se venger.

*Les Généraux que les Thebains avoient envoyez en Theffalie y font fort mal.*

Les Généraux des Thebains , qui venoient d'entrer dans la Theffalie , n'ayant rien fait , & ayant même été obligez par leur incapacité & par leur mauvaise fortune , d'abandonner le païs , & de s'en retourner honteusement & avec perte , la ville de Thebes les condamna chacun à une amende de dix mille drachmes , & envoya Epaminondas en Theffalie avec une armée.

*Condamnez chacun à une amende de cinq mille livres.*

*Epaminondas envoyé en Theffalie.*

Voilà d'abord un grand mouvement parmi les Theffaliens , réveillez & ranimez par la réputation de ce Général , & il s'en fallut bien peu que dès ce moment les affaires du Tyran ne fussent entierement ruinées , si grandes furent la frayeur qui tomba tout d'un coup sur ses Capitaines & sur ses amis , l'ardeur qui porta tous ses Sujets à la revolte , & la joye qu'inspira à tous les peuples l'attente de ce qui devoit arriver , personne ne doutant que le Tyran n'allât bien-tôt être puni de tous ses crimes.

*Et de s'en retourner honteusement & avec perte.]* Car le Tyran les suivit dans leur retraite avec sa Cavalerie , & les harcela honteusement & leur tua beaucoup de monde. Toute l'armée auroit été défaite , si les soldats n'eussent obligé Epaminondas , qui étoit parmi eux comme particulier , de

prendre le commandement. Epaminondas prenant la Cavalerie & l'Infanterie la plus legere , fit l'arriere - garde , & repoussant l'ennemi , & le chargeant souvent à son tour , il acheva heureusement la retraite , & sauva les Beotiens. Diodor. liv. xy.

Mais

Mais Epaminondas, préférant le salut de Pelopidas à sa propre réputation, & craignant que s'il pouffoit d'abord les affaires à l'extrémité, le Tyran au desespoir ne tournât, comme une bête feroce, toute sa rage contre son prisonnier, tiroit la guerre en longueur, & tournoyant tout au tour, comme pour faire les préparatifs, pendant ces délais il tenoit en suspens le Tyran, l'amusoit avec un tel menagement & une telle adresse, que par-là il ne le portoit ni à moderer ses violences & ses emportemens, ni à irriter ses fureurs & sa barbarie; car il connoissoit les cruautés & le peu de cas qu'il faisoit de la raison & de la justice. Il sçavoit qu'il faisoit enterrer des hommes tout vifs, qu'il en couvroit d'autres de peaux de sangliers & d'ours, que lâchant sur eux ses chiens de chasse, il les faisoit déchirer, ou les tuoit à coups de fleches, & que c'étoient-là ses jeux & ses divertissemens. Dans les villes de Melibée & de Scotuse, ses amies & ses alliées, il convoqua à une assemblée les Citoyens, & les fit environner par ses Gardes, qui égorgerent devant lui toute leur jeunesse. Il consacra la pique dont il s'étoit servi pour tuer son oncle Polyphron, & l'ayant couronnée de festons &

*Grande prudence  
d'Epaminondas.*

*Horribles cruautés  
d'Alexandre Tyran  
de l'Iberes.*

*Villes de la Magnésie : ceci arriva la  
onzième année de  
l'Olymp. CII.*

*Que par-là il ne le portoit ni à moderer ses violences & ses emportemens. ] C'est le sens de ce passage, qui a été très-mal traduit. Epaminondas ne vouloit pas que le Tyran moderât ses empor-*

*mens & ses violences, parce que ce changement auroit pû faire retourner à lui la plupart de ses Sujets à qui ses cruautés avoient fait prendre les armes.*

*Ce Tyran sacrifia à  
sa pique.  
C'est à-dire, l'heu-  
reux.*

de bandelettes, il lui sacrifia comme à un Dieu,  
& l'appella *Tychon*.

*Il sort du Théâtre  
n'osant voir les Troa-  
des d'Euripide, de  
peur d'être attendri.*

Un jour qu'il entendoit un Acteur de réputa-  
tion qui jouoit les Troades d'Euripide, il sortit  
promptement du théâtre, & envoya dire à cet  
Acteur, *qu'il ne s'allarmât point, & qu'il n'en jouât  
pas moins bien; que s'il étoit sorti, ce n'étoit point par  
aucun chagrin qu'il eût contre lui, mais qu'il avoit  
honte que ses Citoyens le vissent pleurer des malheurs  
d'Hecube & d'Andromaque, lui qui n'avoit jamais eu  
pitié de ceux qu'il avoit égorgez.*

*Epaminondas retire  
Pelopidas & Isme-  
nias des mains d'A-  
lexandre.*

Ce même Tyran si cruel, étonné de la répu-  
tation & du nom d'Epaminondas, & ébloui de  
sa dignité, & de la majesté qui l'environnoit,  
commença à craindre, *comme un coq qui se sentant  
vaincu, va traînant l'aile*, & se hâta de lui envoyer  
des gens pour se justifier. Mais Epaminondas ne  
voulut pas souffrir que les Thebains fissent ni paix  
ni alliance avec un si méchant homme; il lui ac-  
corda seulement une trêve de trente jours, &  
après avoir retiré de ses mains Pelopidas & Isme-  
nias, il ramena ses troupes.

Sur ces entrefaites, les Thebains ayant eu le  
vent que les Lacedemoniens & les Atheniens  
avoient envoyé des Ambassadeurs au grand Roy  
pour conclure avec lui une ligue, ils y envoye-

*Il lui sacrifia comme à un Dieu.]  
C'est dans cette même idée que  
Virgile feint que Turnus invo-  
que sa pique.*

— *Nunc ô numquam frustrata  
conatus  
Hasta meos!*

rent aussi de leur côté Pelopidas, choix plein de sagesse à cause de sa grande réputation. Premièrement dans toutes les provinces du Roy où il passa il étoit très-connu & très-célebre, car la Renommée n'avoit pas publié ses combats contre les Lacedemoniens dans les premières regions de l'Asie seulement, & de loin à loin, mais d'abord après les premières nouvelles qu'elle y eut semées de sa victoire à la bataille de Leuctres, informée tous les jours de ses nouveaux succez, elle avoit porté & fait retentir sa gloire jusqu'aux provinces les plus reculées. Ensuite quand il fut arrivé à la Cour & qu'il parut devant les Satrapes, Princes, & Capitaines qui étoient à la porte, il leur donna de l'admiration, ils disoient tous: *Voilà cet homme qui a ôté aux Lacedemoniens l'Empire de la terre & de la mer, & réduit Sparte à se tenir entre le Taigete & l'Eurotas, Sparte qui depuis peu encore sous la conduite d'Agésilas a fait la guerre aux Perses & au grand Roy, & les a forcez de craindre pour les Royaumes de Susse & d'Ecbatane.*

*Pelopidas envoyé en ambassade auprès du grand Roy.*

*Les exploits de Pelopidas connus jusqu'au fond de la Perse.*

*Il donne de l'admiration à la Cour du grand Roy.*

*Grand éloge des Spartiates fait par les Courtisans du grand Roy.*

Artaxerxe, ravi de son arrivée, ne chercha qu'à augmenter sa réputation, & à le rendre encore plus grand par tous les honneurs dont il put s'avilir, & cela par vanité & par amour propre, pour faire entendre à ses Sujets que les plus grands personnages & les plus vertueux venoient lui faire

*Artaxerxe ravi de l'arrivée de Pelopidas.*

*La vanité & l'amour propre ont souvent beaucoup de part aux honneurs que font les Princes.*

Choix plein de sagesse à cause de sa grande réputation. ] Plutarque fait entendre clairement ici que la sagesse veut qu'on envoie

pour Ambassadeurs auprès des grands Rois, des hommes considérables, & de la plus grande réputation.

*Caractere de l'élo-  
quence de Pelopidas.*

*Les Rois ne diffi-  
mulent gueres leurs  
affections.*

*Ce que Pelopidas  
obtient du grand Roy.*

la cour, & lui rendre hommage comme au plus grand & au plus heureux de tous les Rois. Mais après qu'il l'eut admis à son audience, qu'il l'eut vû, & qu'il eut entendu ses discours, plus forts que ceux des Ambassadeurs d'Athenes, & plus simples que ceux des Lacedemoniens, il l'aima davantage; & comme c'est la coutume des Rois dans leurs affections, il ne dissimula point l'extrême consideration qu'il avoit pour lui, & ne cacha point aux autres Ambassadeurs la préférence qu'il lui donnoit, & l'inclination qui le portoit à lui accorder plus de graces. Veritablement il paroissoit faire plus d'honneur à Antalcidas qu'à tous les autres Grecs; car un jour il prit la couronne qu'il avoit à table, & l'ayant trempée dans des essences précieuses, il la lui envoya. Il ne traita pas Pelopidas avec tant de privauté & de familiarité, mais il lui envoya les presens qui passoient pour les plus riches & les plus magnifiques, & lui accorda de plus toutes ses demandes, *que tous les Grecs seroient libres & indépendans, qu'on repeupleroit Messene, & que les Thebains seroient reputez amis du Roy de pere en fils.*

*Et comme c'est la coutume des Rois dans leurs affections.] C'est ce que signifient ces mots  $\kappa\alpha\iota\ \pi\acute{\alpha}\nu\tau\omicron\varsigma\ \beta\alpha\sigma\iota\lambda\epsilon\upsilon\kappa\omicron\nu\ \pi\alpha\theta\omega\acute{\nu}$ , que les Interprètes n'ont point entendus. Plutarque dit là une grande vérité, que les Rois ne se contraignent point dans leurs affections, ils les déclarent & les mon-*

*trient souvent même contre leurs intérêts. Artaxerxe auroit bien pu cacher cette prédilection pour Pelopidas, & ne pas offenser ainsi les autres Ambassadeurs.*

*Il paroissoit faire plus d'honneur à Antalcidas.] Je ne croi pas qu'Antalcidas fût alors à la Cour du Roy de Perse. Plutarque s'est*

Après des réponses si favorables, il partit sans avoir accepté de tous les presens du Roy que ce qu'il falloit pour porter chez lui une marque de sa faveur & de sa bienveillance, & ce fut ce qui aggrava les plaintes qu'on fit contre les autres Ambassadeurs des Grecs. Les Atheniens firent le procès à Timagoras, & le condamnerent à la mort avec justice, s'ils le firent mourir pour la quantité de presens qu'il avoit reçus, car il n'accepta pas seulement de l'or & de l'argent, mais il prit encore un lit magnifique & des Esclaves pour le faire, comme les Grecs n'étant point assez adroits dans cet art-là. Il reçut aussi quatre-vingt vaches & des Bergers pour les soigner, comme ayant besoin de prendre du lait pour quelque maladie, & enfin à son départ il se fit porter en chaise jusqu'à la mer aux dépens du Roy, qui donna quatre talens à ses porteurs.

*Desintéressement de Pelopidas.*

*Les Atheniens condamnent à la mort leur Ambassadeur pour avoir accepté des presens.*

*Les Grecs grossiers encore, & peu adroits à faire un lit du som de Pelopidas.*

*Ambassadeur des Atheniens porté en chaise depuis la Cour du Roy de Perse jusqu'à la mer.*

Mais il semble que ce ne furent pas ces presens reçus qui irritèrent le plus les Atheniens, puisqu'Epicrate le portefaix, ayant avoué dans l'assemblée publique, non-seulement qu'il avoit reçu des presens du Roy, mais encore qu'il étoit d'avis

*Le Roy donna à ses porteurs quatre mille écus.*

*Plaisant avis d'Epicrate le portefaix.*

trompé, ou bien il avoit écrit il paroissoit faire plus d'honneur à Timagoras, car Timagoras étoit celui que le Roy honoroit le plus après Pelopidas, Τιμογόρας ἐτιμᾶτο δεύτερα μετὰ τῆς Πελοπίδαν. Xenoph. p. 486.

*Puisqu'Epicrate le portefaix.]*  
La bassesse de cet emploi a fait

croire que le mot σκισφόρου du texte étoit corrompu, parce qu'il n'est pas vrai-semblable que le grand Roy eût eu une attention particulière pour un homme si vil, ni qu'un homme si vil se fût mêlé d'ouvrir un avis, comme celui que Plutarque rapporte, c'est pourquoi au lieu de

*Difference, d'un  
Ambassadeur de ré-  
putation à un autre,  
pour le succès de la  
negociation.*

qu'on fit un décret, par lequel il seroit ordonné qu'au lieu de neuf Archontes, qu'on éliroit tous les ans, on éliroit neuf Ambassadeurs qu'on prendroit parmi les plus pauvres d'entre le peuple, & qu'on les envoyeroit au Roy afin qu'ils revinssent riches, le peuple n'en fit que rire. Mais ce qui les piqua davantage, ce fut que les Thebains avoient obtenu tout ce qu'ils avoient demandé, en quoi ils ne considéroient pas assez la grande réputation de Pelopidas, & ne comprenoient pas combien elle étoit plus forte & plus efficace pour persuader, que toutes les harangues & tous les traits de Rhétorique des autres Ambassadeurs, surtout auprès d'un Prince accoutumé toujours à caresser & à ménager les plus forts.

*αὐτοσκόπος* portefaix, on a voulu corriger *αὐτοσκόπος* *scutarii*, écuyer; Mais cette correction ne me paroît pas fondée. Le grand Roy avoit fort bien pû étendre ses libéralitez jusques sur cet homme, quelque vile que fût sa profession. Et l'on sçait qu'à Athènes dans les assemblées le moindre du peuple pouvoit proposer tout ce qui lui venoit dans la tête. Et plus le personnage est vil, plus l'avis qu'il propose, est plaisant & sert au ridicule. Je suis pourtant obligé de dire qu'Aristophane parle de cet Epicrate dans la seconde scène du premier acte de sa piece intitulée: *ἀνδροειδία*, concionantes, & que sur cela le Scholiaste dit que cet Epi-

crate étoit un harangueur du peuple, & qu'à cause de sa grande barbe, il étoit appelé *αὐτοσκόπος*, Ecuyer, & il cite ce passage de Platon Poète comique, *ἀνδρὶ ἰππύῳ Ἐπιφράτῃ αὐτοσκόπῳ*. Mais ce passage de Platon ne prouve nullement que cet Epicrate fût appelé *αὐτοσκόπος*, Ecuyer, à cause de sa grande barbe. La grande barbe étoit-elle la marque & le caractère des Ecuyers? Je crois que le passage de ce Scholiaste est corrompu.

*Mais ce qui les piqua davantage, ce fut que les Thebains avoient obtenu.* Plutarque ne dit pas la véritable raison que Xenophon nous apprend dans son VII<sup>e</sup> l. les Atheniens firent moy-

L'estime & la bienveillance que les Thebains avoient pour Pelopidas, ne furent pas peu augmentées par cette ambassade, qui avoit procuré l'affranchissement des Grecs & le rétablissement de Messene, & il en reçut de grands témoignages à son retour.

*L'estime des Thebains redouble pour Pelopidas après le grand succès de son ambassade.*

Alexandre, Tyran de Pheres, étoit retombé dans son naturel, il avoit ruiné plusieurs villes de Thessalie, & mis garnison dans celles des Phthiotes, des Achéens, & des Magnésiens. Ces villes informées du retour de Pelopidas, députerent en même-tems à Thebes pour demander un secours de troupes & ce Général. Les Thebains firent un décret qui leur accordoit tout ce qu'ils demandoient.

*Le Tyran de Pheres retombe dans son naturel.*

*Les villes de Thessalie envoient demander des troupes à Thebes, & Pelopidas pour General.*

Toutes choses se trouvant donc bientôt prêtes, & le Général en état de partir, tout à coup le soleil vint à s'éclipser, & les ténébres à couvrir en plein jour la ville de Thebes. Pelopidas, qui vit ses Citoyens troublez de ce signe, ne crut pas devoir les contraindre à partir dans cette frayeur & dans cette consternation, qui leur ôtoient toute esperance, ni exposer sept mille Thebains, mais il se donna lui seul aux Thessaliens, & prenant avec lui trois cens chevaux Thebains ou étrangers, qui voulurent le suivre, il partit contre les défenses des Devins, & malgré les autres Ci-

*Les Thebains troublez d'une éclipse de soleil.*

*Pelopidas laisse les troupes à Thebes, & marche seul avec trois cens chevaux.*

nir Timagoras, parce qu'à son retour Leon son Collegue dans la même ambassade, l'accusa d'avoir refusé de loger avec lui, & d'avoir été d'intelligence avec Pelopidas. En effet il avoit confirmé tout ce que Pelopidas avoit dit à l'avantage des Thebains.



*Superstition bien  
ancienne de croire  
que les éclipses me-  
nacent les premières  
têtes de l'Etat.*

*Noble ambition de  
Pelopidas.*

*Au jeune Denys.*

*Ils avoient toujours  
envoyé des troupes à  
ce Tyran.*

*Grand éloge des  
Thebains.*

*Le Tyran marche  
contre Pelopidas à la  
tête de ses troupes.*

*Mot de Pelopidas  
sur le grand nombre  
d'ennemis qui ve-  
noient contre lui.*

toyens, qui vouloient le retenir, car ils croyoient que cette éclipse étoit un prodige considerable, & qui menaçoit un grand homme comme lui; mais outre que Pelopidas étoit aigri contre Alexandre par le ressentiment des outrages qu'il en avoit reçus, il esperoit trouver un grand desordre & de grandes broüilleries dans sa maison à cause des conversations qu'il avoit eues avec sa femme Thebé; & ce qui l'excitoit & l'enflammoit encore plus, c'étoit la beauté de l'action même, car tous ses desirs & toute son ambition étoient de faire voir à tous les Grecs que dans le même-tems que les Lacedemoniens envoyoit à Denys le Tyran des Généraux & des Capitaines, & que d'un autre côté les Atheniens étoient comme à la solde d'Alexandre, & lui avoient érigé une Statuë de bronze, comme à leur bienfaiteur, les Thebains étoient les seuls qui faisoient la guerre pour délivrer les opprimez, & pour exterminer parmi les Grecs tous les gouvernemens violens & injustes.

Après avoir donc assemblé son armée à Pharsale, il marcha contre le Tyran. Celui-ci voyant que Pelopidas n'avoit que peu de Thebains, & que lui il avoit une Infanterie le double plus forte que celle des Thessaliens, il alla à sa rencontre jusqu'auprès du temple de Thetis. Là quelqu'un ayant dit à Pelopidas, que le Tyran venoit à lui avec une grosse armée, *tant mieux*, lui répondit-il, *nous en battons un plus grand nombre,*

En

En cet endroit près du lieu qu'on appelle Cynoscephales, (*Têtes de chien*) il y avoit deux collines fort élevées & fort droites, qui sont opposées l'une à l'autre au milieu de la plaine. Les deux partis s'ébranlent pour faire occuper ces deux collines par leur Infanterie, & en même tems Pelopidas ordonne à sa Cavalerie de charger celle des ennemis qui étoit fort bonne. Cette Cavalerie de Pelopidas enfonça celle d'Alexandre ; & comme elle la poursuivoit dans la plaine, on vit tout à coup Alexandre sur le haut des collines qui avoit devancé l'Infanterie des Theffaliens, & qui tombant rudement sur ceux qui vouloient forcer ces hauteurs & ces retranchemens, tuoit les plus avancez, & repoussoit les autres, qui chargez de blessures, étoient obligez de reculer. Ce que voyant Pelopidas, il rappella sa Cavalerie, lui commanda de fondre sur les ennemis qui étoient en bataille, & prenant son bouclier, il courut à ceux qui combattoient sur les collines.

*Bataille de Cynoscephales où Pelopidas est tué après des actions héroïques.*

Il eut bientôt percé son Infanterie, & passant dans un moment de la queue à la tête, il redonna à ses gens une telle vigueur & un tel courage, que les ennemis crurent que c'étoient des hommes frais qui les attaquoient ; ils soutinrent deux ou trois charges sans s'ébranler ; mais lorsqu'ils virent que cette Infanterie poussoit toujours en avant, & que la Cavalerie, revenue de sa poursuite, venoit la soutenir, ils commencerent à lâcher le pied, en se retirant à pas lents, & fai-

fant toujours face. Alors Pelopidas voyant de dessus les hauteurs toute l'armée ennemie, qui véritablement n'avoit pas encore pris la fuite, mais qui commençoit à plier, & à se mettre en desordre, il s'arrêta, & se retint quelque tems, cherchant des yeux Alexandre.

*Action imprudente  
de Pelopidas.*

*Le Tyran n'ose l'attendre, & se retire  
dans le bataillon de  
ses Gardes. Tyrans  
ordinairement pol-  
trons.*

*Mort de Pelopidas.*

Dès qu'il l'eut aperçu à son aîle droite, où il rallioit & encourageoit ses troupes mercenaires, il ne laissa plus sa raison maîtresse de sa colere, mais enflammé à cette vûe, & abandonnant à son ressentiment seul le soin de sa vie, & toute la conduite de l'affaire, il devança de bien loin ses bataillons & courut de toute sa force, en appelant & défiant Alexandre. Le Tyran ne répondit point à son défi, & n'osa l'attendre, mais alla se cacher dans le bataillon de ses Gardes. Ses soldats mercenaires ayant voulu faire ferme, les premiers rangs furent d'abord enfoncés par Pelopidas, & la plupart tuez sur la place; les autres se battant de loin percerent enfin ses armes, & lui enfoncerent leurs piques dans l'estomac. Les Thessaliens affligés de le voir si mal mené, descendirent des collines pour courir à son secours, mais il étoit déjà tombé mort quand ils arriverent. Alors l'Infanterie & la Cavalerie se tournant sur le corps de bataille, le mirent en déroute, le poursuivirent fort loin, & couvrirent la plaine de morts, car ils tuerent plus de trois mille hommes. Or que les Thebains, qui se trouverent à la mort de Pelopidas, en témoignassent une grande af-

fiction, & qu'ils l'appellassent *leur pere, leur sau-*  
*veur, & leur maître dans les plus grandes & les plus*  
*belles choses*, cela n'est pas bien étonnant, puisque  
 les Theffaliens & les alliez, après avoir surpassé  
 par leurs décrets en sa faveur tous les plus grands  
 honneurs que l'on puisse rendre à la vertu humaine,  
 témoignèrent encore plus par leur douleur  
 l'affection qu'ils avoient pour lui. Car on dit que  
 tous ceux qui se trouverent à ce combat, sitôt  
 qu'ils eurent appris sa mort, ne dépouillèrent  
 point la cuirasse, ne débridèrent point leurs che-  
 vaux, ne firent point bander leurs blessures, mais  
 accourant tous avec leurs armes auprès du mort,  
 comme s'il avoit eu encore du sentiment, ils se  
 mirent à entasser autour de son corps les dépouil-  
 les des ennemis, couperent les crins à leurs che-  
 vaux, & se couperent à eux-mêmes les cheveux.  
 Et de ceux qui se retirèrent dans leurs tentes, il n'y  
 en eut pas un qui allumât du feu, ni qui préparât  
 son souper; le silence & la consternation re-  
 gnoient dans toute l'armée, comme si elle n'avoit  
 pas remporté une victoire très-grande & très-glo-  
 rieuse, mais qu'elle eût été défaite & prise par le  
 Tyran.

*Titres glorieux que  
 les Thebains donnent  
 à Pelopidas.*

*Douleur des Theff-  
 aliens pour la mort  
 de Pelopidas.*

De toutes les villes, qui étoient sur son passage,  
 dès que les nouvelles de sa mort y furent portées,  
 il en sortit les Magistrats, les jeunes gens, les en-  
 fans, & les Prêtres qui allerent au-devant pour  
 recevoir son corps, portant des trophées, des  
 couronnes & des armures toutes d'or, & quand

*Honneurs que toutes  
 les villes firent à son  
 corps sur son passage.*

*Les Theſſaliens demandent l'honneur de faire ſeuls les obſequés de Pelopidas.*

*Le diſcours qu'ils firent pour l'obtenir.*

le tems de faire ſes funérailles fut venu, les plus âgés des Theſſaliens demanderent aux Thebains la permiſſion de l'inhumer & de faire ſeuls ſes obſequés. L'un d'eux porta la parole, & dit : Sei-

*gneurs nos allies, nous vous demandons une grace, qui nous fera un très-grand honneur, & qui nous apportera une conſolation ſingulière dans cette affreufe calamité. Ce n'eſt point Pelopidas vivant que les Theſſaliens demandent d'accompagner, ce n'eſt point à Pelopidas voyant & ſentant ce qu'on fait pour lui, qu'ils veulent rendre les honneurs dûs à ſon mérite, c'eſt à Pelopidas mort qu'ils demandent la grace de toucher; ſi vous leur accordez ce privilege de toucher ſeuls ſon corps, de le laver, de l'orner, & de l'inhumer, nous vous croirons perſuadez que nous ſentons que ce malheur commun eſt encore plus grand pour les Theſſaliens que pour les Thebains. Car pour vous, vous avez perdu ſeulement un bon Général, & nous avec ce bon Général, nous avons perdu toute eſperance de recouvrer notre liberté; car, comment oſerons-nous vous demander un autre Capitaine après que nous ne vous avons pas rendu Pelopidas?*

*Les Thebains leur accordent leurs prières.*

Les Thebains touchez de leurs prières, leur accorderent leur demande, & jamais il n'y a eu de funérailles plus magnifiques, au moins au ju-

*Ce n'eſt point Pelopidas vivant que les Theſſaliens demandent d'accompagner.] Car ſi c'étoit à Pelopidas vivant, qu'ils vouluſſent faire de grands honneurs, on pourroit croire que ce ſeroit par intérêt & pour gagner ſon affec-*

*tion; mais c'eſt à Pelopidas mort qu'ils veulent rendre ces devoirs, ce n'eſt donc que par amour & par reconnoiſſance. Ce diſcours eſt très-touchant, mais il avoit été défiguré dans les traductions.*

gement de ceux qui ne font pas consister la magnificence dans l'yvoire, l'or, la pourpre, comme un Philistus, qui s'amuse à loïer & à admirer l'enterrement de Denys le Tyran, qui ne fut à proprement parler que comme une pompeuse catastrophe d'une Tragedie sanglante, c'est-à-dire, de sa tyrannie. Et Alexandre le Grand, après la mort d'Hephestion, ne se contenta pas de faire couper les crins à ses chevaux & à ses mulets, il fit raser les creneaux des murailles, afin que les villes parussent pleurer & être en deuil, en quittant ainsi leurs ornemens pour prendre une figure triste & abjecte. Mais toutes ces magnificences affectées, n'étant que les ordres de maîtres à qui on n'ose desobéir, & ne s'exécutant que par ne-

*En quoi consistoit la magnificence des funérailles de Pelopidas.*

*Philistus blâmé avec raison par Plutarque.*

*Alexandre le Grand blâmé.*

*Beau jugement de Plutarque sur les honneurs extorquez, & forcez.*

*Comme un Philistus.]* Il étoit Historien, & homme de guerre. Il avoit servi sous le vieux Denys, dont il fit la vie en six livres; il servit encore sous le jeune Denys, & ayant été vaincu par Dion dans un combat, il se tua lui-même. Plutarque le blâme ici avec raison de s'être amusé à loïer & à admirer la pompe de l'enterrement de Denys le Tyran, au lieu qu'il avoit dû la condamner & la détester.

*Qui ne fut à proprement parler que comme une pompeuse catastrophe.]* Le Grec dit, qui ne fut que comme l'Exode Théâtral d'une grande Tragedie qui fut sa Tyrannie. L'Exode, c'est la dernière partie de la Tragedie, le dénoue-

ment de la piece. On peut voir les remarques sur le XII<sup>e</sup>. ch. de la Poétique d'Aristote. Plutarque l'employe dans le même sens dans la vie d'Alexandre, mais dans la vie de Crassus, il l'employe dans le sens que lui donnoient les Romains, comme on le verra dans les Remarques.

*Mais toutes ces magnificences affectées n'étant que les ordres de maîtres.]* Il n'y a de véritables honneurs que ceux que les peuples rendent de leur franche volonté, par un sentiment interieur & par reconnoissance, les honneurs ordonnez ne sont point des honneurs pour le mort, mais des marques de servitude pour ceux qui les rendent.

V iij,

cessité & toujours avec une forte envie contre ceux pour qui on les fait, & une haine furieuse contre ceux qui les extorquent, ne sont jamais les témoignages d'une véritable affection, & d'un honneur sincère, mais la montre du faste barbare, du luxe, & de l'ostentation de gens qui emploient leur bien & celui des autres à des choses vaines, & peu dignes de nos desirs; au lieu qu'un homme d'Etat mort dans une terre étrangère, loin de sa femme, de ses enfans, & de sa famille, & qui, sans que personne le demande, sans que personne y force, est reçu, accompagné, porté, & couronné par tant de peuples, par tant de villes, qui ambitionnent cet honneur, & qui se relayent, voilà ce qu'on peut appeler avec justice le bonheur très-parfait. Car, comme disoit Esope, *la mort qui emporte les hommes dans leur plus grande prospérité, n'est nullement malheureuse, au-contraindre elle est très-heureuse, car elle met les belles actions des*

*Ce qu'on peut appeler un bonheur très-parfait.*

*Mort au milieu de la prospérité, & très-heureuse, & pourquoi.*

*Et qui sans que personne le demande, sans que personne y force, est reçu, accompagné, porté, & couronné par tant de peuples.]* Avec quelle noble simplicité Plutarque rassemble ici en deux lignes tout ce qui peut relever la gloire de la mort de Pelopidas, & la magnificence de ses obsèques!

*Au-contraindre elle est très-heureuse.]* Ce jugement est très-vrai, & ne peut être combattu que par l'amour excessif & sans raison que les hommes ont pour la

vie. Dans l'Eunuque de Terence, Cherea, poussé par ce sentiment naturel, s'écrie dans l'excès de sa joie :

*Nunc tempus profecto est cum peti me possim interfici*

*Ne hoc gaudium contaminet vitæ aegritudine aliqua.*

*C'est présentement que je mourrois volontiers, & que je souffrirois qu'on me tuât, de peur qu'une plus longue vie ne corrompe cette joie par quelque chagrin.* ACT. III. SC. V.

*gens de bien en sûreté & à couvert des revers de la Fortune.* C'est pourquoi ce Spartiate parla encore mieux, qui rencontrant un jour Diagoras, qui avoit vaincu aux jeux Olympiques, & qui avoit vû couronner dans ces mêmes jeux ses fils, & les fils de ses fils, & ceux de ses filles, lui dit, en l'embrassant, *meurs, Diagoras, meurs promptement, car aussi-bien ne monteras-tu pas au Ciel.* Cependant y a-t-il quelqu'un qui mettant ensemble toutes les victoires Olympiques, & Pythiques, osât les comparer à un seul des combats que Pelopidas donna, & dans lesquels il fut toujours vainqueur; de manière, qu'après avoir passé la plus grande partie de sa vie dans la gloire & dans les honneurs, nommé pour la treizième fois Gouverneur & Général de la Beotie, il expira au milieu d'un grand exploit qui exterminoit un Tyran, & rendoit la liberté à toute la Theffalie?

*Beau mot d'un Spartiate à Diagoras.*

*Sage jugement de Plutarque sur les victoires des jeux de la Grece.*

Si sa mort fut douloureuse à ses alliez, elle leur fut encore plus profitable, car les Thebains ayant appris la perte qu'ils venoient de faire, & enflammés du desir de se venger sans délai, envoyèrent très-promptement une armée de sept mille hommes de pied, & de sept cens chevaux, sous la conduite de Malcitas & de Diogiton, qui surprenant Alexandre réduit à l'étroit, & tout consterné de la défaite de son armée, l'obligerent de rendre aux Theffaliens les villes qu'il leur avoit prises, de laisser les Magnesiens, les Phtiotes, & les Achéens en liberté, de retirer ses garnisons

*Les Thebains envoient une armée en Theffalie pour venger la mort de Pelopidas.*

*Le Tyran obligé de subir les conditions qu'il plut aux Thebains de lui imposer.*



de leur païs, & de jurer qu'il obéiroit toujours aux Thebains, & qu'il marcheroit sous leurs ordres contre tous leurs ennemis.

*Comment les Dieux  
le punirent de tous  
ce qu'il avoit fait à  
Pelopidas.*

Les Thebains se contenterent de ces conditions; mais il est à propos de raconter ici la peine que les Dieux firent souffrir bientôt après au Tyran pour tout ce qu'il avoit fait à Pelopidas. Nous avons déjà dit que sa femme Thebé avoit été instruite par lui à ne pas redouter cet éclat extérieur, & cet appareil de tyrannie, quoiqu'elle fût environnée des Satellites & des Bannis qui gardoient le Tyran. Thebé, qui avoit profité de ces leçons, & qui d'ailleurs craignoit la perfidie & haïssoit mortellement la cruauté de son mari, fait avec ses trois freres Tisiphone, Pytholaus, & Lycophron un complot de le tuer, & l'exécute de cette maniere: Tout le Palais du Tyran étoit rempli de Gardes qui veilloient toute la nuit, il n'y avoit qu'une chambre haute, qui étoit gardée par un chien enchaîné, très-dangereux, & qui ne reconnoissoit que le Maître, la Maîtresse, & un seul Esclave qui lui donnoit à manger.

*Thebé conspire avec  
ses trois freres pour  
tuer le Tyran son  
mari.*

*Précaution que le  
Tyran avoit prise  
pour sa sûreté.*

*Comment Thebé con-  
duisit son entreprise.*

Le tems pris pour l'exécution étant venu, Thebé enferme ses freres pendant le jour dans une chambre voisine, & entrant seule, selon sa coutume, dans la chambre d'Alexandre, qu'elle

*Avec ses trois freres Tisiphone,  
Pytholaus & Lycophron.] Tisi-  
phone étoit l'aîné. En cette qua-  
lité il succéda à Alexandre, & il  
regnoit dans le tems que Xeno-*

phon écrivoit cette Histoire. Xenophon mourut l'année suivante, qui étoit la première ou la seconde de l'Olymp. cv.

trouve

trouve endormi, elle sort un moment après, ordonne à l'esclave d'emmener le chien dehors, parce que son mari vouloit dormir en repos, & de peur que l'échelle, par où il falloit monter, ne fit du bruit quand ses freres monteroient, elle emmaillota de laine les échelons. Tout étant ainsi préparé, elle fait monter tout doucement ses freres armez de poignards, & les laissant à la porte qui étoit entr'ouverte, elle rentre, & prenant le cimeterre qui étoit pendu au chevet, elle le leur montre, c'étoit le signal dont ils étoient convenus pour marquer que le Tyran étoit assoupi, & qu'il dormoit tranquillement.

Sur le point de l'exécution, ces jeunes gens se trouvent saisis de frayeur & n'osent avancer; Thebé se met en colere, les appelle lâches, & leur fait des sermens horribles qu'elle va éveiller Alexandre & lui déclarer leur complot. La honte & la crainte les raniment, elle les fait entrer, les mene près du lit, & tient elle-même la lampe. L'un prend le Tyran par les pieds qu'il serre de toute sa force, l'autre le prend par les cheveux, & le troisième le frappe à grands coups de poignard, & le tuë; mort peut-être trop douce & trop prompte pour un monstre si abominable & si cruel, mais pourtant proportionnée & conforme à ses injustices & à ses cruautés, si l'on en considere les circonstances & les suites, car c'est le

*Les freres de Thebé saisis de frayeur au moment de l'exécution.*

*Thebé les menace & les ranime.*

*Le Tyran est tué.*

*Belle reflexion de Plutarque sur cette mort.*

*Mais pourtant proportionnée & conforme à ses injustices & à ses cruautés, si l'on en considere, &c.] Ce jugement de Plutarque est*

*Alexandre, le premier des Tyrans assassiné par sa femme.*

premier des Tyrans qui ait été assassiné par sa propre femme; & après sa mort son corps fut exposé à toutes sortes d'outrages, foulé aux pieds par ses Sujets, & abandonné en proie aux chiens & aux vautours.

remarquable, il ne compte pour rien la mort, mais il compte pour beaucoup les circonstances & les suites. Que ce Tyran de Phères soit assassiné, ce n'est pas une punition suffisante pour un tel monstre; mais qu'il soit assassiné par sa femme, & que son cadavre, après avoir essuyé tous les

outrages d'un peuple irrité, soit jeté à la voyrie, & abandonné aux chiens & aux vautours, voilà le digne salaire de ses injustices & de ses crimes; car dans tous les tems on a regardé cette fin comme une malédiction due aux injustes & aux scelerats.

*Fin de la vie de Pelopidas.*



## MARCELLUS.



**M**ARCUS CLAUDIUS, qui fut cinq fois Consul, étoit fils de Marcus, & il fut le premier de sa Maison qu'on appella *Marcellus*, c'est-à-dire, *Martial*, comme l'écrivit Posidonius. En effet il avoit beaucoup d'expérience & de capacité dans l'Art militaire; il étoit vigoureux & dispos de sa personne, hardi, &

*Qu'on appella Marcellus, c'est-à-dire, Martial.]* Les Romains aimoient fort les noms & les surnoms tirez de Mars, qu'ils regar-

doient comme l'Auteur de leur origine, de-là sont venus, *Marcus*, *Marcus*, *Mamers*, *Mamercus*, & *Marcellus*.

X ij

*On ne doit témoigner  
sa fierté que dans les  
combats.*

*Marcellus amou-  
reux des lettres grec-  
ques & de l'éloquen-  
ce.*

*Ce qui l'empêcha  
d'y faire des progrès.*

*Passage d'Homere  
appliqué aux Ro-  
mains.*

*Guerres que les Ro-  
mains eurent à sou-  
tenir depuis leur en-  
fance jusqu'à leur  
vieillesse.*

homme de main, & naturellement porté à la guerre. Mais cette fierté & cette hauteur, que lui inspiroit son courage, il ne les faisoit paroître que dans les combats; dans tout le reste il étoit posé, doux & humain, & si amoureux des disciplines Grecques, & de l'éloquence, qu'il admiroit & honoroit ceux qui s'y distinguoient, mais il n'y fit pas autant de progrès qu'il auroit désiré, à cause de ses grandes occupations, qui l'empêcherent de s'y appliquer entierement. Car si jamais Dieu a donné aux hommes depuis leur enfance jusqu'à leur vieillesse, comme dit Homere, des guerres difficiles à démêler, ce fut aux premiers des Romains de ce siècle-là. Dans l'enfance ils eurent à combattre contre les Carthaginois pour la Sicile; dans l'âge viril contre les Gaulois pour l'Italie même; & dans la vieillesse encore contre les Carthaginois & contre Annibal; car ils n'eurent pas, comme les autres, le privilège de l'âge qui dispensoit d'aller à la guerre, mais leur noblesse & leur valeur les firent appeler sans relâche au commandement des armées.

Pour Marcellus, il n'y avoit point de combat auquel il ne fût très-exercé & très-adroit, mais

*Depuis leur enfance jusqu'à leur vieillesse, comme dit Homere, des guerres difficiles à démêler.] Ce passage d'Homere est dans le xiv. l. de l'Iliade où Ulysse dit à Agamemnon, qui conseilloit de s'enfuir : Plût à Dieu que vous fussiez à la tête d'une armée composée de lâches, & que vous ne nous commandassiez pas, nous à qui Jupiter a donné à démêler depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse les guerres les plus difficiles, ou à y périr tous, jusqu'au dernier.*

il se surpassoit lui-même & étoit surtout redoutable dans les combats singuliers; jamais il ne refusa aucun défi & tua tous ceux qui l'appellerent. En Sicile, voyant son frere Otacilius en danger, il le couvrit de son bouclier, tua tous ceux qui se jettoient sur lui, & lui sauva la vie. Par toutes ces belles actions il merita encore jeune les couronnes & les autres presens dont les Généraux récompensent la valeur; & sa réputation croissant de jour à autre, le peuple le nomma Edile du premier ordre, & les Prêtres le créèrent Augure. C'est une sorte de Sacerdoce auquel la Loy donne l'Interdiction de la Divination qui se tire des oiseaux.

*C'est-à-dire, aucun  
défi des ennemis.*

*Marcellus sauva son  
frere Otacilius dans  
un combat.*

*Marcellus nommé  
Edile Curule.*

*Fait Augure.*

Pendant son Edilité, il fut obligé malgré lui d'intenter un procès. Il avoit un fils fort jeune, qui portoit même nom que lui, & qui étoit d'une beauté singulière, mais si sage & si bien élevé, qu'il faisoit l'admiration de ses Citoyens. Capitolinus, Collegue de Marcellus dans l'Edilité, homme très-insolent & très-corrompu, devint amoureux de cet enfant, & lui déclara sa passion. Cet enfant rejetta d'abord de lui-même ses propositions, sans en parler à personne; mais voyant qu'il ne se rebutoit point, & qu'il continuoit de le solliciter, il le déclara à son pere. Marcellus, outré de cette injure, défere Capitolinus au Senat; Capitolinus employe toutes sortes de chicanes & de ruses pour éloigner le jugement, & en appelle aux Tribuns; mais les Tribuns ne recevant point son appel, il prend le parti de nier le fait. Comme

*Procès qu'il fit à son  
Collegue Capitolinus.*

*Capitolinus, homme  
fort corrompu.*

*Sagesse du fils de  
Marcellus.*

*Marcellus défere  
Capitolinus au Senat.*

*La rougeur, les larmes & la pudeur d'un enfant prises pour des preuves de l'outrage qu'on avoit voulu lui faire.*

il n'y avoit nuls témoins, qui eussent entendu les propos qu'il avoit tenus à l'enfant, le Senat ordonna que l'enfant comparoîtroit, & seroit entendu. Dès qu'il se presenta, sa rougeur, ses larmes, & sa pudeur mêlée de colere & d'indignation, firent qu'on ne demanda pas d'autres preuves. Capitolinus fut condamné à une grosse amende envers Marcellus, qui en fit faire une table de change toute d'argent, & la consacra aux Dieux.

A peine la premiere guerre Punique, qui avoit duré vingt-deux ans, étoit-elle finie, que voici

*Qui en fit faire une table de change toute d'argent.]* Pour marquer que cet accident étoit arrivé pendant son Edilité; car les Ediles presidoient à tout ce qui concernoit le commerce. Cependant j'avoüe que ce mot ἀργυραμοιβία m'est inconnu, & que je n'en ai vû nulle part aucun exemple. Je recevrais volontiers la leçon d'un manuscrit, ἀργυρὰ λοισβία qui en fit faire des burettes d'argent, λοισβία étoient les petits vases avec lesquels on faisoit les libations, & que l'on appelloit autrement λοισβίδες & σπονδεῖα.

*A peine la premiere guerre Punique, qui avoit duré vingt-deux ans.]* Plutarque confond un peu ici les tems. La premiere guerre Punique dura vingt-quatre ans, car elle commença l'an de Rome 489. & le traité avec les Carthaginois fut fait l'an 512, les Gau-

lois se tenoient encore alors en repos, ils ne commencerent à remuer que quatre ans après; ils s'avancerent jusqu'à Rimini; mais les Boyens s'étant mutinez contre leurs Chefs, tuèrent les Rois Ates & Galates, & ayant ensuite tourné leurs armes contre eux-mêmes, ils se défirent reciproquement, & ceux qui restèrent de cette défaite se retirèrent chez eux. Cinq ans après les Gaulois recommencerent à se préparer à la guerre, sur ce que Flaminius avoit fait partager les terres des Picensiens, qu'ils avoient ôtées aux Senonois dans la Gaule Cisalpine. Ces préparatifs durerent long-tems, & ce ne fut que huit ans après ce partage des terres que la guerre commença veritablement, sous les Chefs Congolitan & Aneroeffe pendant le Consulat de L. Æmilius Papus, & de C. Atilius Re-

Rome engagée dans une nouvelle guerre contre les Gaulois. Les Infubriens, nation Celtique, qui habitent en deçà des Alpes, & qui sont très-puissans par eux-mêmes, appellent encore à leur secours les forces de leurs voisins, & surtout celles des Gaulois qui vendent leurs services à ceux qui veulent les acheter & qui sont appelez Gefates. Et ce qui parut une chose merveilleuse & un effet de la bonne fortune de Rome, ce fut que cette guerre Celtique n'étoit pas venu fondre sur les Romains pendant qu'ils étoient occupez à la guerre contre les Carthaginois, & que les Gaulois s'étant tenus en repos pendant tout le tems que cette guerre avoit duré, comme si véritablement ils avoient attendu pour relever le vaincu, & ne s'étoient presentez contre les Romains qu'après leur victoire, & lorsqu'ils n'avoient plus d'ennemis sur les bras. Cependant cette guerre ne laissa pas de donner beaucoup de frayeur, tant à cause du voisinage de cette Nation qui venoit contr'eux, comme de plein pied, qu'à cause de son ancienne réputation & de son courage; car ce sont les ennemis que les Romains ont toujours le plus redoutez, se souvenant qu'autrefois ils s'étoient rendu maîtres de Rome, & que dès ce tems-là on avoit fait une loy, qui portoit que les Prêtres seroient dispensés de prendre les armes,

*Les Milanois.*

*Les Gaulois Gefates vendent leurs services.*

*Effet merveilleux de la bonne fortune de Rome.*

*Grande faute des Gaulois.*

*La seule occasion où les Prêtres en Italie étoient obligés de prendre les armes.*

gulus, l'an de Rome 528. la troisième année de l'Olympiade cxxxviii. Polyb. liv. 2. Cet éclaircissement étoit nécessaire pour entrer dans le fait que Plutarque raconte ici.



excepté si les Gaulois venoient encore porter la guerre en Italie.

*Selon Polybe ils avoient sept cens mille hommes de pied, & soixante-dix mille chevaux.*

Mais ce qui marquoit le plus la frayeur des Romains, c'est d'un côté les grands préparatifs qu'ils firent dans cette occasion; car on dit qu'on n'avoit jamais vu auparavant, & qu'on ne vit jamais depuis tant de milliers de Romains en armes; & de l'autre côté les nouveutez qu'ils introduisirent dans leurs sacrifices; car eux, qui n'avoient jamais rien admis de barbare, ni d'étranger dans leurs mœurs, ni dans leurs coutumes, mais qui avoient reçu les opinions & les disciplines des Grecs, & qui dans le service des Dieux & dans tout leur culte ne respiroient que douceur & qu'humanité, alors à l'approche de cette guerre ils se virent forcez d'obéir à certains Oracles contenus dans les livres des Sibylles, & se porterent à enterrer tout vivans dans le marché aux bœufs deux Grecs, homme & femme, & deux Gaulois de même, auxquels ils font encore aujourd'hui dans le mois de Novembre des sacrifices secrets, que le peuple n'a pas la liberté de voir.

*Les Romains enterrèrent des hommes vivans.*

Dans les premiers combats qui se donnerent,

*Et se porterent à enterrer tout vivans.] Ils firent encore ce même sacrifice au commencement de la seconde guerre Punique, qui suivit celle-ci; car Tite-Live parle de ces deux sacrifices, liv. XXII. 57. Interim ex fatalibus libris sacrificia aliquot extraordinaria facta, inter qua Gallus &*

*Galla, Gracus & Graca, in foro Boario sub terra vivi demissi sunt in locum saxo conseptum, ibi ante hostiis humanis, minime Romano sacro imbutum.* Par ces mots *ibi ante, &c.* il indique le sacrifice fait au commencement de la guerre contre les Gaulois, dont Plutarque parle.

les

les Romains remportèrent de grandes victoires, & furent aussi très-souvent défaits, mais ni ces bons, ni ces mauvais succès ne terminèrent la guerre, & n'aboutirent à aucun traité. Les Consuls Flaminius & Furius ayant marché contre les Insubriens avec une puissante armée, on rapporta qu'on avoit vu le Fleuve, qui passe par la contrée Picenide, converti en sang, & qu'il avoit paru en même-tems trois lunes sur Rimini. Les Prêtres, qui observerent le vol des oiseaux sur la nomination des Consuls, assurèrent que l'élection de ces deux Consuls étoit vicieuse & faite malheureusement contre les auspices. Le Senat

*C. Flaminius Nepos,  
& P. Furius Calvus,  
l'an de Rome 530.  
l'an 221. avant N. S.*

*Fleuve converti en  
sang, dans le pays de  
Picenum.*

*Trois lunes en même  
tems.*

*Le Senat dévint aux  
Consuls de ne rien  
entreprendre.*

*Les Romains remportèrent de grandes victoires, & furent aussi très-souvent défaits.] C. Atilius Regulus fut tué dans un combat; Congolitan, l'un des Rois des Gaulois, y fut aussi tué; l'autre Roy appelé Aneroeeste se tua lui-même de desespoir.*

*Et qu'il avoit paru en même-tems trois lunes.] Plin. liv. 2. ch. 32. Luna quoque trina, ut Cn. Domitio, Caio Fannio Coss. apparuerit, quas plerique appellaverunt soles nocturnos. Et Julius Obsequens, chap. 92. Cneo Domitio, Caio Fannio Coss. in Gallia tres soles & tres lune visæ. Ce prodige n'est pas bien surprenant, les Parelies & les Paraselenes sont l'effet de la même cause. Plin. écrit que jusqu'à son tems on n'avoit jamais vu à la fois plus de trois Parelies; mais apparem-*

*ment on n'avoit pas bien observé. Gassendi écrit qu'en Pologne l'an 1625. on en vit six. Schenerus observe qu'à Rome le 20. de Mars 1629. il en parut cinq, & l'année suivante le 24. de Janvier on en vit sept, & il ajoute que rien n'empêche qu'on n'en puisse voir jusqu'à onze. Il en est de même des Paraselenes.*

*Et faite malheureusement contre les auspices.] J'ai déjà averti plus d'une fois que Plutarque se sert souvent de mots poétiques pour rendre son style plus agréable & plus fort; ici il emploie le mot *disoptus* qui n'est pas du style ordinaire, & qu'il a emprunté de ce passage d'Eschyle dans sa Tragedie des sept Chefs contre Thebes, v. 844.*

*H. disoptus est*

*Strepitus discors*

allarmé dépêcha aussi-tôt des Couriers à l'armée, avec des lettres qui portoient ordre aux Consuls de revenir promptement à Rome, pour se démettre de leur Charge, & défense expresse de rien entreprendre contre l'ennemi en qualité de Consuls.

*Flaminius n'ouvre  
les lettres du Senat  
qu'après avoir défait  
les ennemis.*

*Le peuple fut sur le  
point de refuser le  
triomphe à Flaminius.*

*Grand respect des  
Romains pour la Re-  
ligion.*

Flaminius ayant reçu ces lettres, ne les ouvrit qu'après qu'il eut défait les ennemis dans un grand combat, & qu'il eut ravagé tout leur pays. Il prend donc le chemin de Rome, & quoiqu'il retournât chargé de dépouilles & d'un gros butin, le peuple n'alla pourtant point au-devant de lui, & peu s'en fallut qu'il ne lui refusât le triomphe, sur ce qu'étant rappelé, il n'étoit pas d'abord parti, & qu'au lieu d'obéir sur le champ aux ordres du Senat, il les avoit méprisés & foulez aux pieds. Encore même après qu'il eut triomphé, il le réduisit en l'état d'homme privé, & l'obligea à se démettre du Consulat avec son Colleague; tant les Romains avoient de respect pour la Religion, faisant dépendre toutes leurs affaires de

*Ce combat a été malheureusement  
entrepris contre les auspices. M.  
Bigot l'avoit marqué à la marge  
de son Exemplaire.*

*Et ne les ouvrit qu'après qu'il  
eut défait les ennemis dans un  
grand combat.] Ce que fit ici  
Flaminius de n'ouvrir les lettres  
du Senat, qu'après avoir exécuté  
ce qu'il projettoit, a été imité de  
nos jours par un grand Capitai-  
ne; mais cela n'appartient qu'à*

ces hommes extraordinaires qui trouvent l'occasion d'un grand exploit, & qui sont sûrs d'y réussir. Au reste, la prudence des Tribuns & la valeur des soldats Romains furent les seules causes du gain de cette bataille, car le Consul Flaminius avoit fait une faute qui devoit la faire perdre. Il avoit mis son armée en bataille sur le bord de la rivière, & ne lui avoit laissé aucun espace de terre.

la seule volonté des Dieux, & ne souffrant jamais, non pas même dans leurs prosperitez les plus grandes, la moindre negligence, ni le moindre mépris pour les anciens Oracles, & pour les usages de leur païs; & tant ils étoient persuadez que ce qui contribuoit le plus au salut de leur ville, c'étoit, non que leurs Magistrats & leurs Généraux vainquissent leurs ennemis, mais qu'ils fussent toujours soumis à leurs Dieux. C'est pour-  
quoi Tiberius Sempronius, qui à cause de sa valeur, & de toutes ses autres vertus, étoit autant aimé & estimé qu'aucun Romain de son tems, étant Consul, nomma lui-même ses successeurs, Scipion, surnommé Nasica, & Caius Marcius Figulus.

*La piété contribua plus au salut des villes que leurs victoires.*

*Sempronius Gracchus, qui fut Consul soixante ans après le Consulat de Flaminius.*

Comme ces Consuls étoient déjà dans les Provinces, qui leur étoient échues, Sempronius s'étant mis par hasard à lire quelques reglemens

re, où les troupes pussent se retirer pour se rallier; de sorte que si elles eussent été poussées, elles auroient été obligées de se jeter dans le fleuve. Polyb. liv. 2.

*Non pas même dans leurs prosperitez les plus grandes.]* C'est une grande louange, car d'ordinaire tout se relâche dans la prosperité, les mœurs, les loix, la religion, &c.

*S'étant mis par hasard à lire quelques reglemens qui regardoient les usages sacrez.]* Il y a dans le texte *σπουδαίους νόμους* des reglemens qui regardoient les

armées; mais j'ai suivi la leçon d'un manuscrit *ἐπὶ τῶν ἱερῶν νόμων*. Ces memoires, que lisoit Sempronius ne regardoient pas seulement les armées, ils regardoient les usages sacrez, & la discipline que suivoient les Augures dans les fonctions de leur charge, c'étoient comme des rituels, où l'on marquoit exactement tout ce qui devoit se pratiquer dans l'élection des Magistrats, & dans toutes les autres occasions, & où tous les cas, qui pouvoient survenir, étoient décidés.

qui regardoient les usages sacrez , il y apperçut une coutume qu'il avoit ignorée , & que voici : *Quand le Magistrat assis hors de la ville dans une maison , ou une logette de louage , pour y observer le vol des oiseaux , vient à être obligé pour quelque cause que ce soit à rentrer dans la ville avant que d'avoir observé les signes sûrs , il ne peut plus se servir de la première loge qu'il a louée , & il doit en prendre une autre d'où il recommencera à observer.* C'est apparemment cette particularité que Sempronius avoit ignorée ; s'étant servi deux fois de la même loge , il avoit nommé ces deux Consuls , & ayant ensuite reconnu sa faute , il la déclara au Senat. Le Senat ne méprisa pas cette négligence comme trop petite , il écrivit sur l'heure aux Consuls , & les Consuls , quittant aussi-tôt leurs Provinces , revinrent à Rome , & se demirent du Consulat. Mais cette aventure n'arriva que long-tems après celui dont nous parlons. Deux Prêtres des plus considérables Maisons de Rome , Cornelius Cethegus , & Quintus Sulpicius furent privez du Sacerdoce , le premier pour avoir présenté les entrailles de la victime contre l'ordre , & le dernier , parce que pendant qu'il offroit un sacrifice , la verge , qui est au haut du bonnet que portent les Prêtres appelez Flamines , étoit tombée. Le Dictateur Minucius

*Plaisante superstition des Romains sur la fait des Augures.*

*Ce qui obligea les Consuls Scipion & Marcius Figulus à quitter leurs Provinces , & à se démettre du Consulat.*

*Deux Prêtres des plus considérables privez du Sacerdoce , & pourquoi.*

*Dans une maison ou une logette de louage.* ] Il manque dans le texte un mot qu'il faut suppléer par un manuscrit *ἐν τῇ οἰκίᾳ* , &c. Le Senat ne méprisa pas cette

*négligence , quoiqu'elle paroisse petite.* ] Le texte est corrompu , il faut lire comme dans un manuscrit , *καὶ τοὺς μὲν οὖν ὄντας* , &c. Le Dictateur Minucius. ] Plus

ayant nommé Général de la Cavalerie Caius Flaminius, sur ce que dans ce moment-là on entendit le cri d'un petit rat, que les Romains appellent *souris*, le peuple les obligea l'un & l'autre à se démettre, & en nomma d'autres en leur place; & en apportant ainsi jusques dans les plus petites choses la dernière exactitude, ils ne tombèrent jamais dans la moindre superstition, parce qu'ils ne firent qu'observer les anciennes coutumes sans y rien changer ni innover.

*Le cri d'une souris fait démettre un Dictateur & un Général de la Cavalerie.*

*On évite la superstition, en se tenant à ce qui est ancien.*

Dès que le Consul Flaminius eut déposé le Consulat, les Magistrats, que les Romains appellent *Interreges*, nommèrent à sa place Marcellus, qui ne fut pas plutôt élu, qu'il prit pour Collegue Scipion. Les Gaulois envoyèrent des Ambassadeurs pour faire des propositions d'acc commodement, & le Senat inclinant à la paix, Marcellus excita le peuple, & le déterminà à la guerre. Cependant après bien des difficultez, la paix ne laissa pas de se conclure; mais on prétend qu'elle fut rompue tout aussi-tôt par les Gètes, qui ayant passé les Alpes au nombre de trente mille, & s'étant joints aux Insubriens, qui étoient en beaucoup plus grand nombre encore, tout

*Marcellus nommé Consul à la place de Flaminius.*

*Cneus Cornelius Scipio.*

*Polybe assure qu'elle ne fut point conclue.*

tarque se trompe ici. Q. Fabius Maximus étoit Dictateur, & non pas Minucius.

*Sans y rien changer ni innover.] La religion se tient toujours aux anciens usages, & la superstition va toujours en changeant ou en ajoutant; mais ici toutes ces*

*minuties, quoiqu'anciennes, n'étoient-elles pas de franches superstitions?*

*Les Magistrats, que les Romains appellent Interreges.] C'étoient des Magistrats que le Senat créoit pendant l'interregne pour nommer un Roy, & dans le tems de*

*Acerres assiégée par les Romains.*

*Le Roy Viridomare avec dix mille Gesates fait le ravage autour du Pô.*

*Marcellus laisse Scipion devant Acerres, & se met aux trousses des Gaulois.*

*Entre Milan & Plaisance.*

*Gaulois adroits aux combats à cheval.*

pleins d'audace & d'esperance, s'approchèrent d'Acerres, ville assise entre le Pô & les Alpes, & qui étoit assiégée par les Romains. Là le Roy Viridomare, prenant dix mille Gesates, va faire le ravage dans tout le pais aux environs du Pô.

Marcellus, informé de ses courses, laisse devant Acerres son Collegue Scipion avec toute son Infanterie legere & pesamment armée, & le tiers de sa Cavalerie, & avec le reste de sa Cavalerie, & six cens hommes de pied des plus legerement armez, il se met aux trousses de ces dix mille Gesates, sans s'arrêter ni jour ni nuit, jusqu'à ce qu'il les eût joints près de Claftidium, petit bourg des Gaules, qui depuis peu venoit d'être soumis aux Romains. Il n'eut pas le tems de faire reposer & rafraîchir ses troupes, car les Barbares furent d'abord avertis de son arrivée, & ils le regarderent comme déjà battu, voyant le peu d'Infanterie qui le suivoit, & ne faisant pas grand compte de sa Cavalerie. Car étant fort adroits aux combats à cheval, de même que tous les Gaulois, & croyant avoir de ce côté-là un grand avantage, ils se voyoient encore en cette occasion fort superieurs

la République pour nommer de nouveaux Magistrats, quand ils n'en avoient pas de legitimes.

*S'approchant d'Acerres, ville assise entre le Pô & les Alpes, & qui étoit assiégée par les Romains.] On s'étoit fort trompé à ce passage; c'étoient les Romains qui*

assiégeoient Acerres, & non pas les Gaulois. Les Gaulois ne pouvant secourir la place, firent passer le Pô à une partie de leurs troupes, & allerent assiéger Claftidium pour faire diversion. V. Polyb. liv. 2. p. 121.

en nombre à Marcellus. Ils marchent donc droit à lui avec une impétuosité pleine de fureur & avec de grandes menaces, comme affûrez de l'enlever d'emblée ; leur Roy Viridomare, superbement monté, devançoit ses bataillons & ses escadrons. Marcellus, pour les empêcher de l'envelopper à cause de son peu de troupes, étendit le plus qu'il put ses aîles de Cavalerie, & leur fit occuper un grand terrain, en les diminuant & affoiblissant peu à peu, jusqu'à ce qu'il présentât un front à peu près égal à celui de l'armée ennemie.

*Prudence de Marcellus.*

Cela fait, comme il s'ébranloit pour charger, il arriva que son cheval, effrayé des cris & des bravades des Gaulois, tourna tout d'un coup en arriere, & emporta Marcellus malgré lui. Marcellus craignant que ce mouvement, pris à mauvais augure par la superstition, ne jette le désordre dans ses troupes, tire promptement la bride à son cheval, & lui faisant achever le tour, se remet en presence & adore le soleil, pour faire croire que ce mouvement n'est point arrivé à l'avanture, mais qu'il l'a fait exprès pour cet acte de Religion, car c'est la coutume des Romains d'adorer les Dieux en tournant. Sur le point de se mêler avec les Gaulois, il voïa qu'il consacrerait à Jupiter Feretrien les plus belles armes prises sur les ennemis. Dans ce moment le Roy des Gaulois l'apperçut, & jugeant bien aux marques dont il étoit revêtu, que c'étoit-là le Général des Romains, il poussa son cheval à toute bride, l'ap-

*Marcellus emporté par son cheval.*

*Presence d'esprit de Marcellus.*

*Les Romains adoroient en tournant : On peut voir les remarques sur la vie de Numa, tom. 1. pag. 332.*

*V. les Rem. sur la vie de Romulus, tom. 1. pag. 126.*



pellant à haute voix pour le défier au combat, & branlant une longue & pesante pique ; c'étoit un homme très-bien fait, d'une taille avantageuse & fort supérieure à celle des autres Gaulois, & si brillant de l'éclat de ses armes enrichies d'or & d'argent, & rehaussées de pourpre & des plus vives couleurs, qu'il paroissoit comme l'éclair.

Marcellus frappé de cet éclat parcourt des yeux toute l'armée ennemie, & voyant que les plus belles armes étoient celles de ce Roy, il ne doute point que ce ne soient-là celles qu'il a vouées à Jupiter. Poussant donc à lui de toute sa force, il perce sa cuirasse avec sa pique ; le coup augmenté par la vitesse & par la force du cheval, fut si roide, qu'il jetta le Roy à la renverse. Marcellus revient sur lui, lui appuye un second & un troisième coup qui achevent de le tuer, & sautant promptement à terre, il le dépouille de ses armes, & les prenant entre ses bras, il les élève vers le ciel, & dit : O Jupiter Feretrien, qui du haut des cieux contemplez & dirigez les actions & les grands exploits des Capitaines & des Généraux dans les sanglantes batailles, je vous prends à témoin que je suis le troisième Général des Romains, qui ayant défait & tué de ma propre main le Roy & le Général des ennemis, vous ai consacré ses plus belles dépouilles. Accordez-nous donc, grand Dieu, une fortune semblable dans tout le cours de cette guerre que nous allons continuer.

Cette prière achevée, la Cavalerie Romaine se mêla

*Marcellus tue de sa main le Roy Viridomare, & consacre ses armes à Jupiter Feretrien.*

mêla avec la Cavalerie & l'Infanterie des Gaulois, qui combattoient ensemble & sans être séparées, & remporta une victoire presque incroyable, & aussi singulière que complete. Car on prétend que ni auparavant ni depuis on n'a vû une poignée de gens de cheval défaire une Cavalerie & une Infanterie si nombreuse. Marcellus en tua la plus grande partie, prit leurs armes & leur bagage, & alla rejoindre son Collegue, qui ne faisoit pas si heureusement la guerre contre les autres Gaulois devant Milan, qui est une ville très-grande, très-peuplée, & la Metropole de tout le païs. C'est pourquoi les Gaulois la défendoient si opiniâtrement & avec tant de courage, & tenoient le Consul Scipion comme assiégé. Mais d'abord après le retour de Marcellus, les Gesates, qui apprirent la défaite de leurs troupes, & la mort de leur Roy, ayant voulu s'en retourner à toute force, Milan fut pris, & les Gaulois rendirent

*Marcellus avec une poignée de gens de cheval, défit une nombreuse armée de Gaulois.*

*Milan pris, toutes les autres villes ren-*

*Et remporta une victoire presque incroyable, & aussi singulière que complete.] Le mot du texte *νικη* pourroit être expliqué; cependant je croi qu'on doit suivre la leçon que presente un manuscrit *νικη* & *ῥόνη*, & une victoire presque incroyable & extraordinaire, & par sa forme & par sa maniere du combat, *νικη* répond à la forme de la bataille, & *ῥόνη* à la maniere dont la victoire fut gagnée, qui toutes deux sont extraordinaires & singulieres.*

*qui ne faisoit pas si heureusement la guerre contre les autres Gaulois devant Milan.] Scipion, son Collegue, prit Acerres; les Gaulois se retirerent à Milan; Scipion les y suivit, & en s'en retournant à Acerres il reçut un échec qui fut bientôt réparé. Les Gaulois tomberent sur son arriere-garde qu'ils taillerent en pieces, & mirent une partie de l'armée en déroute. Mais Scipion étant revenu sur eux avec son avant-garde, arrêta les fuyards, arracha aux Gaulois la victoire, qu'ils avoient*

*Et alla rejoindre son Collegue,*

**Tome III.**

**Z**

*donnés aux Romains ,  
& la paix faite.*

*Le triomphe décerné  
à Marcellus.*

toutes leurs autres villes aux Romains qui leur accordèrent la paix à des conditions raisonnables.

Le Senat décerna à Marcellus seul l'honneur du triomphe, & son triomphe fut un des plus merveilleux, tant par les grandes richesses & par la quantité de belles dépouilles, que par le grand nombre & par la taille prodigieuse des captifs, & par la magnificence de tout l'appareil. Mais le spectacle le plus agréable & le plus nouveau, ce fut Marcellus lui-même, portant à Jupiter l'armure du Roy barbare; car ayant fait tailler le tronc d'un chêne, & l'ayant accommodé en forme de trophée, il le revêtit de ces armes en les arrangeant proprement & avec ordre.

Quand toute la pompe se fut mise en marche, il monta sur un char à quatre chevaux, & prenant ce chêne ainsi ajusté il traversa toute la ville, les épaules chargées de ce trophée, qui avoit la figure d'un homme armé, & qui faisoit le plus superbe ornement de son triomphe. Toute l'armée le suivait avec des armes magnifiques, en chantant des chansons composées pour cette cérémonie, & des chants de victoire à la louange de Jupiter, & de leur Général.

déjà remportée, & retourna à Milan qu'il prit de force. Ce fut là que Marcellus le joignit.

*Car ayant fait tailler le tronc d'un chêne.] Il y a dans le texte* *ἀπὸς γὰρ ἐκείνου ἀρμένον.* *Il est visible que ce mot* *ἐκείνου* *est*

corrompu, car il ne signifie rien. Henry Estienne a fort bien corrigé *ἐκείνου*; *ἐκείατος* signifie sec, ce que Virgile appelle *fissile robur*. Hesych. *ἐκείατος ἐκείατος*.

Dès qu'il fut arrivé dans cet ordre au Temple de Jupiter Feretrien, il planta ce trophée, & le consacra. Voilà le troisième & le dernier Capitaine qui ait eu cet honneur jusqu'à notre tems. Le premier, qui remporta ces sortes de dépouilles opimes, ce fut Romulus, après avoir tué Acron, Roy des Ceninéens; le second, ce fut Cornelius Cossus, qui défit & tua Tolumnius, Roy des Tos-cans; & le troisième, ce fut Marcellus, après avoir tué Viridomare, Roy des Gaulois. Depuis Marcellus jusqu'à aujourd'hui, il n'y a pas eu un seul Capitaine qui ait eu cet avantage. Le Dieu, auquel on consacre ces dépouilles, est appelé *Jupiter Feretrien*, selon quelques-uns, du mot Grec *feretrum*, qui signifie un char, parce que c'est sur un char qu'on lui porte ce trophée avec beaucoup de pompe; car la langue Grecque étoit encore alors fort mêlée avec la langue Latine. Les autres prétendent que *Feretrien* est un surnom de Jupiter, qui signifie proprement *lançant la foudre*, car ce que nous appelons *tuprein*, \* les Romains l'appellent *ferire*. Enfin il y a un troisième parti, qui veut que ce surnom soit tiré des coups qu'on donne à la guerre; car dans les combats, quand les Romains chargent, ou poursuivent l'ennemi, ils crient les uns aux autres, *feri, feri*, c'est-à-dire, *frappe, tue*. Les armes que l'on ôte aux ennemis ils les appellent en general *dépouilles*, mais celles que le Général ôte au Général des ennemis qu'il a tué, ils les appellent particulièrement *dépouilles opimes*.

*Marcellus, le troisième Général qui offrit à Jupiter les dépouilles opimes*

*La langue Grecque fort mêlée avec la Latine encore du tems de Marcellus.*

*\* C'est-à-dire frapper.*

*Les Commentaires  
de Numa Pompilius.*

Cependant il y a des Auteurs qui écrivent que Numa Pompilius dans ses Commentaires fait mention de premières, secondes, & troisièmes dépouilles opimes; qu'il ordonne que les premières soient consacrées à Jupiter Feretrien, les secondes à Mars, & les troisièmes à Quirinus; & qu'il veut que ceux qui les ont gagnées, aient, le premier trois cens asses, le second, deux cens, & le troisième, cent. Mais l'opinion la plus generale & la plus reçue est, que les seules dépouilles honorables & qui meritent le nom d'opimes, ce sont les premières, celles qui se gagnent en bataille rangée & par le Général qui tué le Général des ennemis. En voilà assez sur cette matiere.

*L'as Romain étoit  
la dixième partie du  
denier, ou de la  
drachme, & valoit  
un sol.*

*Les seules verisables  
dépouilles opimes,  
celles.*

*Coupe d'or faite  
d'une partie du butin;  
& envoyée à  
Delphes.*

Les Romains eurent tant de joye de cette victoire & de la fin de cette guerre, que d'une partie du butin ils firent faire une coupe d'or, qu'ils envoyèrent à Delphes à Apollon Pythien, comme un monument de leur reconnoissance; qu'ils partagerent liberalement les dépouilles avec les villes, qui avoient embrassé leur parti, & qu'ils en envoyèrent une grande partie à Hieron, Roy de Syracuse, leur ami & leur Allié.

*Quatre ans après.*

Quelque tems après, Annibal étant entré en Italie, Marcellus fut envoyé en Sicile avec une flotte. Deux ans après arriva la malheureuse défaite de Cannes, où plusieurs milliers de Romains furent tuez; le peu qui se sauva, se retira à Canuse, & l'on s'attendoit bien qu'Annibal pousseroit droit à Rome, après avoir défait les plus grandes forces.

des Romains. Marcellus envoya quinze cens hommes de ses troupes de mer pour garder la ville; & sur un ordre du Senat il se rendit à Canuse. Là, s'étant mis à la tête des troupes qui s'y étoient retirées après la bataille, il les fait sortir de leurs retranchemens, résolu de défendre le plat pays.

En ces tems-là tous les Principaux des Romains & leurs plus grands Capitaines avoient péri dans les combats. Ils avoient encore Fabius Maximus, Fabius Maximus, ses lenteurs & ses précautions. grand personnage, homme de bien & plein de capacité. Mais ses grandes précautions & ses réflexions continuelles, pour ne rien hazarder & ne rien perdre, passoient pour défaut de courage & pour lenteur dans l'exécution. Le regardant donc comme très-propre à la défense & nullement à l'attaque, ils eurent recours à Marcellus, & mêlant sagement son activité & son audace avec la lenteur & la sage prévoyance de Fabius, ils les nommèrent souvent tous deux Consuls ensemble, & quelquefois ils envoyèrent l'un en qualité de Consul, & l'autre en qualité de Proconsul. Aussi Posidonius écrit que Fabius étoit Fabius Maximus appelé le bouclier, & Marcellus l'épée des Romains. appelé par cette raison le bouclier, & Marcellus l'épée. Et Annibal lui-même disoit, qu'il craignoit Beau mot d'Annibal sur Fabius & sur Marcellus. Fabius comme son Gouverneur, & Marcellus comme son ennemi; car Fabius l'empêchoit de faire du mal, & Marcellus lui en faisoit.

La victoire d'Annibal avoit inspiré à tous ses soldats tant de dissolution & de sécurité qu'ils se débandoient par la campagne; Marcellus tom-

bant sur ces troupes écartées, en faisoit un grand carnage, & alloit ainsi diminuant les forces de l'ennemi. Il alla ensuite au secours de Naples & de Nole. Après avoir rassuré les Napolitains & les avoir confirmés dans la bonne disposition où ils étoient d'eux-mêmes pour les Romains, il entra dans Nole où il trouva une grande division; le Senat ne pouvant retenir le peuple, qui à toute force vouloit embrasser le parti d'Annibal. Il y avoit dans la ville un homme des plus illustres par sa naissance, & très-célèbre par sa valeur, qui avoit nom Bandius, & qui s'étoit extrêmement distingué à la bataille de Cannes, où après avoir tué un grand nombre de Carthaginois, il étoit tombé enfin sur un monceau de morts, le corps percé d'une infinité de traits. Annibal l'ayant trouvé en cet état, avoit admiré son courage, l'avoit fait panser, & après avoir lié amitié avec lui, & lui avoir accordé le droit d'hospitalité, il l'avoit renvoyé, non-seulement sans rançon, mais chargé de présents. Bandius, pour lui marquer sa reconnoissance étoit un des plus ardens pour son parti, & fortifiant le peuple, il le portoit à la révolte. Marcellus trouvoit qu'il n'étoit ni pieux, ni juste de faire mourir un homme si considérable, & qui avoit si souvent exposé sa personne, en partageant avec les Romains les plus grands périls dans les batailles qu'ils avoient données. D'ailleurs Marcellus joignoit à beaucoup de douceur &

*Bandius de Nole, illustre par sa naissance & par sa valeur.*

*Traitement honorable qu'il avoit reçu d'Annibal.*

*Bandius très-ardent pour le parti d'Annibal.*

*D'ailleurs Marcellus joignoit à beaucoup de douceur & d'humanité,*

d'humanité une probité & une courtoisie pleine  
d'affabilité & très-capable d'attirer la confiance,  
& de gagner l'affection de tout le monde, & sur-  
tout d'un ambitieux.

*Qualitez qui atti-  
roient à Marcellus  
l'affection de tout le  
monde.*

Un jour donc Bandius étant allé lui faire sa  
cour, Marcellus lui demanda qui il étoit. Ce n'est  
pas qu'il ne le connût de longue main, mais il  
cherchoit un prétexte & une entrée à la conver-  
sation qu'il vouloit avoir avec lui. Bandius lui  
ayant dit son nom, Marcellus comme ravi & plein  
d'admiration : *Quoi, lui dit-il, vous êtes ce Bandius  
dont on parle tant à Rome, comme de celui qui a com-  
battu si vaillamment à la bataille de Cannes, & qui seul  
n'a pas abandonné le Consul Paul Emile, mais a reçu  
sur son corps la plupart des traits destinez à ce Général?*  
Bandius lui ayant répondu que c'étoit lui-même,  
& lui ayant montré les cicatrices de ses blessures :  
*Eh, lui dit Marcellus, comment, après nous avoir  
donné de si grandes marques de votre amitié, n'êtes-  
vous donc pas venu d'abord à nous? Pensez-vous que  
nous soyons assez ingrats pour ne sçavoir pas récompenser  
la vertu de nos amis, nous qui sçavons si bien estimer &  
honorer celle de nos ennemis-mêmes?* Après ces gra-  
cieuses paroles, qui furent accompagnées de beau-  
coup de caresses, il lui fit présent d'un beau cheval  
de bataille, & lui donna cinq cens drachmes d'ar-  
gent. Depuis ce moment Bandius servit comme

*Adresse de Marcel-  
lus pour regagner  
Bandius.*

*Deux cens cinquante  
livres.*

*une probité & une courtoisie.]* pas à Bandius. La suite le prou-  
ve manifestement, on s'étoit fort  
Plutarque donne toutes ces bon-  
nes qualitez à Marcellus, & non trompé à ce passage.



*Affection de Bandins  
pour Marcellus, &  
les grands services  
qu'il lui rendit.*

de garde à Marcellus, ne l'abandonna pas un moment, & se montra très-âpre à découvrir & à dénoncer ceux qui tenoient le parti contraire, qui étoient en fort grand nombre, & qui avoient résolu, dès que les Romains seroient sortis pour marcher aux ennemis, de fermer les portes, de piller leur bagage, & de se rendre aux Carthaginois.

*Stratagème de Mar-  
cellus pour tromper  
Annibal.*

Marcellus, averti de cette conspiration, range ses troupes en bataille dans la ville-même, place le bagage à la queue, & fait publier à son de trompe des défenses aux Habitans de paroître sur les murailles. Cette solitude trompa Annibal, qui voyant les murailles désertes, ne douta point qu'il n'y eût une grande sédition dans la ville, & plein de confiance il s'en approchoit avec moins d'ordre & de précaution. Dans ce moment Marcellus commande qu'on ouvre la porte qui est devant lui, & sortant avec sa meilleure Cavalerie, il charge de front l'ennemi & l'enfonce. Un moment après on ouvre une seconde porte, l'Infanterie sort rapidement & avec de grands cris. Et

*Un moment après on ouvre une  
seconde porte.] Plutarque me-  
nage ici les sorties de Marcellus  
comme un Poëte les surprises  
dans une Tragedie. Tite-Live  
conte la chose un peu différem-  
ment, & d'une manière plus vrai-  
semblable, xxiii. 16. Il dit que  
Marcellus mit son armée en ba-  
taille dans la ville, vis-à-vis des  
trois portes qui regardoient l'en-  
nemi; que vis-à-vis de la porte*

*du milieu il plaça les Legions &  
la Cavalerie Romaine, & que  
vis-à-vis des deux autres portes  
à droite & à gauche, il plaça les  
nouveaux soldats, l'armure lé-  
gère, & la Cavalerie des Alliez;  
qu'il mit le bagage derrière avec  
un corps pour le garder. Comme  
l'ennemi approchoit, Marcellus  
fait ouvrir tout d'un coup la por-  
te du milieu, donne ordre aux  
trompettes de sonner la charge,  
comme*

## MARCELLUS. 185

comme Annibal veut partager ses troupes pour faire tête à ces derniers, on ouvre une troisième porte, tout le reste des troupes Romaines fort en même-tems, & tombe sur les ennemis étonnez de cette sortie imprévue, & qui se défendoient mollement contre les premiers à cause de ceux qui en second lieu leur étoient tombez sur les bras.

Ce fut en cette occasion que les troupes d'Annibal plierent pour la première fois devant les Romains, & qu'elles se laisserent pousser jusques dans leur camp avec beaucoup de frayeur & grande perte, car on dit qu'Annibal perdit plus de cinq mille hommes, & que Marcellus n'en perdit pas plus de cinq cens. Tite-Live n'ose pas assurer que la défaite ait été si considérable, & qu'il y ait eu tant de morts du côté des Carthaginois, il convient seulement que le succès de ce combat releva infiniment la gloire de Marcellus, & inspira aux Romains au milieu de leurs malheurs une audace merveilleuse, en leur faisant concevoir qu'ils combattoient contre un ennemi qui n'étoit ni invulnérable ni invincible, & qui pouvoit être entamé & battu. C'est pourquoi l'un des Consuls de l'année suivante ayant été tué, le

*Marcellus bat Annibal devant Nola,*

& aux troupes de jeter de grands cris, & fait sortir d'abord l'Infanterie, & ensuite la Cavalerie. Cette première charge aiant mis quelque désordre dans le corps de bataille d'Annibal, les Lieutenans de Marcellus sortent en

même-tems par les deux autres portes, & fondent sur les ailes des ennemis, &c. Tite-Live ne met que deux momens, & Plutarque en met trois.

*L'un des Consuls de l'année suivante ayant été tué.] L. Posthu-*

*Tome III.*

*Aa*

peuple appella à sa place Marcellus qui étoit absent, & malgré les Magistrats fit différer les comices pour l'élection jusqu'à son retour. A son arrivée il est élu Consul par tous les suffrages; mais le tonnerre s'étant fait entendre dans le moment, les Augures virent bien que l'élection étoit vicieuse, ils n'osoient pourtant s'y opposer ouvertement, car ils craignoient le peuple, mais Marcellus se démit de lui-même; cela n'empêcha pas qu'on ne lui continuât le commandement, on le nomma Proconsul, & d'abord il s'en retourna à Nole, où il commença à châtier tous ceux qui s'étoient déclarés pour les Carthaginois.

*Marcellus se démit du Consulat à cause du tonnerre qui avoit rendu son élection vicieuse.*

*Il est envoyé en qualité de Proconsul.*

mius Albinus Consul désigné avec Tib. Sempronius Gracchus; il fut tué avec toute son armée par les Gaulois, & d'une manière bien singulière. Il devoit passer par une forêt, nommée *la forêt Litane*. Les Gaulois avoient coupé tous les arbres de cette forêt, qui étoit sur son chemin, de telle sorte qu'ils restoiént tous debout, mais le moindre mouvement les devoit faire tomber. Quand Albinus fut engagé dans la forêt avec son armée, qui étoit de vingt-cinq mille hommes, les Gaulois, qui étoient cachez, poussèrent les arbres qui étoient près d'eux, ces arbres tombèrent sur les arbres voisins, & tombant ainsi tous presque dans un moment, ils accablèrent hommes & chevaux. Ceux qui échaperent

de cette ruine, furent tuez par les Gaulois, & le Consul fut tué en combattant. Les Gaulois lui couperent la tête, & après avoir vuidé le crâne, ils le firent garnir d'or, & s'en servirent dans leurs fêtes à faire les libations. Tite-Live xxiii. 24. Cela arriva quelques mois après la bataille de Cannes.

*Le peuple appella à sa place Marcellus qui étoit absent.* ] Le Senat l'avoit envoyé dans la Campanie pour faire l'échange des armées. Le peuple crut que le Senat l'avoit éloigné exprès, afin qu'il ne fût pas présent pendant les Comices, & voulut qu'on attendit son retour. Tite-Live xxiii. 31.

*Où il commença à châtier tous ceux.* ] Il avoit d'abord fait cou-

Annibal vint en diligence pour les secourir, & presenta la bataille à Marcellus; Marcellus ne voulut pas l'accepter, mais quelques jours après voyant qu'Annibal, qui ne s'attendoit plus à un combat, avoit envoyé la plus grande partie de son armée fourrager & piller le païs, il va l'attaquer brusquement après avoir donné à son Infanterie de grands pieux, dont on combat sur les vaisseaux, & leur avoir enseigné à s'en servir en frappant de loin les Carthaginois, qui ne combattoient qu'avec des épées fort courtes, ou de petits javelots, qu'ils ne sçavoient pas même lancer. Cela fut cause que tous ceux qui se presenterent pour lui tenir tête, furent contraints de tourner

*Marcellus bat encore Annibal.*

per la tête à soixante-dix habitants de Nole, & confisqué leurs biens au profit du peuple Romain. Plutarque parle ici des ravages que Marcellus fit dans le païs des Hirpins & des Samnites, où il mit tout à feu & à sang. Liv. xxiii. 41.

*Mais quelques jours après voyant qu'Annibal.* ] Deux jours avant cette bataille, il y avoit eu un grand combat devant les murailles de Nole. Car comme Annibal s'approchoit pour donner un assaut general à la place, Marcellus sortit contre lui, & renversa d'abord tout ce qui osa lui faire tête. Le combat auroit été très-rude, mais il survint un orage si furieux, qu'il sépara les combattans. Liv. xxiii. 44.

*Qui ne combattoient qu'avec des*

*épées fort courtes.* ] Voici les Carthaginois qui n'ont que des épées fort courtes. Nous avons vu dans la vie de Lycurgue que les Spartiates en avoient de si courtes, qu'on en faisoit des railleries, en disant que les batteleurs les avaloient sur les théâtres. Celles des Romains n'avoient pas plus de quatorze ou quinze pouces de lame, & celles des Gaulois n'étoient gueres plus longues; d'où sont donc venues ces longues épées dont on se sert aujourd'hui, & avec lesquelles on tuë l'ennemi sans le joindre? Plutarque parle en quelque endroit des longues épées des Cimbres. Apparament cet usage est venu des peuples qui combattoient dedessus des chameaux & des dromadaires, & qui par

A a ij

le dos, & de fuir à vauderoute, laissant sur le champ de bataille cinq mille morts, & quatre éléphants, deux tuez & deux pris en vie. Et ce qui fut encore plus considérable, plus de trois cens cavaliers Espagnols & Nomades vinrent se rendre aux Romains; aventure qui n'étoit encore jamais arrivée à Annibal, car quoiqu'il eût une armée composée de plusieurs Nations Barbares, & toutes aussi différentes par les mœurs que par le langage, il l'avoit pourtant maintenue jusqu'alors ensemble en bonne intelligence, & dans une étroite union. Ces trois cens cavaliers demeurèrent toujours fideles à Marcellus & aux autres Capitaines, qui eurent après lui le commandement des armées.

*Marcellus nommé Consul pour la troisième fois.*

Marcellus, nommé Consul pour la troisième

conséquent avoient besoin de longues épées : Les courtes ne leur auroient de rien servi.

*Laissant sur le champ de bataille cinq mille morts.]* Il y eut plus de cinq mille hommes tuez, six cens prisonniers, dix-huit enseignes prises, & deux éléphants, & quatre autres tuez, & il n'y eut pas mille morts du côté des Romains. Liv. xxiii. 46.

*Plus de trois cens cavaliers Espagnols & Nomades.]* Tite-Live en met mille deux cens soixante & douze, ce qui paroît plus vrai, & je croi qu'il faut rétablir ici ce nombre; car il semble que pour trois cens, Plutarque n'auroit pas dit, *ce qui est plus consi-*

*derable.* Cinq mille morts, six cens prisonniers, & toutes les autres marques d'une victoire entière, sont certainement plus considérables que trois cens rendus.

*Marcellus nommé Consul pour la troisième fois, passe en Sicile.]* La seconde année de l'Olympiade 141. l'an de Rome 539. deux cens douze ans avant N.S. Plutarque oublie ici une troisième victoire que Marcellus gagna contre Annibal devant Nole. Ayant appris qu'Annibal s'approchoit encore de cette place, il resolut d'aller audevant de lui; dans ce dessein il fit sortir la nuit Claudius Nero avec la Cavalerie par la porte opposée au chemin.

fois, passe en Sicile, car les grandes victoires d'Annibal avoient si fort élevé le courage aux Carthaginois, qu'ils pensoient à reconquerir cette Isle, surtout depuis que la mort d'Hieronimus, Tyran de Syracuse, avoit jetté le trouble & la division parmi les Syracusains, c'est pourquoi les Romains y avoient déjà envoyé une armée sous la conduite d'Appius Claudius.

Dès que Marcellus eut pris le commandement

par où Annibal venoit à lui, & lui ordonna de faire un grand circuit, de suivre Annibal, & de le prendre en queue dès qu'il verroit le combat commencé; on ne sçait si Neron s'égara la nuit, ou s'il n'eut pas assez de tems pour executer cet ordre; mais s'il fût arrivé à point nommé, Annibal étoit entierement défait. Marcellus seul l'avoit déjà battu, mais n'ayant pas assez de Cavalerie, il n'osa le suivre, & fit sonner la retraite. Annibal perdit plus de deux mille hommes, & les Romains moins de quatre cens. Neron rentra le soir dans Nole, après avoir inutilement fatigué ses troupes sans avoir vû l'ennemi. Marcellus le maltraita fort, & lui dit qu'il n'avoit tenu qu'à lui qu'il n'eût rendu ce jour là à Annibal l'échec que les Romains avoient reçu à la journée de Cannes. Liv. xxiv. 17.

*La mort d'Hieronimus.* ] Qui fut tué par ses Sujets dans la ville des Leontins; il étoit fils de Gelon, & petit-fils d'Hieron. Gelon

son pere mourut le premier. Hieron son grand-pere mourut après son fils à l'âge de quatre-vingt-dix ans, & Hieronimus, qui n'en avoit pas encore quinze, fut tué quelques mois après. Ces trois morts arriverent dans les derniers mois de l'année, qui précéda ce troisième Consulat de Marcellus. Tite-Live fait un beau portrait de la sagesse du grand-pere, & de la folie du petit-fils, xxiv. 5. 6.

*C'est pourquoi les Romains y avoient déjà envoyé une armée.* ] Ils y avoient envoyé Appius Claudius en qualité de Preteur. Il y étoit avant la mort d'Hieronimus, qui se moqua des Ambassadeurs qu'il lui avoit envoyez pour le maintenir dans l'alliance des Romains. *Quelle a été, leur dit-il, votre fortune à la journée de Cannes? Les Ambassadeurs d'Annibal m'en disent des choses incroyables. Je veux en sçavoir la vérité pour voir sur cela le parti que j'ai à prendre.* Réponse assez fiere pour un homme qui n'a pas encore quinze ans.

A a iij,

*Courage & grandeur d'ame des Romains après la bataille de Cannes.*

de cette armée de Sicile, voilà un grand nombre de Romains qui vinrent se jeter à ses pieds pour implorer son secours dans la calamité où ils se trouvoient. De tous ceux qui combattirent à la bataille de Cannes, les uns prirent la fuite, & les autres furent faits prisonniers ; & ces derniers étoient en si grand nombre, qu'on eût dit qu'il ne restoit pas aux Romains assez d'hommes pour défendre leurs murailles. Mais il leur restoit un si grand courage & une telle grandeur d'ame, qu'Annibal offrant de leur rendre leurs prisonniers pour une très-petite rançon, non-seulement ils le refusèrent, mais ils ordonnerent encore qu'on les laisseroit tuer ou vendre hors de l'Italie sans s'en mettre en peine, & que ceux qui s'étoient sauvez par la fuite, on les enverroit en Sicile avec expresse défense de rentrer en Italie pendant qu'on auroit la guerre contre Annibal.

*Marcellus écrit au Senat pour lui demander la permission de faire des recrues de ceux qui avoient fui à la bataille de Cannes.*

Ces malheureux étant donc venus en foule trouver Marcellus, se prosternerent à ses pieds avec de grands cris & avec des torrens de larmes, & lui demanderent la grace d'être remis dans les troupes, lui faisant de grandes promesses qu'ils prouveroient par leurs actions que leur fuite étoit arrivée plutôt par quelque infortune, que par leur lâcheté. Marcellus touché de compassion pour eux, écrivit au Senat, & le pria de lui donner la permission de faire de ces pauvres gens les recrues de ses troupes à mesure qu'il en manqueroit. Le Senat délibéra long-tems sur cette de-

mande, & la chose murement considérée, il fit cette réponse en forme de décret : *Que pour les* Generouse réponse du Senat à Marcellus.  
*necessitez de l'Etat les Romains n'avoient nul besoin*  
*d'hommes lâches ; & si Marcellus vouloit se servir de*  
*telles gens, il le pouvoit, mais à condition qu'il ne don-*  
*neroit à aucun d'eux, quoiqu'ils pussent faire, ni cour-*  
*onne, ni autre prix dont on recompense la valeur.*

Cet arrêt affligea Marcellus, & après la guerre finie, il ne fut pas plutôt de retour à Rome, qu'il se plaignit hautement au Senat de ce qu'après tous les services qu'il leur avoit rendus, ils n'avoient pas seulement daigné lui accorder la grace de rétablir l'honneur & de corriger l'infortune de leurs pauvres Citoyens. Marcellus se plaint de cette rigueur du Senat.

Son premier soin dans la Sicile fut de se venger de la perfidie d'Hippocrate, Général des Syracusains, qui pour favoriser les Carthaginois, & pour se rendre, par leur moyen, maître & Tyran de la Sicile, avoit contre la foi des traitéz attaqué les Romains près de la ville des Leontins, & en avoit tué un grand nombre. Marcellus va donc avec toute son armée assiéger cette place, la prend Il se venge de la perfidie d'Hippocrate.

*Il le pouvoit, mais à condition.]*  
 Cette severité du Senat paroît étrange dans l'extrémité où les Romains se trouvoient alors ; mais c'est de cette extrémité même qu'il tiroit les raisons de cette conduite. Quel effet ne devoit pas produire sur les troupes un exemple si mortifiant ? Les Romains étoient assurez de tirer plus d'avantage de ce décret si

rigoureux, qu'ils n'en auroient tiré de tous ces soldats, si Marcellus les avoit fait rentrer dans le service.

*De la perfidie d'Hippocrate.]*  
 Cet Hippocrate & son frere Epicyde, étoient Carthaginois de naissance, mais originaires de Syracuse, d'où leur ayeul avoit été banni, & s'étoit allé établir à Carthage où il se maria. Anni-



*Traitement que Marcellus fit aux deserteurs pris dans la ville des Leontins. Il y en avoit deux mille.*

d'affaut, ne fait aucun mal ni aux habitans ni aux gens de guerre, mais pour tous les deserteurs qu'il y trouva, après les avoir fait fouëtter de verges, il les fit tous mourir. Hippocrate envoie à Syracuse cette nouvelle mêlée de beaucoup de choses fausses, car il fait entendre aux Syracusains que Marcellus a tué soldats & Citoyens sans distinction, qu'il n'a pardonné à aucun homme en âge de porter les armes, & qu'il a pillé la ville, & pendant que les Syracusains sont dans la frayeur & dans la consternation, il arrive soudainement, & s'empare de leur ville.

*Hippocrate s'empare de Syracuse.*

*Marcellus marche contre lui.*

Marcellus informé de cet attentat, part de la ville des Leontins avec toutes ses forces, va camper près de Syracuse, & envoie dans la place des Ambassadeurs pour apprendre aux habitants la verité de tout ce qui s'étoit passé. Mais voyant que tout ce qu'il disoit étoit inutile, & que les Syracusains refusoient de le croire, parce qu'ils étoient gagez & obsédez par Hippocrate, il fait ses approches par terre & par mer,

*Il assiége Syracuse par terre & par mer.*

bal envoya ces deux freres avec un Carthaginois de grande naissance, nommé Annibal, Ambassadeurs à Syracuse. Ce dernier s'en retourna bientôt avec le traité fait avec le Tyran, & les deux autres demeurèrent à sa Cour du consentement d'Annibal, comme Ambassadeurs ordinaires.

*Il arrive soudainement, & s'empare de leur ville.]* Avant que d'arriver à Syracuse, il trouva

bien des obstacles & des traverses qu'il surmonta par son esprit. Il s'empara de la place, & força les Syracusains à les nommer Preteurs son frere & lui. Tite-Live xxiv. 30. &c.

*Et envoie dans la place des Ambassadeurs.]* Hippocrate & Epicyde ne souffrirent pas qu'ils entrassent dans la place, ils allerent eux-mêmes leur parler dehors.

Appius

Appius Claudius se met à la tête des troupes de terre, & lui avec soixante galeres à cinq rangs pleines de toutes sortes d'armes & de traits, & une terrible machine, qu'il avoit fait charger sur huit galeres liées ensemble, il s'avance vers les murailles, plein de confiance dans le grand nombre de ses batteries, dans l'amas de tout ce qui étoit nécessaire pour le siège, & encore plus dans sa réputation. Mais Archimede ne faisoit pas grand cas de toutes ses machines & de tous ses préparatifs, qui n'étoient rien au prix des engins qu'il inventoit tous les jours, & qu'il ne donnoit ni comme des chef-d'œuvres, ni comme des inventions dignes d'une grande estime, mais comme des jeux de sa Géometrie, auxquels il ne s'étoit même amusé qu'à la sollicitation & à la priere du Roy Hieron, qui le pressoit toujours de rappeler son art de son effor vers les choses intelligibles, de le rabaisser sur les choses sensibles & corporelles, & de rendre ses raisonnemens en quelque façon plus évidens & plus palpables au commun des hommes, en les mêlant par l'experience avec les choses d'usage.

*Archimede méprisoit beaucoup toutes les machines de Marcellus.*

*Archimede donnoit ses propres inventions comme des jeux, & n'en faisoit pas grand cas.*

*A la priere d'Hieron il se rabaisse sur les choses sensibles & matérielles.*

Cette sorte de mécanique, si vantée & si re-

*Qu'il ne donnoit ni comme des chef-d'œuvres, ni comme des inventions dignes d'une grande estime. ] Rien ne marque si parfaitement l'attrait incroyable que les spéculations de la Géometrie, qui s'attachent aux choses intelligibles, ont pour un véritable*

Géometre & pour un esprit sublime & élevé, & l'avantage infini qu'elles ont sur celles qui s'appliquent aux choses sensibles & corporelles, que le peu de cas que ce Géometre faisoit des machines les plus étonnantes & les plus utiles qu'il avoit imaginées

Tom. III.

Bb

cherchée, Eudoxe & Archytas furent les premiers qui l'inventerent & la mirent en pratique, pour varier & pour égayer la Géométrie par cette sorte d'agrément, & pour donner par des expériences sensibles & instrumentales la preuve de quelques problèmes, qui ne paroissoient pas susceptibles de démonstration par le raisonnement & par la pratique; par exemple, le problème des deux moyennes proportionnelles, qui ne peuvent être trouvées géométriquement & qui sont pourtant si nécessaires pour la solution de plusieurs autres problèmes, ils le résolurent mécaniquement par le secours

*Problème des deux  
lignes moyennes pro-  
portionnelles rendu  
sensible par Eudoxe  
& par Archytas.*

& exécutées, & qui avoient été si long-tems seules le salut de son pays. En effet les premières sont toutes divines, & les autres sont terrestres & corporelles.

*Eudoxe & Archytas furent les premiers, qui l'inventerent & la mirent en pratique.] C'est ce que Diogene Laërce assure d'Archytas. Archytas, dit-il, fut le premier qui inventa les mécaniques, en se servant des élémens de cet art, & qui, aux descriptions de la Géométrie, ajouta tous les mouvemens qui se peuvent opérer par des machines & par des instrumens, en cherchant par la section du demi cylindre deux lignes moyennes & proportionnelles, pour la duplication du cube; & il fut le premier qui inventa le cube par la Géométrie, comme Platon le dit dans sa République. Ce fut du tems du vieux Denys, plus de cent soixante ans avant le siège*

de Syracuse. Nous voyons donc par-là, qu'avant Eudoxe & Archytas, les Géomètres ne s'étoient appliquez qu'aux choses immatérielles & intelligibles, & que jamais ils n'avoient avili leur art, en le rabaisant aux inventions de la Mécanique. Pour ce qui est d'Eudoxe, on ne sçait point ce qu'il avoit fait dans les Mécaniques, car on n'a rien conservé de lui.

*Et pour donner par des expériences sensibles & instrumentales la preuve.] Le mot *ὑποειδόντες* du texte est corrompu; car que veut dire ici méprisant, il faut lire, comme dans un manuscrit, *ὑποειδόντες*, fortifiant, confirmant, &c. Il faut lire aussi *ἀν' αὐτοῖς* au lieu de *ἀλλοῖς*, *μεσολαβες* au lieu de *μεσογραφες*, & quelques lignes plus bas, au lieu de *βαταῖος ἀργίας*, il faut lire tout en un mot *βαταυσργίας*.*

de certains instrumens appelez *Mesolabes*, tirez des sections coniques. Mais après que Platon se fut fâché contr'eux, & qu'il leur eut reproché qu'ils corrompoient & perdoient ainsi l'excellence de la Géométrie, en la faisant passer, comme une vile esclave fugitive, des choses immatérielles & intelligibles aux matérielles & sensibles, & en l'obligeant à employer la matiere, qui demande le travail de la main, & qui est l'objet d'un métier servile & bas, cette mécanique fut séparée de la Géométrie comme indigne d'elle, & méprisée long-tems par la Philosophie, elle devint un des arts militaires.

*Platon reprochoit à Endoxe & à Archytas qu'ils corrompoient la Géométrie, en s'attachant à la mécanique.*

*La mécanique séparée de la Géométrie comme indigne d'elle.*

En effet, Archimede démontra un jour au Roy Hieron, dont il étoit ami & parent, cette

*Mais après que Platon se fut fâché contr'eux.]* Car dans les sciences Platon n'estimoit que ce qui étoit spirituel, & qui tendoit à élever ou à perfectionner la plus digne partie de l'homme, & à découvrir la source de ses biens & de ses maux. Voilà pourquoi il ne pardonnoit pas à un Philosophe l'application à la Physique, & il vouloit qu'il ne la regardât que comme un amusement & comme un jeu : c'est le même principe.

*Au Roy Hieron, dont il étoit ami & parent.]* Archimede n'étoit donc pas seulement recommandable par sa grande habileté dans la Géométrie, il l'étoit encore par sa naissance, puisqu'il étoit parent d'Hieron. Cepen-

dant Cicéron a parlé de lui avec quelque sorte de mépris, & comme d'un homme de néant. C'est dans le v<sup>e</sup>. livre des *Tusculanes*, où, en parlant de Denys le Tyran, il écrit : *Non ego jam cum ejus vita, qua tetrius, miserius, detestabilius excogitare nihil possum, Platonis aut Archyta vitam comparabo, doctorum hominum & plane sapientium; ex eadem urbe humilem homunculum à pulvere & radio excitabo, qui multis annis post fuit, Archimede, &c.* Je ne comparerai point à la vie de ce Tyran, vie la plus infâme, la plus malheureuse & la plus détestable que l'on puisse imaginer, je ne lui compareray point, dis-je, la vie d'un Platon & d'un Archytas, personnages d'une pro-

*Proposition d'Archimede.*

proposition qu'avec une force donnée on pou-

sonde doctrine & d'une parfaite sagesse ; mais j'irai chercher dans sa même ville un homme de basse naissance, un homme de néant ; Archimede qui a vécu plusieurs années après lui ; je le tirerai de la poussière de sa Géométrie ; je lui ôterai sa baguette & les instrumens de son art, &c. & tout l'éloge qu'il lui donne dans la suite, c'est *hominis acutissimi, d'homme très-ingenieux*, éloge bien médiocre pour un si grand homme, mais il le dégrade & le ravale encore davantage, en l'appellant, *humilem homunculum, un petit homme de bas lieu*. Cela ne ressemble guères au portrait que Plutarque en fait ici, où il le traite d'*homme divin*, pour la vaste étendue & la sublimité de son esprit, & où il l'appelle parent d'Hieron, ce qui marque qu'il étoit d'une naissance considérable. J'ai voulu rechercher d'où venoient des sentimens si différens sur le même homme ; en approfondissant cette matière, j'ai trouvé qu'Archimede étoit plus connu du tems de Plutarque, que du tems de Cicéron. Cet Orateur ne le connoissoit que sur ce que Polybe en a écrit, & Polybe ne parle que de sa mécanique, & ne le donne que comme un excellent ouvrier dans cet art. D'ailleurs Archimede n'avoit rien fait dans la politique, & ne s'étoit jamais mêlé du gouvernement, il n'avoit jamais pris le timon d'un

Etat, au lieu qu'Archytas avoit commandé sept années de suite les troupes de son pays, que pendant qu'il fut à leur tête, elles ne furent jamais battues, & qu'une seule fois l'envie ayant prévalu contre lui, & l'ayant obligé de céder le commandement à un autre, elles reçurent un grand échec, & furent faites prisonnières. Voilà pourquoi Cicéron met une si grande différence entre Archytas & lui. Il regarde Archimede comme un simple particulier, & comme un ingénieur habile, qui ne s'est jamais élevé aux premiers emplois ; & il regarde Archytas comme un grand Général, qui s'est fort distingué. Or les Romains mettoient la gloire, qu'on acquiert dans le commandement des armées, au-dessus de tout ; mais en vérité si l'on considère bien l'action d'Archimede, d'avoir défendu seul si long-tems Syracuse contre l'armée des Romains, commandée par un aussi grand Capitaine que Marcellus, je doute qu'Archytas eût jamais rien fait de si grand & de si brillant. Pour ce qui est de Platon, la préférence que Cicéron lui donne sur Archimede, est mieux fondée ; les Payens n'ont jamais eu de plus grand homme que Platon. C'étoit un grand Législateur, un grand homme d'Etat, & un très-grand maître dans la morale & dans la politique.

voit remuer quelque fardeau donné que ce fût, & s'applaudissant ensuite de la force de sa démonstration, il osa se vanter que s'il avoit une autre terre que celle que nous habitons, il remueroit celle-ci à sa fantaisie, en passant dans celle-là. Le Roy, étonné & ravi, le pria d'exécuter lui-même sa proposition en remuant quelque grand fardeau avec une petite force.

Archimede prend une des galeres du Roy, la fait tirer à terre avec beaucoup de travail, & à force d'hommes, y fait mettre sa charge ordinaire, & par dessus sa charge autant d'hommes qu'elle en peut tenir, & se mettant à quelque distance, assis à son aise, sans travail, sans le moindre effort, en remuant seulement de la main le bout d'une machine à plusieurs cordes & poulies, il la ramena à lui par terre aussi doucement & aussi uniment que si elle n'eût fait que fendre les flots. Le Roy, étonné du prodigieux effet de ces forces mouvantes, & jugeant par-là de la grande puissance de cet art, pria Archimede de lui faire plusieurs sortes de machines & de batteries pour les sièges & pour les assauts, tant pour la défense que pour l'attaque des places. Il ne s'en servit

*Experience d'Archimede faite en presence du Roy Hieron.*

*Archimede fit au Roy Hieron plusieurs machines pour l'attaque, & pour la defense des places.*

*Pria Archimede de lui faire plusieurs sortes de machines.] Cette prudence d'Hieron merite d'être louée. Un Prince doit profiter des grands hommes qu'il a dans son État, & en tirer tous les secours, non-seulement dont il a besoin, mais encore dont il pour-*

*ra avoir besoin dans la suite; & Archimede est digne aussi d'une très-grande louange, de n'avoir interrompu qu'à la priere d'Hieron ses spéculations sublimes, pour descendre à cette Méchanique qui dépend de la main.*

Bb iij

pourtant point, car il passa la plus grande partie de sa vie sans guerre, & gouverna ses Etats en paix ; mais ces grands préparatifs servirent en cette occasion aux Syracusains à leur grand besoin, & avec les machines ils eurent encore l'ouvrier.

Grand effet des  
machines  
d'Archimede.

Les Romains montant donc à l'assaut par deux endroits, la consternation & le silence regnoient dans Syracuse par la crainte où l'on étoit de ne pouvoir rien opposer à une si terrible puissance & à de si grands efforts. Mais dès qu'Archimede eut commencé à faire jouer ses machines, elles décocherent contre l'Infanterie toutes sortes de traits & des pierres d'une pesanteur énorme, qui voloient avec tant de bruit, de roideur & de rapidité, que rien ne pouvant soutenir ce choc, elles renversoient & écrasoient tous ceux qu'elles rencontroient, & jettoient dans tous les rangs un desordre horrible. Et du côté de la mer on voyoit sur les murailles de grandes machines, qui avançant & abaissant tout d'un coup sur les galeres de grosses poutres d'où pendoient des antennes ar-

*On voyoit de grandes machines, qui avançant & abaissant tout d'un coup.] Cette machine, avec laquelle Archimede enlevait les navires de Marcellus, & les précipitoit dans la mer, étoit une espece de grue appelée χαριστων ou χαρυστων. On lit dans I zetzes πᾶ βῶ, ἢ χαριστων ταυ γοιν κινῆσαι πᾶσαι, que je puisse mettre le*

*pieu ailleurs, & j'enlèverai la terre entiere avec ma machine. Il en est parlé dans les Inscriptions Latines, où l'on trouve Charistionem arcum. On prétend que c'étoit un Géometre nommé Charistion, qui l'avoit inventée, & que l'on s'en servit utilement contre Samos ; elle n'étoit donc pas de l'invention d'Archimede.*

mées de crocs, les cramponnoient, & les enlevant ensuite par la force du contrepoids, elles les lâchoient tout d'un coup & les abîmoient, ou après les avoir enlevées par la proüe avec des mains de fer ou des becs de gruë, & les avoir dressées sur la poupe, elles les plongeioient dans la mer, ou elles les ramenoient vers la terre avec des cordages & des crocs, & après les avoir fait piroüetter long-tems, elles les brisoient & les fracassoient contre les pointes des rochers qui s'avançoient de dessous les murailles, & écrasoient ainsi tous ceux qui étoient dessus. A tout moment des galères enlevées & suspenduës en l'air tournoyant avec rapidité, presentoient un spectacle affreux; & après que tous les hommes, qui les montoient, étoient dispersez par la violence du mouvement, & jettez fort loin, comme avec des frondes, elles alloient se briser contre les murailles, ou les engins venant à lâcher prise, elles retomboient & s'abîmoient dans la mer.

Quant à la machine que Marcellus faisoit avancer sur ces huit galères liées, & qu'on appelloit Sambuque, à cause de la ressemblance qu'elle avoit avec l'instrument de Musique qui portoit ce nom, elle n'eut pas une meilleure des-

*Machin de Marcellus appelée Sambuque.*

*Quant à la machine que Marcellus faisoit avancer sur ces huit galères, & qu'on appelloit Sambuque. ] Polybe a décrit cette machine dans son VIII<sup>e</sup>. liv. & plusieurs autres Ecrivains après*

lui. Mais la plus exacte, selon le sçavant Casaubon, est celle qu'on trouve dans les Méchaniques d'Athénée, & qui a été faite sur les memoires d'un certain Damius de Colophone.



*Maltraité par Archimede.*

tinée; comme elle étoit encore assez loin des murailles, Archimede lâcha contr'elle un gros rocher de dix quintaux, après celui-là un second, & un moment après un troisième, qui tous la heurtant avec un sifflement & un tonnerre épouvantable, renverserent & briserent les appuis, & donnerent une telle secousse aux galeres, qui la soutenoient, qu'elles se lâcherent & se separerent.

*Marcellus rebuté s'éloigne avec ses galeres, & fait retirer ses troupes de terre.*

*Il assemble un conseil de guerre.*

*Ce qui y fut résolu.*

Marcellus ne sçachant donc plus que faire ni que devenir, se retira avec ses galeres le plus diligemment qu'il lui fut possible, & envoya donner ordre à ses troupes de terre d'en faire autant. En même-tems il assembla un Conseil de Guerre, où il fut résolu que dès le lendemain, avant la pointe du jour, on tâcheroit de s'approcher des murailles, car les machines, dont Archimede se servoit, ayant beaucoup de force & de portée, enverroient les pierres & les traits fort loin par-

*Un gros rocher de dix quintaux:] Le quintal, que les Grecs appelloient τελαρρον, étoit de plusieurs sortes; le moindre étoit de cent vingt-cinq livres; il y en avoit de cent soixante-cinq, de quatre cens, de mille, & de douze cens cinquante. Toutes que Plutarque dit ici de ces machines d'Archimede, & qui est confirmé par Polybe, Auteur contemporain, est merveilleux; notre artillerie, qui fait tant de bruit, & qui imite si parfaitement le tonnerre, est bien inferieure, elle n'a fait*

*que changer la face de la guerre, & qu'éteindre le genie & l'esprit. Il faut remarquer ici en passant, que ni Polybe, ni Tite-Live, ni Plutarque ne disent pas un mot des miroirs ardents, avec lesquels on prétend qu'Archimede brûloit les vaisseaux des Romains; c'est une tradition moderne, qui n'a nul fondement.*

*La heurtant avec un sifflement.] Dans le texte, au lieu d'αὐτῆς, j'ai corrigé αὐτῇ, & j'ai trouvé ensuite cette correction confirmée par un manuscrit.*

dessus

dessus leurs têtes, & s'il en ajustoit contr'eux dans cette petite distance, elles lui deviendroient inutiles, parce que le peu d'espace ne laisseroit pas assez de force au coup. Mais Archimede avoit préparé à cet effet de longue main des machines qui portoient à toute sorte de distance, quantité de traits proportionnez, & des bouts de poutres qui étant fort courts, demandoient moins de tems pour ajuster, & on tiroit plus souvent. D'ailleurs, il avoit fait aux murailles fort près à près des trous, où il avoit placé des scorpions, qui, n'ayant pas beaucoup de portée, bleffoient ceux qui approchoient, & n'en étoient point aperçus.

*Archimede avoit préparé des traits pour toutes les distances.*

Quand les Romains eurent donc gagné le pied des murailles, pensant y être bien à couvert, ils se trouverent encore en bute à une infinité de traits, ou accablez de pierres qui tomboient d'enhaut sur leurs têtes, n'y ayant endroit de la

*Et des bouts de poutre qui étant fort courts.] Ces mots διάδοχος ὁ μίγας, sont corrompus, il faut lire comme dans un manuscrit, & δοκὺς ἢ μεγάλας.*

*D'ailleurs il avoit fait aux murailles fort près à près des trous.] Le texte de Plutarque est corrompu en cet endroit, au lieu de τραυμάτων, bleffures, qui ne peuvent avoir aucune place ici, il faut lire τρημάτων, trous. Comme dans Polybe que Plutarque ne fait que copier, & qui écrit liv.*

VIII. p. 516. ὡς ἀνδρομήκους ὕψους κατεσκευαστο ἰρήμασι τὸ τεῖχος ὡς παλαιστραίοις τὸ μίγας κατὰ τὴν ἐντὸς ἐπιφανείαν. Il fit dans la muraille fort près à près des trous, qui en dedans, étoient de la grandeur d'un homme, & qui par dehors ne presentotent qu'une ouverture d'une paume. C'est ce que Tite-Live dit : *Murum ab imo ad summum crebris cubitalibus fere cavis aperuit*, il ne parle là que de l'ouverture du dehors.

muraille qui ne fit pleuvoir incessamment sur eux une grêle mortelle qui tomboit à plomb. Cela les obligea de se retirer en arriere, mais ils ne furent pas plutôt éloignez que voilà de nouveaux traits qui viennent les assener dans leur retraite; de sorte qu'ils perdirent beaucoup de monde, & que presque toutes leurs galeres furent froissées, ou fracassées, sans qu'ils pussent rendre le moindre mal à leurs ennemis; car Archimede avoit bâti la plupart de ses machines à couvert derriere ses murailles; de maniere que les Romains accueillis d'une infinité de maux, sans voir ni le lieu, ni la main d'où ils partoient, sembloient proprement combattre contre les Dieux.

*Il sembloit que les Romains combattoient contre les Dieux. Quel éloge pour Archimede !*

Cependant Marcellus échappa de ce danger, & se moquant de ses ouvriers & de ses ingenieurs: *Ne cesserons-nous pas*, leur dit-il, *de faire la guerre à ce Briarée de Géometre, qui, en se jouant, enleve nos navires, & les plonge dans la mer comme des gobelets*

*Plaisanterie de Marcellus sur les machines d'Archimede.*

*Qui, en se jouant, enleve nos navires, & les plonge dans la mer.]* Le texte est non-seulement corrompu, mais défectueux; il est corrompu, car au lieu de *καθίζων πρὸς τὴν θάλασσαν*, il faut lire comme dans un manuscrit *καθίζων ἐκ θαλάσσης*, & il est défectueux, car il faut ajouter *τὴν δὲ σαρκεύκην ῥαπίζων*, de cette maniere la plaisanterie est bien plus forte, & Plutarque a tiré ce passage du texte même de Polybe, qui écrit dans son VIII<sup>e</sup>. l. que Marcellus réduit à l'extrê-

mité, & ne sachant que faire contre ces machines, qu'Archimede lui opposoit, & voyant tous ses efforts éluder par les assiégés avec de grandes risées & avec de grandes pertes de sa part, quoiqu'il en fût très-mortifié, ne laissa pas d'en faire des plaisanteries. *ὅμως δ' ἐπισκώπτων τὰς αὐτῆ πράξεις ἔφη ταῖς μὲν ναυσὶν αὐτῆ καθίζεν ἐκ θαλάττης Ἀρχιμήδης, τὰς ὃ σαρκεύκας ῥαπίζομενας ὡσπερ ἐκ σπονδιῶν μετ' αἰχμῆς ἐκσπῶ τωκέναι.* Cependant il ne laissa pas d'en plaisanter, & de dire

*pour puiser , qui donne de rudes soufflets à ma sambuque , & qui surpasse infiniment les Géans à cent mains , dont nous parle la Fable , tant il lance de traits contre nous tout d'un coup ? Et à la verité tous les Syracufains n'étoient que comme le corps de ces machines & de ces batteries d'Archimede , & lui , il étoit*

*Archimede seul étoit l'ame , & les Syracufains le corps.*

*seul l'ame qui faisoit mouvoir & agir tous ces ressorts , car les armes de tous les autres demeuroient oisives , il n'y avoit que celles d'Archimede dont sa ville se servît alors , & pour la défense & pour l'attaque.*

Enfin Marcellus voyant les Romains si effrayez , que s'ils appercevoient seulement sur la muraille une petite corde , ou la moindre piece de bois , ils prenoient d'abord la fuite , criant qu'Archimede alloit lâcher contr'eux une effroyable machine , il renonça au dessein de prendre la ville d'assaut , cessa toutes les attaques , & laissa achever ce siège au tems , en bloquant les Syracufains , pour leur couper les vivres. Cependant Archimede avoit une telle grandeur d'ame , un si grand fond d'esprit & une telle abondance , ou plutôt

*Marcellus cesse ses attaques , & se contente de bloquer Syracuse.*

*qu'Archimede se servoit de ses galeres , comme de gobelets , pour puiser dans la mer , & que ses sambuques bien souffletées , étoient chassées avec honte du festin.*

*Et à la verité tous les Syracufains n'étoient que comme le corps.] Quel éloge pour Archimede ! Plutarque ne le represente pas comme un homme , mais com-*

*me un Dieu. En effet il y a là du divin , qu'un homme seul défend une ville contre deux armées.*

*Il n'y avoit que celles d'Archimede dont sa ville se servît alors.]*

Le texte est corrompu en cet endroit , τότε τοῖς πολέμοις χρωμένους. j'ai lû comme dans un manuscrit , τότε τῆς πόλεως χρωμένους.

*Archimede ne daigna jamais laisser le moindre écrit sur ces inventions qui lui avoient acquis tant de gloire.*

*Archimede regardoit comme vils & ignobles tous les arts qui tiennent du besoin.*

*Sciences auxquelles il s'appliquoit.*

*Profondeur & clarté des démonstrations d'Archimede.*

*Il faut les attribuer à l'un & à l'autre.*

une telle richesse d'inventions Géométriques, qu'il ne daigna jamais laisser le moindre écrit de la maniere de dresser ces machines, qu'il venoit d'employer si heureusement, & qui lui avoient acquis tant de gloire & un si grand nom, qu'il passoit pour un homme doué, non de science humaine, mais de sagesse toute divine; car regardant cette science, qui regarde les mécaniques, & en general tout art qui naît du besoin, comme des arts ignobles & de vils métiers, il ne s'appliqua uniquement qu'aux sciences, dont la beauté & l'excellence ne sont point du tout mêlées avec la necessité, qui ne peuvent jamais être comparées avec toutes les autres, quelles qu'elles soient, & dans lesquelles la beauté de la démonstration dispute le prix à la beauté de la matiere, l'une fournissant la grandeur & la majesté, & l'autre contribuant la conviction & une force invincible. Car dans toute la Géometrie on ne trouvera point de questions plus difficiles & plus profondes traitées en termes plus simples, ni expliquées par des principes plus clairs & plus nets que dans les écrits d'Archimede.

Les uns attribuent cette netteté à la facilité & à la clarté de son esprit, & les autres à l'excès du travail, qui fait que les choses, qui ont le plus

*Celle-ci fournissant la grandeur & la majesté.] Car la grandeur & la majesté ne se trouvent que dans les estres intelligibles, & la conviction & la force de l'esprit se trouvent dans les démonstrations; tout cet endroit de Plutarque est admirablement beau.*

coûté, paroissent les plus aisées. En effet, un homme peut bien ne pas trouver de lui-même la démonstration d'une proposition, mais dès qu'il l'a lûe dans ses livres, il se persuade aisément qu'il l'auroit trouvée s'il avoit voulu, tant le chemin par où il mene à ce qu'il veut démontrer, est court & facile. C'est pourquoi il ne faut pas rejeter comme incroyables les contes qu'on fait de lui, qu'incessamment enchanté par une Sirene domestique, qui étoit sa Géométrie, il en oublioit le boire & le manger, & tout le soin du corps; que traîné souvent par force au bain & aux exercices, il traçoit sur les cendres du foyer des figures de Géométrie, & enfin que sur son corps même frotté d'huile, il tiroit des lignes avec le doigt, tant il étoit transporté hors de lui-même par l'excès du plaisir, & veritablement épris de la fureur des Muses. Mais quoiqu'il eût trouvé beaucoup de belles & excellentes choses, on dit qu'il pria ses parens & ses amis de mettre après sa mort sur son tombeau, pour toute épitaphe,

*La Géométrie Sirene  
domestique dont Ar-  
chimedé étoit en-  
chanté.*

*De mettre après sa mort sur son tombeau, pour toute épitaphe.]* C'est ce même tombeau que Ciceron, Questeur en Sicile, déterra & fit voir aux Syracusains, qui ne sçavoient pas, & qui nioient même qu'il fût chez eux, comme il le raconte dans son v<sup>e</sup>. liv. des Tusculanes. Depuis la mort d'Archimede, qui fut tué la deuxième année de l'Olymp. 142, 542 ans depuis la

fondation de Rome, deux cens neuf ans avant la naissance de N. S. jusqu'à la Questure de Ciceron, qui alla en Sicile la deuxième année de l'Olymp. 176. l'an de Rome 678. soixante-treize ans avant l'Ere chrétienne, il n'y a que cent trente-sept ans. Archimede étoit déjà si entièrement oublié de ses Citoyens, malgré les grands services qu'il leur avoit rendus, qu'ils nioient

*Modestie d'Archimede.*

un cylindre circonscrit à une sphere, & de marquer au bas le rapport qu'ont entr'eux ces deux solides, le contenant & le contenu.

Archimede étant donc tel que nous venons de le décrire, il se conserva lui & sa ville invincibles autant qu'il fut en lui.

*Marcellus laisse la plus grande partie de son armée devant Syracuse, & avec le reste il va assiéger Megare qu'il prend d'assaut.*

*Il défait Hippocrate dans un grand combat.*

Marcellus laissant Appius devant Syracuse avec les deux tiers de l'armée, alla avec l'autre tiers assiéger Megare, une des plus anciennes villes de Sicile, il la prit d'assaut, la pilla & la rasa; quelques jours après il battit Hippocrate à Acriles, & lui tua plus de huit mille hommes, étant tombé

qu'il fût enterré à Syracuse, & qu'ils avoient laissé son tombeau enseveli sous des épines & des ronces, & presqu'entièrement dévoré par le tems. Il fallut qu'il vînt un homme d'Arpinum pour ressusciter ce tombeau & la memoire du défunt. Quelle ingratitude! Et que peuvent attendre les plus grands hommes de la reconnoissance de la posterité?

*Un cylindre circonscrit à une sphere.]* Voilà une grande modestie. Un autre auroit rempli les bases de la colonne de bas reliefs, où toute l'histoire du siège de Syracuse auroit été sculptée, & où il auroit paru comme un Jupiter foudroiant les Romains. Au lieu de cela, il voulut qu'on mît seulement sur son tombeau une sphere dans un cylindre, parce qu'il étoit le premier qui eût démontré la proportion qu'il y a entre l'un & l'autre; propor-

tion que de sçavans Géometres modernes ont expliquée, selon la methode d'Archimede même, en montrant la difference qu'il y a entre ces deux figures.

*Et de marquer au bas.]* Ciceron, qui avoit déterré ce tombeau, dit qu'il y avoit au bas des vers senaires, qui déclaroient qu'on avoit mis sur ce tombeau un cylindre avec une sphere, qui declarabait *in summo sepulcro spheram esse positam cum cylindro.*

*Le rapport qu'ont entr'eux ces deux solides, le contenant & le contenu.]* Il y a mot à mot, le rapport ou la raison de l'excès, dont le contenant solide surpasse le contenu, & ce rapport pouvoit n'être marqué que par ces deux lettres,  $\beta$ ,  $\gamma$ , pour signifier que ce rapport étoit comme de deux à trois.

*Il battit Hippocrate à Acriles.]* Hippocrate étoit sorti de nuit

sur lui comme il travailloit à se retrancher. Il fit le dégât dans une grande partie de la Sicile, reprit plusieurs places, qui s'étoient rendues aux Carthaginois, & eut plusieurs rencontres où il défit tous ceux qui osèrent se présenter devant lui. *Ses autres succès*

Quelque tems après étant retourné devant Syracuse, il surprit un Spartiate, appelé Damippe, comme il sortoit de Syracuse par mer, & le prit prisonnier. Les Syracusains, qui souhaitoient fort de le racheter, firent proposer à Marcellus de le mettre à rançon. Il y eut sur cela plusieurs rendez-vous, & plusieurs conférences, dans l'une desquelles Marcellus remarqua une tour qui étoit gardée fort negligemment, & où on pourroit cacher quelques hommes, la muraille voisine n'étant pas difficile à escalader. Quand il se fut bien assuré de la hauteur de cette muraille par estimation, à force de s'en être approché plusieurs fois pour se trouver aux assignations au pied de la tour, & qu'il eut fait préparer des échelles, il prit l'occasion d'une fête, que les Syracusains célébroient à l'honneur de Diane, & qu'ils passaient dans la joye & dans les festins; de sorte qu'avant la pointe du jour, sans être apperçu, non-seule-

*Il sortoit pour aller demander du secours au Roy Philippe.*

*C'étoit la tour appelée Galeagra.*

*Découverte qui facilita à Marcellus la prise de Syracuse.*

*Prudence de Marcellus.*

*Cette fête duroit trois jours.*

de Syracuse avec dix mille hommes de pied & cinq cens chevaux, pour se joindre à Himilcon, qui avoit débarqué à Heraclée vingt mille hommes de pied, trois mille chevaux & douze éléphants. Marcellus parti d'Agrigente, dont il s'étoit emparé, tomba sur lui, comme il se retranchoit à Acriles, ville voisine de Syracuse. Tite-Live xxiv. 35.



ment il se faisit de la tour, mais il remplit les murailles des environs d'hommes armez, & rompit une des portes de l'Hexapyle.

Les Syracusains éveillés par le bruit, commencent à se troubler & à se mettre en mouvement; Marcellus fit sonner à la fois toutes ses trompettes, ce qui jeta une telle épouvante & une si grande frayeur dans les cœurs, que tout le monde prenoit la fuite, croyant qu'il ne restoit pas un seul quartier de la ville qui ne fût au pouvoir de l'ennemi. Il restoit pourtant la plus forte & la plus belle partie, appelée l'Achradine, qui n'étoit pas prise, parce qu'elle avoit ses murailles séparées du reste de la ville, qui étoit partagée en deux, on appelloit l'une la Ville neuve, & l'autre Tyche.

*Marcellus pleure  
sur l'état déplorable  
où il va réduire Sy-  
racuse.*

Cette entreprise heureusement exécutée, Marcellus dès la pointe du jour descend par l'Hexapyle dans la ville neuve, tous les Capitaines & Officiers qui étoient autour de lui, le félicitant de ce grand bonheur. Mais pour lui, quand il eut regardé de dessus la hauteur, la beauté & la grandeur de cette ville, on dit qu'il se mit à pleurer & à s'attendrir sur ce qui alloit arriver dans un moment, envisageant tout d'un coup le changement horrible qui la menaçoit, & l'état où

*Marcellus dès la pointe du jour* ὁ Μάρκελλος κατήει; mais il est  
*descend par l'Hexapyle.]* Le texte rétabli dans un manuscrit, ἀμα  
n'est pas supportable, comme il φαίνεται τῶν Ἑξαπύλων ὁ Μάρκελ-  
est écrit, ἀμα φαίνεται τῶν Ἑξαπύλων λος κατήει.

elle

elle alloit être réduite, pillée & saccagée par les soldats; car il n'y avoit pas un Capitaine qui eût osé s'opposer aux soldats qui en demandoient le pillage. Il y en avoit même plusieurs qui vouloient qu'elle fût brûlée & rasée; mais c'est à quoi Marcellus ne voulut jamais consentir, ce ne fut même qu'avec beaucoup de peine & malgré lui, qu'il leur abandonna toutes les richesses de cette superbe ville, & tous les esclaves, leur défendant très-expressement de toucher à aucune personne libre, & de tuer, outrager, ou faire esclave aucun des Citoyens.

*Défenses qu'il fait à ses soldats.*

Mais quoiqu'il gardât une si grande modération, il ne laissoit pas de trouver cette ville encore trop mal traitée, & au milieu de ces grands sujets de joye, il ne pouvoit s'empêcher de témoigner de la compassion & de la douleur de ce qu'un seul moment alloit renverser un État si florissant, & faire évanouir une félicité si grande. On prétend que les richesses, qui furent pillées à ce sac de Syracuse, égaloient celles qui furent trouvées bien-tôt après à Carthage; car le reste de la ville fut aussi pris bien-tôt après par trahison,

*Richesses qui furent prises au sac de Syracuse.*

*Car le reste de la ville fut aussi pris bien-tôt après par trahison.] Si nous n'avions aujourd'hui d'Historien de ce siège que Plutarque, il n'y a personne qui ne crût que Marcellus se rendit maître de Syracuse, peu de jours après y être entré, & l'on seroit dans une erreur fort grande. Je*

*croi que l'on peut dire hardiment, qu'il n'y a point d'exemple qu'une ville déjà occupée par l'ennemi, qui campe entre les murailles, ait résisté si longtemps & fait tant de peine à son vainqueur. Ce que Marcellus eut à faire après s'être rendu maître de la ville neuve & de*

*Tome III.*

*D d*

& abandonné au pillage, excepté le trésor des Rois de Syracuse qui fut réservé pour être porté à Rome dans le trésor public.

*Grande application  
d'Archimède, qui  
l'empêche d'entendre  
le bruit de la prise  
de Syracuse.*

Mais ce qui causa la plus vive & la plus sensible affliction à Marcellus, ce fut le malheureux sort d'Archimède; en ce moment enfermé dans son cabinet, il étoit appliqué à considérer quelque figure de Géométrie qu'il avoit tracée, & il donnoit à cette contemplation, non-seulement tous ses yeux, mais encore tout son esprit, de manière qu'il n'avoit entendu ni le tumulte des Romains qui couroient partout, ni le bruit de la ville prise. Tout d'un coup un soldat se présente à lui, & lui ordonne de le suivre pour venir parler à Marcellus; Archimède refuse d'obéir avant que d'avoir achevé son problème, & d'en avoir donné la démonstration; le soldat irrité tire son épée & le tue. D'autres disent que le soldat alla d'abord à lui l'épée à la main pour le tuer, qu'Archimède le voyant, le pria & le conjura d'attendre un moment, afin qu'il n'eût pas le déplaisir de laisser son problème imparfait, & sans l'avoir démontré; &

*Mort d'Archimède  
contée diversement.*

Tyche, fut beaucoup plus difficile, & fit voir en lui, non-seulement un courage héroïque, mais encore toute la prudence d'un grand Général. Plutarque n'a pas jugé à propos d'entrer dans ce détail, & il a beaucoup dérobé à la gloire de ce Romain, en passant si légèrement sur une action si grande & si étonnante. Ce que Polybe en avoit écrit,

s'est malheureusement perdu; Tite-Live est le seul qui nous ait conservé toutes les particularitez de ce siège, liv. xxv. Je croi faire plaisir au Lecteur d'en rapporter l'abrégé; mais comme il est trop long pour entrer dans ces remarques, je le rejette à la fin de ce volume, où ceux qui seront curieux de le voir, pourront le trouver.

que le soldat ne se fouchant ni de son problème, ni de sa démonstration, le rua.

On conte encore la chose d'une troisième maniere; on dit qu'Archimede portant à Marcellus dans une caisse quelques instrumens de Mathématique, comme des cadrans au soleil, des spheres, & des angles avec lesquels il mesuroit à l'œil la grandeur du soleil, il fut rencontré par des soldats, qui pensant que ce fût de l'or, le tuerent. Mais ce qu'il y a de constant, & dont tous les Historiens conviennent, c'est que Marcellus eut une veritable douleur de sa mort, qu'il détourna les yeux de son meurtrier, comme d'un impie & d'un excommunié, & qu'ayant fait chercher avec soin tous ses parens, il leur fit toutes sortes d'honneurs à cause de lui, & leur accorda sa protection.

*La mort d'Archimede causa une veritable douleur à Marcellus.*

Jusques-là les Romains avoient bien fait voir aux autres nations qu'ils étoient très-propres à conduire des guerres, & très-redoutables dans les combats, mais ils n'avoient pas encore donné de grandes marques de justice, de clemence, d'humanité, en un mot de vertu politique. Il semble que Marcellus fut le premier qui en cette occa-

*La vertu politique embrasse la justice, la clemence & l'humanité.*

*En un mot de vertu politique.]* Ce mot de Plutarque est très-digne d'attention. Il assure que la vertu politique embrasse la justice, la clemence & l'humanité, & cela est certain : voilà la veritable politique, & la seule

qui merite ce nom. C'est pourtant un Payen qui le certifie, & aujourd'hui nous avons des Ecrivains qui se disent Chrétiens, qui font consister la politique dans la fraude, dans l'injustice & dans la cruauté.

D d ij

*Aveu de Plutarque  
bien glorieux aux  
Romains.*

sion montra aux Grecs que les Romains ne les surpassoient pas moins en justice, qu'en valeur & en prudence; car il traita avec tant de douceur & d'humanité tous ceux qui eurent affaire à lui, combla de grâces tant de villes & tant de particuliers, que si dans les villes d'Enna, de Megare, & de Syracuse, il fut commis quelques actes de cruauté, ce fut plutôt la faute de ceux qui en furent les victimes, que celle de leurs auteurs.

*Vers le milieu de la  
Sicile sur les monts  
Meréens.*

*Le Temple des Mères,  
fondation des Crétois.*

*Enguie favorisoit  
les Carthaginois.*

*Nicias le premier  
de ses Citoyens tenoit  
le parti des Romains.*

Je n'en rapporterai qu'un exemple entre plusieurs autres. Il y a en Sicile une ville, appelée Enguie, qui n'est pas grande, mais fort ancienne, & célèbre sur-tout par l'apparition des Déeses, qu'on appelle les *Mères*. On dit que leur Temple est une fondation des Crétois; on y montre de grandes lances, & des casques d'airain, dont les uns portent le nom de Merion, & les autres celui d'Ulysse, qui les ont consacrés à ces Déeses. Cette ville favorisoit extrêmement les Carthaginois; & Nicias, le premier de ses Citoyens, faisoit tous ses efforts pour lui persuader de se tourner du côté des Romains, parlant ouvertement dans toutes les assemblées avec beaucoup de liberté, & fai-

*Montra aux Grecs que les Romains ne les surpassoient pas moins en justice qu'en valeur & en prudence. ] Rien ne marque mieux la bonne foi & l'équité de Plutarque, que cet aveu si public par lequel il donne aux Romains sur les Grecs l'avantage de la justice, de la valeur & de la pru-*

dence. Virgile n'a donc pas parlé en Poète, mais en Historien & en Politique; quand il a dit aux Romains,

*Tu regere imperio populos, Romanæ, memento.*

Les talens qu'il laisse aux Grecs sont-ils comparables à ces vertus?

*Et célèbre surtout par l'apparition*

fant voir par bonnes raisons à ceux qui étoient dans les intérêts contraires, qu'ils pensoient fort mal, & qu'ils prenoient un parti qui feroit funeste à leur patrie.

Ceux-ci, craignant l'autorité & la grande réputation de cet homme, déliberèrent de l'enlever & de le remettre entre les mains des Carthaginois.

*Ceux d'Enguie complotent d'enlever Nicias pour le livrer aux Carthaginois.*

Nicias ayant eu le vent de ce complot, n'en fit aucun semblant, mais il se précautionna de cette maniere : Il sema dans le public plusieurs propos injurieux aux Déeses, & fit plusieurs choses contre cette prétendue apparition, & contre cette opinion generale, comme la traitant de fable & la méprisant. Ses ennemis furent ravis de voir qu'il leur fournissoit ainsi de lui-même les raisons les plus capables d'autoriser & de justifier tout ce qu'ils feroient contre lui.

*Stratagème que Nicias imagina pour se dérober.*

Le jour qu'ils devoient l'enlever étant venu, il y eut par hazard une assemblée de ville, & Nicias étoit au milieu haranguant le peuple, & lui donnant ses conseils. Tout d'un coup au milieu de son discours il se jetta à terre, & après avoir demeuré quelque tems sans parler, comme il est vraisemblable, l'extase produisant d'abord le silence, il

*L'extase produit d'abord le silence.*

*vision des Déeses.] Je croi que ces Déeses étoient Cybele, Junon & Cerès. Cicéron, en parlant d'Enguie, ne fait mention que du Temple de Cybele.*

*qui demeure d'abord sans parler, & Plutarque en rend la raison; c'est que l'extase produit d'abord le silence. Les Interpretes avoient entierement gâté cet endroit.*

*Et après avoir demeuré quelque tems sans parler.] C'est Nicias*

D d iij

leve la tête & la tourne çà là avec une voix foible & tremblante, qu'il hausse peu à peu. Quand il voit tout le théâtre saisi d'horreur & plongé dans le silence, il se relève, jette son manteau, & déchirant sa tunique, il prend sa course demi nud, & gagne une des issues du théâtre, en criant que les Meres le poursuivent; personne n'ose ni le toucher, ni se mettre devant lui par un scrupule de religion. Ainsi tout le monde se détournant & lui faisant place, il arrive à une des portes de la ville, ne faisant plus la moindre action, & ne disant plus la moindre chose qui sentît le furieux ou le possédé. Sa femme, qui étoit d'intelligence avec lui, & qui aidait au stratagème, prend ses enfans entre ses bras, & va d'abord se prosterner au pied des Autels des Déeses comme leur suppliante, ensuite faisant semblant d'aller chercher son mari, qui couroit les champs, elle sort de la ville en toute fureté sans que personne l'en empêche, & ils se sauvent ainsi tous deux à Syracuse vers Marcellus.

*Marcellus prend Enguis, & fait charger de chaînes tous les habitans.*

*Nicias demande grace pour eux, & l'obtient.*

Quelques jours après Marcellus entre dans Enguis, fait charger de chaînes tous les habitans comme pour les punir de leur insolence, & de leur perfidie. Nicias, qui l'avoit suivi, l'approche, fond en larmes, & embrassant ses genoux, la bouche tendrement collée sur ses mains, il lui demande grace pour ces habitans, & commence par ses ennemis. Marcellus, attendri & désarmé, pardonna à tous les habitans, ne permit pas que

ses troupes firent le moindre desordre dans la ville, & donna à Nicias une grande étendue de terres, & le combla de presens. Voilà ce qu'a écrit Posidonius le Philosophe.

*Marcellus comble de presens Nicias.*

Marcellus, rappelé par les Romains pour la guerre qu'ils avoient dans leur pais & à leurs portes, enleva avant son départ les plus belles statues, les plus beaux tableaux, & les meubles les plus précieux qui fussent dans Syracuse, afin qu'après avoir embelli le spectacle de son triomphe, ils servissent d'ornemens à la ville. Jusqu'alors Rome n'avoit eu, ni même connu ces somptuositez & ces curiositez superflues, & l'on ne trouvoit point chez elle ces ornemens gracieux & polis, qui marquent le goût & la délicatesse,

*Marcellus emporte à Rome les plus beaux tableaux, & les plus belles statues de Syracuse.*

*L'usage qu'il en fit.*

*Rome ne connoissoit point les curiositez des Grecs avant Marcellus.*

*Marcellus, rappelé par les Romains.} Plutarque oublie ici un grand combat que Marcellus gagna encore en Sicile avant son départ, où il battit Epicydes & Hannon, leur tua beaucoup de monde, fit beaucoup de prisonniers, & prit huit éléphans. Tite-Live, xxv. 40. Hac ultima in Sicilia Marcelli pugna fuit.*

*Jusques-là Rome n'avoit eu, ni même connu ces somptuositez & ces curiositez superflues.} Tite-Live fait sur cela une réflexion qui me paroît remarquable. Toutes ces dépouilles étoient au vainqueur, elles lui appartenoient par le droit de la guerre, mais c'est-là qu'ont commencé la com-*

*tume d'admirer les ouvrages des ouvriers de Grece, & la licence, qui regne aujourd'hui, de dépouiller les lieux saints & les lieux profanes; licence qui s'est enfin tournée contre les Dieux de Rome même, & contre le même Temple que Marcellus avoit si magnifiquement orné; & il en donne la preuve, c'est que de son tems, on ne voyoit pas la centième partie des ornemens que Marcellus avoit consacrez, xxv. 40. Polybe a fait un chapitre, où il examine si les Romains firent bien de transporter à Rome les ornemens des villes qu'ils avoient prises, & ce chapitre mérite d'être lu, car il est d'un grand sens.*



*Quel tableau de  
Rome guerrière !*

& qui font aujourd'hui si recherchez ; mais toute pleine d'armes prises sur les Barbares , & de dépouilles sanglantes , & couronnée de monumens de triomphes & de trophées, elle offroit aux yeux un spectacle, qui n'étoit ni riant ni plaisant à voir , & qui ne demandoit point des Spectateurs polis & nourris dans le luxe , mais effroyable , mais horrible , & comme Epaminondas appelloit la plaine de la Beotie , *l'Orchestre de Mars* , & Xenophon, la ville d'Ephese, *l'Arsenal de la guerre* ; il me semble qu'on pourroit de même appeller Rome , pour me servir de l'expression de Pindare, *l'Hôtel de Mars*.

*Rome peut être ap-  
pellée l'Hôtel de  
Mars.*

*Appelloit la plaine de la Beotie, l'Orchestre de Mars. ]* A cause des batailles qui s'y étoient données , & qu'il regardoit comme des exercices & des jeux. Cette idée est belle.

*Et Xenophon, la ville d'Ephese, l'Arsenal de la guerre. ]* C'est dans le III<sup>e</sup>. liv. de l'Histoire Grecque, où il parle d'Agefilas, qui ayant assemblé son armée à Ephese, & voulant la bien discipliner, proposa des prix à tous les soldats & à tous les cavaliers , qui feroient mieux l'exercice : On ne voyoit en tous lieux que des gens qui s'exerçoient, qui montoient à cheval, qui tiroient de l'arc. Les marches étoient pleines de chevaux & d'armes à vendre ; toutes les boutiques des forgerons , des fourbisseurs, des brodeurs regorgeoient d'ouvriers , qui travail-

loient à faire des armes & à les embellir ; & ce qui encourageoit encore davantage , on voyoit Agefilas tout le premier, & après lui ses soldats, sortir tous les jours des lieux d'exercice , & aller offrir à Diane les couronnes qu'ils avoient sur leurs têtes. Car, ajoute ce sage Historien, *partout où l'on se fait honorer les Dieux, se former à tout ce qui regarde la guerre, & obéir à ses supérieurs ; là on ne peut voir regner que d'heureuses esperances.* Voilà les trois choses qu'il faut réunir, pour former de bonnes troupes & pour en bien esperer.

*Pour me servir de l'expression de Pindare, l'Hôtel de Mars. ]* Le passage de Pindare est au commencement de la seconde Ode des Pythiques, où le Poëte fait à Syracuse cette belle apostrophe :

Voilà

Voilà pourquoi Marcellus fut plus agréable au peuple, de ce qu'il avoit rendu sa ville un spectacle admirable, en l'ornant des curiositez les plus rares, qui dans leur varieté renfermoient toute la grace, tout le bon goût, & toute la politesse des Grecs, au lieu que les plus senezez étoient pour Fabius Maximus; car il ne remua & n'emporta rien de semblable de la ville de Tarente qu'il venoit de prendre, mais se contentant de l'or, de l'argent, & de toutes les autres richesses utiles, il avoit laissé dans leur place les tableaux & les statuës des Dieux, & avoit dit en cette occasion ce mot, qui n'a jamais été oublié, *laissons aux Tarentins leurs Dieux irritez*. Ils reprochoient même à Marcellus, premierement d'avoir fuscité contre Rome une envie & une haine affreuse sur ce qu'on y menoit en triomphe, non-seulement les hommes, mais les Dieux captifs; & ensuite sur ce que d'un peuple accoutumé à faire la guerre, ou à labourer ses champs, d'un peuple

*Fabius Maximus ne suivit pas l'exemple de Marcellus dans la prise de Tarente.*

*Beau mot de Fabius Maximus sur les statuës des Dieux qui étoient dans Tarente, & qu'il ne voulut pas emporter. V. les remarques sur la vie de Fabius.*

*Premiers Romains guerriers ou laboureurs.*

Μεγαλοπόλις ὃ Συράκουσαι  
βαθυπολίμυ  
Τέμενος Ἀρεος, ἀνδρῶν  
ἱππῶν τε σιδαροχαρμῶν  
δαμόνοισι τροφοί.

Célèbre ville de Syracuse, amas étonnant de plusieurs villes, Hôtel de Mars, où ce Dieu medite ses guerres sanglantes, divine nourrice d'hommes & de chevaux qui n'aiment que le fer. Quelle application glorieuse pour Rome!

De ce qu'il avoit rendu sa ville un spectacle, &c.] Dans le texte, au lieu de ἡδοναῖς ἔχουσαι, il faut lire comme dans un manuscrit ἡδονῶν ἔχουσαι.

Au lieu que les plus senezez étoient pour Fabius. ] Et avec raison. Car ces ornemens étrangers ne font qu'attirer la haine & l'envie à ceux qui les ont pris, & la compassion pour ceux qui les ont perdus. D'ailleurs c'est nous tromper grossièrement,

Peuple Romain com-  
paré à Hercule.

Grand changement  
que Marcellus fit  
dans l'esprit des Ro-  
mains par les curio-  
sitez qu'il apporta  
de Syracuse.

Il s'en glorifioit.

qui ne sçavoit ce que c'étoit que luxe & que mol-  
lesse, & qui étoit justement comme l'Hercule  
d'Euripide, *grossier & sans aucun ajustement, mais  
excellent pour les grandes choses*, il en avoit fait un  
peuple oïseux & babillard, qui ne prenoit plaisir  
qu'à passer la plus grande partie de la journée à  
s'entretenir & à discourir des arts & des ouvriers  
qui y excelloient. Cependant c'étoit de cela  
même que Marcellus se glorifioit le plus, & même  
auprès des Grecs, comme ayant le premier en-  
seigné aux Romains à estimer & à admirer les  
beautez & les graces de ces chef-d'œuvres de la  
Grece, qu'ils ne connoissoient pas auparavant.

A son retour il trouva que ses ennemis s'op-  
posoient à son triomphe; & voyant en effet qu'il  
n'avoit pas terminé la guerre en Sicile, & que son  
premier triomphe lui avoit attiré l'envie de ses  
Citoyens, il consentit de ne mener la pompe du  
grand triomphe que sur le mont d'Albe, & de

que de nous persuader que les  
dépoüilles des villes ruinées &  
les calamitez des autres, fassent  
la gloire & l'ornement de notre  
pais. V. Polyb. liv. ix.

Et qui étoit justement comme  
l'Hercule d'Euripide.] Le passage  
d'Euripide est d'une de ses pie-  
ces qui sont perduës. Les An-  
ciens le citent de la piece intitu-  
lée, *Lycimnius*, le voici :

Φαῦλον, ἀγορῶν, τὰ ἥ μίγνυ  
ἀγαθόν,  
Πᾶσαν τ' ἐν ἔργῳ περιτεμνόμενον  
Σαφῆς λήξης ἀτελέσων.

Grossier, sans aucun ajustement ;  
mais excellent pour les grandes  
choses, & faisant paroître dans  
toutes ses actions une sagesse par-  
faite, sans aucun babil.

Et que son premier triomphe lui  
avoit attiré l'envie de ses Citoyens.]  
Il y a au texte une faute qui a  
trompé tous les Interpretes, καὶ  
φθόρον εἶχεν ὁ τρίτος θρίαμβος.  
L'Interprete Latin a traduit, &  
in oculos hominum incurreret ter-  
tius triumphus. Et Amiot, avec  
ce qu'il craignoit qu'un troisième  
triomphe ne lui suscitât trop d'envie.

n'entrer dans Rome qu'avec le petit triomphe, que les Grecs appellent *Evan*, & les Romains *Ovation*. Dans ce triomphe le Triomphateur n'est point monté sur un char à quatre chevaux, il n'a ni couronne de laurier, ni trompettes, mais il va à pied en pantoufles, au son des flutes, & avec une couronne de myrte, cérémonie qui ne sent point du tout la guerre, & qui est plutôt agréable que terrible. Ce qui est à mon avis une très-grande preuve, qu'anciennement c'étoit la manière, & non pas la grandeur de l'action, qui distinguoit ces triomphes; car ceux qui avoient vaincu les ennemis en bataille avec grande effusion de sang, étoient honorez de ce premier triomphe martial & terrible, où l'on couronnoit les hommes & les armes de branches de laurier, comme on le pratiquoit dans les cérémonies que l'on faisoit pour la purification des camps & des armées. Et aux Capitaines, qui sans aucuns exploits d'armes, par la seule persuasion & par la force de leur éloquence, avoient réussi dans leurs entreprises, la Loy leur accordoit l'honneur de cette seconde pompe pacifique & civile; car la flute est un instrument consacré à la paix, & le myrte est la plante de Venus, qui plus que tous les autres

*Marcellus confesse à n'avoir que l'honneur du petit triomphe.*

*Pompe de ce petit triomphe, bien différente de celle du grand.*

*D'où venoit la différence de ces deux triomphes.*

*vie.* Mais Marcellus n'a encore triomphé qu'une fois. D'où vient donc ici ce troisième triomphe? Au lieu de *τεῖνος*, on lit dans un manuscrit *οὐρανός*, & Plutarque parle ici du premier triomphe de

Marcellus, lorsqu'il triompha des Gaulois & de leur Roy Viridomare; & il dit que ce triomphe avoit déjà suscité l'envie contre Marcellus.

Dieux a de l'horreur pour la violence & pour la guerre.

D'où ce petit triomphe a été appelé Ovation.

Or ce petit triomphe n'a point été appelé *Ovation* du mot *Evan*, comme le pensent la plupart des Auteurs, c'est-à-dire, des cris qu'on y fait, car on crie & on chante de même dans l'autre triomphe; ce sont les Grecs qui ont détourné ce nom à un nom qui leur est connu, persuadez qu'une partie de cette pompe se rapporte à Bacchus, que nous appellons *Evius* & *Thriambus*. Mais ce n'est pas là la vérité; dans le grand triomphe, c'étoit la coutume des Romains d'immoler des bœufs, & dans le petit triomphe ils n'immoloient qu'une brebis, qu'ils appellent *Ovem*, & de-là ce petit triomphe a été appelé *Ovation*. Et sur ce point il n'est pas inutile de considérer la conduite du Législateur de Sparte, qui dans l'institution des sacrifices a eu des vûes entièrement opposées à celles du Législateur Romain. A Sparte, celui qui vient de commander l'armée, & qui a réussi dans ses entreprises, ou par la ruse ou par la persuasion, sacrifie un bœuf, & celui qui n'a réussi que par la force des armes, immole un coq; car quoiqu'ils fussent très-vaillans & très-belliqueux, ils estimoient pourtant que les succès, que l'on devoit à l'éloquence & à la sagesse, étoient plus dignes de l'homme, & l'honoroient d'avantage, que ceux que l'on ne devoit qu'à la force & qu'à la violence. Et c'est ce qu'on peut examiner de

Législateur de Sparte oppose au Législateur Romain dans les sacrifices faits pour remercier les Dieux après la victoire.

La sagesse & la persuasion honorent plus l'homme que la force & la violence.

Et c'est ce que l'on peut examiner de part & d'autre, pour sçavoir

part & d'autre , pour ſçavoir lequel a eu le plus de raifon.

Marcellus étant nommé Conſul pour la quatrième fois , ſes ennemis perſuaderent aux Syracuſains de venir à Rome ſe plaindre de lui au Senat, & l'accuſer de leur avoir fait des injuſtices & des cruautéz inouïes, & d'avoir violé les traitez qu'ils avoient avec les Romains.

*Marcellus Conſul pour la quatrième fois.*

*Les ennemis de Marcellus obligent les Syracuſains de venir l'accuſer devant le Senat.*

Le jour qu'ils arriverent , Marcellus étoit par hazard au Capitole , où il faiſoit un ſacrifice. Les Syracuſains vont ſe jeter aux pieds du Senat, qui tenoit encore ſa ſéance , & le ſuplient de les écouter & de leur rendre juſtice. L'autre Conſul les repouſſoit en colere , & prenoit le parti de ſon

*voir.] Plutarque ne veut pas prononcer ici ſur cette matiere, mais dans tous ſes ouvrages il fait aſſez connoître qu'il étoit perſuadé que ce que l'on fait par ſa ſageſſe & par ſon éloquence, fait plus d'honneur que ce que l'on fait par la force ; & il y a pour cela une raifon , qui me paroît déciſive , tout ce qui agit , en conſervant , eſt préférable à ce qui agit en détruiſant.*

*Le jour qu'ils arriverent, Marcellus étoit par hazard au Capitole.] Plutarque obmet ici une circonſtance, qui meritoit d'être relevée ; c'eſt que les Syracuſains étoient à peine arrivez à Rome , que les nouveaux Conſuls tirerent au ſort les Provinces, & que la Sicile échut à Mar-*

*cellus. Ce fut un coup de foudre pour ces Syracuſains , qui venoient porter contre lui leurs plaintes. Ils ſe mettent à pleurer & à jeter de grands cris. Ils diſent qu'il faut qu'ils abandonnent la Sicile, & qu'il vaut mieux pour eux ſe jeter dans les abîmes du mont Etna , ou dans la mer , que de ſe voir abandonnez au reſſentiment du Conſul, après la démarche qu'ils viennent de faire. On veut obliger les Conſuls à demander au Senat l'échange des Provinces , & Marcellus offre de le faire , mais volontairement ; cela eſt accepté, après quoi les Syracuſains libres de crainte intentent leur accuſation. Liv. xxvi. 29. 30.*

E e iij

*Grande moderation  
& grande confiance  
de Marcellus.*

Collegue absent. Marcellus, informé de ce qui se passoit, vient en diligence, prend d'abord sa place dans le Senat, & comme Consul il expedie les affaires à l'ordinaire. Ces affaires finies, il descend de son siège, & se mettant, comme simple particulier, dans le lieu d'où ceux que l'on juge, ont occoutumé de parler, il se livre aux Syracusains, & leur permet d'intenter leur accusation.

Les Syracusains furent d'abord troublez & effrayez de la dignité & de la confiance de ce personnage, & trouverent que la fierté, qu'il témoignoit les armes à la main, étoit encore plus terrible & plus insoutenable dans cette pourpre consulaire. Cependant animez & encouragez par ses ennemis, ils ne laisserent pas de poursuivre leur accusation, & ils firent un discours mêlé de lamentations & de plaintes, dont le sommaire étoit, *que Marcellus leur avoit fait souffrir des choses que les autres Capitaines épargnent à la plupart des ennemis qu'ils ont vaincus.*

*Marcellus accusé  
devant le Senat par  
les Syracusains.*

*Réponse de Mar-  
cellus.*

A cela Marcellus répondit, *que pour tant de torts qu'ils avoient faits aux Romains, ils n'avoient souffert que les maux, dont il est impossible de garantir des ennemis pris à force ouverte; que c'étoit par leur faute qu'ils avoient été pris de cette maniere, & pour n'avoir pas voulu accepter les conditions raisonnables qu'il leur avoit fait offrir; qu'ils ne pouvoient pas dire que les*

*A cela Marcellus répondit.]* leur ordonna de sortir du Senat. Quand les Syracusains eurent Mais Marcellus les retint, & vou-  
parlé, l'autre Consul Lævinus lut répondre en leur presence.

*Tyrans les eussent forcez à prendre les armées, puisqu'au contraire, pour les prendre, ils s'étoient eux-mêmes soumis aux Tyrans.*

Leurs raisons ainsi déduites de part & d'autre, les Syracusains sortirent de l'audience, comme c'est la coutume; Marcellus en sortit aussi, laissant tenir le Senat à son Colleague, & se tint à la porte sans donner aucune marque ni de crainte sur l'événement, ni de ressentiment contre les Syracusains, & sans rien changer à son maintien ordinaire, mais attendant avec beaucoup de douceur & de modestie la Sentence qu'on alloit prononcer.

*Grande assurance & grande modération de Marcellus.*

Après que les avis furent recueillis, & que l'on eut jugé en faveur de Marcellus, les Syracusains se jettent à ses pieds, le conjurant avec larmes d'appaiser la colere dont il étoit justement animé contr'eux là presens, & de pardonner au reste de la ville qui se souvenoit toujours des bienfaits qu'elle avoit reçus de lui, & qui en conferveroit une éternelle reconnoissance. Marcellus, fléchi par leurs prieres, leur pardonna, les reçut dans ses bonnes graces, & continua de faire aux Syracusains tout le bien qu'il lui fut possible; & le Senat ratifia tout ce que Marcellus avoit fait, leur assura la liberté, qu'il leur avoit donnée, confirma leurs Loix, & les maintint dans la

*Marcellus est adouci, & les Syracusains lui demandent pardon.*

*Grande bonté & douceur de Marcellus.*

*Et se tint à la porte.] Tite-Live dit qu'il alla au Capitole, pour enroller les soldats, & qu'après que l'Arrêt fut formé, le Senat*

*lui envoya deux Sénateurs, pour le faire venir à la Chambre, & que l'on fit entrer en même-temps les Syracusains.*



*Honneurs que les  
Syracusains firent à  
Marcellus.*

*Loy très-honorable  
des Syracusains en  
faveur de Marcellus  
& de sa famille.*

*Marcellus marche  
contre Annibal.*

*Sa conduite opposée  
à celle des autres  
Généraux, & pour-  
quoi.*

*Ses premiers succès.*

jouissance de tous les biens qui leur restoit. En récompense les Syracusains firent à Marcellus tous les plus grands honneurs dont ils purent s'aviser, & ordonnerent par une loy expresse que toutes les fois que Marcellus, ou quelqu'un de la famille viendroient à Syracuse, les Syracusains se couronneroient de chapeaux de fleurs, & offriroient des sacrifices aux Dieux pour les remercier de son arrivée.

De-là Marcellus tourne contre Annibal. Depuis la défaite de Cannes, presque tous les autres Consuls & Capitaines n'employoient contre ce Carthaginois d'autre stratagème que de fuir le combat, personne n'osant ni lui donner bataille, ni se presenter devant lui. Marcellus prit un chemin tout opposé, persuadé que la longueur du tems, qui paroissoit devoir miner peu à peu, & consumer Annibal, auroit plutôt consumé & ruiné l'Italie sans qu'on s'en apperçût, & convaincu que Fabius, toujours attaché à prendre ses suretez, n'étoit pas propre à guerir cette maladie si pressante de la patrie; car pour éteindre la guerre il attendoit que Rome fût consumée & réduite en cendres, comme les Medecins ignorans & timides à donner les remedes violens, mais necessaires, attendent que le malade soit entierement abbatu, & que ses forces soient épuisées.

Il reprit d'abord les meilleures places des Samnites qui s'étoient revoltées; il y trouva quantité de bled & d'argent, & prit trois mille Carthaginois

nois qu'Annibal y avoit laissez pour les garder. Ensuite Cneus Fulvius Proconsul ayant été tué dans la Pouille par Annibal avec onze Tribuns de soldats, & son armée entierement défaite, Marcellus écrivit au Senat pour tâcher de redonner du courage & de la confiance aux Citoyens, & pour les assurer qu'il se mettoit en marche, & qu'il alloit chasser Annibal. Tite-Live écrit que ces lettres lûës, bien-loin de diminuer la tristesse, augmentèrent la crainte, tous les Romains étant persuadés que le danger present étoit d'autant plus grand que Marcellus étoit plus grand Capitaine que Fulvius.

*Il fut tué près de la ville d'Herdonée, & porta la peine due à sa témérité & à sa négligence.*

*Sage réflexion des Romains.*

Marcellus s'étant donc mis à poursuivre Annibal, comme il l'avoit écrit, se jeta dans la Lucanie où il le trouva campé près de la ville de Numistron sur des hauteurs inaccessibles. Il campa dans la plaine, & le lendemain, pour lui marquer une plus grande confiance, il mit le premier son armée en bataille. Annibal ne refusa pas le combat, il descendit de ses côteaux, & il y eut là une bataille qui ne fut point décidée, mais qui fut très-grande & très-sanglante; car la charge commença dès la troisième heure, & la nuit eut de la peine à les séparer.

*Bataille de Marcellus contre Annibal, qui ne fut pas décidée.*

*Que le danger present étoit d'autant plus grand que, &c.]* Comment le danger étoit-il plus grand pour les Romains, parce que Marcellus étoit plus grand Capitaine? La raison en est sensible, c'est que Marcellus étant alors ce que Rome avoit de meilleur, s'il venoit à être tué, elle paroïssoit n'avoir plus de ressource.

*Marcellus présente  
encore le lendemain  
la bataille à Anni-  
bal qui se retira.*

*Il étoit toutes les  
embuscades qu'An-  
nibal lui dressa.*

*Le Dictateur par  
qui nommé.*

Le lendemain matin à la pointe du jour Marcellus fait sortir ses troupes de ses retranchemens, les remet en bataille parmi les monceaux de morts, & appelle Annibal à venir combattre pour la victoire. Annibal s'étant retiré, il dépouille les morts des ennemis, fait brûler les siens, & se remet à ses trouffes. Annibal lui dressa plusieurs embuscades dans sa marche, mais il ne donna dans aucune, & eut toujours de l'avantage dans toutes les escarmouches, & dans tous les petits combats qui s'engagerent, ce qui lui attira de plus en plus l'estime & l'admiration de ses Citoyens; de sorte que les comices pour la nomination des nouveaux Consuls approchant, le Senat jugea plus à propos de rappeler de Sicile Lævinus, qui étoit l'autre Consul, que de détourner un moment Marcellus si heureusement attaché à Annibal. Et dès qu'il fut arrivé, il lui ordonna de nommer Dictateur Quintus Fulvius; car le Dictateur n'est nommé ni par le peuple, ni par le Senat, mais c'est l'un des Consuls, ou des Généraux, qui s'avancant au milieu du peuple, nomme qui il lui plaît, & de-là celui qui est nommé,

*Le Senat jugea plus à propos.]* Le Senat ne le fit pas de son mouvement, mais sur les lettres de Marcellus même, qui leur mandoit qu'il n'étoit nullement du bien des affaires, qu'il quitât Annibal qui fuïoit. Le Senat, qui n'étoit pas assez imprudent, pour interrompre le cours de cette prospérité, & pour gêner ce qui alloit bien, prit le parti de rappeler l'autre Consul, & en lui envoyant l'ordre de revenir, il lui envoya aussi les lettres de Marcellus, afin qu'il vît pour quoi on le rappelloit plutôt que son Colleague, qui étoit plus près.

est appelé Dictateur, du mot *Dicere*, qui dans la langue Latine, signifie *nommer*. D'autres prétendent que le Dictateur est ainsi appelé, parce qu'il ne remet rien aux suffrages du peuple, ni à la pluralité des voix, mais qu'il décide & ordonne de sa propre autorité sans consulter personne. Car les commandemens des Magistrats que les Grecs appellent des *Ordres*, les Latins les nomment des *Edits*.

*C'est le sentiment de Varron dans le quatrième livre de la langue Latine.*

*C'est le sentiment de Denys d'Halicarnesse.*

Lævinus vouloit un autre Dictateur, que celui que le Senat lui presentoit, & ne voulant pas être forcé à le nommer contre son sentiment, il s'embarqua la nuit pour s'en retourner en Sicile. Ainsi le peuple nomma Quintus Fulvius Dictateur, & le Senat écrivit en même-tems à Marcellus, pour lui ordonner de le nommer; Marcellus obéit & confirma la nomination du peuple. Après quoi on lui continua le commandement, & on le nomma Proconsul pour l'année suivante.

*Lævinus refuse de nommer le Dictateur, que le peuple demandoit, & s'en retourne en Sicile.*

*Le peuple le nomma & le Senat écrivit à Marcellus de confirmer cette nomination.*

*Lævinus vouloit un autre Dictateur, que celui que le Senat lui presentoit. ]* Lævinus vouloit nommer M. Valerius Messala, qui commandoit la flotte, & le Senat vouloit Q. Fulvius. Sur la requisition du Tribun du peuple, le Senat ordonna que le Consul nommeroit celui que le peuple lui ordonneroit; qu'à son refus ce seroit le Preteur de la ville qui nommeroit; & que si le Preteur refusoit, ce seroit aux Tribuns.

Le Consul refusa de nommer, défendit au Preteur de s'ingérer de faire une fonction qui n'appartenoit qu'à lui, & partit pour la Sicile. Les Tribuns nommerent Fulvius par le choix du peuple; mais comme il falloit la nomination du Consul, le Senat écrivit à Marcellus, qui suppléa & qui fit ce que son Collegue n'avoit pas voulu faire. Voilà bien des formalitez, pour violer un usage & anéantir une loi.

Ff ij

*Fabius Maximus va assiéger Tarente.*

*Marcellus s'attache à suivre Annibal, pour l'empêcher de secourir la place.*

Ensuite, après être convenu par lettres avec le Consul Fabius Maximus, que Fabius iroit assiéger Tarente, & que lui il s'attacheroit à Annibal, & le talonneroit de si près, qu'il l'empêcheroit de secourir la place, il sortit de ses quartiers, alla chercher Annibal près de Canuse, & comme Annibal changeoit tous les jours de camp pour ne pas combattre, il le suivit pas à pas, & campant toujours à sa vûe, il paroissoit tous les matins en armes devant lui.

*Il force Annibal à en venir à un combat, la nuit les sépara.*

Enfin l'ayant surpris dans la plaine, comme il fortifioit son camp, il harcèla tellement ses travailleurs par de continuelles escarmouches, qu'il l'engagea à en venir à un combat, mais la nuit qui survint, les sépara. Le lendemain dès la pointe du jour il parut encore en bataille hors de ses retranchemens, de sorte qu'Annibal étonné & affligé, assembla les Carthaginois, & les conjura de donner encore ce combat, pour s'assurer le fruit de tous les autres. *Car vous voyez, leur dit-il, qu'après tant de batailles gagnées, il ne nous est pas permis de respirer, & que dans le sein même de la victoire, nous ne pouvons jouir d'aucun repos, si nous ne chassons cet homme.*

Un moment après les deux armées se chargent

*Ensuite après être convenu par lettres avec le Consul Fabius. ] C'est ainsi qu'il faut traduire*  
*εὐδιμήτος ὁ πρὸς φαβίου Μαξίμου,*  
*& non pas comme on avoit traduit, ayant conféré avec Fabius.*

*Maximus, &c. Ils ne pouvoient pas conférer ensemble, puisque Marcellus étoit à l'armée, & Fabius à Rome. Ils convinrent par lettres, per litteras Marcellum obtestatus Fabius, dit Tite-Live.*

avec furie, & il semble que l'événement fit voir que Marcellus ne fut battu en cette rencontre, que pour avoir fait un mouvement mal à propos & hors de saison. Car comme il vit son aîle droite fort pressée, il fit passer de la queue à la tête une de ses légions, & ce mouvement fait si mal à propos, mettant le désordre parmi les troupes qui combattoient, donna la victoire à l'ennemi. Il demeura plus de deux mille Romains sur la place. Marcellus rentré dans son camp, rassembla son armée, & dit qu'il voyoit bien devant lui des armes Romaines & des corps d'hommes, mais qu'il ne

*Il lui donne un second combat le lendemain, & est battu.*

*La cause de la défaite de Marcellus, un mouvement fait mal à propos.*

*Ce que Marcellus dit à son armée.*

*Que Marcellus ne fut battu en cette rencontre, que pour avoir fait un mouvement mal à propos & hors de saison.] Le Grec dit, que pour s'être servi d'un stratagème hors de saison. Mais en notre langue, nous n'appellons pas stratagème, cette manœuvre de faire passer de la queue à la tête un corps de troupes. Tite-Live raconte simplement le fait; il dit que Marcellus, voyant plier son aîle droite & l'élite des Alliez, fit passer à la tête la dix-huitième légion; que les uns pliant lâchement, & les autres s'avancant mollement, pour prendre leur place, toute la bataille fut mise en désordre, & enfin culbutée. Tite-Live ne donne pas le tort à Marcellus, mais aux troupes qui furent commandées, pour soutenir cette aîle droite, & qui ne firent pas leur devoir. En effet ce ne fut pas une manœuvre faite mal à*

propos par Marcellus, de faire passer de la queue à la tête un corps de troupes, pour soutenir une aîle qui branle & qui plie; cela s'est toujours pratiqué, & se doit pratiquer toujours. La défaite vint de ce que les troupes, qu'il fit passer, ne s'avancèrent que mollement. Plutarque s'est donc trompé ici, en blâmant une manœuvre très-sage, & en lui attribuant un échec, qui ne vint que de la lâcheté & de la mollesse des soldats, la suite même le prouve.

*Il demeura plus de deux mille Romains.] Deux mille sept cents Romains ou Alliez, parmi lesquels il y avoit quatre Centurions Romains, deux Tribuns de soldats. L'aîle, qui avoit fui, perdit quatre enseignes, & la légion, qui devoit la soutenir, en perdit deux.*

Eff iij

*voyoit pas un Romain.* Ses troupes lui demandant pardon de leur faute, il leur répondit, *qu'il ne leur accorderoit point ce pardon pendant qu'elles seroient vaincues, mais après qu'elles auroient vaincu, & que le lendemain il les remeneroit au combat, afin que leurs Citoyens apprissent plutôt leur victoire, que leur fuite.* En les congédiant, il ordonna que l'on donnât de l'orge au lieu de froment aux bandes qui avoient tourné le dos & perdu leurs enseignes.

*Orge donné au lieu de froment aux troupes qui avoient mal fait.*

*Effet du discours de Marcellus sur ses troupes.*

Ce discours fit une telle impression sur les soldats, que quoiqu'il y en eût un grand nombre qui souffrissent beaucoup, & qui fussent en danger des coups qu'ils avoient reçus, il n'y en eut pas un à qui ces paroles de leur Général ne fussent plus cuisantes que leurs blessures.

*Marcellus présente encore le combat à Annibal le lendemain.*

Le lendemain, dès l'aube du jour, on exposa la cotte d'armes d'écarlate, qui étoit le signal ordinaire dont on se servoit pour annoncer le combat; les bandes, qui avoient été deshonorées, obtinrent par leurs prières d'être placées à la première ligne, & les Tribuns rangerent ensuite les autres troupes dans leur ordre & leur rang. Quand cela fut rapporté à Annibal, *ô Dieux! s'écria-t-il, que faire à un homme qui ne sçait supporter ni la bonne,*

*Ce qu'Annibal dit sur cette opiniâtreté de Marcellus.*

*Il ordonna que l'on donnât de l'orge au lieu de froment.]* C'étoit la punition ordinaire, qui déclaroit que des lâches meritoient d'être traités, non pas en hommes, mais en bêtes. Marcellus ordonna aussi que les Centurions

de ces bandes demeureroient debout tout le jour l'épée nue sans ceinturon. *Centurionesque manipulorum, quorum signa amissa fuerant, districtis gladiis distinctos destitui.* Liv. XXVII. 13.

*ni la mauvaise fortune ? Il est le seul qui , vainqueur , ne donne aucun relâche à ses ennemis , & vaincu , n'en prend aucun pour lui-même. Il faut donc se résoudre à combattre éternellement contre lui , puisqu'heureux ou malheureux , la honte lui inspire toujours une nouvelle audace , & lui sert comme d'aiguillon.*

Les trompettes ayant sonné , les deux armées se choquent. Annibal , qui voit que l'avantage est également disputé , commande que l'on fasse venir les éléphants au front de la bataille , & qu'on les pousse contre les Romains. Cela jette d'abord la terreur & le desordre dans les premiers rangs ; mais un des Tribuns , nommé Flavius , prenant l'enseigne d'une de ses compagnies , marche contre ces éléphants , & enfonçant la hante de son enseigne dans le corps du premier , il le détourne ; cet éléphant se renverse sur celui qui le suit , le culbute & culbute aussi les autres. Ce que voyant Marcellus , il ordonne à sa Cavalerie de se jeter avec toutes ses forces sur l'endroit qui est en desordre , & de renverser les ennemis. La Cavalerie exécute vivement cet ordre ; elle tombe sur les Carthaginois avec tant de furie , qu'elle les mene battant jusques dans leurs retranchemens , & en fait un meurtre horrible. Ce meurtre est augmenté par les éléphants , qui tombant morts ou blessez , écrasent par leur chute

*Les deux armées se chargent.*

*Tite-Live le nomme C. Decimus Flavius.*

*Marcellus bat Annibal.*

*Il ordonne à sa Cavalerie de se jeter.] Tite-Live dit mieux à mon avis ; car il dit que l'Infanterie se jeta sur ces troupes qui*

*étoient en desordre , & que dès qu'elle les eut fait plier , Marcellus leur lâcha sa Cavalerie.* XXVII. 14.



ceux qui se rencontrent près d'eux, ou retardent leur fuite, & les livrent à l'épée des Romains. Il mourut dans cette journée huit mille hommes du côté des Carthaginois, & trois mille du côté des Romains; mais de ces derniers, il n'y en eut presque pas un qui ne fût blessé de ce combat. Ce qui donna le tems à Annibal de décamper la nuit, & de s'éloigner de Marcellus, qui ne se trouva pas en état de le poursuivre, à cause du grand nombre de ses bleffez, mais se retira à petites journées dans la Campanie, & passa l'Été dans la ville de Sinuesse pour refaire ses troupes.

*Annibal décampe & s'éloigne de Marcellus.*

*Marcellus dans l'impuissance de suivre Annibal à cause de ses bleffez, se retire à Sinuesse.*

Annibal, débarrassé de son ennemi, & se servant de son armée, comme d'une armée qui étoit en pleine liberté, courut toute l'Italie aux environs sans aucune crainte, brûlant & ravageant tout sur son chemin. Cela donna lieu à de mauvais bruits contre Marcellus, & fit murmurer contre lui à Rome; ses ennemis, profitant de cette occasion, fusciterent un Tribun du peuple, nommé Publius Bibulus, homme violent & emporté, & d'une éloquence à se faire craindre, & l'obligèrent d'accuser Marcellus. Cet homme avoit déjà tenu plusieurs assemblées pour le décrier, & en cette rencontre il n'ou-

*Annibal ravage toute l'Italie aux environs.*

*Les ennemis de Marcellus sement de mauvais bruits contre lui & lui fuscitent Pub. Bibulus, Tribun du peuple.*

*Et passa l'Été dans la ville de Sinuesse. ] Tite-Live dit dans la ville de Venuse; & cela est plus vrai-semblable. Le grand nombre de bleffez qu'avoit Marcel-*

*lus, ne lui permettoit pas d'aller à Sinuesse, qui étoit trop éloignée des environs de Canuse, où s'étoit donné le combat.*

blioit

bloit rien pour faire donner à un autre le commandement de l'armée, *puisqu'il, après s'être un peu exercé contre Annibal, étoit sorti de cette guerre comme d'une palestre, & étoit allé se jeter dans des bains chauds, pour se refaire de ses fatigues.*

*Mot de Bibulus contre Marcellus.*

Marcellus, averti de ces pratiques, qu'on faisoit contre lui, laissa l'armée à ses Lieutenans, & revint à Rome pour répondre à ces calomnies.

*Marcellus revient à Rome, pour répondre à ces calomnies.*

A son arrivée il trouva l'accusation formée sur ces mêmes calomnies, & prête à juger. Le jour étant donc pris, & le peuple assemblé dans le Cirque de Flaminius, Bibulus monta sur la Tribune, & accusa Marcellus avec beaucoup de

*Bibulus accuse Marcellus dans les formes.*

vehemence. Marcellus répondit simplement & en peu de mots; mais les premiers & les plus

*Marcellus répond simplement & en peu de mots.*

considérables d'entre les Citoyens prirent hautement sa défense, & parlerent avec beaucoup de franchise & de liberté; car ils exhorterent le peuple à ne pas juger plus mal de Marcellus, que leur ennemi même, en l'accusant de lâcheté, lui qui étoit le seul de leurs Généraux qu'Annibal évitoit avec soin, & contre lequel il perséveroit

*Les plus considérables de Rome prennent son parti.*

*Et étoit allé se jeter dans des bains chauds.] Plutarque met ce bon mot dans la bouche de Bibulus, en supposant que Marcellus étoit allé à Sinuesse; car près de Sinuesse, il y avoit des bains chauds, qui étoient souverains pour beaucoup de maladies, comme Strabon le marque*

*expressement. Mais si Marcellus alla à Venuse, comme il n'en faut pas douter, ce bon mot n'est plus de saison; car à Venuse il n'y avoit pas des bains chauds. Bibulus se contenta de reprocher à Marcellus, qu'il passoit l'Été en quartier sous le toit : Æstiva Venusia sub tectis agere.*

à fuir le combat avec autant d'empressement, qu'il en avoit à le chercher contre tous les autres.

*Marcellus absous & nommé Consul pour la cinquième fois.*

Ces remontrances faites, l'accusateur se trouva si loin des esperances qu'il avoit conçues de l'issue de ce jugement, que Marcellus non-seulement fut absous de tous les chefs intentez contre lui, mais encore nommé pour la cinquième fois Consul pour l'année suivante.

*Il appaise par sa seule présence une revolte dans la Toscane.*

*Il bâtit le Temple de l'Honneur & de la Vertu, qu'il avoit voué dans son premier Consulat.*

Dès qu'il fut en charge, il alla dans toutes les villes de la Toscane, où il calma par sa seule présence & sans troupes, un mouvement de revolte qui s'y étoit élevé. A son retour il voulut dédier le Temple de l'Honneur & de la Vertu, qu'il avoit bâti, du butin fait en Sicile, mais en ayant été empêché par les Prêtres, qui ne trouverent

*Dès qu'il fut en charge.] Selon Tite-Live, Marcellus alla dans la Toscane, avant que d'entrer dans son v<sup>e</sup>. Consulat, & n'étant encore que Consul désigné. Itaque confestim eo missus Marcellus Consul designatus, qui rem inspiceret. Liv. xxvii. 21.*

*Mais en ayant été empêché par les Prêtres, qui ne trouverent pas qu'il y eût de la dignité.] Cela me fait souvenir de celui, qui entrant dans Athenes, & voyant à la porte de la ville un Temple consacré à deux Dieux, dit, il faut que je m'en retourne, car puisqu'on loge ici deux Dieux ensemble, je ne trouverai point de logis. Mais pour revenir à Marcellus, Plutarque ne touche pas la véritable raison, qui obligea les Pon-*

*tifes à s'opposer à cette dédicace; car ce ne fut nullement, parce qu'ils ne trouvoient pas qu'il y eût de la dignité. Tite-Live nous en apprend la véritable raison. xvii. 25. Dedicatio ejus à Pontificibus impediebatur, quod negabant unam cellam amplius quam uni Deo ritè dedicari, quia si de calo tanta, aut prodigii aliquid in ea factum esset, difficilis procuratio foret, quod utri Deo divina res fieret sciri non posset, neque enim duobus, nisi certis Deis, ritè una hostia fieri. Les Pontifes s'opposoient à cette dédicace, parce qu'ils nioient qu'on pût, selon les regles, dédier un Temple, qu'à un Dieu seul; parce qu'étant dédié à deux, s'il venoit à être frappé de la foudre, on qu'il y ar-*

pas qu'il y eût de la dignité à renfermer deux Dieux dans un seul & même Temple, il se mit à en bâtir un autre pour la Vertu, très-offensé de l'opposition qu'on lui avoit faite, & la prenant même pour un mauvais augure.

*Ce qui l'empêcha de le dédier, & qui l'obligea d'en bâtir un à la Vertu.*

Il y eut dans le même tems plusieurs autres signes qui le troublèrent; des Temples frappez de la foudre; des rats qui rongerent l'or du Temple de Jupiter; on rapporte même qu'un bœuf avoit parlé, & qu'un enfant étoit né avec la tête d'un éléphant, & dans tous les sacrifices qu'on

*Marcellus effrayé de plusieurs signes qui arriverent.*

*riât quelque autre prodige, il seroit difficile d'en faire l'expiation, en ce qu'on ne pourroit sçavoir auquel de ces deux Dieux on devoit offrir le sacrifice; car il n'y a que certains Dieux auxquels on peut sacrifier avec une victime seule. N'est-ce pas-là une plaisante superstition?*

*Il se mit à en bâtir un autre pour la Vertu.] Cet ouvrage fut fait avec beaucoup de diligence, mais Marcellus ne dédia ni l'un ni l'autre. Ce fut son fils qui les dédia quatre ans après.*

*Des Temples frappez de la foudre; des rats, &c.] Ces prodiges n'arriverent pas à Rome, mais l'un à Capoue, & l'autre à Cumès; pour celui des rats, Cicéron s'en moque plaisamment dans le 11<sup>e</sup>. liv. de la Divination. Nous sommes si légers & si imprudens, que si les rats viennent à ronger quelque chose, quoique ce soit leur métier, nous en fai-*

*sons un prodige. Avant la guerre des Marses, sur ce que les rats avoient rongé des boucliers à Lanuvium, les Aruspices prononcèrent que c'étoit un prodige horrible. Comme s'il importoit beaucoup que des rats, qui rongent nuit & jour, rongent des boucliers, ou des cribles; car si nous donnons là-dedans, il s'ensuit de-là que parce que les rats ont rongé depuis peu chez moi les livres de la République de Platon, j'ai dû craindre pour la République, ou que s'ils venoient à ronger le livre d'Epicure sur la volupté, je devrois craindre la cherté des vivres.*

*Et qu'un enfant étoit né avec la tête d'un éléphant.] On avoit traduit qu'il étoit sorti un enfant de la tête d'un éléphant. Prodige impossible. C'est le texte qui a trompé, car il y a ἐν κεφαλῇ; mais il falloit lire comme dans un manuscrit μετὰ κεφαλῇ.*

fit, pour expier ces prodiges, on ne put jamais avoir les signes favorables. C'est pourquoi les Devins le retenoient à Rome malgré son impatience & toute son ardeur; car jamais personne n'a été enflammé d'un si violent desir de quoique ce soit, que Marcellus l'étoit d'en venir contre Annibal à une bataille décisive. Il ne pensoit à autre chose nuit & jour, dans ses songes, dans ses conversations avec ses amis & avec ses Collegues, & dans ses prieres c'étoit toujours de se voir en pleine bataille contre Annibal. Je croi même qu'il eût encore plus volontiers consenti à combattre contre lui en champ clos au milieu des deux armées; & sans la gloire, qu'il avoit déjà acquise, & sans toutes les preuves éclatantes qu'il avoit données, qu'en maturité & en prudence, il ne le cedit à aucun autre Général quel qu'il pût être, je dirois qu'il s'étoit laissé transporter à une passion de jeune homme, & à une ambition, qui ne convenoit plus à un âge aussi avancé que le sien; car il avoit plus de soixante ans, quand il entra dans son cinquième Consulat.

*Violent desir de Marcellus d'en venir à une bataille décisive contre Annibal.*

*Ce qui empêche Plutarque de blâmer Marcellus sur cette passion si ardente.*

*Age de Marcellus à son cinquième Consulat.*

Cependant dès qu'on eut achevé les sacrifices & les expiations ordonnées par les Devins, il sortit de Rome avec son Colleague pour cette

*Il sortit de Rome avec son Colleague.] Son Colleague Crispinus étoit parti avant lui, il étoit allé dans la Lucanie, & avoit assiégé Locres qu'il abandonna,*

*quand il sut que Marcellus arrivé à Venuſe, avoit mis ses troupes en campagne, & qu'Annibal s'étoit approché de Lacinium.*

guerre, & alla camper entre les villes de Bantie & de Venuse, d'où il harcelloit continuellement Annibal pour l'attirer à un combat. Annibal l'évitoit avec un très-grand soin; mais ayant été averti que les Consuls envoyoiient des troupes pour assiéger la ville des Locriens, appelez Epizephyriens, il leur dressa une embuscade sur le chemin, près de la colline de Petelie, & leur tua deux mille cinq cens hommes. Cela transporta Marcellus & irrita son impatience pour le combat; il leve donc son camp & s'approche de l'ennemi.

*C'est-à-dire, Occidentaux.*

*Annibal dresse une embuscade à Marcellus & à son Colleague.*

Entre les deux armées il y avoit un tertre élevé assez fort d'affiete, plein de bois & de brossailles, qui des deux côtez cachoit des trous & des ravins,

*Et alla camper entre les villes de Bantie, &c.] Amiot s'est encore trompé à ce passage, & trouva Annibal de séjour entre les villes de Bantie & de Venuse. Ce furent les deux Consuls qui camperent entre ces deux villes, & non pas Annibal; ils firent deux camps à trois mille pas l'un de l'autre. Itaque in Apuliam ex Brutiis rediit, dit Tite-Live, & inter Venusium Bantiamque, minus trium millium passuum intervallo Consules binis castris confederant. In eandem regionem & Annibal rediit. XXVII. 25.*

*Mais ayant été averti que les Consuls envoyoiient des troupes, pour assiéger la ville des Locriens.] Plutarque n'éclaircit pas assez*

le fait qu'il raconte ici. Sur ce qu'il dit, on croiroit que les Consuls auroient envoyé une partie de leurs troupes, pour faire ce siège; & on seroit fort trompé. Marcellus & Crispinus n'étoient pas assez imprudens, pour affoiblir leur armée en présence d'un ennemi comme Annibal. Ils envoyèrent ordre à L. Cincius, qui étoit en Sicile, de passer à Locres avec sa flotte, & en même-tems ils firent marcher la garnison qui étoit à Tarente; & ce fut à ces troupes de terre qu'Annibal dressa l'embuscade près de Petelie, qui est sur la côte au-dessus de Crotone. Liv. XXVII. 26.

*Au-delà embuscade  
qu'Annibal dresse à  
Marcellus.*

& d'où couloient beaucoup de fontaines & de ruisseaux. Les Romains s'étonnoient comment Annibal, étant arrivé le premier à un endroit si commode, ne l'avoit pas occupé, & l'avoit laissé à ses ennemis. Mais si ce lieu avoit paru propre à Annibal pour y loger des troupes, il lui avoit paru plus propre encore à placer des embûches, & il aima mieux s'en servir à cet usage; pour cet effet il remplit les bois & les creux de gens de trait & de bons lanciers, ne doutant point que la commodité de ce camp n'attirât les Romains.

*Marcellus veut  
aller reconnoître le  
poste qu'il vouloit  
occuper.*

*Sacrifices peu fa-  
vorables à son des-  
sein.*

Il ne se trompa point dans sa conjecture, bientôt on n'entendit autre chose dans tout le camp des Romains, sinon qu'il falloit s'emparer de cette colline; & comme s'ils avoient été tous Généraux, ils décidoient des grands avantages qu'ils raviroient aux ennemis, s'ils occupoient ce poste, ou du moins s'ils y élevoient un Fort. Marcellus, touché de ces discours, jugea à propos d'aller en personne reconnoître l'endroit avec quelque Cavalerie; mais auparavant il ordonna au Devin de faire des sacrifices. La première victime immolée, le Devin fit voir à Marcellus le

*Les Romains s'étonnoient com- tre l'endroit, sans s'exposer lui-  
ment Annibal étant arrivé le pre- même.  
mier à un endroit si commode, ne Jugea à propos.] Au lieu du  
l'avoit pas occupé.] Mais c'est mot *ιδειν*, qui est dans le texte,  
cela même qui devoit être sus- & qui ne peut rien signifier ici,  
pect aux Romains, & obliger il faut corriger comme dans un  
Marcellus à envoyer reconnoître  
manuscrit *ιδωκεν*.*

foye sans tête. On en immola une seconde; la tête du foye parut grossie tout d'un coup considérablement, & toutes les autres parties parurent très-fraîches & très-bien conditionnées, desorte que les craintes, qu'avoit données la première victime, paroissoient effacées & surmontées par les grandes esperances, que donnoit la seconde. Mais les Devins en jugerent autrement, & assurerent que cela ne faisoit qu'augmenter leurs craintes; car des signes très-favorables & très-heureux survenant à des signes très-malheureux & très-funestes, ce changement subit & hors de saison, doit être suspect; *mais*, comme dit Pindare, *ni le feu ni les murs d'airain n'arrêtent la destinée.*

*Ce que les Devins jugeoient d'un signe favorable survenu à un signe malheureux*

*Passage de Pindare.*

Marcellus sort du camp, & mene avec lui son Collegue Crispinus, son fils Marcellus, qui étoit Tribun, & quelque deux cens vingt chevaux, dont il n'y en avoit pas un seul Romain; mais ils étoient tous Toscans, excepté quarante Fregelaniens, qui s'étoient toujours montré fideles & affectionnez à Marcellus, & qui en toute occasion

*Imprudence de Marcellus qui s'a reconnoître ce poste.*

*La tête du foye parut grossie tout d'un coup.] Tout ce qui grossissoit étoit d'un bon augure, & tout ce qui diminuoit & apertissoit étoit d'un presage très-malheureux.*

*Car des signes très-favorables & très-heureux.] Plutarque explique ici le mot de Tite-Live: Nec id sane Aruspici placuisse, quod secundum trunca & turpia exta, nimis lata apparuisse.*

*Cela ne plut nullement à l'Aruspice, parce que les entrailles avoient paru trop belles & trop heureuses, après avoir paru inutiles & funestes. Le Devin regardoit ce changement si prompt, comme une marque de la colere des Dieux, qui vouloient les tromper, pour les punir du peu de foi qu'ils avoient eu pour le premier signe.*

*Et qui en toute occasion lui*



lui avoient donné des marques de leur courage. Sur le haut de ce tertre, qui, comme nous l'avons dit, étoit couvert de brossailles & de bois, les ennemis avoient placé un soldat, qui, sans être vu des Romains, découvroit tous les mouvemens qui se faisoient dans leur armée. Cette sentinelle ayant dit à ceux qui étoient en embuscade ce qui se passoit, ceux-ci laissent approcher Marcellus jusqu'au pied du tertre, & alors se levant tout d'un coup, & l'enveloppant de tous côtez, ils font pleuvoir sur sa troupe une grêle de traits, ou la chargent à coups d'épées & de lances. Les uns poursuivent les fuyards, & les autres s'attachent à ceux qui font de la résistance. C'étoient les quarante Fregellaniens; car les Toscans ayant tourné le dos dès le premier choc, ceux-ci se ferrent en un gros, & firent ferme pour défendre & sauver les Consuls, jusqu'à ce que Crispinus blessé de deux traits eût détourné son cheval pour prendre la fuite, & que Marcellus percé d'outre en outre d'un coup de lance fût tombé mort. Alors le peu des Fregellaniens, qui restèrent, laissant-là le corps de Marcellus, enlèvent son fils qui étoit déjà blessé, & se sauvent à bride abbatuë dans leur camp.

*Fidélius & valem  
des quarante Fregel-  
laniens.*

*Marcellus tué.*

Il n'y eut pas dans cette escarmouche beaucoup

*avoient donné des marques de leur* trouver place ici, il faut lire com-  
*courage.*] Le texte est corrompu, me dans un manuscrit ἀπαρ-  
au lieu de ἀπαρ, qui ne peut

plus

plus de quarante hommes tuez, & de prisonniers dix-huit cavaliers, & cinq des licteurs qui portoient les haches. Crispinus mourut de ses blessures quelques jours après. Jamais il n'étoit arrivé aux Romains un pareil désastre, car jamais ils n'avoient perdu dans une seule affaire les deux Consuls. Annibal ne fit pas grand compte des autres morts, ni des prisonniers, mais ayant sçu que Marcellus avoit aussi été tué, il courut à l'heure même sur le champ de bataille, & se tenant auprès du mort, il considéra long-tems avec admiration sa bonne mine, sa taille, sa force, sans laisser échapper aucune parole insolente, & sans donner la moindre marque de joye de se voir défait d'un ennemi si redoutable & si dangereux, mais seulement étonné d'une mort si étrange, & si peu digne d'un homme comme lui, il lui ôta l'anneau dont il cachetoit ses lettres,

*Crispinus l'autre Consul meurt de ses blessures.*

*Jamais auparavant les Romains n'avoient perdu les deux Consuls dans une seule affaire.*

*Annibal voyant Marcellus mort, le considère avec admiration.*

*Sa modération dans ce grand bonheur.*

*Il lui ôte son anneau, & lui fait des*

*Crispinus mourut de ses blessures quelques jours après.] Il ne mourut que sur la fin de l'année, après avoir nommé Dictateur, pour tenir les comices, T. Manlius Torquatus. Les uns disent qu'il mourut à Tarente, les autres dans la Campanie.*

*Car jamais ils n'avoient perdu dans une seule affaire.] Tite-Live se contente de dire : Id quod nullo ante bello acciderat, duo Consules sine memorando praelio interfecit, velut urbem Rempublicam reliquerant. Et ce qui n'étoit jamais arrivé dans les guerres pré-*

*cedentes, les deux Consuls tuez, sans un combat dont on puisse parler, avoient laissé la République comme orpheline. Huit ans auparavant à la bataille de Cannes, les Romains avoient perdu l'un des Consuls, & les deux Consuls de l'année précédente.*

*Il lui ôta l'anneau dont il cachetoit ses lettres.] Il voulut s'en servir, pour surprendre la ville de Salapia, en écrivant des lettres sous le nom du Consul, & scellées de son cachet, mais Crispinus avoit eu la prudence d'avertir toutes les villes voisines,*

*funeraillcs magnifi-  
ques.*

*Il raportoie ſes cen-  
dres au jeune Mar-  
cellus dans une urne  
d'argent.*

*Ces cendres répandus  
ſont comment.*

& après avoir enſeveli magnifiquement ſon corps, & l'avoir couvert d'étoffes précieufes, il le fit brûler, recueillit ſes cendres, les enferma dans une urne d'argent, ſur laquelle il mit une couronne d'or, & les envoya à ſon fils. Mais quelques Numides, ayant rencontré ceux qui les portoient, ſe jetterent ſur eux pour leur ôter l'urne; ceux-ci ſe mirent en déſenſe pour la garder, deſorte qu'en ſe battant & en voulant ſe la ravir les uns aux autres, ils répandirent les cendres. Annibal, informé de cette avanture, dit à ceux qui ſe trouverent près de lui, *vous voyez bien qu'il n'eſt pas poſſible de rien faire contre la volonté de Dieu, & fit châtier les Numides; mais il ne ſe mit plus en peine de faire ramaffer ces cendres & de les renvoyer, comme perſuadé que c'étoit quelque Dieu qui avoit ordonné que Marcellus mourût d'une mort ſi incroyable, & que ſes os demeuraſſent ſans être enterrez. Voilà ce qu'en ont écrit Cornelius Nepos & Valere Maxime; mais Tite-Live & Ceſar-Auguſte aſſurent que l'urne*

que ſon Collegue avoit été tué, & que l'ennemi étoit maître de ſon cachet. Salapia punit la fraude par la fraude; elle trompa Annibal, qui fut obligé de ſe retirer honteuſement, après avoir perdu quelques troupes.

*Mais Tite-Live & Ceſar-Auguſte aſſurent que l'urne fut portée à ſon fils Marcellus, & entermée magnifiquement.] C'eſt ce que Tite-Live aſſure nullement;*

il dit au - contraire qu'Annibal alla d'abord camper ſur la colline, où s'étoit paſſé le combat, & qu'ayant trouvé là le corps de Marcellus, il l'enterra; *caſtra in tumultum, in quo pugnatum erat, ex Templo transfert. Ibi inventum Marcelli corpus ſepelit, XXVII. 28.* Pour ce qui eſt de Ceſar-Auguſte, je n'en dis rien, car on n'a point ce qu'il avoit écrit.

## MARCELLUS 343

fut portée à son fils Marcellus, & enterrée magnifiquement.

Les ouvrages publics que Marcellus consacra, outre ceux qu'il dédia dans Rome, furent un magnifique Gymnase, qu'il éleva à Catane, plusieurs statues & tableaux, qu'il avoit portez de Syracuse, qu'il plaça dans le Temple des Dieux Cabires, dans l'Isle de Samothrace, & à Lindos dans le Temple de Minerve. Dans ce dernier on voyoit aussi la statue de Marcellus avec cette inscription rapportée par le Philosophe Posidonius, *Passant, tu vois ici l'image de celui qui fut la lumière de sa patrie; c'est Claudius Marcellus, né d'une famille illustre, & qui s'étant vu sept fois revêtu de la dignité Consulaire, a souvent rougi la terre du sang ennemi.*

*Ouvrages publics que Marcellus consacra.*

*Statue de Marcellus avec une inscription dans le Temple de Minerve à Lindos.*

L'Auteur de cette inscription joint aux cinq Consulats de Marcellus la dignité de Proconsul dont il fut honoré deux fois. Sa Maison dura avec beaucoup de splendeur & d'éclat jusqu'à Marcellus, qui fut fils de Caius Marcellus & d'Octavie sœur d'Auguste, & qui mourut fort jeune, après avoir été Edile & avoir épousé Julie, fille de l'Empereur son oncle, avec laquelle il ne vécut que peu de tems. Pour honorer

*Comment il faut entendre les sept Consulats, dont il est parlé dans l'inscription.*

*Durée de la Maison de Marcellus.*

*Le jeune Marcellus, neveu & gendre de l'Empereur Auguste.*

*Sa Maison dura avec beaucoup de splendeur & d'éclat jusqu'à Marcellus.] Elle dura après lui cent quatre-vingt-cinq ans; car il fut tué la première année de l'Olymp. 143. l'an de Rome 545. 206. ans avant la naissance de N. S. & le jeune Marcellus mourut la deuxième année de l'Olymp. 189. l'an de Rome 730. Pour honorer sa mémoire, Octavie sa mère lui consacra une bi-*

Hh ij

sa memoire, Octavie sa mere lui consacra une bibliotheque, & Auguste un théâtre, qui furent appelez la bibliotheque & le théâtre de Marcellus.

*blitheque.*] Suetone & Dion font entendre que ce ne fut pas Octavie, qui consacra cette bibliotheque, mais Auguste.

## LA COMPARAISON de Marcellus & de Pelopidas.

*Qualitez égales  
dans Pelopidas &  
dans Marcellus.*

*Premier avantage  
de Pelopidas sur Mar-  
cellus, il ne versa  
jamais le sang des  
vaincus.*

**D**E toutes les choses que les Historiens nous ont conservées de Marcellus & de Pelopidas, voilà celles qui nous ont paru les plus dignes d'être écrites. Parmi les ressemblances que la nature & les mœurs avoient mises entre eux, & qui sont si parfaites, qu'on pourroit s'y méprendre, car ils étoient tous deux d'une force merveilleuse, tous deux laborieux & infatigables, tous deux d'un courage heroïque, & tous deux d'une singuliere magnanimité, la seule difference qu'on y trouve, c'est que Marcellus fit un grand carnage dans la plupart des villes qu'il prit d'assaut, au lieu qu'Epaminondas & Pelopidas ne verserent jamais le sang d'aucun homme qu'ils eussent vaincu, & n'ôterent la liberté à aucune ville qu'ils eussent prise. On assure même que les Thebains n'auroient jamais assujetti les

*Que la nature & les mœurs.*] Il separe avec raison les mœurs d'avec la nature; car les mœurs sont le fruit de l'éducation.

## DE MARCELLUS ET DE PELOPIDAS. 245

Orchomeniens, s'ils eussent été presens.

Quant à leurs actions, il n'y a rien de plus beau ni de plus grand que ce que fit Marcellus contre les Gaulois, lorsqu'avec une poignée de gens de cheval, qui se trouverent auprès de lui, il défit & mit en déroute une armée très-forte en Infanterie & en Cavalerie, ce qu'on ne trouvera pas facilement avoir jamais été fait par aucun autre Capitaine, & tua de sa propre main le Général des ennemis. Pelopidas ayant voulu tenter un exploit tout semblable, ne réussit point & fut tué lui-même. Cependant on peut fort bien comparer à ces grandes actions, les journées de Leuctres & de Tegyre, qui furent des batailles très-grandes & très-signalées. Il est vrai qu'en fait de surprises & d'embûches, nous ne trouvons rien dans Marcellus qu'on puisse opposer à ce que fit Pelopidas à son retour d'exil, lorsqu'il tua les Tyrans de Thebes; car de tous les exploits exécutez par surprise & par ruse, c'est sans doute le plus memorable & le plus grand.

On dira peut-être que les Romains avoient en tête Annibal, qui étoit un ennemi très-redoutable; mais les Thebains n'avoient-ils pas affaire aux Lacedemoniens? Il est pourtant certain que ces Lacedemoniens furent défaits par Pelopidas

*Premier avantage de Marcellus sur Pelopidas; les Gaulois défaits par une poignée de gens.*

*Second avantage de Pelopidas sur Marcellus; les Tyrans surpris & tués.*

*Troisième avantage de Pelopidas; la dé-*

*Nous ne trouvons rien dans Marcellus qu'on puisse opposer à ce que fit Pelopidas.] Mais cet avantage de Pelopidas sur Marcellus, fut un avantage que lui* fournirent les conjonctures & l'état du gouvernement de Thebes. Rien de semblable ne pouvoit s'offrir à Marcellus.

*Que ces Lacedemoniens furent*

H h iij

*faite des Lacedemoniens à Tégyre & à Leuctres.*

à Tégyre & à Leuctres, au lieu qu'Annibal, comme l'écrivit Polybe, ne fut jamais vaincu une seule fois par Marcellus, mais il paroît s'être maintenu invincible jusqu'à ce qu'on lui eût opposé Scipion. Nous croyons bien avec Tite-Live, César, Cornelius Nepos, Historiens Latins, & avec le Roy Juba, Historien Grec, que Marcellus défit en quelques rencontres, & mit en fuite quelques troupes d'Annibal; mais tous ces avantages ne furent jamais d'un poids assez considérable, pour faire pancher la balance de son côté. Au-contre même il paroît qu'ils ne furent qu'un leurre & qu'une amorce trompeuse, que ce Carthaginois lui presenta; mais ce qu'on a toujours admiré avec raison & avec justice, & qu'on ne peut assez louer, c'est qu'après tant d'armées si souvent défaites, après tant de Généraux tuez, & après le bouleversement presque general de tout l'Empire, Marcellus ait

*Second avantage de Marcellus sur Pelopidas; la confiance & l'assurance qu'il inspira à ses troupes.*

*défait par Pelopidas.]* Voilà de ce côté-là un avantage très-solide de Pelopidas sur Marcellus; les victoires qu'il remporta sur les Lacedemoniens, furent plus complètes que celles de Marcellus sur Annibal. Dans le texte il faut lire comme dans un manuscrit, ἐνίκησε μὲν τούτους ὁ Περσίδας.

*Juba, Historien Grec.]* Fils de Juba, Roy de Numidie, qui dans la guerre civile avoit suivi le parti de Pompée, & qui fut tué par Petreius en combat sin-

gulier. Le fils, celui dont parle ici Plutarque, fut mené à Rome en triomphe par César. Sa captivité lui fut heureuse; il fut élevé dans les lettres Grecques & Latines, & de Barbare il devint excellent Historien.

*C'est qu'après tant d'armées si souvent défaites, après tant de Généraux tuez.]* Ce que Plutarque relève ici est si grand & si admirable, que ce seul avantage doit faire à mon avis, préférer Marcellus à Pelopidas. Cela est mis dans un grand jour.

# DE MARCELLUS ET DE PELOPIDAS. 247

redonné tant de confiance & d'assurance à ses troupes, qu'elles ayent osé faire tête à l'ennemi.

En effet, le seul qui à la consternation & à l'épouvante, dont les Romains étoient saisis depuis long-tems, fit succéder l'audace & l'impatience de combattre, & qui leur fortifia & éleva le courage jusqu'à les porter non-seulement à ne pas céder facilement la victoire, mais à la disputer opiniâtement, & à la rendre toujours douteuse, ce fut Marcellus. Car à ceux que leurs malheurs avoient accoutumés à se trouver heureux, si par la fuite ils pouvoient éviter l'ennemi, il leur apprit à avoir honte de se retirer avec désavantage, à rougir de la seule pensée de reculer & d'abandonner un pouce de terrain, & à sentir une véritable douleur toutes les fois qu'ils n'avoient pas remporté la victoire; & comme Pelopidas ne perdit jamais de combat pendant qu'il commanda les armées, & que Marcellus gagna plus de batailles qu'aucun Général de son tems, il semblera peut-être que celui qui étoit

*Pelopidas ne fut jamais battu, & Marcellus battit souvent; comment égaux par là.*

*Si par la fuite ils pouvoient éviter l'ennemi.] Plutarque transpose ici aux Carthaginois la belle louange qu'Annibal donne dans Horace aux Romains.*

*quos optinus*

*Fallere & effugere est triumphus.*

*A rougir de la seule pensée de reculer.] Il y a dans le texte, à nier, à ne vouloir pas confesser.*

*d'avoir été en branle de reculer. ἀπειδύ; mais il n'est pas possible que Plutarque ait dit une chose si frivole & si peu sensée. Des troupes qui ont reculé ont beau le nier, elles n'effacent pas leur honte. Au lieu de ἀπειδύ, nier, il faut lire, comme dans un manuscrit, αἰσένδυ, rougir.*

*Il semblera peut-être que celui*



si difficile à vaincre, peut être égalé par le grand nombre de ses exploits à celui qui ne fut jamais vaincu.

*Troisième avantage de Marcellus sur Pelopidas; la prise de Syracuse.*

D'un autre côté Marcellus prit Syracuse, & Pelopidas ne put se rendre maître de Sparte; mais, à mon avis, d'avoir pris Syracuse, est un moindre exploit que de s'être approché de Sparte, & d'avoir le premier passé l'Eurotas les armes à la main. A moins véritablement que quelqu'un ne veuille dire que ce fut un exploit d'Epaminondas, bien plus que de Pelopidas, aussi-bien que la bataille de Leuctres; au lieu que la gloire que Marcellus acquit, il ne la partagea avec personne. Car il prit Syracuse seul, il défit les Gaulois sans le secours de son Collegue, il s'opposa à Annibal, non-seulement sans que personne le secondât, mais encore lorsque tous les autres ne cherchoient qu'à l'en détourner & à lui communiquer leur crainte; & changeant seul la face de la guerre, il montra aux Romains le chemin

*Marcellus seul change la face de la guerre.*

*qui étoit si difficile à vaincre, peut être égalé.]* Voilà tout ce qu'on pouvoit dire de mieux en faveur de Marcellus. Il battit souvent, & par le grand nombre de ses exploits, il devient en quelque façon égal à Pelopidas, qui ne fut jamais battu.

*Mais, à mon avis, d'avoir pris Syracuse, est un moindre exploit que de s'être approché de Sparte.]* Voilà une proposition bien hardie & bien honorable pour les

Lacedemoniens; mais je crains qu'elle ne soit plus spécieuse que véritable. Plutarque a une trop grande idée de Lacedemone. La prise de Syracuse défendue par tant d'armées, par tant de flottes, & ce qui est encore plus par Archimede, & défendue pendant trois ans, est sans comparaison un plus grand exploit, que d'avoir passé l'Eurotas; & de s'être approché des murailles de Sparte.

de

## DE MARCELLUS ET DE PELOPIDAS. 249

de l'audace, & leur enseigna à faire tête à l'ennemi.

Pour ce qui est de leur mort, je ne loüe ni celle de l'un, ni celle de l'autre, & je ne puis qu'être affligé & fâché d'une fin si déplorable. Au-contre j'admire Annibal, que dans un si grand nombre de combats qu'on se lasse même à les compter, il n'ait pas reçu une seule blessure, & j'estime & je loüe Chrysantes de la Cyropédie. Il avoit l'épée levée, & alloit frapper son ennemi, lorsqu'il entendit les trompettes sonner la retraite; sur le moment il lâcha prise, & se retira avec douceur & modestie sans porter le coup. Cependant ce qui rend Pelopidas excusable, c'est qu'outre qu'il étoit tout enflammé de l'ardeur du combat, un noble & généreux desir de se vanger allumoit encore son courage. Or, comme dit Euripide, *c'est une très-belle & très-excellente*

*Mort de l'un & de l'autre blâmée.*

*Annibal ne fut jamais blessé.*

*Belle marque d'obéissance & de discipline.*

*En quoi la mort de Pelopidas est plus excusable que celle de Marcellus.*

*Et j'estime & je loüe Chrysantes de la Cyropédie.]* C'étoit un Officier de l'armée de Cyrus, dont parle Xenophon au commencement du iv<sup>e</sup>. l. de la Cyropédie. Après avoir donné dans le combat de grandes marques de valeur, il en donna une plus grande encore d'obéissance & de discipline, & mérita par-là les louanges de son Général.

*Et ce qui rend Pelopidas excusable.]* Il n'étoit pas possible de mieux relever tout ce qui rend la mort de Pelopidas plus excusable que celle de Marcellus.

Le tems, le lieu, l'objet & l'ennemi même, tout est pour Pelopidas, & tout contre Marcellus.

*Or, comme dit Euripide, c'est une très-belle & très-excellente chose à un Général d'armée, &c.]* C'est un passage d'une des pièces d'Euripide, qui sont perduës; le voici tel que Plutarque l'a eu devant les yeux.

Σάκεδαι γινώσκεις ὅσον στρατηλάτην.

Εἰ ἰδὲ θάνατον χρεῖον ὡς θάνατον καλόν

Εἰς ἀρετὴν καταλύσαντα τὸν βίον

Tome III.

Ii

## 250 COMPARAISON

*chose à un Général d'armée de remporter la victoire en sauvant sa vie ; mais s'il doit mourir , il lui est glorieux de mourir en laissant sa vie entre les mains de la vertu ;* car de cette manière la mort n'est pas une passion , mais une action. D'ailleurs avec le ressentiment dont Pelopidas étoit animé , la fin de la victoire qu'il voyoit toute entière dans la mort du Tyran , ne le pouvoit pas absolument sans raison à cet acte de valeur , & dans tout autre exploit , quel qu'il puisse être , on ne trouvera point un objet plus grand ni plus éclatant.

*La mort doit être une action , & non pas une passion.*

*Beau jugement de Plutarque sur la mort de Marcellus.*

Il n'en est pas de même de Marcellus ; il n'y avoit aucune nécessité pressante , & il n'étoit point dans cette fureur & dans cet enthousiasme , qui étouffent la raison & font fermer les yeux aux plus grands périls ; mais il se précipita inconsidérément dans le danger , & y mourut , non en Général d'armée , mais en enfant perdu & en batteur d'estrade , abandonnant ses cinq Consuls , ses

*Car de cette manière , sa mort n'est pas une passion , mais une action.] Il a fallu conserver le terme philosophique , pour faire sentir la beauté de ce mot plein de sens & de force. La mort de ceux qui meurent dans l'exercice de la vertu , est une action comme toutes les autres actions de leur vie ; au lieu que la mort de ceux qui meurent d'une autre manière , n'est qu'une passion ; quelle différence !*

*Il n'étoit point dans cette fureur & dans cet enthousiasme ,*

*qui étouffent la raison , & qui font fermer les yeux aux périls.] Car ces transports , dont on ne peut être le maître , justifient en quelque façon Pelopidas , au lieu que l'action de Marcellus est une action de sang froid.*

*Abandonnant ses cinq Consuls , ses trois triomphes , toutes les dépouilles qu'il avoit gagnées.] Ce sont des traits d'une grande force. Les grands titres qu'un Général s'est acquis , les grandes actions qu'il a faites , ses victoires & ses triomphes sont autant*

## DE MARCELLUS ET DE PÉLOPIDAS. 451

trois triomphes, toutes les dépouilles qu'il avoit gagnées, & tous les trophées qu'il avoit érigés de la défaite de tant de Rois, les abandonnant, dis-je, à des aventuriers Espagnols & Nomades, qui avoient vendu leur mort aux Carthaginois; accident si étrange, que ces soldats mercenaires se reprochèrent en quelque façon à eux-mêmes un bonheur si inespéré, que le premier des Romains en valeur & en courage, le plus grand en autorité, & le plus élevé en gloire fût venu périr si misérablement à la tête de quelques avantcoureurs Fregellaniens.

Or ce que je dis ici, il ne faut pas le prendre pour une accusation que j'intente contre ces grands hommes, mais comme des griefs que j'adresse pour eux à eux-mêmes, & à leur valeur, à laquelle ils ont sacrifié toutes leurs autres ver-

*Belle excuse de Plutarque sur la liberté qu'il prend de blâmer la mort de ces deux grands hommes.*

de motifs, qui doivent le retenir & l'empêcher de s'exposer sans nécessité à des périls au-dessous de sa gloire & de son courage. Mais pourquoi Plutarque met-il ici trois triomphes, puisqu'il n'a parlé que de deux ?

*A des aventuriers Espagnols & Nomades, qui avoient vendu leur mort aux Carthaginois.] Plutarque a flétri plus d'une fois ces troupes mercenaires qui se loient pour de l'argent, & qui vendent ainsi leur vie. Cependant dans tous les tems, il y a eu des nations qui ont fait ce trafic, & nous en voyons dans Homère;*

& on ne manque pas de bonnes raisons pour les justifier, & même pour les louer.

*Or ce que je dis ici, il ne faut pas le prendre pour une accusation que j'intente contre ces grands hommes.]* Voici une grande modestie de Plutarque. Le jugement qu'il porte sur la mort de ces grands hommes, il ne veut pas qu'on le prenne pour une accusation qu'il intente contr'eux, mais pour une plainte qu'il leur adresse à eux-mêmes. Il y a là une bienséance qu'on ne peut trop louer.

## 252 COMPARAISON, &c.

*Ceux qui prodiguent  
leur vie dans les  
combats, sacrifient  
toutes leurs vertus à  
leur valeur.*

*Les grands hommes  
ne doivent pas mon-  
rir pour eux-mêmes.*

tus, en prodiguant ainsi leur sang & leur vie, & comme une plainte très-libre que je leur fais de ce qu'ils sont morts pour eux-mêmes, & non pas plutôt pour leur patrie, pour leurs alliez & pour leurs amis.

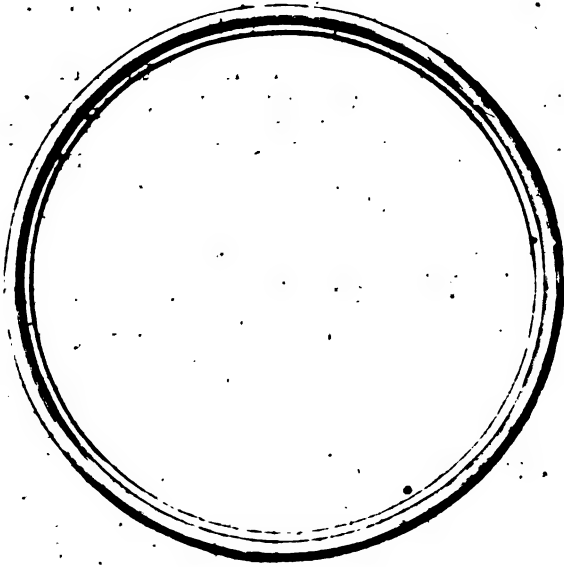
*Il est plus heureux  
d'être enterré par ses  
amis, & plus glo-  
rieux de l'être par  
ses ennemis.*

Enfin Pelopidas fut enterré par ses alliez pour l'amour desquels il avoit perdu la vie; & Marcellus le fut par ses ennemis mêmes qui l'avoient tué. Le premier de ces deux états est heureux & digne d'envie, mais l'autre est plus grand & plus glorieux; car l'ennemi qui admire & honore la vertu qui lui nuit, fait bien plus que l'ami qui témoigne sa reconnoissance à celle dont il a tiré de grands services. Là se trouve l'honneur pur & net, & ici l'utilité & le besoin ont plus de part à ces devoirs, que la vertu même.

*Le premier de ces deux états est  
heureux & digne d'envie, mais  
l'autre est plus grand & plus glo-  
rieux.] C'est une décision très-*

*profonde & très-vraie, & les  
raisons que Plutarque en rap-  
porte se font sentir.*

*Fin de la vie de Marcellus.*



## ARISTIDE.



**ARISTIDE**, fils de Lysimachus, étoit de la Tribu Anthiochide, & du Bourg d'Alopece. On a parlé fort diversement de ses biens; les uns ont dit qu'il vécut toujours fort

pauvre, & qu'après sa mort il laissa deux filles, qui demeurèrent long-tems sans être mariées à cause de leur pauvreté. Mais Demetrius de Phalere, s'opposant à cette tradition, quoique pres-

*On a parlé fort diversement de ses biens.* Quand Plutarque recherche les biens d'Aristide, ce n'est pas qu'il fasse état du bien entant que bien, mais c'est qu'à Athènes le bien marquoit le rang que les Citoyens tenoient dans la République.

Li iij.

que générale, assure dans son *Traité intitulé Socrate*, qu'il connoissoit à Phalere une terre qu'on appelloit la terre d'Aristide, dans laquelle il fut enterré; & pour faire voir qu'il étoit d'une Maison riche, il rapporte trois preuves; la première; la charge d'Archonte, qui donnoit son nom à l'année, & qui lui échut par le sort, auquel on n'admettoit que ceux qui avoient le premier rang dans l'estimation qui étoit faite des biens de chaque particulier, & qui ayant de revenu cinq cens mesures, tant en grains qu'en choses liquides, étoient appellez *Pentacosmedimnes*. La seconde preuve, c'est le ban de l'Ostracisme dont il fut banni, & que l'on ne décernoit jamais contre les pauvres, mais toujours contre ceux des premières Maisons, & qui par leur grandeur & par leur richesse s'étoient attiré l'envie. Enfin la troisième preuve qu'il rapporte, ce sont les trépieds des jeux publics qu'il consacra dans le Temple de Bacchus, comme un titre de sa victoire, & qu'on voit encore de notre temps avec cette inscription:

*D'autres assurent qu'il étoit d'une maison riche : & les preuves qu'ils en donnent.*

*Voyez la vie de Solon, pag. 426.*

*Trépieds consacrez par Aristide dans le Temple de Bacchus.*

*La seconde preuve est le ban de l'Ostracisme dont il fut banni.] Cette preuve seroit fort bonne, si le ban de l'Ostracisme n'avoit été décerné que contre les riches, mais il l'étoit aussi contre ceux qui se distinguoient par leur vertu ou par leurs talens, ainsi la preuve est nulle, & Plutarque la combattra bientôt avec raison.*

*Ce sont les trépieds qu'il consacra dans le Temple de Bacchus.]*

*Mais cette preuve n'étoit pas encore certaine, comme Plutarque le dira plus bas; car ces trépieds pouvoient avoir été consacrez par un autre Aristide que celui-ci. Au reste, les trépieds étoient souvent les prix des jeux, comme on le voit par Homere même; ils étoient aussi très-souvent consacrez dans les Temples.*

*La Tribu Anthiochide remporta la victoire, Aristide fournit aux frais, & Archestratus fit jouër ses pieces.*

Mais cette dernière preuve, qui paroît très-forte, est cependant très-foible; car Epaminondas même, que chacun sçait avoir vécu, & être mort dans une grande pauvreté, & Platon encore, qui n'étoit pas riche, se chargerent des frais de jeux qui n'exposoient pas à une médiocre dépense, puisque le premier défraya les joüeurs de flute à Thebes, & l'autre à Athenes les enfans qui dansoient aux chœurs, Dion ayant fourni à Platon tout l'argent nécessaire pour ces jeux, & Pelopidas l'ayant fourni à Epaminondas. Car les gens de bien n'ont pas déclaré une guerre sans fin & sans treve aux presens de leurs amis; mais regardant comme vils & honteux ceux qu'on en reçoit sans nécessité pour les mettre en reserve, & pour s'enrichir, ils ne refusent jamais ceux qu'on leur offre dans des occasions éclatantes, & où il s'agit d'acquiescer de l'honneur sans aucun soupçon d'avarice.

*En quelles occasions  
on peut recevoir des  
presens de ses amis.*

Pour ce qui est du trépied du Temple de Bacchus, Panetius montre clairement que Demetrius a été trompé par la conformité du nom, car depuis la guerre des Medes jusqu'à la fin de la

*Est cependant très-foible; car Epaminondas même, que chacun sçait avoir vécu & être mort dans une grande pauvreté. ] Mais ces exemples peuvent fort bien lais-*

*car il peut bien être qu'Epaminondas & Platon furent les premiers qui profiterent de la générosité de leurs amis pour fournir aux frais des jeux, qu'ils étoient obligés de donner.*



guerre du Peloponèse, il n'y a dans les Registres que deux Aristides qui ayent remporté la victoire dans les jeux qu'ils donnoient à leurs dépens, & ni l'un ni l'autre n'étoient le même que le fils de Lysimachus ; mais le premier étoit fils de Xenophile, & l'autre ne parut que long-tems après, comme le prouvent les caractères qui commencèrent à être en usage après Euclide, & le nom même du Poète Archestratus, qui ne se trouve dans aucun registre, ni dans aucun Auteur pendant toutes les guerres des Medes, au lieu que les registres & les Auteurs font foi qu'il y eut un Poète de ce nom-là qui fit jouer ses pieces dans le tems de la guerre du Peloponèse ; mais pour

*On jugeoit des tems par les caractères qui changeoient.*

*Le Poète Archestratus, en quel tems il vivoit.*

*Comme le prouvent les caractères qui commencèrent à être en usage après Euclide.*] Panetius veut dire que la victoire, que cet Aristide remporta dans ces jeux, étant écrite dans les registres d'un autre caractère que celui qui étoit en usage avant la guerre du Peloponèse, il faut que cet Aristide ne soit pas le fils de Lysimachus, celui qui combattit à la bataille de Marathon. Ce passage est considérable, en ce qu'on voit que vers le tems de cette guerre du Peloponèse les caractères Grecs changerent, & qu'en Grece on jugeoit des tems par la forme des caractères, comme nous en jugeons aujourd'hui. Cet Euclide est le Mathématicien Euclide dont nous avons encore des ouvrages, & qui après la mort de

Socrate fut maître de Platon. Au reste, il semble qu'il y a une faute au texte τῆς μετ' Εὐκλείδου ὄντα γραμματικῆς. Il ne s'agit pas ici de Grammaire, mais d'écriture. L'art d'écrire a-t-il jamais été appelé γραμματικῆς ? M. Salvini corrige γραμμικῆς, ce qui est conforme au sens. γραμμικῆ, l'art, la manière de former les caractères.

*Au lieu que les registres & les Auteurs font foi qu'il y eut un Poète de ce nom qui fit jouer ses pieces dans le tems de la guerre du Peloponèse.*] Cela étant, je ne vois pas pourquoi le sçavant Vossius a mis ce Poète Archestratus parmi ceux dont l'âge est incertain, puisqu'on voit ici qu'il florissait pendant la guerre du Peloponèse qui dura vingt-sept ans.

*Mais pour ce qui est de cet ar-*

ce

ce qui est de cet argument de Panetius, il faudroit l'approfondir, & l'examiner plus exactement.

Quant au ban de l'Ostracisme, il est très-certain qu'il tomboit indifferemment sur tous ceux qui se distinguoient par leur réputation, par leur naissance, ou par les talens de la parole, puisque Damon même, le Précepteur de Pericles, en fut banni, parce qu'il paroissoit surpasser les autres en prudence & en sagesse. Idomenée écrit de plus que la charge d'Archonte n'échut point à Aristide par le sort, mais qu'elle lui fut donnée par le choix des Atheniens mêmes. En effet, s'il ne fut Archonte qu'après la bataille de Platées, comme le même Demetrius l'écrit, il est très-vraisemblable qu'après une si grande gloire & de si grands exploits il obtint par sa vertu une charge, que les autres n'obtenoient qu'en considération

*Le ban de l'Ostracisme tomboit indifferemment sur tous ceux qui se distinguoient.*

*La charge d'Archonte n'échut point à Aristide par sort.*

*Il l'obtint par sa vertu.*

*gument de Panetius, il faudroit l'approfondir.] En effet, il pourroit souffrir quelque contradiction; car le même Poëte, qui faisoit jouer des pieces pendant la guerre du Peloponèse, pouvoit en avoir fait jouer aussi pendant celle des Medes. Ainsi l'inscription que Plutarque a rapportée pourroit être de notre Aristide.*

*Il est très-certain qu'il tomboit indifferemment sur tous ceux qui se distinguoient.] Preuve certaine que ce ban ne marquoit pas toujours la richesse de ceux contre lesquels on le decernoit.*

*En effet, s'il ne fut Archonte qu'après la bataille de Platées, comme le même Demetrius l'écrit.] Mais Demetrius s'étoit trompé; Aristide ne fut nullement Archonte depuis la bataille de Platées, qui fut donnée la seconde année de l'Olymp. LXXV. Dans le catalogue des Archontes on trouve le nom d'Aristide, la quatrième année de l'Olymp. LXXII. un ou deux ans après la bataille de Marathon, & la seconde de l'Olymp. LXXIV. quatre ans avant la bataille de Platées.*

de leurs richesses. Mais il est évident que Demetrius a voulu à toute force, & par une sorte d'ambition tirer du rang des pauvres, non-seulement Aristide, mais Socrate même, comme si la pauvreté étoit un très-grand mal; car il assure que ce dernier avoit une maison, & qu'il avoit encore soixante-dix mines d'argent comptant que Criton lui faisoit valoir.

*Trois mille cinq  
cens livres.*

Pour revenir à Aristide, il eut une étroite liai-

*Et qu'il avoit encore soixante-dix mines d'argent comptant que Criton lui faisoit valoir.]* Cela est démenti par ce que Socrate dit lui-même dans son Apologie, où il déclare à ses Juges que vu son indigence, il ne pouvoit se condamner qu'à une amende d'une mine, de cinquante livres; & que s'il se condamne à une amende de trente mines, cinq cens écus, ce n'est que parce que Criton, Critobule & Apollodore veulent bien répondre & payer pour lui; cela est encore démenti par ce que Criton dit à Socrate dans la prison, comme il est rapporté dans le Dialogue de ce nom, tom. 2. p. 96. de ma traduction.

*Pour revenir à Aristide, il eut une étroite liaison avec Clisthene, celui qui établit le gouvernement de la République après que les Tyrans furent chassés.]* Je ne puis m'empêcher de relever ici une faute d'Amiot, parce qu'elle est très-considérable; il a traduit, après que les trente Tyrans en eurent

été déchassés. Il n'est point du tout ici question des trente Tyrans; car ils ne furent chassés que soixante-dix-sept, ou soixante-dix-huit ans après la bataille de Platées, & plus de quatre-vingt-douze ans après celle de Marathon, & par conséquent Clisthene, qui étoit plus âgé qu'Aristide, ne pouvoit pas avoir rétabli le gouvernement d'Athènes après ces trente Tyrans chassés. Plutarque parle ici des Pisistratides, qui furent chassés vers l'Olymp. LXVI. vingt-trois ans avant le combat de Marathon, & cent quinze avant qu'Athènes fût délivrée des trente Tyrans, aussi le mot *trente* n'est point dans le texte, c'est Amiot qui l'a ajouté, trompé par le mot *Tyrans*, comme si Athènes n'avoit eu d'autres Tyrans que les trente qui y furent établis par Lyfandre; cela jettoit une grande confusion dans cette Histoire. Ce Clisthene étoit petit-fils de Clisthene, Tyran de Sicyone, qui avoit donné sa fille unique

son avec Clifthene, celui qui établit le gouvernement de la République après que les Tyrans furent chassés; & il avoit conçu une estime toute particuliere, & une singuliere vénération pour Lycurgue, le Legislatateur de Lacedemone, qu'il préferoit à tous les plus grands Politiques, jusqu'à le prendre pour modele; de-là vint qu'il favorisa l'Aristocratie, en quoi il eut toujours à lutter contre Themistocle, qui tenoit pour le gouvernement populaire. Il est vrai que quelques Auteurs écrivent que dès leur enfance étant nourris & élevez ensemble, ils furent toujours opposez, non-seulement dans les affaires serieuses, mais dans leurs jeux mêmes & dans leurs plaisirs, & que ce fut cette opposition continuelle qui servit le plus à découvrir & à faire connoître leur naturel; l'un étoit souple, hardi, plein de ruses & de finesses pour parvenir à ses fins, & il se portoit très-legerement à tout avec une vivacité incroyable; au lieu que l'autre étoit ferme & constant dans ses mœurs, inébranlable dans tout ce qui lui paroissoit juste, & incapable d'user du moindre mensonge & de la moindre ombre de flatterie, de déguisement & de fraude, non pas même par maniere de jeu.

*Aristide avoit pris  
Lycurgue pour son  
modele.*

*Il favorisa toujours  
l'Aristocratie, en quoi  
il fut toujours opposé  
à Themistocle.*

*Caractere de The-  
mistocle.*

*Caractere d'Aristide.*

Agarista à Megacles, fils d'Alcæon, & ce Megacles donna à son fils aîné le nom de Clifthene pere de sa mere.

*Celui qui établit le gouverne-  
ment de la République.] L'intel-*

ligence de ce passage doit être tirée de ces paroles d'Herodote, l. VI. p. 122. τούτῳ ὃ συνοικισάντων γίνεται Κλειδίου τε ὁ τὰς φυλάς καὶ τὴν δημοκρατίαν Ἀθηναίοισι παρὰ τῶν αὐτῶν. De ce mariage d'Agari-

K k ij

*Amour, la source  
de l'inimitié qui étoit  
entre Aristide &  
Themistocle.*

Mais Ariston de Chio écrit que leur inimitié naquit de l'amour, & que de-là elle se porta aux plus grands excez; car étant devenus tous deux amoureux du jeune Stefileus de l'Isle de Ceos, dont la beauté & la bonne mine éclatoient par-dessus tous les enfans de son âge, ils ne purent supporter modérément leur passion, & concurrent l'un contre l'autre une jalousie si violente, qu'elle ne passa pas même avec la beauté de l'enfant, mais comme si elle n'avoit été pour eux que comme un prélude, & comme une espèce d'exercice & de préparation, ils se jetterent aussi-tôt dans le gouvernement de la République ainsi piquez l'un contre l'autre, & tout échauffez encore du feu de leurs premiers combats:

*Moyen dont Themistocle se servit pour s'avancer.*

Pour Themistocle, en pratiquant d'abord, & en gagnant des amis, il se fit un fort rempart, & acquit une autorité qui n'étoit pas méprisable. Aussi quelqu'un lui disant un jour, qu'il gouverneroit parfaitement bien les Atheniens. s'il conservoit

*sa avec Megacles vint ce Clisthene qui établit les Tribus & le gouvernement populaire à Athenes. Il ne le rétablit point, il l'établit.*

*Mais Ariston de Chio.] Il y a eu plusieurs Ecrivains de ce nom. Les deux principaux sont Ariston de Chio, Philosophe Stoïcien, & Ariston de Ceos, Philosophe Peripateticien. On les a souvent confondus; ce que Plutarque rapporte ici étoit pris sans doute d'un ouvrage intitulé *ἑρπυρίων*.*

*διηρησίων, ou ἑρπυρίων ἡμῶν, c'étoit un Recueil d'aventures amoureuses. Les uns l'attribuent à Ariston de Chio, & les autres, comme Athenée, à Ariston de Ceos. Je serois du sentiment de ces derniers; car un tel ouvrage me paroît plus convenir à un Philosophe Peripateticien, qu'à un Philosophe Stoïcien, & je lierois dans Plutarque *Ariston de Ceos*.*

*l'égalité, & qu'il ne penchât pas plus pour l'un que pour l'autre; à Dieu ne plaise, lui répondit-il, que je sois jamais assis sur un Tribunal où mes amis n'ayent pas plus de credit & de faveur auprès de moi que les Etrangers.*

*Jusqu' où Themistocle porroit l'amitié*

Au-contre, Aristide marcha seul, pour ainsi dire, & prit une route toute particuliere dans sa maniere de gouverner; car premierement il ne voulut ni plaire à ses amis, en commettant à leur gré des injustices, ni leur déplaire en leur refusant tout, & en ne leur accordant jamais la moindre grace. Ensuite voyant que l'appui des amis portoit la plûpart des Gouverneurs à abuser de leur pouvoir pour commettre des injustices, il se précautionna contre ce penchant, en se mettant fortement dans l'esprit, & en disant toujours que le veritable Citoyen, l'homme de bien, devoit faire consister toute sa force, & tout son appui à faire & à conseiller en tout & partout ce qui étoit sçéant & juste. Cependant comme Themistocle entreprenoit beaucoup de choses témérairement; qu'il s'opposoit à tous ses desseins, & qu'il rompoit toutes ses mesures, il fut obligé aussi lui-même de le contredire dans tout ce qu'il proposoit, & de le traverser, tant pour se défendre & pour se vanger, que pour rabattre son autorité, qui alloit toujours croissant par la faveur du peuple; car il estimoit qu'il valoit encore mieux em-

*Milieu qu'un homme d'Etat doit garder à l'égard de ses amis.*

*En quoi le veritable Citoyen doit faire consister sa force & son appui.*

*Maxime de politique.*

*Car il estimoit qu'il valoit encore mieux empêcher quelque chose d'utile.] Voici une maxime de politique qui paroît hazardée, &*

K k iij.

pêcher quelque chose d'utile à la République, que de souffrir que Themistocle devînt le maître absolu, en lui laissant tout emporter de haute lute. Enfin un jour entr'autres Themistocle ayant fait quelque proposition fort importante & fort avantageuse, Aristide s'y opposa, & fut le plus fort; mais en sortant de l'assemblée il ne put se retenir, & dit tout haut, *qu'il n'y avoit de salut pour les Atheniens que de les jeter Themistocle & lui dans le Barathre.*

*Bel exemple des  
pernicieux effets que  
produit la jalousie  
entre des Ministres  
qui veulent se dé-  
truire.*

Une autrefois ayant fait quelque decret pour le proposer au peuple, il trouva dans le Conseil beaucoup d'opposition & de contradiction; il ne laissa pas de l'emporter, mais sur le point que le President de l'assemblée alloit demander le consentement du peuple, comme il avoit vû par les avis contraires les inconveniens qui en devoient arriver, il s'en déporta volontairement. Souvent il faisoit proposer ses avis par tierces personnes, de peur que Themistocle par l'envie & par la jalousie qu'il avoit contre lui, ne s'opposât à tout ce qui pourroit être le plus utile.

*Action très-sage  
d'Aristide.*

Mais ce qu'on trouvoit d'admirable en lui, c'étoit sa constance & sa fermeté dans les changemens imprévûs qu'ont à essuyer ceux qui se

*Constance & fer-  
mesé nécessaires à un  
homme d'Etat pour  
se souvenir dans les*

qui est cependant très-profonde & très-vraie. Il vaut mieux s'opposer à quelque chose d'utile à l'Etat & l'empêcher, que de laisser tout emporter à un homme ambitieux, & capable d'a-

busier de son pouvoir; car cet homme injuste fera passer dans la suite bien des choses plus préjudiciables, que celle qu'on a empêché de réussir, n'auroit été utile.

mêlent du gouvernement ; car jamais il ne s'élevait pour quelques honneurs qu'on lui rendît, ni ne s'abaissoit pour quelques mépris & quelques refus qu'il éprouvât, conservant partout sa tranquillité & sa douceur ordinaire, persuadé qu'on doit se livrer à sa patrie, & la servir dans tous les états gratuitement & sans aucune vûe ni de biens, ni de gloire. De-là vint que le jour qu'on joua la pièce d'Eschyle, intitulée les sept Chefs contre Thebes, lorsque l'Acteur recita ces vers, que le Poète a faits à la louange d'Amphiaraus, *il ne veut pas paroître homme de bien, mais l'être véritablement, moissonnant les fruits de son esprit profond, d'où germent ces sentimens pleins de grandeur & de sagesse*, tout le monde en même-tems jeta les yeux sur Aristide, comme sur celui à qui cette grande louange convenoit le plus. Aussi avoit-il

*changemens imprévus qui arrivent.*

*L'homme d'Etat doit se livrer à sa patrie, & la servir sans aucune vûe, ni de réputation, ni d'intérêt.*

*Passage d'Eschyle appliqué à Aristide par le peuple.*

*De-là vint que le jour qu'on joua la pièce d'Eschyle, intitulée les sept Chefs contre Thebes.* ] C'est ainsi que ce passage doit être traduit pour faire entendre que cette aventure arriva à Aristide le jour qu'Eschyle fit jouer cette pièce pour la première fois.

*Il ne veut pas paroître homme de bien, mais l'être.* ] Ces vers sont dits par le courrier qui vient rendre compte à Eteocle des attaques des ennemis & des Chefs qui les commandent ; mais Plutarque y a changé un mot, il a mis *δικαιος juste*, au lieu qu'Eschyle a mis *δενος vaillant*. Il ne s'agit pas là de justice, mais de

courage ; le courrier dit qu'Amphiaraus n'a pas mis de devise sur son bouclier comme les autres ; car, ajoute-t-il, *il ne cherche pas à paroître brave, mais à l'être véritablement*. Au lieu de *juste*, ou de *brave*, j'ai mis *homme de bien*, qui en notre Langue embrasse l'un & l'autre. Quel honneur pour Aristide que tout le monde en plein théâtre lui ait appliqué un passage qui renferme un éloge si glorieux ! Au reste ces vers sont parfaitement beaux, & Platon en a fait un bon usage dans son second livre de la République.



*Force d'Aristide, quand il s'agissoit de la justice.*

la force, non-seulement de résister pour la justice aux sentimens de l'amitié & de la faveur, mais ce qui est encore plus difficile, de fouler aux pieds l'inimitié & la colere. Et à ce propos on raconte qu'un jour poursuivant en justice un de ses ennemis, après qu'il eut déduit tous les chefs d'accusation, comme il vit que les Juges refusoient d'entendre l'accusé, & qu'ils alloient le condamner tout d'une voix, il se leva de sa place, & alla avec lui se jeter aux pieds des Juges pour les supplier de l'entendre dans ses justifications, & de ne pas le priver du privilege que lui accordoient les loix.

*Belle action d'Aristide.*

Un autre jour qu'il presidoit au jugement de la cause de deux particuliers, l'un des deux ayant commencé par dire, *que son ennemi avoit fait dans sa vie bien des maux à Aristide* : Eh, mon ami, lui répartit Aristide, en l'interrompant, *dis seulement les maux qu'il t'a faits, car c'est ton affaire que je juge, & non pas la mienne.*

*Aristide élu Tresorier Général.*

Il ne fut pas plutôt élu Tresorier Général de la République, qu'il fit voir que les Treloriers, qui avoient été de son tems, & encore ceux qui l'avoient précédé, avoient pillé de grosses sommes, & surtout Themistocle, car il étoit bien homme sage, mais il n'avoit pas beaucoup d'empire sur ses mains. C'est pourquoi lorsqu'Aristide voulut rendre ses comptes, Themistocle fit une grosse brigue contre lui, le chargea d'avoir volé les deniers publics, & vint à bout de le faire condamner,

*Themistocle n'avoit pas beaucoup d'empire sur ses mains.*

condamner, ainsi que l'écrivait Idoménée. Mais les principaux de la ville, & les plus gens de bien s'étant élevés contre un jugement si inique, non-seulement l'amende lui fut remise, mais on le nomma encore Tresorier pour l'année suivante.

Alors il fit semblant de se repentir de la première administration, & de vouloir se corriger. Se montrant donc plus traitable & plus facile, il trouva le secret de plaire à tous ceux qui pillaient la République; car il ne les reprenait point, & n'épluchait point exactement leurs comptes; de sorte que tous ces pillards, gorgés de biens, combloient de louanges Aristide, & faisoient eux-mêmes des brigues auprès du peuple, s'empressant pour le faire continuer une troisième année dans la même charge. Mais le jour de l'élection étant venu, comme on alloit le nommer par tous les suffrages, Aristide se levant, tança rudement les Athéniens : *Quand j'ai administré vos finances avec toute la fidélité & toute la vigilance d'un homme de bien, leur dit-il, j'ai été bafoué, & traité comme un infâme; & aujourd'hui, après que je les ai abandonnées à tous ces voleurs publics, je suis un homme admirable & le meilleur des Citoyens. Je vous déclare donc que j'ai plus de honte de l'honneur que vous me faites aujourd'hui, que je n'en eus l'année passée de la condamnation que vous prononçâtes contre moi, & je suis indigné de voir qu'auprès de vous il est plus glorieux de complaire aux méchants, que de me-*

*Adresse d'Aristide pour faire voir aux Athéniens leur sottise.*

*La sage reprimande qu'il leur fait.*

*nager & de conserver les biens de la République.*

En parlant ainsi, & en faisant connoître les pilleries, qui avoient été commises, il ferma la bouche à tous ces voleurs publics, qui dans ce moment-là même crioient pour lui, & rendoient en sa faveur de si grands témoignages, & il remporta de tous les gens de bien une louange véritable & juste.

*Datis arriva sur les côtes de Marathon avec une armée navale. Il étoit envoyé avec Artapherne, fils du frere de Darius.*

*Les Atheniens avoient brûlé Sardis, neuf ou dix ans auparavant.*

*Les Atheniens envoyèrent contre lui dix Généraux.*

Sur ces entrefaites Datis, envoyé par le Roy de Perse, sous prétexte, comme il disoit, de se vanger des Atheniens de ce qu'ils avoient brûlé sa ville de Sardis, mais dans la vérité pour subjuguier tous les Grecs, arriva sur les côtes de Marathon avec toute son armée navale, & commença à piller & à ravager tout le pais. Des dix Généraux, que les Atheniens avoient élus pour cette guerre, le premier en autorité & en dignité, c'étoit Miltiade, & Aristide étoit le second après lui en réputation & en credit. Dans le conseil de guerre, qui fut tenu, Miltiade fut d'avis de donner la bataille aux Barbares; & Aristide s'étant rangé à son sentiment, ne contribua pas peu à faire prendre le parti de combattre. Et comme les dix Généraux commandoient l'armée l'un après

*Ne contribua pas peu.] Dans ce conseil l'avis de ne pas hasarder le combat, parce qu'ils étoient en plus petit nombre que les Barbares, l'emportoit de beaucoup; mais Miltiade ayant attiré dans son sentiment Callimaque, qui étoit alors Polemar-*

*que, & dont l'autorité égaloit celle des dix Généraux, l'avis de combattre prévalut; & apparemment Aristide ne contribua pas peu à déterminer Callimaque; c'est ainsi à mon avis qu'on peut concilier Plutarque avec Herodote.*

l'autre chacun leur jour, quand le tour d'Aristide vint, il remit le commandement à Miltiade, enseignant par-là à ses compagnons que d'obéir & de se soumettre aux ordres des plus sages, ce n'est nullement une chose honteuse, mais que c'est au contraire une chose très-honorable & très-salutaire. Ainsi adoucissant par son exemple la jalousie, qui pouvoit causer entr'eux de grands débats, & les portant à se trouver heureux d'obéir à celui qui avoit plus d'expérience, il fortifia extrêmement Miltiade, qui devint maître absolu de l'armée, dont le commandement ne fut plus partagé, car les autres Généraux ne se soucierent plus de commander leur jour, & voulurent être entièrement à ses ordres.

*Belle action d'Aristide.*

*Il est honorable de se soumettre aux plus sages.*

Dans le combat le corps de bataille des Athéniens étant fort pressé, & souffrant beaucoup,

*Combat de Marathon.*

*Et voulurent être entièrement à ses ordres.]* Plutarque obmet ici une action de Miltiade, qui me paroît digne d'être relevée, & qu'Herodote n'a pas manqué de rapporter, c'est que quoique les autres Généraux lui eussent cédé le commandement chacun leur jour, Miltiade ne voulut pourtant pas donner la bataille, aucun de ces jours où ses Collegues auroient dû commander, mais qu'il attendit son jour. Il craignoit sans doute que celui, dont il auroit pris le tour, ne lui eût cédé le commandement malgré lui, & seulement pour suivre l'exemple des autres, & que par

envie il ne fît moins bien son devoir dans le combat, pour ne pas servir à la réputation de celui, qui commandoit à sa place. L'expérience a fait voir quelquefois que cette indigne jalousie a nui à de grandes actions, & les a rendu, ou malheureuses, ou longtemps douteuses.

*Le corps de bataille des Athéniens étant fort pressé, & souffrant beaucoup.]* Car le corps de bataille étoit plus dégarni & plus foible que les ailes, c'est pourquoi les Barbares firent là leurs plus grands efforts. Herodote, liv. VI.

*Themistocle &  
Aristide combattent  
à l'envi avec beau-  
coup de valeur.*

parce que les Barbares firent là pendant long-tems leurs plus grands efforts contre la Tribu Leontide & la Tribu Anthiochide, Themistocle & Aristide, à la tête de ces deux Tribus, car l'un étoit de la Tribu Leontide, & l'autre de la Tribu Anthiochide, combattirent à l'envi avec tant de valeur & de succès, qu'ils rompirent les Barbares, & les poussèrent jusqu'à leurs vaisseaux. Mais les Capitaines Atheniens voyant qu'après s'y être jettez, au lieu de prendre le chemin des Isles pour regagner l'Asie, ils étoient poussez par les vents, & par les courans au-dedans de l'Attique, & craignant qu'ils ne trouvassent la ville sans défense, ils marcherent à son secours avec neuf Tribus, & ils firent tant de diligence qu'ils y arriverent le jour même.

*Desintéressement  
admirable d'Aristide.*

Aristide laissé seul à Marathon avec sa Tribu pour garder les prisonniers & le butin, ne trompa pas la bonne opinion qu'on avoit de lui; car l'or & l'argent étant semez çà & là dans le camp, & toutes les tentes & toutes les galeres, qu'on avoit

*Ils étoient poussez par les vents & par les courans au dedans de l'Attique.]* Herodote marque expressément que ce fut leur intention de doubler le cap de Sunium pour surprendre Athenes avant que les Atheniens pussent être arrivez pour la secourir. Et dans cette Histoire le témoignage d'Herodote est très-considérable, car il avoit appris les particularitez de ce combat de Ma-

rathon de ceux-mêmes qui s'y étoient trouvez.

*Et ils firent tant de diligence, qu'ils y arriverent le jour même.]* De Marathon à Athenes il y a environ quarante milles; & c'est une grande diligence pour une armée fatiguée d'un long combat d'avoir fait ce chemin le jour même. Herodote écrit qu'elle partit des environs du Temple d'Hercule à Marathon, & qu'elle

prises, étant pleines de hardes magnifiques, & de toutes sortes de meubles & de richesses sans nombre, non-seulement il ne fut pas tenté d'y toucher, mais il empêcha que les autres n'y touchassent. Malgré ses bons ordres il ne laissa pourtant pas d'y avoir des gens qui trouverent le moyen de bien faire leurs affaires, & de s'enrichir à son insçu; entr'autres Callias, qui étoit porte-torche. Un des Barbares l'ayant rencontré dans un lieu écarté, & l'ayant pris vrai-semblablement pour quelque Roy, à cause de ses longs cheveux & du bandeau dont sa tête étoit ceinte, se prosterna devant lui, & lui ayant pris la main droite, il lui découvrit une grande quantité d'or qu'on avoit enterré dans un puits; mais Callias se montra en cette occasion le plus cruel & le plus injuste des hommes; car il ne se contenta pas d'emporter tout l'or, il tua sur le champ le malheureux qui le lui avoit indiqué, afin qu'il ne le déclarât pas à d'autres. De-là vient, dit-on, que les Poëtes comiques appellerent les descendans de ce Callias, *Laccoplutes*, comme qui

*Les porte-torches des mysteres portoient de longs cheveux, & avoient la tête ceinte d'un bandeau.*

*Laccoplutes, l'origine de ce surnom*

alla camper devant Athenes près du Temple d'Hercule qui étoit à Cynofarges.

*Entr'autres Callias, qui étoit porte-torche.* Cet office de porte-torche étoit très-considérable, parce que le porte-torche étoit admis à tous les mysteres les plus secrets. Nous voyons que Pausanias dans ses Attiques vante fort le bonheur d'une femme de ce qu'elle avoit vu son frere, en-

suite son mari, & après son mari, son fils revêtus de cet office. Ce Callias étoit cousin germain d'Aristide, comme on le verra dans la suite.

*Laccoplutes, comme qui diroit riches du puits.* Ne seroit-ce pas de-là que seroit venu notre proverbe, *riche comme un puits*? Il est au moins certain qu'il vient de ce que dans les tems de guerre on cacheoit ordinairement dans

diroit *riches du puits*, en brocardant sur le lieu d'où leur auteur avoit tiré toutes ses richesses.

*Aristide élu premier Archonte, l'année après la bataille de Marathon.*

Après l'année de la bataille de Marathon, Aristide fut d'abord élu premier Archonte qui donne le nom à l'année; quoique Demetrius de Phalere assure qu'il n'eut cette charge que peu de tems avant sa mort, après la bataille de Platées; mais dans les registres publics après l'Archonte Xanthippide, sous lequel Mardonius fut vaincu à Platées, on ne trouve point du tout le nom d'Aristide parmi les Archontes; au lieu qu'on le trouve après l'Archonte Phanippe, sous lequel fut gagnée cette célèbre bataille de Marathon.

*Avantage de la justice sur les autres vertus.*

*Surnom de Juste est un surnom très-royal & très-divin.*

De toutes les vertus d'Aristide, la plus connue & celle qui se fit le plus sentir, ce fut sa justice, parce que c'est la vertu dont l'usage est le plus continuel, & dont les fruits se répandent sur plus de monde. De-là vint que quoiqu'homme pauvre, & du simple peuple, il remporta le surnom de *Juste*, surnom très-royal & très-divin, mais que

des puits ce qu'on avoit de plus précieux.

Après l'Archonte Xanthippide, sous lequel Mardonius fut vaincu à Platées.] En effet, après l'Archonte Xanthippide, ou Xanthippe, qui est marqué à la seconde année de l'Olymp. LXXV. on ne trouve plus le nom d'Aristide parmi les Archontes, marque sûre qu'il ne le fut point après la bataille de Platées.

*Au lieu qu'on le trouve après*

*l'Archonte Phanippe, sous lequel, &c.] Dans les registres Phanippe est marqué Archonte la troisième année de l'Olymp. LXXII. ce fut donc cette troisième année que fut donnée la bataille de Marathon, & non pas la première; comme la plupart des sçavans l'ont cru. Aristide fut Archonte l'année suivante. Aussi est-il marqué la quatrième année de cette même Olymp. LXXII. rien n'est plus sûr que ce calcul.*

jusqu'ici aucun des Rois, ni des Tyrans n'a ambitionné, ils ont bien mieux aimé être appelez *Poliorcetes*, preneurs de villes, *Cerauni*, foudres, & *Nicanores*, vainqueurs. Quelques-uns même ont pris plaisir à se voir donner les noms d'*Aigles* & de *Vautours*, préférant ainsi le vain honneur de ces titres, qui ne marquent que la force & la puissance, à la solide gloire de ceux qui marquent la vertu. Cependant Dieu-même, à qui ils se piquent de se comparer & de ressembler, me paroît ne se distinguer que par trois choses, par l'immortalité, par la puissance & par la vertu. De ces trois qualitez la vertu est sans contredit la plus respectable & la plus divine, car l'immortalité convient au vuide & aux élemens. Pour la puissance, les tremblemens de terre, les foudres, les tourbillons de vents, & les débordemens des eaux n'en ont-ils pas une infinie? Mais pour la justice, rien n'y par-

*Pitoyable aveuglement des Princes sur les titres.*

*La vertu plus respectable & plus divine que la puissance & que l'immortalité.*

*Rien de tout ce qui n'est pas capable de*

*De ces trois qualitez la vertu est sans contredit la plus respectable.]* Personne de raisonnable ne peut douter de cette verité. La vertu est plus respectable que la puissance, puisque la plus grande puissance peut être un très-grand mal, & qu'elle l'est d'ordinaire. Il n'est pas moins vrai que la vertu est plus respectable que l'immortalité, & ceux-mêmes qui aiment le plus la vie, ne sçauroient s'empêcher d'en convenir, puisqu'ils ne sçauroient douter que l'immortalité ne puisse être un éternel supplice.

*Car l'immortalité convient au vuide & aux élemens.]* Mais il est ridicule d'appeller immortel le vuide qui n'est rien. Pour ce qui est des élemens, Plutarque parle ainsi selon le sentiment des Philosophes qui croyoient que tout retournoit dans ses premiers principes, & que ces premiers principes étoient inalterables, & immortels par conséquent. Erreur dont la véritable Religion enseigne la fausseté; car tout sera détruit.

*Rien n'y participe de tout ce qui n'est pas capable de raisonner &*



*connoître Dieu , ne peut participer à la justice.*

*Les trois sentimens dont les hommes sont affectez envers la divinité.*

*Erreur de Plutarque.*

*Erreur des hommes de preferer la puissance & l'immortalité même à la vertu.*

ricipe de tout ce qui n'est pas capable de raisonner & de connoître l'essence divine.

C'est pourquoi aussi les hommes étant penetrez de trois differens sentimens envers les Dieux, d'un sentiment d'admiration & d'envie, d'un sentiment de crainte, & d'un sentiment d'amour & de respect, il semble qu'ils ne les admirent & ne les estiment heureux qu'à cause de leur incorruptibilité & de leur immortalité, qu'ils ne les craignent qu'à cause de leur puissance, & de l'empire qu'ils ont sur tout cet Univers, & qu'ils les aiment, les honorent, & les respectent à cause de leur justice, Cependant avec tous ces sentimens, qui sont si naturels & si justes, de ces trois qualitez ils ne desirerent & n'ambitionnent que les deux premieres, l'immortalité, dont notre nature n'est pas capable, & la puissance, dont la plus grande partie dépend toujours de la Fortune; & ils laissent derriere, & mettent au dernier rang la vertu, qui de tous les biens divins, est le seul qui dépend de nous & est en notre puissance. En quoi ils se trompent grossierement, ne prenant pas garde que la vie même de ceux qui sont le plus favorisez de la

*de connoître l'essence divine. ]* Voilà un principe très-certain; pour être capable de justice, il faut connoître Dieu, sans la connoissance de Dieu, il ne peut y avoir de justice.

*L'immortalité, dont notre nature n'est pas capable. ]* Plutarque parle ici en Payen aveugle qui

ne sçait pas que nous étions nez pour l'immortalité, que c'est le peché seul qui nous l'a fait perdre, & que nous en sommes re-devenus capables pour l'autre vie, par les merites de celui qui a effacé le peché, & qui a ravi à la mort sa victoire.

Fortune,

Fortune, les plus puissans & le plus constituez en dignité, c'est la justice seule qui la rend celeste & divine, & qu'au-contre l'injustice la rend terrestre & bestiale.

*Justice seule rend la vie celeste & divine.*

Pour revenir à Aristide, ce surnom de Juste le fit d'abord aimer & respecter ; mais enfin il lui attira l'envie, surtout par les menées de Themistocle, qui alloit semant ce bruit parmi le peuple, qu'Aristide ayant aboli tous les Tribunaux en jugeant tout par lui-même, & en se rendant lui seul arbitre de tous les differends, s'étoit formé insensiblement & sans qu'on s'en apperçût, une Monarchie sans pompe & sans gardes. Et le peuple, naturellement fier, enorgueilli encore par la victoire, & qui, se croyant digne des plus grands honneurs, vouloit que tout dépendît de son autorité, étoit fort indisposé contre ceux qui acqueroient un nom & une réputation au-dessus des autres. C'est pourquoi s'étant assemblez de tous les bourgs de l'Attique dans la ville, ils bannirent Aristide du ban de l'Ostracisme, déguisant sous le beau nom de haine de la tyrannie, l'envie qu'ils portoient à sa gloire ; car ce ban n'étoit point une punition pour crime ou malversation quelconque, mais en lui donnant une couverture honnête, on l'appelloit un rabais & une diminution de l'orgueil qui croissoit trop, & de la puissance qui devenoit à charge ; mais dans la verité, c'étoit un innocent & doux allegement de l'envie, car par son moien celui qui étoit blessé de cette grandeur, qui lui

*Envie contre la gloire, déguisée souvent sous le nom de haine de la Tyrannie.*

*Ce que c'étoit que le ban de l'Ostracisme, & comment on y procedoit.*

étoit suspecte, exhaloit toute sa haine, en condamnant, non à quelque chose de bien violent, mais seulement à un exil de dix années. Il est vrai qu'après qu'on eut fait tomber ce ban si honorable sur des hommes de néant, & chargez de crimes, & qu'on eut enfin banni de cette maniere l'infâme Hyperbolus, cette indignité fit ouvrir les yeux aux Atheniens, & ils y renoncèrent. Or voici la cause & le sujet de l'Ostracisme d'Hyperbolus.

Alcibiade & Nicias, les deux Citoyens qui avoient le plus de pouvoir & d'autorité dans la ville, étoient opposez l'un à l'autre, & se faisoient une guerre ouverte. Voyant donc que le peuple alloit recourir à l'Ostracisme, & ne doutant point que cela ne menaçât l'un d'eux, ils s'abouchèrent, réunirent leurs partis, & firent par leurs brigues que l'Ostracisme tomba sur Hyperbolus. Le peuple, indigné de ce qu'on avoit ainsi ravalé, flétri & deshonoré ce ban, l'abolit & y renonça pour toujours. Or pour donner en gros une idée de l'Ostracisme, voici ce que c'étoit. Chaque Citoyen prenoit un morceau de pot cassé, & après y avoir écrit le nom de celui qu'il vouloit bannir, il le portoit dans un certain lieu de l'assemblée, qui étoit fermé en rond d'une cloison de bois. Les Magistrats commençoient d'abord par compter

*Ils s'abouchèrent.* } On ne peut très-vrai-semblable que Plutarque pas dire que *βαλεχθῆναι ἀλλήλοις* avoit écrit *βαλαχθῆναι ἀλλήλοις*, ne soit pas Grec, & ne fasse pas s'étant raccommo<sup>d</sup>ez, c'est une un bon sens; cependant il est conjecture de M. Salu<sup>n</sup>i.

le nombre des tests, car s'il y en avoit moins de six mille, l'Ostracisme étoit nul. Le nombre étant complet, on mettoit à part tous les noms qui étoient écrits, & le nom, qui l'emportoit par le nombre des tests, étoit celui contre lequel on prononçoit le ban pour dix années, & on laissoit au banni la jouïssance de ses biens.

Dans cette occasion, où Aristide fut banni, comme on étoit occupé à écrire les noms, on dit qu'il y eut un habitant d'un bourg, homme grossier, qui ne sçachant ni lire, ni écrire, s'adressa à Aristide, qu'il prit pour un homme du peuple, le pria d'écrire le nom d'Aristide sur son test qu'il lui presenta; Aristide, admirant cette aventure, lui demanda s'il avoit reçu quelque déplaisir d'Aristide : *Aucun*, lui dit le manant, *je ne connois pas même cet homme, mais je suis fatigué & blessé de l'entendre partout appeller le Juste.*

Aristide, sans répondre une seule parole, prit tranquillement le test, y écrivit son nom, & le lui rendit. Quand il sortit de la ville pour remplir son ban, il leva les mains au Ciel, & fit aux Dieux une priere, comme on peut croire, toute con-

*Grande moderation  
d'Aristide.*

*Il fit aux Dieux une priere toute contraire à celle d'Achille.] Il est certain qu'Aristide fit une priere en cette occasion; & de ce qu'il étoit homme juste & plein d'amour pour sa patrie, il dit qu'il est vrai-semblable qu'il fit une priere toute contraire à celle que fait dans Homere Achille, qui est*

un homme emporté, vindicatif, injuste. La priere d'Achille est assez connue, il ne se contente pas de prier que les Troyens soient vainqueurs, afin que les Grecs se voyent réduits à implorer le secours de son bras, comme nous le voyons dans le premier liv. de l'Iliade, il pousse

Mm ij

*Prière d'Aristide ,  
toute contraire à celle  
d'Achille.*

traire à celle d'Achille ; il pria *que jamais il n'arrivât aux Athéniens aucun tems où le peuple fût forcé par la nécessité de se souvenir d'Aristide.*

*Les Athéniens font  
un décret pour le  
rappel des bannis ,  
surtout d'Aristide.*

Trois ans après , Xerxès traversant à grandes journées la Thessalie & la Beotie pour arriver dans l'Attique , les Athéniens revoquerent cette loi , & firent un décret qui ordonna le retour de tous les bannis. Ce qui les y obligea , ce fut surtout la crainte qu'ils eurent d'Aristide , car ils craignirent que se joignant à leurs ennemis , il ne corrompît la plupart des Citoyens , & qu'il ne les entraînât avec lui dans le parti des Barbares , en quoi ils jugeoient très-mal du caractère de ce personnage , qui avant ce dernier décret n'avoit jamais cessé d'exhorter & d'encourager les Grecs à défendre leur liberté , & qui après ce décret , Themistocle ayant été élu Général de l'armée , se joignit à lui , & le secourut de sa personne & de ses conseils , portant ainsi son plus grand ennemi au comble de la gloire pour le salut public. Car le Général.

*Ils jugeaient très-  
mal du caractère  
d'Aristide.*

*Aristide se joint à  
Themistocle son enne-  
mi , & le porte au  
comble de la gloire  
pour le salut public.*

sa rage & son ressentiment jusqu'à prier que les Grecs & les Troyens perissent tous les uns par les mains des autres , afin que lui & Patrocle demeurent seuls , ayant la gloire de renverser Ilion.  
II. 16.

*Car le Général Eurybiade étant déjà tout résolu de quitter Salamine. ] Eurybiade Spartiate étoit le Généralissime , l'Amiral de toute la flotte. Dans le Conseil qu'il assembla , tous les Officiers*

furent d'avis qu'il falloit quitter le poste de Salamine pour aller donner la bataille devant l'Isthme , & leur raison étoit , que s'ils étoient battus à Salamine , ils seroient assiégés dans l'Isle , & n'auroient aucun secours ; au lieu que si ce malheur leur arrivoit devant l'Isthme , ils pourroient se retirer chacun dans leur pays. Themistocle fut d'un avis tout contraire , comme on va le voir.

Eurybiade étant déjà tout resolu de quitter Salamine, & les vaisseaux des ennemis étant venus la nuit se saisir des passages, & faire comme une enceinte autour des Isles, sans que personne s'aperçût que l'armée étoit enveloppée, Aristide vint la nuit même d'Egine, & traversa avec un très-grand danger toute la flotte des ennemis; arrivé à la tente de Themistocle, il l'appella, & le pria de sortir tout seul; Themistocle étant sorti, il lui parla en ces termes: *Themistocle, si vous sommes sages, nous renoncerons désormais à cette vaine & puerile dissention qui nous a agitez jusqu'ici, & vous nous jetterons dans une émulation plus honorable & plus salutaire, en combattant & en faisant à qui mieux mieux pour sauver la Grece; vous en commandant & en faisant le devoir d'un bon & sage Capitaine; & moi en vous obéissant, & en vous aidant de ma personne & de mes conseils. J'apprends que vous êtes le seul qui*

*Beau discours d'Aristide à Themistocle.*

*Quelle est l'émulation la plus honorable & la plus salutaire entre les Citoyens.*

*Themistocle, si vous sommes sages.] Herodote rapporte cet entretien secret de Themistocle & d'Aristide, liv. VIII. 79. mais il le rapporte plus simplement, Plutarque ne s'est attaché qu'à la substance, & l'a embelli à sa maniere.*

*J'apprends que vous êtes le seul qui avez embrassé le bon parti.] Car Themistocle fut d'avis qu'il falloit combattre à Salamine, & il representa à Eurybiade, qu'étant inferieurs en nombre & en force de vaisseaux, ils auroient de l'avantage à combattre dans*

*ce détroit, qui empêcheroit les ennemis de se servir de toutes leurs forces, au lieu que s'ils alloient devant l'Isthme, outre que l'on perdroit Salamine, Megare & Egine, ils auroient un grand desavantage à combattre en pleine mer contre une flotte superieure, & que toutes les troupes les abandonneroient, & se retireroient dans leur pais, de sorte qu'ils n'auroient plus d'armée. Herodote écrit que Themistocle ne s'avisâ pas le premier de cet avis, & qu'il lui fut inspiré & suggeré par un Athenien nom-*

avez embrassé le bon parti, en conseillant de combattre dans ces détroits sans différer davantage ; vos Alliez se sont opposés à cet avis ; mais voilà les ennemis mêmes qui vous aident & vous fortifient ; car leurs vaisseaux couvrent & serment la mer tout autour de vous devant & derrière ; desorte que ceux-mêmes, qui ne vouloient pas la bataille, seront forcez de combattre, & de se montrer gens de bien ; car il n'y a plus de chemin ouvert à la fuite.

*Sage réponse de Themistocle à Aristide.*

Themistocle lui répondit, *Aristide*, je suis fâché que vous ayez sur moi l'avantage de m'avoir provoqué le premier à un si genereux combat. Il n'est point d'effort que je ne fasse pour surpasser un commencement qui vous est si honorable, & pour effacer une démarche si éclatante par des actions d'un plus grand éclat. En même-tems, après lui avoir fait confidence de la ruse qu'il avoit imaginée pour tromper le Barbare, il l'exhorta d'aller persuader Eurybiade d'entrer dans son opinion, en lui faisant voir qu'il n'y avoit d'autre salut pour eux que de combattre par mer à Salamine, car Eurybiade avoit bien plus de foi pour ce que disoit Aristide, que pour ce que disoit Themistocle. Aussi dans le conseil de guerre qui

*Ce qui se passa dans un conseil de guerre.*

mé Mnesiphile. Mais combien de fois a-t-on vû des Officiers subalternes s'attribuer l'honneur d'un avis qui a été heureux. V. Herodote, VIII. 57. 58. &c.

*Après lui avoir fait confidence de la ruse qu'il avoit imaginée pour tromper le Barbare. ] Cette ruse étoit d'envoyer aux ennemis ;*

leur dire de sa part que les Grecs avoient résolu d'abandonner Salamine & de s'enfuir, & qu'ils n'avoient qu'à s'opposer à leur fuite, pour en avoir très-bon marché. Et ce fut un nommé Sicinus qui fut chargé de cette commission. V. la vie de Themistocle & Herod. VIII. 75.

fut tenu, & où assisterent tous les Officiers généraux, Cleocrite le Corinthien dit à Themistocle, *votre avis ne plaît pas à Aristide, puisque la voilà, & qu'il ne dit mot.* Mais Aristide lui répondit, *tu te trompes, je ne me serois point si si Themistocle n'avoit dit ce qu'il y a de plus expedient à faire, & mon silence n'est point pour aucun bien que je lui veuille, c'est une marque du consentement, & de l'approbation que je donne à son avis.* Voilà ce qui se passa dans ce conseil.

Ce jour-là même Aristide voyant la petite Isle de Psytalée vis-à-vis de Salamine dans le détroit, toute pleine de troupes ennemies, il fit embarquer promptement dans des esquifs les plus aguerris, & les plus déterminez des Citoyens, descendit à Psytalée, tomba brusquement sur les Barbares, & les tailla en pieces, hors les principaux, qui furent faits prisonniers. De ce nombre furent trois freres, fils de la sœur du Roy, appelée Sandauce. Aristide les envoya sur l'heure à Themistocle, & l'on dit que selon l'ordre, qu'en donna par un oracle le Devin Euphrantides, ils furent immolez à Bacchus surnommé *Omesses*.

*Petite Isle entre Salamine & le Pirée, à quelque cent cinq stades de Salamine.*

*V. les remarques sur la vie de Themistocle, tom. II.*

*Euphrantides Devin.*

Après cet heureux commencement Aristide garnit de bons soldats cette Isle tout autour pour observer tous ceux que la Fortune du combat, ou la violence de la mer y jetteroient, afin qu'ils sauvassent les Alliez, & qu'ils fissent main basse sur les ennemis; car le plus grand choc & le principal effort se firent autour de Psytalée, comme il



*Trophée de la victoire de Salamine érigé dans l'Isle de Psittalie.*

l'avoit prévu. Aussi fut-ce dans cette Isle qu'on érigea le trophée de la victoire.

*Proposition que Themistocle fait à Aristide.*

*Prendre l'Asie dans l'Europe.*

*Réponse d'Aristide à la proposition de Themistocle.*

Le combat fini, Themistocle pour sonder Aristide, lui parla en ces termes: *Nous venons d'exécuter un grand exploit, mais le plus fort & le plus important reste encore à faire, c'est de prendre l'Asie entière dans l'Europe même, en naviguant promptement vers l'Hellepont, & en rompant le pont, que Xerxes y a laissé pour sa retraite.* A ces mots Aristide, jettant un grand cri, dit à Themistocle, qu'il devoit abandonner un dessein si étrange, & qu'il falloit plutôt chercher & prendre toutes les mesures possibles pour chasser très-promptement le Mede hors de la Grece, de peur que s'y voyant enfermé avec une si grande puissance, & ne trouvant point de voye ouverte pour s'enfuir, le desespoir ne reveillât son courage, & ne le portât à se défendre avec la dernière opiniâtreté.

*Themistocle envoya donner à Xerxes une fausse frayeur pour le porter à regagner l'Asie.*

Themistocle donc envoya pour la seconde fois vers Xerxes, & se servit en cette occasion de l'Eunuque Anarces, qu'il chargea d'aller dire en secret au Roy, qu'il faisoit tous ses efforts pour détourner les Grecs d'exécuter la résolution qu'ils avoient prise d'envoyer dans l'Hellepont rompre

*Themistocle envoya donc pour la seconde fois vers Xerxes: ] Car il y avoit déjà envoyé Sicinus. Themistocle fut ravi de cette ouverture d'Aristide, car il vit par-là qu'il pouvoit faire, comme on dit, d'une pierre deux coups, servir sa patrie, en obligeant*

*Xerxes à prendre la fuite, & se faire un merne auprès de ce Roi, en lui donnant cet avis; car il paroît manifestement par tout ce qu'Herodote écrit, que Themistocle pensoit sérieusement à se menager la faveur & l'appui de ce Prince.*

le

Le pont qu'il y avoit laissé, & qu'il lui en donnoit avis pour lui marquer l'affection qu'il lui portoit, & afin qu'il s'en servît pour se mettre en sûreté. Xerxes, effrayé du danger dont on le menaçoit, ne perdit pas un moment, & prit aussitôt la route de l'Hellespont avec toute sa flotte. Mardonius fut laissé avec l'armée de terre composée de trois cens mille hommes de ses meilleures troupes.

*Xerxes se retire, & regagne l'Hellespont.*

*Mardonius laisse en Grece avec une grosse armée.*

Ces forces si grandes rendoient très-redoutable ce Lieutenant général du grand Roy, & il intimidait encore les Grecs par ses menaces, & par les lettres hautaines qu'il leur écrivoit. *Vous avez vaincu*, leur mandoit-il, *sur des bâtimens de mer, des hommes qui ne savent combattre que sur terre & qui sont très-mal adroits à manier la rame; mais la Thessalie & la Beotie nous offrent de belles plaines pour faire combattre des escadrons & des bataillons.* Et pour les Atheniens, il leur écrivoit des lettres particulières où il leur faisoit des propositions de la part du Roy, qui leur promettoit de rétablir leur ville, de leur donner quantité d'or & d'argent, & de les rendre Seigneurs & Maîtres de toute la Grece s'ils vouloient se retirer & abandonner leurs Alliez.

*Lettres que Mardonius écrivoit aux Grecs pour les intimider.*

*Propositions qu'il faisoit aux Athéniens.*

*Il leur écrivoit des lettres particulières, où il leur faisoit des propositions.* ] Herodote ne parle point de ces lettres, mais il dit qu'il leur envoya Alexandre, Roy de Macedoine, fils d'A-

myntas, & le septième descendant depuis Perdiccas; & il rapporte la harangue qu'il fit dans le Conseil, & ce que les députés de Lacedemone dirent ensuite, liv. VIII. 140. 141.

Tome III.

N n

*Les Lacedemoniens  
envoyent des Ambaf-  
fateurs aux Athe-  
niens pour les affer-  
mir dans la ligue.*

Les Lacedemoniens ayant eu le vent de ces propositions, & craignant qu'ils ne les acceptassent, envoyerent des Ambassadeurs à Athenes pour prier les Atheniens de mettre leurs femmes & leurs enfans en sureté à Sparte, & de recevoir d'eux tout ce qui étoit nécessaire pour la nourriture de leurs vieillards, car le peuple ayant perdu sa ville & tout son pais, se trouvoit dans une nécessité très-pressante.

*Réponse admirable  
des Atheniens aux  
Ambassadeurs de La-  
cedemone.*

Les Atheniens, après avoir entendu ces Ambassadeurs, firent par le décret d'Aristide une réponse qu'on ne peut assez admirer : Qu'ils pardonnoient à leurs ennemis s'ils avoient pensé que tout étoit venal à prix d'or & d'argent, car les Barbares ne connoissoient rien de plus estimable & de plus précieux que les richesses ; mais qu'ils étoient très-fâchez contre les Lacedemoniens de ce qu'ils ne jettoient les yeux que

*Les Lacedemoniens ayant eu le vent de ces propositions. ]* Selon Herodote, ils envoyerent ces Ambassadeurs, non pas sur aucun avis qu'ils eussent eu de ces propositions, mais sur la premiere nouvelle du départ d'Alexandre de l'armée de Mardonius, car ils se douterent bien du sujet de ce voyage. D'ailleurs ils se souvenoient de quelques Oracles, qui augmentoient leur frayeur ; car ils les menaçoient qu'eux & tous les Doriens seroient chassés du Peloponese par les Medes & par les Atheniens. Aussi ces Ambassadeurs arrive-

rent-ils à Athenes bientôt après Alexandre, & se trouverent à la premiere audience que le peuple lui donna.

*Pour prier les Atheniens de mettre leurs femmes & leurs enfans en sureté à Sparte. ]* Herodote rapporte le discours que ces Ambassadeurs firent dans le Conseil, VIII. 142. Plutarque n'en a pris que très-legerement la substance. Ils ne proposerent point aux Atheniens d'envoyer à Sparte leurs femmes & leurs enfans, mais ils offriront seulement de les nourrir pendant toute la guerre.

sur la pauvreté & sur la disette extrême où Athenes se trouvoit réduite, & qu'ils avoient oublié la vertu & la magnanimité des Atheniens, puisqu'ils pensoient que l'offre de leurs viures seroit le grand motif qui les retiendrait dans la ligue, & les obligerait à combattre pour le salut des Grecs.

Aristide ayant écrit cette réponse dans son décret, & ayant ordonné qu'on fit entrer dans le Conseil les Ambassadeurs du Roy & ceux de Sparte, il commanda qu'on dit aux Lacedemoniens qu'il n'y avoit assez d'or ni sur la terre, ni dans les entrailles de la terre, pour obliger les Atheniens à le préférer à la liberté de la Grece; & qu'on répondit à ceux de Mardonius en leur montrant le soleil, que tant que cet astre continueroit son cours autour du monde, les Atheniens feroient la guerre aux Perses pour vanger leurs terres pillées & saccagées, & leurs Temples profanez & brûlez.

De plus, il ordonna que les Prêtres maudissent & excommuniasent quiconque oseroit proposer de faire alliance avec les Medes, ou d'abandonner l'alliance des Grecs.

Quand Mardonius fut entré pour la seconde fois dans l'Attique, les Atheniens se retirerent encore à Salamine. Et alors Aristide, envoyé Ambassadeur à Sparte, se plaignit de la lenteur, & de la negligence des Lacedemoniens, leur reprocha qu'ils abandonnoient encore Athenes aux Barbares, & les exhorta à marcher promptement au secours de ce qui restoit encore de la Grece.

N n. ij

*Ce qu'Aristide ordonne aux Ambassadeurs de Sparte de dire à leurs Maîtres.*

*Ce qu'il fait dire aux Ambassadeurs de Mardonius.*

*Ordre remarquable qu'il donne aux Prêtres.*

*Mardonius entre pour la seconde fois dans l'Attique, dix mois après que Xerxes se fut rendu maître d'Athenes.*

*Aristide envoyé à Sparte pour hâter le secours.*

*La fête d'Hyacinthe.*  
*Surprise dont les Ephores usent envers Aristide.*

Les Ephores ayant entendu son discours, n'en parurent pas fort touchés, car ils passerent tout le jour en festins & en réjouissances, parce qu'il se rencontra que ce jour-là étoit la fête d'Hyacinthe. Mais la nuit ils choisirent cinq mille Spartiates, & leur ayant fait prendre à chacun sept Ilotes, ils les firent partir secrètement à l'insçu des Atheniens.

*Dans l'Arcadie au pied du mont Menale, à trente-sept ou trente-huit mille de Lacedemone.*  
*Réponse que leur fait Aristide.*

Quelques jours après Aristide s'étant encore plaint au Conseil, les Ephores lui dirent en riant, qu'il falloit qu'il revât, ou qu'il dormît, & que déjà leur armée étoit arrivée à la ville d'Orestie, marchant contre les étrangers, car les Lacedemoniens appellent étrangers les Barbares. Aristide leur répondit, que ce n'étoit pas-là le tems de se moquer, & de se réjouir en trompant leurs Alliez, au lieu de tromper leurs ennemis. Voilà comme Idomenée raconte la chose de point en point. Mais dans le décret d'Aristide, il n'est pas nommé Ambassadeur, on n'y trouve

*N'en parurent pas fort touchés.]*  
 Ils remirent leur réponse au lendemain, & le lendemain au jour suivant & d'un jour à l'autre, ils gagnèrent dix jours, pendant lesquels ils acheverent la muraille dont ils fermerent l'Isthme, & qui les mettoit en sûreté contre les Barbares.

*Car ils passerent tout le jour en festins & en réjouissances, parce qu'il se rencontra que ce jour-là étoit le jour de la fête d'Hyacinthe.]*  
 Chez les Lacedemoniens la fête d'Hyacinthe duroit trois jours,

le premier & le dernier étoient des jours de tristesse & de deuil pour la mort d'Hyacinthe; mais le second étoit un jour de réjouissance; il y avoit des festins, des jeux, des spectacles, & toutes sortes de divertissemens, & c'est apparemment de ce second jour, que ce passage de Plutarque doit être entendu. Cette fête se célébroit toutes les années au mois d'Août en l'honneur d'Apollon & d'Hyacinthe.

pour Ambassadeurs que Cimon , Xanthippe & Myronides.

Quelque tems après il fut élu Capitaine général pour la bataille que l'on devoit donner , & ayant pris huit mille hommes de pied des Athéniens , il marcha à Platées. Là se rendit Pausanias Général en chef de toute l'armée Grecque , menant avec lui les Spartiates ; toutes les autres troupes Grecques arrivoient de jour en jour comme à la file. L'armée des Barbares étoit campée le long du fleuve de l'Asope , mais à cause de la grande étendue de pais qu'elle occupoit , elle ne s'étoit point retranchée , elle avoit seulement enfermé de murailles , au milieu de son camp , un espace en quarré , dont chaque côté étoit de dix stades , pour les bagages & pour ce qu'elle avoit de plus précieux.

*Il est élu Capitaine Général pour la bataille de Platées.*

*Deux cents cinquante pas.*

Il y avoit dans l'armée Grecque un Devin d'Elée , appelé Tisamene , il prédit à Pausanias

*Tisamene le Devin.*

*L'armée des Barbares étoit campée le long du fleuve de l'Asope.] Pour se faire une idée juste de la bataille de Platées , & pour bien entendre les Historiens qui la rapportent , il faudroit avoir devant les yeux la situation des deux armées. Les Barbares étoient campez le long de l'Asope. Herodote dit que Mardonius avoit étendu son camp depuis Erythres près de Hyfies jusqu'à Platées. Mais cela ne peut être , car Hyfies étoit en deçà de l'Asope du côté du Cithéron , &*

Mardonius étoit de l'autre côté vers Thebes. Il faut corriger là *Hyfies* , qui , selon Strabon , appartenoit aux Thebains , & elle fut ensuite aux Platéens : En un mot les Perses campoient à la rive gauche du fleuve , & les Grecs à la rive droite.

*Appelé Tisamene.] Ce Tisamene avoit autrefois reçu un Oracle , qui lui promettoit cinq grandes victoires. Les Spartiates , informez de cet Oracle , voulurent l'avoir de leur côté pour Devin , & lui firent des offres.*

Nn iii

*Prediction qu'il  
fait aux Grecs.*

*Oracle d'Apollon  
rendu à Aristide sur  
la bataille de Pla-  
tes.*

*Nymphes Sphragi-  
tides.*

*Embarras d'Aristide  
sur ces Oracle.*

& à tous les Grecs qu'ils remporteroient sûrement la victoire, pourvu qu'ils n'attaquassent point, & qu'ils ne fissent que se défendre. Et Aristide ayant envoyé à Delphes consulter l'Oracle, le Dieu lui répondit, *que les Grecs remporteroient l'avantage sur leurs ennemis pourvu qu'ils fissent des prières à Jupiter, à Junon Patrone du mont Citheron, à Pan, & aux Nymphes Sphragitides, qu'ils sacrifiasent aux Heros Androcrates, Leucon, Pisandre, Damocrates, Hypsion, Aëteon, & Poluide, & qu'ils ne hazardassent la bataille que dans leur propre pais précisément dans le champ de Cerès Eleusiniene, & de Proserpine.*

Cet Oracle rapporté à Aristide le jetta dans une grande perplexité, car les Heros auxquels il

très-considerables; mais il demanda à être fait Citoyen de Sparte, ce qu'on lui refusa. A l'approche des Perses, les Spartiates lui offrirent ce qu'ils lui avoient refusé, mais il demanda le même honneur pour son frere Hegias & l'obtint; & voilà les deux hommes seuls qui ont jamais été faits Citoyens de Sparte. Herodot. ix. 32.

*Qu'ils remporteroient sûrement la victoire, pourvu qu'ils n'attaquassent point.]* Voilà à quoi servoient parfaitement les Devins; quand les Généraux ne pouvoient retenir, ou mener les troupes à leur gré, ils faisoient ordonner par les Devins ce qu'ils vouloient, & alors la Religion attiroit un respect & une obéissance, qu'on refusoit à l'autorité.

Le Devin promet aux Grecs la victoire, pourvu qu'ils n'attaquent point, parce que pour attaquer, il falloit passer le fleuve, ce qui ne pouvoit se faire sans un grand désavantage. Le Devin des Perses leur prédit la même chose pour la même raison, comme on le verra dans la suite.

*Et aux Nymphes Sphragitides.]* Aux Nymphes du mont Citheron, qui avoient eu le nom de Sphragitides, de l'autre appelé Sphragidion; & je croi que ce nom venoit du respect & du silence que l'on gardoit sur ce qui se passoit dans cet antre, de peur de blesser ces Nymphes, & d'encourir leur indignation. Car σφραγις, signifie un cachet, d'où l'on a dit σφραγίδα γλώσσης ἐπίκεισθαι, qu'on a un cachet sur la bon-

ordonnoit d'offrir des sacrifices, étoient les ancêtres des Platéens, & l'autre des Nymphes Sphragitides étoit sur une des croupes du Cithéron, vers le couchant d'Eté, & dans cet antre il y avoit autrefois, dit-on, un Oracle, de l'esprit duquel la plupart des habitans du païs étoient possédez, c'est pourquoi on les appelloit *Nympholeptes*, comme qui diroit *possédez par les Nymphes*. Et d'un autre côté, de ne promettre la victoire aux Atheniens qu'à condition qu'ils ne donneroient le combat que dans leur propre païs, c'étoit rappeler & faire repasser tout l'effort de la guerre dans l'Attique.

*Nympholeptes, quels habitans appellez de ce nom.*

Sur ces entrefaites le Capitaine général des Platéens, appelé Arimneste, eut la nuit un songe. Il lui sembla que Jupiter sauveur lui étant apparu, lui demanda, *quelle étoit la résolution que les Grecs avoient prise ?* Qu'il lui répondit, *Seigneur, dès demain nous décamperons & remènerons l'armée à Eleusine, & là nous livrerons bataille aux Barbares,*

*Arimneste Général des Platéens. Le songe qu'il fit.*

*che*, pour dire qu'on ne parle point, qu'on garde le silence, *os signatum habere*. On sçait assez la crainte & la superstition des Anciens sur les Dieux.

*Car les Heros, auxquels il ordonnoit d'offrir des sacrifices, étoient les ancêtres des Platéens.* ] Ce qui causoit l'embarras d'Aristide, c'est que ces sacrifices & ces prières, que l'Oracle ordonnoit de faire à ces Heros de Platées & à ces Nymphes du Cithéron, sembloient marquer qu'il

falloit donner la bataille dans les lieux de leur domination, s'il est permis de parler ainsi, & que la défense de ne hasarder cette bataille que dans son propre païs, le renvoyoit dans l'Attique. Voilà ce qu'il ne pouvoit concilier ; mais la suite va tout applanir, & faire voir que les Dieux ont toujours raison, & que ce sont les hommes seuls qui se trompent, quand ils ne veulent suivre que leurs propres lumières.



*Jupiter explique  
l'Oracle d'Apollon.*

*selon l'Oracle qu'Apollon nous a rendu ; & qu'alors le Dieu lui repartit , qu'ils se trompoient totalement, que le lieu , dont l'Oracle parloit , étoit là même aux environs de Platées , & qu'ils le trouveroient s'ils le cherchoient bien.*

*Où étoit anciennement le Temple de Cérès & de Proserpine désigné par l'Oracle.*

Arimnestes ayant eu cette vision si claire , ne fut pas plutôt éveillé , qu'il manda les plus vieux & les plus expérimentez de ses Citoyens , & conférant & cherchant avec eux , enfin il trouva que près de la ville de Hufies au pied du Cithéron il y avoit un vieux Temple , appelé *le Temple de Cérès Eleusinienne & de Proserpine*. Ravi de cette découverte il en avertit Aristide , & le mena sur le lieu , qu'ils trouverent très-commode pour y ranger en bataille une armée de gens de pied , qui manqueroit de Cavalerie , parce que le pied du Cithéron s'étendant jusqu'auprès de ce Temple , empêchoit les gens de cheval d'en approcher. D'ailleurs dans ce lieu-là même étoit la chapelle du Heros Androcates , toute couverte de buissons & d'arbres fort épais. Et afin qu'il ne manquât rien à l'Oracle

*La Chapelle du  
Heros Androcates.*

*Et qu'alors le Dieu lui repartit qu'ils se trompoient totalement. ] Cela est assez heureux que Jupiter vienne lui-même expliquer l'Oracle d'Apollon. Il y a de l'apparence que cet Arimnestes , Capitaine general des Platéens , étoit un homme sçavant dans l'antiquité , & qui étoit instruit , qu'au pied du Cithéron , il y avoit eu autrefois un Temple de Cérès Eleusinienne , & que pour*

le mieux persuader aux Grecs , il fit semblant d'avoir eu cette vision.

*Enfin il trouva que près de la ville de Hufies. ] C'est ainsi qu'il faut lire , près de la ville de Hufies , & non pas , près de la ville de Nyse. Herodote marque bien cette situation , en parlant de cet endroit , διὰ τῆς ὑψίτης τοῦ Κιθαιρώτος ποταμοῦ , & au pied du Cithéron près de Hufies. Strabon*  
pour

pour bien affurer l'esperance de la victoire, les Platéens sur l'avis d'Arimnesté firent un décret par lequel ils ordonnerent que les bornes, qui séparoient l'Attique de leur territoire, seroient ôtées, & donnerent aux Atheniens tout ce côté de territoire en propriété en faveur de la Grece, afin que selon les termes de l'Oracle ils pussent donner la bataille dans leur propre país. Cette générosité des Platéens fut si célèbre, que plusieurs années après, Alexandre déjà vainqueur de l'Asie, ayant fait relever les murailles de Platées, fit publier par un Heraut dans l'assemblée des jeux Olympiques, *qu'il redonnoit cette ville aux Platéens à cause de la vertu, & de la générosité dont ils avoient donné de si grandes marques, lorsque dans la guerre des Medes ils avoient fait present de leur terre aux Atheniens pour le salut de la Grece.*

*Générosité des Platéens pour aider à l'Oracle.*

*Ce qu'Alexandre fit long-tems après pour recompenser cette générosité des Platéens.*

Quand il fut question de mettre l'armée en bataille & d'assigner aux troupes leur poste, il s'émut un grand differend entre les Tegeates & les Atheniens; les Tegeates prétendoient que

*Débat entre les Tegeates & les Atheniens pour le com-*

distingue fort bien *Hurie, Hufies, & Nyse* dans son ix<sup>e</sup>. liv.

*Afin que selon les termes de l'Oracle, ils pussent donner la bataille dans leur propre país.]* C'étoit aider à l'Oracle, & non pas l'expliquer, car l'Oracle n'appelloit pas ce país-là le país des Atheniens, en vertu de cette donation, qu'il prévit devoir être faite, mais il l'appelloit ainsi, à cause de ce Temple de Cérès Eleu-

*sinienne; car ce Temple marquoit que le culte de cette Déesse avoit été porté là d'Eleusine, & que cette conformité de culte rendoit ce país-là comme Athenien.*

*Les Tegeates prétendoient que comme.]* Il semble qu'il manque quelque chose au texte Grec, ou qu'il y a quelque faute. Henry Estienne l'avoit senti, car il li-soit *A' Δαυαίοις*, au lieu d'*A' Θλυαίοις*,

*mandement de l'aile  
gauche. V. Herodote.  
IX. 26.*

*Discours très-mo-  
deste d'Aristide qui  
fait donner aux  
Atheniens le com-  
mandement de cette  
aile gauche.*

*Le poste le plus mé-  
prisé dans une ba-  
taille peut-être rendu  
le plus honorable.*

comme les Lacedemoniens dans toutes les ba-  
tailles commandoient toujours l'aile droite de  
l'armée, l'honneur de commander la gauche leur  
étoit dû; & pour faire voir qu'ils meritoient seuls  
ce poste, ils alleguoient les grandes actions de  
leurs ancêtres, & les grands services qu'ils avoient  
rendus. Comme les Atheniens s'emportoient sur  
cela, & étoient prêts à se mutiner, Aristide sur-  
venant au milieu des troupes dit, *ce n'est pas le  
tems de contester aux Tegeates ces proüesses & ces ser-  
vices qu'ils relevent si fort. Nous nous contentons donc,  
Seigneurs Spartiates, de vous dire & à vous, & à tous  
les autres Grecs, que ce n'est pas le poste qui ôte ou qui  
donne le courage; partout où il vous plaira nous placer,  
nous y ferons notre devoir. En conservant ce poste, &  
en le rendant le plus honorable, nous tâcherons de ne  
pas ternir la gloire de nos premiers combats. Nous  
sommes venus ici, non pour contester contre nos Alliez,  
mais pour combattre nos ennemis; non pour vanter nos  
peres, mais pour les imiter, en nous montrant gens de  
bien à toute la Grece. Cette journée va faire voir de  
quoi chacun est digne, tant les villes, que les Généraux:  
& que les soldats. Ces paroles ouïes, tous les Capi-  
taines & tous ceux qui étoient du Conseil, juge-  
rent en faveur des Atheniens, & leur donnerent  
le commandement de l'aile gauche.*

Pendant que la Grece étoit suspenduë dans

& c'est ainsi que ce passage est de cette restitution, & la suite  
dans un manuscrit. Le texte même du texte de Plutarque la  
d'Herodote fait voir la nécessité prouve.

l'attente de l'événement, les Atheniens en particulier se trouvoient dans une conjoncture très-difficile & très-dangereuse, car plusieurs Citoyens des maisons les plus nobles & les plus riches, voyant que la guerre les avoit ruinez, & qu'avec leurs biens ils avoient encore perdu tout credit & toute autorité dans la ville, & toute leur gloire & leur dignité, & que d'autres étoient mis en leur place, & jouissoient des honneurs qu'ils avoient perdus, s'assemblerent secretement dans une maison à Platées, & là ils conspirerent de ruiner à Athenes le gouvernement populaire, & si ce projet ne pouvoit réussir, de perdre tout, & de livrer la Grece aux Barbares.

*Conjoncture très-difficile où se trouvent les Atheniens.*

*Conjuration d'un grand nombre d'Atheniens.*

Ce complot fait au milieu du camp, & quantité de gens étant déjà corrompus & gagez, Aristide en eut le vent. D'abord il fut dans une extrême allarme à cause du tems, & incertain du parti qu'il devoit prendre; enfin il prit ce sage temperament de ne point negliger une affaire si importante, & aussi de ne pas trop la rechercher; car comme on ignoroit le nombre de ceux qui pouvoient avoir trempé dans cette conjuration, il trouva qu'il étoit à propos de sacrifier en quelque façon la justice à l'utilité, en ne poursuivant pas tous les coupables. De tout le grand nombre qu'il y en avoit il se contenta d'en faire arrêter huit, & de ces huit les deux seuls, contre lesquels il fit faire les informations, parce qu'ils étoient les plus chargez, Eschine du bourg de Lampres,

*Sage temperament que prit Aristide dans une conjoncture si delicate.*

*Il y a des occasions où il est bon de sacrifier la justice à l'utilité dans la recherche des coupables.*

& Ageſias du bourg d'Acharnes, ſe ſauverent du camp pendant qu'on faiſoit leur procès. Pour les autres il les relâcha & leur donna le moyen de ſe raſſurer & de ſe repentir dans la penſée qu'on n'avoit rien trouvé contr'eux, & il leur fit entendre, *que la bataille ſeroit le Tribunal où ils pourroient ſe juſtifier, & faire voir qu'ils n'avoient jamais ſuivi que des conſeils juſtes & utiles à la patrie.*

*La bataille, un Tribunal où ceux qui ſont ſoupçonnez peuvent ſe juſtifier.*

Après ces choſes, Mardonius, pour tâter les Grecs, envoya eſcarmoucher contr'eux ſa Cavalerie, en quoi il étoit le plus fort. Les Grecs étoient campez au pied du mont Cithéron, dans des lieux forts & pierreux, excepté les Megariens, qui au nombre de trois mille avoient leur camp dans la plaine, c'eſt pourquoi ils eurent beaucoup à ſouffrir de la Cavalerie ennemie qui pouvoit les prendre & les entamer de tous côtez. Après avoir

*Les Megariens ſont preſſez par la Cavalerie des Perſes.*

*Se ſauverent du camp.] Il y a bien de l'apparence qu'Ariſtide favorifa leur fuite, de peur d'être obligé de les faire punir, & que leur punition ne cauſât quelque émeute.*

*Que la bataille ſeroit le Tribunal, où ils pourroient ſe juſtifier.] Cette idée eſt grande & noble, de faire de la bataille, un Tribunal où des gens accuſez d'avoir trahi leur patrie, peuvent ſe laver & ſe juſtifier en faiſant leur devoir.*

*Après ces choſes, Mardonius, pour tâter les Grecs, envoya eſcarmoucher contr'eux ſa Cavalerie.]*

Plutarque ſuit ici d'autres mémoires que ceux d'Herodote. Cependant Herodote paroît plus croyable que tous les mémoires que Plutarque avoit vûs, puifqu'il étoit contemporain d'Ariſtide; car il avoit neuf ou dix ans, quand cette bataille fut donnée; & il ne l'a écrite que ſur le raport de ceux qui avoient combattu. Il écrit que ceci ſe paſſa, avant que les Grecs euſſent quitté le camp d'Erythres, pour aller camper aux environs de Plâtées près de Huſſies, & avant le démêlé des Tegeates contre les Atheniens. Liv. ix. 19. 20. &c.

soutenir assez long-tems les attaques des Barbares, ils envoyerent à Pausanias le prier de leur envoyer du secours, parce qu'ils ne pouvoient résister aux troupes dont ils étoient accablés.

Pausanias ayant entendu ces nouvelles, & voyant le camp de ces Megariens comme obscurci & caché par la quantité de dards & de traits que leur jettoient les Barbares, & les voyant contraints de se resserrer en un petit espace, ne sçavoit à quoi se déterminer, car il voyoit bien qu'il n'y avoit aucun moyen d'aller contre cette Cavalerie avec la phalange pesamment armée des Spartiates. Il chercha donc à piquer d'honneur les autres Capitaines & Chefs de bandes qui étoient autour de lui, & à reveiller leur émulation, & exposa le besoin que les Megariens avoient d'être secourus, pour voir s'il n'y en auroit point parmi eux qui s'offrirent volontairement à aller combattre contre cette Cavalerie, & les soutenir; mais ils firent tous la sourde oreille, ce que voyant Aristide il offrit ses Atheniens, & en même-tems il donna ses ordres à Olympiodore, le plus vaillant des Chefs de ses bandes, qui commandoit une compagnie de trois cens hommes, & quelques gens de trait mêlez parmi. Ces braves soldats furent prêts en un moment, & marcherent à grands pas contre les Barbares.

Masistius, Général de la Cavalerie des Perses, homme qui se faisoit remarquer & admirer sur tous les autres par sa grande force, par sa taille

*Pausanias veut piquer d'honneur les Capitaines Grecs, afin qu'ils marchent au secours des Megariens.*

*Ils font tous la sourde oreille.*

*Aristide offre ses Atheniens qui y marchent sous la conduite d'Olympiodore.*

*Masistius Général de la Cavalerie des Perses.*

*Grand combat de ces  
Atheniens contre la  
Cavalerie des Perses.*

avantageuse, & par sa bonne mine, les voyant venir à lui en bon ordre, tourna bride & poussa contr'eux. Les Atheniens l'attendirent de pied ferme. Il y eut là un choc fort rude, les deux partis cherchant également à juger de l'issue de la bataille par le succès de ce combat. La résistance fut long-tems égale de part & d'autre; mais enfin le cheval de Masistius ayant reçu un coup de javeline au travers du corps, jetta son maître par terre. Masistius tombé ne pouvoit ni se relever à cause de la pesanteur de ses armes, ni être tué par les Atheniens, qui étoient accourus sur lui, parce qu'il avoit, non-seulement le corps & la tête, mais encore les bras & les jambes tout couverts de lames d'or, d'airain & de fer; mais la visière de son casque ayant laissé voir cette partie du visage découverte, un Athenien lui enfonça le derrière de sa pique dans l'œil & le tua. Les Perses abandonnerent le corps de leur General, & prirent la fuite.

*Masistius est tué.*

*Deuil des Perses  
pour la mort de Ma-  
sistius.*

La grandeur de cet avantage ne fut pas connue des Atheniens par le grand nombre des ennemis morts, car il n'y en eut que peu qui restèrent sur la place, mais par le deuil qu'en menèrent les Barbares, qui eurent tant de douleur de la mort de Masistius qu'ils se couperent les

*Les Perses abandonnerent le corps de leur General.] Herodote dit au contraire qu'ils revinrent à la charge avec furie pour enlever ce corps, & qu'il y eut là* un combat fort âpre, & très-mais on s'éleva sur ce sujet & on ne put y venir à bout. ix. 23. *Qu'ils se couperent les cheveux, & qu'ils se couperent les crins de leurs che-*

cheveux, couperent les crins de leurs chevaux & de leurs mulets, & remplirent tout leur camp de cris, de gemissemens, & de larmes, comme ayant perdu le premier homme de leur armée en courage & en autorité après Mardonius.

Après ce combat contre la Cavalerie des Barbares, les deux armées furent long-tems sans en venir aux mains, car les Devins sur les entrailles des victimes leur prédisoient également aux uns & aux autres la victoire s'ils ne faisoient que se défendre, au lieu qu'ils les menaçoient également d'une défaite entière s'ils attaquoient.

Mais enfin Mardonius, voyant qu'il ne lui restoit plus de vivres que pour peu de jours, & que les Grecs se fortifioient de plus en plus par de nouvelles troupes, qui leur arrivoient journellement, & souffrant impatiemment un délai, qui l'affoiblissoit, résolut de ne plus attendre, & de passer le fleuve de l'Asope dès le lendemain à la pointe du jour pour tomber sur les Grecs, qu'il esperoit de surprendre. Pour cet effet dès que la

*Mardonius voyant  
que les délais l'affoi-  
blissoient, fait dessein  
d'attaquer les Grecs.*

*vauz & de leurs mulets.] C'étoit la coutume de se couper les cheveux sur le tombeau, ou sur la biere de ceux que l'on pleuroit : On en voit des exemples dans Homere. Celle de couper les crins des mulets & des chevaux n'est pas moins ancienne.*

*Après ce combat contre la Cavalerie des Barbares.] Il y a dans le texte μετά τήν ἰππομοχίαν, ce qui ne doit pas être traduit, après*

*ce combat de Cavalerie ; car on ne voit pas que les Grecs eussent là de Cavalerie, il n'y eut que l'Infanterie qui combattit en cette occasion. Plutarque a donc voulu dire, après ce combat contre la Cavalerie des Perses.*

*Résolus de ne plus attendre.] Au lieu de μὴ ὄναι αὐτῷ μέλλειν, de ne plus différer. Cela revient au même sens.*



nuit fut venuë il donna l'ordre à tous ses Capitaines & Officiers. Mais sur le minuit un homme à cheval s'approcha sans bruit du camp des Grecs, & s'étant adressé aux sentinelles, il leur dit qu'il avoit quelque chose à communiquer à Aristide, Général des Atheniens, & qu'ils le fissent venir. Aristide étant venu très-promptement, cet inconnu lui dit: *Je suis Alexandre, Roy des Macedoniens, qui par l'amitié que j'ai pour vous, m'expose au plus grand de tous les dangers, afin d'empêcher que la surprise vous liant les mains ne vous fasse combattre avec moins de valeur, & faire moins de résistance. Mardonius est résolu de vous attaquer demain; ce n'est pas qu'il y soit porté par aucune bonne esperance, ni par aucune confiance bien fondée; mais il y est forcé par la disette où il se trouve de toutes choses, car même les Devins en lui annonçant les sinistres présages des entrailles des victimes, & les funestes réponses des Oracles, tâchent de le retenir, & de le détourner de cette*

*Alexandre Roy de Macedoine va découvrir à Aristide le dessein de Mardonius.*

*Je suis Alexandre, Roy des Macedoniens, qui par l'amitié que j'ai pour vous.] Il me semble que Plutarque ne devoit pas oublier la raison de cette amitié d'Alexandre pour les Grecs, qui est qu'il étoit Grec d'origine. Herodote ne l'a pas oubliée, car il lui met dans la bouche ces paroles, αὐτός τε γὰρ Ἕλλην ἦρος εἰμι τ' ἀρχαῖον, car je suis Grec de mon ancienne origine. IX. 44. En effet du côté du pere il descendoit d'Hercule; aussi le même Herodote écrit dans le v<sup>e</sup>. liv. Or que*

*les descendans de Perdiccas fussent Grecs d'origine, comme on l'assure, c'est ce que je sçai fort bien, & que je ferai voir dans la suite; & il le prouve par ce qui étoit arrivé à ce même Alexandre, qui s'étant présenté pour combattre aux jeux Olympiques, les Grecs refusoient de l'admettre, parcequ'il n'étoit pas permis aux Barbares de se presenter à ces combats, mais Alexandre fit voir qu'il étoit Argien, & par-là il fut déclaré Grec & reçu.*

*entreprise,*

*entreprise, mais c'est une nécessité qu'il tente la fortune du combat, ou, s'il diffère plus long-tems, qu'il voye périr toute son armée.*

Alexandre ayant ainsi parlé, pria Aristide de garder ce secret, d'en faire son profit, & de ne le communiquer à personne; mais Aristide lui répondit qu'il ne feroit pas bien de le cacher à Pausanias, qui étoit Généralissime de l'armée, lui promit qu'il n'en ouvriroit la bouche à aucun des autres Officiers avant le combat, & l'assura que la Grece venant à être victorieuse, il n'y auroit pas dans l'armée un seul homme qui ne se souvînt du danger auquel il s'étoit exposé pour eux en cette importante occasion, & de l'affection qu'il leur avoit témoignée.

*Réponse qu'Aristide fait à Alexandre.*

Après cet entretien, le Roy des Macedoniens reprit le chemin de son camp, & Aristide alla sur l'heure trouver Pausanias dans sa tente, & lui dire tout ce qu'il avoit entendu. D'abord tous les Officiers furent mandez, & on leur ordonna de mettre l'armée en bataille, & de se préparer au combat. Cependant Pausanias, comme l'écrivit Herodote, communiqua à Aristide le dessein qu'il avoit formé de changer son ordre de bataille, en faisant passer les Atheniens de l'aîle gauche à l'aîle

*Pausanias change son ordre de bataille, & pourquoi.*

*Mais Aristide lui répondit qu'il ne déclarerez à aucun homme vivant qu'à Pausanias; & cela est bien plus vrai-semblable. Quelle apparence qu'Alexandre prétendît qu'Aristide cachât à son Général une chose si importante?*

*Je vous confie ce secret, que vous*

**Tome III.**

**Pp**

droite, pour les opposer aux Perses; car ils combattoient avec plus de valeur, parce qu'ils avoient déjà éprouvé cet ennemi, & avec plus de confiance, parce qu'ils avoient déjà commencé à le vaincre; & de réserver pour lui l'aîle gauche, contre laquelle devoient combattre les Grecs, qui avoient embrassé le parti des Medes.

*Les Officiers Athéniens trouvoient cette entreprise de Pausanias trop insolente.*

*Belle remontrance qu'Aristide fait aux Capitaines Athéniens.*

Tous les autres Capitaines des Athéniens trouvoient cette entreprise de Pausanias trop insolente & trop hautaine, de laisser tous les autres Grecs dans leurs postes, & de remuer à son gré les seuls Athéniens, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, comme de vils esclaves, pour les opposer aux plus belliqueuses troupes des ennemis. Mais Aristide leur remontra qu'ils se trompoient très-indignement: *Il n'y a que peu de jours, leur dit-il, que vous disputiez aux Tegeates le commandement de l'aîle gauche, & ayant eu la préférence, vous regardâtes cet avantage comme un très-grand honneur; & aujourd'hui que les Spartiates vous cèdent d'eux-mêmes l'aîle droite, & c'est en quelque façon vous céder le commandement de l'armée, vous n'êtes pas charmez de la gloire qui vous en revient, & vous ne regardez pas comme un très-grand gain, de n'être pas obligés de combattre contre des gens de même sang, de même origine que vous, & vos compatriotes, & de n'avoir en tête que les Barbares, vos ennemis naturels.*

Tous les autres Capitaines des Athéniens trouvoient cette entreprise de Pausanias trop insolente & trop hautaine.] Herodote dit tout

le contraire, car les Capitaines Athéniens, bien-loin de trouver cela mauvais, dirent que cette pensée leur étoit venue à eux;

Ces paroles firent tant d'effet, que sur le moment les Atheniens consentirent avec un très-grand plaisir à changer de poste avec les Spartiates, & l'on n'entendoit parmi eux que des exhortations, qu'ils se faisoient les uns aux autres, de se montrer gens de cœur : *Que les ennemis, qu'ils avoient en tête, n'étoient pas venus là avec de meilleures armes & de plus grands courages que n'en avoient ceux qu'ils avoient vaincus à Marathon ; qu'on leur voyoit les mêmes arcs, les mêmes habits bigarrez, les mêmes ornemens d'or, des corps aussi mols & effeminez, & des ames aussi foibles & aussi lâches. Au lieu que pour nous, continuoient-ils, nous avons toujours les mêmes armes & les mêmes corps, mais nous avons aussi une audace & une confiance augmentées par nos victoires, & nous ne combattons pas comme eux, pour un pais & pour une ville seulement, mais pour les trophées érigés à Marathon & à Salamine, afin qu'ils ne paroissent pas l'ouvrage de Miltiade & de la Fortune, mais l'ouvrage des Atheniens.*

*L'effet que ces paroles firent sur les Atheniens.*

*Habits bigarrez des Perses.*

mêmes, mais qu'ils n'avoient osé le proposer, de peur que cela ne déplût aux Spartiates. ix. 45.

*Et nous ne combattons pas comme eux, pour un pais & pour une ville seulement.]* Je n'aurois pas cru qu'on eût pu se tromper à une chose si claire, cependant cela est arrivé ; on a voulu entendre ce *comme eux*, des Spartiates, à qui cela ne convient nullement. Les Spartiates vouloient-ils conquérir un pais, une

ville ? Il est évident que *comme eux*, signifie ici *comme les Barbares* ; car les Barbares étoient venus pour assujettir la Grece & Athenes.

*Mais pour les trophées érigés à Marathon & à Salamine, &c.]* Cette idée est grande & noble. Les Atheniens n'ont pas seulement à combattre pour leur ville & pour leur pais, mais encore pour la gloire des trophées érigés à Marathon & à Salamine ;

Pp ij

*Ordre de bataille  
changé deux fois de  
part & d'autre.*

En parlant ainsi, ils alloient gayement changer de poste. Mais les Thebains, avertis de cette échange par des deserteurs, en donnerent avis à Mardonius, qui sans perdre un moment, soit qu'il craignît d'avoir affaire aux Atheniens, soit qu'il eût l'ambition de combattre contre les Spartiates, changea aussi son ordre de bataille, en faisant passer les Perses à son aîle droite, & les Grecs, qu'il avoit dans son parti, à la gauche.

Ce changement ayant été rapporté à Pausanias, ce Général changea une seconde fois, & remettant les choses dans leur premier ordre, se remit à son aîle droite, & Mardonius se replaça de même comme il étoit au commencement, & reprit son aîle gauche, où il avoit en tête les Lacedemoniens; ainsi tout ce jour-là se passa sans rien faire. Le soir on tint un conseil, où il fut résolu que l'on décamperoit, & que l'on iroit chercher un lieu commode pour les eaux, car les eaux de ce camp étoient gâtées & corrompues par la Cavalerie des Barbares.

La nuit étant venue, & les Capitaines commençant à marcher à la tête de leurs bandes vers

car s'ils perdent cette bataille par leur peu de courage, on croira que ces trophées étoient l'ouvrage de Miltiade, & non pas celui des Atheniens.

*Car les eaux de ce camp étoient gâtées & corrompues par la Cavalerie.]* Ils n'avoient pour tout leur camp, que la fontaine Gar-

gaphie, car ils n'osoient aller au fleuve de l'Asope qui étoit tout près, à cause de la Cavalerie ennemie, qui les en empêchoit. Cette fontaine ayant été gâtée & comblée par les ennemis, ils furent obligés de lever le camp. Herodote ix. 48.

*Vers le camp qu'on avoit mar-*

le camp qu'on avoit marqué, il se trouva que l'armée ne suivoit qu'avec peine, & qu'il étoit très-difficile de la tenir ensemble; car dès qu'elle fut sortie de ses premiers retranchemens, la plupart couroient vers la ville de Platées, & tout étoit plein de confusion, ces troupes débandées courant çà & là, & tendant leurs pavillons partout où bon leur sembloit, sans ordre, ni discipline. Dans ce desordre, & dans cette desobéissance générale, il arriva que les Lacedemoniens furent laissez seuls derriere, mais malgré eux; car Amompharetus, qui les commandoit, homme plein de courage, qui ne respiroit que les perils, qui depuis long-tems brûloit d'envie de combattre, qui supportoit très-impatiemment les délais, & les remises dont on avoit usé, & qui appelloit hautement cette marche une desertion & une fuite, dit : *Qu'il ne quitteroit point son poste, & qu'il demeurerait plutôt là tout seul avec sa troupe pour attendre, & pour soutenir tout l'effort de Mardonius.* Pausanias l'alla trouver, & lui representa qu'il falloit obéir à ce qui avoit été resolu & conclu dans le conseil des Grecs; mais Amompharetus levant avec ses deux mains une grosse pierre, la jetta aux pieds de Pausanias. *Voilà, lui dit-il, ma*

*Amompharetus qui commandoit les Lacedemoniens, refusa de marcher, & veut attendre les Perses.*

*Pausanias va lui parler pour l'obliger à marcher.*

*La réponse fiere que lui fait Amompharetus.*

qué.] Ils vouloient aller à une petite Isle, qui étoit à dix stades, ou douze cens cinquante pas de l'Asope & de la fontaine de Gargaphie. Herod. ix. 50.

*Il arriva que les Lacedemoniens*

*furent laissez seuls derriere.]* Ce ne furent pas tous les Lacedemoniens, il n'y en eut qu'une partie, ceux que commandoit Amompharetus, les autres avoient tous marché. Herod. ix. 54. 55.

*balotte pour le combat, & je me moque de toutes les autres résolutions & conclusions lâches & timides de ce beau conseil.*

Paufanias, étonné & ne fçachant à quoi se refoudre, prit enfin le parti d'envoyer vers les Athéniens, qui étoient déjà avancis, pour les prier de l'attendre, afin qu'ils pussent marcher ensemble en corps d'armée, & en même-tems il continua son chemin vers Platées avec le reste des troupes, esperant que par-là il obligeroit Amompharetus à suivre cet exemple, & à quitter son poste pour les joindre & pour marcher avec eux.

Comme on en étoit-là, le jour parut, & Mardonius, qui avoit été averti que les Grecs avoient abandonné leur camp, ayant mis d'abord toute son armée en bataille, marchoit déjà contre les Lacedemoniens avec de grands cris & d'horribles heurlemens des Barbares, qui pensoient marcher, bien moins pour combattre que pour dépouïller des fuyards, & il s'en fallut bien peu que cela n'arrivât comme ils l'avoient pensé. En effet Paufanias, ayant vû ce mouvement de Mardonius, s'arrêta & commanda que chacun prît son poste, mais soit pour la colere dont il étoit transporté contre Amompharetus, soit pour la surprise de cette soudaine attaque des Perses, il oublia

*Par-là il obligeroit Amompharetus à suivre cet exemple.] Et cela arriva comme il l'avoit pensé. Amompharetus quitta enfin son poste, & alla rejoindre les autres troupes, comme elles étoient déjà à dix stades dans le lieu appelé Argiopiis, où étoit le Temple de Ceres Eleusiniene. Herod. ix. 55.*

de donner le mot à ses troupes, d'où il arriva qu'ils ne furent en état de combattre, ni assez-tôt, ni tous ensemble, mais par pelotons, & çà & là sans aucun ordre de bataille, & ayant déjà les ennemis sur les bras.

*Pausanias oublie de donner le mot à ses troupes.*

Cependant Pausanias, qui offroit des sacrifices, voyant que les entrailles des victimes ne lui étoient pas favorables, ordonna aux Lacedemoniens de mettre leurs boucliers à leurs pieds, & de demeurer là sans bouger, les yeux attachez sur lui, & sans penser seulement à repousser les Barbares, & il continua d'immoler des victimes, la Cavalerie ennemie avançant toujours. Elle étoit déjà à la portée du trait, & il y eut plusieurs Spartiates bleffez, entr'autres, Callicrates, l'homme le mieux fait, de la plus grande mine, & de la plus haute taille qui fût dans toute l'armée; ce brave Officier, percé d'un trait & prêt à rendre le dernier soupir, dit : *Qu'il n'étoit pas fâché de mourir, car il étoit parti de sa maison dans le dessein de donner sa vie pour le salut de la Grece, mais qu'il étoit fâché de mourir sans avoir donné un coup d'épée, & sans avoir témoigné son courage & sa bonne volonté.*

*Beau mot de Callicrates, Officier Spartiate bleffé à mort.*

Si cette occasion étoit terrible, la fermeté des Spartiates fut encore plus admirable, car ils ne se

*Admirable fermeté des Spartiates.*

*Si cette occasion étoit terrible.] On a expliqué le mot *νάθος* de la mort de Callicrates, mais je croi qu'on s'est trompé. Plutarque ne s'arrête pas davantage sur cette*

*mort, & passe à l'action, à l'occasion qui l'avoit causée, & qui en effet est très-digne de sa réflexion; car il n'y a rien de plus terrible que l'état de ces troupes*



défendoient point contre ces ennemis qui les pressoient, mais attendant le moment favorable que Dieu & leur Général leur marqueroient pour prendre les armes, ils souffroient patiemment d'être bleffez & d'être tuez dans leur poste.

*Accident arrivé au sacrifice de Pausanias.*

Il y a des Auteurs qui rapportent que pendant que Pausanias sacrifioit ainsi, & qu'il faisoit ses prieres, quelques Lydiens survenant tout à coup, enleverent, ou renverserent tout ce qui étoit sur l'Autel, & que Pausanias & ceux qui étoient avec lui se trouvant sans armes, les chasserent à coups de bâtons, & à coups de verges. Et c'est pour conserver la memoire de cet événement, que l'on célèbre encore aujourd'hui à Sparte une fête où les enfans sont fouettez, & qui finit par une marche qu'on appelle *la marche des Lydiens*, car c'est une imitation de l'incursion de ces Lydiens, & de leur fuite.

*Origine de la fête que l'on célébroit à Sparte, & qu'on appelloit la fête de la flagellation.*

Pausanias au desespoir de ce qui se passoit, & voyant que le Devin entassoit victimes sur victimes, sans en trouver aucune de favorable, se tourna tout à coup vers le Temple de Junon, le

de Sparte, qui étoient exposées aux traits de la Cavalerie ennemie, sans se défendre & sans faire aucun mouvement, parce que leur Général l'avoit ainsi ordonné.

*Où les enfans sont fouettez autour d'un Autel, & qui finit par une marche.]* Ce passage est très-remarquable, je l'ai traduit très-

litteralement, pour conserver une particularité que Plutarque seul rapporte, qui est que cette fête de la flagellation, *διαμαρτυρία*, car c'est ainsi qu'elle étoit appelée, finissoit par une marche, qu'on appelloit *la marche, la procession des Lydiens*. Je n'ai trouvé nulle part aucun vestige de cette marche.

vifage

visage couvert de larmes, & levant les mains il adressa ses prières à cette Déesse patronne du Cithéron, & aux autres Dieux tutélaires de la terre de Platées, & leur demanda, que si ce n'étoit pas l'ordre des Destinées que les Grecs fussent vainqueurs, au moins ils ne perissent qu'après avoir vendu cherement leur vie, & fait voir à leurs ennemis par des actions dignes de mémoire, qu'ils étoient venus faire la guerre à de vaillans hommes, & à des hommes éprouvez dans les combats.

*Prière que Pausanias adresse à Junon, & aux autres Dieux tutélaires de Platée.*

Pausanias n'eut pas plutôt achevé cette prière, que les entrailles des victimes parurent favorables, & que les Devins lui annoncerent, & lui promirent la victoire. Aussi-tôt l'ordre fut donné à tous les Chefs de marcher à l'ennemi, & en même-tems cette phalange Lacedemonienne parut aux yeux un seul corps comme d'une bête feroce, qui se herissant se prépare, & s'excite au combat. Les Barbares virent bien qu'il y alloit avoir là une bataille très-âpre contre des hommes qui se défendroient jusqu'à la mort, c'est pourquoi se couvrant de leurs grands boucliers, ils tiroient leurs flèches contre les Lacedemoniens; mais ceux-ci mar-

*Valeur de la Phalange.*

*Que les entrailles des victimes parurent favorables.]* Je croi que le texte de Plutarque est défectueux en cet endroit, car que veut dire ἐφάνη τὰ ἱερά, les entrailles parurent? Il est visible qu'il manque un mot, & qu'il faut lire ἐφάνη τὰ ἱερά χρησά, les entrailles parurent favorables; & ce mot à

suppléer, c'est Herodote même qui le fournit. IX. 61. καὶ τοῖσι Λακιδαιμονίοις αὐτίκα μὲν τὸ πρὶν ἐν ὅλῳ τῷ Πανστανίῳ ἐγένετο θυομένη τοῖσι τὰ σφάγια χρησά. Et d'abord après la prière de Pausanias, les entrailles des victimes devinrent favorables aux Lacedemoniens qui sacrifioient.

Tome III.

Qq

*Longe Lacedemonienne.*

*Grand courage des Perses.*

chant bien ferrez, & les pavois joints, tomboient sur eux, leur arrachotent leurs boucliers, & à grands coups de piques, qu'ils leur donnoient au travers du visage & de l'estomac, ils en jettoient par terre plusieurs, qui après être tombez ne laissoient pas de marquer encore beaucoup de force & de courage, & de se faire respecter; car avec les mains nuës ils faisoient les piques des Lacedemoniens, dont ils brisoient la plus grande partie, & se relevant ensuite & recourant à leurs haches & à leurs épées, ils combattoient avec beaucoup d'acharnement en les ferrant de près, en arrachant leurs boucliers, & en les prenant au corps, ainsi ils faisoient une très-longue résistance.

Les Atheniens demeurèrent long-tems sans branler attendant toujours les Lacedemoniens; mais ayant entendu un grand bruit comme de

*Car avec les mains nuës, ils faisoient les piques des Lacedemoniens.] Si Plutarque disoit, ils faisoient les épées des Lacedemoniens, il y auroit de la raison, car des mains nuës, qui faisoient des épées, s'exposent & souffrent beaucoup; mais il n'en est pas ainsi des piques, car on peut les prendre par le bois avec les mains nuës, sans aucun danger. Je croi qu'il y a faute au texte, & que Plutarque, qui étoit homme de grand sens, avoit écrit non ταῖς χερσὶ γυμναῖς, mais ταῖς χερσὶ γυμνοῖς, & tout nuds avec les mains ils faisoient; car ces*

Perses étoient nuds, c'est-à-dire, sans armes, comme on le voit par Herodote, IX. 61. Cet Historien dit simplement τὰ γὰρ δόρατα ἐπιλαμβάνομενοι κατέκταν οἱ βάρβαροι. Les Barbares prenant les lances des Spartiates les rompoient. Il n'ajoute point les mains nuës, mais plus bas il dit ἀγοπλοὶ ᾗ ἰδόντες. Car étant sans armes; & ensuite πλείστον γὰρ σφραγισμένη τοῖς ἰδῶν ἱρῆμος εἶσα ὄσων. Car ils étoient sur-tout embarrassés de leurs habits sans armes; & voilà pour quoi Plutarque avoit sans doute écrit γυμνοῖς, nuds.

gens qui combattoient , & un Officier , envoyé par Pausanias , leur ayant dit les affaires qu'ils avoient sur les bras, ils se mirent aussitôt en marche pour les aller secourir; & comme ils s'avançoient à travers la plaine du côté où ils entendoient le bruit , les Grecs , qui tenoient le parti des Medes, leur vinrent à la rencontre. Dès qu'Aristide les vit, il s'avança & leur cria de toute sa force, prenant à témoins les Dieux des Grecs , *qu'ils renonçassent à cette guerre impie, & qu'ils ne s'opposassent point aux Atheniens, qui alloient au secours de ceux qui exposoient les premiers leur vie pour le salut de la Grece;* mais voyant qu'ils ne l'écoutoient pas seulement , & qu'ils marchaient à lui tête baissée, il renonça au dessein d'aller secourir les Lacedemoniens , & avec ses seuls bandes il tomba sur ces Grecs , qui étoient bien environ cinquante mille. Mais la plupart se débänderent , & se retirèrent très-promptement, surtout dès qu'ils eurent appris que les Barbares avoient été rompus, & mis en fuite. Le plus fort de cette mêlée fut contre les Thebains, dont les plus nobles & les plus considérables avoient pris le parti des Medes, & comme ils avoient toute l'autorité, ils menoient leurs troupes malgré elles.

La bataille étant donc ainsi partagée en deux endroits , les Lacedemoniens furent les premiers

*Les Atheniens marchent au secours des Lacedemoniens fort pressés par les Perses.*

*Les Grecs , qui avoient embrassé le parti des Medes, s'avancent contre Aristide.*

*Ce qu'Aristide leur dit.*

*Il tombe sur ces Grecs, & les dissipe.*

*Les Thebains avoient pris le parti des Medes.*

*Qui étoient bien environ cinquante mille.] Voilà une furieuse troupe. C'est une armée. Ce*

*nombre m'est suspect, & je croi qu'il y a faute.*

Qq ij

*Mardonius tué par un Spartiate.*

*Cette mort prédite par l'Oracle d'Amphiaraus, & par celui de Trophonius.*

*Songe que fit celui que Mardonius envoya consulter l'Oracle d'Amphiaraus, & qui coucha dans son Temple.*

qui de leur côté rompirent, & mirent en déroute les Perses, Mardonius même y fut tué par un Spartiate, nommé Arimnestus, qui lui fracassa la tête d'un coup de pierre, comme le lui avoit prédit l'Oracle d'Amphiaraus, car Mardonius avoit envoyé un Lydien consulter pour lui cet Oracle, & en même-tems il avoit aussi envoyé un Carien à l'autre de Trophonius. Le Prophete de ce dernier répondit au Carien dans sa langue Cariene. Pour le Lydien, il coucha dans le sanctuaire d'Amphiaraus selon la coutume, & s'étant endormi il lui sembla qu'un des Prêtres du Dieu s'approcha de lui, qu'il lui ordonna de fortir du Temple, & que sur son refus il lui jeta à la tête une grosse pierre, dont il songea qu'il étoit mort. C'est ainsi qu'on le raconte. Les Barbares ayant

*Et en même-tems il avoit aussi envoyé un Carien à l'autre de Trophonius.]* Cet autel de Trophonius étoit près de la ville de Lebadie dans la Beotie au-dessus de Delphes. Pausanias; qui avoit consulté cet Oracle, & qui étoit descendu dans cet autel, décrit au long toutes les cérémonies de cette consultation, qui sont très-curieuses: On peut les voir dans ses Beotiques. Cet homme que Mardonius avoit envoyé, ne se contenta pas de consulter Trophonius, il consulta presque tous les Oracles du pais; car il s'adressa à celui d'Abes, à celui d'Apollon Ismenien à Thebes; & à celui d'Apollon encore à la ville de Ptous, tant Mardonius étoit inquiet de l'état de ses affaires, & avide de sçavoir ce qui arriveroit. Ceci se passa avant qu'il envoyât Alexandre à Athènes. V. Herod. VIII. 134. 135.

*Pour le Lydien, il coucha dans le sanctuaire d'Amphiaraus.]* Comme Amphiaraus avoit été grand explicateur de songes pendant sa vie, après sa mort & sa déification, il ne donna ses Oracles que par des songes, qu'il envoioit à ceux qui le consultoient, & qui pour cet effet étoient obligés de coucher dans son Temple sur la peau du belier, qu'ils venoient de lui sacrifier.

pris la fuite, les Lacedemoniens les poufferent jusqu'au lieu qu'ils avoient enfermé d'une enceinte de bois au milieu de leur premier camp, où ils se retirèrent.

Un moment après les Atheniens de leur côté enfoncerent les Thebains, & les mirent en fuite, après en avoir tué sur la place trois cens des plus considerables. Comme ils les menoient battant, un envoyé des Lacedemoniens vint leur apprendre que les Barbares s'étoient enfermez dans ce fort de bois, & que les Lacedemoniens les y assiégeoient. Sur ces nouvelles les Atheniens laissant les Grecs se sauver tout à leur aise, marcherent au secours des Lacedemoniens, qui attaquoient le fort, & qui s'y prenoient fort mollement, comme gens peu accoutumez à forcer des murailles, & peu experimentez à faire des sièges. Et étant arrivés, ils attaquèrent ce fort avec tant de vigueur & d'opiniâtreté, qu'enfin après plusieurs assauts ils l'emporterent, & firent un grand meurtre des ennemis. De trois cens mille combattans qu'ils étoient, il ne s'en sauva que quarante mille avec Artabaze; & du côté des Grecs, qui avoient combattu pour leur patrie, il n'y en eut que mille

*Les Atheniens enfoncent les Thebains.*

*Les Lacedemoniens peu propres aux sièges.*

*Les Atheniens emportent le fort de bois des Barbares.*

*Le nombre des morts des deux côtés.*

*Qu'enfin après plusieurs assauts ils l'emporterent.] Les Tegeates y entrèrent les premiers, & ils prirent entr'autres richesses, le pavillon de Mardonius, & la mangeoire de ses chevaux, qui étoit toute d'airain & admirablement bien travaillée.*

*Il ne s'en sauva que quarante mille avec Artabaze.] Hérodote dit qu'avec les quarante mille, qui s'étoient déjà retirez avec Artabaze, de ces trois cens mille dont l'armée des Perses étoit composée, il ne s'en sauva pas trois mille.*

Qq iij .

*La Tribu Ajantide  
sacrifioit tous les ans  
aux Nymphes Sphra-  
gitides.*

*Herodote combattu  
par Plutarque sur  
cette bataille.*

trois cens soixante de tuez. Les Atheniens n'y perdirent que cinquante-deux hommes, & tous de la Tribu Ajantide, qui se distingua particulièrement, comme l'assure l'Historien Clideme. C'est pourquoy cette Tribu faisoit toutes les années un sacrifice aux Nymphes Sphragitides, pour leur rendre graces de cette victoire comme l'Oracle d'Apollon l'avoit ordonné, & c'étoit le tresor public qui fournissoit à cette dépense. Du côté des Lacedemoniens il y eut quatre-vingt-onze morts, & du côté des Tegeates il n'y en eut que seize. Mais je ne sçauois assez m'étonner de ce qu'Herodote écrit que ce furent-là les seuls des Grecs qui en vinrent aux mains avec les Barbares, & que tous les autres ne combattirent point; car

*Mais je ne sçauois assez m'étonner de ce qu'Herodote écrit, que ce furent les seuls des Grecs qui en vinrent aux mains avec les Barbares.] Mais je m'étonne que Plutarque accuse Herodote d'avoir dit cela, car il me semble qu'il ne le dit point du tout, il dit seulement que parmi les Grecs qui firent bien leur devoir, & surtout les Tegeates & les Atheniens, les Lacedemoniens se distinguèrent particulièrement, de quoi je ne puis donner d'autre marque, ajoutet-il, sinon que toutes les troupes vainquirent tout ce qui se trouva devant elles, & que les Lacedemoniens eurent affaire aux troupes les plus aguerries & les plus braves de l'armée ennemie. Ces mots*

d'Herodote ἀλλὰ μὴ ἐδὲν ἔχω ἀποσημῆσαι, que j'explique ce que je ne puis marquer par autre chose, ont peut-être été pris par Plutarque dans un autre sens; il a cru que cet Historien vouloit dire, *je ne puis rendre témoignage à aucun des autres Grecs.* Un Grec, & un Grec comme Plutarque, en doit être plus cru sur sa langue, qu'un François, & qu'un François comme moi. Cependant j'ose assurer que les termes d'Herodote signifient ce que j'ai dit: On n'a qu'à voir le passage, c'est au liv. ix. 70. Car dans Herodote, il n'y a point d'autre passage auquel on puisse rapporter ce que Plutarque dit ici.

le seul nombre des ennemis qui furent tuez, & la quantité de tombeaux témoignent suffisamment que cette grande victoire fut l'exploit commun de tous les Grecs. D'ailleurs s'il n'y eût eu que ces trois peuples qui eussent combattu, & que tous les autres se fussent tenus les bras croisez, jamais on n'auroit fait graver sur l'Autel, qui fut élevé en memoire de cette victoire, une telle inscription, qui associe tous les Grecs à ce grand honneur : *C'est l'Autel que les Grecs, après avoir chassé de leur pais les Perses, & avoir remporté sur eux à force d'armes une victoire signalée, ont élevé à la commune liberté de la Grece en l'honneur de Jupiter Libérateur.*

*Inscription que les Grecs firent graver sur un Autel pour cette victoire.*

*On Conservateur de la liberté,*

*Boedromion.*

Cette bataille fut donnée le quatre du mois d'Octobre, selon la maniere de compter des Atheniens, & selon celle des Beotiens, le vingt-quatre

*C'est l'Autel que les Grecs.] Dans les vers Elegiaques, qui sont de Simonide selon Pausanias, il manque le vers pentametre après le premier vers, & on l'a suppléé de cette maniere :*

*Εὐτολμῶ ψυχὰς λήματι περὶ ὀμνοῖ.*

*En suivant l'audacieuse impetuosité de leur courage.*

*Selon la maniere de compter des Atheniens.] Le Grec dit du mois Boedromion. C'est le mois qui répond à notre mois d'Octobre; mais comme les mois Attiques ne quadrent pas exactement avec nos mois, & qu'ils embrassent la moitié d'un de nos mois avec la*

*moitié d'un autre; car, par exemple, le mois Boedromion commençoit environ au quinze de Septembre, & finissoit aussi au quinze d'Octobre, il s'ensuit de là que la bataille de Platées, qui fut donnée le quatre d'Octobre, selon les Atheniens, fut donnée selon nous, le dix-neuf de Septembre. Cette remarque sur ce mois doit servir pour tous les autres. Au reste, Plutarque dit ici que cette bataille fut donnée le quatre du mois Boedromion, & dans la vie de Camillus, il a dit qu'elle fut donnée le trois, il faut corriger l'un ou l'autre de ces passages.*



*La ville de Platées offroit tous les ans un sacrifice à Jupiter Libérateur, pour le remercier de cette victoire.*

*Irrégularité & différence des mois des Grecs.*

*Cette victoire pensa être fatale aux Grecs, par la contestation qui s'éleva entre les Athéniens & les Lacedémoniens.*

*Differend entre les Grecs sur le prix de la valeur, comment terminé.*

*Avis de Theogiton de Megare.*

du mois appelé *Panemus*, auquel jour se tient encore aujourd'hui une assemblée generale de la Grece dans la ville de Platées, dont les Habitans offrent un sacrifice à Jupiter Libérateur, pour lui rendre tous les ans de nouvelles graces de cette victoire; & il ne faut pas s'étonner de cette irrégularité & difference de jours dans les mois des Grecs; car encore de notre tems que la science de l'Astronomie est plus cultivée & plus exactement approfondie, les uns commencent leurs mois, lorsque les autres finissent les leurs.

De cette victoire pensa naître la dernière ruine des Grecs, car les Atheniens ne voulant pas ceder aux Lacedémoniens le prix de la valeur, ni leur permettre de dresser en particulier un trophée, ils alloient décider ce differend par les armes, & se porter les uns contre les autres aux dernières extrêmités, si Aristide par ses bonnes raisons & par ses remontrances, n'eût adouci & retenu les autres Généraux, surtout Leocrate & Myronides, & ne les eût persuadés de remettre au jugement des Grecs la décision de cette affaire. Les Grecs étant donc assemblez dans ce lieu là même, pour juger ce differend, Theogiton de Megare dit dans son avis, *qu'il ne falloit adjuger ce prix de la valeur, ni à Athenes, ni à Sparte, mais à une troisième ville, s'ils ne vouloient allumer une guerre civile, plus funeste que celle qu'ils venoient de terminer.* Après lui Cleocrite de Corinthe s'étant levé pour parler, personne ne douta qu'il n'allât demander cet honneur pour

pour la patrie, car Corinthe étoit la première ville de la Grece en puissance & en dignité, après la ville d'Athenes & celle de Sparte; mais on fut agréablement trompé, quand on vit que son discours étoit tout entier à la loüange des Platéens, & qu'il conclut *que pour éteindre cette contention si dangereuse, il falloit leur décerner à eux seuls ce prix, dont ni les uns ni les autres des contendans ne pourroient être jaloux ni fâchez.* Ce discours parut admirable, & fut reçu avec beaucoup d'applaudissement. Aristide se rangea le premier à cet avis pour tous les Atheniens, & après lui Pausanias pour les Lacedemoniens.

*Avis de Cleocris de Corinthe, qui fut suivi.*

Etant ainsi tous d'accord, avant que de partager le butin, ils mirent à part quatre-vingt talens pour les Platéens, qui les employèrent à bâtir un Temple à Minerve, à lui élever une statue, & à enrichir ce Temple de beaux tableaux qui durent encore, & qui sont aussi frais que s'ils sortoient des mains de l'ouvrier. Pour ce qui est du trophée, les Lacedemoniens en érigerent un en leur particulier, & les Atheniens un autre, & ayant envoyé en commun à Delphes consulter l'Oracle sur le sacrifice qu'ils devoient faire, le Dieu leur répondit, *qu'ils élevassent un Autel à Jupiter Libérateur, mais qu'ils se gardassent bien d'y offrir aucun sacrifice, avant que d'avoir éteint tout le feu qui étoit dans le païs, parce qu'il avoit été pollué & profané par les Barbares, & qu'ils vinssent prendre à Delphes même un feu pur sur l'Autel, appelé l'Autel commun.*

*Quatre-vingt mille écus.*

*Les Platéens employent ces quatre-vingt mille écus à bâtir un Temple à Minerve.*

*Oracle bien singulier.*

*Tous les feux d'un  
païs éteints, parce que  
le feu avoit été souillé  
par les Barbares.*

*Grande diligence  
qu'Euchidas fit en un  
jour.*

*Cent vingt-cinq  
mille.*

*Euchidas tombe  
mort en arrivant.*

*C'est-à-dire, de la  
bonne Renommée*

*L'épithaphe qu'on mit  
sur son tombeau.*

*Quelle étoit la Déesse  
appelée Eucleja.*

Cet Oracle ayant été rapporté aux Grecs, les Généraux allèrent d'abord dans tout le païs, & firent éteindre tous les feux; & Euchidas de la ville de Platées s'étant chargé d'apporter avec toute la diligence possible le feu du Dieu, alla à Delphes. Il se purifia d'abord, s'aspergea d'eau sacrée, se couronna de laurier, s'approcha de l'Autel, y prit avec révérence le feu sacré, & reprit à toutes jambes le chemin de Platées, où il arriva avant le coucher du soleil, ayant fait ce jour-là mille stades. En arrivant il salua ses Concitoyens, leur remit le feu, tomba à leurs pieds, & un moment après il rendit l'esprit. Les Platéens l'emportèrent, & l'enterrent dans le Temple de Diane, surnommée *Eucleja*, & mirent sur son tombeau cette épithaphe en un seul vers, *Ci gist Euchidas, pour être allé & revenu de Delphes en un seul jour.*

Pour ce qui est d'*Eucleja*, la plupart croient, comme je l'ai déjà dit, que c'est Diane; mais

*Et firent éteindre tous les feux.]* Voici une superstition bien singulière, & dont je ne croi pas qu'on trouve ailleurs un seul exemple. Tout le feu d'un païs éteint par religion, parce qu'il avoit été souillé par les Barbares; elle fait voir l'horrible aversion que les Grecs avoient pour ces Etrangers.

*Ayant fait ce jour-là mille stades.]* Dans nos cartes, il n'y a que quatre cens stades, cinquante mille pas, de Platées à

Delphes. Mais Plutarque est plus croyable que nos Géographes, car il avoit souvent fait ce chemin, il en compte cinq cens; ainsi Euchidas fit ce jour-là mille stades, ou cent vingt-cinq mille pas, c'est-à-dire quarante lieues, à vingt-cinq stades par lieue.

*Ci gist Euchidas, pour être allé.]* Dans le vers Grec, au lieu de *τῆς*, il faut *τῆς τῆς*, ici en cet endroit le vers & le sens le demandent également. M. Salvini l'a fort bien remarqué.

d'autres tiennent que c'est une fille d'Hercule & de Myrto, fille de Menetius & sœur de Patrocle, & qu'étant morte vierge, elle fut fort honorée des Beotiens & des Locriens. Car dans toutes les places publiques de leurs villes, elle a des Autels sur lesquels les fiancez & les fiancées font des sacrifices avant que d'épouser.

*Les fiancez & les fiancées font des sacrifices sur ses Autels avant leurs noces.*

Dans la premiere assemblée générale de la Grece, qui se tint quelque tems après, Aristide proposa ce décret : *Que tous les ans toutes les villes de Grece envoyeroient à Platées leurs Députés, pour faire des sacrifices aux Dieux de la ville ; que de cinq en cinq ans on y célébreroit des jeux, qu'on appelleroit les jeux de la liberté ; qu'on leveroit par toute la Grece dix mille hommes de pied, mille chevaux, & une flotte de cent vaisseaux, qui seroient entretenus pour faire la guerre aux Barbares, & que les Platéens seroient consacrez à Dieu, & comme tels regardez comme saints & inviolables, n'ayant d'autre fonction que d'offrir des prieres & des sacrifices pour le salut des Grecs.*

*Décret remarquable d'Aristide.*

*Jeux de la liberté célébrés à Platées de cinq en cinq ans.*

*Platéens consacrez à Dieu.*

*Elle a des Autels sur lesquels les fiancez & les fiancées font des sacrifices, avant que d'épouser.]*

Cela étoit fort bien imaginé d'obliger les fiancez & les fiancées de faire un sacrifice sur l'Autel de Diane de la bonne Renommée, pour leur faire entendre que de la bonne réputation, qui est le fruit de la sagesse, dépend tout le bonheur des mariez.

*Que de cinq ans en cinq ans on y célébreroit des jeux qu'on ap-*

*pelleroit les jeux de la liberté.]*

Il y avoit tous les ans à Platées une assemblée générale de la Grece, & l'on y faisoit un sacrifice à Jupiter Libérateur, pour lui rendre graces de cette victoire, & de cinq en cinq ans on y célébroit ces jeux de la liberté. où l'on couroit tout armé autour de l'Autel de Jupiter, & il y avoit de grands prix proposez pour cette course.

*Anniversaire de  
ceux qui avoient été  
tuez à la bataille de  
Platées, & la cere-  
monie de cet anni-  
versaire.*

*Mainmacteron.*

Tous ces articles étant approuvez & passez, les Platéens se chargerent de faire tous les ans l'anniversaire de ceux qui avoient été tuez à cette bataille; ce qu'ils font encore aujourd'hui, & voici l'ordre & la maniere de ce sacrifice. Le seizième jour du mois de Décembre, qui est chez les Beotiens le mois *Alalcomene*, on fait à la pointe du jour une procession, précédée par un trompette qui sonne la charge; après ce trompette marchent plusieurs chariots pleins de couronnes & de branches de myrte; ces chariots sont suivis d'un taureau noir; après le taureau marchent de jeunes gens, qui portent des cruches pleines de vin & de lait, effusions ordinaires qu'on fait aux morts, & des phioles d'huile & d'essence. Tous ces jeunes gens sont de condition libre, car il n'est permis à aucun esclave de se mêler dans cette cérémonie, qu'on fait pour des hommes qui sont morts pour la liberté. Enfin cette pompe est fermée par l'Archonte, ou le premier Magistrat des Platéens, à qui en tout autre tems il est défendu de toucher seulement le fer, & de porter d'autre vêtement, qu'un vêtement blanc; mais ce jour-

*Il étoit défendu au  
premier Magistrat  
des Platéens de tou-  
cher le fer, excepté  
le jour de cet anni-  
versaire.*

*Le seizième jour du mois de Dé-* *ceux qui avoient été tuez le dix-neuf*  
*cembre.] Le mois Mainmacteron* *de Septembre? C'est qu'appa-*  
*est notre mois de Décembre,* *remment ils ne firent les funérail-*  
*mais, comme je l'ai déjà dit, il* *les pour la première fois, qu'a-*  
*commençoit vers le quinze de* *près que les ennemis se furent*  
*notre mois de Novembre, ainsi* *entièrement retirez, & que le*  
*le seize du mois répondoit à peu* *païs fut libre.*  
*près au premier jour de notre*  
*mois de Décembre. Mais pour-*

là revêtu d'une robe de pourpre, ceint d'une épée, & tenant dans ses mains une urne, qu'il a prise dans le greffe public, il s'avance au travers de la ville, vers le lieu où sont les tombeaux. Dès qu'il y est arrivé, il puise de l'eau avec son urne dans la fontaine, lave lui-même les petites colonnes, qui sont sur ces tombeaux, les frotte d'essence, & égorge ensuite le taureau sur un bucher qu'on a préparé. Après avoir fait des prières à Jupiter & à Mercure terrestres, il invite ces vaillans hommes à ce festin funebre & à ces effusions mortuaires, & remplissant de vin une coupe, il la verse & dit à haute voix : *Je présente cette coupe à ces vaillans hommes, qui sont morts pour la liberté des Grecs.* Voilà quelle est la cérémonie que gardent & pratiquent encore aujourd'hui les Platéens.

*Jupiter & Mercure terrestres,*

Quand les Atheniens furent retournés chez eux, Aristide, qui vit qu'ils cherchoient par toutes sortes de voyes à s'emparer du gouvernement, & à le rendre absolument populaire, fit d'un côté cette réflexion, que le peuple meritoit quelque considération, à cause de la valeur qu'il avoit témoignée dans toutes les batailles qu'on venoit

*Le peuple d'Athènes cherche à s'emparer du gouvernement.*

*Réflexions qu'Aristide fait sur cela.*

*Lave lui-même les petites colonnes qui sont sur ces tombeaux.]*

Carc'étoit la coutume de mettre sur les tombeaux de petites colonnes. On peut voir l'épigramme de Callimaque, *ἐπὶ τοῖς μνηστέροις* *μικραὶ λίθοι*, &c. & les remarques sur cette épigramme, où la coutume de les couronner & de les

parfumer d'essences est fort bien expliquée.

*Après avoir fait des prières à Jupiter & à Mercure terrestres.]* Jupiter terrestre n'est autre que Pluton; & Mercure étoit aussi appelé terrestre, à cause de son emploi de conduire les ombres dans les enfers.

Rr üj

de gagner , & de l'autre côté il pensa aussi qu'il n'étoit pas aisé de réduire & de contenir ce peuple , qui avoit les armes à la main , & qui étoit devenu fier & hautain par ses victoires. Dans cet embarras voici le temperament qu'il imagina : Il fit un décret qui portoit que le gouvernement seroit commun à tous les Citoyens , & que les Archontes seroient pris parmi tous les Atheniens indifferemment , & sans aucune distinction ni préférence.

*Grande sagesse d'Aristide, pour appaiser & contenter le peuple.*

*Ceci se passa avant la bataille de Platées, après que Xerxès eut pris la fuite.*

*V. La vie de Themistocle.*

*Proposition que Themistocle fait à Aristide.*

*Ce qu'Aristide dit aux Atheniens sur cette proposition.*

*Grande marque de l'amour que les Atheniens avoient pour*

Themistocle ayant dit un jour au peuple dans une assemblée , qu'il avoit formé un dessein qui seroit très-utile & très-salutaire à la ville , mais qui étoit d'une telle importance , qu'il devoit être tenu secret , le peuple lui ordonna de le communiquer à Aristide seul qui l'examineroit. Themistocle s'ouvrit donc à Aristide , & lui dit qu'il avoit pensé qu'on devoit brûler tous les vaisseaux des Grecs , car par ce moyen les Atheniens se rendroient très-puissans & deviendroient les maîtres des autres. Aristide ayant entendu ce projet, rentra dans l'assemblée & dit : *Atheniens , le dessein que m'a communiqué Themistocle , est le plus utile qu'on puisse jamais vous proposer , mais il est en même-tems le plus injuste.* Sur son rapport les Atheniens ordonnerent à Themistocle d'y renoncer , tant ce

*Il fit un décret qui portoit que le gouvernement seroit commun à tous les Citoyens , & que les Archontes.* ] Ce temperament fut fort sage , car par-là le peuple fut content, dans l'esperance que les Archontes seroient pris aussi dans son corps , & qu'il pourroit parvenir à se voir le maître.

peuple aimoit la justice, & tant ce personnage avoit acquis son estime & sa confiance, par son grand sens & par son amour pour l'honnêteté & pour la vérité.

*La justice, & de la confiance qu'ils avoient en Aristide.*

Quelque tems après il fut envoyé Capitaine général avec Cimon, pour faire la guerre aux Barbares. Là, voyant que Pausanias & tous les autres Chefs des Spartiates, traitoient tous les Alliez avec beaucoup de fierté & d'empire, il prit une route toute contraire, car il vivoit avec eux sans façon, avec beaucoup de douceur & d'humanité, & par son exemple il rendoit Cimon gracieux, accessible à tout le monde, & si équitable qu'il n'y avoit personne qui pût se plaindre de lui. Par ce moyen insensiblement & sans que personne s'en apperçût, il enleva aux Lacédémoniens le commandement général, non à force d'armes, de navires ou de chevaux, mais à force de douceur & de sage conduite. Car les Athéniens étant déjà très-agréables aux Grecs par la justice d'Aristide, & par la douceur de Cimon, l'avarice de Pausanias & sa severité outrée les leur rendirent encore plus desirables. Pausanias ne parloit jamais aux Capitaines des Alliez qu'avec aigreur & avec colere, & pour les soldats il les faisoit fouetter pour les moindres fautes, ou les obligeoit à se tenir debout tout un jour avec une ancre de fer sur les épaules. Personne ne pouvoit aller au fourage, ni couper de la paille pour son lit, ni aller puiser de l'eau à la fontaine, qu'après

*Huit ans après.*

*Aristide envoyé Général avec Cimon contre les Barbares.*

*Comment il vivoit avec les Alliez.*

*Ce que prouvent la douceur & la sage conduite d'un Général.*

*Méchant caractère de Pausanias, Général des Lacédémoniens & de tous les Grecs.*



les Spartiates , car il tenoit toujours-là de ses esclaves , qui avec des fouïets écartoient tous ceux qui vouloient en approcher. Sur quoi Aristide ayant voulu un jour lui faire des reproches & des remontrances , il fronça le sourcil , & lui dit , *qu'il n'avoit pas le loisir de l'entendre , & ne l'écouta point.*

*Mauvais effet de l'avarice & de la severité ontrée d'un Général.*

Depuis ce tems-là les Capitaines des vaisseaux & les Chefs des troupes , surtout ceux de Chio , de Samos & de Lesbos pressoient Aristide de prendre le commandement général , & de recevoir sous sa protection & sauve-garde tous les Alliez , qui souhaitoient depuis long-tems d'être délivrez du joug des Spartiates , & de n'obéir qu'aux ordres des Atheniens. Aristide les ayant entendus , leur répondit , *qu'il voyoit dans leurs discours beaucoup de nécessité & de justice , mais qu'il manquoit seulement quelque action qui en marquât la sincerité & la verité , & qui étant executée , jettât leurs troupes dans l'impossibilité de changer de sentiment.*

*Sage précaution d'Aristide.*

*Attentat de deux Officiers de Samos & de Chio contre Pausanias.*

Sur cette réponse Uliade de Samos & Antagoras de Chio ayant conspiré ensemble , & s'étant liez par les plus grands sermens , allerent attaquer près de Byzance la galere de Pausanias , qui voguoit à la tête de toute la flotte. Pausanias , voyant cette insolence , se leva transporté de colere , & leur dit d'un ton menaçant , *que bientôt il leur feroit sentir que ce n'étoit pas à sa galere qu'ils avoient fait cette insulte , mais à leur propre país.* Ils ne firent que se moquer de ses menaces , & ils lui dirent , *qu'il n'avoit qu'à se retirer , & qu'il devoit bien*

lien remercier la Fortune qui l'avoit secouru à Platées; car c'étoit le seul respect, que les Grecs conservoient pour ce grand exploit, qui les retenoit, & qui les empêchoit de se ressentir & de se vanger de tous les mauvais traitemens qu'il leur avoit faits. La fin fut qu'ils quitterent les enseignes des Spartiates, & se rangerent sous celles des Atheniens.

*Combien une grande victoire rend respectable le Général qui l'a remportée.*

En cette occasion parut dans tout son jour l'admirable magnanimité de Sparte; car voyant que ses Généraux s'étoient corrompus par cette excessive puissance, elle renonça d'elle-même au commandement général, & envoyant à l'armée, elle revoqua ses Généraux, aimant beaucoup mieux avoir des Citoyens sages, modestes & rigides observateurs de ses coutumes & de ses loix, que de commander à toute la Grece.

*Admirable magnanimité des Spartiates.*

*Une ville est plus heureuse d'avoir des Citoyens sages & modestes, que de commander à tous ses voisins.*

Pendant que les Lacedemoniens avoient le commandement, tous les Grecs payoient une certaine taxe pour la guerre; mais alors, pour faire que cette taxe fût imposée sur toutes les villes avec plus d'égalité, ils demanderent aux Atheniens Aristide, & le chargerent d'examiner les terres & leurs revenus, & d'imposer ensuite à chacun ce qu'il devoit payer raisonnablement selon ses forces.

*Taxe imposée sur tous les Grecs, pour les frais de la guerre.*

*Les Grecs demandent Aristide pour régler cette taxe.*

Aristide revêtu de cette grande autorité, qui le rendoit comme maître de toute la Grece, n'en abusa point, & s'il y entra pauvre, il en sortit encore plus pauvre; car il fit cette imposition non-seulement avec beaucoup de desintéressement & de justice, mais encore avec beaucoup d'humanité.

*Grande autorité de ceux qui sont maîtres des impositions dans un Etat.*

*Comment les impositions doivent être faites.*

*Imposition d'Aristide, appelée l'heureux sort de la Grece.*

*Tailles du sors d'Aristide doublées & triplées en peu de sors.*

& d'égalité sans fouler personne. De manière que comme les Anciens ont loué le siècle de Saturne pour l'égalité & la justice qui y regnoient, les Alliez des Atheniens vanterent surtout & célébrerent cette imposition d'Aristide, en l'appellant *l'heureux sort de la Grece*, loüange qui augmenta encore peu de tems après, cette imposition étant doublée & triplée. Celle d'Aristide ne montoit qu'à quatre cens soixante talens, & bientôt après Pericles l'augmenta presque d'un tiers, car Thucydide écrit qu'au commencement de la guerre, les Atheniens tiroient de leurs Alliez six cens talens; & après la mort de Pericles, ceux qui gouvernoient le peuple la porterent peu à peu jusqu'à treize cens, non que la guerre fût devenue plus ruineuse par sa longueur, ou par les divers accidens de la Fortune, mais parce qu'ils accoutumerent le peuple à recevoir des distributions

*Et célébrerent cette imposition d'Aristide, en l'appellant l'heureux sort de la Grece.*] Quelle loüange pour Aristide, que son imposition fût si juste, que chacun regardât ce qu'il payoit, comme la source de son bonheur!

*Cette imposition étant doublée & triplée.*] Car dès que dans les impositions on n'a plus en vûe ni l'humanité ni la justice, & qu'on ne suit qu'une insatiable avidité, il n'y a plus de bornes.

*La porterent peu à peu jusqu'à treize cens.*] Voilà donc les tail-

les triplées en Grece en moins de cinquante ou soixante ans, non pour subvenir à des necessitez pressantes & indispensables, qui autorisent les impositions extraordinaires, mais pour fournir au luxe & aux vaines curiositez des Atheniens.

*A recevoir des distributions de deniers.*] Par exemple on distribuoit de l'argent à chaque Citoyen, afin qu'il eût de quoi assister aux jeux, & payer sa place, & le prix de chaque place étoit de deux oboles, de trois sols quatre deniers. Aristophane dans

de deniers, à célébrer des jeux, à faire faire de beaux tableaux & de belles statües, & à bâtir des Temples magnifiques.

Aristide ayant acquis une réputation admirable par la justice de cette imposition, on dit que Themistocle ne faisoit que s'en mocquer, & qu'il alloit disant que les loüanges, qu'on lui donnoit sur cela, n'étoient pas les loüanges d'un homme, mais d'un coffre, qui garde fidelement l'argent qu'on lui confie, sans en rien retenir. En quoi il se vangea bien foiblement du trait qu'Aristide avoit lancé sur lui, & dont il avoit été fort piqué; car Themistocle disant un jour, qu'il estimoit que la plus grande qualité d'un Général d'armée étoit de sçavoir pressentir & prévoir les desseins des ennemis, Aristide lui repartit, que c'étoit assurément une qualité nécessaire, mais qu'il y en avoit une autre dont il ne parloit point, qui étoit belle & très-digne d'un Général, c'est d'avoir les mains nettes, & de ne se laisser pas dominer par l'argent.

les Guespes. Ensuite on haussa le prix, & on le porta jusqu'à une drachme, dix sols; & on ne payoit pas cela aux Comédiens, aux Acteurs, mais aux Maîtres qui avoient fait le théâtre à leurs dépens.

*En quoi il se vangea bien foiblement du trait qu'Aristide avoit lancé sur lui.]* En effet cette raillerie de Themistocle étoit très-froide, car le coffre étant un être inanimé, n'a ni raison ni sentiment, & par conséquent est

incapable de vertu & de vice.

*Mais qu'il y en avoit une autre qui étoit belle, &c.]* De pressentir & de prévoir les desseins des ennemis, c'est une qualité nécessaire à un Général, & cette qualité marque sa capacité & son habileté; mais d'avoir les mains nettes, c'est une qualité qui marque sa justice & sa vertu; c'est pourquoi Plutarque l'appelle belle, car tout ce qui marque la vertu est plus beau, que ce qui marque seulement l'esprit.

Si ij

*Raillerie que Themistocle faisoit sur la desintéressement d'Aristide.*

*Jugement remarquable de Plutarque sur cette raillerie de Themistocle.*

*Repartie d'Aristide à Themistocle sur les qualités d'un Général.*

Aristide ayant donc réglé tous les articles de l'alliance, fit jurer tous les Alliez qu'ils les observeroient de point en point, & il jura lui-même pour les Atheniens, & en prononçant les malédictions, qui accompagnoient les sermens, il jetta dans la mer des masses de fer toutes ardentes. Mais dans la suite les affaires forçant les Atheniens à violer quelques-uns de ces articles, & à gouverner un peu plus despotiquement, il les exhorta à rejeter sur lui ces malédictions, & à se décharger par-là de la peine dûë à un parjure, que la nécessité de leurs affaires exigeoit nécessairement. En général Theophraste écrit que cet homme, qui dans tout ce qui le regardoit en particulier, & dans toutes les affaires de ses Citoyens étoit souverainement juste, faisoit pourtant dans le gouvernement de la République une infinité de choses selon l'exigence des cas & selon qu'il étoit expedient à la patrie, qui avoit souvent besoin de recourir à l'injustice pour se soutenir, & il en

*Sermons accompagnés de signes & d'images.*

*Aristide prend sur lui la peine dûë au parjure qu'il conseil-loit aux Atheniens.*

*Aristide préféroit souvent l'utilité à la justice dans ce qui concernoit l'Etat.*

*La peine dûë à un parjure, que la nécessité de leurs affaires exigeoit nécessairement.] Mais il n'y a point de nécessité qui puisse dispenser du serment, & autoriser le parjure.*

*Faisoit pourtant dans le gouvernement de la République une infinité de choses, selon l'exigence des cas.] C'est-à-dire, qu'Aristide suivoit la justice dans le cours ordinaire des affaires, mais que dans les nécessitez pressantes, il*

*s'en croyoit dispensé. En effet la saine politique ne scauroit blâmer un Ministre qui s'éloigne de la justice, quand les besoins de l'Etat le demandent nécessairement, pourvu que les besoins étant passez, la justice reprenne son cours ordinaire; car s'il y a des loix pour les tems heureux, il y en a d'autres pour les tems difficiles. La paix dicte ses loix, & la guerre dicte les siennes.*

rapporte des exemples; car il écrit qu'un jour, comme il déliberoit dans le Conseil de faire porter à Athenes contre le traité les tresors qui étoient en depôt à Delos, les Samiens en ayant proposé l'avis, quand ce fut à lui à parler, il dit *que cela étoit injuste, mais utile.*

Cependant après avoir élevé sa ville à ce degré d'honneur & de gloire de commander à tant de milliers d'hommes, il ne laissa pas de demeurer jusqu'à sa mort dans sa pauvreté, & de n'estimer pas moins la gloire qui lui revenoit de cette pauvreté, que celle que lui avoient acquise tous ses trophées, & en voici une preuve : Callias le porteur-torche étoit de ses parens; quelques ennemis, qu'il avoit, le poursuivoient en Justice, & prétendoient le faire condamner à mort. Le jour que l'affaire fut jugée, ils déduisirent assez foiblement les chefs d'accusation dont il s'agissoit, mais ils s'étendirent beaucoup sur une chose étrangere au procès, & dirent aux Juges : *Vous connoissez Aristide, fils de Lysimachus, qui est avec justice l'admiration des Grecs pour sa vertu & pour sa grande sagesse. Quelle vie pensez-vous que ce pauvre homme mène dans sa maison, quand vous le voyez venir tous les jours dans vos assemblées avec un méchant habit tout usé? N'y a-t-il pas grand sujet de croire que celui qui tremble ainsi de froid en public, meurt de faim en*

*Aristide demeura toujours pauvre ; combien il estimoit sa pauvreté.*

*Callias porte-torche, parens d'Aristide.*

*Grand procès qu'on lui fait, & les griefs dont on le charge.*

*Que cela étoit injuste, mais utile.]* Cela ne suffit pas, il faut dire *mais nécessaire ; car l'utilité seule n'excuse pas l'injustice, mais jointe à la nécessité.*

particulier, & qu'il manque des choses les plus nécessaires? C'est cet homme que Callias, son cousin germain, & le plus riche des Atheniens, néglige absolument, & laisse dans une affreuse misère avec sa femme & ses enfans, quoiqu'il ait reçu de lui de grands services, & qu'en plusieurs rencontres il ait tiré seul tout le fruit du grand crédit qu'il a auprès de vous.

*Aristide avoit toujours refusé l'argent que lui avoit offert son cousin Callias, ce qu'il dit sur cela.*

*Il est difficile de trouver des gens qui supportent noblement la pauvreté.*

Callias voyant ses Juges plus aigris & plus émus de ces reproches, que des crimes capitaux dont on l'accusoit, & craignant quelque mauvais effet de cette aigreur, appella Aristide & le conjura de lui rendre ce témoignage devant les Juges, que très-souvent il lui avoit non-seulement offert de l'argent, mais qu'il l'avoit extrêmement pressé de le prendre, & qu'il l'avoit toujours opiniâtrement refusé, en lui disant en propres termes: *Il convient plus à Aristide de faire parade de sa pauvreté, qu'à Callias de ses richesses; car on trouve assez de gens qui usent tant bien que mal des richesses, mais il n'est pas facile d'en trouver qui supportent noblement & courageusement la pauvreté, & il n'y a que ceux qui sont pauvres malgré eux, qui en ayent honte.*

Aristide ayant rendu ce bon témoignage à

*Callias voyant que ses Juges étoient plus aigris & plus émus de ces reproches.* Rien ne marque mieux l'amour, l'estime & la vénération, que les Atheniens avoient pour Aristide, que ce qui se passa à ce jugement; le seul reproche fait à Callias de n'avoir pas assisté un homme de ce mérite, son cousin germain, fut regardé par ses Juges, comme un crime plus capital que tous les crimes capitaux, dont il étoit accusé, quoique parmi les crimes on n'eût pas sans doute oublié le meurtre qu'il avoit fait du

Callias, il n'y eut personne qui ne sortît de l'assemblée plus amoureux & plus jaloux de la pauvreté d'Aristide, que des richesses de son cousin. Voilà ce qu'a laissé par écrit Eschine, disciple de Socrate; & Platon, parmi tous les premiers hommes d'Athenes, qui se croyoient de grands personnages, & des personnages de la première réputation, ne trouve qu'Aristide seul digne d'estime. Car pour Themistocle, Cimon & Pericles, ils ont rempli leur ville de portiques, de richesses, & d'autres telles vaines superfluités; mais pour Aristide, il a toujours eu la vertu en vûe dans sa manière de gouverner.

*De tous les premiers hommes d'Athenes, Aristide étoit le seul que Platon estimoit.*

*Aristide suivoit toujours la vertu dans sa manière de gouverner.*

On trouve encore de grandes marques de sagesse & de sa douceur dans la conduite qu'il eut avec Themistocle. Car l'ayant toujours eu pour ennemi dans tout le tems de son administration, & ayant été même banni par ses menées, cependant quand Themistocle, accusé de crime capital envers sa patrie, lui eut donné une belle occasion de se vanger, il ne se ressentit point des maux qu'il en avoit reçus, ne se joignit point à Alcmeon & à Cimon, qui avec plusieurs autres le poursuivoient & travailloient à le faire chasser, ne dit

*Grande générosité d'Aristide envers Themistocle.*

Perse, qui lui avoit indiqué ces puits remplis d'or.

*Car pour Themistocle, Cimon & Pericles, ils ont rempli leur ville de portiques, de richesses, &c.] Les Ministres, qui remplissent leur ville de superbes édi-*

*ces & de grandes richesses, sont bien inférieurs à ceux qui la remplissent de vertu; car pour rendre une ville heureuse, il faut la rendre vertueuse & non pas riche: C'est ce que Platon a démontré.*



*Il ne faut ni se réjouir du malheur de son ennemi, ni s'affliger de sa fortune.*

jamais contre lui une seule parole, & ne se réjouit point de son malheur, comme il ne s'étoit jamais affligé de sa fortune.

*A mesure que le peuple est plus fier & plus insolent, le nombre des Sycomphantes augmente.*

*Deux mille cinq cents livres.*

Pour ce qui est de la mort d'Aristide, les uns disent qu'il mourut dans le Pont où il étoit allé pour les affaires de la République; les autres assurent qu'il mourut de vieillesse à Athenes, honoré, respecté & admiré de tous ses Citoyens; & voici ce que Cratere le Macedonien nous a laissé sur la mort de ce grand homme. Après le bannissement de Themistocle, le peuple devenu fier & insolent, donna lieu à une infinité de calomniateurs, qui attaquant les plus puissans & les plus vertueux des Citoyens, les exposoient à l'envie du peuple enflé de sa prospérité & de sa grande puissance. Aristide même ne fut pas épargné, il fut condamné pour malversation, à la poursuite de Diophante du bourg d'Amphitrope, qui l'accusoit d'avoir reçu de l'argent des Ioniens, lorsqu'il imposoit les tailles. Il ajoute que n'ayant pas le moyen de payer son amende, qui étoit de cinquante mines, il s'embarqua & alla mourir quelque part dans l'Ionie. Mais Cratere ne donne aucune preuve écrite de ce qu'il a avancé, car il ne rapporte ni jugement rendu, ni décret publié, quoiqu'il soit d'ailleurs fort soigneux de recueillir ces sortes de preuves, &

*Ce que Cratere le Macedonien.] Historien qui vivoit peu de tems après Aristide. Il avoit fait un recueil des Décrets. Vossius croit*

*que c'est le même qui accompagna Alexandre le Grand dans ses expéditions.*

de

de citer toujours ses Auteurs. Même tous les autres Ecrivains, pour dire cela en général, qui se sont attachez à écrire les injustices que le peuple a faites à ses Gouverneurs & à ses Généraux, marquent bien l'exil de Themistocle, la prison de Miltiade, l'amende à laquelle il condamna Pericles, & la mort de Paches, qui se tua lui-même dans la salle de l'Audience au pied du Tribunal où il alloit être condamné, & rapportent & chantent une infinité d'histoires de cette nature; ils n'ont pas non plus oublié le bannissement d'Aristide, mais ils ne disent nulle part un mot de cette condamnation dont Cratere a parlé.

*Injustices que les  
Athéniens ont faites  
à leurs Gouverneurs.*

*Paches se tua lui-  
même dans la salle  
de l'Audience.*

Je dis bien plus, c'est qu'encore aujourd'hui on montre à Phalere son tombeau, que la ville lui fit élever à ses frais, parce qu'il n'avoit pas laissé de quoi se faire enterrer. On raconte aussi que ses filles furent mariées aux dépens du Prytanée, la ville s'étant chargée de leur donner mariage, & leur ayant ordonné à chacune trois mille drachmes pour dot. Elle donna aussi à son fils Lyfimachus cent mines d'argent, autant d'arpens de terre plantée, & lui ordonna encore qua-

*La ville fait élever  
un tombeau à Aristi-  
de, qui n'avoit pas  
laissé de quoi se faire  
enterrer.*

*Ses filles dotées par  
les Athéniens.*

*Cinq cens écus.*

*Cinq mille livres.*

*Et lui ordonna encore quatre drachmes par jour.]* Quoique cela paroisse aujourd'hui peu de chose, on trouvera pourtant cette somme considérable, par rapport au tems, puisqu'alors on ne donnoit aux Ambassadeurs que deux drachmes par jour,

comme cela paroît manifestement par un passage des Acharnenses d'Aristophane, où un de ces Ambassadeurs dit : *On nous envoya en ambassade auprès du grand Roy, en nous donnant deux drachmes par jour.*

*Quarante sols.*

*Après la mort de  
Lyfimachus, les Athé-  
niens accordent un  
entretien à sa fille.*

*Faux bruit que  
Socrate avoit épousé  
Myrto, nièce d'Ari-  
stide.*

tre drachmes par jour, & ce fut Alcibiade même qui en dressa le décret. Callisthene écrit de plus que Lyfimachus étant mort, & ayant laissé une fille, nommée Polycrite, le peuple ordonna aussi à cette fille le même entretien qu'on donnoit à ceux qui avoient vaincu aux jeux Olympiques. Demetrius de Phalere, Hieronyme de Rhodes, Aristoxene le Musicien & Aristote même, s'il est vrai que le Traité de la Noblesse, qu'on trouve parmi ses ouvrages, soit véritablement de lui, racontent que Myrto, nièce d'Aristide, fut mariée au sage Socrate, qui avoit déjà une autre femme, mais qui prit aussi celle-là, parce qu'elle étoit trop pauvre pour trouver un autre mari. Mais quant à ce point Panetius le refute suffisamment dans la vie qu'il a faite de ce Philosophe.

*Lyfimachus, neveu  
d'Aristide réduit à  
gagner sa vie en ex-  
pliquant les songes.*

Le même Demetrius de Phalere dans un Traité, intitulé *Socrate*, écrit qu'il se souvient d'avoir vu un Lyfimachus, neveu d'Aristide, qui étant très-pauvre, se tenoit auprès du Temple de Bacchus, où il gagnoit sa vie à expliquer les songes sur

*Aristoxene le Musicien.* ] C'est le même dont il est parlé dans la vie de Lycurgue, tom. I. pag. 273. l'ouvrage de musique qui nous reste de lui en trois livres, est intitulé *πρὸς ἀρμονικὰ στοιχεῖα*, des élémens harmoniques.

*Mais quant à ce point, Panetius le refute suffisamment.* ] Socrate n'auroit jamais épousé une seconde femme du vivant de la première, outre que la sagesse de

ses mœurs auroit résisté à ce second mariage, quoique souffert par le relâchement qui regnoit dans son pays, il ne se trouvoit pas assez bien de sa première femme, pour en prendre encore une autre. Platon, son disciple, qui nous a conservé bien des particularitez de sa vie, n'a parlé que d'une femme.

*Où il gagnoit sa vie à expliquer les songes sur certaines tables dressées.*

certaines tables dressées pour cet art; & que lui-même par un décret avoit fait donner à sa mere & à une sœur qu'elle avoit, à chacune trois oboles par jour pour leur nourriture. Il écrit aussi que dans la suite lorsqu'il travailla à réformer les loix d'Athenes, il fit ordonner une drachme par jour à chacune de ces deux femmes; & il ne faut pas s'étonner que ce peuple eût si grand soin des pauvres qui étoient dans la ville, & qu'il voyoit devant ses yeux, puisqu'ayant appris qu'une nièce d'Aristogiton étoit à Lemnos, où elle vivoit dans un état très-pitoyable, sans pouvoir se marier à cause de son extrême misere, il la fit venir à Athenes, & la mariant à un des plus riches & des plus considerables partis de la ville, il lui donna pour dot une terre dans le bourg de Potamos. Cette ville donne encore de notre tems tant de marques de cette même hu-

*Tables pour l'explication des songes.*

*Cinq sols.*

*Dix sols.*

*Soin que les Atheniens avoient des pauvres, & sur tout des enfans de ceux qui avoient servi le public.*

*Les Atheniens font venir de Lemnos une nièce d'Aristogiton, la marient, & lui donnent une dot considerable.*

*Grand éloge que Plutarque donne à la ville d'Athenes, qui étoit encore de son tems ce qu'elle avoit toujours été.*

*sées pour cet art.]* Ces tables étoient des recueils où l'on marquoit ce que signifioit chaque chose, qui pouvoit venir dans l'esprit, & ce qu'on avoit appris par une prétendue experience.

*Il la fit venir à Athenes.]* Plutarque relève avec raison la générosité & la charité des Atheniens, qui avoient soin non-seulement des pauvres, qu'ils avoient devant les yeux, mais encore de ceux qui étoient éloignés, & principalement de ceux dont les ancêtres avoient bien mérité du public. De quelle ar-

deur cela ne devoit-il pas enflammer le courage des particuliers, qui se voyoient assurés de laisser à leurs enfans ou à leurs neveux les récompenses que la mort les auroit empêchés de recevoir eux-mêmes? Indépendamment de la charité & de l'humanité, la politique seule devoit porter les Etats à imiter cette magnificence.

*Cette ville donne encore de notre tems tant de marques de cette même humanité & bonté.]* Depuis le siècle d'Aristide jusqu'à celui de Plutarque, il y a bien près de

manité & bonté, que c'est avec grande raison qu'elle est louée, honorée & admirée de tout le monde.

fix cens ans. Il est rare qu'une ville se maintienne si long-tems vertueuse. Le témoignage que Plutarque lui rend ici, lui est bien glorieux, & sert de preuve à l'éloge que quelqu'un lui a donné, qu'à Athenes on ne trouvoit pas un seul pauvre qui demandât l'aumône, & qui deshonorât sa ville par sa mendicité. Les mendiants font un affront public à leur ville.

*Fin de la vie d'Aristide.*



## CATON LE CENSEUR.



N dit que Caton, surnommé MARCUS, du nom de son pere, étoit de Tusculum d'où sa famille étoit originaire, & qu'avant qu'il allât à la guerre, & qu'il se mêlât du gouvernement, il passoit sa vie dans des terres, que son pere lui avoit laissées près des Sabins. Quoique ses ancêtres passassent pour des gens entièrement inconnus, il vante pourtant son pere Marcus comme un homme de guerre & un vaillant homme, & il rapporte que son ayeul Caton reçut de ses Généraux plusieurs prix d'honneur, & qu'ayant

*Origine de Caton*

T t iij

### 334 CATON LE CENSEUR.

*Le peuple paye de ses deniers à l'aveul de Caton cinq chevaux qui avoient été tués sous lui dans les combats.*

perdu dans les combats cinq chevaux de bataille, le prix lui en fut rendu des deniers publics, le peuple ayant voulu honorer ainsi sa valeur dont il avoit donné de si grandes preuves.

*Qui étoient ceux que les Romains appelloient hommes nouveaux.*

Comme les Romains ont toujours appelé *hommes nouveaux* ceux qui n'avoient aucune illustration par leurs ancêtres, & qui commençoient à s'illustrer, & à se pousser par la vertu, ils appelloient Caton *homme nouveau*, mais il disoit que véritablement il étoit homme nouveau quant aux honneurs & aux dignitez, mais que quant aux exploits & aux services de ses ancêtres il étoit très-ancien.

*Marcus Porcius Priscus.*

D'abord son troisième nom ne fut pas CATON, mais PRISCUS. On changea celui de PRISCUS en celui de CATON, à cause de sa grande sagesse, car les Romains appellent les hommes sages *Catons*. Il étoit roux & avoit les yeux pers, comme

*Comme les Romains ont toujours appelé hommes nouveaux, ceux qui n'avoient aucune illustration par leurs ancêtres. ] Un homme qui s'étoit distingué par sa vertu & par des actions considérables, étoit illustre, généreux, mais il n'étoit pas nobilis, noble, & ne transmettoit à ses descendants aucune distinction. Mais celui dont les ancêtres étoient parvenus aux charges, aux dignitez, celui-là étoit noble, & rendoit nobles ses descendants. Asconius a parfaitement expliqué cette différence. Qui majorum suorum*

*habuerunt imagines, dit-il, ii nobiles; qui suas tantum, ii novi; qui nec majorum nec suas, ignobiles appellati sunt. Ceux qui avoient les images de leurs ancêtres, ceux-là étoient appelés nobles, nobles. Ceux qui n'avoient que les leurs on les appelloit hommes nouveaux, & ceux qui n'avoient ni les images de leurs ancêtres ni les leurs, étoient appelés ignobles, ignobles. Car le droit d'images, jus imaginum, étoit attaché aux charges, aux dignitez.*

*Car les Romains appellent les*

## CATON LE CENSEUR. 335

le témoigne cette épigramme , qu'un de les malveillans fit contre lui après sa mort : *Ce roux , aux yeux pers , qui mord tout le monde , ce Porcius , Proserpine refuse de le recevoir dans les enfers tout mort qu'il est.*

Pour ce qui est de son temperament & de sa complexion, un travail continuel , & une vie sobre & réglée , à quoi il s'étoit fait , ayant été nourri de bonne heure dans les armées , le rendirent très-bien disposé , non-seulement pour la santé , mais pour la vigueur & la force. Et quant à la parole , la regardant comme un second corps , & comme un instrument , non-seulement utile , mais nécessaire pour l'exécution des grandes choses à tout homme qui ne veut pas vivre dans l'obscurité , & hors du maniement des affaires publiques , il la cultiva & l'exerça avec soin. Il alloit plaider dans les bourgs & dans les petites villes voisines , & défendre en jugement ceux qui avoient recours à lui , desorte que bientôt il passa pour un bon Avocat affectionné à ses parties , & ensuite il acquit la réputation d'un bon Orateur.

*La bonne santé , la force & la vigueur de Caton étoient l'effet d'un travail continuel , & d'une vie très-sobre.*

*La parole regardée comme un second corps.*

*Nécessaire à ceux qui ne veulent pas vivre dans l'obscurité.*

Depuis ce tems-là tous ceux qui le fréquentoient découvroient en lui une gravité de mœurs ,

*hommes sages Catons.* ] Je soupçonne qu'il y a faute au texte ; car je ne croi pas que jamais avant Caton les Romains ayent appelé *Catons* les hommes sages , ils les appelloient *Catos* , *Catus* étant un mot Latin qui signifie , *sage , prudent , avisé ; Catus Ælius*

*Sextus* dans Ennius. Plutarque avoit sans doute écrit , car les Romains appellent les hommes sages *Catos*.

*Proserpine refuse de le recevoir dans les enfers tout mort qu'il est.* ] C'est un trait de l'ancienne satire fort plaisant , & d'autant plus



### 336 CATON LE CENSEUR.

*Defintereffement de  
Caton.*

*Il fait fa premiere  
campagne a l'age de  
dix-sept ans.*

*Coutume de Caton  
dans les combats.*

une magnanimité, & une superiorité de genie qui demandoient d'être employées dans les plus grandes affaires, & dans une ville qui fût la maîtresse des autres. Non-seulement il se montra toujours très-defintereffé; en ne recevant jamais aucun salaire de ses plaidoyers, mais il faisoit encore connoître qu'il ne regardoit pas la gloire, qui lui revenoit de ces actions, comme une gloire dont il dût être content; toute son ambition étoit de se faire estimer par les armes, en combattant vaillamment contre les ennemis. Aussi tout jeune encore il avoit l'estomach tout cicatrisé des blessures qu'il avoit reçues dans les batailles. Il dit lui-même qu'il n'avoit que dix-sept ans lorsqu'il fit sa premiere campagne dans le tems qu'Annibal au plus fort de ses succès ravageoit & brûloit l'Italie. Dans les combats sa coutume étoit de ne reculer jamais, d'avancer toujours, de frapper rudement, & de montrer toujours à l'ennemi un visage terrible. De plus il ufoit toujours de menaces, & parloit d'un ton de voix effroyable, convaincu avec raison, & enseignant aux autres, que souvent

plaisant qu'il porte aussi sur Proserpine, qui ne craint pas moins pour elle, que pour ses ombres, ce caractère mordant de Caton.

*Il dit lui-même qu'il n'avoit que dix-sept ans lorsqu'il fit sa premiere campagne dans le tems, &c.] Comme Annibal fut quelques années en Italie, cette époque n'est pas encore assez fixée. Si*

on met le fort des succès d'Annibal dans l'année du gain de la bataille de Cannes, qui fut la dernière année de l'Olymp. 140. l'année de la naissance de Caton se trouvera la dernière année de l'Olympiade CXXXVI. 231. ans avant notre Seigneur. Et cela s'accorde avec l'année que Cicéron a marquée.

ces

## CATON LE CENSEUR. 337

ces sortes de choses étonnent plus l'ennemi, que l'épée qu'on lui présente.

Dans ses marches il alloit toujours à pied, portant ses armes, & suivi d'un seul esclave, qui portoit ses provisions. Et l'on dit qu'il ne lui arriva jamais de se mettre en colere, ou de se fâcher contre cet esclave, quelque chose qu'il lui servît pour ses repas, mais que souvent, quand il avoit du loisir, après avoir fait ses fonctions de soldat, il le soulageoit & lui aidait lui-même à préparer son souper. A l'armée il ne buvoit jamais que de l'eau, excepté quelquefois que brûlé d'une soif ardente il demandoit un peu de vinaigre, ou que, se sentant affoibli par le travail ou la lassitude, il prenoit de quelque petit vin.

*Il alloit toujours à pied, chargé de ses armes.*

Près de sa maison de campagne étoit la petite metairie, qui avoit été à Manius Curius, qui avoit eu trois fois les honneurs du triomphe.

*Manius Curius, sa petite metairie.*

*Excepté quelquefois que brûlé d'une soif ardente il demandoit un peu de vinaigre.]* Car le vinaigre est rafraîchissant, ὄξος ψυχτικόν, dit Hippocrate, c'est pourquoi on en donnoit aux moissonneurs & à ceux qui travailloient aux champs. Booz dit à Ruth, *quando hora vespendi fuerit, veni huc & comede panem & intinge buccellam tuam in aceto.* Ruth. 2. 14.

*A Manius Curius qui avoit eu trois fois les honneurs du triomphe.]* A Manius Curius Dentatus qui triompha deux fois dans son pre-

mier Consulat, l'an de Rome 463. premierement des Samnites, & ensuite des Sabins. Et huit ans après dans son troisième Consulat, il triompha de Pyrrus, quarante-deux ans avant la naissance de Caton. Il triompha encore des Lucaniens, mais ce ne fut qu'un petit triomphe appelé ovation. Dans le texte les Copistes ont mal écrit *Marcus*, au lieu de *Manius*. On trouve souvent de ces fautes sur les noms, il suffit de les corriger, il n'est pas nécessaire d'en avertir.

**Tome III.**

**Yu**

### 338 CATON LE CENSEUR.

*Sages réflexions de Caton sur la petite métairie de Manius Curius.*

*Une chétive maison relève bien la gloire d'un grand maître dans l'esprit des gens sensés.*

*Réponse de Manius Curius aux Ambassadeurs des Samnites.*

*Ce que fait un grand exemple.*

*Premières campagnes de Caton.*

Caton alloit souvent s'y promener, & considérant la petitesse de cette terre, & la pauvreté & la simplicité de la maison, il pensoit en lui-même quel homme devoit être ce personnage, qui étant devenu le plus grand des Romains, & ayant vaincu les Nations les plus belliqueuses, & chassé Pyrrus de l'Italie, cultivoit lui-même ce petit coin de terre, & après tant de triomphes habitoit encore une si chétive maison. C'est-là, disoit-il en lui-même, que les Ambassadeurs des Samnites l'ayant trouvé assis auprès de son foyer, où il faisoit cuire des raves, & lui ayant offert une prodigieuse quantité d'or, reçurent de lui cette réponse, *que l'or n'étoit point nécessaire à celui qui sçavoit se contenter d'un tel dîner, & que pour lui il trouvoit plus beau de vaincre ceux qui avoient cet or, que de le posséder lui-même.*

Plein de ces pensées il s'en retournoit chez lui, & faisant de nouveau la revûe de sa maison, de ses champs, de ses esclaves, & de toute sa dépense, il augmentoit son travail des mains, & retranchoit toute vaine superfluité.

Lorsque Fabius Maximus prit la ville de Tarente, Caton encore très-jeune faisoit la guerre sous lui. Heureusement il se trouva logé chez un

*Lorsque Fabius Maximus prit la ville de Tarente, Caton encore très-jeune faisoit la guerre sous lui.]* Fabius Maximus prit Tarente dans son cinquième Consulat, l'an de Rome 544. la dernière année de l'Olymp. 142. Caton avoit alors vingt-trois ans; mais il avoit déjà fait sa première campagne cinq ans auparavant, sous le même Fabius qui étoit Consul pour la quatrième fois.

## CATON LE CENSEUR. 339

Pythagoricien, nommé Nearque. Là il souhaita de l'entendre discourir de sa Philosophie, & ayant entendu de lui les mêmes réflexions que fait Platon, que la volupté est le plus grand appas du mal, & que le plus grand fléau, & la première calamité de l'ame, c'est le corps, dont elle ne peut se délier & se purger dans ce monde que par les raisonnemens par lesquels elle se détache & s'éloigne de toutes les passions & affections corporelles, il fut si charmé de ces beaux discours qu'il en aima davantage la frugalité & la tempérance. Cependant on dit qu'il ne s'attacha que fort tard aux lettres Grecques, & qu'il étoit déjà avancé en âge quand il commença à lire les livres Grecs, parmi lesquels il profita un peu de Thucydide, & beaucoup davantage de Demosthène, pour former son style & pour se rendre éloquent. Au moins on voit que ses écrits sont suffisamment ornés & enrichis de maximes & d'histoires empruntées de ces livres, & parmi ses moralitez & ses sentences on en trouve un grand nombre, qui sont tirées & traduites mot à mot de ces originaux.

*Doctrine de Pythagore sur la volupté, la même que celle de Platon.*

*Il ne s'attacha que tard aux lettres Grecques.*

*Caton forma son style sur celui de Demosthène.*

Il y avoit en ce tems-là un homme des plus nobles & des plus puissans de Rome, qui, par son grand sens & par son bon esprit, étoit très-capable de démêler & de connoître une vertu naissante, & qui par sa bonté, par sa générosité & par sa douceur, étoit très-propre à la nourrir & à la pousser; c'étoit Valerius Flaccus. Ce personnage avoit des terres contiguës à la petite metairie

*Il faut de la capacité pour connoître le mérite, & de la bonté & de la générosité pour le nourrir & le pousser.*

*Valerius Flaccus, voisin de Caton, son grand sens & sa générosité.*

V u ij

### 340 CATON LE CENSEUR.

*Maniere de vivre  
de Caton.*

de Caton. Là il entendoit souvent parler ses esclaves de la maniere de vivre de son voisin, & du travail qu'il faisoit aux champs; on lui racontoit que dès le matin il alloit aux petites villes des environs plaider & défendre les causes de ceux qui s'adrescoient à lui; que de-là il revenoit dans son champ, où jettant une méchante tunique sur ses épaules, si c'étoit en Hyver, & nud, si c'étoit en Eté, il travailloit avec ses domestiques, & après le travail, assis avec eux à table, il mangeoit du même pain & buvoit du même vin. On lui rapportoit encore beaucoup d'autres marques de sa douceur & de sa modération, on lui redisoit même plusieurs de ses discours, qui étoient autant de sentences pleines de force & de sens.

*Caton va s'établir  
à Rome, à la persua-  
sion de Valerius Flac-  
cus.*

Valerius, ravi de ces rapports, l'envoya prier à dîner. Depuis ce moment, l'ayant hanté plus familièrement, il reconnut en lui des mœurs si douces, & tant d'honnêteté, de politesse & d'esprit, qu'il vit bien que c'étoit comme une plante excellente, qui meritoit d'être cultivée & transplantée dans un meilleur terroir. Il lui conseilla donc & lui persuada d'aller à Rome s'entremettre des affaires publiques.

*Il est poussé aux  
charges par le même  
Valerius.*

Il n'y fut pas long-tems sans se faire des amis & des admirateurs par ses plaidoyers. Et Valerius augmentant par son credit la considération qu'on avoit déjà pour lui, & le poussant aux charges & aux honneurs, il fut premierement Tribun de soldats, ensuite Questeur, & ayant acquis beau-

## CATON LE CENSEUR. 341

coup de réputation & d'autorité dans ses charges, il fut concurrent de Valerius même dans les plus grandes dignitez, car on le nomma Consul avec lui, & après cela Censeur.

*Il est nommé Consul avec lui, l'an de Rome 558. Il avoit quarante ans.*

D'abord parmi les plus anciens Senateurs il choisit Q. Fabius Maximus pour s'attacher à lui. De tous les Romains c'étoit celui qui avoit le plus de grandeur, de gloire & de puissance, mais ce que Caton estimoit & admiroit le plus, c'étoit ses mœurs & sa maniere de vivre, qu'il regarda comme les plus grands modeles sur lesquels il pût se former. Aussi ne balança-t-il pas un moment à se brouiller avec le grand Scipion, qui alors tout jeune encore s'opposoit le plus à l'agrandissement de Fabius, comme de celui qui le traversoit le plus, & qui portoit le plus d'envie à sa gloire. Car ayant été envoyé Questeur sous lui à la guerre d'Afrique, comme il vit que ce Général continuoit de vivre à l'armée avec sa magnificence ordinaire, & qu'il donnoit de l'argent à ses troupes sans aucun menagement, il lui parla avec liberté & avec franchise, lui disant, *que cette grande dépense n'étoit pas ce qui faisoit le plus grand tort à la Republique, mais que ce qui lui faisoit un tort irréparable, c'est que par-là il corrompoit l'ancienne simplicité des soldats en les accoutumant à employer en luxe & en voluptez le superflu d'une paye qui ne devoit être que suffisante pour leurs besoins ; mais Scipion lui répondit, qu'il n'avoit pas besoin d'un Questeur si exact, qu'il vouloit faire la guerre à pleine*

*Caton s'attache à Q. Fabius Maximus, & le prend pour modele.*

*Il se brouille avec Scipion l'Africain.*

*Voyez la vie de Fabius, tom. II. pag. 354.*

*Caton Questeur du grand Scipion à la guerre d'Afrique.*

*Remontrance que Caton Questeur fait à Scipion son Général.*

*Réponse de Scipion à la remontrance de Caton.*

V u iij.

### 342 CATON LE CENSEUR.

*voiles, & qu'il devoit rendre compte à la République, non des sommes qu'il auroit dépensées, mais des exploits qu'il auroit exécutez.*

Cette réponse ouïe, Caton le quitta dès la Sicile, & s'en retourna à Rome, & criant dans le Senat avec Fabius, que *Scipion faisoit des dépenses immenses & inutiles, & qu'il passoit puerilement les jours dans les théâtres & dans les lieux d'exercice, comme s'il n'étoit point envoyé pour faire la guerre, mais pour célébrer des jeux*, il fit tant qu'on envoya à Scipion des Tribuns pour s'informer du fait, & pour le ramener à Rome, si ces accusations se trouvoient veritables.

*Les Romains envoient des Commissaires à l'armée pour s'informer de la conduite de Scipion.*

*Comment Scipion se justifie auprès d'eux.*

*Ces Commissaires satisfaits lui laissent continuer sa route.*

Ces Tribuns étant arrivez à l'armée, Scipion leur remontra, *que la victoire dépendoit des grands préparatifs, & de l'appareil qu'il faisoit pour cette guerre, & il leur fit voir que veritablement pendant qu'il avoit du loisir il vivoit agréablement avec ses amis, mais que sa dépense n'empêchoit pas qu'il ne fût très-severe & très-exact dans tout ce qu'il y avoit de plus grand & de plus important pour la discipline.* Les Commissaires furent contens de cette justification, & il continua sa route vers l'Afrique.

*Caton appelé le Demosthene Romain.*

Pour revenir à Caton, la réputation & l'autorité qu'il acqueroit par son éloquence, augmentoient de jour en jour, & on l'appelloit communement le Demosthene Romain; mais ce qu'on estimoit & qu'on vantoit encore plus en lui, c'étoit sa maniere de vivre. Dans la carrière de l'éloquence il avoit une infinité de rivaux, tous

## CATON LE CENSEUR. 343

les jeunes gens de Rome aspirant à la gloire de bien parler, & tâchant de se surpasser les uns les autres, au lieu qu'il en avoit très-peu dans le reste. Car de trouver des gens qui, comme lui, pussent labourer leurs terres de leurs propres mains, selon l'ancien usage de leurs peres, qui se contentassent d'un dîner préparé sans feu, & d'un souper sobre & frugal, qui s'accommodassent d'un habit très-simple, & d'une pauvre petite maison, & qui fissent plus de cas de pouvoir se passer des choses superflues, que de les posséder, cela étoit très-rare. La République ne conservoit plus la pureté & la severité de son ancienne discipline à cause de son immense grandeur, & étoit forcée par la quantité d'affaires différentes qu'elle avoit à regler, & par ce nombre infini de peuples, qui étoient soumis à son vaste Empire, de recevoir dans son sein un mélange confus de toutes sortes de mœurs & de modes infinis de toutes sortes de vies. C'est donc avec beaucoup de raison & de justice que l'on admiroit Caton, lorsque l'on voyoit tous les autres Citoyens effrayez des moindres travaux, & amollis par les voluptez, & Caton seul invincible aux uns & aux autres, non-seulement dans sa jeunesse, & au plus fort de son ambition, mais dans sa vieil-

*Toute la jeunesse Romaine aspirait à la gloire de bien parler.*

*La grandeur des Etats nuisible aux mœurs & à la pureté & severité de la discipline.*

*Caton invincible aux travaux & aux voluptez dans sa jeunesse & dans sa vieillesse.*

*La République ne conservoit plus la pureté & la severité de son ancienne discipline, à cause de son immense grandeur.] C'est une vérité que l'expérience de tous les*

*siècles a confirmée. Les mœurs & la pureté de la discipline s'affoiblissent dans un Etat, à mesure qu'il devient plus grand. Les raisons en sont sensibles.*



# 344 CATON LE CENSEUR.

lessé, lorsque ses années avoient blanchi ses cheveux, & après son Consulat & son triomphe, comme un généreux athlète, qui, après avoir été couronné, ne laisse pas de continuer sa règle & ses exercices ordinaires, & y persevere jusqu'à la mort.

*Sa dépense très-mo-  
dique pour ses robes,  
pour sa table, pour  
ses maisons.*

Il écrit lui-même qu'il ne porta jamais de robe qui eût coûté plus de cent drachmes; que lors même qu'il commandoit les armées, ou qu'il étoit Consul, il buvoit du même vin que ses esclaves; que pour son dîner il ne faisoit jamais acheter de la viande au marché que pour trente sesterces, & cela pour l'amour de sa ville, afin que son corps fortifié par cette vie simple & frugale, fût plus propre à soutenir les fatigues de la guerre.

*Trois livres quinze  
sols.*

*La vie simple &  
frugale fortifie le  
corps.*

*Economie de Caton.*

Il ajoute qu'ayant hérité d'un de ses amis une tapisserie de Babylone à personnages, il la fit vendre le jour même; que de toutes les maisons qu'il avoit aux champs il n'y en avoit pas une qui fût blanchie & crépie; que jamais il n'avoit acheté d'esclaves au-dessus de quinze cens drachmes, ne cherchant point des esclaves beaux, bien-faits, délicats, mais des esclaves robustes &

*Sept cens cinquante  
livres.*

*Qu'ayant hérité d'un de ses amis  
une tapisserie de Babylone à per-  
sonnages.] Le Grec dit, ἐπίβλημα  
ἢ ποικίλων βασιλῶν. Ce mot  
ἐπίβλημα peut signifier une robe,  
une couverture de lit, une courte-  
pointe & une tapisserie. Je l'ai pris*

*dans le dernier sens, à cause d'un  
passage du III<sup>e</sup>. ch. d'Isaïe, où on  
lit ἐπίβλημα τὰ κατὰ τὴν οἰκίαν,  
ce qui ne se peut entendre, à mon  
avis, que des tapisseries, ou des  
tapis dont les Perses couvroient  
les parquets des chambres.*

*propres*

## CATON LE CENSEUR. 345

propres au travail, dont il avoit besoin pour mener ses bœufs, & pour panser les chevaux de labourage, & que quand ces mêmes esclaves étoient devenu vieux, il croyoit qu'il falloit les vendre pour ne pas nourrir des gens inutiles; en un mot qu'il estimoit que rien de superflu n'étoit jamais à bon marché, & que tout ce dont on pouvoit se passer, ne coutât-il qu'une obole, étoit toujours trop cher, & qu'il valoit beaucoup mieux avoir des terres où il y a beaucoup à semer & à faire des nourritures, que des terres où il y a beaucoup à arroser & à balayer.

*Le superflu est toujours cher.*

*Vingt deniers:*

*Terres où il y a beaucoup à semer & à faire des nourritures, préférables à celles où il y a beaucoup à arroser & à balayer.*

Les uns interprétoient cela à mesquinerie & à avarice, les autres soutenoient que pour corriger & reprimer par son exemple, le luxe & la superfluité de ses Citoyens, il se resserroit lui-même dans des bornes plus étroites. Pour moi je trouve que de se servir de ses esclaves comme de bêtes de somme, & après qu'on s'en est servi, de les chasser, ou de les vendre dans leur vieillesse, c'est la marque d'un méchant naturel, & d'une ame basse & fordide, qui croit que l'homme n'a

*Beau jugement de Plutarque.*

*Et que quand ces mêmes esclaves étoient devenu vieux, il croyoit qu'il falloit les vendre, &c.] C'est ce que Caton dit en propres termes, il veut que le pere de famille vende tout ce qui est vieux & inutile. Vendat boves vetulos, armenta deliscula, oves delisculas, lanam, pelles, plostrum vetus, ferramenta vetera, servum senem, ser-*

*vum morbosum, & si quid aliud superfluum, vendat. Patrem familias vendacem, non amacem esse oportet. Et il a raison en tout, hors sur les esclaves.*

*Pour moi je trouve que de se servir de ses esclaves comme de bêtes de somme, & après qu'on s'en est servi, de les chasser.] Ce sentiment fait honneur à Plutarque; cela*

### 346 CATON LE CENSEUR.

de liaison avec l'homme que pour ses besoins & pour sa seule utilité. Cependant nous voyons que la bonté a plus d'étendue que la justice, car nous sommes nez pour observer la loy & l'équité avec les hommes; mais pour la bonté & la reconnoissance, nous les étendons très-souvent jusqu'aux animaux, car elles procedent d'une riche source de douceur & d'humanité, qui est naturellement dans l'homme.

*La bonté plus étendue que la justice, car elles s'étend même sur les animaux.*

*Chevaux & chiens quand ils sont devenus vieux & inutiles, doivent être nourris par leurs maîtres qui ont de l'humanité.*

*Humanité des Athéniens pour les bêtes de somme qui avoient servi à la construction d'un Temple,*

En effet de nourrir des chevaux après qu'ils sont rompus de travail, & des chiens, je ne dis pas pendant qu'ils sont jeunes & qu'ils peuvent servir; mais quand ils sont vieux & inutiles, cela convient à l'homme, qui a les qualitez de l'homme, l'humanité & la bonté. Aussi les Atheniens après avoir achevé le Temple appelé HECATONPEDON, renvoyerent libres toutes les bêtes de charge qui avoient fourni à ce travail, & les envoyèrent dans les pâturages comme des animaux consacrez; & l'on dit qu'une de ces bêtes étant allée d'elle-même se présenter au travail, se mettre à la tête de celles qui traînoient des charettes

étoit même plus injuste alors qu'il ne l'est aujourd'hui, car les esclaves n'aqueroient rien pour eux, au lieu que parmi nous ils gagnent & peuvent épargner pour s'entretenir dans leur vieillesse.

*Mais pour la bonté & la reconnoissance, nous les étendons très-souvent jusqu'aux animaux.] Cela est certain, & les Philosophes*

ont démontré que le propre de l'homme de bien est de vouloir du bien, non-seulement à tous les hommes, mais aux animaux, & ils ont poussé cela jusqu'aux plantes, & aux choses même les plus inanimées. On peut voir Simplicius sur le xxxiv<sup>e</sup>. art. du Manuel d'Epictète, vol. I. p. 178, de mon édition.

à la citadelle, & marcher devant elles comme pour les exhorter & pour les encourager, ils ordonnerent par un décret qu'elle seroit nourrie jusqu'à sa mort aux dépens du public. On voit encore près du tombeau de Cimon, la sepulture des cavales avec lesquelles il avoit été trois fois vainqueur dans les jeux Olympiques. Une infinité d'autres ont fait enterrer avec soin les chiens, qu'ils avoient nourris, & qui avoient été comme leurs amis familiers. On sçait l'histoire de l'ancien Xanthippe, pere de Pericles. Lorsque les Athéniens dans la guerre des Perses furent obligez de quitter leur ville pour se retirer à Salamine, Xanthippe s'embarqua comme les autres; son chien ne pouvant supporter d'être abandonné de son maître se jeta à la mer, le suivit toujours en nageant près de son vaisseau, & en arrivant à Salamine il expira sur le rivage; son maître le fit enterrer sur ce même endroit de la côte, où l'on montre encore son tombeau, qui de-là est appelé *Cynossema*. Car nous ne devons pas nous servir des choses qui ont une ame, comme nous nous servons des souliers & autres ustenciles, que nous jettons lorsqu'ils sont rompus ou usez par le service qu'ils nous ont rendu, & ne fût-ce pour autre chose que pour apprendre à aimer les hommes, il faudroit en faire comme une espece d'apprentissage, en nous accoutumant par ces petites choses à être doux & humains. Je sçai bien que pour

*Cimon voulut que des cavales qui lui avoient servi à remporter les prix des jeux Olympiques, fussent enterrées près de lui.*

*Xanthippe fait enterrer avec grand soin son chien qui l'avoit suivi à la nage à Salamine.*

*La sepulture du chien.*

*Pour apprendre à être humain & à aimer les hommes, il faut s'accoutumer à aimer les bêtes.*

*Je sçai bien que pour rien au monde je ne me déferois d'un bœuf*

Xx ij

### 348 CATON LE CENSEUR

*Plutarque pousse trop loin ici l'humanité.*

*Beau sentiment de Plutarque.*

rien au monde je ne me déferois d'un bœuf qui auroit vieilli en labourant mes terres; à plus forte raison ne pourrois-je jamais me résoudre à renvoyer un vieux domestique, en le chassant de ma maison comme de sa patrie, & en l'éloignant du lieu où il seroit accoutumé, & de sa manière de vivre ordinaire, pour quelque petit argent que j'en pourrois retirer en le vendant, vû même qu'il seroit aussi inutile à celui qui l'acheteroit, qu'à moi qui l'aurois vendu.

*Épargne remarquable de Caton.*

Cependant Caton, comme se glorifiant de pareilles choses, dit lui-même qu'il laissa en Espagne le cheval dont il s'étoit servi pendant qu'il y commandoit, afin de ne pas mettre sur les comptes de la République l'argent qu'il en auroit coûté pour le passer en Italie. Mais quant à ces choses, s'il faut les imputer à magnanimité ou à bassesse

*qui auroit vieilli en labourant mes terres.] Plutarque poussoit en cela un peu trop loin l'humanité, & c'étoit un trop grand attachement à la Philosophie Pythagoricienne. Pourquoi ne pas se défaire d'un bœuf qui a servi & qui est devenu vieux? N'y avoit-il pas des boucheries, & ne falloit-il pas se nourrir? Aujourd'hui que nous avons des règles d'humanité & de justice plus sûres que celles de ces Philosophes, nous nous contentons de bien nourrir le bœuf qui travaille, & de ne pas le surcharger; mais nous le vendons quand il est vieux, parcequ'il faut qu'il serve*

à d'autres usages. Ce que Plutarque ajoute des domestiques est parfaitement beau.

*Vû même qu'il seroit aussi inutile à celui qui l'acheteroit.] Plutarque joint ici à la raison d'humanité une raison de justice. Il ne veut pas que nous embâtions un autre d'un esclave inutile, & que nous connoissons nous-mêmes inutile, puisque nous ne pouvons nous en servir. Mais celui qui l'achete ne le voit-il pas tel qu'il est? Il a ses vûes. N'importe, ce sentiment de Plutarque est très-beau & très-loüable, & il vaut mieux pecher de ce côté-là.*

*S'il faut les imputer à magna-*

## CATON LE CENSEUR. 349

d'ame, c'est au Lecteur à se servir de sa raison pour le décider. Du reste il est constant que c'étoit un homme très-admirable par son abstinence, qui alloit au-de-là de tout ce qu'on peut imaginer.

Pendant qu'il commandoit l'armée il ne prit jamais du public plus de trois minots Attiques de froment par mois pour lui & pour toute sa maison, & il prit toujours un peu moins de trois demi-minots d'orge par jour pour ses chevaux & bêtes de voiture. Ayant eu le gouvernement de la Sardaigne, au lieu que tous les autres Preteurs, qui l'avoient eu avant lui, ruinoient le país à se faire fournir des pavillons, des lits, des habits, & les fouloient encore par une suite nombreuse de domestiques, & par une foule d'amis; & par des dépenses excessives en jeux, en festins & autres telles somptuositez, lui au-contraindre il ne se fit remarquer que par une simplicité incroyable & inouïe dans toute sa dépense. Car il ne prit pas un seul denier du public, & quand il alloit visiter les villes de son Gouvernement il marchoit à pied sans aucune voiture, suivi seulement d'un Officier public, qui lui portoit une robe & un vase pour

*Moderation de Caton pendant qu'il commandoit l'armée.*

*Le minot contenoit cent huit livres pesant.*

*Ce que les Preteurs exigeoient des país où ils commandoient.*

*Simplicité incroyabile de Caton.*

*nimité, ou à bassesse d'ame, c'est au Lecteur à se servir de sa raison pour le décider. ] Plutarque ne veut pas le décider lui-même; car par ses principes sa décision n'auroit pas été favorable à Caton; mais pour bien juger de ces maximes de Caton, il en faut*

juger sur les regles de la Philosophie Stoïcienne qu'il suivoit. Selon ces regles on ne trouvera nulle bassesse d'ame dans toute cette conduite; mais je doute qu'on y puisse trouver de la magnanimité, ou ce sera une magnanimité bien alambiquée.

**Xx iij**

### 350 CATON LE CENSEUR.

faire les libations à ses sacrifices. Mais si dans ces sortes de choses il se montrait modeste, simple, & commode à ceux qui lui étoient soumis, en revanche il leur faisoit sentir sa gravité & sa severité dans tout le reste, car il étoit inexorable dans tout ce qui regardoit la justice, & d'une fermeté inébranlable, & d'une rigueur inflexible, lorsqu'il s'agissoit de l'exécution des ordres qu'il avoit donnez. De sorte que jamais la puissance Romaine n'avoit paru à ces peuples, ni si terrible, ni si aimable.

*Sa gravité, sa severité, & son inflexibilité.*

*Puissance Romaine rendue terrible & aimable en même temps.*

*Jugement de Plutarque sur le stile de Caton.*

*C'est dans le banquet où il introduit Alcibiade qui parle lui-même.*

*Ce que Socrate paroît dans son extérieur, & ce qu'il étoit dans l'intérieur.*

Ce même caractère, je veux dire ce mélange de qualitez contraires, qui paroît dans sa conduite & dans ses mœurs, on le trouve dans son stile, qui est tout ensemble gracieux & fort, doux & vehement, railleur & austere, sentencieux & pourtant simple & familier, comme celui qu'on employe dans les conversations & les disputes. Et comme Platon dit de Socrate, *que par le dehors il paroïssoit aux passans un homme grossier, un satyre, & un débauché, mais qu'en dedans il étoit plein de vertu, & qu'il en sortoit des discours graves*

*De sorte que jamais la puissance Romaine n'avoit paru à ces peuples ni si terrible, ni si aimable.* Voilà deux effets qui paroissent bien contraires; cependant il est impossible qu'ils ne se trouvent ensemble quand ceux qui commandent joignent à l'exacte justice, la douceur, la modération & la simplicité.

*Mais qu'en dedans il étoit plein*

*de vertu.*] J'ai traduit ce passage sur les endroits même du banquet de Platon d'où il est tiré. On peut les voir, tom. 3. p. 216. & 221. Je soupçonne qu'il manque quelque chose au texte de Plutarque, car ce mot *αυτοῦς* & *πραγμάτων μὲν εἶναι*, me paroît bien petit au prix de ce qu'Alcibiade dit lui-même dans l'original.

## CATON LE CENSEUR. 351

*Et tout divins, qui remuoient l'ame, Et qui arrachioient des larmes à ceux qui les écoutoient*, on peut dire la même chose de Caton. De sorte que je ne puis comprendre ce qu'ont pensé ceux qui ont comparé son stile à celui de Lyfias. Mais quant à cela nous le laisserons décider à ceux à qui il appartient mieux de sentir & de discerner le stile des Romains, & d'en porter leur jugement. Pour nous, persuadez que les mœurs des hommes paroissent beaucoup plus dans leurs discours que dans les traits de leur visage, où la plûpart les cherchent pourtant, nous rapporterons de lui quelques-uns de ses mots que l'on a recueillis.

*Plutarque ne veut pas décider du stile des Auteurs Latins.*

*Les mœurs des hommes paroissent mieux dans leurs discours que dans les traits de leur visage.*

Un jour donc que le peuple vouloit à toute force & hors de saison, que l'on fit une distribution de bled à tous les Citoyens, pour l'en détourner il commença ainsi son discours, *il est bien difficile, mes Citoyens, de parler à un ventre qui n'a point d'oreilles. Une autre fois blâmant l'excessive dépense que l'on faisoit à Rome pour la table, il dit qu'il étoit bien difficile de sauver une ville dans laquelle un poisson se vendoit plus cher qu'un bœuf. Dans une autre rencontre il dit, que les Romains ressembloient aux moutons, car comme un mouton ne fait rien de lui-même, Et n'obéit point seul au Berger, mais fait*

*Bons mots de Caton.*

*Ville où regne le luxe, très-difficile à sauver.*

*Les Romains comparés aux moutons.*

*Mais quant à cela nous le laisserons décider à ceux à qui il appartient mieux de sentir & de discerner le stile des Romains.* Plutarque ne sçavoit pas parfaitement le Latin, mais il en sçavoit assez pour lire les Auteurs dans

cette langue, & il avoit lû non-seulement ceux que nous avons, mais aussi plusieurs que nous n'avons pas; cependant il ne veut pas se mêler de juger de leur stile. Voilà une modestie bienloüable & peu imitée de notre tems.



## 352 CATON LE CENSEUR.

*tout par compagnie , & suit les autres moutons , il en est de même de vous , Romains , il y a tels Conseillers , dont vous ne daigneriez pas suivre les avis si vous les consultiez chacun en particulier , & qui vous menent pourtant comme ils veulent quand vous êtes tous ensemble. Vous les suivez les uns à l'exemple des autres , comme véritables moutons.*

*Mot de Themistocle à sa femme.*

Dans un autre discours qu'il fit contre l'autorité que les femmes prenoient sur leurs maris, *tous les hommes*, dit-il, *gouvernent les femmes*, nous gouvernons tous les hommes, & nos femmes nous gouvernent. Mais pour ce mot il peut avoir été pris des apophthegmes de Themistocle, qui comme son fils lui faisoit ordonner plusieurs choses par sa mere : *Ma femme*, lui dit-il, *les Atheniens gouvernent tous les Grecs ; je gouverne les Atheniens ; tu me gouvernes , & tu es gouvernée par ton fils. Qu'il use donc avec plus de moderation de sa puissance , qui , tout fou qu'il est , le rend maître des Grecs.*

*Le peuple met tous les jours le prix aux études & aux arts.*

Une autre fois il dit , *que le peuple Romain mettoit le prix , non-seulement aux diverses sortes de pourpre , mais encore aux études & aux arts. Car*, ajouta-t-il, *comme les Teinturiers employent la pourpre , qui est la plus recherchée & qui plaît le plus , de même nos jeunes gens n'apprennent & ne recherchent que ce que vous approuvez & que vous louez.*

En les exhortant à la vertu , il leur dit , *si c'est*

*De même nos jeunes gens n'apprennent & ne recherchent que ce que vous approuvez & que vous louez.* ]Abus assez ordinaire dans tous les Etats ; on n'apprend & l'on ne recherche que ce qui y est estimé & approuvé , parce qu'il n'y a que cela qui mene à par

par la vertu & par la sagesse que vous êtes devenu grands, ne changez point pour devenir pires que vous n'êtes; mais si c'est par l'intemperance & par le vice, changez pour devenir meilleurs, car vous êtes devenus assez grands par ces méchantes voyes.

*Il faut quitter les méchantes voyes, quoiqu'elles ayent servi à notre aggrandissement.*

Sur ceux de parmi le peuple, qui briguoient les charges, il disoit, que c'étoient des gens, qui ne sachant pas le chemin, de peur de s'égarer, cherchoient des Huissiers & des Massiers qui marchassent devant eux pour les conduire.

*Mot de Caton sur les ignorans qui briguoient les charges.*

Il reprenoit ses Citoyens de ce qu'ils élevoient souvent les mêmes personnes pour les élever aux premières dignitez, & il leur disoit, vous paroissez ou n'estimer pas beaucoup vos charges, ou ne trouver pas beaucoup de gens dignes de les remplir.

*Quelle marque c'est de donner souvent les mêmes dignitez aux mêmes personnes.*

Sur un de ses ennemis qui menoit une vie très-honteuse & très-infâme, sa mere, dit-il, prend pour une malédiction, & non pour une priere, quand quelqu'un souhaite que ce fils lui survive.

*Mot très-amer de Caton contre un de ses ennemis.*

Un jour, en montrant un homme, qui avoit vendu quelques heritages, que son pere lui avoit laissez sur la côte de la mer, il faisoit semblant de

la fortune, & que tout le reste ne fait que languir. Voilà d'où vient que les lettres & les sciences sont si abandonnées.

par les avis de leurs Huissiers & de leurs Massiers.

*Il disoit que c'étoient des gens, qui ne sachant pas le chemin.] Ce mot est excellent. Caton reprochoit par-là à ces gens qui aspiraient aux dignitez, leur ignorance, qui faisoit qu'ils auroient eu besoin de se conduire*

*Sa mere, dit-il, prend pour une malédiction, & non pour une priere, &c.] Il n'y a jamais eu de trait de satire plus piquant. La charité des meres pour leurs enfans est si grande, qu'il faut qu'un homme se soit rendu bien infâme, pour obliger sa mere à regarder comme une malédiction, la*

### 354 CATON LE CENSEUR.

*Plaisanterie de Caton sur un homme qui avoit vendu & mangé tout le bien qu'il avoit sur la côte de la mer.*

*Eumenes alla à Rome, l'an de Rome 581. Caton avoit alors trente neuf ans.*

*Attention que Caton avoit pour les Rois.*

*Personnages que Caton préféroit aux Rois le plus vantez.*

*La cause que Caton donnoit de la haine que ses ennemis avoient pour lui.*

*Deux belles maximes de Caton.*

l'admirer & de le regarder comme un homme plus fort que la mer même; car, disoit-il, *ce que la mer auroit eu de la peine à miner & à inonder, il l'a englouti tout d'un coup sans la moindre peine.*

Le Roy Eumenes étant allé à Rome, le Senat le reçut avec toutes sortes d'honneurs, & tous les Romains s'empressoient autour de lui, & lui faisoient la cour à l'envi les uns des autres; mais on voyoit manifestement que Caton le méprisoit, & cherchoit à l'éviter. Surquoi quelqu'un lui ayant dit, *pourquoi fuyez-vous ainsi Eumenes, c'est un si bon Prince, & si bon ami des Romains? Si bon Prince qu'il te plaira*, lui répond-il, *mais moi je sçai qu'un Roy est toujours un animal mangeur de chair humaine; & de tous les Rois qu'on a le plus vantez, il n'y en a pas un seul qui puisse être comparé à un Epaminondas, à un Pericles, à un Themistacle, à un Manius Currius, ni même à un Amilcar, surnommé Barca.*

Il disoit ordinairement *que ses ennemis le haïssoient, parce qu'il se levoit la nuit, non pour vaquer à ses affaires, mais pour vaquer à celles de la République, & qu'il aimoit mieux en bien-faisant n'en être pas*

prière qu'on fait qu'il lui survive.

*Mais moi je sçai qu'un Roy est toujours un animal mangeur de chair humaine.* ] Ce trait est tiré de ce mot d'Homere dans le 1.1. de l'Iliade, *ἄνθρωπος φάσγανος, Roy mangeur de peuples.* Il n'est pas étonnant que ce mot eût fait impression sur l'esprit de Caton. Républicain, & homme si sévère:

Mais tous les Rois ne sont pas tels; s'il y en a eu de cruels, d'injustes, & qui ont été plutôt Tyrans que Rois, il y en a eu qui ont été de véritables Rois, c'est-à-dire, qui ont gouverné avec humanité & avec justice, & qui se sont montrés plutôt les pères, que les maîtres de leurs sujets.

*Et qu'il aimoit mieux en bien-faisant n'en être pas recompensé;*

## CATON LE CENSEUR 355

*recompensé, qu'en mal-faisant n'en être pas puni. Que pour lui il pardonnoit aux autres leurs fautes, mais qu'il ne se pardonnoit jamais les siennes.*

Un jour les Romains ayant nommé trois Ambassadeurs pour les envoyer au Roy de Bithynie, dont l'un avoit les pieds perdus de la goutte, l'autre avoit un grand vuide au crane pour avoir été trépané, & le troisiéme passoit pour fou; Caton plaisantant sur ce beau choix, dit *que Rome envoyoit une ambassade qui n'avoit ni pieds, ni tête, ni sens.*

Dans l'affaire des bannis d'Achaïe, Scipion l'ayant sollicité, à la priere de Polybe, de favoriser la cause de ces bannis, quand l'affaire fut portée au Senat, il y eut de grandes contestations; les uns vouloient que ces bannis fussent renvoyez dans leur patrie, & rétablis dans leurs biens, &

*Plaisanterie de Caton sur le choix que les Romains avoient fait de trois Ambassadeurs.*

*Le Grec dit, ni cœur, les anciens plaçoient le sens en l'esprit dans le cerveau.*

*Contestation dans le Senat sur l'affaire des bannis d'Achaïe.*

*qu'en mal-faisant n'en être pas puni.]* C'est un grand sentiment, & qui est tiré du fond de la Philosophie. Ce n'est pas un grand malheur de n'être pas recompensé dans cette vie du bien qu'on a fait; mais c'en est un de n'y être pas châtié & puni du mal qu'on y a commis; car on porte son iniquité dans l'autre vie, au lieu que le châtiment, qu'on a reçu en celle-ci, purge l'ame & la met pour l'ordinaire à couvert des peines qui sont le juste salaire du peché. C'est une verité que Platon a démontrée, & que la Religion enseigne encore plus surement.

*Dans l'affaire des bannis d'A-*

*chaïe.]* Plutarque parle ici de ces mille Achéens qui ayant été accusés d'avoir voulu livrer leur patrie au Roy Persée, furent arrêtés, envoyez à Rome, & dispersés dans toute l'Italie la première année de l'Olymp. CLIX. Ils furent là dix-sept ans, après lesquels ceux qui se trouverent encore en vie, au nombre d'environ trois cens furent renvoyez dans leur patrie par un Arrêt du Senat, qui fut rendu sur-tout en faveur de Polybe, la deuxième année de l'Olymp. CLVII. Polybe les appelle *κατατιμίους* les accusés, & *ἐπαπαλαίτους* les évoquez en Italie, & il étoit lui-même du nombre.

Y y ij

## 356 CATON LE CENSEUR.

*Avis de Caton.*

les autres s'y oppoſoient. Enfin Caton ſe levant pour opiner à ſon tour, dit : *Comme ſi nous n'avions rien à faire, nous nous amuſons ici à diſputer tout un jour ſur quelques petits méchans vieillards de Grece, pour ſçavoir ſ'ils ſeront plutôt enterrez par nos ſoſſoyeurs que par ceux de leur païs.* L'arrêt du Senat fut que les bannis ſeroient renvoyez.

Quelques jours après Polybe ſollicitoit la permiſſion d'entrer encore au Senat pour demander que ces bannis fuſſent rétablis dans les honneurs & dignitez qu'ils avoient avant leur banniſſement, mais avant que de faire cette démarche il voulut preſſentir le ſentiment de Caton. Il va donc le trouver, & lui communique ſon deſſein. Caton ſe prenant à rire, lui dit : *Polybe, vous n'imites pas la ſageſſe d'Ulyſſe; vous voulez rentrer dans l'ancre du*

*Bon mot de Caton à Polybe.*

*Sur quelques petits méchans vieillards de Grece, pour ſçavoir ſ'ils ſeront plutôt enterrez par nos ſoſſoyeurs, que par ceux de leur païs.]* La plaſanterie de ce mot de Caton ne ſeroit pas ſentie, ſi on ne ſçavoit que ces bannis étoient diſperſez dans l'Italie, & qu'il y avoit dix-ſept ans qu'ils y étoient. C'eſt pourquoi il étoit neceſſaire de l'expliquer.

*Vous n'imites pas la ſageſſe d'Ulyſſe, vous voulez rentrer dans l'ancre du Cyclope.]* Il n'y a point dans Plutarque de paſſage qui ait été plus défigurée par les Traducteurs. Amiot a traduit, *il me ſemble, Polybius, que tu fais comme Ulyſſe, qui étant une fois échappé*

*de la caverne du géant Cyclops, y voulut retourner pour aller quérir ſon chapeau & ſa ceinture qu'il y avoit oubliée.* Le Traducteur Latin a dit de même, *Polybium, ait ſicut Ulyſſem, iterum velle Cyclopis ſpeluncam, quod pileum illic & cinctum per oblivionem reliquiſſet, ſubire.* Il ne falloit que lire le ix<sup>e</sup>. liv. de l'Odyſſée, pour voir qu'Ulyſſe ne laiſſa point ſon chapeau & ſa ceinture dans l'ancre du Cyclope, & qu'il ne penſa nullement à y rentrer pour les aller chercher, & que par conſéquent il falloit corriger dans le texte de Plutarque, *εἰς ἀνκρὸς ὀδυσία.* Vous ne faites pas comme Ulyſſe. Le ſens ſeul deman-

# CATON LE CENSEUR. 357

*Cyclope pour un chapeau & pour une ceinture que vous y avez oublié.*

Il disoit que les foux servent plus à l'instruction des sages, que les sages à l'instruction des foux; car les sages fuyent l'exemple des foux, & les foux ne suivent pas l'exemple des sages.

*Les foux plus utiles aux sages, que les sages aux foux.*

Il disoit encore que des jeunes gens, il aimoit bien mieux ceux qui rougissoient, que ceux qui pâlissoient. Et qu'à la guerre il ne vouloit point d'un soldat, qui en marchant remuoit les mains, & en combattant remuoit les pieds, & qui ronfloit plus haut dans son lit, qu'il ne crioit dans les batailles. Pour se moquer d'un homme qui étoit d'une grosseur exorbitante, à quoi, dit-il, peut être utile à sa patrie un corps qui n'est que ventre?

*Rougeur, bonne marque.*

*Plaisante peinture d'un méchant soldat.*

*Caton n'avoit pas grande opinion d'un homme extrêmement gros.*

Un homme décrié par ses voluptez cherchoit à faire liaison avec lui, mais il le refusa toujours, disant qu'il ne pourroit vivre avec un homme qui avoit plus de sentiment dans le palais, que dans le cœur.

*Le voluptueux a plus de sentiment dans le palais que dans le cœur.*

Il disoit que l'ame d'un amant vit dans un corps étranger; & que dans sa vie il n'y avoit que trois choses dont il se repentoit; la première, d'avoir confié un secret à sa femme; la seconde, d'avoir été par eau lorsqu'il pouvoit aller par terre; & la troisième, d'avoir passé un jour sans rien faire. A un vieillard fort corrompu, il lui dit, mon ami, la vieillese a assez d'autres laidours, n'y ajoute point encore la laidour du vice.

*Trois choses dont Caton se repentoit.*

*La vieillese assez laide sans y ajouter les laidours du vice.*

de cette restitution; Caton ne veut & ne doit pas dire à Polybe qu'il a fait ce qu'a fait un homme sage, mais qu'il fait ce qu'un

homme sage n'a pas fait. Comme Polybe étoit lui-même du nombre de ces bannis, ce mot est excellent, & d'une grande justesse.

Y y iij.

## 358 CATON LE CENSEUR

Un Tribun du peuple, qui étoit soupçonné de s'être servi de poison, proposoit une loy injuste qu'il s'efforçoit de faire passer ; Caton lui dit,

*Ben mot de Caton à un Tribun soupçonné de s'être servi de poison.*

*mon enfant , je ne sçai lequel est le plus dangereux , ou de boire ce que tu prépares , ou d'autoriser ce que tu écris.*

Accablé d'injures par un homme fort débauché, & qui vivoit dans un fort grand desordre, il lui répondit : *Le combat est trop inégal entre toi & moi ; tu entends volontiers des sottises & des infamies , & tu en dis avec plaisir , & moi , ni je ne suis accoutumé à en entendre , ni je ne prends plaisir à en dire.*

*Combat toujours très-inégal entre un débauché & un homme sage.*

Voilà quelles étoient ses réponses qu'on nous a conservées, & qui nous marquent suffisamment ses mœurs.

*Nommé Consul & envoyé dans l'Espagne Citerieure. L'Espagne Tarracomoise.*

Ayant été nommé Consul avec son ami Valerius Flaccus, la Province de l'Espagne, que les Romains appellent Citerieure, lui échut par le fort. Là, comme il domptoit une partie de ces Nations par la force, & qu'il gagnoit les autres par la douceur, tout d'un coup il se trouva environné d'une armée de Barbares, & en grand danger d'être défait & chassé. Il envoya donc promptement demander du secours aux Celtiberiens, voisins de sa Province. Les Celtiberiens demanderent deux cens talens pour l'aller secourir. Tous les Officiers de son armée trouvoient que c'étoit une chose insupportable que les Romains achetaient à beaux deniers comptans le secours des Barbares ; mais Caton leur dit, *cet achat n'est pas*

*Deux cens mille écus.*

*Sage réponse de Caton à ses Officiers qui*

## CATON LE CENSEUR. 359

*si terrible que vous pensez ; car si nous sommes vainqueurs, nous les payerons aux dépens de nos ennemis, & non pas aux nôtres. Et si nous sommes vaincus, il n'y aura personne qui paye, ni qui demande. Il gagna la bataille, & tout lui succéda à souhait. Polybe écrit que les murailles de toutes les villes de cette partie de l'Espagne, qui est en-deçà du Betis, furent rasées par ses ordres dans un seul & même jour. Or il y en avoit un très-grand nombre, & toutes pleines d'hommes très-belliqueux. Caton lui-même écrit, qu'il prit plus de villes, qu'il ne fut de jours dans son expédition, & ce n'est point une vanterie, car il y en avoit effectivement quatre cens.*

*trouvoient mauvais qu'il achetât le secours des Barbares.*

*Caton fait raser en un seul jour quatre cens villes qu'il avoit prises.*

*Quoique ses troupes eussent fait un grand butin dans cette expédition, il ne laissa pas de leur donner encore une livre pesant d'argent par tête, disant qu'il valoit mieux qu'ils s'en retournassent tous dans leurs maisons avec un peu d'argent, que s'il n'y en avoit qu'un petit nombre qui s'y en retournât avec beaucoup d'or. Et pour lui il assure que de tout ce qui avoit été pris à cette guerre il n'en avoit eu pour sa part que ce qu'il avoit bû & mangé. Ce n'est pas, dit-il, que je blâme ceux qui cherchent à profiter dans ces occasions, mais c'est que j'aime mieux disputer de valeur & de vertu avec les plus gens de bien, que de richesses avec les plus opulents, & d'avidité avec les plus avarés. Et non-seulement il se conserva pur & net de toutes sortes de pilleries & de concussions, mais il en conserva aussi purs & nets ses domestiques, & ceux qui lui étoient soumis.*

*Il donne à chaque soldat une livre pesant d'argent, c'est-à-dire, cinquante livres de notre monnaie.*

*Grand desintéressement de Caton, dans la victoire même.*

*Belle maxime de Caton.*

*Un homme public ne doit pas seulement répondre de lui, il doit répondre de ses domestiques.*



### 360 CATON LE CENSEUR.

Il avoit mené avec lui cinq esclaves. L'un d'eux, nommé Paccus, avoit acheté trois jeunes garçons, qui étoient parmi les prisonniers, & ayant sçu que son maître en étoit averti, il n'osa soutenir sa vûë, & se pendit plutôt que de se présenter devant lui. Caton fit vendre les trois jeunes garçons, & porter au tresor le prix qu'on en reçut.

*Un de ses esclaves se pend pour n'oser soutenir sa vûë après une mauvaise action.*

Pendant qu'il s'occupoit à terminer les affaires d'Espagne, le grand Scipion, qui étoit son ennemi, & qui vouloit empêcher le cours de ses profperitez, & avoir l'honneur de finir lui-même cette guerre, fit tant par ses menées qu'il fut nommé pour lui succéder au gouvernement d'Espagne. Après sa nomination il ne perdit pas un moment, & se hâta le plus qu'il lui fut possible pour ôter promptement à Caton le commandement de l'armée. Caton, informé de sa marche, prit cinq enseignes de gens de pied, & cinq cens chevaux pour aller au-devant de lui, & pour l'escorter. Chemin faisant il soumit les Lacetaniens, & reprit six cens deserteurs de ses troupes qu'il fit tous mourir. Et comme Scipion en faisoit de grandes plaintes, Caton se moquant finement de lui sous paroles couvertes, qui faisoient allusion à ce qui se passoit alors, lui dit, *que le seul moyen de rendre Rome très-grande, c'étoit que les nobles & les grands*

*Le grand Scipion nommé pour lui succéder au gouvernement d'Espagne.*

*Caton informé de sa marche, va au-devant de lui, & ne laisse pas d'user de son autorité.*

*Où Jacetaniens, peuples autour de la ville de Jaca dans la Navarre.*

*Comment il se moque des plaintes de Scipion.*

*Que le seul moyen de rendre Rome très-grande.*] Comme Scipion avoit envié à Caton le prix de la vertu, en demandant son gouvernement d'Espagne, Caton le lui disputoit aussi de toutes ses forces, en se comportant jusqu'au dernier moment en Général, & en faisant punir des coupables. C'est le sens de ce passage, & ce

## CATON LE CENSEUR. 361

*ne cedassent pas le prix de la vertu à ceux du peuple , & que ces derniers , du nombre desquels il étoit , le disputassent de toutes leurs forces à ceux que la noblesse & l'éclat des honneurs élevoient au-dessus d'eux.*

Bien plus encore, le Senat ayant ordonné qu'on ne changeroit, & qu'on ne remueroit rien dans tout ce que Caton avoit fait & établi, il arriva de là que cet honneur, que Scipion avoit tant brigué, apporta plus de diminution à sa gloire, qu'elle ne donna d'atteinte à celle de Caton, car tout le tems de son gouvernement se passa inutilement dans l'inaction & dans une paix profonde, qui ne donna lieu à aucun exploit.

*Comment Scipion augmenta la gloire de Caton, en voulant la diminuer.*

Pour Caton, après avoir été honoré du triomphe, il ne fit pas comme la plupart de ceux qui ne combattent pas pour la vertu, mais seulement pour une vaine gloire, & qui, dès qu'ils sont parvenus aux premières dignitez, & qu'ils ont obtenu les Consulats & les triomphe, passent le reste de leur vie dans la paresse & dans la volupté, & se retirent des affaires; il ne se relâcha pas de même, & n'éteignit point en lui ce desir de vertu. Mais comme ceux qui ne font que commencer à se mêler du gouvernement, & qui sont alterez d'honneur & de gloire, il se roidissoit comme pour commencer une nouvelle carrière; il étoit toujours prêt à servir ses Citoyens, soit en plaidant

*Ceux qui ne combattent que pour une vaine gloire se reposent après qu'ils ont obtenu les plus grands honneurs.*

*Les plus grands honneurs ne font que ranimer la vertu & l'activité de Caton.*

*Caton après avoir commandé, va obéir sous d'autres Capitaines.*

qui a fait dire par Plutarque que Caton répondit en paroles couvertes, en se moquant finement de lui, & en faisant allusion à ce qui se passoit.

*Tome III.*

*Zz*

### 362 CATON LE CENSEUR.

pour eux, soit en les accompagnant à la guerre. C'est ainsi qu'il suivit le Consul Tiberius Sempromius, qui fut envoyé en Thrace & sur le Danube, & lui servit de Lieutenant ; & qu'ensuite il servit en qualité de Tribun, ou de Capitaine de mille hommes sous le Consul Manius Acilius Glabrio, envoyé en Grece contre le Roy Antiochus, qui parut aux Romains le plus redoutable de leurs ennemis après Annibal. Car ayant repris presque toutes les Provinces de l'Asie, que Seleucus Nicator tenoit auparavant, & ayant réduit sous son obéissance plusieurs Nations barbares très-belliqueuses, il en eut le cœur si enflé qu'il entreprit la guerre contre les Romains, comme contre les ennemis, qui désormais étoient les seuls dignes de lui disputer l'Empire. Ayant donc cherché à colorer cette guerre du prétexte d'affranchir les Grecs, qui n'en avoient nul besoin, puisqu'ils étoient déjà libres, & usans de leurs loix, ayant été affranchis depuis peu du joug de Philippe & des Macedoniens par le bien-fait des Romains, il marcha contr'eux avec une puissante armée.

*Quatre ans après son Consulat.*

*Antiochus, le plus redoutable ennemi des Romains après Annibal.*

*Faux prétexte que prit Antiochus pour faire la guerre aux Romains.*

*Car ils avoient été déclarés libres aux jeux Isthmiques, cinq ans auparavant.*

A son approche toute la Grece fut ébranlée & chancelante, corrompue par les magnifiques es-

*C'est ainsi qu'il suivit le Consul Tiberius Sempromius. ] L'année qui suivit son Consulat, & la seconde année de l'Olymp. 146. L'Histoire Romaine est pleine de ces exemples de gens qui ayant commandé des armées, alloient servir ensuite subalternes*

*sous d'autres Généraux. Et je suis persuadé que c'est une des choses qui ont le plus contribué à la grandeur de Rome. Ces grands Hommes étoient tout entiers à l'Etat, & non point à eux-mêmes ; ainsi ils servoient l'Etat en quelque qualité que ce fût.*

perances que les Orateurs, gagnez par Antiochus, lui inspiroient, mais Acilius la raffermir en y envoyant des Ambassadeurs. Titus Flaminus calma & retint dans le devoir sans aucun trouble, plusieurs villes, qui commençoient déjà à prêter l'oreille aux nouveutez, comme nous l'avons écrit dans sa vie, & Caton de son côté, rassura les Corinthiens, ceux de Patres, & ceux d'Egium, & il fit un assez long séjour à Athenes. On dit même qu'on a conservé le discours qu'il fit en Grec dans cette occasion au peuple d'Athenes, où il exalte extrêmement la vertu des anciens Atheniens, & étale le grand plaisir qu'il a eu de voir la beauté & la grandeur de cette ville si renommée, & ce bruit-là est faux, car il ne parla aux Atheniens que par truchement. Ce n'est pas qu'il ne fût capable de leur parler en leur langue, mais il étoit entierement attaché aux coutumes & au langage de ses peres, & se moquoit toujours de ceux qui ne louoient & n'admiroient que le Grec. C'est ainsi qu'il se moqua de Postumius Albinus, qui ayant écrit une histoire en Grec, demandoit pardon à ses Lecteurs des incongruitez qu'il auroit pû faire dans cette langue étrangere. Il faut sans doute lui pardonner, dit Caton, s'il a été forcé d'écrire cette histoire par un arrêt des Amphictyons. On assure que les Atheniens admirerent dans sa harangue la brieveté & la force de son stile, car ce qu'il avoit dit en très-peu de mots, l'Interprete le rendit longuement & par un grand circuit de

*Caton retient quelques villes de l'Achaïe dans le devoir.*

*Caton affecte de ne parler aux Atheniens que par truchement.*

*Caton se moquoit de ceux qui n'admiroient que le Grec.*

*Pourquoi écrire en une langue étrangere ?*

### 364 CATON LE CENSEUR.

paroles. De sorte qu'il les laissa dans cette opinion, que les paroles ne couloient aux Grecs que du bout des levres, & qu'elles venoient aux Romains du fond du cœur.

Après qu'Antiochus eut occupé les pas des montagnes, appelées *Thermopyles*, & qu'aux fortifications naturelles des lieux il eut ajouté des retranchemens & des murailles, il se tint là en repos, pensant s'être bien mis à couvert des attaques des Romains, & avoir détourné ailleurs l'effort de la guerre; car les Romains eux-mêmes désespéroient de pouvoir jamais forcer ces passages. Mais Caton s'étant ressouvenu du détour & du circuit qu'avoient pris autrefois les Perses pour attaquer les Grecs dans ces mêmes lieux, il se mit en marche la nuit avec une partie de l'armée.

*Combien la lecture est utile à un homme de guerre.*

Quand il eut gagné le fommet des montagnes, le guide, qui étoit un des prisonniers, manqua le chemin, s'étant égaré dans des lieux inaccessibles, & remplis de précipices, & jeta les soldats dans une épouvante, & dans un desespoir qu'on ne peut exprimer. Caton, voyant ce grand perit,

*Action hardie de Caton.*

*Qu'il les laissa dans cette opinion, que les paroles ne couloient aux Grecs que du bout des levres.]*

Mais cette opinion pouvoit être très-mal fondée; car cette longueur & cette traînée de paroles de celui qui expliqua la harangue de Caton, étoient plutôt le défaut de l'Interprete, que celui

de la langue; & il y a de l'injustice à l'imputer à toute la Nation.

*Mais Caton s'étant ressouvenu du détour & du circuit qu'avoient pris autrefois les Perses.]* Lorsque Leonidas avec une poignée d'hommes soutint dans ces détroits toute l'armée des Perses, &c.

commanda aux troupes de demeurer-là sans bouger, & prenant avec lui un certain Lucius Mallius, homme très-dispos pour gravir sur les montagnes les plus escarpées, il marcha long-tems avec un travail infini & un grand danger de sa vie pendant la nuit toute noire, la lune n'éclairant point, & grimpa au travers d'oliviers sauvages, & de roches hautes & pointuës qui bouchoient la vûë, & les empêchoient de voir leur chemin devant eux.

*Lucius Mallius.*

Enfin après des peines infinies ils arrivèrent à un petit sentier qui paroïssoit conduire au bas de la montagne où étoit le camp des ennemis. Là ils mirent des marques & des brisées sur les pointes des rochers, qui étoient les plus exposez à la vûë, & qui s'élevoient au-dessus des sommets du mont appelé *Callidrome*, & s'en retournerent par les mêmes chemins rejoindre leurs troupes avec lesquelles ils se remirent en marche par les mêmes lieux en se conduisant toujours par le moyen des brisées qu'ils avoient laissées, & regagnerent le petit sentier, où ils firent la disposition de leurs

se maintint invincible jusqu'à ce que les Barbares faisant le tour des montagnes par des sentiers dérobez, tomberent tout d'un coup sur eux & les écrasèrent. On peut voir Strabon, liv. ix. Voilà ce que sert à un homme de guerre d'avoir bien lû, & de sçavoir l'histoire des tems passez. Il n'y a point de profession où cette science soit plus nécessaire & plus

utile qu'à celle de la guerre.

*Et qui s'élevoient au-dessus des sommets du mont appelé Callidrome.]* La montagne qui domine le détroit des Thermopyles est appelée Callidrome. Toutes les montagnes qui sont au levant de ce détroit sont comprises sous le nom d'Oeta, & la plus haute de toutes est appelée Callidrome, au pied de laquelle vers le Sinus

Z z ij

## 366 CATON LE CENSEUR.

troupes. Après qu'ils eurent fait un peu de chemin, le sentier leur manqua tout-à-coup, & ils ne trouverent devant eux qu'une grande fondriere impraticable, ce qui les jetta dans un nouveau desespoir, & dans une frayeur encore plus grande que la premiere ; car ils ne sçavoient pas & ne voyoient pas qu'ils étoient plus près des ennemis qu'ils ne pensoient.

*Où Firmaniens, les troupes de la ville de Firmium ou Firmum colonie Romaine dans le Picenum.*

*Discours de Caton à ses troupes pour obliger quelqu'un à aller enlever un ennemi.*

Déjà le jour commençoit à poindre, lorsque quelqu'un d'eux crut entendre quelque bruit, & des voix d'hommes, & un moment après il crut voir le camp des Grecs, & leurs gardes avancées au pied des rochers. Caton faisant donc halte, commanda que les Firmianiens vinssent lui parler seuls. C'étoient les troupes dont il avoit le plus éprouvé la fidelité & le courage dans les occasions les plus hasardeuses. Les Firmianiens s'étant promptement rendus auprès de lui, & l'ayant environné, il leur dit : *J'ai besoin de prendre un des ennemis en vie pour sçavoir de lui quelles sont ces troupes avancées, & quel est leur nombre, & pour être instruit de la disposition, & de l'ordre de toute leur armée, & des préparatifs qu'ils ont faits pour nous attendre, & pour nous recevoir ; mais d'enlever cet ennemi, c'est une affaire qui demande la celerité & l'audace des lions, qui sans armes se jettent au milieu d'un troupeau de bêtes timides.*

Caton n'a pas plutôt achevé de parler, que les

Maliacus, est un chemin de soixante pieds de large ; on peut voir Tite-Live.

## CATON LE CENSEUR. 367

Firmianiens tout comme ils font , se jettent au bas de la montagne , & courant de roideur à un corps de garde avancé , tombent sur lui à l'improvîte , le mettent en desordre , le dissipent , & enlevant l'un deux tout armé , ils le presentent à Caton. Ce prisonnier lui apprend que toute l'armée est campée avec le Roy dans les détroits , & que ces troupes détachées , qui gardent les hauteurs , sont six cens Etoliens d'élite. Caton , méprisant ces troupes , tant à cause de leur petit nombre , que de leur negligence , & du peu d'ordre qu'elles gardoient , fait sonner les trompettes sans différer , & marche à la tête de son détachement l'épée à la main avec de grands cris. Les Etoliens , le voyant descendre des montagnes , prennent la fuite , & se retirent vers leur grande armée , où ils remplissent tout de trouble & d'effroi. Dans le même moment Manius de son côté attaque les retranchemens d'Antiochus avec toutes ses troupes , & les force. A cette attaque Antiochus est blessé à la bouche d'un coup de pierre qui lui fracasse les dents. La douleur qu'il sent l'oblige à tourner bride & à se retirer.

*Grande action de Caton.*

*Antiochus blessé à la bouche d'un coup de pierre se retire.*

Après la retraite aucune partie de son armée n'osa faire ferme & attendre les Romains. Ce ne fut plus qu'une déroute , & quoique les lieux fussent très-difficiles , n'y ayant presque point de passages ouverts pour la fuite , parce que d'un côté ce n'étoient que marais profonds , & de l'autre que roches escarpées , qui empêchoient qu'on ne



### 368 CATON LE CENSEUR.

pût s'écarter ni à droite, ni à gauche, & où l'on ne pouvoit ni marcher, ni se soutenir, cependant se jettant tous en foule dans ces détroits, & se poussant les uns les autres de peur de l'épée ennemie, ils se renversent dans ces marais & dans ces précipices, où ils perissent misérablement.

*Caton n'épargnoit pas ses propres loüanges, & se loüoit sans aucun ménagement.*

Caton, qui en aucune rencontre n'épargnoit ses propres loüanges, & qui étoit persuadé que les éloges que l'on se donnoit ouvertement à soi-même, étoient les justes suites, & les accompagnemens naturels des grandes actions, ne se ménagea pas en celle-ci. Il releva ses derniers exploits en des termes très-magnifiques. Il dit, *que ceux qui l'avoient vu fondre sur les ennemis, les renverser, les poursuivre, avoient avoué que Caton ne devoit point tant au peuple Romain, que le peuple Romain devoit à Caton. Et que le Consul Manius lui-même encore tout chaud de sa victoire, le prenant entre ses bras, tout échauffé, & haletant encore du combat, le tint long-tems embrassé, & cria dans les transports de sa joye, que ni lui, ni tout le peuple Romain, ne pourroient jamais assez dignement récompenser ses services.*

*Caton envoyé à Rome porter la nouvelle de sa victoire.*

Après le combat, le Consul l'envoya porter lui-même à Rome la nouvelle de ses propres exploits. Il traversa heureusement la mer, arriva à Brunduse, & de Brunduse à Tarente en un seul jour, & ayant marché quatre jours encore, il arriva à Rome à la fin du cinquième jour depuis son embarquement, & y porta le premier la nouvelle de cette grande victoire. Son arrivée remplit

*Effet que la nouvelle de cette victoire fit sur le peuple.*

## CATON LE CENSEUR. 369

Remplit la ville de joye & de sacrifices, & le peuple d'une haute opinion de lui-même ; car dès ce moment il se regarda comme seul capable de conquérir par mer & par terre la monarchie de l'Univers.

Voilà à peu près toutes les plus grandes & les plus éclatantes actions de guerre de Caton. Quant à ses actions particulieres dans le gouvernement civil, il paroît qu'il ne trouvoit rien de plus digne du zele & de l'application d'un homme de bien, que d'accuser les méchans, & de les poursuivre en justice ; car lui-même il en poursuivit plusieurs ; il se joignit à d'autres qu'il aida & appuya dans leurs poursuites, & il suscita encore des accusateurs contre les plus considerables des Citoyens. C'est ainsi qu'il lâcha un Petilius contre le grand Scipion. Mais quant à celui-ci, Caton voyant que fier de la noblesse de sa maison, & plein de confiance en son propre courage, il fouloit aux pieds ces accusations, & desespérant de le faire condamner à mort, il renonça à sa poursuite, & s'attacha à son frere Lucius Scipion avec d'autres accusateurs, & le fit condamner à une grosse amende envers le public. Lucius ne pouvant la

*Rien de plus digne d'un homme de bien, que d'accuser les méchans & de les poursuivre en justice.*

*Caton lâche un accusateur nommé Petilius, contre le grand Scipion.*

*Scipion s'en moque.*

*Caton s'attache à Lucius Scipion, & le fait condamner à une grosse amende.*

*Il paroît qu'il ne trouvoit rien de plus digne du zele & de l'application d'un homme de bien, que d'accuser les méchans. ]* Cela pourroit être très-bon. Mais la grande licence que les Romains donnoient sur cela à tout le monde, ouvroit la porte à de

grands desordres, & caufoit des inconveniens très-fâcheux, la plupart ne songeant qu'à satisfaire par ce moyen leur envie & leur haine particuliere ; & Caton lui-même n'étoit pas à couvert de ces passions.

**Tome III.**

**Aaa**

### 370 CATON LE CENSEUR.

payer, se vit en danger d'être mis en prison & ne se tira d'affaires qu'avec beaucoup de peine, & en appelant aux Tribuns.

*Horrible mot de Caton.*

On conte à ce propos qu'un jeune homme aiant fait condamner par sentence l'ennemi de son pere mort depuis peu, & traversant la place Romaine le jour même que le jugement avoit été rendu, Caton, qui le rencontra, courut à lui, & l'embrassant, lui dit : *Voilà les sacrifices mortuaires qu'il faut faire aux manes de ses peres ; il faut leur offrir, non le sang des chevreaux & des agneaux, mais les larmes & la condamnation de leurs ennemis.*

*Caton appelé en justice plus de cinquante fois.*

*Bon mot de Caton.*

Cependant il ne fut pas lui-même exempt de ces sortes d'attaques dans son administration, car dès la moindre prise qu'il donnoit à ses ennemis, il étoit d'abord mis en justice, & poursuivi sans aucun menagement, desorte qu'il passa presque toute sa vie dans ces sortes de perils ; car on dit qu'il fut accusé près de cinquante fois, & qu'à la dernière il avoit quatre-vingt-six ans. Ce fut même dans cette occasion qu'il dit ce bon mot, que l'on a tant cité de lui, *qu'il étoit bien difficile de rendre compte de sa vie à des hommes d'un autre siècle que celui où l'on a vécu.* Et ce ne fut pas encore-là la fin de ses combats, puisque quatre ans après, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il accusa Servilius Galba ; car, comme Nestor, il vit la quatrième génération, & toujours comme lui dans une action continuelle. En effet, après avoir été toujours opposé au grand Scipion dans le

*Caton vit la quatrième génération comme Nestor.*

## CATON LE CENSEUR. 371

gouvernement, il parvint jusqu'au tems du jeune Scipion, petit-fils adoptif du premier, & fils de Paul Emile qui vainquit le Roy Persée & les Macedoniens.

Dix ans après son Consulat, Caton brigua la Censure. Cette charge étoit le comble des honneurs, & pour ainsi dire, la perfection & le couronnement de toutes les dignitez où pouvoit aspirer l'ambition d'un Citoyen Romain. Outre les grands pouvoirs qu'elle donnoit, elle mettoit en droit de s'enquerir des vie & mœurs des particuliers; car les Romains estimoient qu'on ne devoit pas laisser à chacun la liberté de se marier, d'avoir des enfans, de mener telle ou telle vie, de faire des festins, en un mot de vivre au gré de ses passions & de ses desirs, sans être soumis au jugement & à l'inspection de personne. C'est pourquoi, bien convaincus que c'est dans ces choses privées que les mœurs des hommes paroissent beaucoup plus, que dans les actions politiques & publiques, ils élurent deux Magistrats gardiens, correcteurs & réformateurs des mœurs, pour empêcher qu'on ne quittât le chemin de la vertu pour se jeter dans celui de la volupté, & qu'on ne transgressât les usages reçus en changeant la vie ordinaire

*La Censure, le comble des honneurs.*

*La grande étendue & le pouvoir immense de cette charge.*

*Les mœurs des hommes paroissent plus dans les actions privées, que dans les publiques.*

*Car les Romains estimoient qu'on ne devoit pas laisser à chacun la liberté de vivre au gré de ses passions & de ses desirs.] Rien n'étoit plus sage que cette institution. La liberté que les hommes ont de vivre à leur fantaisie, les perd presque tous, & introduit peu à peu dans les Etats une corruption, qui devient enfin générale, & qu'on ne peut plus guerir.*

Aaa ij

## 372 CATON LE CENSEUR.

& commune. L'un fut pris parmi les Patriciens, & l'autre parmi le peuple, on les nomma Censeurs, & on leur attribua le droit d'ôter dans les revuës le cheval public à un Chevalier, & de chasser du Senat un Sénateur qui vivoit dans le desordre. Ils regloient les dépenses des sacrifices, ils faisoient l'estimation des biens des Citoyens, & dans leur cens ils distinguoient les races, les familles & les differens états de la République.

*Caton briguant la charge de Censeur, trouve beaucoup d'opposition.*

*Les causes de cette opposition.*

Cet office a encore plusieurs autres grandes prérogatives. C'est pourquoi quand Caton se presenta pour le briguer, les premiers & les plus considerables personnages du Senat s'y opposerent. Les Nobless'y opposoient par envie dans la pensée que c'étoit une flétrissure pour la Noblesse, de souffrir que des gens d'une naissance obscure fussent élevez au plus haut degré d'honneur, & au faite de la puissance; & les autres, à qui la conscience reprochoit leur mauvaise vie, & leurs mœurs corrompuës, s'y opposoient par crainte, redoutant l'austerité de cet homme inexorable dans son autorité, & inflexible dans tout ce qui étoit du devoir de sa charge.

*Caton briguant la charge de Censeur, fait déjà le Censeur.*

Ayant donc bien comploté ensemble, & étant tous bien ameutez, ils lâcherent à Caton sept concurrens, qui flattoient le peuple de belles esperances, comme si le peuple eût eu besoin d'être gouverné avec douceur, & conduit seulement par le plaisir. Caton au-contraindre, sans s'abaisser à aucune flatterie, ni à la moindre com-

## CATON LE CENSEUR. 373

plaisance, & menaçant même de son Tribunal tous les méchans en face, & criant à haute voix que la ville avoit besoin d'une grande purgation, pressoit & conjuroit le peuple de choisir, s'il étoit sage, non les plus doux & les plus gracieux des Medecins, mais les plus durs & les plus impitoyables; & il ne feignoit pas de dire que les Medecins de ce caractère, tels qu'il les leur falloit, c'étoit lui-même, & du nombre des Patriciens Valerius Flaccus; que c'étoit-là le seul avec lequel il espéroit de rendre un très-grand service à la République, en coupant & brûlant jusqu'à la racine, comme une autre hydre, le luxe & la mollesse, qui avoient gagné toutes les parties de l'Etat; & que tous les autres ne s'efforçoient par d'indignes pratiques de parvenir à mal gouverner, que parce qu'ils craignoient ceux qui gouverneroient bien, & qui rempliroient leur devoir dans les fonctions de leur charge.

*Le luxe & la mollesse avoient déjà gagné du tems de Caton toutes les parties de l'Etat.*

En cette occasion le peuple Romain fit bien voir combien il étoit véritablement grand & digne d'avoir de grands conducteurs, car bien-loin de redouter la roideur & la severité de cet inflexible, il rejetta ces doucereux qui paroissoient ne vouloir gouverner que selon son bon plaisir & volonté, & élut tout d'une voix Valerius Flaccus avec Caton, écoutant ce dernier, non comme un homme qui demandoit la Censure, mais comme un homme qui l'exerçoit déjà, & qui en vertu de son pouvoir, donnoit déjà ses ordres.

*Peuple Romain, combien grand & digne d'avoir de grands conducteurs.*

*Caton nommé Censeur avec Valerius Flaccus.*

A a a iij

### 374 CATON LE CENSEUR.

*La première chose  
que fit Caton dans sa  
censure.*

La première chose que fit Caton, ce fut de nommer Prince du Senat son Collegue & son ami L. Valerius Flaccus, & d'en retrancher un grand nombre d'autres, & nommément Lucius Quintius, qui avoit été Consul sept ans auparavant, & ce qui le rendoit encore plus glorieux que le Consulat, qui étoit frere de Titus Flaminius, qui avoit vaincu le Roy Philippe : Et voici le sujet qui obligea Caton à le chasser.

*Histoire de Lucius  
Quintius, frere de  
Flaminius.*

Lucius Quintius avoit dans sa maison un jeune garçon qu'il avoit pris pour sa beauté. Il le tenoit toujours auprès de lui, & pendant qu'il commandoit les armées il lui donnoit plus de credit & d'autorité qu'il n'en avoit jamais donné à aucun de ses amis les plus familiers & les plus intimes. Un jour qu'il étoit dans sa Province Consulaire, il arriva dans un festin que ce jeune garçon couché à table près de lui, selon sa coutume, après lui avoir fait plusieurs caresses, & dit plusieurs douceurs, comme à un homme, qui, surtout dans le vin, se laissoit aisément mener par les flatteries, enfin il lui dit : *Je vous aime avec tant d'ardeur, que quoiqu'il y eût à Rome un combat de Gladiateurs, spectacle que je n'ai jamais vu, j'ai pourtant tout quitté pour venir avec vous, quelque sorte passion que j'aie de voir égorger un homme.*

*Frere de Titus Flaminius.]* Historiens appellent Titus Quintius Flaminius, & L. Quintius Flaminius. On peut voir les remarques sur la vie de Titus Flaminius, ces deux freres que Polybe, Tite-Live, Cicéron, & tous les

## CATON LE CENSEUR. 375

Lucius , plein d'amour , & voulant répondre à ses douceurs , *s'il n'y a que cela* , lui dit-il , *tu peux demeurer avec moi sans t'affliger , je te consolerai bientôt de cette perte.* Il ordonna en même-tems qu'on tirât des prisons un des criminels , qui étoient condamnés à mort , qu'on l'amenât dans la salle du festin , & qu'on fit venir l'exécuteur avec sa hache. Quand ils furent là , il demanda au jeune garçon s'il vouloit voir donner le coup , & le jeune garçon ayant dit qu'il le vouloit , il ordonna à l'exécuteur de trancher la tête à ce malheureux. Plusieurs Ecrivains ont parlé de cette histoire , mais Cicéron dans son Dialogue de la vieillesse introduit Caton qui en fait lui-même le récit. Tite-Live ajoute que ce criminel étoit un déserteur Gaulois , & que ce ne fut pas l'exécuteur , mais Lucius qui lui trancha la tête de sa propre main , & il assure que c'est ainsi que Caton lui-même l'a écrit.

Lucius ayant donc été ainsi chassé du Sénat , son frere Titus Flaminius , ne pouvant supporter cet affront , eut recours au peuple , & demanda que Caton expliquât devant lui les raisons qu'il avoit d'imprimer cette tache à sa famille. Caton déduisit dans un discours toute l'histoire de ce

*Mais Cicéron dans son Dialogue de la vieillesse , introduit Caton qui en fait lui-même le récit.] C'est ainsi que ce passage de Plutarque doit être traduit. Je m'étonne qu'Amiot s'y soit trompé , & qu'il ait traduit , & même Cicéron. au livre qu'il a écrit de la* vieillesse , *dit qu'il est ainsi écrit en une harangue que Caton en fit devant le peuple Romain. Il n'y en a pas un mot dans ce Dialogue. Caton raconte la chose lui-même tout simplement , il n'est point question de harangue.*



### 376 CATON LE CENSEUR.

festin. Lucius nia le fait ; mais Caton lui ayant déferé le ferment, Lucius le refusa, & par-là il fut jugé dûëment convaincu, & justement puni de cette infamie. Mais un jour que l'on faisoit joüer des jeux au théâtre, Lucius passant près du banc des Consuls, ne s'y arrêta point, & alla s'asseoir plus loin dans un lieu obscur. Le peuple, qui le vit, en eut pitié, se mit à crier, & le força de venir reprendre sa place avec les Consuls, corrigeant ainsi & guerissant, autant qu'il lui étoit possible, le malheur qui lui étoit arrivé.

*Humanité du peuple Romain.*

*Caton chasse du Senat Manilius, & pourquoi.*

Caton chassa encore du Senat un autre Sénateur, qui étoit à la veille d'être Consul. Ce fut Manilius, & en voici le sujet : C'est qu'il avoit donné un baiser à sa femme en plein jour en présence de sa fille, & il disoit que pour la sienne jamais elle ne l'avoit embrassé que pendant de furieux tonnerres, sur quoi il avoit accoutumé de dire en plaisantant, *qu'il n'étoit jamais heureux que quand Jupiter tonnoit.*

*Bon mot de Caton.*

*Il ôte le cheval au frere du grand Scipion, dans la revue des Chevaliers.*

Ce qui attacha à Caton une note de malignité & d'envie, ce fut ce qu'il fit au frere du grand Scipion, à Lucius, qui avoit été honoré du triomphe pour avoir vaincu le Roy Philippe ; il lui ôta son cheval dans la revûe des Chevaliers, & il parut à tout le monde qu'il le faisoit pour insulter à la

*Mais Caton lui ayant déferé le ferment, Lucius le refusa.] Voilà un grand exemple, qu'un homme aussi corrompu refuse de jurer, pour se tirer d'une affaire*

*qui le couvroit d'infamie. Cela marque le grand respect que les Payens même avoient pour le ferment.*

**memoire**

## CATON LE CENSEUR. 377

memoire de Scipion l'Africain. Mais rien ne fut trouvé si insupportable, & ne blessa tant de gens que la réforme qu'il apporta au luxe. Il étoit impossible de l'emporter en l'attaquant de front, à cause que tout le peuple en étoit gâté & perdu, mais il tournoya tout autour, & l'attaqua comme par tranchées; car il ordonna une estimation des habits, des coches, des ornemens de femme, des meubles & des ustenciles de menage, & tout ce qui passoit le prix de quinze cens drachmes, il le fit estimer dix fois davantage, & imposa la taille à proportion de cette estimation. Sur mille asses il en faisoit payer trois pour la taille, afin que surchargez par cette taxe, & voyant que les gens simples & modestes avec autant ou plus de bien

*Moyen dont se servit Caton pour abolir le luxe, & moderer l'excessive dépense des Romains.*

*Sept cens cinquante livres.*

*Taille que Caton imposoit après avoir estimé les biens dix fois plus qu'ils ne valoient.*

*Et tout ce qui passoit le prix de quinze cens drachmes. ] Tite-Live dit, que pluris quam quindecim millibus aris essent, liv. XXXIX. 44. ce que Plutarque a rendu par ces mots δραχμας χιλίας ἡ πεντακοσίας ὑπερέβαλλον. Tout ce qui passoit quinze cens drachmes. Il a donc pris les pieces dont parle Tite-Live, pour ce que les Romains appelloient des asses; puisque pour ces quinze mille asses, qu'il appelle plus bas χιλιας, il a mis quinze cens drachmes; car l'as valant un sol de notre monnoye, les quinze mille font justement quinze cens drachmes, c'est-à-dire sept cens cinquante de nos livres. Tout ce qui passoit cette somme, il le faisoit estimer dix fois autant, &*

imposoit trois pieces pour chaque mille de l'estimation, de sorte qu'une chose qui étoit par exemple du prix de huit cens livres, ou de seize mille asses, il la faisoit estimer cent soixante mille asses, huit mille livres, & imposoit pour la taille vingt-quatre livres. Imposition fort onereuse. Et elle n'étoit pas seulement sur les meubles & sur les robes, mais aussi sur les esclaves au-dessous de vingt ans, qui depuis le dernier cens avoient été achetez dix mille asses, cinq cens livres; il les faisoit estimer cent mille asses, cinq mille livres, & payer par conséquent quinze livres de taille pour chacun. Notre luxe résisteroit aujourd'hui à un pareil remede.

**Tome III.**

**Bbb**

### 378 CATON LE CENSEUR.

qu'eux, payoient pourtant moins à la République, ils se corrigeassent eux-mêmes, & renonçassent à ce luxe qui les ruinoit. Ainsi il avoit pour ennemis & ceux qui supportoient ce tribut énorme pour ne pas renoncer à leur luxe, & ceux qui renonçoient à leur luxe pour se délivrer de ce tribut. Car la plûpart des hommes croient que c'est leur ôter leurs richesses que de les empêcher de les montrer & d'en faire parade, & que la parade n'est que des superflus & non des nécessaires. Et c'est, dit-on, ce qui faisoit l'étonnement du Philosophe Ariston, car il ne comprenoit point comment on appelloit heureux ceux qui possédoient les choses superflues, plutôt que ceux qui avoient largement les choses nécessaires & utiles. Scopas le Thessalien, sur ce qu'un de ses amis lui demandoit quelque chose dont il ne se servoit pas beaucoup, & lui disoit pour l'obtenir plus facilement, qu'il ne lui demandoit rien de ce qui lui étoit utile & nécessaire : *Eh mon ami*, lui répondit-il, *je ne suis heureux & riche qu'en ces choses inutiles & superflues*. Ainsi il est aisé de voir que cette faim des richesses n'est nullement une passion qui nous soit naturelle, qu'au-contraire elle vient de dehors, & que c'est une opinion du vulgaire qui se glisse & se fourre en nous sans que nous nous en appercevions.

*C'est ôter aux hommes leurs richesses, que de les empêcher d'en faire parade.*

*Ariston le Philosophe, un de ses étonnemens.*

*Mot de Scopas le Thessalien.*

*La faim des richesses n'est point naturelle, c'est une passion, une maladie qui vient du dehors, une contagion.*

*Qu'au-contraire elle vient de dehors, & que c'est une opinion du vulgaire.*] Rien n'est plus certain, la nature est contente de

ce qui lui suffit, & la faim des richesses vient toujours de l'exemple, & cet exemple est enfanté par une fausse opinion. Le luxe

## CATON LE CENSEUR. 379

Toutes les plaintes & les criailleries que l'on faisoit contre Caton, ne le touchoient point, & il ne fit que se roidir davantage. Toutes les conduites d'eaux, par lesquelles les particuliers détournent l'eau des fontaines publiques, & les conduisoient dans leurs maisons & dans leurs jardins, il les retrancha. Il fit abattre & démolir tous les bâtimens qui avançaient sur les rues & places publiques. Il rabaisa beaucoup les baux de l'Etat, & haussa excessivement les fermes & les impôts, que l'on mettoit sur les ventes, ce qui lui attira la haine d'une infinité de gens. C'est pourquoi Titus Flaminius & ceux de sa cabale s'élevant contre lui, firent casser dans le Senat les baux qu'il avoit faits pour la réparation des Temples & des édifices publics, comme faits au dommage de la République, & exciterent les plus mutins & les plus hardis des Tribuns à appeler Caton devant le peuple, & à le condamner à une amende de deux talens. Ils le traverserent encore beaucoup dans l'entreprise qu'il avoit faite d'élever aux dépens du public dans la place au-dessous du lieu où se tenoit le Senat, un Palais, qui fut pourtant achevé & appelé la Basilique Porcia.

*Caton retranche toutes les conduites d'eau des particuliers.*

*Il fit abattre tous les bâtimens qui avançaient dans les rues.*

*Il rabaisa les baux de l'Etat, & augmenta même les fermes.*

*Caton condamné à une amende de deux talens, de deux mille écus.*

*Caton fait bâtir un Palais, qui fut appelé la Basilique Porcia.*

qui regne aujourd'hui, en est une grande preuve.

*Il rabaisa beaucoup les baux de l'Etat, & haussa excessivement les fermes & les impôts. ] Vestigia summis precii, ultro tributa infimis locaverunt. Ils*

*haussèrent extrêmement les fermes, & rabaisèrent beaucoup les baux publics. Il appelle ces baux ultro tributa, parce qu'ils sont volontaires, & que les entrepreneurs ne sont pas forcez.*

Bbb ij

## 380 CATON LE CENSEUR.

*Statuë érigée à  
Caton dans le Temple  
de la Santé.*

Malgré ces contradictions & ces oppositions, il paroît que le peuple applaudit merveilleusement à la manière dont il s'acquitta de sa Censure, car il lui érigea une statuë dans le Temple de la Santé, & mit au bas, non ses combats, ni ses victoires, ni son triomphe, mais seulement, & voici l'inscription traduite à la lettre : *A l'honneur de Caton, parce que la République Romaine étant presque entièrement baissée & déchue, il l'a rétablie & redressée pendant sa Censure par de saintes ordonnances, par des usages & des établissemens très-sages, & par de saines instructions.*

*Mot de Caton sur  
ceux qui se glori-  
fioient des statues  
qu'on elevoit à leur  
honneur.*

Cependant avant qu'on lui eût dressé cette statuë, il se moquoit ordinairement de ceux qui estimoient & recherchoient ces sortes d'honneurs, & disoit, *qu'ils ne prenoient pas garde qu'ils se glorifioient des ouvrages des Fondateurs, des Sculpteurs, ou des Peintres, & que pour lui il se glorifioit de laisser empreintes dans l'ame de ses Citoyens de belles images de lui-même.* Et à ceux qui lui témoignoit leur étonnement de ce que beaucoup de gens sans mérite & sans nom avoient des statuës, & qu'il n'en avoit point, *j'aime beaucoup mieux,* leur dit-il, *que l'on demande pourquoi on n'a point érigé de statuës à Caton, que pourquoi on lui a fait cet honneur.* Et pour marquer en un mot sur cela son caractère, il ne vouloit point qu'un bon Citoyen souffrît qu'on le louât, si ces louanges ne tournoient à l'utilité de la République, quoiqu'il fût l'homme du monde qui se louoit le plus volontiers, jusques-

*Ce qu'il répondoit à  
ceux qui s'étonnoient  
de ce qu'on ne lui  
avoit pas érigé de  
statuë.*

*Quelles étoient les  
louanges que Caton  
demandoit.*

## CATON LE CENSEUR. 381

À que lorsque quelques Citoyens avoient fait des fautes dans la conduite de leur vie, & qu'on les en reprenoit, il avoit accoutumé de dire, *ils sont excusables, car ils ne sont pas des Catons.*

Sur ceux qui entreprenoient d'imiter quelques-unes de ses actions, & qui les imitoient mal, il disoit, *ce sont des Catons bien gâches.* Il se vantoit *que dans les tems fâcheux & difficiles le Senat avoit toujours les yeux sur lui, comme dans la tempête les passagers les ont toujours sur le pilote.* Et que très-souvent *quand il n'étoit pas au Senat, on remettoit les affaires les plus importantes pour l'attendre.* Et il ne disoit pas cela seul, tout le monde le disoit comme lui, & lui rendoit le même témoignage, car il avoit beaucoup d'autorité dans Rome, tant à cause de sa vie sage & réglée, que de son éloquence, & de sa vieillesse. Il étoit bon pere & bon mari; d'ailleurs très-bon économe, qui ne croyoit pas que d'avoir soin de son bien, de le bien gouverner, & de le faire profiter, ce fût une chose petite ou basse, & que l'on dût faire negligemment & par maniere d'acquit. C'est pourquoi je croi qu'il ne sera pas inutile de rapporter ici ce qu'on sçait de lui sur cette matiere.

Il épousa une femme noble, plutôt qu'une riche, bien persuadé que la noble & la riche seroient également hautaines & fieres; mais il pensa que celles qui étoient de bonne maison avoient plus de honte de commettre des choses qui font rougir, & qu'elles étoient plus soumises à leurs

*De quoi il se vantoit.*

*Ses bonnes qualitez.*

*Le grand cas qu'il faisoit de l'économie domestique.*

*Il préfère une femme noble à une riche. Sa raison.*

*Femmes nobles plus retenues, plus modestes, & plus soumises à leurs maris. Cela n'est pas toujours vrai.*

B b b iij

## 382 CATON LE CENSEUR.

maris dans toutes les choses belles & honnêtes. Il disoit que ceux qui battoient leurs femmes ou leurs enfans portoient leurs mains sacrilèges sur ce qu'il y avoit de plus sacré, qu'il préféreroit infiniment l'éloge d'être bon mari à celui d'être grand Sénateur. Car ce qu'il admiroit le plus dans Socrate, c'est qu'il avoit toujours vécu avec beaucoup de bonté & de douceur avec sa femme, qui étoit de très-mauvaise humeur, & avec ses enfans, qui étoient des écurvelez.

*Mot de lui sur ceux qui battoient leurs femmes ou leurs enfans.*

*Caton préféreroit l'éloge de bon mari à celui de bon Sénateur.*

*Ce qu'il admiroit le plus dans Socrate.*

*Il quittoit tout pour aller voir remuer son enfant.*

*Caton est lui-même le Précepteur de son fils, & son Maître d'exercices.*

*Chilon Grammairien.*

Quand il lui fut né un fils, il n'y avoit point d'affaire si pressée, excepté quelque affaire publique, qu'il ne quittât pour aller voir sa femme remuer & emmailloter son enfant, car elle le nourrissoit elle-même, & souvent elle donnoit le teton aux enfans de ses esclaves, dans la vûe de faire naître en eux pour son fils une amitié fraternelle, comme ayant été nourris du même lait. Quand ce fils commença à avoir de la connoissance, il le prit & lui enseigna les lettres, quoiqu'il eût un esclave, nommé Chilon, fort honnête homme & bon Grammairien, qui enseignoit beaucoup d'autres enfans. Il ne vouloit pas, comme il le dit lui-même, qu'un esclave dît des injures à son fils, ni qu'il lui tirât les oreilles, sous prétexte qu'il apprenoit lentement, & il ne pouvoit souffrir que son fils eût à un esclave une aussi grande obligation que celle de l'avoir élevé, mais il étoit lui-même son Précepteur, son Docteur en droit, & son Maître d'exercices. Car il ne lui enseignoit

## CATON LE CENSEUR. 383

pas seulement à lancer le javelot, à combattre armé de toutes pieces, & à monter à cheval, mais encore il le dressoit à combattre à coups de poings, à souffrir le froid & le chaud, & à surmonter à la nage le courant le plus impetueux d'une riviere. Il rapporte lui-même qu'il écrivoit pour lui des histoires de sa propre main, & en gros caracteres, afin que dès la maison paternelle il fût aidé d'un aussi grand secours qu'est la connoissance des anciens faits de ses compatriotes. Il évitoit toute parole sale & deshonnête devant son fils, comme il l'auroit évitée devant les vierges sacrées, qu'ils appellent *Vestales*. Jamais il ne se baignoit avec lui; mais quant à cela, c'étoit une coutume généralement reçue à Rome, car même les gendres n'avoient garde de se baigner avec leurs beaux-peres, ayant honte de paroître nuds devant eux. Il est vrai que dans la suite des tems ils apprirent des Grecs à se dépouiller sans façon, & à se baigner nuds avec les hommes; & à leur tour ils apprirent bientôt aux Grecs à en user de même devant les femmes, & à se baigner nuds avec elles.

*Il écrivoit pour son fils des histoires de sa propre main, & en gros caracteres.*

*De quel secours est à un jeune homme la connoissance des actions des grands personages de son patrie.*

*Les gendres ne se baignoient point avec leurs beaux-peres.*

*Les Romains apprennent des Grecs à se baigner avec les hommes. & ensuite ils leur apprennent à se baigner avec les femmes.*

Ainsi donc Caton travailloit à faire de son fils un chef-d'œuvre en le dressant & le formant à la vertu, car il trouvoit en lui beaucoup de bonne volonté & une ame très-docile par l'excellence de son naturel. Mais son corps étoit trop foible pour soutenir de si grands travaux, c'est pourquoi son pere fut obligé de relâcher un peu de l'âpreté

*L'excellent naturel du fils de Caton.*

*Sa complexion foible.*



## 384 CATON LE CENSEUR.

*Il se distingua dans la bataille contre Persée.*

& de la severité de cette discipline. Cette foiblesse de complexion n'empêcha pas qu'il ne fût très-vaillant homme, & qu'il ne servît fort bien, car même il se distingua extrêmement dans la bataille que Paul Emile donna contre le Roy Persée.

*Efforts du jeune Caton pour recouvrer son épée qui lui étoit tombée des mains dans le combat.*

On raconte qu'à cette bataille l'épée lui étant sautée de la main, tant à cause d'un coup qu'il avoit reçu, que de la fureur qui l'empêchoit de la tenir, il en fut au desespoir, & se tournant vers quelques-uns de ses camarades pour les prier de lui aider à la recouvrer, il alla avec eux se jeter encore au milieu des ennemis. Là il fit de si grands efforts, qu'à grands coups d'épée il parvint à nettoyer, & à éclaircir l'endroit où il l'avoit perdue, & qu'il la trouva enfin sous des monceaux d'armes, & sous quantité de corps morts, tant amis qu'ennemis, entassez les uns sur les autres. Le Général Paul Emile loua fort ce jeune homme de cette action, & l'on montre encore une lettre que Caton écrivit à son fils, où il exalte extrêmement cette douleur qu'il eut de son épée perdue, & l'ardeur avec laquelle il la recouvra. Dans la suite ce jeune homme épousa la fille de ce même Paul Emile, nommée Tertia, sœur du jeune Scipion, & il eut l'honneur d'être reçu dans l'alliance d'une si grande maison, non moins pour sa propre vertu, que pour celle de son pere.

*Le jeune Caton épousa la fille de Paul Emile.*

*Les esclaves qu'il choisissoit.*

Tel fut le soin que Caton prit de l'éducation de son fils, & qui répondit très-dignement à son attente. Il eut plusieurs esclaves qu'il acheta parmi les

Les prisonniers, choisissant toujours les plus jeunes, & ceux qui étoient les plus capables de recevoir l'instruction & l'éducation, comme de jeunes chiens, ou de jeunes poulains qu'on peut dresser & former. Aucun de ces esclaves ne sortoit jamais pour aller dans aucune autre maison, que lorsque Caton ou sa femme l'envoyoit, & si on demandoit à cet esclave, qui alloit en commission, ce que faisoit son maître, il ne manquoit jamais de répondre qu'il n'en sçavoit rien. Car Caton vouloit qu'un esclave s'occupât toujours dans la maison, ou qu'il dormît, & il aimoit fort ceux qui dormoient, persuadé qu'ils étoient plus doux que ceux qui ne dormoient point, & plus propres à remplir tout ce qui étoit de leur devoir. Et comme il sçavoit que ce qui rend le plus ordinairement les esclaves paresseux & fripons, c'est l'amour, il établit que ses esclaves pourroient voir les servantes de sa maison en certain tems pour une certaine piece d'argent qu'il fixa, avec défenses d'approcher d'aucune autre femme.

*Caton vouloit que ses esclaves fussent toujours occupés.*

*Il aimoit les esclaves qui dormoient bien.*

*Expedient infâme dont se sert Caton pour contenir ses esclaves.*

Au commencement, pendant qu'il étoit encore pauvre, & qu'il alloit à l'armée comme simple soldat, il ne se fâcha jamais de quoi que ce fût qu'on lui servît; car il trouvoit qu'il n'y avoit rien de plus honteux que de gronder & de quereller les esclaves pour sa bouche. Mais dans la suite, ses affaires étant devenu

*Le Grec dit pour son ventre.*

### 386 CATON LE CENSEUR.

*Caton donne les écrivies à ses esclaves qui ont mal servi à table.*

*Il vouloit que ses domestiques fussent toujours broüillez.*

*Il punissoit de mort ses esclaves qui avoient commis quelque crime.*

*Caton quitta le labourage pour vaquer à des choses d'un revenu plus grand & plus sûr.*

*Usure maritime pratiquée par Caton.*

il ne manquoit jamais après le dîner de châtier avec des écrivies ceux qui avoient mal servi, ou laissé gâter quelque chose. Il trouvoit toujours moyen d'exciter des querelles entre ses domestiques, & de les tenir toujours broüillez, car il craignoit & avoit pour suspect leur bonne intelligence. Quand quelqu'un d'eux avoit commis quelque crime digne de mort, il le jugeoit, & s'il étoit convaincu, il le faisoit mourir devant tous ses camarades, afin que cet exemple les instruisît. Etant devenu plus attentif à faire profiter son bien, il quitta le labourage, qu'il trouvoit d'un plus grand amusement, que d'un grand revenu, & plaçant ses soins en des choses plus sûres, & plus immanquables, il acquit des étangs, des terres, où il y avoit des sources d'eaux chaudes, des lieux propres pour les foulons, des heritages où l'on pouvoit occuper beaucoup d'ouvriers, & où il y avoit beaucoup de bois, & de bons pâturages, dont il tiroit de grosses sommes, & qui étoient à couvert (ce sont les termes) de la colere même de Jupiter.

Il pratiqua l'usure la plus condamnée de toutes

*Il ne manquoit jamais après le dîner de châtier avec des écrivies, ceux qui avoient mal servi.] Voilà une plaisante vertu. Quand il étoit pauvre, il trouvoit qu'il n'y avoit rien de plus honteux, que de gronder ses valets pour son ventre, & il n'est pas plutôt devenu riche qu'il leur donne les écrivies dès qu'ils ont mal servi, ou laissé*

*gâter quelque viande, & cela pour ce même ventre pour lequel il trouvoit qu'il étoit si honteux même de les gronder.*

*Des heritages où l'on pouvoit occuper beaucoup d'ouvriers.] C'est ainsi que j'explique ἐργαστήρια du texte, qui est une expression singulière dans la langue Grecque, & dont on trouve peu d'exemples.*

## CATON LE CENSEUR. 387

les usures, & qu'on appelle l'usure des vaisseaux. Et en voici la maniere : Il obligeoit ceux à qui il prêtoit, de faire une compagnie de plusieurs associés, par exemple, de cinquante marchands, qui équipotent en tout cinquante vaisseaux, sur lesquels il avoit une portion, qu'il faisoit regir par un affranchi nommé Quintion, qui étoit son commis, & qui alloit avec eux. Tous ces marchands s'obligeoient pour les sommes prêtées, chacun pour son compte, & il avoit outre cela sa portion dans la société, ainsi il ne risquoit jamais tout son argent, mais seulement une petite partie & pour de gros intérêts.

*Quintion affranchi de Caton & son commis.*

Il prêtoit aussi de l'argent à ses esclaves qui vouloient trafiquer; ces esclaves en achetoient de jeunes garçons, & après les avoir dressés & instruits aux dépens de Caton, ils les revendoient à l'encan au bout de l'année, & Caton en retenoit pour lui plusieurs, qu'il prenoit au prix qu'en avoit offert celui qui avoit mis la plus forte enchere, & qu'il rabattoit sur l'argent qu'il avoit fourni. Pour exciter son fils à s'appliquer à cette sorte d'économie, il lui disoit, *que de diminuer son patrimoine, c'étoit le fait, non d'un homme, mais d'une femme veuve*. Mais ce qu'il a jamais dit de plus fort, & qui marque le plus son avarice, c'est ce qu'il a osé avancer, *que l'homme admirable, l'homme divin & digne d'une gloire immortelle, est celui qui en mourant fait voir dans ses livres de comptes, qu'il a acquis plus de bien qu'il n'en a hérité de ses pères*.

*Caton prêtoit de l'argent à ses esclaves. Comment il se payoit.*

*Mot de Caton à son fils.*

*Veuves sujettes à dissiper leur bien.*

*Mot de Caton qui marque bien son avarice.*

### 388 CATON LE CENSEUR.

*Carneade & Diogene envoyez Ambassadeurs à Rome par les Atheniens.*

*Cinq cens mille écus.*

*L'admiration qu'on eut à Rome pour les Philosophes Carneade & Diogene.*

*La grande force de l'éloquence de Carneade.*

Caton étant déjà fort avancé en âge, il arriva à Rome deux Ambassadeurs d'Athenes, Carneade, de la Secte Academique, & Diogene, de la Secte Stoïque. Ils étoient envoyez pour demander au Senat la décharge d'une amende de cinq cens talens, à laquelle les Atheniens avoient été condamnez par contumace par une sentence des Sicyoniens à la poursuite de ceux d'Orope. A l'arrivée de ces Philosophes, tous les jeunes gens les plus amoureux des lettres, & les plus studieux allerent les voir, & prirent un si grand plaisir à les entendre, qu'ils étoient ravis d'admiration. Sur tout ils furent charmez de la grace de Carneade, dont la force étoit très-grande, & dont la réputation n'étoit pas moins grande que la force, & qui heureusement ayant eu pour auditeurs les plus grands de Rome, & les esprits les plus portez à la douceur & à l'humanité, fit d'abord un si grand bruit dans la ville, que tout en retentit comme d'un vent impétueux. Partout on disoit qu'il étoit arrivé un Grec étonnant, qui étoit au-dessus de l'homme par son grand sçavoir, & qui calmant & adoucissant par son éloquence les passions les plus violentes, inspiroit aux jeunes gens un certain amour, qui les portoit à quitter tous les autres plaisirs, & toutes leurs autres occupations, & les pouffoit à s'appliquer à la Philosophie comme par une espece d'enthousiasme, ou d'inspiration divine.

Tous les Romains étoient ravis de cette aventure, & ils voyoient avec grand plaisir leurs en-

fans s'adonner à cette érudition Grecque , & s'attacher à ces hommes merveilleux. Le seul Caton, dès le commencement que cet amour des lettres se glissa dans la ville , en fut très-fâché, craignant que tous les jeunes gens ne tournassent de ce côté-là leur ambition & leur émulation, & qu'ils ne préférassent la gloire de bien parler à celle de bien faire & de s'illustrer par les armes. Mais après que la réputation de ces Philosophes fut répandue partout , & que leurs premiers discours eurent couru dans toute la ville traduits en Latin par un des principaux du Senat, par Caius Acilius, qui en étoit charmé lui-même , & qui avoit été prié de les traduire, alors ne pouvant plus se retenir, il resolut de congédier ces Philosophes, sous quelque prétexte honnête pour sauver les bienséances, & de les faire sortir de la ville très-promptement.

*Caton fâché de ce que l'amour des lettres se glissoit dans Rome.*

*Mais ces Philosophes enseignoient encore mieux à bien faire, qu'à bien parler.*

*Discours de ces Philosophes traduits en Latin par un Sénateur.*

Etant donc allé au Senat , il se plaignit aux Magistrats de ce qu'ils retenoient si long-tems à

*L'empressement de Caton pour faire renvoyer ces Philosophes.*

*Et que leurs discours eurent couru dans toute la ville, traduits en Latin par un des principaux du Senat.] Voici un des Sénateurs les plus considérables, qui traduit les discours de ces Philosophes, & qui les traduit à la prière des Romains, cela fait honneur & au Traducteur & à la ville qui le demande. Long-tems après Caton, Pompée ayant vaincu Mithridate trouva dans la cassette de ce Prince des traités d'Hippocrate & des recueils*

de remèdes, dont il avoit écrit de sa propre main la composition, l'usage & les vertus; il les fit traduire & les donna au public. Il en fut remercié par le Senat, comme d'un présent qui n'étoit pas moins utile à la vie des Citoyens, que sa victoire l'avoit été à la République. C'est une grande autorité pour ces traductions. On peut dire même qu'elles n'étoient pas si nécessaires alors, qu'elles le sont aujourd'hui.

## 390 CATON LE CENSEUR.

*phes comme gens  
dangereux.*

Rome sans expedition des Ambassadeurs, comme ceux-là, qui pouvoient persuader sans aucune peine tout ce qu'il leur plaisoit. *Il faut au plutôt,* leur dit-il, *connoître de leur affaire, & ordonner ce qui sera juste, afin que s'en retournant dans leurs écoles, ils instruisent, tant qu'ils voudront, les enfans des Grecs, & que les enfans des Romains n'écoutent ici que les loix & les Magistrats, comme ils faisoient avant leur arrivée.* Et ce discours-là il le tint, non pour aucune inimitié particuliere qu'il eût pour Carneade, comme quelques-uns l'ont pensé, mais parce qu'il étoit entierement opposé à la Philosophie, & qu'il se faisoit un honneur de mépriser les Muses Grecques & toute cette érudition étrangere. Car il appelloit Socrate même *un grand parleur, un homme violent, & un séditieux, qui avoit tâché, autant qu'il lui avoit été possible, de se rendre le Tyran de sa patrie, en abolissant les coutumes reçues, & en pré-*

*Caton ennemi de la  
Philosophie.*

*Idee très-fausse que  
Caton avoit de So-  
crate.*

*Et que les enfans des Romains n'écoutent ici que les loix & les Magistrats.]* Pitoyable prévention. Il n'y a point de gens qui obéissent mieux aux loix & aux Magistrats, que ceux qui suivent les préceptes de la Philosophie, & il n'y a point de meilleurs maîtres pour cela, que Socrate & Platon.

*Mais parce qu'il étoit entierement opposé à la Philosophie.]* Il y paroïssoit bien à ses mœurs & à son avarice. Mais cette avarice même & ces mœurs faisoient voir le grand besoin qu'il en avoit.

Rien ne fait tant d'honneur à la Philosophie, que le malheureux état de ceux qui la condamnent & qui la proscrivent.

*En abolissant les coutumes reçues, & en précipitant ses Citoyens dans des opinions nouvelles & contraires aux loix.]* Mais si ces coutumes reçues étoient pernicieuses, & si ces opinions nouvelles étoient seules droites & justes, falloit-il s'opiniâtrer à conserver les premières, & à rejeter les autres qui étoient une source de salut ?

## CATON LE CENSEUR. 391

*écitant ses Citoyens dans des opinions nouvelles & contraires aux loix.* Et pour se moquer du long tems qu'on donnoit à Isocrate, qui enseignoit l'éloquence, il disoit, *que ses disciples vieillissoient auprès de lui pour aller ensuite exercer leur art, & plaider des causes dans les enfers.* Pour détourner son fils de s'appliquer à ces sciences, il crioit d'une voix plus forte que son âge ne permettoit, comme un homme inspiré & plein de l'esprit prophétique, *que les Romains perdroient la République dès qu'ils se feroient rempli l'esprit de ces lettres Grecques.* Mais quant à cette malheureuse prédiction, le tems en a assez montré la vanité, car nous voyons que Rome a été élevée au comble de la gloire & de la puissance, que les lettres Grecques y ont été florissantes, & que l'érudition dans tous les genres y a été en honneur.

*Comment il se moquoit du long tems qu'on étoit dans l'école d'Isocrate.*

*Vaine prédiction de Caton.*

Mais Caton n'étoit pas seulement l'ennemi juré des Philosophes Grecs, il avoit encore pour très-suspects ceux qui pratiquoient la médecine à Rome. Car sur ce qu'il avoit ouï parler apparemment de la réponse d'Hippocrate, qui, lorsque le Roy de Perse l'appelloit auprès de lui, pour se faire traiter d'une grande maladie, & lui promettoit pour récompense plusieurs talens, lui récrivit, *je n'irai jamais guerir les Barbares, qui sont les ennemis des Grecs;* il soutenoit que c'étoit là le formulaire du serment que faisoient tous les Medecins, & il ordonnoit à son fils de ne se mettre jamais entre leurs mains. Il

*Caton grand ennemi des Medecins.*

*Réponse d'Hippocrate à une lettre du Roy de Perse.*



### 392 CATON LE CENSEUR.

*Caton avoit fait un recueil de remedes pour sa maison.*

*Regime qu'il faisoit observer aux malades de sa maison.*

disoit qu'il avoit fait un petit recueil de remedes, dont il se servoit pour traiter tous ceux qui étoient malades dans sa maison, & pour leur ordonner le regime convenable; que jamais il n'avoit recours à cette diete exacte, & à ces jeûnes que les Medecins ordonnent souvent, mais qu'il se nourrissoit, & nourrissoit toute sa maison d'herbes, de chair de canard, de palombe, ou de lièvre; que c'étoit la meilleure nourriture, la plus legere, & la plus facile à digérer pour les foibles & les malades, excepté qu'elle causoit la nuit des songes & des rêveries. Enfin il affuroit que par le seul secours de ses remedes & de son regime il s'étoit toujours bien porté, & avoit conservé dans une santé parfaite tous ceux qui lui appartenoient. Mais quant à ce dernier article, il est sujet à contradiction, car il perdit sa femme & son fils. Et pour lui, comme il étoit d'une complexion très-saine & très-vigoureuse, il se soutint long-tems par la seule force de son temperament, jusques-là qu'étant déjà fort vieux il couchoit encore avec

*Il disoit qu'il avoit fait un petit recueil de remedes.] Dans son Traité de la chose rustique, il y a plusieurs articles où il donne des remedes pour purger, pour faire uriner. Il va jusqu'à en donner pour des foulures, il enseigne même la maniere de remettre des membres démis, & donne les paroles enchantées dont il faut se servir.*

*Mais quant à ce dernier arti-*

*cle, il est sujet à contradiction, car il perdit sa femme & son fils.] Plutarque fait entendre ici qu'il se doutoit que la prétendue habileté de Caton dans la medecine avoit été funeste à sa femme & à son fils; & il y a bien de l'apparence. Il ne faut que lire ses livres, pour être étonné que la belle méthode & ses beaux remedes n'eussent pas fait perir toute sa maison.*

la

sa femme, & qu'après l'avoir perdue il se maria à une fille d'un âge peu sortable au sien, & voici à quelle occasion se fit ce mariage :

*Caton très-vieux se remarie à une fille très-jeune.*

Après la mort de sa femme, il maria son fils avec la fille de Paul Emile, sœur du jeune Scipion, & demeura veuf, ayant un commerce avec une jeune esclave, qui alloit le trouver secrètement ; mais ce commerce ne pouvoit pas être long-tems caché dans une petite maison où il y avoit une jeune femme mariée. Un jour donc que cette jeune esclave passoit un peu trop insolemment devant la chambre du fils, pour aller dans celle du pere, le jeune Caton, qui la vit, ne dit pas une seule parole, mais il la regarda avec indignation, & en détourna aussitôt la vûe de honte. Le bon homme fut bientôt informé de cette aventure, & voyant que son commerce déplaisoit à son fils & à sa belle-fille, il n'en témoigna rien, & ne leur fit ni le moindre reproche, ni la moindre plainte ; mais dès le lendemain matin, il alla à la place à son ordinaire avec ses amis, qui l'accompagnoient. En marchant il adressa la parole à un certain Salonius, qui avoit été son Greffier, & qui le suivoit comme les autres, & lui demanda à haute voix, *s'il avoit marié sa fille*. Salonius lui répondit, *qu'il ne l'avoit pas encore mariée, & qu'il n'auroit eu garde de le faire sans lui demander son agrément. Puisque cela est*, répondit Caton, *je t'ai trouvé un gendre très-convenable, à moins que son âge ne fasse de la peine à ta fille. Car du reste il n'y a rien à redire en lui, mais*

*Incontinence de Caton déjà vieux.*

*Le jeune Caton regarde avec indignation ce que son pere fait sans aucune honte.*

394 CATON LE CENSEUR.

*il est fort vieux.* Salonius lui ayant répondu, *que c'étoit à lui à établir sa fille, & à la donner à qui il voudroit, puisqu'elle étoit sous sa protection, & qu'elle avoit grand besoin de ses bontez:* Alors Caton, sans différer davantage, *le gendre que je te destine, lui dit-il, c'est moi.*

Ce mot surprit d'abord cet homme, comme on peut le croire, & le jetta dans un grand étonnement; car d'un côté il voyoit Caton hors d'âge de se marier, & de l'autre côté il se trouvoit si fort au-dessous d'une Maison consulaire & triomphale, qu'il ne pouvoit pas se flater d'avoir un gendre de cette élévation. Mais enfin, voyant que Caton ne se moquoit point, & qu'il parloit sérieusement, il l'accepta avec joye, & étant arrivés à la place ils en dressèrent sur l'heure le contrat.

*Le jeune Caton va se plaindre à son pere de ce mariage.*

*Réponse ironique & moqueuse de Caton à son fils.*

Comme on préparoit la noce, le jeune Caton prenant avec lui plusieurs de ses parens & de ses amis, alla trouver son pere, & lui demanda s'il lui avoit donné quelque sujet de plainte, ou causé quelque déplaisir pour l'obliger à lui donner une marâtre. A ces mots Caton se récria, *dis de meilleures choses, mon fils; je n'ai point à me plaindre, & je ne puis que me louer de toutes tes actions, & de toute ta conduite, mais je desire d'avoir plusieurs enfans qui te ressemblent, & de laisser à ma patrie plusieurs Citoyens comme toi.* Mais pour cette réponse, on dit que Pisistrate, le Tyran d'Athenes, l'avoit faite avant lui, lorsqu'ayant déjà d'un premier lit des enfans assez grands, il épousa en secondes nocces

## CATON LE CENSEUR. 395

Timonassa d'Argos, de laquelle on dit qu'il eut deux fils, Jophon & Theffalus.

Caton eut de cette seconde femme un fils, qu'il nomma Salonius du nom de l'ayeul maternel.

*Caton a de cette seconde femme un fil qu'il nomma Salonius.*

Pour son fils de la premiere femme, le jeune Caton, il mourut dans la charge de Preteur. Son pere

*Mort du jeune Caton.*

parle souvent de lui dans ses ouvrages, comme d'un homme qui avoit donné beaucoup de mar-

ques d'une grande valeur. Il supporta cette perte avec toute la constance & toute la fermeté d'un

*Caton supporta la perte de son fils avec beaucoup de constance.*

Philosophe, & n'en perdit pas un seul moment de son application aux affaires de la République.

Car il ne fit pas comme Lucius Lucullus après lui, & Metellus surnommé le pieux; il ne tira pas de

*La vieillesse ne doit pas fournir un prétexte de renoncer aux affaires.*

sa vieillesse un prétexte de renoncer aux affaires, persuadé que la charge & l'emploi d'un homme

d'Etat, c'est de servir le public jusqu'à la fin de sa vie. Il ne fit pas non plus ce que Scipion l'Africain

*Le devoir d'un homme d'Etat, c'est de servir l'Etat jusqu'à la fin de sa vie.*

avoit fait auparavant, car irrité de l'envie qui s'étoit opposée à sa gloire, il avoit quitté la ville,

& s'étoit retiré aux champs, où par un changement étrange il ne se proposa d'autre fin que de

passer le reste de sa vie dans le repos & dans l'inaction. Mais, comme quelqu'un dit à Denys le

Tyran, *que le plus beau suaire c'étoit la tyrannie*, lui de même il se persuada que la plus belle & la plus

*Le plus beau suaire pour un Tyran, c'est la tyrannie.*

noble maniere de vieillir, c'étoit de vieillir en s'entremettant toujours des affaires publiques.

*Quelle est la plus noble maniere de vieillir.*

Seulement quand il avoit quelques momens de loisir, il avoit recours à quelques amusemens & à

*Les amusemens & les delassemens de Caton.*

D d d ij

## 396 CATON LE CENSEUR.

quelques plaisirs pour se délasser, c'étoit de composer des livres & de s'appliquer à l'agriculture.

*Caton avoit fait plusieurs ouvrages.*

Voilà d'où vient qu'il a fait tant d'ouvrages, & des ouvrages si divers, & qu'il a écrit même des histoires.

Pendant qu'il étoit encore jeune, il s'appliqua à l'agriculture à cause du profit qui en revenoit, car il disoit qu'il n'avoit que deux sortes de revenu, le labour & l'épargne; mais dans sa vieillesse il ne s'y adonna plus que pour le plaisir & pour la théorie seulement. Car il a fait un *Traité de la chose rustique*, dans lequel il enseigne la maniere de faire des gâteaux, & les moyens de conserver les fruits toute l'année, se piquant toujours de traiter ses sujets proprement & convenablement à la matiere, & d'entrer dans les plus petits détails.

*Le labour & l'épargne, les deux revenus de Caton.*

Quand il étoit à la campagne, sa table étoit meilleure & mieux servie qu'à Rome, car tous les jours il prioit à souper quelques-uns de ses amis.

*Sa table à la campagne meilleure qu'à la ville.*

Voilà d'où vient qu'il a fait tant d'ouvrages si divers, & qu'il a écrit même des histoires.] Les Anciens citent beaucoup d'ouvrages de Caton, car outre plus de cent cinquante oraisons qu'on avoit de lui, il avoit fait un *Traité de la discipline militaire*, des livres d'origines, où il expliquoit l'origine des villes d'Italie; mais dans cet ouvrage il n'y avoit que deux livres sur cette matiere, les cinq autres étoient proprement l'histoire du peuple Romain, & surtout le détail de la première & de la seconde guerre Punique.

Car il a fait un *Traité de la chose rustique*.] C'est le seul de ses ouvrages qui nous soit resté; nous n'avons des autres que quelques fragmens. Dans lequel il enseigne la maniere de faire des gâteaux, & les moyens de conserver les fruits toute l'année.] Il enseigne à faire plusieurs différentes sortes de gâteaux, & la maniere de conserver les fruits, il n'y a point de détail de toute l'économie rustique où il n'entre; il va jusqu'à

## CATON LE CENSEUR. 397

du voisinage, & il passoit joyeusement le tems avec eux, en se montrant homme de très-bonne & très-agréable compagnie, non-seulement à ceux de son âge, mais encore aux jeunes gens; comme ayant une grande experience du monde, & ayant vû par lui-même, & entendu des autres une infinité de choses curieuses, que l'on écoutoit avec plaisir. Il étoit persuadé que la table étoit un des moyens les plus propres à faire naître l'amitié. A la sienne les propos les plus ordinaires étoient les éloges des bons & braves Citoyens, & jamais on ne disoit un seul mot des méchans & inutiles, Caton ne souffrant pas qu'on en parlât à sa table ni en bien ni en mal, & en éloignant toujours l'occasion.

*La table, un des moyens les plus propres à concilier l'amitié.*

*Quels étoient les propos qu'on tenoit à la table de Caton.*

On prétend que le dernier service qu'il rendit au public dans son ministere, ce fut la ruine de Carthage. Veritablement celui qui acheva ce grand ouvrage, ce fut le jeune Scipion; mais il ne l'acheva que par le conseil, & à la poursuite de Caton surtout, qui fit entreprendre cette troisième guerre Punique, & en voici le sujet: Les Carthaginois, & Massinissa, Roy de Numidie, se faisoient une cruelle guerre. Caton fut envoyé en Afrique pour connoître de leurs differends. Massinissa étoit de pere en fils ami des Romains, & les Carthaginois étoient devenus leurs Alliez de-

*Caton fit entreprendre la troisième guerre Punique.*

donner la méthode d'engraisser les oyes, la volaille, les pigeons; & tout cela est traité avec un style court, serré, précis & très-convenable.

D d d iij

## 398 CATON LE CENSEUR.

puis leur défaite par le grand Scipion , qui dans le traité de paix fait avec eux , leur avoit ôté une grande partie de leur Empire , & imposé un gros tribut.

*État où Caton trou-  
va Carthage , après  
ses malheurs.*

*Agées réflexions que  
fit Caton sur cet  
état.*

*Dans l'espace de  
cinquante ans , qu'il  
y a depuis la seconde  
guerre Punique jus-  
qu'à la troisième.*

Caton , en arrivant à Carthage , ne trouva pas cette ville dans l'état où les Romains la croyoient, épuisée d'hommes & d'argent , affoiblie & humiliée ; au-contre il la trouva remplie d'une florissante jeunesse , pleine d'or & d'argent , fournie d'un prodigieux amas de toutes sortes d'armes, & d'un riche appareil de guerre, & si fiere & si pleine de confiance dans tous ces grands préparatifs, qu'il n'y avoit rien de si haut à quoi elle ne portât son ambition & ses esperances. Il vit bien d'abord que les Romains n'avoient pas le tems de penser à ajuster & à terminer les differends des Carthaginois & des Numides , & que s'ils ne se rendoient promptement maîtres de cette place , qui étoit leur ancienne ennemie , qui de plus avoit le cœur gros & plein de ressentiment de tout ce qu'on lui avoit fait , & qui en si peu de tems s'étoit , non-seulement rétablie, mais aggrandie d'une maniere incroyable, ils alloient retomber dans leurs premiers dangers.

*Qui dans le traité de paix fait avec eux, leur avoit ôté une grande partie de leur Empire, & imposé un gros tribut.] Il les avoit obligés à livrer toute leur flotte, il avoit fait donner à Massinissa une partie du Royaume de Syphax,* & il leur avoit fait payer dix mille talens , trente millions. Cette paix , qui mit fin à la seconde guerre Punique , fut faite la troisième année de l'Olymp. 144. deux cens ans avant la naissance de N. S.

## CATON LE CENSEUR. 399

Il s'en retourna donc très - promptement , & déclara au Senat , *que tous les malheurs, & toutes les défaites des Carthaginois n'avoient pas tant épuisé leurs forces que consumé leur folie & leur imprudence ; que par toutes les guerres, que les Romains leur avoient faites, ils couroient risque de les avoir rendu, non plus foibles, mais plus aguerris. Que les combats contre les Numides n'étoient qu'un essai & qu'un exercice pour se préparer à ceux qu'ils meditoient contre les Romains, & que la paix, & tous les traitez qu'on avoit avec eux, n'étoient de leur côté qu'un vain nom & qu'une surseance d'armes pour attendre le tems qui leur conviendrait.* On ajoute qu'en finissant ces mots, il jetta aux pieds du Senat des figues de Libye qu'il avoit dans le pan de sa robe, & que comme les Senateurs admiroient leur beauté & leur grosseur, il leur dit, *la terre qui porte ce beau fruit n'est qu'à trois journées de Rome.*

*Grand sens de Caton dans la declaration qu'il fait au Senat.*

Mais ce qu'il y a de plus fort, c'est que dans quelqu'autre affaire que ce fût qu'on lui demandât son avis, après avoir opiné, il ne manquoit jamais d'ajouter ce refrain, *& je suis d'avis de ruiner Carthage.* Publius Scipion, surnommé Nasica, s'opiniâtroit à dire & à soutenir le contraire, & finissoit tous ses avis par ces mots, *& je suis d'avis de laisser Carthage debout.* Il y a de l'apparence que ce grand homme, voyant que le peuple étoit d'une insolence, qui lui faisoit commettre toutes sortes d'excès, qu'enflé de ses prosperitez, & plein d'orgueil, il ne pouvoit être retenu par le Senat même, & que sa puissance étoit parvenue à un

*Refrain que Caton ajoutoit toujours quand il opinoit dans le Senat.*

*Pourquoi Scipion Nasica vouloit qu'on laissât Carthage debout.*



## 400 CATON LE CENSEUR.

point qu'il étoit en état d'entraîner par force la ville dans tous les partis qu'il voudroit embrasser, il vouloit leur laisser la crainte de Carthage comme un frein pour moderer, & pour reprimer leur audace. Car il voyoit que les Carthaginois étoient trop foibles pour subjuguier les Romains, & qu'ils étoient aussi trop forts pour en être méprisés.

*Pourquoi Caton s'opiniâtroit à vouloir qu'on ruinât Carthage, & il l'emporta.*

Caton de son côté trouvoit que pour un peuple déjà forcené de sa grande puissance, & qu'une licence sans bornes précipitoit dans toutes sortes d'égaremens, il n'y avoit rien de plus dangereux que de lui laisser, pour ainsi dire, pendre sur sa tête une ville toujours puissante, & alors devenue prudente & sage, comme châtiée & instruite par ses malheurs, & de ne pas lui ôter entierement toute crainte du dehors, lorsqu'on lui laissoit au dedans tous les moyens de se porter à tous les excès, & de commettre les fautes les plus terribles. Et voilà comme l'on dit que Caton procura cette troisième & dernière guerre contre les Carthaginois. Elle étoit à peine commencée qu'il mourut, après avoir prophétisé qui seroit le personnage qui la termi-

*Elle étoit à peine commencée, qu'il mourut.] Il mourut la première, ou la seconde année de cette guerre; & par conséquent s'il étoit né la dernière année de l'Olymp. 136. il n'avoit que quatre-vingt-deux ou trois ans la seconde année de l'Olymp. 157. où il mourut. Par conséquent ce que Plutarque a dit,*

*pag. 370. qu'il avoit quatre-vingt-dix ans quand il accusa Servilius Galba, ne peut être vrai; car selon cette tradition il seroit né à la fin de l'Olymp. 131. & il auroit eu plus de vingt-cinq ou vingt-six ans à sa première campagne, contre ce que Plutarque a dit qu'il n'en avoit que dix-sept.*

*neroît*

## CATON LE CENSEUR. 401

neroit glorieusement. C'étoit alors un jeune homme qui commandoit à cette guerre mille hommes de pied, & qui avoit déjà donné de grandes preuves de prudence & de courage.

*Scipion Emilien ,  
fils de Paul Emile.*

Quand les nouvelles de ses premières actions furent portées à Rome, Caton les entendant, s'écria, *c'est le seul qui ait du sens, les autres ne sont que des ombres vaines.* Ce second Scipion, car c'est lui dont on parloit, assura bientôt par ses grands exploits la vérité de cette prophétie.

*C'est un vers d'Homere. V. les remarques.*

Caton ne laissa de sa seconde femme qu'un fils, à qui il donna le surnom de Salonien, du nom de son ayeul maternel, & un fils de son fils du premier lit, qui étoit déjà mort. Caton le Salonien mourut Préteur, il laissa un fils appelé Marc, qui parvint à la dignité Consulaire, & il fut l'ayeul de Caton le Philosophe, l'homme de son tems qui eut le plus de vertu & le plus de réputation.

*Il fut Consul la troisieme année de l'Olymp. CLXXI. 37. ans après la mort de son ayeul.*

*C'est le seul qui ait du sens, les autres ne sont que des ombres vaines.* ] C'est un vers d'Homere du x<sup>e</sup>. liv. de l'Odyssée, où Circé déclare à Ulysse, qu'il faut qu'il aille aux enfers consulter l'ame de Tiresias, qui est, dit-elle, le seul qui ait du sens; les autres auprès de lui ne sont que des ombres vaines. Il n'y a point de plus grande louange que celle que Caton donne ici au jeune Scipion, en lui appliquant ce vers.

losophe.] Cela doit se rapporter à Caton le Salonien, & non pas à son fils Marc; car Caton le Salonien fut l'ayeul de Caton d'Utique, qui étoit fils de Marc; car voici sa Généalogie.

Caton le Censeur.

|  
Caton le Salonien.

|  
Marc Caton, qui fut Consul.

|  
Caton d'Utique.

*Et il fut l'ayeul de Caton le Phi-*

# LA COMPARAISON

de Caton & d'Aristide.

**A**PRE'S que l'on a recueilli tout ce que l'on a conservé de plus digne de memoire de ces grands hommes, si l'on compare la vie de l'un à celle de l'autre, on n'y trouve pas une difference bien notable & bien sensible, car cette difference est obscurcie & comme effacée par des conformitez & par des ressemblances qui sautent aux yeux. Mais s'il faut les distinguer par une comparaison détaillée, comme on distingue des poëmes & des tableaux, on trouve d'abord que ce qu'ils ont de commun l'un & l'autre, c'est qu'ils ne se sont pas poussez dans le gouvernement & dans la réputation par des moyens qu'ils eussent de leur famille, mais par leur propre vertu, par leur sagesse, & par leur grande capacité.

*Ce que Caton & Aristide ont de commun.*

*Premier avantage que Caton a sur Aristide.*

Il est vrai qu'Aristide, Athenes n'étant pas encore alors bien puissante, & les Orateurs & les Gouverneurs du peuple n'ayant pas beaucoup d'avantage les uns sur les autres du côté des ri-

*Il est vrai qu'Aristide, Athenes n'étant pas encore alors bien puissante, & les Orateurs & les Gouverneurs du peuple.] Voilà déjà un grand avantage que Caton a sur Aristide, il n'étoit pas si difficile à ce dernier de s'avancer dans une ville, où il n'avoit*

*que des rivaux peu puissans, & qui n'avoient sur lui aucun avantage; au lieu que cela étoit très-difficile à Caton, qui avoit pour concurrens les plus considerables de la République.*

## DE CATON ET D'ARISTIDE. 403

chesses, trouva plus de facilité à s'avancer, & à acquérir de la réputation. Car le premier état, le premier rang, étoit de ceux qui avoient de revenu annuel cinq cens mesures, tant en grains qu'en choses liquides; le second rang étoit celui des Chevaliers, qui en avoient trois cens, & le troisième enfin étoit de ceux qui en avoient deux cens, & qu'on appelloit *Zeugites*. Au lieu que Caton, sorti d'une petite ville & nourri dans une vie rustique, alla se jeter comme dans une mer sans fond, ni rive, je veux dire dans le gouvernement de la ville de Rome, qui ne recevoit plus des Chefs comme les Curius, les Fabrices, & les Hostilius. Car elle n'appelloit plus les pauvres & les laboureurs de leur bêche & de leur charruë au Tribunal, pour les établir Conducteurs & Gouverneurs de sa République; mais elle étoit déjà accoutumée à regarder à la noblesse des maisons, aux richesses, aux distributions de deniers, & aux brigues qu'on faisoit pour parvenir aux premières charges, & alors, déjà enflée de sa grandeur & de sa puissance, elle se plaisoit à voir une foule de candidats s'empressez à lui faire la cour pour obtenir ses suffrages. Et ce n'étoit pas la même chose d'avoir pour concurrent un Themistocle, qui n'étoit distingué ni par sa naissance, ni par ses richesses, car il étoit fils d'un des moindres Citoyens d'Athènes, & tout le bien qu'il avoit quand il commença à se jeter dans les affaires de la République, ne montoit tout au plus qu'à quatre ou

*Aristide trouva plus de facilité à s'avancer que Caton, & pourquoi.*

*Rome déjà corrompue du sens de Caton.*

E e e ij

*A quatre ou cinq mille écus.*

*Le seul support de Caton, ce fut une langue toujours libre.*

cinq talens, ou d'avoir à disputer la première place avec un Scipion l'Africain, avec un Servilius Galba, ou avec un Quintius Flaminius, & sans autre support, ni autre appui qu'une langue libre & toujours prête à parler pour la raison & pour la justice..

*Autre avantage de Caton sur Aristide.*

De plus Aristide à la bataille de Marathon, & ensuite à celle de Platées, ne fut que le dixième Général; au lieu que Caton fut élu un des deux Consuls sur une foule de compétiteurs, & ensuite un des deux Censeurs, malgré les ardues poursuites de sept concurrens, qu'on lui avoit opposés, & qui étoient des premières & des plus illustres maisons de Rome..

*Troisième avantage de Caton sur Aristide.*

Il faut dire encore qu'Aristide dans toutes ses victoires ne remporta jamais le premier honneur, car à la bataille de Marathon le premier prix fut adjugé à Miltiade, à celle de Salamine, il fut dé-

*De plus Aristide à la bataille de Marathon, & ensuite à celle de Platées, ne fut que le dixième Général.]* Second avantage que Caton eut sur Aristide, c'est que les Athéniens donnerent à Aristide neuf Collègues, quand ils l'éluèrent Général, & que les Romains nommerent Caton Consul, & ensuite Censeur, quoique ces deux charges ne donnassent qu'un Collègue. Ainsi il semble que la confiance des Romains pour Caton ait été plus grande, que celle des Athéniens pour Aristide. Mais quant à ce point,

la forme du gouvernement y peut avoir autant de part, que les raisons politiques.

*Il faut dire encore qu'Aristide dans toutes ses victoires, ne remporta jamais le premier honneur.]*

Troisième avantage de Caton sur Aristide. Celui-ci eut des concurrens qui lui disputèrent la gloire du gain de ses batailles, au lieu que Caton eut toujours le principal honneur dans ses combats, non-seulement pendant qu'il fut Général, mais lorsque même qu'il étoit Tribun de soldats.

## DE CATON ET D'ARISTIDE. 405

feré à Themistocle, & à celle de Platées, Herodote même assure que cette éclatante victoire fut l'ouvrage de Pausanias. Et non-seulement Aristide ne remporta pas le premier honneur, mais le second même lui fut disputé par les Sophanes, les Aminias, les Callimaques, & les Cynegires, qui se distinguèrent au-dessus de tous les autres dans tous ces combats; au lieu que Caton prima toujours & dans les combats & dans les conseils, non-seulement pendant son Consulat à la guerre d'Espagne, mais n'étant encore que simple Tribun de mille hommes de pied, sous les ordres d'un autre qui étoit Consul, & qui commandoit l'armée; il remporta seul la gloire de cette grande victoire. Car il ouvrit les passages aux Romains contre Antiochus, & par un long circuit, il porta par les derrières la guerre à ce Roy, qui plein de confiance en la bonté de son poste, ne voyoit que devant lui, & ne regardoit que le front de ses retranchemens. Cette victoire, qui fut visiblement l'ouvrage de Caton, chassa l'Asie de la Grece, & ouvrit ensuite les portes de cette Asie à Scipion.

*Quatrième avantage de Caton sur Aristide.*

Caton & Aristide furent donc tous deux également invincibles à la guerre; mais dans le gouvernement de la République Aristide eut du dessous, ayant été banni du ban de l'Ostracisme par

*Mais dans le gouvernement de la République, Aristide eut du dessous.]* Quatrième avantage de Caton sur Aristide. Celui-ci ne peut se soutenir contre Themis-

tocle, qui le fit chasser, au lieu que Caton se maintint contre tous les plus grands & les plus puissans de Rome, & cela par sa seule éloquence.

E e e iij.

*Cinquième avan-  
tage de Caton sur  
Aristide.*

les menées de Themistocle, qui le supplanta; au lieu que Caton, quoiqu'il eût pour ennemis, & pour Antagonistes tous les plus grands & les plus puissans de Rome, & que comme un généreux Athlete il eût toujours jusqu'à sa dernière vieillesse de nouveaux combats à soutenir, il se maintint toujours ferme & inébranlable. Souvent accusé devant le peuple, & souvent accusateur, il ne fut jamais condamné, & fit condamner la plupart de ses adversaires, n'ayant d'autre rempart de sa vie, ni d'autres armes offensives & défensives que son éloquence, à laquelle il est bien plus juste d'attribuer la cause de ce qu'il n'a rien souffert contre sa dignité, que de l'imputer à la fortune, ou au bon genie qu'il avoit pour protecteur. C'est un grand outil que l'éloquence; Antipater le sentoît bien, car il rend ce témoignage à Aristote dans ce qu'il a écrit après sa mort, qu'avec toutes les autres grandes qualitez que possédoit ce Philosophe, il avoit encore celle de persuader tout ce qu'il vouloit.

*Un grand outil que  
l'éloquence.*

*Grand témoignage  
rendu à l'éloquence  
d'Aristote par Anti-  
pater.*

*La vertu politique,  
la plus grande que  
l'homme puisse ac-  
quérir.*

*Economie, partie  
de la vertu politique.*

C'est une chose avouée de tout le monde, que la vertu politique, c'est-à-dire, l'art de gouverner les villes & les Royaumes, est la plus grande & la plus parfaite que l'homme puisse acquérir, & la plupart conviennent que l'économie n'est pas

*Et la plupart conviennent que  
l'économie n'est pas une des moi-  
ndres parties de cette vertu.] Cela  
ne peut pas être revoqué en  
doute. Les richesses étant un des*

moyens qui peuvent le plus contri-  
buer au salut ou à la perte des  
Etats, l'art qui enseigne à les  
regir, & qui est celui qu'on ap-  
pelle *économique*, est sans con-

une des moindres parties de cette vertu. En effet, la ville, qui n'est qu'un assemblage de maisons, & qui fait un tout de plusieurs parties ramassées, n'est forte & puissante dans son total, qu'autant que sont forts & puissans tous les membres qui la composent. Aussi Lycurgue, en chassant de Sparte l'or & l'argent, & en y introduisant à leur place une monnoye de fer, & de fer gâté & corrompu, n'eut point en vûe de faire renoncer les Citoyens à l'économie, mais seulement de retrancher le luxe & l'amour des richesses, comme des abcès enflammez, afin qu'ils eussent tous abondamment les choses utiles & nécessaires. Et par ce sage établissement il montra autant & plus qu'aucun autre Législateur sa grande prévoyance, car il fit voir qu'il ne craignoit pas moins pour la République le pauvre & le nécessaire qui n'avoit ni feu ni lieu, que l'opulent & le superbe.

*Une ville n'est puissante qu'autant que sont puissans les membres qui la composent.*

*Les pauvres & les nécessaires ne sont pas moins à craindre pour les villes que les opulens & les superbes, l'histoire en fournit des exemples.*

Il semble donc que Caton ne fut pas moins bon pere de famille, que bon & sage Gouverneur

redit une partie de l'art de la politique; & il n'en est pas une des moindres parties, puisqu'il ne faut pas une mediocre prudence pour tenir sur cela le juste milieu, & pour bannir d'un Etat la pauvreté, & la trop grande opulence.

*Il semble donc que Caton ne fut pas moins bon pere de famille, que bon & sage Gouverneur.] On croiroit d'abord que Plutarque donne encore ici l'avantage à Caton sur Aristide, parce que*

Caton augmenta son bien, & qu'Aristide mourut pauvre; mais la suite va faire voir que la pauvreté d'Aristide est plus honorable que la richesse de Caton. Car la richesse de Caton ne fut pas toujours acquise par des voyes bien honnêtes & bien pures, puisque l'usure & l'avarice y eurent beaucoup de part; & la pauvreté d'Aristide ne venoit point de paresse, mais étoit l'effet de sa magnanimité.



de ville, car il augmenta son bien, & il enseigna aux autres l'économie & l'agriculture par les Traitez qu'il en a composez, & qui sont remplis de préceptes très-excellens & très-utiles. Mais Aristide par sa pauvreté a diffamé & rendu odieuse la justice même, comme la ruine des maisons, la source de la pauvreté, & comme celle qui est beaucoup plus utile aux autres qu'à ceux qui la possèdent. Cependant Hesiode nous dit plusieurs belles choses pour nous exhorter en même-tems à la justice & à l'économie, & il n'en veut qu'à la paresse, qu'il regarde seule comme la source de l'injustice. Et c'est à quoi s'accorde parfaitement ce passage d'Homere, *je n'ai aimé ni le travail, ni le labourage, ni l'économie domestique, qui donne les moyens de nourrir & d'élever ses enfans, mais j'ai aimé les vaisseaux bien équipés, les guerres, les javelots, les flèches.* Ce Poète nous enseignant par-là que ceux qui négligent l'économie & le soin de leur maison, tirent ordinairement leur entretien de la

*Fausse opinion que le peuple a de la justice.*

*Dans son ouvrage des œuvres & des jours, sont remplis d'excellens préceptes.*

*Paresse, source de l'injustice.*

*Passage d'Homere.*

*Explication de ce passage.*

*Et il n'en veut qu'à la paresse,]* Plutarque a en vûe ici ce vers d'Hesiode, qui renferme un grand sens.

*Ἐργὸν δ' ἐδὴν ὀνειδός, ἀργίῳ δὲ τ' ὀνειδός.*

*Ce n'est pas le travail qui est honteux, mais c'est la paresse qui est une grande honte.*

*Et c'est à quoi s'accorde parfaitement ce passage d'Homere.]* Ce passage est du XIV<sup>e</sup>. liv. de l'Odyssée, où Ulysse raconte à

Eumée ses feintes aventures. Le précepte que Plutarque en tire, fait voir que des narrations les plus simples de ce Poète, on en peut tirer des choses très-utiles pour les mœurs.

*Tirent leur entretien de la violence & de l'injustice.]* Cela est certain; quand on a dissipé son bien par la paresse ou par les débauches, on y supplée d'ordinaire par l'injustice & par la violence. Il y a peu de gens

**violence**

## DE CATON ET D'ARISTIDE. 409

violence & de l'injustice. Car ce que les Medecins disent de l'huile, qu'elle est très-bonne aux parties exterieures du corps, & très-mauvaise aux parties interieures, on ne sçauroit le dire de la justice, & il n'est pas vrai que le juste est utile seulement aux autres, & qu'il est inutile à lui-même & aux siens. Mais il semble que la politique d'Aristide étoit très-défectueuse de ce côté-là, s'il est vrai, comme la plupart le disent, qu'il n'ait pas eu la prévoyance de laisser de quoi doter ses filles, & de quoi se faire enterrer.

*Huile n'est bonne qu'aux parties exterieures du corps.*

*Il n'en est pas de même de la justice.*

On voit la maison de Caton subsister jusqu'à la quatrième génération, & fournir des Consuls & des Généraux d'armée à Rome, car ses petits-fils, & les enfans de ses petits-fils furent élevez aux premieres dignitez. Mais les descendans d'Aristide qui avoit gouverné si long-tems les Grecs, se trouverent réduits à une si grande & si extrême indigence, qu'elle obligea les uns à faire les devins & les diseurs de bonne aventure pour gagner leur vie, réduisit les autres à vivre de quêtes que l'on faisoit pour eux, & ne laissa aux uns ni aux autres les moyens de penser, ni d'exécuter rien de grand, & qui répondît à la réputation de ce grand homme.

*Extrême misere des descendans d'Aristide.*

Il est vrai que quant à ce point il peut fournir un grand sujet de dispute; car il est certain que la que la vertu fasse triompher de *ce côté-là.* ] Bien-loin d'être défectueuse, elle étoit très-grande

*Mais il semble que la politique d'Aristide étoit très-défectueuse de* & très-noble, & Plutarque en va dire les raisons.

**Tome III.**

**Fff**

*Quelle est la pauvreté honteuse, & la pauvreté honorable.*

pauvreté n'est pas honteuse par elle-même, mais seulement quand elle est une preuve de paresse, d'intemperance, de prodigalité, & de folie. Et au-contraire quand elle se trouve dans un homme sage, laborieux, juste, vaillant, & qui s'étant rendu toutes les vertus familières, gouverne bien un Etat, c'est un signe de magnanimité, & de grandeur de courage. Car il est impossible de faire de grandes choses, quand on pense petitement, & d'assister plusieurs personnes qui ont besoin, quand on a soi-même besoin d'une infinité de choses. Et la plus grande provision que l'on puisse faire pour bien gouverner, ce n'est pas la richesse, mais la suffisance honnête, qui en nous empêchant de désirer les choses superflues, & de travailler à les acquérir, nous laisse le loisir de nous occuper uniquement des affaires publiques. Dieu ne manque de rien absolument, & n'a besoin de rien. Il en est ainsi à proportion de l'homme vertueux, plus il sçait réduire & diminuer ses besoins, plus il est parfait, & plus il approche de Dieu-même.

*La plus grande provision qu'un homme d'Etat puisse faire pour bien gouverner.*

*Dieu n'a besoin de rien.*

*Plus l'homme diminue ses besoins, plus il est parfait.*

*Et la plus grande provision que l'on puisse faire pour bien gouverner, ce n'est pas la richesse, mais la suffisance.* ] Tout ce que Plutarque dit ici est indubitable, mais on auroit bien de la peine à le persuader à notre siècle, où l'amour des richesses a tout corrompu. Nous y avons pourtant vu de grands hommes, qui, comme Aristide, ont résisté à cette passion, & qui, après avoir bien

servi ont eu l'honneur de mourir pauvres.

*Il en est ainsi à proportion de l'homme vertueux, plus il sçait réduire & diminuer ses besoins, plus il est parfait, & plus il approche de Dieu-même.* ] Ce sont trois lignes toutes d'or. Ce ne sont que nos besoins qui nous rendent foibles, infirmes, dépendans, esclaves.

## DE CATON ET D'ARISTIDE. 411

Car comme le corps bien formé & bien constitué pour la santé, n'a besoin ni d'habits superflus, ni d'une nourriture extraordinaire, il en est de même d'une vie & d'une maison saines, peu de chose, & ce qu'il y a de plus commun suffit pour les entretenir. En un mot il faut que les richesses soient proportionnées aux besoins, car celui qui amasse beaucoup de bien, & qui n'en dépense que peu, n'a pas ce qui suffit. Mais si tout ce qu'il a amassé avec tant de soin, il ne le dépense point, parce qu'il n'en a pas besoin, & que son desir ne l'y porte pas, il est vain; & s'il en a besoin, & que par avarice, & par mesquinerie il s'empêche d'en jouir, il est misérable.

*Les besoins sont la mesure des richesses.*

Et sur cela je demanderois volontiers à Caton lui-même, si la richesse consiste dans la jouissance, pourquoi fait-il si fort le fier d'avoir amassé tant de bien lorsqu'il en a dépensé si peu? Et si c'est une très-belle chose, comme ce l'est en effet, de se contenter du pain le plus commun, & tel qu'on le trouve, de boire le même vin que ses ouvriers & ses domestiques, de n'avoir besoin d'étoffes de pourpre, ni pour ses meubles, ni pour ses habits, & de ne rechercher point une maison blan-

*En un mot il faut que les richesses soient proportionnées aux besoins.] On peut voir sur cela l'article premier du Manuel d'Épictète, & le Commentaire de Simplicius. Hierocles a fort bien dit, que les richesses n'ont été*

*inventées, que comme un secours pour le corps, & qu'on les a appelées par cette raison d'un mot qui marque qu'elles doivent servir aux besoins du corps. Sur le xxxix<sup>e</sup>. vers de Pythagore.*

Fffij

## 412 COMPARAISON

chie & crépie, ni Aristide, ni Epaminondas, ni Manius Curius, ni Fabrice, n'ont donc manqué à rien qui fût de leur devoir, quand ils ont négligé d'acquérir des biens, dont ils condamnoient & méprisoient l'usage. Car il n'étoit pas nécessaire à un homme, qui trouvoit les raves un mets délicieux, & qui prenoit plaisir à les faire cuire lui-même, pendant que sa femme de son côté pétriffoit son pain, il n'étoit pas nécessaire, dis-je, de se tant tourmenter, de parler si souvent de mailles & de deniers, & d'écrire & d'enseigner par quels moyens on peut devenir très-promptement riche. Car le simple & ce qui suffit, est très-considérable, en ce qu'il détourne le desir & la pensée de ce qui est superflu.

*Le simple, & ce qui suffit, en quoi considérables.*

C'est surquoi on rapporte qu'Aristide dans le plaidoyer qu'il fit pour son cousin Callias, dit, *que d'avoir honte de la pauvreté, cela convenoit à ceux qui étoient pauvres malgré eux; mais, qu'à ceux qui l'étoient volontairement & par choix, il leur convenoit de s'en glorifier.* Car il est ridicule de penser que la pauvreté d'Aristide fût l'effet de son imbecillité & de sa paresse, puisqu'il lui étoit très-facile, sans rien faire de honteux, & en retenant seulement la dépouille d'un des Barbares, ou en se rendant maître d'un seul de leurs pavillons, de devenir tout d'un coup très-riche. En voilà assez sur ce sujet.

*Qui sont ceux qui doivent rougir ou se glorifier de la pauvreté.*

*Combien il étoit aisé à Aristide de s'enrichir.*

*Exploits de Caton inférieurs à ceux d'Aristide.*

Quant aux faits d'armes, qu'ils ont exécutés l'un & l'autre en commandant en chef, ceux de

## DE CATON ET D'ARISTIDE. 413

Caton n'ont presque rien ajouté à la grandeur de Rome, qui étoit déjà très-grande; mais dans ceux d'Aristide on trouve les victoires les plus belles, les plus éclatantes, & les plus glorieuses qui aient jamais été remportées par les Grecs, celle de Marathon, celle de Salamine, celle de Platées. Et il n'est pas raisonnable de comparer ni Antiochus à Xerxes, ni toutes ces villes qui furent prises & rasées en Espagne, à tant de milliers de Barbares, qui furent taillez en pieces sur terre; ou défaits sur mer. Et dans toutes ces actions Aristide ne fut inferieur à aucun des autres Grecs à bien servir & à bien payer de sa personne, mais la gloire & la couronne de ces grands succès, comme l'or & l'argent qui y furent pris, il les ceda à ceux qui en avoient plus grand besoin que lui, parce que dans tout cela il avoit sur eux un grand avantage.

*Aristide cede aussi  
autres la couronne de  
ses grands succès.*

Pour moi je ne blâmerai point Caton de ce

*Vanité de Caton  
qui se levoit toujours.*

*Mais dans ceux d'Aristide, on trouve les victoires les plus belles, les plus éclatantes.]* Ainsi Aristide a l'avantage sur Caton du côté des exploits de guerre, comme il l'a du côté de la magnanimité & du mépris des richesses.

*Il n'est pas raisonnable de comparer ni Antiochus à Xerxes.]* Il rend ici raison de la préférence qu'il donne à Aristide pour la guerre. Xerxes étoit un ennemi bien autrement redoutable à la Grece, qu'Antiochus ne l'étoit à l'Italie; & il n'y a nulle com-

paraïson entre ces quatre cens villes ou bourgades rasées en Espagne, & ces milliers de Barbares défaits sur terre & sur mer.

*Mais la gloire & la couronne de ces grands succès, comme l'or & l'argent qui y furent pris, il les ceda à ceux.]* Ce tour de Plutarque est très-beau. Ce qui est plus glorieux que la victoire même, c'est d'en ceder la couronne & le prix à ses Collegues, car cette générosité ne peut venir que d'un grand fond de richesse.

Fff üj

qu'il se vantoit toujours, & qu'il se préféreroit toujours à tous les autres, quoiqu'il ait dit lui-même dans un certain Traité, *que de se louer soi-même comme de se blâmer, c'étoit toujours une chose très-importune & très-ridicule.* Je dirai seulement qu'il me semble que celui qui se loue à tout propos, n'est pas si parfait dans la vertu, que celui qui n'a pas besoin que les autres même le louent. Car la modestie est ce qui contribuë le plus à inspirer la douceur nécessaire à ceux qui gouvernent; & au contraire l'orgueil rend toujours difficile & chagrin, & attire inmanquablement la haine & l'envie. Ce vice fut toujours inconnu à Aristide, au lieu que Caton en fut fort taché. Aristide, en servant & favorisant lui-même Themistocle son ennemi capital, pour le faire parvenir aux premières charges, & en lui servant, pour ainsi dire, de garde pendant qu'il fut Général, releva la ville d'Athenes; & Caton, en s'opposant toujours à Scipion, empêcha & ruina presque son expedition contre les Carthaginois, dans laquelle fut défait Annibal, ce terrible ennemi des Romains, qui jusques-là avoit été invincible. Et enfin, en faisant naître par ses cabales & ses intrigues de nouveaux soupçons, & en semant de nouvelles calomnies,

*La modestie inspire la douceur, & l'orgueil rend chagrin & difficile.*

*Autre grand avantage d'Aristide sur Caton.*

*Aristide en servant & en favorisant lui-même Themistocle son ennemi capital.]* Voici encore un avantage très-considérable qu'Aristide a sur Caton; c'est qu'en servant son ennemi capi-

tal, il releva la ville d'Athenes, au lieu que Caton pensa ruiner Rome, pour ruiner son ennemi. Et pour un homme d'Etat il n'y a pas de plus grande honte.

# DE CATON ET D'ARISTIDE. 415

il fit tant qu'il le chassa lui-même de Rome, & fit condamner son frere Lucius pour crime de peculat.

Pour ce qui est de la temperance, que Caton a tant vantée, & à laquelle il donne de si grands éloges, Aristide l'a toujours conservée veritablement pure & nette de tout soupçon; au lieu que Caton, par son second mariage, par ce mariage si indigne de lui, & si fort hors d'âge, a donné grand sujet de l'accuser d'avoir manqué de cette vertu. En effet étant déjà si vieux, & ayant un fils déjà marié, & sa belle-fille chez lui, de s'être remarié, & remarié à la fille de son Greffier, à la fille d'un pere aux gages du public, cela n'est ni beau, ni honnête. Mais soit qu'il l'ait fait par un appetit de volupté, ou par un esprit de colere & de vangeance pour punir son fils d'avoir regardé de mauvais œil sa servante qu'il entretenoit, l'action & le prétexte sont également honteux & indignes. Et quant au discours qu'il tint à son fils pour justifier son mariage, c'est un discours ironique & moqueur, qui n'a nulle ombre de verité. Car s'il vouloit avoir des enfans aussi gens de bien que celui-là, il devoit donc épouser une fille de noble maison, s'y prendre de meilleure heure, ne pas se contenter d'entretenir une fille de mauvaise

*Aristide infiniment  
superieur à Caton du  
côté de la temperan-  
ce.*

*Beau jugement de  
Plutarque.*

*Pour ce qui est de la temperance* vigilante & incorruptible de  
*que Caton a tant vantée.]* Der- toutes les vertus.  
nier avantage qu'Aristide a sur  
Caton, c'est la temperance, ou  
la continence, qui est la garde

*Par ce mariage si indigne de lui,  
& si fort hors d'âge, a donné grand  
sujet de l'accuser d'avoir manqué*



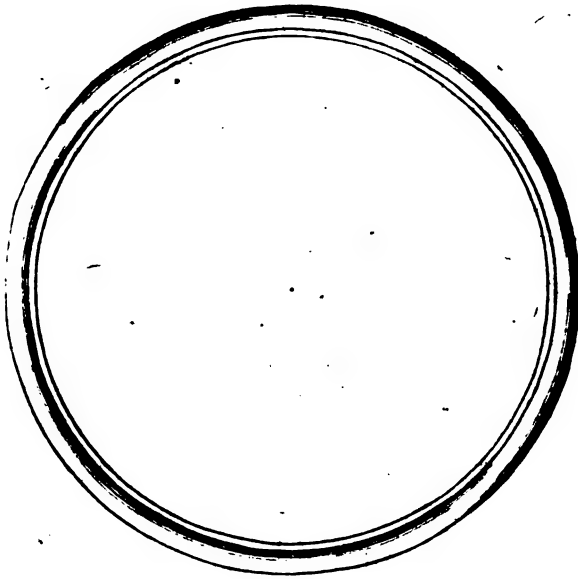
#### 416 COMPARAISON, &c.

vie, pendant que ce commerce put être caché, & quand il fut découvert, ne pas s'oublier jusqu'à faire son beau-pere de celui à qui il pouvoit bien commander, mais auquel il ne pouvoit s'allier sans honte.

*de cette vertu.]* Il en a donné un servante, & c'est ce que Plutarque plus grand sujet encore par le que devoit encore plus relever. commerce qu'il avoit avec sa

*Fin de la vie de Caton.*

PHILOPOEMEN:



## PHILOPOEMEN.



**L** y avoit à Mantinée un homme nommé Cassandre, qui étoit d'une des premières maisons de la ville, & un des plus puissans parmi les Citoyens; mais étant tombé dans quelque malheur, & obligé de quitter sa patrie, il se retira à Megalopolis, à cause surtout du pere

*Ville d'Arcadie;  
comme Mantinée.*

*Il y avoit à Mantinée un homme nommé Cassandre.] Dans quelques exemplaires il est nommé Cleandre; & c'est le nom que lui donne Pausanias. Il est étonnant qu'on n'ait pas plus de connois-*

*sance d'un homme qui avoit élevé Philopœmen.*

*Mais étant tombé dans quelque malheur.] Apparemment il avoit commis quelque meurtre; car en ces tems-là c'étoit la cause*

**Tome III.**

**G g g**

*Craugis, pere de  
Philopamen.*

de Philopœmen, qui avoit nom Craugis, homme très-généreux & très-magnifique en tout, & qui en particulier étoit lié avec lui d'une amitié fort étroite. Pendant que Craugis vécut, Cassandre fut fort bien traité chez lui, & partagea toute sa fortune; & après sa mort, pour marquer la reconnaissance qu'il conservoit de tous les bons offices qu'il en avoit reçus, & de l'hospitalité qu'il avoit si généreusement pratiquée à son égard, il prit soin d'élever lui-même son fils devenu orphelin, comme Homere dit qu'Achille fut élevé par Phoenix. Il s'appliqua d'abord à former ses mœurs & à lui donner une éducation véritablement noble & royale, & y réussit si bien, que l'enfant profitoit à vûe d'œil.

*Philopamen orphelin, est élevé par  
Cassandre de Man-  
tivée.*

*Les Précepteurs de  
Philopamen.*

Au sortir de l'enfance il fut mis entre les mains d'Ecdemus & de Demophanes, Citoyens de Megalopolis, & qui ayant été disciples d'Arcefilas dans l'école de l'Académie, appliquèrent plus qu'aucun des Philosophes de leur tems au gouvernement de la République, & au maniement des grandes affaires, tous les beaux préceptes que la Philosophie leur avoit donnez. Ces deux Philosophes délivrèrent leur patrie du Tyran Aristocrate.

*Grandes actions  
des deux Philosophes  
qui avoient été ses  
Précepteurs.*

ordinaire de ces exils volontaires, comme nous le voyons dans Homere.

*Au sortir de l'enfance il fut mis  
entre les mains d'Ecdemus & de  
Demophanes.] C'est-à-dire, que  
Cassandre étoit le Gouverneur,  
& qu'Ecdemus & Demophanes*

furent ses Précepteurs. Pausanias les nomme *Ecdelus* & *Megalophanes*. Ils étoient disciples d'Arcefilas, qui avoit fondé la moyenne Académie.

*Appliquèrent plus qu'aucun des  
Philosophes de leur tems au gou-  
vernement de la République tous*

deme, en lui suscitant des meurtriers, qui s'en défirent; ils aiderent Aratus à chasser le Tyran Nicocles, & à la priere des Cyreniens, qui étoient travaillez de troubles & de sédition, comme d'une maladie très-dangereuse, ils passerent la mer, établirent de bonnes loix dans leur ville, & reformerent entierement l'Etat. Mais parmi leurs plus beaux actes de vertu, ils mirent eux-mêmes au premier rang l'éducation de Philopoemen, comme ayant rendu par le secours de la Philosophie cet homme le bonheur commun de la Grece. Aussi comme on dit que les meres aiment plus leurs derniers enfans qu'elles ont sur l'âge, la Grece, comme ayant enfanté Philopoemen dans sa vieillesse, & après tous les grands personnages qu'elle avoit portez, l'aima singulierement, & elle augmentoit sa puissance à mesure qu'elle voïoit croître sa réputation. C'est pourquoi un Romain, pour le louer comme il meritoit, l'appella *le dernier des Grecs*, voulant dire par-là que la Grece n'avoit produit après lui aucun grand homme, aucun homme qui fût digne d'elle.

*L'éducation d'un grand homme est un des plus beaux actes de vertu, c'est le premier.*

*Un grand homme est le bonheur commun de tout son pays.*

*Philopoemen appelle le dernier des Grecs.*

Il n'étoit pas laid de visage, comme quelques-uns le disent, car nous voyons encore une de ses statues qui est dans le Temple de Delphes. Et

*Statue de Philopoemen se voyoit encore dans le Temple de Delphes du tems de Plutarque.*

*les beaux préceptes.]* Aussi est-ce le but de la véritable Philosophie, surtout de celle de Platon, qu'Arcefilas suivoit, de porter les hommes à servir leur patrie, & à se prêter à tous ceux qui ont besoin de secours.

*Il n'étoit pas laid de visage.]* Pausanias dit tout le contraire; car il assure qu'en grandeur & force de corps, il ne cedit à aucun homme du Peloponese, mais qu'il étoit laid de visage, τὸ ὃ αἰδὸς ὡς τοῦ προσώπου κακός; & ἡ

Ggg ij

*Avanture de Philopœmen.*

quant à la méprise de son hôtesse de Megare, on prétend qu'elle vint uniquement de sa facilité & de la simplicité dont il étoit vêtu, car cette femme ayant appris que le Général des Grecs alloit arriver chez elle, se tourmentoît, & s'empressoit pour lui préparer à souper, son mari par hazard n'étant pas alors au logis. Philopœmen arrive dans ce moment, couvert d'un manteau fort simple; elle le prit pour un de ses domestiques, ou pour quelque fourrier, qui venoit préparer son logement, & elle le pria de lui aider à faire la cuisine. D'abord Philopœmen sans autre façon jetta son manteau & se mit à fendre du bois. Sur ces entre-faites le mari revient, & ayant vû Philopœmen en cet état, car il le connoissoit : *Que faites-vous donc là, Seigneur Philopœmen*, lui dit-il ? *Rien autre chose*, lui répondit Philopœmen en son langage Dorique, *que porter la peine de ma mauvaise mine.*

*Raillerie de Titus Flaminius sur la taille de Philopœmen, & le double sens de cette raillerie.*

Titus Flaminius le raillant un jour sur sa taille, lui dit : *Philopœmen, vous avez de belles mains, & de belles jambes, mais vous n'avez point de ventre*, en effet il étoit fort menu de la ceinture. Mais cette raillerie tomboit plutôt sur l'état de ses troupes, que sur sa taille, car il avoit une bonne Infanterie & une bonne Cavalerie, mais le plus souvent il manquoit de fonds pour les nourrir. Voilà ce qu'on dit de Philopœmen dans les écoles.

faut avoier que cette laideur fonde mieux la réponse de Philopœmen. *κακὸς ὁ φῶς διὰς διδομύ, je porte la peine de ma mauvaise mine,*

*Voilà ce qu'on dit de Philopœmen dans les écoles.]* Car dans ces écoles on parloit de tout, & on disputoit sur toutes sortes de

Quant à ses mœurs, son ambition n'étoit pas entièrement exempte d'opiniâtreté, de contention, ni de colere; car ayant pris Epaminondas pour son modele, il imita admirablement sa prudence à délibérer & à résoudre, son activité & son audace à executer, & son parfait desintéressement; mais pour sa douceur, sa patience, son humanité dans les differends, qui naissent ordinairement dans le gouvernement d'un Etat, c'est ce qu'il ne put jamais imiter, emporté par la colere qui lui étoit naturelle, & par cet esprit de contention qui étoit en lui, c'est pourquoi il paroïssoit plus propre aux vertus guerrieres qu'aux vertus politiques.

*Mœurs de Philopomen.*

*Il avoit pris Epaminondas pour son modele.*

*Plus propre aux vertus guerrieres qu'aux vertus politiques.*

Aussi dès son enfance il n'aimoit que les gens de guerre, & il ne s'appliquoit volontiers qu'aux exercices, qui pouvoient le rendre propre à ce métier, à combattre armé, à monter à cheval, à lancer le javelot. Et comme il paroïssoit très-bien constitué & très-bien formé pour la lutte, & que ses amis particuliers, & même ses maîtres l'exhortoient à s'y appliquer, il leur demanda *si cet exercice des Athletes ne nuiroit point au métier de soldat?* Ils lui répondirent, comme cela est vrai, *que le corps & la vie de l'Athlete different du corps & de la vie de l'homme de guerre en tout & partout, & que leur regime & leurs exercices sont tout autres. Les Athletes cherchent par un long sommeil, & par des réplétions*

*Difference de l'Athlete & du soldat.*

sujects. Et les actions & les bons mots des grands hommes, qui vivoient alors, fournissoient la matiere à ces sortes de disputes.

Ggg iij.

*continuelles , par un travail & par un repos reglez à conserver & à augmenter leur embonpoint , qui par cette habitude devient très-sujet à se perdre , ou à changer pour peu qu'ils s'écartent de leur regle ordinaire, au lieu que la vie des gens de guerre doit être faite à toutes sortes d'inégalité & de dérangemens , il faut qu'ils supportent facilement la faim & la soif , & que sans incommodité ils puissent passer les nuits sans dormir.*

*Philopœmen étant Général, bannit tout exercice athlétique , & le diffame autant qu'il peut.*

Cette réponse entendue , non-seulement Philopœmen rejeta la lutte , mais il s'en moqua ; & dans la suite , étant Général d'armée , il bannit autant qu'il lui fut possible , tout exercice athlétique en le diffamant par toutes sortes de flétrissures & de mépris , comme un métier qui gâtoit & corrompoit les corps les plus robustes & les plus propres à la guerre , en les rendant inutiles aux combats véritables & nécessaires.

Dès qu'il fut hors de la puissance de ses Gouverneurs & de ses Maîtres , il se mit dans les troupees que la ville de Megalopolis envoyoit faire des courses dans la Laconie pour piller , & pour en emmener des troupeaux & des esclaves. Et dans toutes les courses il étoit toujours le premier quand on sortoit , & le dernier quand on revenoit.

*La chasse & le labourage , occupations ordinaires de Philopœmen.*

Pendant qu'il étoit de loisir & qu'il n'y avoit point de troupes en campagne , il s'exerçoit à la chasse , & rendoit son corps léger & robuste , ou bien il labouroit la terre , car il avoit un bel héritage à vingt stades de la ville , où il alloit très-

*Deux mille cinq cents pas.*

souvent après son dîner ou après son souper. Le soir il se jettoit sur une méchante paillasse, comme l'un de ses esclaves, & passoit ainsi la nuit. Le lendemain à la pointe du jour il alloit avec ses vignerons travailler à la vigne, ou avec ses laboureurs mener la charruë, après quoi il s'en retournoit à la ville, où il travailloit aux affaires publiques avec ses amis & les Magistrats.

Tout ce qu'il gagnoit à la guerre, il le dépensoit en chevaux & en armes, ou bien il l'employoit à payer la rançon de ceux de ses Citoyens qui avoient été faits prisonniers. Il tâchoit d'augmenter son bien par le revenu du labourage, qui est le plus juste de tous les gains, & il ne s'y appliquoit pas par maniere d'acquit & comme pour se divertir, mais avec grand soin, très-persuadé qu'il n'y a rien de plus convenable & de plus honnête que de faire profiter son bien pour s'abstenir de celui des autres.

Il écoutoit volontiers les discours & lisoit les Traitez des Philosophes, non pas tous, mais seulement ceux qui pouvoient l'aider à faire du pro-

*A quoi Philopomen  
dépensoit tout ce qu'il  
gagnoit à la guerre,  
c'est-à-dire, sa part  
du butin.*

*Le revenu du la-  
bourage le plus juste  
de tous les gains.*

*Faire profiter son  
bien en s'abstenant  
de celui des autres.*

*Le choix qu'il fa-  
isoit des traitéz des  
Philosophes.*

*Il tâchoit d'augmenter son bien par le revenu du labourage, qui est le plus juste de tous les gains.] C'est ce que Columelle établit dans la préface de ses livres de la chose rustique. Sola res rustica, quæ sine dubitatione proxima & quasi consanguinea sapientia est; & que la chose rustique, qui sans contredit est la proche parente, &* comme la sœur germaine de la sagesse, &c. Et après avoir parcouru tous les arts & tous les métiers, il ajoute, *superest, ut dixi, unum genus liberale & ingenuum rei familiaris augenda, quod ex agricolatione contingit. Il ne reste qu'un seul moyen noble, & digne d'un homme libre, d'augmenter son bien, qui est l'agriculture.*



*Co- qu'il cherchoit  
dans Homere.*

*Les Tactiques d'E-  
vangelus.*

*Ne lire que pour  
apprendre à agir.*

*Comment Philopæ-  
men faisoit l'applica-  
tion de ce qu'il lisoit  
dans les Tactiques.*

grès dans la vertu. De toutes les grandes idées d'Homere, il ne cherchoit & ne retenoit que celles qui peuvent aiguïser le courage & porter aux grandes actions. Et pour toutes les autres lectures il aimoit surtout à lire les Traitez d'Evangelus, qu'on appelle *les Tactiques*, c'est-à-dire, l'art de ranger des troupes en bataille, & les histoires de la vie d'Alexandre, car il pensoit qu'il falloit toujours rapporter les paroles aux actions, & ne lire que pour apprendre à agir, à moins qu'on ne veuille lire seulement pour passer le tems, & pour se former à un babil infructueux & inutile.

Quand il avoit lû les préceptes & les regles des Tactiques, il ne faisoit nul cas d'en voir les démonstrations par les plans sur des planches, mais il en faisoit l'application sur les lieux mêmes en pleine campagne. Car dans les marches il observoit

*De toutes les grandes idées d'Homere, il ne cherchoit & ne retenoit que celles qui peuvent aiguïser le courage & porter aux grandes actions.] Voici un grand témoignage que Philopœmen rend à Homere, il le trouve plein de grandes idées, mais il ne cherche & ne s'approprie que celles qui peuvent aiguïser le courage, & ce Poète en est plein; jamais Ecrivain n'a peint la valeur avec des traits si vifs. Il animeroit les plus lâches.*

*A lire les Traitez d'Evangelus.] Ancien Auteur qui avoit écrit de l'art de ranger les troupes en bataille. Il en est parlé dans Ar-*

*rien, qui a traité le même sujet, & qui dit que les écrits de cet Evangelus & ceux de Polybe, d'Eupolemus, d'Iphicrate & de Posidonius étoient moins utiles de son tems, parce qu'ils avoient obmis beaucoup de choses comme connues, & qui avoient pourtant besoin alors d'explication.*

*Mais il en faisoit l'application sur les lieux mêmes en pleine campagne.] En effet cela est bien plus utile, & rend la pratique des préceptes bien plus aisée dans l'occasion, que de voir les plans sur des planches.*

exactement

exactement la position des lieux hauts & des lieux bas, toutes les coupures & irrégularitez du terrain, & toutes les différentes formes & figures que les bataillons & les escadrons sont obligez de subir à cause des ruisseaux, des ravins & des défilez qui les forcent de se resserrer ou de s'étendre; & après avoir medité sur cela en lui-même, il en communiquoit avec ceux qui l'accompagnoient. En general il paroît que Philopoemen avoit une inclination trop forte pour les armes, qu'il embrassoit la guerre comme une profession qui donnoit plus d'étendue à la vertu, & en un mot qu'il méprisoit ceux qui ne s'appliquoient pas à ce métier, comme gens oisifs & inutiles.

*La guerre, la profession qui donne le plus d'étendue à la vertu.*

Il étoit dans la trentième année lorsque Cleomene, Roy de Lacedemone, tombant tout d'un coup une belle nuit sur Megalopolis, força les gardes, pénétra jusqu'au milieu de la ville, & s'empara de la place publique, où il se mit en bataille. Philopoemen, sorti au secours de ses Citoyens, ne put chasser les ennemis, quoiqu'il combattît avec la dernière valeur, en exposant sa vie sans aucun menagement, mais par sa longue & vigoureuse résistance, & en attirant à lui Cleomene, il donna le tems aux Megalopolitains de se sauver & de sortir de la ville, & il sortit le der-

*Cleomene, Roy de Lacedemone, se rend maître de Megalopolis, la seconde année de l'Olympiade CXXXIX. l'an 228. avant l'Ere Chrestienne.*

*Qu'il méprisoit ceux qui ne s'appliquoient pas à ce métier, comme gens oisifs & inutiles.] C'est être trop entêté de la guerre, & ce sentiment est outré. Il y a des*

*professions, qui ne sont pas véritablement si éclatantes, que celle des armes, mais qui ne sont ni moins nécessaires, ni moins utiles.*

Tome III.

Hhh

nier avec beaucoup de peine, & après des efforts infinis, ayant eu son cheval tué sous lui, & étant lui-même fort blessé.

*Il offre de rendre  
la ville aux Megalo-  
politains.*

*Grande prudence de  
Philopœmen.*

Quand ils eurent gagné Messene, Cleomene entierement maître de Megalopolis, leur envoya offrir de leur rendre leur ville avec toutes leurs richesses, & tout leur país. Philopœmen, voyant qu'ils recevoient agréablement ces offres, & qu'ils se préparoient à s'en retourner, s'y opposa, & les en empêcha, en leur representant que Cleomene ne vouloit pas leur rendre leur ville, mais se rendre encore maître de leurs personnes, pour la garder plus sûrement, car il voyoit bien qu'il n'auroit point le tems de s'arrêter là pour garder des maisons & des murailles vuides, & que cette solitude le forceroit bientôt d'en sortir. Par ces remontrances il détourna ses Citoyens de leur dessein, & donna à Cleomene un prétexte de ravager la ville, d'en ruiner la plus grande partie, & de n'en sortir qu'avec un très-gros butin.

*Antigonus marche  
contre Cleomene l'Esé-  
suiuant.*

Quelques mois après, le Roy Antigonus marcha avec les troupes des Achéens contre Cleomene,

*Avec les troupes des Achéens.]*  
Les Achéens, ou Achaïens, A'xatɪ les peuples de l'Achaïe. Ce mot Achaïe a une signification fort étendue, qu'il faut expliquer. Dans sa signification la plus commune, il se prend pour toute la Grèce, qui est hors du Peloponèse, au-dessous de la Macedoine, entre l'Epire & la mer

Egée. Mais dans Plutarque, comme le P. Lubin l'a remarqué, il se prend plus particulièrement pour cette partie du Peloponèse, qui est au-dessous du golfe de Corinthe, & qui s'appelloit anciennement *Ægialus*, parce qu'elle est sur la côte de la mer, depuis Sicyone jusqu'à Patres. Ce fut là que se forma la ligue ditz

qui s'étoit emparé des hauteurs de Sellasie, & qui avoit occupé & fortifié tous les passages, & mit son armée en bataille fort près de lui dans la résolution de l'attaquer & de le forcer dans son poste. Philopœmen étoit avec ses Citoyens dans la Cavalerie d'Antigonos, & il étoit soutenu par les nombreuses bandes des Illyriens, très-bons soldats, qui fermoient cette pointe de la bataille. Ils avoient ordre de demeurer-là sans branler, jusqu'à ce que de l'autre aîle, où étoit le Roy Antigonos, on eût élevé au bout d'une pique une cotte d'armes de pourpre. Mais les Chefs voulant forcer avec les Illyriens les Lacedemoniens, qui leur étoient opposez, s'ébranlerent les premiers, pendant que la Cavalerie des Achéens demouroit en bataille, sans faire aucun mouvement selon l'ordre qu'elle avoit reçu. Euclidas, frere de Cleomene, qui commandoit de ce côté-là, ayant appris que ces Illyriens s'avançoient sans être soutenus par la Cavalerie, détache promptement son Infanterie la plus legerement armée, & l'envoie par les derrieres attaquer ces Illyriens dénuiez de leur Cavalerie. Cela étant executé, & cette Infanterie legere d'Euclidas ayant fait tourner tête à ces Illyriens, les enfonça, & les mit en desordre. Philopœmen, qui étoit en bas dans la Cavalerie des Achéens, voyant que ce n'étoit point une

*Sellasie, ville de la Laconie sur l'Enrotas.*

des Achéens, dans laquelle entrèrent plusieurs villes des plus considerables; & c'est de ces derniers Achéens que Plutarque

parle dans la vie de Philopœmen, dans celle de Pelopidas, & dans celle d'Aratus.

Hhh ij

*Philopœmen simple  
cavalier donne aux  
Officiers un bon avis  
qu'ils refusent de  
suivre.*

affaire bien difficile que de tomber sur cette Infanterie d'Euclidas & de la renverser, & que c'étoit-là le moment de le faire, il en dit d'abord son avis aux Officiers du Roy, qui commandoient la Cavalerie. Mais ces Officiers, bien-loin d'entrer dans son sentiment, le traitèrent de fou & de visionnaire, car sa réputation n'étoit pas encore assez grande, ni assez établie pour autoriser & pour faire hasarder cette manœuvre dans une occasion si délicate & si importante.

*Il exécute lui-même  
ce qu'il avoit pro-  
posé.*

Philopœmen ne se rebuta point, & seul avec ses Citoyens, qu'il entraîna, il alla attaquer cette Infanterie, la fit plier, la mit en fuite, & en fit un grand meurtre. Non-content de ce succès, & voulant encourager encore davantage les troupes du Roy, & pénétrer jusqu'aux ennemis qui occupoient le haut de la montagne, sans leur donner le tems de se remettre du trouble où la défaite & la fuite de cette Infanterie les avoit jettez, il quitta son cheval, & s'avancant à pied, chargé d'une lourde cuirasse de cavalier, & de toutes les autres pieces d'une pesante armure, par des chemins tortueux & pleins de torrens & de fondrières qui les coupoient, il combattoit courageusement avec des peines & des difficultez infinies.

*Philopœmen blessé.  
d'un javelot qui lui  
perce les deux cuisses.*

En cet état il reçut un coup de javelot qui lui perça les deux cuisses. La blessure ne fut pas mortelle, mais elle étoit très-grande, le fer du javelot traversant les deux cuisses de part en part. Arrêté par ce coup, comme s'il avoit eu les fers aux pieds,

il ne ſçavoit à quoi ſe reſoudre, car la courroye du javelot lui cauſoit de ſi grandes douleurs quand on tâchoit de le retirer par la playe, que ceux qui étoient autour de lui, n'oſoient y toucher, & il voyoit que le combat, devenu furieux & dans ſa plus grande force, ne pouvoit durer long-tems. Au deſeſpoir de ſe voir donc ainſi retenu & plein d'impatience de retourner dans la mêlée, le dépit & l'honneur le porterent à remuer ſi violemment les cuiſſes, qu'en les avançant & retirant alternativement malgré des douleurs inſupportables, il fit tant qu'il rompit le javelot par le milieu, & ordonna qu'on retirât les tronçons chacun de leur côté. Se voyant dégagé par ce moyen, il va l'épée à la main à la tête de ſes troupes, ſe jette au milieu des ennemis, & par cette action il enflamma tellement le courage & l'émulation des ſiens, qu'ils renverſerent tout & gagnèrent le haut de la montagne.

*Courage héroïque de Philopamen.*

*Il détermine la victoire par ſa valeur.*

Antigonus ayant donc remporté cette victoire ſignalée, tendit un piège à ſes Macedoniens pour être informé de la vérité, & faiſant ſemblant d'être fâché, il demanda à Alexandre, qui commandoit ſa Cavalerie, *pourquoi il avoit chargé avant le ſignal contre l'ordre qu'il avoit donné.* Alexandre lui répondit, *qu'il avoit été forcé malgré lui d'en venir aux mains, parce qu'un jeune cavalier Megalopolitain ſ'étoit hâté d'attaquer ſans attendre d'ordre.* Alors Antigonus en riant lui dit, *ce jeune cavalier, dont tu parles, a fait l'action d'un grand Capitaine, & toi, tu as fait l'action d'un jeune cavalier.*

*Grand éloge qu'Antigonus donne à Philopamen.*

Hhh iij,

*Antigonus , pour  
l'engager à entrer  
dans son service, lui  
fait de grandes offres  
qu'il refuse.*

*Philopæmen passe  
en Crete pour mieux  
apprendre le métier  
de la guerre.*

*Eloge des Cretois ,  
leur courage , leur  
temperance , & la  
severité de leur dis-  
cipline.*

*Philopæmen est fait  
Général de la Cava-  
lerie à son retour de  
Crete.*

*La réforme & la  
bonne discipline qu'il  
met dans ses troupes.*

*Les cavaliers , les  
plus puissans parmi  
les Achéens.*

Depuis ce moment-là Philopœmen fut dans une grande réputation, comme on peut le croire, jusques-là qu'Antigonus vouloit l'avoir avec lui, & lui offroit de grands biens avec un commandement considerable dans ses troupes s'il vouloit entrer à son service. Il le refusa, parce qu'il se connoissoit d'un naturel trop impétueux & trop difficile, pour obéir à un Prince étranger. Mais ne voulant pas non plus demeurer oisif & sans occupation, & pour s'exercer & pour apprendre encore mieux le métier des armes, il s'embarqua & passa en Crete où il y avoit de la guerre.

Après avoir servi assez long-tems avec des hommes très-belliqueux & très-adroits à toutes sortes de combats, & d'ailleurs très-temperans & accoutumez à un regime très-severe, il s'en retourna chez les Achéens avec un si grand nom, qu'à son arrivée il fut fait Général de la Cavalerie. D'abord il examina l'état de ses troupes. Il vit que lorsqu'il falloit marcher, les Cavaliers n'avoient que de méchans petits chevaux, qu'ils prenoient du premier venu, que la plupart même n'alloient point en campagne, & envoyoit d'autres à leur place, & qu'en general le défaut d'exercice étoit joint à une grande timidité & bassesse de courage, les Généraux, qui avoient été avant lui ayant negligé de les corriger de peur de se les attirer; car parmi les Achéens, ce sont les cavaliers qui sont les plus puissans & les maîtres des punitions & des récompenses. Philopœmen ne put dissi-

muler, ni souffrir ce relâchement, il alla lui-même de ville en ville, exhortant en particulier tous les jeunes gens, les piquant d'un desir de gloire, châtiant même ceux qui avoient besoin d'être forcez, & leur faisant faire très-souvent l'exercice, des revûës, & des joustes & des tournois dans les lieux où ils pouvoient avoir le plus de spectateurs. Par ce moyen en très-peu de tems il les rendit tous si robustes, si adroits, si courageux, & ce qui est le principal dans les Tactiques, si legers & si prompts, que toutes les évolutions & tous les mouvemens à droite, à gauche, ou de la tête à la queue, soit de tous les escadrons ensemble, soit de chaque cavalier seul, ils les faisoient avec tant d'adresse & de facilité, qu'on eût dit que toute cette cavalerie n'étoit qu'un seul & même corps qui se remuoit d'un mouvement libre & volontaire.

Dans un grand combat que les Achéens eurent à soutenir près la riviere de Larisse contre les Etoliens & les Eléens, le Général de la Cavalerie des Eléens, nommé Damophante, s'avança hors des rangs & courut impétueusement contre Philopœmen. Celui-ci l'attendit de pied ferme, & le prévenant il le renversa d'un coup de pique aux pieds de son cheval. Damophante tombé, tous les ennemis prirent la fuite. Cette action fit un grand honneur à Philopœmen, & tout le monde avoua qu'il n'étoit ni au-dessous d'aucun Gendarme pour les coups de main, ni inferieur aux plus vieux

*Par quels moyens  
Philopœmen rétablit  
la Cavalerie d'A-  
chaïe qui étoit pres-  
que perdue.*

*Ce combat fut donné  
la quatrième année  
de l'Olymp. CXLII.  
Philopœmen étoit  
dans sa quarante-  
quatrième année.*

*Il tué dans un com-  
bat Damophante,  
Général de la Cava-  
lerie des Eléens.*



Capitaines en sagesse & en prudence, & qu'il étoit également propre & à combattre & à commander.

*La defunion, source  
de foiblesse, & l'u-  
nion, source de force.*

*Belle comparaison  
pour faire sentir  
comment les villes de  
Grece se lièrent &  
s'unirent peu à peu,  
& firent comme une  
forte digue.*

Il est vrai que le premier qui éleva la communauté des Achéens à ce haut degré de gloire & de puissance, ce fut Aratus. Avant lui ils étoient méprisés & foibles, parce qu'ils étoient defunis, & que chaque ville ne pensoit & ne travailloit que pour elle. Aratus les releva en les unissant & en les liguant toutes ensemble, & en y établissant une police toute Grecque & pleine de concorde & de véritable amitié. Ensuite comme on voit dans les courans des eaux quand de petites matieres, qu'elles entraînent, ont commencé à s'arrêter, celles qui surviennent, s'arrêtent & s'accrochent aux premières, & peu à peu cet amas croissant, fait enfin un corps qui devient une digue ferme & solide, il en est de même de la Grece. Elle étoit foible en ce tems-là, & très-aisée à dissiper, étant séparée çà & là par ses villes. Les Achéens s'arrêtent d'abord, comme ces petites matieres s'arrêtent au fond de l'eau, ils attirent ensuite toutes les villes des environs & les accrochent, les unes en les secourant & en les délivrant de leurs Tyrans, & les autres en les gagnant par leur union & par leur police. Et par ce moyen ils avoient en vûe de faire de tout le Peloponese un seul corps & une seule puissance, à laquelle rien ne pourroit résister. Il est vrai que pendant la vie d'Aratus toutes ses villes étoient encore comme  
souvain

fournies aux armes des Macedoniens, car elles faisoient toutes la cour à Ptolémée, ensuite à Antigonus, & à Philippe qui s'entremettoient de toutes les affaires des Grecs. Mais dès que Philopoemen eut commencé à prendre en main le gouvernement, les Achéens se voyant assez forts pour résister aux plus grandes puissances, cessèrent d'appeler des Commandans étrangers. Car pour Aratus, comme il se trouvoit peu propre aux armes, la plupart des grandes choses qu'il fit, il les fit par son adresse, par son affabilité, par sa douceur, & par les liaisons d'amitié qu'il contracta avec les Rois, comme nous l'avons écrit dans sa vie. Mais Philopoemen, qui étoit un grand homme de guerre & homme de main, plein de force & d'audace, & de plus toujours heureux, & qui avoit fait panacher la victoire de son côté dans tous ses premiers combats, releva le courage des Achéens, accoutumés à vaincre avec lui, & leur inspira des sentimens généreux & proportionnez à leur grandeur & à leur puissance.

*Difference du caractère d'Aratus & de celui de Philopoemen.*

*Le bonheur compté parmi les qualités d'un Capitaine.*

Premièrement il changea leur ordonnance de bataille, & leur armure, qui étoient très-défectueuses, car ils ne portoient que des boucliers très-legers, parce qu'ils étoient très-minces, & si étroits qu'ils ne couvroient pas toute la largeur du corps. Et ils n'avoient que des piques beaucoup plus courtes que celles des Macedoniens, avec lesquelles ils pouvoient combattre & frapper de loin, car à cause de leur legereté elles étoient

*Philopoemen change l'ordonnance de bataille, & toute l'armure des Achéens.*

faciles à lancer, mais quand il falloit joindre l'ennemi ils avoient toujours du désavantage. Pour ce qui est de l'ordonnance de leur bataille, ils n'étoient point accoutumés à celle qu'on appelle *Spirale*, & ils ne se servoient que de la phalange ou bataillon quarré, mais qui n'ayant point de front qui présentât plusieurs piques ensemble, & ne connoissant point l'art de se faire un rempart de ses boucliers joints ensemble, & bien serrez, comme la phalange des Macedoniens, ils étoient d'abord ouverts & rompus. Philopœmen changea l'une & l'autre, car au lieu de ces petites targes étroites, il leur fit prendre de grands & forts boucliers, & au lieu de ces petites piques legeres, il leur donna de bonnes lances, il les arma de bons casques, de bonnes cuirasses, & de bons cuissarts, & par-là il les accoutuma à combattre de pied ferme, & en gagnant toujours du terrain, au lieu de courir & de voltiger comme des troupes legerement armées, qui escarmouchent plutôt qu'elles ne combattent. Il fit armer de même tous les jeunes gens qui étoient en âge de porter les armes, & par ce moyen il leur inspira une telle

*Ils n'étoient point accoutumés à celle qu'on appelle Spirale.* C'est ainsi qu'on a traduit *τάξις εἰς ἀντίπαρ*. J'avoüe que je ne l'entends point, & que dans les *Traitez des Tactiques* que j'ai lûs, je n'ai rien trouvé de cette ordonnance, qu'on prétend que *Plutarque* appelle ici *Spirale*.

Etoit-ce une ordonnance, où, après un bataillon avancé, il y en avoit un rentrant, & ainsi alternativement? Pour moi j'aurois cru que *τάξις εἰς ἀντίπαρ* étoit une ordonnance par bataillons séparés, afin de laisser entre deux des intervalles.

confiance, qu'ils se regardoient comme invincibles.

Ensuite il modera & regla leur luxe & leur excessive dépense, car il n'étoit pas possible de déraciner entièrement cette forte passion qu'ils avoient pour toute vanité & superfluité, comme une maladie trop inveterée. Ils n'aimoient que les habits magnifiques, les lits & les meubles de la pourpre la plus précieuse, & les tables les plus somptueuses & les plus délicates. Mais après qu'il eut commencé à corriger ce penchant, & à les faire passer de l'amour des choses superflues à celle des choses utiles & honnêtes, il les eut bientôt persuadé & comme forcé de retrancher ces dépenses journalières pour le foin & la parure de leurs corps, & de ne chercher à paroître magnifiques que dans leurs armes & dans tout leur équipage de guerre. En très-peu de tems on vit partout les boutiques de fourbisseurs pleines de coupes & de vases d'or & d'argent mis en pieces, & de cuirasses, de boucliers, & de freins que l'on doroit & argentoit, & les stades & les lices remplis de jeunes chevaux que l'on domptoit, & de jeunes gens qui s'exerçoient armez de toutes pieces. Vous n'auriez vû entre les mains des femmes que des casques, qu'elles ornoient de penaches teints dans les plus vives couleurs, & des cottes d'armes de cavaliers & des casques de soldats qu'elles brodoient. Cette vûe seule augmentant leur audace & excitant leur desir, les

*Il modere leur luxe  
& leur excessive dépense.*

*Magnificence des  
Achémens.*

*Philopœmen n'ap-  
prouvoit la magnifi-  
cence que dans les  
armes & dans tous  
l'équipage de guerre.*

*Belle réflexion de  
Plutarque sur la  
sompuosité.*

*La magnificence  
dans ce qui regarde  
la guerre, fortifie &  
élève le courage.*

*Preuve tirée d'Ho-  
mere.*

rendoit amoureux des plus grands dangers, & impatiens d'aller se couvrir de gloire. La somptuosité dans toutes les autres choses qui attirent les yeux, amène le luxe, & engendre la mollesse dans l'ame de ceux qui les regardent, l'irritation & le chatoüillement du sens extérieur amollissant & brisant toute la vigueur & toute la force de l'entendement & de la pensée; au lieu que la magnificence dans tout ce qui concerne la guerre, fortifie & élève le cœur. C'est ainsi qu'Homere feint qu'Achille, dès que sa mere eut mis à ses pieds les belles armes toutes neuves qu'elle lui apportoit, n'y eut pas plutôt jetté la vûe, qu'il se sentit comme forcené & brûlant d'impatience de s'en servir.

Quand Philopoemen eut accoutumé les jeunes gens à s'orner & à se parer ainsi de leurs armes, il les exerça & les forma, car ils obéissoient avec grand plaisir à tous les mouvemens qu'il vouloit

*Et engendre la mollesse dans  
l'ame de ceux qui la regardent.]*

*Il y a dans le Grec τοῖς χρημαίτοις  
dans l'ame de ceux qui s'en servent.*

*Mais c'est à mon avis ce que  
Plutarque ne doit pas dire; la*

*sompuosité n'engendre pas le*

*luxe dans l'ame de ceux qui s'en*

*servent, le luxe y est déjà, &*

*elle ne fait que l'y nourrir. Je*

*croi qu'il y a faute au texte, &*

*qu'il faut corriger τοῖς χρημαίτοις  
à ceux qui la regardent. Car voilà*

*ce qui arrive; la somptuosité*

*corrompt l'ame de ceux qui la*

*voyent, leur souffle son poison,*

*& par-là elle gagne & se com-*

*munique. Toute la suite même*

*du passage prouve qu'il s'agit ici*

*de regarder. ὁράμενος actif n'est*

*pas nouveau dans la langue*

*Grecque.*

*C'est ainsi qu'Homere feint*

*qu'Achille, dès que sa mere eut*

*mis à ses pieds les belles armes tou-*

*tes neuves.] Quelle grande beau-*

*té Plutarque nous fait découvrir*

*par sa réflexion dans ce passage*

*du XIX<sup>e</sup>. liv. de l'Iliade, lorsque*

*Thetis apporte à Achille ces ar-*

*mes, que Vulcain vient de faire*

*pour lui, & qu'elle les met à*

leur apprendre, & il y avoit entr'eux une forte d'émulation à qui les executeroit avec plus de facilité & de promptitude. L'ordre de bataille qu'il leur enseigna leur plut merveilleusement, parce que ces rangs ainsi ferrez leur parurent plus difficiles à rompre. Et leurs armes leur devinrent plus aisées & plus legeres, parce qu'ils les manioient & les portoient avec plus de plaisir à cause de leur éclat & de leur beauté, & qu'il leur tarδοit de les essayer & de les voir teintes du sang de leurs ennemis.

Dans ce tems-là les Achéens étoient en guerre avec Machanidas, Tyran de Lacedemone, qui avec une puissante armée épioit l'occasion d'affujettir tous les Peloponesiens. Dès qu'on eut nouvelles qu'il étoit déjà arrivé sur les terres de Mantinée, Philopoemen se mit promptement en campagne contre lui à la tête de ses troupes. Ils se mirent tous deux en bataille près de la ville, tous deux avec toutes les forces de leur païs, & avec beaucoup d'étrangers soudoyez.

*Guerre des Achéens avec Machanidas, Tyran de Lacedemone.*

*Combats de Mantinée, donnés la seconde année de l'Olymp. CXLIII. v. Polyb. liv. xi.*

Quand les deux armées furent aux mains, Machanidas avec ses troupes étrangères mit d'abord

ses pieds! Le seul Achille, dit-il, en les voyant, sent rallumer son courage, & redoubler sa fureur; les éclairs de ses yeux sont comme les éclairs du tonnerre; la joye qu'il a de les voir entre ses mains, l'anime d'un nouveau feu, &c. On croit ne voir là qu'une grande force de poésie, & Plutarque y découvre une grande force de sens, & nous fait voir qu'Homere, très-instruit de tout ce qui regarde la nature, y peint avec de veritables couleurs les mouvemens que la vûe d'armes magnifiques excite naturellement dans le cœur d'un Heros.

Li i üj

*Grande faute que  
commet Machanidas  
dans ce combat, &  
qui lui fit perdre la  
victoire.*

*Grande prudence  
de Philopamen dans  
la déroute de son aile  
gauche, & la belle  
manœuvre qu'il fit.*

en fuite les gens de trait, & les Tarentins qui faisoient l'aîle gauche, & couvroient les Achéens, & au lieu d'aller tout de suite attaquer ces Achéens & d'enfoncer tout ce qui faisoit ferme, il se laissa emporter à poursuivre les fuyards, en laissant sa phalange découverte pendant que les Achéens gardoient tous leurs rangs. Philopœmen, voyant cette déroute au commencement du combat, & croyant bien que tout étoit perdu, fit pourtant semblant de n'être pas touché de ce malheur, & de le regarder comme peu considerable. S'étant ensuite apperçu de la faute que les ennemis faisoient de s'abandonner à poursuivre son aîle gauche en s'éloignant de leur phalange, & en laissant dans leur bataille un endroit vuide, il ne se mit nullement en devoir de s'y opposer, & de les arrêter, au-contraire il les laissa aller, & quand ils furent assez éloignez, il alla attaquer l'Infanterie des Lacedemoniens qu'il voyoit dénuée de son aîle droite. Tournant donc à gauche il alla prendre

*Et au lieu d'aller tout de suite  
attaquer ces Achéens.] Voici  
comme Polybe parle de cette  
faute de Machanidas, liv. XI.  
Quand les troupes étrangères eu-  
rent plié, & que l'aîle gauche fut  
mise en déroute, Machanidas,  
au lieu de suivre son premier des-  
sein, & d'attaquer en flanc & de  
front les Achéens, pour tâcher de  
remporter une victoire complete,  
par une imprudence & par une  
ardeur de jeune homme, se laissa*

*emporter au torrent de ses étran-  
gers soudoyez, & se mit à pour-  
suivre avec eux les fuyards, comme  
si la peur n'avoit pas été suffisante  
toute seule, pour pousser jusqu'aux  
portes de la ville, ceux qui avoient  
une fois plié.*

*Il alla attaquer l'Infanterie des  
Lacedemoniens.] Il alla d'abord  
occuper la place que Machani-  
das venoit de quitter, & se mit  
entre lui & sa phalange. Polyb.*

par les flancs cette phalange, qui n'avoit plus son Général, & qui ne s'attendoit point d'être attaquée, car elle croyoit que la victoire étoit gagnée, & que les ennemis étoient défaits, voyant que Machanidas étoit à leur poursuite.

Après qu'il eut renversé cette Infanterie avec un grand meurtre, car on dit qu'il y fut tué plus de quatre mille Lacedemoniens, il marcha contre Machanidas, qui revenoit de sa poursuite avec ses troupes étrangères. Entre ces deux Généraux il se trouva un fossé fort profond qui les séparoit. Ils le parcouroient l'un & l'autre, cherchant un lieu commode pour le passer, l'un à dessein de prendre la fuite, & l'autre à dessein de s'y opposer. A les voir on eût dit que c'étoient, non deux Généraux animez au combat, mais deux bêtes féroces que l'extrême nécessité réduit à se défendre, ou plutôt Philopœmen ressembloit à un veneur acharné qui ne veut pas laisser échaper sa proie. Le cheval du Tyran, qui étoit fort & courageux, & que les éperons desespoient & mettoient tout en sang, se hasarda à franchir le fossé,

*Ils le parcouroient l'un & l'autre, cherchant un lieu commode pour le passer.]* Cela ne peut être selon Polybe. Philopœmen ne cherchoit point à passer le fossé, qu'il auroit passé facilement s'il avoit voulu, puisqu'il avoit un pont qu'il faisoit garder soigneusement; mais il vouloit empêcher Machanidas de le passer, & profiter de l'avantage que son

ennemi lui donneroit, en voulant le franchir.

*Ou plutôt Philopœmen ressembloit à un veneur.]* Ce passage m'a paru défectueux dans le texte, c'est pourquoi j'ai ajouté un mot pour l'éclaircir & pour séparer ces deux comparaisons, qui ne peuvent se trouver ensemble; car Plutarque après avoir dit que Philopœmen & Macha-



& avançant tout le devant au-de-là du bord, il s'efforçoit de se lancer de l'autre côté.

Dans ce moment Simmias & Polyenus, qui accompagnoient Philopœmen dans tous les combats, & qui se tenoient auprès de sa personne pour le défendre & pour le couvrir de leurs boucliers, accoururent tous deux, les piques baissées. Mais Philopœmen fut encore plus diligent, il les prévint, & s'avançant contre Machanidas, comme il vit que son cheval, déjà dressé pour se lancer, le couvroit tout entier, il détourna un peu le sien, & prenant sa javeline il la poussa de toute sa force, & l'enfonça dans le corps du Tyran, qu'il renversa dans le fossé.

*Philopœmen tua le Tyran, & le renversa dans le fossé.*

Les Achéens remplis d'admiration pour cette action de leur Général, & pour le grand sens qu'il avoit témoigné dans cette bataille, dont le gain étoit dû à sa bonne conduite, lui érigèrent une statuë de bronze, où ils le représenterent dans cette attitude, & qu'ils placèrent à Delphes dans le Temple d'Apollon.

*Les Achéens érigent à Philopœmen une statuë équestre, & la placent à Delphes dans le Temple d'Apollon.*

*La troisième année de l'Olymp. CXLIII. qui étoit justement l'année des jeux Neméens.*

On dit que dans l'assemblée des jeux Neméens Philopœmen élu pour la seconde fois Général des Achéens peu de tems après qu'il eut gagné cette célèbre bataille de Mantinée, & se trouvant alors de loisir à cause de la fête, fit d'abord

nidas ressembloient à deux bêtes feroces que la nécessité force à se battre, ne peut pas ajouter que Philopœmen ressembloit à un veneur acharné. Philopœ-

men ne peut pas ressembler en même-tems à la bête & au veneur ; ce que j'ai mis, *ou plutôt*, remédie à tout.

devant

Devant tous les Grecs la revûe de sa phalange magnifiquement parée, & lui fit faire son exercice ordinaire pour leur donner le plaisir de voir avec quelle adresse, quelle force, & quelle legereté elle faisoit tous les mouvemens que l'art ordonne, sans jamais confondre, ni troubler les rangs; qu'ensuite il entra dans le théâtre, où les Musiciens disputoient le prix de la Musique, accompagné de tous ces jeunes gens couverts de leurs cottes d'armes, tous bien faits, tous à la fleur de l'âge, tous pleins de respect pour leur Général, & tous faisant paroître une jeune audace guerrière, qu'avoient inspirée & nourrie plusieurs glorieux combats.

*Philopœmen donne à l'assemblée des Grecs le spectacle de la revûe de sa phalange.*

*Entrée pompeuse de Philopœmen dans le théâtre aux jeux Néméens.*

Dans le moment que cette florissante jeunesse entroit avec Philopœmen, par hazard le Musicien Pylade, qui chantoit sur sa lyre les Perles de Timothée, prononça le premier vers, qui dit:

*Avanture bien glorieuse pour Philopœmen.*

*Timothée Poète Dithyrambique, qui florissoit vers l'Olympiade XCV. l'an 398. avant J. C.*

*C'est lui qui couronne nos têtes*

*Des fleurons de la liberté.*

La majesté de ce vers admirablement bien soutenuë par la beauté de la voix de celui qui le chantoit, frappa toute l'assemblée. En même-tems tous les Grecs jeterent les yeux sur Philopœmen avec des battemens de mains & de grands cris de joye, rappelant déjà leur ancienne gloire par leur fierté, & se croyant même déjà parvenus à ce haut degré de magnanimité par la confiance qui animoit leur courage.

Comme on dit que les jeunes chevaux desirent

*Tome III.*

*K k k*

*La ligue des Achéens  
ne pouvoit souffrir  
d'autre Général que  
Philopæmen.*

toujours ceux qui ont accoutumé de les monter ; & que si quelqu'autre cavalier les monte , ils s'effarouchent & se cabrent sous cette main étrangère , il en étoit de même de la ligue des Achéens. Dès qu'il y avoit quelque occasion de guerre & qu'il s'agissoit de donner des combats , si l'on avoit nommé quelqu'autre Général , elle perdoit d'abord courage , & cherchoit toujours des yeux son Philopæmen , & dès qu'il paroissoit , elle étoit relevée & prête à agir , par la grande confiance qu'elle avoit en son courage & en sa prudence , sentant bien qu'il étoit le seul de tous les Généraux dont les ennemis ne pouvoient soutenir la vue , & dont la gloire & le nom les faisoient trembler , comme toutes leurs actions le donnoient à connoître .

*Philippe Roy de  
Macedoine envoie  
des gens à Argos pour  
assassiner Philopæ-  
men.*

Philippe Roy de Macedoine , persuadé que s'il pouvoit se défaire de Philopæmen , tous les Achéens lui seroient encore soumis , envoya secrètement à Argos des hommes pour l'assassiner .

*Philippe devenu  
pour cette action  
l'objet de la haine &  
du mépris des Grecs.*

Mais cette embuche fut découverte , & Philippe devint l'objet de la haine & du mépris de tous les Grecs. Les Beotiens assiégeoient Megare , & étoient sur le point de se rendre maîtres de la place ; tout d'un coup il se répandit un bruit dans leur armée que Philopæmen venoit au secours des assiégés , & qu'il étoit déjà bien proche. A cette nouvelle , quoique fausse , les Beotiens abandonnent leurs échellès déjà plantées contre les murs , & prennent la fuite .

*Ce que fait souvent  
la seule réputation  
d'un Général.*

Nabis, qui fut Tyran de Lacedemone après Machanidas, avoit emporté d'emblée la ville de Messene. Philopoemen, qui n'étoit alors que simple particulier, sans autorité, sans charge, tâchoit d'engager Lysippe, alors Général des Achéens, à marcher au secours des Messeniens. Lysippe ne voulant pas y entendre, & disant toujours qu'il n'y avoit plus de remede, & que la place étoit perduë, les ennemis étant dedans, Philopoemen marcha à son secours avec ses seuls Citoyens, qui n'attendirent ni décret, ni élection qui lui déferassent le commandement, mais qui le suivirent comme par un décret de la Nature, qui veut que l'on obéisse à celui qui est le plus digne de commander.

*La quatrième année de l'Olympiade CXLIII. ou l'année suivante.*

*Décret de la Nature qui veut que l'on obéisse à celui qui est le plus digne de commander.*

Il ne fut pas plutôt arrivé au voïsimage de Messene, que Nabis, averti de son approche, ne l'attendit point, quoiqu'il eût toutes ses troupes dans la ville; mais sortant par une autre porte, il délogea très-promptement, & emmena toute son armée, regardant comme une fortune signalée de pouvoir l'éviter, comme il l'évita en effet, & Messene fut délivrée.

Voilà ce qu'il y a de beau dans la vie de Philopoemen, & qui ne peut être contredit. Mais le

*Comme par un décret de la Nature, qui veut que l'on obéisse à celui qui est le plus digne de commander.]* C'est certainement la voix de la Nature. Mais cela ne doit s'entendre que quand on est libre, car lorsque les loix ou le consentement des peuples ont nommé un Général, c'est à lui qu'il faut obéir, & c'est à la Nature à se taire.

Kkk ij

*Le second voyage  
de Philopœmen en  
Crete, la quatrième  
année de l'Olymp.  
CXLIV. blâmé des  
uns, & pourquoi.*

*Megalopolis assiégée,  
se nourrit du bled  
qu'elle sème dans ses  
places & dans ses  
rues.*

*Accusé des autres.*

second voyage qu'il fit en Crete à la priere des Gortyniens, qui l'appellerent pour le faire leur Général dans une guerre qu'ils avoient à soutenir, ne fut pas regardé de même par tout le monde; car il donna lieu de le calomnier, & de dire que pendant que sa patrie étoit violemment attaquée par Nabis, il s'étoit retiré, ou par lâcheté pour éviter le combat contre un ennemi redoutable, ou par une vanité déplacée pour aller se montrer aux étrangers. Et il est vrai que dans ce même tems - là les Megalopolitains étoient si pressés, qu'ils se voyoient réduits à se renfermer dans leurs murailles, & à semer leurs places & leurs rues pour avoir de quoi se nourrir, toute la campagne aux environs étant ravagée, & les Lacedemoniens campant presque à leurs portes. Et lui cependant il faisoit la guerre aux Cretois, & s'étoit fait élire Général en terre étrangere au-delà des mers, ce qui donnoit un prétexte à ses ennemis de l'accuser qu'il fuyoit la guerre allumée dans son pais, pour ne pas secourir sa patrie.

Il y en avoit pourtant d'autres qui disoient que les Achéens ayant élu d'autres Généraux, Philopœmen, qui se trouvoit simple particulier & sans charge, étoit allé occuper son loisir à commander

*Il s'étoit retiré ou par lâcheté, & qu'il étoit glorieux à sa patrie, pour éviter le combat.] Mais cette que dans le tems que son succès- calomnie étoit ridicule, il s'étoit leur la servoit contre Nabis, il retiré, parce qu'y ayant un autre allât commander les troupes des Général nommé à sa place, il Gortyniens. étoit devenu simple particulier,*

les troupes des Gortyniens, car il étoit ennemi juré de la paresse & de l'inaction, & très-persuadé qu'il en est de la vertu militaire & de l'art de commander, comme de toutes les autres choses utiles & nécessaires, il faut les réduire en pratique & les exercer continuellement, si l'on veut s'y rendre habile. Et c'est ce qu'il fit bien connoître par un mot qu'il dit sur le Roy Ptolémée. Beaucoup de gens louoient un jour hautement ce Roy, comme un homme qui étudioit tous les jours le métier de la guerre, & l'art de commander, & qui formoit & fortifioit bien son corps par les exercices des armes. *Eh! dit-il, qui est-ce qui peut louer & admirer un Roy, qui à l'âge où il est, s'amuse encore à étudier, au lieu de montrer ce qu'il a appris?*

*La vertu militaire, & l'art de commander, doivent être continuellement exercés si l'on veut s'y rendre habile.*

*Mot de Philopœmen sur le Roy Ptolémée.*

Les Megalopolitains donc, irrités de son absence; qu'ils prenoient pour une desertion & pour une trahison, vouloient à toute force le bannir par un décret public, & le priver du droit de Bourgeoisie. Mais les Achéens les en empêcherent, en envoyant à Megalopolis le Général Aristenete, qui, quoiqu'il eût quelques differends avec Philopœmen sur le gouvernement de la République, empêcha qu'on ne prononçât contre lui cette condamnation. Depuis ce tems-là Philopœmen se

*En envoyant à Megalopolis le Général Aristenete.* ] Polybe & Tite-Live l'appellent *Aristene*, *Arystanus*; & c'est ainsi qu'il faut corriger le texte. Aristene fut envoyé à Megalopolis deux ans après le départ de Philopœmen pour Crete, la 11<sup>e</sup>. année de l'Olymp. CXLV. Il y a une belle comparaison de cet Aristene avec Philopœmen dans les fragmens de Polybe. Aristenete étoit de Dymes, & il fut aussi Général des Achéens.

Kkk üj

*Vengeance indigne  
de Philopamen.*

voyant méprisé par les Citoyens, débaucha quelques bourgs & quelques villages de leur ressort, & les fit soulever, en leur suggerant qu'ils n'étoient pas anciennement contribuables & dépendans de Megalopolis, & en leur aidant à soutenir ce prétexte, & à opprimer la ville dans le conseil des Achéens; mais cela n'arriva que dans la suite.

*Peloponésiens faisoient la guerre ouvertement & généralement.*

*Philopamen plus habile que les Crétois même dans leurs ruses & dans leurs stratagèmes.*

Pendant qu'il commanda les Gortyniens en Crete, il ne fit pas la guerre en homme du Peloponese, & en Arcadien, ouvertement & généralement, mais prenant les mœurs & les manieres des Crétois, & se servant contr'eux-mêmes de leurs stratagèmes, de leurs ruses, de leurs surprises & de leurs embuches, il leur eut bientôt fait voir qu'ils n'étoient que des enfans, qui n'imaginoient que des choses insensées & vaines, au prix de celles qu'invente un Capitaine habile & expérimenté.

*Il fut défait la troisième année de l'Olymp. CXLV.*

*La quatrième année de l'Olympiade CXLVI.*

Après s'être fait admirer par ces peuples dans toutes ces choses, & avoir acquis une très-grande réputation par ses exploits, il s'en retourna couvert de gloire dans le Peloponese. En y arrivant il trouva que Philippe venoit d'être défait en bataille par Titus Flaminius, & que les Achéens & les Romains faisoient la guerre à Nabis. Il fut d'abord élu Général de cette ligue, & ayant donné un combat naval, il eut le même sort qu'avoit eu Epaminondas dans un cas pareil, il vit diminuer sa réputation & la grande idée que l'on avoit de

son courage & de sa prudence, pour avoir malheureusement combattu par mer.

Il est vrai que quelques-uns ont dit qu'Epaminondas ne voulant pas que ses Citoyens goûtassent des avantages qui viennent de la marine, de peur que sans qu'il s'en apperçût, de bons & de vaillans soldats de terre ferme, ils ne devinssent, comme dit Platon, des mariniers lâches & corrompus, toujours prêts à gagner leurs vaisseaux & à prendre la fuite, il se retira volontairement de l'Asie & des Isles sans y avoir rien fait. Au lieu que Philopœmen, persuadé que la science qu'il avoit acquise en commandant des armées de terre lui suffiroit pour bien commander aussi des troupes de mer, apprit à ses dépens quelle grande partie de la vertu c'est que l'exercice, & combien il ajoute de puissance & de force à ceux qui se le sont rendu familier; car il ne fut pas seulement vaincu dans ce combat naval, à cause de son peu d'expérience, mais il commit encore une très-grande faute, en se servant d'un vaisseau qui avoit

*Philopœmen croit qu'un bon Général de troupes de terre, peut aussi commander sur mer, & il se trompe.*

*La pratique & l'exercice sont une grande partie de la vertu.*

*De bons & vaillans soldats de terre ferme, ils ne devinssent, comme dit Platon, des mariniers lâches & corrompus, toujours prêts à gagner leurs vaisseaux, & à prendre la fuite.] Ce passage de Platon est au commencement du 14<sup>e</sup>. liv. des Loix, tom. 2. p. 706. & par cet endroit de Plutarque, on voit qu'il faut recevoir dans le texte de ce Philosophe *πονηρῶν*, qui combattent de*

*piet ferme, au lieu de *νοήμων*, legitimes; car Platon oppose manifestement *πονηρῶν* à *ἀποπιδύνας* *δρομῶς*, & au lieu d'*ἀπραγτοί*, j'ai lu *ἀπραγτός*; car c'est Epaminondas qui s'en retourne sans rien faire.*

*Apprit à ses dépens quelle grande partie de la vertu c'est que l'exercice.] Voici un grand Général de troupes de terre, qui croit pouvoir commander aussi*



beaucoup de réputation, mais qui étoit fort vieux, & qui n'avoit pas servi depuis quarante ans, & en le faisant monter par ses Citoyens, qui pensèrent tous périr, le vaisseau ayant fait eau de toutes parts. Voyant donc qu'après ce mauvais succès les ennemis le méprisoient, comme un homme qui avoit renoncé entièrement à la mer, & qu'ils assiégeoient avec insolence la ville de Gythium, il s'embarqua promptement, & alla à eux lorsqu'ils s'y attendoient le moins, & qu'à cause de leur victoire ils étoient dispersés çà & là sans aucune précaution & sans se tenir sur leurs gardes, & arrivant la nuit il mit ses gens à terre, brûla entièrement leur camp, & fit un grand carnage de leurs troupes.

*C'étoit l'arsenal & le port de Lacedémone, à cinq quaris de lieu de la ville.*

*Philopœmen rendo à son métier, soit des merveilles.*

Quelques jours après Nabis s'étant présenté tout à coup devant lui, comme il avoit à passer des defilez très-dangereux, & ayant par-là imprimé la terreur dans l'esprit des Achéens, qui ne

des troupes de mer. L'expérience fit voir combien il se trompoit. Ce sont deux arts très-différens, & pour illustrer ce passage, je croi que le Lecteur ne sera pas fâché que je lui rapporte ici ce que dit un jour un des plus grands Capitaines que la France, que dis-je, que la terre ait jamais portez, c'est le grand Prince de Condé. On parloit d'une bataille navale; ce Prince dit qu'il souhaiteroit passionnement d'en voir une, & que s'il s'y trouvoit, il regarderoit avec grande appli-

cation. Un Officier de marine qui étoit présent, lui dit : *Monseigneur, si votre Altesse y étoit, il n'y a point d'Amiral qui ne fût ravi de recevoir vos ordres. Mes ordres*, reprit brusquement le Prince, *je me garderois bien de dire seulement mon avis; je me tiendrois sur le pont bien tranquillement, & je regarderois tous les mouvemens & toutes les manœuvres pour m'instruire.* Si Philopœmen avoit eu le bon sens & la modestie de ce Prince, il n'auroit pas reçu ce grand échec.

croyoient

croyoient pas qu'il fût possible de se tirer de ces passages difficiles par eux-mêmes, & dont les ennemis leur fermoient l'issue, Philopoemen s'arrêta un peu de tems, & après avoir considéré de l'œil la nature du païs, il fit voir en cette occasion que l'art des Tactiques est la cime & la perfection de l'art militaire; car il n'eut pas plutôt changé l'ordonnance de sa phalange pour l'accommoder à l'affiète du lieu, qu'il surmonta toutes ces difficultés très-facilement, & sans aucun trouble, de maniere qu'il tomba sur les ennemis, qui pensoient le tenir, & les mit en fuite. Mais comme il vit qu'ils ne se retiroient pas tous ensemble vers leur ville, qu'ils se dispersoient çà & là, & que tout le païs étoit fourré, bossu, & très-difficile pour la Cavalerie, à cause des ruisseaux & des fondrières dont il est coupé, il fit sonner la retraite & campa dans ce lieu-là même qu'il étoit encore grand jour. Mais comme il se douta bien que dès que la nuit seroit venue, les ennemis, revenant de leur fuite, se retireroient vers la ville, un à un, & deux à deux, il plaça en embuscade tout autour dans tous les passages sur les ruisseaux & sur les collines, de petits corps de soldats Achéens qui tuerent un grand nombre des gens de Nabis, parce que ne se retirant pas tous ensemble, mais qui çà qui là, selon qu'ils avoient été dispersez par la fuite, ils tomboient entre les mains de leurs ennemis, comme des oiseaux qui donnent dans les filets de l'oïseleur.

*L'art des Tactiques,  
la perfection de l'art  
militaire.*

*Titus Flaminius ambitieux & jaloux.*

*Dans les jeux Isthmiques la quatrième année de l'Olympiade CXLV.*

*Paix faite avec Nabis la première année de l'Olymp. CXLVI.*

*Nabis tué en trahison par les Etoliens, trois ans après.*

*Philopœmen fait entrer Sparte dans la ligue des Achéens.*

Ces grandes actions faisoient que tous les Grecs aimoient & estimoient singulièrement Philopœmen, & que dans les théâtres ils le combloient d'honneurs. Une distinction si marquée bleffoit secrètement Titus Flaminius, naturellement ambitieux & jaloux. Car il prétendoit qu'étant Consul Romain il devoit être plus respecté & plus honoré par les Achéens, qu'un homme d'Arcadie. Et il pensoit de plus que par ses bienfaits il avoit infiniment plus mérité que lui des Grecs, lui qui par un seul cri de Heraut avoit affranchi & mis en liberté toute cette partie de la Grece qui étoit dans l'esclavage de Philippe & des Lacedemoniens.

Bientôt après Flaminius fit la paix avec Nabis, & Nabis fut tué en trahison par les Etoliens. Cette mort causa du trouble & du desordre dans Sparte, & Philopœmen saisissant cette occasion, y marcha avec une grosse puissance, & fit si bien que gagnant les uns par ses raisons, & entraînant les autres par la force, il obligea cette ville d'entrer dans la ligue des Achéens.

Ce succès augmenta merveilleusement sa réputation parmi ces peuples, car ce n'étoit pas un petit service que d'avoir acquis à la ligue une ville aussi puissante que Sparte, & d'une si grande autorité. Par-là il gagna aussi l'amitié & la confiance des plus gens de bien de Lacedemone, qui espererent l'avoir pour garant & pour défenseur de la liberté. Voilà pourquoi quand la maison & tous les biens de Nabis eurent été vendus, ils reso-

furent par un décret public de lui faire present de tout l'argent qui étoit revenu de cette vente, qui montoit à six-vingt talens, & de lui envoyer à cet effet une ambassade pour le prier de les recevoir.

*Present de six-vingt mille ecus, que les Lacedemoniens résolvent par un decret public de donner à Philopæmen.*

Ce fut en cette occasion qu'il parut très-clairement que la vertu de ce grand personnage étoit bien pure, & qu'il ne paroïssoit pas seulement homme de bien, mais qu'il l'étoit effectivement; car on ne trouva pas un seul Spartiate qui voulût se charger de la commission de lui aller offrir ce present, mais saisis de respect & de crainte, ils s'en excusèrent tous, de sorte qu'enfin ils prirent le parti de lui envoyer faire la proposition par un de ses hôtes, nommé Timolaüs.

*Pas un Spartiate n'ose se charger d'aller faire cette proposition à Philopæmen.*

Ce Timolaüs étant arrivé à Megalopolis, logea chez Philopæmen, qui le reçut avec beaucoup de marques de bonté. Là il eut le tems de considérer la gravité de sa conversation, la frugalité de sa vie, & la severité de ses mœurs, qui le rendoient imprenable, & inaccessible à l'argent, & il fut si étonné de tout ce qu'il vit, qu'il n'osa jamais lui ouvrir la bouche du present qu'il venoit lui offrir, & que ayant donné quelqu'autre prétexte à son voyage, il s'en retourna comme il étoit venu. Il fut envoyé une seconde fois, & ne fut pas plus hardi. Enfin au troisième voyage il se hazarda, quoiqu'avec peine, à déclarer à Philopæmen la bonne volonté de Sparte.

*Timolaüs n'ose ouvrir la bouche à Philopæmen du present qu'on vouloit lui faire.*

Philopæmen l'écouta avec plaisir; mais sur

Lll ij

*L'argent ne doit pas être dépensé à gagner les amis qui sont gens de bien, mais à gagner les méchants.*

*Il vaut mieux fermer la bouche à ses ennemis, qu'à ses amis.*

*La première année de l'Olymp. CXLV II.*

*Sage remontrance de Philopomen à Diophane.*

l'heure même il alla à Sparte, & il conseilla aux Spartiates de ne pas dépenser leur argent à gagner & à corrompre leurs amis, gens de bien, parce qu'ils pourroient toujours user & jouir de leur vertu & de leur sagesse sans rien donner, & de le garder pour acheter & gagner les méchants, & ceux qui dans les conseils brouilloient & divisoient la ville par leurs discours séditieux, afin que l'argent les obligeant à se taire, ils leur fissent moins de peine dans le gouvernement. *Car il vaut beaucoup mieux, ajouta-t-il, fermer la bouche à ses ennemis, qu'à ses amis.* Voilà quelle étoit la noblesse & la magnanimité de Philopoemen sur tout ce qui regardoit l'argent.

Quelque tems après Diophane, Général des Achéens, averti que les Lacedemoniens pensoient à des nouveutez, se dispoisoit à les châtier, & les Lacedemoniens de leur côté se préparoient à la guerre, & mettoient tout le Peloponese en combustion. Philopoemen tâcha d'abord d'adoucir l'esprit de Diophane, & d'appaîser sa colere, en lui representant, *que pendant que le Roy Antiochus & les Romains se faisoient la guerre au milieu de la Grece avec deux armées si puissantes, le devoir du Général des Achéens étoit de tourner toutes ses pensées de ce côté-là, & d'avoir toujours l'œil sur eux; que ce n'étoit nullement le tems de remuer & d'exciter une guerre intestine,*

*Que pendant que le Roy Antiochus & les Romains se faisoient la guerre au milieu de la Grece.]* Car cette même année C. Livius, qui commandoit la flotte Romaine, venoit de gagner un grand combat naval à Ephese contre Antiochus.

*Et qu'au-contre il étoit de la prudence de dissimuler quelques fautes qui auroient été commises, Et de faire semblant de ne les pas voir.*

Diophane ne fit point état de ses remontrances; il entra à main armée dans la Laconie avec Flaminus, & ils s'avancèrent tous deux vers la ville. Philopœmen, irrité de cette entreprise, & du mépris qu'on avoit fait de son avis, hazarda là une action, qui, si on l'examine à la rigueur, ne peut être trouvée ni bonne ni juste, mais qui marque un courage & une audace que rien ne pouvoit étonner; il se jeta dans Sparte, & simple particulier, il empêcha le Général des Achéens & le Consul Romain d'y entrer. Il appaisa les troubles, qui divisoient la ville, & raffermi les Spartiates dans la ligue comme ils étoient auparavant.

*Actions hazardées de Philopœmen.*

Quelque tems après Philopœmen élu encore Général, ayant eu quelques sujets de plainte contre les Lacedemoniens, les obligea de rappeler les bannis dans Sparte, fit mourir quatre-vingt Spartiates selon Polybe, & selon Aristocrate trois cens cinquante, qui avoient condamné ces bannis, rasa leurs murailles, leur retrancha une grande partie de leur territoire, qu'il ajouta au territoire de Megalopolis, & tous ceux à qui

*La troisième année de l'Olymp. CXLVII.*

*Philopœmen traina Sparte avec beaucoup de dureté.*

*Hazarda là une action, qui, si on l'examine à la rigueur, ne peut être trouvée ni bonne ni juste.]* Car à la rigueur Philopœmen étoit inexcusable, & c'étoit une démarche très-injuste & très-

mauvaise de quitter son Général, & d'aller se jeter dans Sparte, pour s'opposer à lui. Le succès le justifia, mais les actions d'un homme de bien ne doivent pas attendre du succès leur apologie.

Lllij.

les Tyrans avoient donné droit de bourgeoisie dans Sparte, il les chassa & les transféra dans l'Achaïe, excepté trois mille, qui ne voulurent pas sortir de Sparte, & qu'il fit vendre à l'encan. De l'argent qui revint de cette vente il en fit bâtir à Megalopolis un portique magnifique, comme pour leur insulter & pour rendre leur honte plus publique & plus durable.

Enfin pour assouvir son ressentiment contre les Lacedemoniens, & pour achever de les humilier, quoique leur humiliation fût déjà assez grande, & plus grande qu'ils n'avoient mérité, il fit contre eux la chose la plus cruelle & la plus injuste qu'on pouvoit faire contre leur gouvernement, *Il abolit les établissemens de Lycurgue.* il cassa & annulla tous les établissemens de Lycurgue, & força les enfans & les jeunes gens de renoncer à l'éducation de leur país, pour prendre celle de l'Achaïe, parce qu'il voyoit que pendant qu'ils continueroient d'observer les loix de *Quel doge pour Lycurgue.* Lycurgue, ils seroient toujours fiers, & n'auroient que des pensées nobles & généreuses. Dans ce tems-là donc les grandes calamitez, dont ils

*Il cassa & annulla tous les établissemens de Lycurgue.* ] Plutarque a raison d'appeller cette insulte, la chose la plus cruelle & la plus injuste qu'on pouvoit faire contre le gouvernement de Sparte; car l'unique moyen de la détruire entièrement, c'étoit d'y abolir un établissement, qui l'avoit déjà maintenue florissan-

te & glorieuse pendant plus de sept cens ans. C'est porter une playe mortelle à un Etat, que de lui ôter des usages qui maintiennent les mœurs & la discipline, & qui y entretiennent une noblesse & une fierté, seules capables de le faire triompher de ses ennemis.

furent accueillis, les ayant forcez de souffrir que Philopoemen coupât ainsi les nerfs de leur République, ils plierent sous le joug, & furent dans l'humiliation & dans la bassesse. Mais quelques années après ils demanderent aux Romains la permission de reprendre leur ancienne discipline, & de quitter celle d'Achaïe; & l'ayant obtenuë, ils retirerent leur ville de cet abîme de maux, & de cette corruption où elle étoit plongée, & la releverent autant qu'il leur étoit possible dans l'état où ils se trouvoient.

*Ce que fait une  
bonne discipline.*

Lorsque la guerre s'alluma en Grece entre les Romains & le Roy Antiochus, Philopoemen étoit simple particulier, & voyant qu'Antiochus, qui hyvernoit à Chalcis, passoit le tems en galanteries, que malgré son âge il célébroit des noces en épousant une jeune fille, & que ses Syriens, vivant dans la dernière licence sans Capitaines & sans Chefs, se dispersoient dans toutes les villes, où ils commettoient mille insolences & mille desordres, il témoigna qu'il étoit bien fâché de n'être plus Général des Achéens, & qu'il envioit aux Romains une victoire si facile, & qui leur

*Antiochus hyverne  
à Chalcis la troisié-  
me année de l'Olymp.  
CXLVI.*

*Et l'ayant obtenuë, ils retire-  
rent leur ville de cet abîme de  
maux.] Voilà un grand éloge  
pour les établissemens de Lycur-  
gue. Ceci confirme ce que Plu-  
tarque a dit dans la comparaïson  
de Numa & de Lycurgue : Que  
les Romains se sont accrus &  
agrandis, en renonçant aux in-  
stitutions de Numa, & que les  
Lacedemoniens n'ont pas plutôt  
violé les ordonnances de Lycurgue,  
que de fort grands ils sont devenus  
fort petits, & qu'après avoir perdu  
l'Empire de la Grece, ils ont vu  
leur Etat en danger d'être entière-  
ment détruit.*



couteroit si peu , car pour moi , dit-il , si j'avois le commandement , je les taillerois tous en pieces dans les tavernes.

*Antiochus fut défait  
la troisième année de  
l'Olymp. CXLVIII.*

Après que les Romains eurent défait Antiochus, ils s'appliquerent tout de bon à pousser leurs affaires du côté de la Grece, & avec routes leurs forces ils tenoient déjà les Achéens comme enveloppez. Ils avoient même un puissant parti dans toutes les villes, par le moyen des Orateurs & des Gouverneurs du peuple qu'ils avoient gagnez. De sorte que par la faveur & par la protection des Dieux, leur puissance, qui alloit toujours croissant, étoit déjà parvenue au faite de la grandeur, où leur fortune devoit s'élever. Philopoemen, attentif à toutes leurs démarches, faisoit comme un bon Pilote qui combat contre les vagues & les vents; tantôt forcé par le tems il cedioit en quelque chose, & se laissoit entraîner, & tantôt se roidissant il resistoit de toutes ses forces, & n'oubloit rien pour porter ceux qui avoient le plus d'autorité ou d'éloquence à embrasser le parti de la liberté.

*Philopoemen com-  
paré à un bon Pilote  
qui cede, & se roidit  
selon le tems.*

*Aristene porté pour  
les Romains.*

Aristenete de Megalopolis, homme qui avoit beaucoup de credit parmi les Achéens, & qui faisoit la cour aux Romains, lui étoit opposé, & un jour il dit en plein Conseil, qu'il étoit d'avis que les Achéens ne devoient s'opposer en rien aux Romains.

*Aristenete de Megalopolis. ]* Live appellent *Aristenus*. Il Il faut encore lire ici *Aristene*, avoit été souvent Général des Achéens, & il étoit grand parlé, & que Polybe & Tite- tisan des Romains.

ni

*ni se montrer ingrats envers eux.* Philopœmen ne dit rien d'abord, quoiqu'il supportât ce discours avec peine ; mais enfin voyant qu'il continuoît, & n'étant plus maître de sa colere, il lui dit tout haut : *Eh, mon ami, pourquoi as-tu tant d'impatience de voir la malheureuse fin des Grecs ?*

*Réponse très-piquante que lui fait Philopœmen en plein Conseil.*

Le Consul Manius Acilius ayant défait Antiochus, demanda aux Achéens qu'ils permissent aux bannis de Lacedemone de retourner dans leur ville, & Flaminius favorisoit cette demande d'Acilius. Philopœmen s'y opposa, non qu'il fût ennemi des bannis, mais c'est qu'il vouloit qu'on n'accordât pas cette grace à la priere de Flaminius & des Romains, & que les bannis en eussent toute l'obligation aux Achéens & à lui. En effet ayant été élu Général pour l'année suivante, il ramena lui-même les bannis, tant sa fierté & son grand courage le portoient naturellement à se revolter & à se roidir contre les puissances, qui vouloient tout emporter par autorité.

*Manius Acilius Glabrio qui fut Consul avec P. Cornelius Scipio Nasica la premiere année de l'Olymp. CXLVII.*

*Philopœmen s'oppose à une demande du Consul Manius Acilius.*

*Il ne fut pas élu l'année suivante, mais deux ans après, c'est-à-dire, la troisieme année de l'Olympiade CXLVII.*

Il fut élu pour la huitième fois Général des Achéens à l'âge de soixante-dix ans, & il eseroit non-seulement qu'il passeroit son année sans guerre, mais encore que les affaires lui permettroient d'achever en repos le peu qu'il avoit encore à vivre ; car comme les maladies semblent diminuer & s'affoiblir à mesure que les forces du

*La premiere année de l'Olymp. CXLIX.*

*Eh, mon ami, pourquoi as-tu tant d'impatience de voir la malheureuse fin des Grecs ?* Ce mot est fort beau. Philopœmen veut

dire qu'il n'y aura plus de Grecs, dès qu'ils seront soumis aux Romains.

corps diminuent , de même dans les villes Grecques l'amour des guerres & des combats s'affoiblissoit à mesure qu'elles sentoient diminuer leur puissance. Mais la Déesse de la vengeance, qui a soin de punir les paroles hautaines, le fit tomber au bout de sa course, comme un athlete, qui ayant fourni sa carrière très-heureusement, tombe au pied de la borne. Car on dit que dans une assemblée quelques-uns étant venus à louer un certain personnage, comme un grand Général, Philopœmen dit, *comment peut-on faire cas d'un homme, qui, les armes à la main, s'est laissé prendre en vie par les ennemis?*

*La Déesse de la vengeance, Nemesis.*

*Parole trop hautaine de Philopœmen.*

*Dinocrate détache Messène de la ligue des Achéens.*

Peu de jours après il arriva que Dinocrate le Messénien, qui en particulier étoit ennemi de Philopœmen, & qui étoit haï de tous les gens de bien à cause de sa méchanceté & de sa mauvaise vie, détacha Messène de la ligue des Achéens; & en même-tems on apprit qu'il étoit sur le point de s'emparer d'un bourg, appelé *Colonis*, poste considérable. Philopœmen étoit alors malade de la fièvre à Argos. Dès qu'il eut cette nouvelle, il partit pour se rendre à Megalopolis, & fit tant de diligence qu'il y arriva le

*Comment peut-on faire cas d'un homme qui, les armes à la main, s'est laissé prendre en vie par les ennemis ?* ] C'étoit le sentiment de Regulus, qu'Horace a si bien exprimé dans l'Od. v. du liv. III. Mais Plutarque a raison de trouver cette parole de Philopœmen

trop hautaine, car le plus brave homme du monde peut fort bien être pris prisonnier les armes à la main. C'est même souvent une suite de son grand courage, comme l'expérience l'a souvent fait voir.

*De s'emparer d'un bourg appelé*

jour-même , ayant fait plus de quatre cens stades. Cinquante mille pas.  
 Il ne s'y arrêta point , mais prenant avec lui quelques gens de cheval des plus considérables des Citoyens , tous jeunes gens , qui pour l'affection qu'ils lui portoient , & aussi pour l'amour de la gloire , le suivirent volontairement , il marcha contre Messene.

A moitié chemin sur la colline , appelée *la colline d'Evandre* , il trouva Dinocrate , qui venoit à sa rencontre ; il le chargea & le mit en fuite. Mais cinq cens chevaux qui gardoient le plat pays de Messene étant survenus , & ceux qui avoient été poussez , s'étant ralliez & joints à ces derniers , & occupant toutes les hauteurs de la colline , Philopœmen , qui craignoit d'être enveloppé , & qui vouloit sauver ces jeunes cavaliers qui l'avoient suivi , se retiroit par des lieux bossus & difficiles , se tenant toujours à la queue , & tournant souvent tête aux ennemis pour les attirer à lui , & pour les empêcher de

Il ne mena avec lui que soixante cavaliers , mais Lycoridas s'étoit avancé avec des troupes.

Belle action de Philopæmen.

*le Colonis.* ] Je ne connois point de bourg de ce nom. Plutarque avoit sans doute écrit *Corone* , qui est un poste considérable au - dessous de Messene sur le bord de la mer. Il en est parlé dans Strabon , & Tite-Live lui donne ce nom dans cette même histoire.

*Sur la colline , appelée la colline d'Evandre.* ] Personne , que je sçache , n'a fait mention de cette colline d'Evandre. Mais à quel-

que distance de Messene en tirant vers l'Arcadie , Polybe , & après lui Pausanias , placent une colline appelée *Evan* , qui est sans doute celle dont Plutarque parle ici. Ceux qui n'ont pas compris que cette colline étoit appelée *Evan* d'une exclamation Bacchique , & n'entendant point ce mot , ont cru que c'étoit un nom tronqué , & ont mis *Evandre* , sans sçavoir pourquoi.

M m m ij

suivre les cavaliers. Mais les ennemis n'osoient le joindre, & se contentoient de caracoller tout autour avec de grands cris.

Après s'être avancé plusieurs fois contr'eux, pour donner le tems à ces jeunes gens de faire leur retraite, il ne se donna pas de garde qu'il se trouva seul au milieu de ce grand nombre d'ennemis. Aucun n'eut pourtant l'audace d'en venir aux mains avec lui, mais en l'accablant de traits, ils firent tant qu'ils le poussèrent dans des lieux pleins de rochers & de précipices, où il ne pouvoit faire passer son cheval, quoiqu'à grands coups d'éperons il lui déchirât les flancs. Sa vieillesse lui laissoit encore toute sa legereté & sa force, à cause du continuel exercice où il l'entretenoit, & elle ne l'empêchoit nullement de se sauver, mais malheureusement il étoit affoibli par la maladie, & extrêmement fatigué du chemin qu'il avoit fait, & du travail qu'il avoit soutenu, de sorte qu'il étoit pesant, & qu'il ne pouvoit presque se remuer. En cet état son cheval venant à broncher, le jeta par terre; sa chute fut rude, il se fit une si grande playe à la tête, qu'il demeura long-tems étendu sur la place sans voix & sans mouvement.

Les ennemis, le croyant mort, s'approchèrent, & commencerent à le tourner pour le dépouiller. Dans ce moment il leva la tête & ouvrit les yeux; les ennemis voyant qu'il étoit en vie, se jetterent en foule sur lui, lui lierent les mains derriere le

dos, & l'accablant de chaînes, ils le menerent en cet état à Messene, en lui faisant avec une insolence sans bornes tous les outrages, & toutes les indignitez dont ils purent s'aviser, outrages que ce grand homme n'auroit jamais imaginé, non pas même en songe, pouvoir un jour souffrir de cet infâme Dinocrate.

*Philopœmen pris & mené à Messene, lié & garrotté.*

*Les Messéniens l'accablent d'outrages, & lui font toutes sortes d'indignitez.*

A la premiere nouvelle, qui fut portée à Messene, qu'il étoit pris & qu'on l'amenoit, les Messéniens furent si transportez de joye, qu'ils coururent tous aux portes de la ville. Mais quand ils virent Philopœmen, qu'on traînoit ainsi lié & garrotté contre sa dignité & malgré la gloire de ses exploits & de ses trophées, la plupart furent touchés de pitié, & compatirent à son malheur jusqu'à verser des larmes, & à mépriser & déplorer cette grandeur humaine, comme une grandeur trompeuse & infidelle, & comme un néant. De sorte que bientôt il courut presque dans toutes les bouches un propos plein d'humanité, qu'on devoit se souvenir des bienfaits qu'on avoit reçus de lui, & de la liberté qu'il avoit rendue à l'Achaïe, en chassant le Tyran Nabis. Mais il y en avoit d'autres, quoiqu'en petit nombre, qui voulaient faire leur cour à Dinocrate, alloient disant qu'il falloit mettre Philopœmen à la torture, & le faire mourir dans les tourmens comme un ennemi dangereux, qui ne pardonnoit jamais, & qui deviendrait encore plus redoutable à Dinocrate, s'il échappoit après les indignitez qu'il lui

*La joye que sa prise causa à Messene.*

*La compassion qu'on eut de lui quand on le vit lié & garrotté.*

*Grandeur humaine, grandeur trompeuse, un néant.*

M m m iij

*Philopœmen enfer-  
mé dans un caveau  
appellé le Trésor,*

avoit faites, & les chaînes dont il l'avoit chargé. En même-tems ils le conduisirent dans le lieu appellé *le Trésor*. C'est un caveau sous terre, qui ne reçoit aucun air, ni aucun jour du dehors, & qui n'a point de portes, mais qui se bouche avec une grosse pierre, qu'on roule à l'entrée. Ils l'enfermerent dans ce caveau, & l'ayant bien bouché avec sa pierre, ils mirent des soldats tout autour pour le garder.

Les jeunes cavaliers Megalopolitains revenus de leur frayeur, & s'arrêtant au milieu de leur fuite, commencent à s'appercevoir que Philopœmen n'est pas avec eux. Ils le cherchent, ils l'appellent, & comme il ne paroît point, & qu'il ne répond point à leur voix, ils s'arrêtent-là assez long-tems, & se disent les uns aux autres, qu'ils s'étoient sauvez avec honte & contre toute justice, en abandonnant aux ennemis leur Général, qui n'avoit méprisé sa vie que pour l'amour d'eux. En même-tems ils courent çà & là, & s'informent partout, enfin ils apprennent qu'il a été

*Ils le conduisirent dans le lieu appellé le Trésor.] Voici comme Tite-Live s'en explique. Admonent deinde quidam esse Thesaurum publicum sub terra saxo quadrato septum: Eo vinctus demittitur, & saxum ingens, quo operitur, machina super impositum est. Là quelques-uns font ressouvenir qu'il y a sous terre le trésor public, bien revêtu de pierre quarrée: On le*

*descend donc dans ce caveau, & par le moyen d'une machine, d'une grue, on en ferme l'ouverture avec une grosse pierre, dont on avoit accoutumé de la boucher. XXXIX. Ce caveau étoit appellé le trésor public, parce que dans les tems de guerre, ils y enfermoient leur argent, & ce qu'ils avoient de plus précieux.*

pris, & aussitôt ils vont répandre cette nouvelle dans toutes les villes de l'Achaïe. Les Achéens, très-affligés de cette prise, & la regardant comme un très-grand malheur, résolurent de le redemander aux Messéniens, de leur envoyer pour cet effet une ambassade, & de se préparer cependant à marcher contr'eux avec toutes leurs forces, s'ils le refusoient.

*Les Achéens très-affligés de la prise de Philopœmen, l'envoient demander aux Messéniens.*

Pendant que cela s'exécute, Dinocrate, qui craignoit surtout le retardement comme le salut de Philopœmen, & qui vouloit prévenir les démarches des Achéens, dès que la nuit fut venue, & que le peuple se fut retiré, ouvrit la prison, & y fit descendre l'exécuteur pour porter le poison à Philopœmen, avec ordre de se tenir là jusqu'à ce qu'il l'eût avalé.

*Dinocrate se hâte de faire mourir Philopœmen.*

Quand l'exécuteur descendit dans le caveau, Philopœmen étoit couché sur son manteau sans dormir, & tout occupé de sa douleur & de sa tristesse. Dès qu'il vit de la lumière, & cet homme près de lui tenant sa lampe d'une main & la coupe de poison de l'autre, il se releva avec peine à cause de sa grande foiblesse, se mit en son séant, & prenant la coupe, il demanda à l'exécuteur s'il n'avoit rien entendu dire de ses cavaliers, & surtout de Lycortas. L'exécuteur lui dit qu'il avoit oui dire qu'ils s'étoient presque tous sauvés. Philopœmen le remercia d'un signe de tête, & le regardant avec douceur, *tu me donnes-là une bonne nouvelle*, lui dit-il, *nous ne sommes donc pas malheu-*

*L'exécuteur descend dans le caveau, & porte à Philopœmen le poison.*



*Avec quelle douceur  
Quelle tranquilité  
Philopamen boit le  
poison.*

reux en tout, & sans dire une seule parole de plus, sans jeter le moindre soupir, il but le poison, & se recoucha sur son manteau. Il ne donna pas beaucoup de peine au poison, car il étoit si abbattu & si foible, qu'il fut éteint dans un moment.

*Affliction que la  
nouvelle de sa mort  
causa dans toute  
l'Achaïe.*

Quand le bruit de sa mort fut répandu parmi les Achéens, toutes leurs villes furent plongées dans un deuil & dans un abbattement qu'on ne peut exprimer, & aussitôt tous leurs jeunes gens qui étoient en âge de porter les armes, & tous leurs Magistrats se rendirent à Megalopolis. Là, dans un grand conseil, qui fut tenu, on résolut de ne pas différer un seul moment la vengeance de cet horrible attentat, & ayant élu sur l'heure même Lycortas pour leur Général, ils se jetterent dans la Messénie, où ils mirent tout à feu & à sang. Les Messéniens épouvantés prirent enfin le parti d'ouvrir leurs portes, & reçurent les Achéens. Dinocrate, prévenant le supplice qu'il méritoit, se tua lui-même, & tous ceux qui avoient été d'avis de faire mourir Philopoemen, suivirent son exemple. Mais ceux qui avoient opiné à lui faire donner la torture, Lycortas les fit prendre, pour les faire expirer dans les tourmens.

*Fin malheureuse de  
tous ceux qui avoient  
opiné à la mort de  
Philopamen.*

Après qu'on eut brûlé le corps de Philopoemen, qu'on eut ramassé ses cendres, & qu'on les eut mises dans une urne, on se mit en marche pour

*Et ayant élu sur l'heure Ly-  
cortas pour leur Général.] La se-  
conde année de l'Olympiade*

CXLIX. ce Lycortas étoit le père  
de l'Historien Polybe.

les

les porter à Megalopolis. Cette marche ne se fit point turbulemment, ni pêle-mêle, mais avec une belle ordonnance, & en mêlant à ce convoi funebre une sorte de pompe triomphale. On voyoit d'abord les gens de pied la tête ceinte de couronnes & tous fondant en larmes. Après cette Infanterie suivoient les ennemis chargez de chaînes. Le fils du Général, le jeune Polybe, marchoit ensuite portant dans ses mains l'urne qui renfermoit les cendres, mais qui étoit si couverte de banderoles & de couronnes, qu'elle ne paroissoit presque point. Autour de Polybe marchaient les plus nobles & les plus considérables des Achéens. L'urne étoit suivie de toute la Cavalerie magnifiquement armée & montée superbement, qui fermoit la marche, sans donner ni de grandes marques d'abattement pour un si grand deuil, ni de grands signes de joye pour une telle victoire. Tous les peuples des villes & des villages des environs venoient au-devant de ce convoi, comme autrefois ils venoient au-devant de lui-même pour le recevoir, & lui faire honneur quand il revenoit de ses expéditions couvert de gloire, & après avoir salué & touché respectueusement son urne, ils la suivoient & l'accompagnoient. Ce nombre infini d'hommes & de femmes, de vieillards & d'enfants, qui se joignoient à ce convoi, jettoient des cris si perçans, que de l'armée ils retentissoient

*Convoi de Philopamen mêlé d'une sorte de pompe triomphale*

*Polybe l'Historien portoit l'urne où étoient les cendres de Philopamen.*

*Le fils du Général, le jeune Polybe.] C'est Polybe l'Historien, qui pouvoit avoir alors vingt-deux ans.*

**Tome III.**

**Nnn**

# 466 PHILOPOEMEN.

jusques dans la ville de Megalopolis, qui répon-  
doit à ces cris par ses gemissemens, pressée de son  
affliction, & pleurant d'autant plus amèrement la  
mort de ce grand homme, qu'elle étoit persuadée  
qu'avec lui étoit morte toute l'autorité, toute la  
prééminence qu'elle avoit sur les Achéens.

*Prisonniers de Mes-  
sene lapidez autour  
du tombeau de Phi-  
lopoemen.*

Philopoemen fut donc enterré très-honorable-  
ment; & les prisonniers de Messene furent lapidez  
autour de son tombeau. Toutes les villes par des  
décrets publics lui décernerent tous les plus grands  
honneurs, & lui érigerent plusieurs statues avec de  
magnifiques inscriptions. Mais plusieurs années

*Et lui érigerent plusieurs statues  
avec de magnifiques inscriptions.]*

Pausanias rapporte l'inscription  
que ceux de Tegée mirent à la  
statuë qu'ils érigerent à ce grand  
homme, elle est en huit vers  
Elegiaques & d'une si grande  
beauté, qu'elle merite d'être  
rapportée. Le Lecteur ne sera  
pas fâché de la voir. La voici  
comme elle est rapportée dans  
les Arcadiques de Pausanias,  
p. 280.

Τῷ δ' ἀριτῇ κ' δόξῃ καθ' Ἑλλάδα  
πολλὰ μὲν ἀλκαῖς,  
πολλὰ δ' ἡ βουλῇς ἔργα πεισασμένη,  
Ἀρκάδος αἰχμητῶν φιλοπρόμιμος, ἥ  
μὴν αὖτις  
ἔσσιτ' αὖ πτολέμῳ δέρατος ἀγα-  
μόνι.  
Μακρόν δ' ὅ τροπῶν τετυγμένα δνοῶ  
τυραννῶν  
Ἐπάρτας ἀνέστηναι δ' ἄρατο δι-  
λοσυγαν.

Ὦν ἔκειν Τυγῆα μεγαλόφρονα Κραυ-  
γίδος υἱόν  
Στάσειν ὁμωμῆντο κρείντορ' ἔλευτε-  
ρας.

La valeur & la gloire de Philo-  
poemen d'Arcadie, de ce grand  
Capitaine qui a executé plusieurs  
grands exploits par sa force, &  
plusieurs autres par sa sagesse &  
par sa prudence, ont retenti dans  
toute la Grece : Deux trophées éri-  
gez de la défaite de deux Tyrans  
de Sparte, & le joug de la servi-  
tude dont il l'a délivrée, en sont  
des témoins irréprochables. Pour  
ces grands bienfaits, la ville de  
Tegée, pleine de reconnaissance, a  
élevé cette statuë au magnanime  
fils de Craugis, comme à l'auteur  
de sa liberté.

*Mais plusieurs années après.]*  
Trente-sept ans après la mort de  
Philopoemen, c'est-à-dire, la  
seconde année de l'Olympiade

après dans les tems les plus calamiteux de la Grece, lorsque Corinthe fut brûlée & détruite par le Proconsul Mummius, un calomniateur Romain fit tous ses efforts pour les faire abattre, & le poursuivit lui-même criminellement, comme s'il eût été en vie, l'accusant d'avoir été l'ennemi des Romains, & de s'être montré toujours mal-intentionné pour eux dans toutes leurs affaires; la chose fut portée au Conseil devant Mummius.

*Trente-sept ans après sa mort, c'est-à-dire, la seconde année de l'Olymp. CXLVIII. 145. ans avant N.S.*

*Philopœmen poursuivi criminellement trente-sept ans après sa mort par un calomniateur Romain.*

Le calomniateur étala tous les chefs d'accusation, & expliqua tous les moyens. Mais après que Polybe lui eut répondu pour le refuter, ni Mummius, ni ses Lieutenans ne voulurent ordonner, ni souffrir que l'on détruisît les monumens de la gloire de ce grand homme, quoiqu'il eût opposé comme une digue aux prosperitez de Flaminius & d'Acilius. Car ces Romains mettoient de la difference entre la vertu & l'interêt, comme cela est séant & raisonnable; ils distinguoient le beau & l'honnête de l'utile, & ils étoient per-

*Polybe l'Historien répond à ce calomniateur.*

*Les Romains mesuroient de la difference entre la vertu & l'interêt.*

CLVIII. cent quarante-cinq ans avant la naissance de Notre-Seigneur.

*Un calomniateur Romain fit tous ses efforts pour les faire abattre, & le poursuivit lui-même criminellement.] Voici une chose bien singuliere. Ce miserable Orateur vouloit faire sa cour aux Romains, en détruisant les statues, & en abolissant la memoire d'un homme, qui avoit*

toujours été leur ennemi.

*Mais après que Polybe lui eut répondu pour le refuter.] Je voudrois bien qu'on nous eût conservé le discours que ce sage Historien fit en cette occasion pour refuter ce miserable calomniateur.*

*Car ces Romains mettoient de la difference entre la vertu & l'interêt.] Il dit ces Romains, pour distinguer les Romains de ce*

Nnnij

Devoir des hommes  
gens envers leurs  
bienfaiteurs & leurs  
ennemis.

suadez que tous les gens de bien conservent de la reconnoissance pour leurs bienfaiteurs, & cherchent les occasions de s'acquitter envers eux, en leur rendant la pareille; & qu'ils respectent, honorent, & venerent la memoire des grands hommes qui se sont rendu recommandables par leur vertu. Voilà quant à la vie de Philopœmen.

tems-là, des Romains qui vin- terêt à la vertu, & l'utile à l'hon-  
rent ensuite. Les veritables Ro- nête.  
mains sacrifioient toujours l'in-

*Fin de la vie de Philopœmen.*



## T. QUINCT. FLAMINIUS.

**C**ELUI que nous avons choisi pour le comparer à Philopœmen, c'est Titus Quinctius Flaminius. Tous ceux qui voudront sçavoir

*Plutarque devoit  
écrire Flaminius*

*C'est Titus Quinctius Flaminius.* ] Il faut écrire *Flaminius*, & non pas *Flaminius*. Si Plutarque a écrit *Flaminius*, il est tombé dans une grande erreur, en confondant les familles. Il appelle *Flaminius* celui que Polybe, Tite-Live & tous les Historiens appellent *Flaminius*, & qui est très-différent de *Flaminius*, *Flaminius* étoit de famille Patricienne, & *Flaminius* de famille Plebéienne. En un mot Caius

Flaminius, qui fut tué à la bataille du lac de Thrasymene, & ce T. Quinctius Flaminius étoient très-différens. Je dois avertir que dans un ms. on lit toujours *Φλαμίνιος*, *Flaminius*, au lieu de *Φλαμίνιος*, *Flaminius*, cela m'autorisoit suffisamment à changer ce nom dans le texte, & à remettre *Flaminius*, au lieu de *Flaminius*. Mais je n'ai rien voulu changer, il suffit d'en avertir.

*Ceux qui voudront sçavoir com-*

N n n iij

*Sa statue de bronze  
portée de Carthage à  
Rome.*

*Naturel de Flami-  
nius.*

comment il étoit fait, n'ont qu'à aller voir la petite statue de bronze que l'on a encore de lui à Rome près du grand Apollon, que l'on a apportée de Carthage, & que l'on a placée vis-à-vis du cirque, sur le piédestal de laquelle il y a une inscription Grecque. Et quant à son naturel, on dit qu'il étoit fort prompt, tant à se mettre en colere & à châtier, qu'à rendre service & à faire plaisir. Mais c'étoit d'une maniere bien différente, car il ne gardoit pas long-tems sa colere, & ne châtioit que legerement, au lieu qu'il ne faisoit jamais plaisir à demi, que les graces qu'il accordoit, étoient toujours pleines & entieres, & qu'il conservoit pour tous ceux, à qui il avoit rendu service, la même affection & la même bonne volonté que s'il avoit reçu ce service d'eux, regardant comme le plus grand de tous ses biens de pouvoir cultiver & conserver ceux qu'il avoit une fois obligez. Naturellement ambitieux & convoiteux d'honneur & de gloire, il vouloit ne devoir qu'à lui-même ses plus belles & ses plus grandes

*ment il étoit fait, n'ont qu'à aller voir la petite statue de bronze que l'on a encore de lui à Rome. ]* Je m'étonne qu'un Historien sage, comme Plutarque, renvoye ses Lecteurs à cette statue. Cela étoit bon tout au plus pour ceux qui étoient à Rome, & pour le tems où il écrivoit; mais comme ces vies sont faites pour tous les hommes, pour tous les païs, & pour tous les tems, comment veut-il que ceux qui liront cette vie à cinq cens lieues de Rome, & mille ans après lui, entreprennent un si long voiage pour voir cette statue qui ne subsistera peut-être plus, & pour sçavoir comment Flamininus étoit fait? Il valoit mieux qu'il prit la peine de nous le dire. La tête que j'ai fait graver d'après l'antique, épargnera au Lecteur ce long voyage, & satisfera sa curiosité.

actions, c'est pourquoi il frequentoit plus volontiers ceux qui avoient besoin de son aide, que ceux qui pouvoient l'aider, cherchant les premiers comme une ample matiere à sa vertu, & fuyant les autres comme des concurrens prêts à lui ravir la moitié de sa gloire.

*Grande & belle maxime de Flaminius.*

Il fut nourri & élevé dans le métier des armes; car Rome ayant alors de grandes guerres à soutenir, tous les jeunes gens, dès qu'ils étoient en âge de servir, alloient apprendre dans les armées à se rendre capables de commander. Flaminius fit cet apprentissage comme les autres, & il fut Tribun de soldats dans la guerre contre Annibal sous le Consul Marcellus. Ce Consul ayant été tué dans une embuscade, qu'Annibal lui dressa, Flaminius fut fait Gouverneur de tout le pais Tarentin & de la ville de Tarente, qui venoit d'être prise pour la seconde fois.

*Son éducation.*

*Flaminius Tribun de soldats à vingt ans, la quatrième année de l'Olymp. CXLII.*

*Fait Gouverneur de Tarente, & de tout le pais Tarentin.*

Dans ce commandement il acquit une grande réputation, non-seulement de valeur, mais aussi de probité & de justice. C'est pourquoi il fut choisi pour Commissaire & pour Chef des colonies que les Romains envoyèrent dans les deux villes de Narnia & de Cosse, ce qui lui éleva si fort le cou-

*Fait Commissaire & Chef de deux colonies, c'étoit un très-grand honneur.*

*Narnia, ville de l'Ombrie, & Cosse, ville de l'Etrurie.*

C'est pourquoi il fréquentoit plus volontiers ceux qui avoient besoin de son aide, que ceux qui pouvoient l'aider. ] Quelle maxime noble & généreuse ! Elle devroit bien faire rougir ces âmes basses, qui dans toute leur vie ne font pas une démarche, & ne lient ni commerce, ni amitié qu'avec ceux qui peuvent les aider & leur être utiles, & qui dans cette vûë font la cour à des gens indignes, & qu'ils ne sçauroient s'empêcher de mépriser.



*Il aspire au Consulat  
sans avoir passé par  
les autres charges.*

rage, que passant pardessus les autres charges qui étoient les premiers grades par lesquels les jeunes gens étoient obligez de passer, le Tribunat, la Preture, & l'Edilité, il osa aspirer tout d'un coup au Consulat, & descendit à la place pour le demander, appuyé de la faveur de ces deux colonies. Mais les Tribuns Fulvius & Manlius s'y opposoient, disant que c'étoit une chose étrange & inouïe, qu'un jeune homme, qui étoit encore novice, & qui n'étoit pas encore initié aux premiers mystères du gouvernement, forçât les Loix pour s'élever tout d'un coup à la première dignité de la République. Le Senat remit la décision aux suffrages du peuple, & le peuple d'une commune voix nomma Flaminius Consul avec Sextus Ælius, quoiqu'il n'eût pas encore trente ans.

*Flaminius nommé  
Consul avant l'âge  
de trente ans.*

*Fils de Demetrius II.  
& pere de Persée &  
de Demetrius.*

Quand on tira au sort les Provinces, la guerre contre Philippe & contre les Macedoniens échut à Flaminius, & l'on peut dire qu'en cela la Fortune favorisa extrêmement les Romains; car les affaires & les ennemis qu'ils avoient sur les bras,

*Nomma Flaminius Consul avec  
Sextus Ælius, quoiqu'il n'eût pas  
encore trente ans.] Voici une  
époque sûre qui nous mène sûre-  
ment à l'année de la naissance  
de Flaminius. Plutarque nous  
dit qu'il fut nommé Consul avec  
Sextus Ælius Pætus, la seconde,  
ou selon d'autres, la troisième  
année de l'Olymp. CXLV. l'an  
de Rome 555. 196. ans avant  
l'Ere Chrétienne, & qu'il n'a-*

*voit pas encore trente ans ac-  
complis; il falloit donc qu'il fût  
né l'an de Rome 526. la première  
année de l'Olymp. CXXXVIII. ce  
calcul s'accorde avec celui de  
Tite-Live, qui écrit, que lorf-  
qu'il fit publier la liberté des  
Grecs aux jeux Isthmiques, ce  
qui arriva la première année de  
l'Olymp. CXLVI. il n'avoit que  
33. ans, sed erat triumphus & tri-  
ginta annorum.*

ne

ne demandoient pas un Général qui voulût tout emporter par la guerre & par la force, mais plutôt qui sçût employer à propos la douceur & la persuasion. En effet le Roy Philippe tiroit de son seul Royaume de Macedoine assez d'hommes pour fournir à tous ses combats ; mais la principale force pour traîner la guerre en longueur , c'étoit la Grece , elle lui fournissoit l'argent , les vivres , les munitions & les retraites , en un mot , c'étoit l'arsenal & le magasin de son armée. De sorte que pendant qu'on n'auroit point détaché les Grecs de l'alliance de Philippe , cette guerre ne pouvoit être terminée par un seul combat.

*La douceur & la persuasion font souvent plus que la force.*

*Sage réflexion de Plutarque.*

Alors la Grece n'étoit pas encore accoutumée aux Romains, elle ne commençoit qu'à entrer dans leurs affaires. C'est pourquoi si le Général des Romains n'avoit été homme doux & traitable, plus porté à terminer les differends par des conférences, que par la force, assez insinuant pour persuader ceux à qui il parloit, & assez affable pour écouter leurs raisons avec bonté & douceur, & toujours prêt à relâcher même de ses droits les plus justes pour trouver des ajustemens, la Grece n'auroit pas si facilement renoncé à un joug

*Et toujours prêt à relâcher même de ses droits les plus justes pour trouver des ajustemens.] Voilà une grande leçon que Plutarque donne ici. Il n'y a rien de plus contraire au succès des negociations & des conférences,*

*qu'une grande roideur, & un trop grand attachement à ses intérêts, il faut sçavoir se relâcher. Car comme Plutarque le dit ailleurs, l'habile politique est celui qui sçait donner peu pour avoir beaucoup.*

**Tome III.**

O o o

auquel elle étoit accoutumée, pour se soumettre à une domination étrangère. Mais c'est ce qui paroîtra mieux par les actions que nous allons écrire.

*Flamininus n'imite pas la conduite des Généraux, qui avant lui avoient fait la guerre contre Philippe.*

Titus ayant remarqué que les Généraux, qui avoient été envoyez avant lui contre Philippe, comme Sulpicius & Publius, n'étoient entrez dans la Macedoine que sur l'arrière-saison, & qu'ils n'y avoient fait la guerre qu'avec beaucoup de lenteur, se consumant en des combats de poste, & en des escarmouches pour forcer quelques passages, ou pour enlever des convois, il jugea qu'il ne devoit pas suivre leur exemple. Ils avoient passé toute l'année de leur Consulat dans Rome à se mêler des affaires, & à jouir des honneurs, & des prééminences de leur dignité, & sur la fin de l'Automne ils étoient partis pour l'armée. Il ne voulut pas faire comme eux, & en jouissant chez lui des mêmes honneurs gagner une année pour commander ainsi deux années de suite, l'une à Rome comme Consul, & l'autre à l'armée comme Général, ou Preteur. Mais au-contraire, n'ayant d'autre ambition que d'employer utilement l'année même de son Consulat à pousser la guerre, qui lui étoit commise, il renonça avec plaisir aux

*Politique des Consuls pour commander deux années de suite, mais comment les Romains le souffroient-ils ?*

*Comme Sulpicius & Publius.* ] année-là, & comme Publius, Comme P. Sulpicius Galba qui c'est-à-dire, comme Publius Vil- fut Consul avec C. Aurelius lius Tappulus, qui fut Consul Cotta, deux ans auparavant, la avec L. Cornelius Lentulus l'an- quatrième année de l'Olymp. née après Sulpicius, & avant CXLIV. & qui en effet n'arriva Flamininus, la première année. en Grece que sur la fin de cette de l'Olymp. CXLV.

honneurs & à tous les autres avantages dont la charge l'auroit fait jouir à Rome, & demanda au Senat qu'on lui donnât son frere Lucius pour commander son armée de mer. Ce qu'ayant obtenu, parmi les soldats, qui sous la conduite de Scipion, avoient défait Asdrubal en Espagne, & Annibal en Afrique, il en choisit environ trois mille, qui étoient encore en état de servir, & pleins de bonne volonté pour le suivre; il en fit le fort de son armée, & passa ainsi en Epire. Là il trouva que Publius étoit bien campé devant l'armée de Philippe, qui depuis long-tems gardoit les passages & les défilez le long de l'Apsus, mais qu'il étoit là sans rien faire à cause de la difficulté des lieux.

*Flaminus choisit trois mille veterans qui avoient servi en Espagne & en Afrique sous Scipion.*

Après avoir donc pris le commandement de l'armée, & renvoyé Publius, il commença à considérer & à examiner l'affiète du lieu. C'est un país naturellement fortifié, comme celui de Tempé, mais il n'a pas comme lui de beaux bois, des forêts d'une verdure charmante, des endroits délicieux & d'agréables prairies. A droite & à gauche ce sont de longues & hautes montagnes, qui sont en bas une vallée fort profonde, le long de laquelle coule l'Apsus assez semblable par la figure & par la rapidité au Penée. Il coule au pied

*Tempé, lieu d'atténuation de la Thessalie.*

*Qui depuis long-tems gardoit les passages & les défilez le long de l'Apsus.] Dans les gorges des montagnes, l'Apsus est une riviere du país des Taulantiens, entre l'Epire & l'Illyrie, &*

*l'Aous, & le Panyasus, autres fleuves au-dessous de Dyrrachium, Durazzo. Philippe empêchoit par-là les Romains de pénétrer dans la Macedoine.*

Ooo ij

de ces montagnes qu'il défend, & ne laisse entre deux qu'un petit chemin taillé dans le roc, & si escarpé & si étroit, qu'une armée ne pourroit y passer que très-difficilement, & avec des peines infinies quand il ne feroit pas défendu, & pour peu qu'on le défendît, il feroit absolument impraticable.

*Au-dessus de l'Épire.*

*Fleuve.*

*Prudence de Flaminius qui ne veut pas s'éloigner de sa flotte qui lui fournissoit des vivres.*

Il y avoit des gens qui vouloient faire prendre à Flaminius un grand circuit, & le mener par la Daffaretide le long du Lycus, où ils lui disoient que le chemin étoit large & facile. Mais Flaminius, qui craignoit que s'il s'éloignoit de la mer, & qu'il s'engageât dans des lieux maigres, & que l'on ne feroit que difficilement, Philippe s'opiniâtrant à ne pas combattre, il ne manquât enfin de vivres, & ne fût forcé de regagner la mer & de s'en retourner comme son prédécesseur, sans avoir rien fait, résolut d'aller par le haut des montagnes & de forcer ces passages, quoiqu'il lui en dût coûter. L'armée de Philippe occupoit toutes ces hauteurs, de sorte que les Romains pris en flanc des deux côtez, étoient accablez d'une grêle de dards & de flèches. Ils ne se rebutoient pourtant pas. Il se fit là plusieurs combats, & il y eut beaucoup de gens blessez & tuez de part & d'autre, sans que l'on vît aucune fin.

*Des Bergers s'offrent à mener Flaminius sur le sommet des montagnes.*

Sur ces entrefaites quelques Bergers, qui païssoient leurs troupeaux sur ces montagnes, vinrent à Flaminius lui dire qu'ils sçavoient un détour qui n'étoit point gardé, par où ils meneroient son

armée, lui promirent de le rendre sur le sommet des montagnes en trois jours au plutôt, & pour garant de leur parole, ils lui donnerent Charops, fils de Machatas, le premier & le plus considerable des Epirotes, qui étoit fort affectionné aux Romains, & qui en secret les favorisoit en tout par la crainte qu'il avoit de Philippe.

Flaminius, s'assurant sur le témoignage & sur la garantie de Charops, envoie un de ses Capitaines avec quatre mille hommes de pied & trois cents chevaux. Ces Pastres, liez & garrottez, conduisent ces troupes. Le jour ils demeuroient cachez dans des fonds couverts de bois, & dès que la nuit étoit venue, ils se remettoient en marche à la clarté de la lune, qui heureusement étoit alors dans son plein. Pendant ces trois jours Flaminius ne faisoit faire aucun mouvement à son armée, il attachoit seulement quelques escarmouches pour amuser & pour occuper l'ennemi. Mais le matin que ces troupes, qu'il avoit détachées, devoient paroître sur les hauteurs, dès la pointe du jour il fit prendre les armes à toute son armée, & l'ayant partagée en trois corps, il se mit à la tête du corps du milieu, & marchant le long du fleuve par le sentier qui étoit le plus étroit, il mena toutes ses bandes droit contre la montagne; toujours exposé aux traits des Macedoniens, & toujours combattant à coups de main contre ceux qui défendoient les passages. Les deux autres corps le faisoient sans se menager en combattant à l'envi

*Flaminius envoie un détachement pour occuper ces hauteurs.*

*Le matin que ce détachement devoit paroître sur les hauteurs, il fait prendre les armes à son armée, & marche droit à la montagne.*

avec beaucoup de courage, & en gravissant sur ces montagnes avec une merveilleuse ardeur.

*Au lever du soleil il voit sur la cime des montagnes une fumée comme un brouillard.*

Cependant le soleil se lève, & en même-tems on voit une fumée qui paroît au loin, & qui n'est pas d'abord bien épaisse, mais qui ressemble à ces brouillards qui se levent le matin sur la cime des montagnes. Les ennemis ne pouvoient l'appercevoir, parce qu'elle étoit derriere leur dos; car elle venoit des troupes qui avoient gagné les hauteurs.

*Les Romains n'osent s'assurer que ce soit le signal dont ils étoient convenus.*

Et les Romains accablez de fatigue & pressés par le combat, n'osoient s'assurer que ce fût là le signal dont ils étoient convenus, & n'avoient qu'une opinion flottante & incertaine, mais enfin ils tournerent leurs esperances du côté de leurs vœux. Et bientôt après voyant cette fumée grossir, obscurcir l'air, & s'élever en se déployant par grands tourbillons, ils ne douterent plus que ce ne fussent les feux que leurs amis avoient allumés pour marquer qu'ils avoient gagné les sommets de la montagne. En même-tems ils redoublent leurs efforts, & se jettant impétueusement sur l'ennemi avec de grands cris, ils le poussent dans les endroits les plus difficiles. Les autres, qui étoient derriere, répondent du haut de la montagne à ces cris avec un bruit épouvantable, & qui effraya tellement les Macedoniens, que perdant courage ils prirent tous la fuite. Il n'en fut pourtant pas tué plus de deux mille, car la difficulté des lieux empêcha de les poursuivre.

*Enfin ils n'en doutent point, redoublant leurs efforts, & chassent les Macedoniens.*

Les Romains après avoir pillé leur camp, &

avoir pris leurs tentes & leurs esclaves, s'emparèrent de tous les passages, & traversèrent toute l'Épire avec tant d'ordre & de discipline, que bien qu'ils fussent très-éloignés de leurs vaisseaux de charge & de la mer, qu'on ne leur eût pas distribué leur bled du mois, & qu'ils n'eussent point de vivandiers, ils ne touchèrent pourtant à chose aucune du pays, quoiqu'ils y trouvassent toutes sortes de biens en abondance & fort à la main. Car Flaminius informé que Philippe dans sa fuite traversant la Thessalie obligeoit les hommes à sortir de leurs maisons pour se retirer dans les montagnes, qu'il brûloit leurs villes, & que toutes les richesses, qu'ils n'avoient pû emporter à cause de leur quantité ou de leur grand poids, il les abandonnoit au pillage à ses troupes, comme quittant & cedant déjà le pays aux Romains, se faisoit au contraire un honneur d'obliger ses soldats à épargner & à conserver le pays comme leurs propres terres qui leur avoient été cedées.

*Les Romains épargnent le pays ennemi comme un pays qui leur appartenait.*

*Différence de Flaminius & de Philippe dans leur marche.*

Aussi les choses, qui arriverent incontinent après, leur firent-elles bientôt sentir ce que leur valaient cette modération & cette bonne discipline; car ils ne furent pas plutôt sur les frontières de la Thessalie, que toutes les villes sortoient au-devant d'eux, que les Grecs, qui sont en dedans des Thermopyles, desiroient de voir Flaminius, & que leurs cœurs voloient à sa rencontre; que les Achéens non-seulement renoncèrent à l'alliance de Philippe, mais résolurent même par un

*Ce que valent à des troupes leur modération & leur bonne discipline.*

*Les Achéens renoncèrent à l'alliance de Philippe, & s'unirent avec les Romains.*



décret public de s'unir contre lui avec les Romains; enfin que les Etoliens, qui avoient embrassé le parti des Romains, & qui leur étoient extrêmement affectionnez, ayant offert aux Opuntiens de mettre une bonne garnison dans leur ville & de la défendre, les Opuntiens n'y voulurent point entendre, mais ayant appelé Flaminius, ils reçurent sa parole & se donnerent à lui. Et à ce propos on dit que Pyrrus la première fois qu'il vit de dessus une éminence l'armée des Romains marcher dans cette belle ordonnance, dit que *cette marche des Barbares ne lui paroissoit nullement barbare.*

*Mot de Pyrrus sur la belle ordonnance des troupes Romaines.*

Ceux qui voyoient Flaminius pour la première fois, étoient forcez de tenir de lui le même langage; car après avoir ouï dire aux Macedoniens qu'un homme venoit à la tête d'une armée de Barbares faccageant & ruinant tout, & ne faisant que des esclaves, comme ils virent un homme à la fleur de son âge, d'un air gracieux & humain, d'un esprit doux & accort, qui parloit fort bien Grec, & qui n'aimoit que la vraie gloire, ils furent d'abord merueilleusement rassurez & si transportez de joye, que se répandant dans toutes les villes ils les remplissoient de la même affection qu'ils avoient pour lui, car ils leur faisoient entendre qu'elles trouveroient en lui, non l'artisan

*Qualitez qui gagnent à Flaminius l'affection des peuples.*

*Les Opuntiens n'y voulurent point entendre, mais ayant appelé Flaminius.] Les Opuntiens ne voulurent point recevoir une garnison des Etoliens, quoiqu'ils* tinssent le parti des Romains, parce qu'ils ne se fioient pas à eux, & qu'ils les regardoient comme des peuples inconstans & infideles.

de

de leur servitude, mais l'auteur de leur liberté.

Depuis ce tems-là Philippe ayant demandé une entrevûe pour tâcher de trouver les moyens de terminer cette guerre, Flaminius s'y rendit, & les conférences durèrent trois jours. Flaminius offrit à Philippe la paix & l'amitié des Romains, à condition qu'il laisseroit les Grecs en liberté & soumis à leurs loix, & qu'il retireroit ses garnisons de leurs places. Ce que Philippe ayant refusé, alors tout le monde vit clairement, & ceux qui étoient les plus affectionnez au parti de Philippe furent forcez de le reconnoître, que les Romains étoient venus pour faire la guerre, non aux Grecs, mais aux Macedoniens en faveur des Grecs. Tout réussissoit donc à Flaminius sans qu'il fût obligé de recourir aux armes, & comme il traversoit la Beotie, les premiers des Thebains sortirent au-devant de lui. Ils tenoient le parti de Philippe à cause de Brachullelis, mais ils respectoient & honoroient Flaminius, & vouloient se ménager au-

*Entrevûe de Philippe avec Flaminius.*

*Les conditions que Flaminius offre à Philippe.*

*Philippe les refuse.*

*Les Thebains qui tenoient le parti de Philippe, sortent au-devant de Flaminius pour lui faire honneur.*

*Flaminius s'y rendit, & les conférences durèrent trois jours.]* Les conférences se passerent près de Nicée sur le rivage du golfe de Malée. Le premier jour Flaminius étoit à terre, & Philippe sur la prouë de son vaisseau à l'ancre. Le lendemain Philippe descendit, & ils s'abouchèrent près de Nicée. Le troisième jour ils s'assemblerent sur le rivage auprès de Thronie. Polybe raconte au long dans son xvii<sup>e</sup>. liv. tout

ce qui se passa dans ces entrevûes.

*A cause de Brachullelis.]* Il faut corriger le texte, & lire à cause de Brachyllas, car c'est ainsi que Polybe le nomme toujours. C'étoit un des principaux de la Beotie, & grand partisan de Philippe. Il fut fait Général des Beotiens; mais enfin on le fit assassiner par six hommes, à la tête desquels étoit Zeuxippe.

*Comment Flaminius les amuse, & se saisit de Thebes.*

près de l'un & de l'autre pour conserver leur amitié. Flaminius les reçut avec beaucoup de douceur & d'humanité, les embrassa, & continua tout doucement son chemin avec eux, en leur faisant mille questions, & en leur contant plusieurs choses, les amusant ainsi à dessein jusqu'à ce que ses soldats, qui étoient demeurez derriere, l'eussent joint. En avançant ainsi insensiblement il arriva aux portes de Thebes, & entra avec eux dans la ville, ce qui ne leur fut pas fort agréable, mais ils n'osèrent s'y opposer, parce qu'il étoit assez bien accompagné.

*Le Roy Attalus aide Flaminius à gagner les Thebains.*

Dès qu'il fut dans Thebes il fit assembler le Conseil, & comme s'il n'eût pas été maître de la ville, il voulut les gagner par la persuasion, & les porter à se déclarer pour les Romains. En quoi il étoit admirablement secondé par le Roy Attalus, qui n'oublioit rien pour obliger les Thebains à faire cette alliance. Mais comme Attalus parloit pour Flaminius, apparemment avec plus de véhémence que son âge ne le permettoit, & pour étaler son éloquence, au milieu de son discours il fut surpris d'un violent hoquet, ou d'une fluxion qui lui ôta tout à coup la voix & le sentiment, il tomba,

*Mort d'Attalus.*

*Les Beotiens embrassent le parti des Romains.*

& peu de jours après on l'embarqua, & on le porta en Asie où il mourut. Les Beotiens embrassèrent ainsi le parti des Romains. Philippe envoya

*Philippe envoya tout aussitôt des Ambassadeurs à Rome.] Comme on étoit alors en hyver, & que les armées ne pouvoient rien faire, Flaminius trouva à pro-*

*pos de faire sçavoir au Senat l'état des choses. Ainsi il permit à Philippe d'envoyer ses Ambassadeurs au Senat, & lui donna deux mois de trêve. Il envoya*

tout aussitôt des Ambassadeurs à Rome; & Flaminus y envoya aussi de son côté ses députez pour agir auprès du Senat, & pour l'obliger, ou à le continuer dans sa charge, la guerre durant encore, ou à lui donner les pouvoirs nécessaires pour la terminer par une bonne paix; car comme il étoit ambitieux & jaloux, il craignoit qu'on ne lui envoyât un successeur, qui lui raviroit toute sa gloire.

*Philippe envoie des Ambassadeurs à Rome.*

Ses amis le servirent si efficacement, que le Senat refusa à Philippe tout ce qu'il demandoit, & ordonna que Flaminius feroit continué dans sa charge. Il n'eut pas plutôt reçu ce décret, que le courage enflé de nouvelles espérances, il tira vers la Thessalie, pour terminer par un combat cette guerre contre Philippe. Son armée étoit de vingt-six mille combattans, dont les Etoliens avoient fourni six mille hommes de pied, & quatre cens chevaux. L'armée de Philippe n'étoit pas inférieure en nombre. Marchant donc ainsi l'un contre l'autre, ils arriverent en même-tems près de la ville de Scotuse, où ils resolurent de décider par une bataille tous leurs differends. Ni les Officiers, ni les soldats de l'une & de l'autre armée ne furent étonnez de se trouver en presence; au-contraire

*Le Senat lui refuse ce qu'il demandoit, & Flaminius est continué dans sa charge.*

*Les deux armées se rencontrent devant Scotuse.*

aussi ses députez, & toutes les parties interessées, comme les Etoliens, les Achéens, les Athéniens, & le Roy Attalus, y envoyèrent aussi les leurs.

*Ils arriverent en même-tems*

*près de la ville de Scotuse.] Philippe campa dans les terres de Scotuse, ville de la Magnesie, & Flaminius se logea vis-à-vis dans la Pharfalie aux environs de Thetide.*

à cette vûë ils sentirent tous augmenter leur courage & croître leur ambition, les Romains pensoient que s'ils étoient vainqueurs des Macedoniens, dont les victoires d'Alexandre avoient rendu le nom si fameux, il ne se pourroit rien ajouter à leur gloire; & les Macedoniens se flatoient que s'ils battoient les Romains si superieurs aux Perses, ils rendroient le nom de Philippe plus célèbre & plus éclatant que celui d'Alexandre même.

*Polybe rapporte la harangue qu'il fit, & qui est très-belle.*

*La Grece le plus noble de tous les théâtres.*

*Les soldats de Philippe tirent un mauvais augure de ce qu'il les harangue de dessus un tertre, qui étoit un tombeau.*

Flaminius exhortoit ses troupes à bien faire leur devoir, & leur representoit qu'ils alloient combattre au milieu de la Grece, c'est-à-dire, dans le plus beau & le plus noble de tous les théâtres, & contre les plus vaillans & les plus renommez de leurs ennemis. Et Philippe, soit par hazard ou par trop de hâte, parce que le tems pressoit, monta sur un tertre élevé, qui étoit hors de son camp, & ne prit pas garde que ce tertre étoit un tombeau qu'on avoit élevé à plusieurs morts qui y étoient enterrez. De-là il haranguoit ses soldats, & leur disoit tout ce qu'on a accoutumé de dire en ces occasions pour encourager des troupes. Mais le funeste augure du lieu plonge ses soldats dans le découragement, il en est troublé lui-même, & se tient en repos sans rien entreprendre pour ce jour-là.

*Monta sur un tertre élevé, qui étoit hors de son camp, & ne prit pas garde que ce tertre étoit un tombeau.] Polybe ne dit pas un mot de cette particularité, &*

*Tite-Live, qui marque que Philippe monta sur un tertre, ne rapporte point cette réflexion superstitieuse.*

Le lendemain à la pointe du jour après une nuit fort pluvieuse, les nuages s'étant tournez en broüillards, toute la campagne fut couverte d'une profonde obscurité, & un air épais & trouble tomba du haut des montagnes dès que le jour eut commencé, & remplit tout l'espace qui séparoit les deux camps, de maniere que les deux armées ne pouvoient se voir. Ceux qui furent envoyez des deux côtez à la découverte, & pour se saisir de quelques postes, s'étant rencontrés sans se voir, se chargerent, & combattirent près des lieux qu'on appelle *Kynoscephales*, nom qui leur a été donné, parce qu'ils sont remplis de pointes de plusieurs éminences plantées les unes devant les autres, qui représentent assez bien cette figure.

*Les deux armées enfoncées dans une si grande obscurité, qu'elles ne pouvoient se voir.*

*Car Cynoscephales, signifie têtes de chien.*

L'état de cette escarmouche fut fort divers, comme cela est vrai-semblable en des lieux raboteux & difficiles, & comme chacun fuyoit & poursuivoit à son tour par plusieurs fois, & que les deux camps, qui voyoient déjà clairement tout ce qui se passoit, parce que le broüillard étoit tombé, & que l'air s'étoit éclairci, envoyoient incessamment du renfort à ceux qui étoient pouf-

*Toute la campagne fut couverte d'une profonde obscurité.] L'histoire justifie ici les fictions de la Poësie. Cette profonde obscurité, c'est ce qu'Homere appelle une nuit, qui venant à tomber sur la campagne, empêche les armées de se voir.*

*Et que les deux camps envoyoient incessamment du renfort.] Flami-*

nus envoya deux Officiers Eoliens, Archidamus & Eupoleme; avec quinze cens chevaux, & deux mille hommes de pied, & Philippe envoya aux siens Heraclide avec la Cavalerie Thessaliene, Leon avec la Cavalerie Macedoniene, & Athenagore avec la plus grande partie des Etrangers soudoyez.

P p p iij;

*Ce qui donna l'avantage à Philippe à son aile droite.*

fez, bientôt l'affaire fut générale, & les deux armées en vinrent aux mains. Philippe eut de l'avantage à son aile droite, parce que tombant impétueusement de ces lieux hauts sur les Romains avec sa phalange, ils ne purent soutenir le choc de ces bandes ferrées & couvertes de leurs boucliers, & dont le front presentoit une haye de piques. Leurs plus braves troupes furent obligées de plier.

*Belle manœuvre de Flamininus.*

*Ce qui fit que l'aile gauche de Philippe fut battue.*

*Car la phalange Macedoniene avoit seize rangs de profondeur.*

Il n'en fut pas de même à son aile gauche. Comme ses rangs étoient rompus & séparés par ces tertres qui occupoient ce terrain, Flamininus laissant là son aile gauche qui étoit défaite, passa promptement à son aile droite, & chargea vivement cette aile gauche des Macedoniens, qui à cause de l'inégalité & de la difficulté des lieux ne pouvoient le maintenir en forme de phalange, ni doubler leurs rangs pour donner de la profondeur à ce corps, ce qui fait toute sa force, & qui n'étoient pas non plus en état de combattre séparément d'homme à homme, parce que leur armure

*Et dont le front presentoit une haye de piques.]* Pour bien entendre ce que Plutarque dit ici, il faut connoître l'ordonnance de la phalange Macedoniene, comme Polybe la décrit à la fin de son xvii<sup>e</sup>. l. Le front de cette phalange étoit herissé de piques qu'il presentoit à l'ennemi. Car les piques du second, du troisième, du quatrième rang passaient au-delà du front de plusieurs

coudées, & celles du cinquième passaient seulement de deux coudées. De sorte que voilà cinq piques pour chaque soldat du premier rang. Ainsi il n'y avoit nulle sorte d'ordonnance qui pût soutenir le front de cette phalange Macedoniene, pourvu qu'elle gardât sa forme & sa force. Mais aussi cela étoit sujet à de grands inconveniens, dont le plus grand étoit qu'elle ne pou-

étoit si pesante, qu'ils ne pouvoient se remuer que très-difficilement. Car la phalange Macedonienne ressemble à un animal d'une force indomptable pendant qu'elle ne fait qu'un seul corps, & qu'elle se tient serrée, les boucliers bien joints ; mais quand elle est séparée & rompuë, chacun de ceux qui la composent, perd la force que lui donne cette union, tant par l'incommodité de son armure, que parce qu'il tire bien plus de force & de vigueur des différentes parties de ce tout qui se soutiennent les unes les autres, qu'il n'en tire de lui-même.

*Force invincible de la phalange Macedonienne, quand elle est unie & serrée.*

Cette aîle gauche étant renversée, les uns se mettent à poursuivre les fuyards; les autres coulant le long de l'aîle droite des Macedoniens qui combattent encore, les prennent par les flancs, & en font un grand carnage; de sorte que ceux-mêmes qui avoient déjà vaincu, étant rompus, prennent la fuite, & jettent leurs armes. Il n'y eut pas moins de huit mille de tuez sur la place, & on fit environ cinq mille prisonniers. Les Etoliens furent accusez d'avoir été cause que Philippe se sauva, car ils s'amuserent à piller son camp pendant que les Romains étoient occupez à la poursuite, de sorte que quand ils furent revenus, ils ne

*Grande victoire de Flamininus.*

*Les Romains ne perdirent que sept cents hommes.*

voit servir que dans des plaines rases où il n'y eût ni arbres, ni éminences, ni ruisseaux, ni fosses, ni autres coupures. Car si le terrain étoit inégal & coupé, elle devenoit inutile, comme cela parut en cette occasion.

*Cette aîle gauche étant renversée.]* Je m'étonne que Plutarque n'ait pas fait mention des éléphants dont Flamininus se servit fort utilement à cette bataille. Ni Polybe, ni Tite-Live ne les ont oubliés.



trouverent presque plus rien. Ils leur en firent d'abord des reproches, entrèrent ensuite en querelle, & enfin ils se chargerent d'injures.

*Les Etoliens s'attribuent tout l'honneur de cette victoire.*

*Chansons qu'on chantoit dans les rues sur cette bataille.*

Mais ce qui fâcha le plus Flaminius, c'est que ces Etoliens s'attribuerent tout l'honneur de cette victoire, & qu'ils prévinrent toute la Grece de cette opinion par le bruit qu'ils en répandirent; de maniere que dans tous les vers que l'on faisoit, & dans toutes les chansons qu'on chantoit dans les rues, les Etoliens étoient toujours mis avant les Romains, comme dans cette épigramme en forme d'épitaphe, qui de toutes les pieces qu'on fit sur cette aventure, fut celle qui eut le plus de cours : *Passant, nous sommes gisans sur cette campagne trente mille Thessaliens, dont on n'a honoré la mort, ni de larmes, ni de funeraillles, & qui avons été domptez par les armes des Etoliens; & des Latins que Flaminius a amenez des plaines Italiques pour la ruine de l'Emathie. Et Philippe avec sa fierté & son audace a pris la fuite plus vite que les cerfs les plus legers.*

Alcée fit cette épigramme pour insulter à Philippe en grossissant contre la verité le nombre des morts. Et comme elle étoit dans la bouche de tout

*C'est que ces Etoliens s'attribuerent tout l'honneur de cette victoire.* ] Ils ne devoient pas se l'attribuer tout entier; mais il est certain qu'ils y avoient beaucoup contribué, car Polybe assure que dans la premiere escarmouche, qui entraîna le combat général, les Macedoniens char-

gerent les Romains avec tant de furie, qu'ils les chasserent des sommets des montagnes, qu'ils avoient gagnez; & que si la Cavalerie Etolienne n'eût fait ferme, les Romains auroient été obligez de prendre la fuite. On peut voir aussi ce que cet Historien dit dans les *excerpt. legat. art. VI.*

le

le monde, Flaminius en étoit encore plus affligé que Philippe, car Philippe ne fit qu'en rire, & pour se vanger d'Alcée, il lui fit ce couplet où il suivoit la même figure : *Passant, ce chevron dépouillé de son écorce & de ses feuilles, & haut élevé, que tu vois planté sur ce terre, c'est un gibet qui attend impatiemment le Poëte Alcée.* Mais Flaminius, qui avoit l'ambition d'être estimé & honoré des Grecs, ne supporta pas modérément cette injure, c'est pourquoy dans la suite il n'appella point de compagnon & démêla lui seul toutes ses affaires, ne faisant pas grand compte des Etoliens.

*Parce que les Etoliens étoient nommez les premiers.*

*Philippe fait une chanson contre Alcée pour se vanger de son Epigramme.*

Ceux-ci en furent très-fâchez, & bientôt après Flaminius ayant prêté l'oreille à quelques propositions d'accømmodement, & reçu pour cet effet une ambassade de la part de Philippe, ils allerent dans toutes les villes, disant & criant que l'on vendoit la paix à Philippe lorsque l'on pouvoit, pour ainsi dire, rompre le cou à cette guerre, & exterminer la puissance, qui la première avoit assujetti les Grecs. Ces discours des Etoliens, quoi-

*C'est pourquoi dans la suite il n'appella point de compagnon.] Plutarque me paroît s'exprimer ici d'une maniere trop vague: Polybe dit seulement qu'il ne parloit point aux Etoliens des affaires publiques, qu'il n'en communiquoit point avec eux, & qu'il lea faisoit par lui-même & par ses amis.*

*Ils allerent par toutes les villes, disant & criant que l'on vendoit*

*la paix à Philippe.] C'étoit déjà la coutume parmi les Grecs, dit Polybe, de ne rien faire pour rien, & de se laisser gagner par des presens. Les Etoliens jugeant donc de Flaminius par ce qu'ils faisoient eux-mêmes, ne pouvoient s'imaginer que cette facilité, qu'il avoit pour Philippe, ne fût pas l'effet de la corruption. Legat. VI.*

*Cette conference se passa à l'entrée de la Vallée de Tempe, la quatrième année de l'Olym p. CXLV.*

*Philippe fait les Romains maîtres de sa fortune.*

*Conditions de la paix accordée à Philippe.*

*Trois millions.*

que faux, ne laissoient pas de troubler les amis & les alliez des Romains; mais Philippe étant venu lui-même pour traiter des conditions, ôta tout le soupçon que l'on pouvoit avoir contre lui, en faisant Flaminius, & les Romains absolument maîtres de sa fortune.

Ce fut ainsi que Flaminius termina cette guerre, il donna le Royaume de Macedoine à Philippe, lui ordonna de se retirer entièrement de la Grece, le condamna à payer mille talens, lui enleva tous ses vaisseaux, excepté dix qu'il lui laissa, & prit pour ôtage l'un de ses deux fils, nommé Demetrius, qu'il envoya à Rome. En quoi l'on peut dire qu'il usa très-sagement du present, & qu'il prévint & prévint très-prudemment l'avenir. Car Annibal ce mortel ennemi des Romains, banni de son pais, s'étoit déjà retiré auprès du Roy

*Car Annibal ce mortel ennemi des Romains, banni de son pais, s'étoit déjà retiré auprès du Roy Antiochus. ] Je croi que Plutarque se trompe ici, Annibal n'étoit pas encore à la cour d'Antiochus. La paix fut faite avec Philippe, & la liberté des Grecs publiée dans les jeux Isthmiques par la voix du Heraut, la première année de l'Olymp. CXLVI. sous le Consulat de L. Furius Purpureo & de M. Cl. Marcellus; & ce ne fut que l'année suivante, sous le Consulat de Caton & de Val. Flaccus, qu'Annibal voyant que les Romains avoient envoyé à Carthage trois Ambassadeurs*

*pour se plaindre de lui, se déroba secrètement la nuit, alla s'embarquer le lendemain matin près de Thaple, arriva le jour même à l'Isle de Cercina, où il trouva quantité de vaisseaux marchands: On étoit alors au cœur de l'Été. Pour empêcher que quelqu'un de ces Marchands n'allât dire à Carthage qu'on l'avoit vû à Cercina, il leur donna à tous un grand repas qu'il fit durer bien avant dans la nuit, jusqu'à ce qu'il trouva le moment favorable pour s'échapper. Il arriva à Tyr, où il ne séjourna que peu de jours, & navigea à Antioche. Il trouva qu'Antiochus en étoit*

Antiochus, & le pressoit d'aller au-devant de la Fortune, qui lui tendoit les mains, & Antiochus, voyant sa puissance considérablement accruë par ses glorieux exploits, qui lui avoient fait donner le surnom de Grand, étoit de lui-même très-porté à aspirer à la Monarchie universelle, & surtout à prendre les armes contre les Romains. Si Flaminius n'avoit donc par sa grande prudence prévu ce qui devoit arriver, qu'il n'eût pas promptement conclu cette paix, que la guerre contre Antiochus se fût jointe au milieu de la Grece à la guerre qu'on avoit contre Philippe, & que les deux plus grands & les plus puissans Rois qu'il y eût alors, unis d'intérêts, se fussent élevez en même-tems contre Rome, il est certain qu'elle se seroit trouvé encore engagée dans des combats & dans des dangers aussi grands que ceux qu'elle avoit eu à soutenir dans les guerres contre Annibal. Mais Flaminius, en mettant si à propos cette paix comme un milieu entre ces deux guerres,

*Antiochus le Grand, très-porté à aspirer à la Monarchie universelle.*

*Grand coup d'Etat que fit Flaminius, en terminant si à propos la guerre contre Philippe.*

parti, & après avoir été saluer son fils, qui célébroit une grande fête à Daphne, il partit & arriva à Ephese, où il trouva Antiochus. Tite-Live, liv. xxxiii.

*Et le pressoit d'aller au-devant de la Fortune, qui lui tendoit les mains.]* Car quelle conjoncture plus favorable pour attaquer les Romains, que pendant qu'ils avoient sur les bras Philippe, & que le mécontentement des Etoliens les portoit à prendre

les armes contr'eux?

*Si Flaminius n'avoit donc par sa prudence prévu ce qui devoit arriver.]* Selon Polybe, ce qui porta Flaminius à conclure la paix avec Philippe, ce fut qu'il avoit appris qu'Antiochus étoit parti de la Syrie avec une armée considérable, & qu'il s'avançoit vers l'Europe, & il craignit que Philippe ne profitât de cette conjoncture pour continuer la guerre.

Qqq ij

& en finissant heureusement l'une avant que l'autre commençât, emporta d'un seul coup la dernière esperance de Philippe, & la première d'Antiochus.

*Conseils que les Députés de Rome donnoient à Flaminius.*

Cependant les dix Députés, que le Senat envoyoit à Flaminius, arriverent en Grece, & selon les instructions qu'ils avoient reçues, ils conseilloyent à Flaminius de rendre la liberté à tous les Grecs, mais de retenir les villes de Corinthe, de Chalcis, & de Demetriade, & d'y mettre de bonnes garnisons pour s'en assurer contre Antiochus. Sur cela les Etoliens, grands artisans de calomnies & de séditions, effarouchent ces villes, & les portent à se mutiner. Ils vouloyent que Flaminius déliât les fers de la Grece, car c'est ainsi que Philippe avoit accoutumé d'appeller ces villes, & ils alloient demandant aux Grecs, *si de ce qu'ils avoient un collier plus pesant, mais plus poli que celui d'autrefois, ils en étoient si ravis, & s'ils admiroient Flaminius comme leur bienfaiteur de ce que rompant les fers qu'ils avoient aux pieds, il les avoit attachez par le cou.* Flaminius au desespoir de ces criailleries, qu'il supportoît très-impatiemment, parla si fortement dans le Conseil, qu'enfin il obtint que ces villes seroient délivrées de leurs garnisons, afin que la grace que les Grecs recevoient de lui, fût entiere & parfaite.

*Etoliens grands artisans de calomnies & de séditions.*

*Villes appelées les fers de la Grece.*

*La quatrième année de l'olymp. CXLV.*

On étoit alors sur le point de célébrer les jeux Isthmiques. Une infinité de gens étoient accourus de tous côtez pour voir ces jeux; car la Grece

se voyant depuis quelque tems libre de guerres, en état de jouir d'une paix sure, & dans l'esperance d'une prochaine liberté, ne songeoit qu'à célébrer des fêtes. Le jour de l'assemblée, dès que le son de la trompette eut ordonné le silence, le Heraut s'avancant au milieu, prononça à haute voix, *que le Senat de Rome, & Titus Quintius Flaminius Général des Romains avec le pouvoir Consulaire, ayant défait en bataille le Roy Philippe & les Macedoniens, délivroient de toutes garnisons & de tous impôts les Corinthiens, les Locriens, les Phociens, les Eubéens, les Achéens, les Phriotes, les Magnesiens, les Thessaliens & les Perrhebes, qu'ils les déclaroient libres, & vouloient qu'ils gardassent leurs loix & leurs privileges.*

*La paix & la liberté grandes sources de fies.*

*La Grece proclamée libre par la voix d'un Heraut.*

D'abord tout le monde n'entendit pas ce que le Heraut avoit dit, ou ne l'entendit pas assez distinctement. Tout le stade étoit plein de bruit & de confusion; on ne voyoit que des gens qui alloient & venoient; les uns admiroient; les autres questionnoient, & tous demandoient également que l'on recommençât la publication.

La trompette ayant donc encore ordonné le silence, le Heraut s'avança pour la seconde fois, & poussant sa voix plus qu'il n'avoit fait, il se fit entendre très-clairement de toute l'assemblée, & l'on ne perdit pas un mot du décret. Aussitôt la joye fit pousser des cris si forts & si perçans, que la mer en retentit. Tout le théâtre se leva; on ne pensa plus aux athletes, & on alla en foule pour

Qq q. iij.

saluer, embrasser, & remercier le défenseur & le sauveur de la Grece, & l'auteur de sa liberté.

*La force excessive  
des cris & des cla-  
meurs, peut faire  
tomber des oiseaux  
morts.*

*La raison de cet  
accident.*

Alors on vit arriver effectivement ce que jusques-là on avoit pris pour une hyperbole, dont on se servoit pour exagerer la grandeur & la force excessive des cris & des clameurs; car des corbeaux, qui dans ce moment voloient par hazard sur l'assemblée, tomberent dans le stade. Et la raison de cet effet si surprenant, n'est que l'air rompu. Car lorsque plusieurs voix très-fortes jointes ensemble frappent l'air, il est forcé de se séparer. C'est pourquoi n'étant plus l'appui des oiseaux qui volent, & laissant un grand vuide, il faut necessairement que ces oiseaux tombent, n'étant plus soutenus. A moins qu'on n'aime mieux dire que ces oiseaux frappés violemment, & blessés de cette voix comme d'un trait, tombent & meurent sur l'heure. Il peut être aussi qu'il se fait alors dans l'air une espece de tourbillon comme on voit dans la mer des tournoyemens d'eau se former par la violence de la tourmente.

Dès que l'assemblée fut levée, si Flaminius n'eût sagement prévu le concours de ce monde infini, qui alloit l'environner dans un moment, & qu'il ne se fût promptement retiré pour se mettre à couvert, il n'auroit pû y résister, il auroit été étouffé sans doute, si grande étoit la foule de ceux qui s'empressoient autour de lui. Quand ils se furent lassés à crier autour de son pavillon jusqu'à la nuit, enfin ils prirent le parti de se retirer, &

tous ceux qu'ils rencontroient parens, amis, & Citoyens, ils les'arrêtoient, se jettoient à leur cou, les baisoient, les embrassoient, & ils alloient souper ensemble & faire bonne chere.

Là se livrant encore plus à la joye, comme on peut le penser, ils ne parloient & ne s'entretenoient que de la Grece. Ils rappelloient tous les grands combats qu'elle avoit entrepris pour la liberté :

*Après avoir soutenu tant de guerres, disoient-ils, cependant jamais sa valeur n'a reçu un si doux & si assuré loyer, que lorsque des étrangers sont venus combattre pour elle. C'est alors que sans avoir presque versé une goutte de sang, & sans avoir perdu un seul homme qui l'ait plongée dans le deuil, elle a remporté le plus beau de tous les prix, & le plus digne d'être disputé par des hommes. La valeur & la prudence sont rares dans tous.*

*La liberté, le plus beau de tous les prix, & le plus digne d'être disputé par les hommes.*

*les tems, mais de toutes les vertus la plus rare c'est la justice. Les Agefilas, les Lysandres, les Nicias, les Alcibiades, ont bien su conduire des guerres, & gagner des batailles par terre & par mer, mais de tourner tous ces grands succès à l'avantage des autres, c'est ce qu'ils*

*La justice la plus rare des vertus.*

*n'ont jamais su faire; au-contraire, si l'on en excepte la bataille de Marathon, le combat naval de Salamine, la bataille de Platées, celle des Thermopyles, & les exploits de Cimon sur l'Eurymedon, & autour de Cypre, toutes les batailles que la Grece a données, elle les a données contr'elle-même pour se voir réduite sous le joug,*

*Tourner tous ses succès à l'avantage des autres, qualité bien rare même dans les Heros.*

*& tous les trophées qu'elle a érigés, n'ont été que des momumens de ses malheurs & de sa honte. Car elle a ruiné toutes ses affaires par la méchanceté & par l'envie,*

*Fleuve de la Pamphylic.*

*Trophées, souvenirs les momumens de la honte de ceux qui les érigent.*



*Les Romains.* de ceux qui la conduisoient. Au lieu que des étrangers, qui paroissent n'avoir plus avec nous qu'une bien petite étincelle, & des restes presque effacez d'une ancienne parenté, & de la part desquels la Grece ne pouvoit attendre, que par une espece de miracle, la moindre grace, ni le moindre bienfait, sont venus d'eux-mêmes essuyer les plus grands travaux, & s'exposer aux dangers les plus terribles pour arracher la Grece à des maîtres difficiles, & à des Tyrans impitoyables, & pour la mettre en liberté.

*Peuples de Carie.*  
Titillius, Polybe &  
Tise-Live l'appellent  
L. Stertinius.

Voilà les réflexions que les Grecs faisoient sur l'état present des affaires, & les effets répondoient à cette glorieuse proclamation, car dans le même tems Flaminius envoya Lentulus en Asie pour franchir les Bargyliens, Titillius en Thrace pour délivrer les villes & les isles de cette contrée des garnisons de Philippe; Publius Villius s'embarqua pour aller s'aboucher avec Antiochus, & traiter avec lui de la liberté des Grecs qui lui étoient soumis; & Flaminius étant passé à Chalcis, & de là dans la Magnesie, ôta partout les garnisons, & rendit à tous les peuples leurs loix & leur police.

*Flaminius est fait  
Président des jeux  
Néméens, la seconde  
année de l'Olympiade  
CXLVI.*

Quand il fut de retour à Argos, il fut fait Président des jeux Néméens. Il s'acquitta parfaitement de cet emploi, & n'oublia rien de tout ce qui pouvoit augmenter la célébrité & la magnificence de la fête, & fit publier encore dans ces jeux, comme il avoit fait dans les jeux Isthmiques, la liberté des Grecs, par la voix du Heraut. En visitant toutes les villes, il y établissoit de bonnes ordonnances,

*Flaminius rétablit  
la justice & la con-  
corde dans les villes.*

nances, & y réformoit la justice, & rappelloit l'amitié & la concorde entre les Citoyens, en apaisant les séditions & les querelles, & en faisant revenir les bannis, mille fois plus content de pouvoir par ses persuasions porter les Grecs à se reconcilier les uns avec les autres, & à vivre bien ensemble, qu'il ne l'avoit été d'avoir vaincu les Macedoniens; de sorte que la liberté même leur parut le moindre des bienfaits qu'ils avoient reçus de lui.

*Reconcilier les peuples, plus glorieux que de vaincre des ennemis.*

On rapporte que le Philosophe Xenocrate ayant été délivré un jour par l'Orateur Lycurgue des mains des Fermiers, qui le traînoient en prison pour lui faire payer la taille que les étrangers devoient au Tresor, & ayant rencontré bientôt après les fils de son liberateur, il leur dit, *je paye avec usure à votre pere le plaisir qu'il m'a fait, car je suis cause qu'il est loüé de tout le monde.* Mais la reconnaissance que les Grecs témoignèrent à Flaminus & aux Romains pour tous les bienfaits qu'ils en avoient reçus, n'aboutit pas seulement à les faire louer de tout le monde, elle servit encore infiniment à augmenter leur puissance, en obligeant tout le monde à se confier en eux, & à s'abandonner à leur bonne foi. Car ils ne se

*Mot de Xenocrate aux fils de l'Orateur Lycurgue.*

*Ce que valent aux Etats la bonne foi & la confiance qu'ils s'attirent par leur générosité.*

*De sorte que la liberté même leur parut le moindre des bienfaits qu'ils avoient reçus de lui.] Quelle force de sens dans ces paroles! la liberté, qui est regardée comme le plus grand des biens, parut*

*pourtant aux Grecs le moindre des bienfaits qu'ils avoient reçus de Flaminus; car la liberté leur auroit été inutile, si la justice & la concorde n'eussent été rétablies parmi eux.*

Tome III.

Rrr

*Les Princes & les  
Rois se métoient sous  
la protection des Ro-  
mains.*

contentoient pas de recevoir les Généraux qu'ils leur envoyoit, ils les demandoient eux-mêmes, ils les appelloient, & se remettoient entre leurs mains. Et non-seulement les peuples & les villes, mais les Princes & les Rois-mêmes, qui se plaignoient de l'injustice des Rois voisins, avoient recours à eux & se mettoient sous leur protection & sauve-garde, de sorte qu'en peu de tems par la faveur du ciel toute la terre fut soumise à leur domination.

*Flaminius consacre  
dans le Temple de  
Delphes plusieurs  
boucliers d'argent,  
& le sien avec une  
inscription en vers  
Grecs.*

Flaminius se glorifia de la liberté qu'il avoit donnée à la Grece plus que de tous les autres exploits, car il consacra dans le Temple de Delphes plusieurs boucliers d'argent, & son propre bouclier, & mit au bas cette inscription en vers Grecs : *Braves jumeaux, fils de Jupiter, Tyndarides, Rois de Sparte, qui vous plaisez à dompter des chevaux, Flaminius de la race d'Enée, vous consacre cette offrande, après avoir rendu aux Grecs leur ancienne liberté.* Il consacra aussi à Apollon une couronne d'or, avec cette inscription aussi en vers Grecs : *Fils de Latone, voici la couronne d'or qu'a mise sur vos cheveux immortels la magnanime Général des descendants d'Enée. Grand Dieu, accordez donc au divin Flaminius la gloire que méritent sa force, son courage, & ses grands exploits.*

*Il consacre aussi à  
Apollon une couronne  
d'or avec une inscri-  
ption.*

La ville de Corinthe a eu deux fois l'honneur de servir de théâtre à la publication de la liberté des Grecs. La première fois, lorsque Flaminius fit faire la proclamation dont nous venons de

parler , & la seconde fois de notre tems , lorsque Neron se trouvant à Corinthe , comme on se préparoit à célébrer les jeux Isthmiques , déclara les Grecs libres , & leur rendit leurs privileges & leurs loix. Flaminius fit la publication par la voix d'un Heraut , au lieu que Neron la fit lui-même à la fin d'un discours qu'il prononça sur son Tribunal au milieu de l'assemblée. Mais cette dernière est postérieure à la première de plus de deux cens cinquante ans.

*Elle lui est postérieure de deux cens soixante-trois ans.*

Après cette grande action Flaminius entreprit la plus belle & la plus juste de toutes les guerres contre Nabis , le plus injuste & le plus cruel des Tyrans , qui tenoit Lacedemone dans une dure servitude. Mais la fin ne répondit point aux grandes esperances qu'on avoit conçues de lui ; car pouvant le prendre prisonnier , il ne le voulut pas , & lui accorda la paix , abandonnant ainsi les interêts de Sparte , & la laissant indignement opprimée sous le joug du Tyran , soit qu'il craignît que si la guerre traînoit en longueur , un nouveau

*Flaminius blâmé d'avoir accordé la paix au Tyran Nabis qu'il pouvoit prendre prisonnier.*

*Soit qu'il craignît que si la guerre traînoit en longueur , un nouveau Général ne vînt.] Tite-Live touche cette raison , mais il en rapporte d'autres qui font plus d'honneur à Flaminius , & il est juste que la grandeur de ce personnage fasse pencher notre jugement de ce dernier côté. L'hiver approchoit , il falloit faire le siège de Lacedemone ,*

*qui pouvoit être fort long ; le pais ennemi ne fournissoit rien , car on y avoit fait le dégât ; il falloit donc faire venir des vivres de loin , & les convois étoient difficiles. D'ailleurs Villius , qui revenoit de la Cour d'Antiochus , rapportoit que la paix avec ce Prince n'étoit pas trop sûre , & qu'il étoit déjà passé en Europe avec une flotte,*

R r r ij

Général ne vint de Rome lui succéder, & lui ravir toute sa gloire, soit qu'il y eût été porté par les mouvemens d'une secrète envie, & d'une violente jalousie qu'allumoient en lui les honneurs que l'on rendoit à Philopœmen. Car ce personnage ayant fait voir dans toutes les autres occasions qu'il étoit grand Capitaine, avoit surtout donné dans cette guerre contre Nabis, des preuves admirables de son courage & de sa capacité. C'est pourquoi les Grecs lui rendoient les mêmes respects, & lui faisoient dans les assemblées & dans les théâtres les mêmes honneurs qu'à Flaminius. De quoi Flaminius étoit extrêmement blessé, car il prétendoit qu'un simple homme d'Arcadie, qui n'avoit jamais commandé que dans de petites guerres sur les frontieres de son païs, ne devoit pas être si honoré & si admiré, qu'un Consul Romain, qui étoit venu faire la guerre pour le salut de toute la Grece. Cependant Flaminius ne manquoit pas de raisons pour justifier en cela sa conduite; car il disoit qu'il n'avoit terminé cette guerre, que parce qu'il voyoit qu'il ne pouvoit absolument ruiner & perdre le Tyran, sans causer de très-grands maux à tous les Spartiates.

*Flaminius jaloux des honneurs que les Grecs rendoient à Philopœmen.*

*Raisons que Flaminius alleguoit pour justifier sa conduite.*

& une armée de terre plus forte qu'auparavant. S'il étoit donc arrivé pendant que les Romains auroient été occupez au siège de Lacedemone, quelles troupes auroit-on opposées à un Roy si puissant? Tite-Live, liv. xxxiv. 33. 34.

*Que parce qu'il voyoit qu'il ne pouvoit absolument ruiner & perdre le Tyran, sans causer de très-grands maux aux Spartiates.*

## FLAMINIUS. 501

De tous les honneurs, que les Grecs lui décernerent pour lui marquer leur reconnoissance, & qui furent très-grands & en très-grand nombre, il n'y en eut qu'un seul qui parut égaler ses bienfaits, ce fut un present qu'ils lui firent, & qui lui fut plus cher que tout ce qu'ils avoient fait pour lui, & voici quel fut ce present : De tous les Romains qui avoient été faits prisonniers dans les batailles que Rome avoit perduës contre Annibal pendant la seconde guerre Punique, la plupart avoient été vendus & dispersez dans toutes les parties du monde, où ils gémissoient dans l'esclavage. Il y en avoit en Grece environ douze cens, objet toujours digne de pitié pour le changement de leur fortune, mais plus digne encore dans cette conjoncture, où se trouvant les uns avec leurs fils, les autres avec leurs freres, ceux-ci avec leurs amis, ceux-là avec leurs compagnons & leurs Citoyens, ils les voyoient libres, & ils se voyoient esclaves, ils les voyoient victorieux, & ils se voyoient vaincus & prisonniers. Flaminius, quelque touché qu'il fût de leur malheur, ne voulut pas les ôter par force à leurs

*Le plus beau present  
que les Grecs firent à  
Flaminius.*

Tite-Live employe aussi cette raison. Flaminius avoit lui-même, dit-il, qu'il n'auroit pas fallu prêter l'oreille à cette paix, si on avoit pû la rejeter sans ruiner entierement Lacedemone. Mais que comme cette guerre ne pouvoit se terminer sans la perte entiere de cette Ville, il avoit

cru qu'il valoit mieux y laisser le Tyran entierement affoibli, & après lui avoir ôté tout moyen de nuire, que de le faire mourir par des remedes trop forts, & qu'elle ne pouvoit supporter, & de ne lui laisser que la consolation de n'avoir peri que pour recouvrer sa liberté.

R r r iij

*A deux cens cinquante livres, ainsi ces douze cens mousoient à la somme de trois cens mille liv.*

*Soldats Romains mis en liberté, firent par reconnoissance pour Flaminius ce que faisoient les véritables esclaves qu'on affranchissoit.*

*La pompe & les richesses du triomphe de Flaminius.*

*Dans Auteur inconnu.*

maîtres. Mais les Grecs les ayant rachetez à cinq mines par tête, & les ayant tous rassemblez, ils lui en firent présent, comme il alloit s'embarquer pour s'en retourner à Rome; de sorte qu'il fit son voyage, plein de satisfaction & de joye, de voir ses belles actions honorées d'une récompense si belle & si convenable à un grand personnage qui aimoit sa patrie & ses Citoyens. Aussi fut-ce là ce qui rendit son triomphe plus célèbre & plus éclatant, car ces pauvres gens firent en cette occasion ce que font tous les esclaves quand on les met en liberté, ils se firent raser la tête, prirent des bonnets, & en cet état ils suivirent le char de Flaminius le jour de son triomphe.

Les dépouilles que l'on portoit en pompe, augmentoient la beauté du spectacle. Parmi ces dépouilles on voyoit des casques Grecs, des targés, & des piques Macedoniennes, & une grande quantité d'or & d'argent. Car Itanus écrit que dans ce triomphe on passa en revêtue trois mille sept cens treize livres pesant d'or en lingots, & quarante-trois mille deux cens soixante-dix livres

*Ils se firent raser la tête, prirent des bonnets.] C'étoit la coutume. C'est pourquoi Sosie dit dans la premiere scene de l'Amphytrion de Plaute.*

*Ut ego hodie raso capite calvos capiam pilum.*  
*Afin qu'aujourd'hui la tête rase & chauve je prenne le bonnet. Cette*

*cerémonie se faisoit à Rome dans le Temple de la Déesse Feronie, qui étoit la Patrone des esclaves.*

*On passa en revêtue trois mille sept cens treize livres pesant d'or en lingots.] La livre d'argent, comme je l'ai déjà dit ailleurs, valoit cinquante livres de notre*

d'argent, & quatorze mille cinq cens quatorze pieces d'or monnoyé, appellées Philippes, sans compter les mille talens, que Philippe devoit payer; il est vrai que dans la suite les Romains remirent ces mille talens à ce Prince à la priere & à la sollicitation de Flaminius, le déclarerent leur allié, & lui rendirent son fils Demetrius, qui étoit en otage à Rome.

Trois millions.

Quelque tems après, le Roy Antiochus, étant passé en Grece avec une grosse flotte & une puissante armée, sollicitoit les villes, & les portoit à quitter l'alliance des Romains, ou semoit de la division entr'elles. Il étoit secondé & appuyé par les Etoliens, qui étoient ennemis des Romains depuis long-tems, & qui ne cherchoient qu'une occasion de faire éclater leur haine. Ils donnoient pour prétexte de la guerre, le dessein d'affranchir les Grecs qui n'avoient nul besoin d'être affranchis, puisqu'ils étoient déjà libres; mais manquant d'un prétexte plus spécieux & mieux fondé, ils enseignoient au Roy Antiochus à colorer du plus beau de tous les noms son injuste entreprise.

Guerre contre Antiochus, trois ans après la paix faite avec Nabis, la premiere année de l'Olymp. CXLVI.

Les Romains, qui craignoient ce soulèvement, & la grande réputation des forces de ce Prince, envoyèrent contre lui le Consul Manius Acilius,

monnoyé, & la livre d'or cinq cens, & le Philippe valoit environ sept livres. Ainsi tout l'or & l'argent du triomphe de Flaminius montoit à la somme de quatre millions cent vingt-un mille cinq cens quatre-vingt-dix-huit livres.



*Flamininus après ses  
triumphes sert de  
Lieutenant au Consul  
Manius Acilius  
Glabrion.*

*Flamininus regagne  
l'amitié de la plu-  
part des peuples prêts  
à se soulever.*

*L'Aperantie, Pro-  
vince de Thessalie.*

& lui donnerent Flaminius pour Lieutenant, à cause du grand respect que les Grecs avoient pour lui. Aussi il ne parut pas plutôt, que ceux qui étoient demeuré fideles, il les rendit encore plus fermes dans le parti des Romains, & pour les autres, qui commençoient déjà à se gâter, il réveilla dans leur esprit la memoire de l'amitié qu'ils lui portoient, & s'en servit comme d'un breuvage qu'un habile Medecin donne à propos à ses malades au commencement de leur maladie. Par ce moyen il les guerit entierement, les ramena, & les empêcha de pousser plus loin leur faute. Il n'y en eut que très-peu qui lui échapperent, déjà entierement gagnez & corrompus par les Etoliens. Encore Flaminius, quelque aigri & irrité qu'il fût contr'eux, ne laissa-t-il pas d'en avoir soin après la bataille. Car Antiochus, défait aux Thermopyles, ayant pris la fuite, & s'étant embarqué très-promptement pour se retirer en Asie, le Consul Manius poursuivit les Etoliens, assiégea les uns en personne, & abandonna les autres en proye au Roy Philippe. Voilà d'un côté les Dolopes & les Magnesiens, les Athamanes & les Aperantes malmenez par le Roy de Macedoine, & de l'autre

*Et lui donnerent Flaminius pour Lieutenant. ] Plutarque prétend que les Romains donnerent au Consul Manius Acilius, Titus Flamininus pour Lieutenant; mais Tite-Live assure que ce fut L. Quinctius Flamininus, il ne*

*se contente pas de le nommer par son nom, il le designe encore par son Consulat. Lucium Quinctium superioris anni Consulem legari ad id bellum placuit. XXXVI. 1.*

côté

côté le Consul Manius, qui après avoir saccagé la ville d'Heraclee, assiégeoit les restes des Etoliens dans Naupacte. Flaminius, saisi de compassion pour les Grecs, part du Peloponese sur un vaisseau, se rend auprès du Consul devant Naupacte, & commence d'abord par le gronder de ce qu'après avoir vaincu il laisse remporter à Philippe le prix de sa victoire, & tout l'avantage de cette guerre; car pendant que pour satisfaire sa colere & sa vengeance, il s'amuse & se consume devant une seule place, le Macedonien va subjuguant plusieurs Nations entieres & plusieurs Rois.

*Remontrance que Flaminius fait au Consul Manius qui s'amusoit au siège de Naupacte.*

Dès que les assiégés le virent de dessus leurs murailles, ils se mirent à l'appeller, à lui tendre les mains, & à le prier de leur être favorable. Flaminius ne leur répondit rien, mais s'étant tourné, il versa des larmes & se retira. Quelques jours après il parla encore à Manius, & ayant enfin calmé sa colere, il fit tant auprès de lui, qu'il l'obligea d'accorder une trêve aux Etoliens, pendant laquelle ils pourroient envoyer des Ambassadeurs à Rome pour tâcher d'obtenir quelques bonnes conditions. Mais il eut bien d'autres peines, & il lui fallut livrer bien d'autres combats quand

*Flaminius calme la colere de Manius contre les Etoliens, & le porte à leur accorder une trêve.*

*Flaminius, saisi de compassion pour les Grecs, part du Peloponese.] Il étoit à Chalcis dans l'Eubée. Il en partit sur ce que les Messeniens lui envoyerent des Députés, pour lui dire qu'ils étoient prêts à lui remettre leur ville. Liv. xxxvi. 31.*

**Tome III.**

*Et commence d'abord par le gronder de ce qu'après avoir vaincu, il laisse remporter à Philippe le prix de sa victoire.] Manius Acilius, lui dit-il, ignorez-vous ce qui se passe? Ou le sçachant, pensez-vous que cela n'importe pas extrêmement à la Républi-*

**Sff**

*La cause de la colere  
de Manius contre les  
Chalcidiens.*

il voulut interceder pour les Chalcidiens auprès de Manius, qui étoit entré contr'eux dans une furieuse colere, à cause du mariage qu'Antiochus avoit fait chez eux, la guerre déjà commencée, mariage qui ne convenoit ni à son âge, ni au tems; car ce Prince déjà vieux, devenu amoureux d'une jeune personne la plus belle de tout le pais, & fille de Cleoptoleme, l'épousa, ce qui porta les Chalcidiens, ravis de cette alliance, à embrasser son parti avec beaucoup d'affection, & à lui livrer leur ville, comme une place d'armes très-commode pour cette guerre.

Antiochus donc, ayant perdu la bataille, s'enfuit à Chalcis, & prenant sa jeune femme, toutes ses richesses, & tous ses amis, il s'embarqua pour passer en Asie. Manius ne perdit point de tems; plein de fureur il marcha contre les Chalcidiens. Flaminius le suivit, menageant tous les momens, & faisant tous les efforts pour l'adoucir, & pour les excuser. Enfin à force de le prier, & de prier

*Flaminius à force  
de prieres sauve  
Chalcis de la fureur  
du Consul Acilius.*

que ? Ces paroles ayant ex- tions entieres, l'Atbamanie, la cité l'attente du Consul, qui lui Perrhebie, l'Aperantie & la Dodit, que ne déclarez-vous ce que lopie. Or il n'est pas tant de notre c'est ? Ne voyez-vous pas, con- intérêt que les forces des Etoliens tinua Flaminius, qu'après avoir soient diminuées, qu'il l'est que défait Antiochus, vous consommez Philippe ne s'accroisse pas extrê- tout votre tems au siège de deux mement, & c'est une honte pour places, lorsque l'année de votre nous que vos soldats & vous, vous commandement est prête à finir, n'ayez pas encore pour prix de & que cependant Philippe, qui n'a votre victoire; autant de villes que vû ni l'armée, ni les enseignes des Philippe a déjà de provinces. Liv- ennemis, a déjà subjugué non- XXXVI. 34. seulement des villes, mais des na-

tous les Officiers Romains , qui avoient le plus d'autorité dans l'armée , & le plus de pouvoir sur son esprit , il l'appaisa.

Les Chalcidiens , sauvez de ce grand danger par son secours , lui en marquerent leur reconnaissance en lui dédiant , & en lui consacrant les plus beaux de leurs édifices publics , dont nous voyons encore les inscriptions. Sur la porte du lieu où les jeunes gens s'exercent , on lit : *Le peuple a consacré ce Gymnase à Titus & à Hercule.* D'un autre côté sur le portail du Temple , appelé *Delphinion* , il y a : *Le peuple a consacré ce Temple à Titus & à Apollon.* Et encore de notre tems le peuple de Chalcis nomme un Prêtre pour Flaminus , & dans les sacrifices qu'on lui fait , dès que les libations sont finies , on chante un Cantique fait en son honneur. Nous ne le rapporterons pas ici tout entier , car il est fort long , & nous nous contenterons d'en rapporter la fin : *Nous honorons la fidelité des Romains , cette fidelité toujours pure & sans tache , & nous nous obligeons par les sermens les plus inviolables d'y répondre par un fidele attachement. Filles du ciel , divines Muses , chantez le grand Jupiter , chantez Rome & Titus ,*

*Grande reconnaissance des Chalcidiens.*

*Honneurs faits à Flaminus dans Chalcis.*

*Le peuple a consacré ce Gymnase à Titus & à Hercule.]* Quel honneur pour Flaminus que son nom fût mêlé avec les noms des Dieux sauveurs , comme Apollon & Hercule , & quel raffinement de reconnaissance dans ces peuples !

*Et encore de notre tems le peuple de Chalcis nomme un Prêtre pour Flaminus.]* Voilà une reconnaissance bien constante , puisqu'elle deroit encore plus de deux cens soixante & dix ans après la mort de Flaminus.

*chantez la fidélité des Romains. O Apollon, Divinité  
secourable ! O Titus, notre Dieu tutelaire, & notre  
sauveur !*

*Unanimité, marque  
sure que la flatterie  
n'a point de part aux  
honneurs que font les  
peuples.*

*Douceur de mœurs  
de Flaminius.*

*Diophane de Mega-  
lopolis, plus grand  
homme de guerre,  
que grand politique.*

*La liberté doit re-  
gner dans les con-  
seils, & autoriser la  
franchise du dis-  
cours.*

*Ce qui rendoit le  
commerce de Flami-  
nius très-agréable.*

Tous les autres Grecs lui rendoient de même des honneurs dignes de lui ; & ce qui montre bien que ces honneurs étoient très-veritables, & qu'ils partoient du fond du cœur, sans que la flatterie y eût aucune part, c'est l'unanimité merveilleuse avec laquelle tout le monde concouroit à les lui rendre, à cause de la douceur de ses mœurs. Car il avoit une bonté naturelle qu'on ne peut trop louer, & s'il lui est arrivé quelquefois d'avoir des démêlés avec quelqu'un pour des affaires, ou pour quelque point d'honneur, comme avec Philopœmen, & avec Diophane, Général des Achéens, il n'étoit pourtant jamais fâcheux ni aigre, & ne pouffoit jamais sa colere jusqu'aux effets, mais elle aboutissoit seulement à quelque franchise de discours qu'autorise même la liberté qui doit regner dans les conseils & dans les délibérations publiques. Il n'y avoit donc personne qui pût le trouver amer & vindicatif, mais la plupart des gens le trouvoient trop léger & trop prompt à se mettre en colere. Du reste c'étoit un homme d'un commerce agréable, & d'une conversation, non-seulement très-gracieuse, mais aiguë de beaucoup de vivacité & de sel. Voyant un jour que les Achéens pensoient à se rendre maîtres de l'Isle de Zacynthe, pour les en détourner, il leur dit, *que si jamais*

*ils s'avissoient de mettre la tête hors du Peloponese , ils courroient le même danger que les tortuës qui mettent la tête hors de leur coquille.*

*Bon mot de Flaminius aux Achéens.*

Dans la première conférence qu'il eut avec le Roy Philippe pour traiter de la paix , Philippe lui ayant dit , *Flaminius vous êtes venu bien accompagné , & moi je suis venu seul. Je le pense bien*, lui répondit vivement Flaminius , *vous y avez mis bon ordre , car vous vous êtes défait de tous vos parens & de tous vos amis.* Dinocrate le Messénien s'étant enivré un jour à Rome dans un festin , se mit à danser déguisé en femme , & le lendemain il prioit Flaminius de lui aider dans le dessein qu'il avoit de porter ceux de Messene à quitter l'alliance des Achéens. Flaminius lui répondit : *J'y penserai , mais je m'étonne qu'ayant dans la tête de si grandes entreprises , tu puisses danser & chanter à un festin.*

*Conférence de Flaminius avec Philippe.*

*Réponse fort vive de Flaminius à Philippe.*

*Mot de lui à Dinocrate de Messene.*

Le Roy Antiochus avoit envoyé aux Achéens des Ambassadeurs pour tâcher de les obliger à quitter le parti des Romains. Ces Ambassadeurs admis à leur première audience , étaloient le grand nombre des troupes du Roy leur Maître , & pour les faire paroître davantage , ils les comptoient par tous leurs différens noms. Sur quoi Flaminius prenant la parole , dit : *Que soupant un soir chez un*

*Car vous vous êtes défait de tous vos parens & de tous vos amis. ] si feroce dans sa cruauté , qu'il exterminoit des familles entières.*  
Philippe en avoit fait mourir un très-grand nombre , & il étoit

*Autre bon mot de lui aux Ambassadeurs qu'Antiochus avoit envoyez aux Achéens.*

de ses hôtes , il gronda de la quantité de viandes qu'on lui servoit ; qu'il lui dit qu'il s'étonnoit comment il avoit pu faire une provision si grande de tant de différens mets , & que son hôte lui répondit , que cette quantité de viandes ne devoit pas lui faire de la peine ; car , dit-il , ce sont toutes viandes de cochons diversifiées par l'apprêt & par la sausse. Je vous dis de même, Seigneurs Achéens, que cette grande quantité de troupes d'Antiochus ne vous étonne point , & ne vous fasse point de peine , ces Lanciers , ces Piquiers , ces Rondachers , ces Fantassins qu'on fait sonner à vos oreilles, ce sont toutes troupes Syriennes , diversifiées par leurs petites armes , dont vous ne devez pas faire grand cas.

*Flamininus élu Censeur , la troisième année de l'Olymp. CXLVII.*

*Il a expliqué cela plus au long dans la vie de Caton.*

*Droit de bourgeoisie donné à tous ceux qui se presentoient , & qui étoient nez de pere & de mere libres.*

Après toutes les grandes actions qu'il avoit faites en Grece , & dans la guerre contre Antiochus , il fut élu Censeur. Cette charge est la plus grande dignité , & en quelque façon le comble des honneurs où puisse s'élever un Citoyen Romain dans sa République. On lui donna pour Collegue le fils de Marcellus qui avoit été cinq fois Consul. Ils chasserent du Senat quatre Senateurs , qui n'étoient pas des familles les plus notables , & ils donnerent le droit de bourgeoisie à tous ceux qui se presenterent pour se faire enregistrer , pourvu qu'ils fussent nez de pere & de mere libres. Ils furent forcez à cela par le Tribun du peuple , nommé Terentius Culeo , qui , pour insulter à la noblesse , persuada au peuple de l'ordonner.

## FLAMINIUS. 511

Dans ce tems-là les deux personnages les plus célèbres & les plus puissans de Rome, Scipion l'Africain & Caton, étoient ennemis déclarez. Flaminius nomma Scipion Prince du Senat, comme le premier & le plus homme de bien de la République, & rompit entierement avec Caton. Et voici l'accident qui causa cette rupture : Flaminius avoit un frere nommé Lucius Quinctius Flaminius, qui ne lui ressembloit en aucune maniere ; car il étoit si adonné à ses plaisirs ; & si plongé dans les plus infâmes débauches, qu'il fouloit aux pieds toute sorte de bienséance & d'honnêteté. Il avoit avec lui un jeune garçon, dont il étoit amoureux, & qu'il menoit partout quand il alloit à la tête des armées, ou commander dans les Provinces. Un jour dans un festin ce jeune garçon, pour se faire valoir & pour lui faire sa cour, lui dit qu'il l'aimoit si éperduëment, que pour le suivre, il avoit quitté le spectacle d'un combat de Gladiateurs, quoi qu'il n'eût jamais vû tuer aucun homme, & qu'il souhaitât passionnement de le voir, mais qu'il avoit beaucoup mieux aimé lui faire plaisir, que de s'en faire à lui-même. Lucius, ravi de cette marque de passion, lui dit : *Il n'y a rien de perdu, j'y supplérai, & ton envie va être satisfaite.* En même-tems il ordonna qu'on tirât des prisons un des criminels condamnez à mort, & qu'on l'amenât dans la salle, & ayant fait venir l'exécuteur, il lui commanda de lui couper la tête ;

*Flaminius rompt avec Caton.*

*La cause de cette rupture.*

*Plutarque a déjà conté cette histoire dans la vie de Caton.*



*Tite-Live, livre  
xxxix. 42. où il  
rapporte même ce  
que Plutarque ra-  
conte de Valerius  
Antias.*

ce qui fut exécuté. Valerius Antias écrit que ce fut pour une jeune fille, & non pour un jeune garçon qu'il fit cette horrible galanterie. Et Tite-Live assure que Caton lui-même, dans le premier livre de ses histoires, a écrit qu'un transfuge Gaulois étant venu dans ce moment-là à sa porte avec sa femme & ses enfans, Lucius le fit entrer sur l'heure dans la salle du festin, & qu'il le tua lui-même de sa propre main pour donner à ce jeune garçon le plaisir de ce spectacle. Mais il y a de l'apparence que Caton n'a écrit cette circonstance que pour rendre son accusation plus forte en aggravant le crime de Lucius. Car que ce malheureux fût, non un transfuge, mais un prisonnier, & un prisonnier condamné à mort, c'est ce que la plupart des Auteurs assurent, & entr'autres Cicéron, dans son Traité de la vieillesse, où il fait parler Caton lui-même, qui le dit en termes exprès.

Ce fut sur cela que Caton étant Censeur, & purgeant le Senat, chassa de cette assemblée Lucius malgré sa dignité Consulaire, & quoique la honte de cet affront rejaillît aussi sur son frere Titus. Voilà pourquoi ces deux freres dans un état très-humilié, & fondant en larmes, s'adresserent au peuple pour demander que Caton fût obligé de venir rendre compte des raisons qui l'avoient porté à plonger une maison si illustre dans une si grande infamie. Leur demande parut juste; Caton ne recula point, il se presenta sans  
autre

autre délai sur la place , & étant monté sur son Tribunal avec son Collegue , il demanda tout haut à Titus , *s'il n'avoit aucune connoissance de ce festin.* Titus ayant dit qu'il n'en avoit aucune , alors Caton déduisit tout ce qui s'y étoit passé , & après avoir fini , il défera le serment à Lucius , s'il vouloit soutenir que dans tout ce qu'il avoit dit , il eût avancé quelque chose qui ne fût pas véritable. Lucius garda le silence , & alors le peuple jugea qu'il avoit mérité cette note d'infamie , & accompagna Caton honorablement jusqu'à sa maison.

Titus , affligé du malheur de son frere , se liguait avec ceux qui haïssoient déjà Caton , & par ce moyen s'étant rendu le plus fort dans le Senat , il fit casser tous les baux , tous les arrentemens , & tous les marchez qu'il avoit faits au nom de la République , & lui suscita à lui-même une infinité de procès , & de procès considérables. En quoi je ne sçai s'il fit en homme sage & en bon politique de lever ainsi l'étendard , & de se porter en implacable ennemi contre un Magistrat qui faisoit le devoir de sa charge , & contre un très-bon Citoyen , pour un homme de sa maison véritablement , mais qui étoit indigne d'en être , & qui s'étoit attiré l'affront qu'on lui avoit fait. Cependant quelques jours après , le peuple étant assemblé dans le théâtre pour voir des jeux , & le Senat étant assis à son ordinaire dans l'endroit le plus honorable , on apperçut Lucius , qui

*Sage réflexion de  
Plutarque sur le res-  
sentiment de Titus  
Flaminius.*

s'étoit placé dans les derniers rangs, comme un homme accablé du poids de son ignominie. Cet état d'humiliation fit pitié au peuple, il ne put soutenir cette vue, il se mit à lui crier qu'il avançât, & ne cessa de crier qu'après qu'il fut assis parmi les Consulaires qui lui firent place.

*Ambition, applaudie pendant qu'elle peut se nourrir dans les guerres & dans les affaires.*

L'ambition naturelle de Flaminius fut généralement applaudie pendant qu'elle eut de quoi se nourrir & s'exercer dans les guerres dont nous venons de parler; car même on vit avec plaisir, qu'après son Consulat il voulut être Tribun de soldats, sans que personne exigeât cela de lui. Mais après que son grand âge l'eut mis hors d'état d'avoir ni charge, ni commandement, il fut fort blâmé de ce que dans ce reste de vie, qui n'est plus propre aux affaires, il n'avoit pu se contenir, & qu'il s'étoit laissé emporter à cet amour forcé de réputation, & à cette passion de jeune homme toujours déplacée dans les vieillards.

*Ambition, toujours déplacée dans les vieillards.*

*Il fut fort blâmé de ce que dans ce reste de vie, qui n'est plus propre aux affaires, il n'avoit pu se contenir.]* Je suis surpris de ce jugement de Plutarque; ne diroit-on pas que Flaminius avoit alors quatre-vingt ans? Cependant quand il alla en ambassade vers Prusias, & qu'il demanda si instamment la mort d'Annibal, qui lui fut accordée, il n'avoit pas quarante-quatre ans, car il étoit né la première année de

l'Olymp. CXXXVIII. & Annibal se fit mourir la première année de l'Olymp. CXLIX. il n'y a donc qu'onze Olympiades entre deux, c'est-à-dire quarante-quatre ans. A cet âge n'est-on plus en état de se mêler d'affaires & de servir son pays? Et le Senat ne l'envoye-t-il pas en ambassade vers Prusias? Il le croyoit donc encore propre aux affaires. Ce que Plutarque dit ici est d'autant plus surprenant, que dans plu-

## FLAMINIUS. 515

Ce fut de cette ambition démesurée que vint cet acharnement qu'il eut contre Annibal, & qui lui attira le blâme & la haine de tout le monde. Car Annibal s'étant dérobé secrètement de Carthage, s'étoit retiré auprès d'Antiochus. Mais Antiochus ayant été défait en Phrygie, & ayant accepté avec grande joye les conditions de paix qu'on lui offrit, Annibal fut encore obligé de s'enfuir. Il fut long-tems errant de côté & d'autre, & enfin il s'arrêta en Bithynie à la Cour du Roy Prusias. Les Romains n'ignoroient pas sa retraite, mais ils faisoient semblant de ne la pas voir, le méprisant à cause de sa foiblesse & de sa vieillesse, & le regardant comme un homme que la fortune avoit entièrement renversé.

*Annibal se retire à la Cour du Roy Prusias.*

Dans ce tems-là Flaminius, envoyé en ambassade auprès de Prusias par le Senat pour quelques

*Flaminius envoyé en ambassade vers le Roy Prusias.*

siens endroits de ses ouvrages, il enseigne qu'il n'y a point d'âge qui dispense un homme de bien de s'entremettre des affaires publiques; & c'est dans cette vûë même qu'il a fait le beau Traité, *si l'homme d'âge doit se mêler du gouvernement*, où il fait voir que c'est un tombeau très-glorieux, pour y être inhumé honorablement, en ajoutant à sa mort la gloire de toute sa vie. Ce seroit une chose bien déplorable qu'un homme renonçât aux affaires publiques, lorsque l'âge a fortifié sa prudence, &

augmenté son expérience, & l'a rendu par-là plus capable de bien servir son pays. Il faut nécessairement que Plutarque n'ait pas pris garde d'assez près au tems, & qu'il ait reculé de plusieurs années cette ambassade de Flaminius; & ce qui le prouve, c'est ce qu'il vient de dire, *après que son grand âge l'eut mis hors d'état d'avoir ni charge ni commandement*. Ce n'est pas par l'âge que cet acharnement de Flaminius contre Annibal fut blâmé, mais par sa cruauté & par son indignité.

Ttt ij

Il demande opiniâ-  
tremens la mort  
d'Annibal.

autres affaires, trouva Annibal à cette Cour, & ne put souffrir qu'il fût en vie. Prusias s'employa fortement pour lui, priant, conjurant, & pressant Flaminius d'avoir pitié de ce vieillard, son ami, son suppliant, son hôte. Jamais Flaminius ne se laissa fléchir, & demanda toujours sa mort.

Il y avoit sur la mort d'Annibal un ancien Oracle, qui disoit : *La terre Libyffe engloutira le corps d'Annibal.* Les Carthaginois ne doutoient point que l'Oracle ne parlât de la Libye, & qu'il ne lui prédît qu'il seroit enterré à Carthage, où vrai-semblablement il devoit finir ses jours. Mais dans la Bithynie assez près de la mer, il y a un petit canton sablonneux avec une petite bourgade appelée *Libyssa*. C'étoit - là qu'Annibal faisoit sa demeure ordinaire, & comme il connoissoit le peu de fermeté & la timidité de Prusias, & qu'il craignoit toujours les Romains, il avoit pratiqué de longue main sous terre sept conduits qui répondoient tous à sa maison, & qui prenant tous de differens côtez, alloient aboutir fort loin par des issues imperceptibles.

Il ne fut pas plutôt informé de l'ordre que Flaminius avoit donné à Prusias, qu'il chercha à se sauver par ces souterrains; mais étant tombé entre les mains des Gardes du Roy qu'on avoit disposez pour l'observer, il resolut de se faire mourir. Quelques Auteurs rapportent, qu'ayant entortillé son manteau autour de son cou, il

ordonna à un de ses esclaves d'appuyer son genou contre son dos, de tirer ce manteau de toute sa force, & en le tirant de le tordre, jusqu'à ce qu'il l'eût entièrement étouffé. Il y en a d'autres qui assurent que suivant les exemples de Themistocles & de Midas, il but du sang de taureau. Mais Tite-Live écrit, qu'ayant sur lui du poison, il en composa un breuvage, & que prenant la coupe, il dit : *Délivrons les Romains de leur inquiétude & de leur frayeur ; ils ont trouvé trop long & trop dangereux d'attendre la mort naturelle d'un vieillard qu'ils haïssent. Certainement Titus ne remportera pas en cette occasion une victoire digne de lui être enviée, ni qui réponde à la gloire de ses devanciers, qui dans la guerre contre Pyrrus, envoyèrent avertir cet ennemi puissant & victorieux, qu'il se tint sur ses gardes, parce qu'on avoit résolu de l'empoisonner.*

Liv. XXXIX. 51.  
où il raconte toute  
cette histoire.

C'est ainsi qu'on assure que mourut Annibal. Quand la nouvelle de sa mort fut portée au Senat, la plupart des Senateurs trouverent Flaminus trop odieux, trop excessif dans ses précautions & dans ses craintes, & trop cruel d'avoir fait mourir Annibal, qu'on laissoit vivre par pitié, vaincu & matté qu'il étoit par l'âge & par ses infortunes, comme un oiseau que la vieillesse a dépouillé de son beau plumage, & qu'on ne laisse pas de nourrir ; & de l'avoir fait mourir de sa seule autorité, sans que personne lui en eût donné l'ordre, & seulement par une convoitise

Tt. iij,

*Comparaison que  
les Romains faisoient  
de la douceur de Sci-  
pion avec l'inhu-  
manité de Flaminius.*

de gloire, pour remporter dans la fuite des tems le glorieux titre d'auteur de la mort d'Annibal. Et rappelant à ce sujet la douceur & la magnanimité de Scipion l'Africain, ils admiroient davantage ce grand homme, qui après avoir défait en Libye cet ennemi jusques-là invincible, & encore si redoutable aux Romains, ne le chassa point de son païs, & ne le demanda point à ses Citoyens; mais comme il l'avoit déjà favorablement reçu, & fort bien traité dans une conférence qu'il eut avec lui avant le combat, il le traita de même après sa défaite, & dans les conditions de paix qu'il lui accorda, il ne proposa rien contre lui, & n'insulta point à son infortune.

*Annibal & Scipion  
l'Africain s'abou-  
chent à Ephèse; cette  
conversation se passa  
la quatrième année  
de l'Olymp. CXLVI.*

*Jugement d'Annibal  
sur les plus grands  
Capitaines.*

On rapporte qu'ils s'abouchèrent une autrefois à Ephèse, & que se promenant ensemble, Annibal prit toujours la place d'honneur, comme lui appartenant de droit à cause de sa dignité; que Scipion le souffrit sans mot dire, & continua de se promener bonnement & simplement; qu'ensuite la conversation étant tombée sur les Généraux d'armée, Annibal avança, que de tous les Capitaines, Alexandre étoit le premier, Pyrrus le second, & lui le troisième; que Scipion en souriant lui dit : *Que seroit-ce donc si je ne vous avois pas vaincu ?* Oh Scipion ! repartit Annibal, *si vous ne m'aviez pas vaincu, je ne me nommerois pas le troisième, je me nommerois le premier.*

Ainsi la plupart rapportant & admirant ces

grandes actions de Scipion , blâmoient encore davantage Flaminius d'avoir porté ses mains sur un cadavre , qui n'appartenoit point aux Romains.

*Flaminius blâmé par les uns , & loué par les autres , d'avoir procuré la mort d'Annibal.*

Il y en avoit pourtant qui loioient cette action , & qui disoient qu'Annibal , pendant qu'il vivoit , étoit un feu caché , qui n'attendoit que quelqu'un qui le soufflât ; que ce n'étoit ni son corps , ni son bras qui étoient redoutables aux Romains pendant la vigueur de son âge ; mais que c'étoient sa grande capacité & son experience jointes à cette animosité naturelle , & à cette haine inveterée qu'il avoit contr'eux , & dont la caducité ne diminuoit jamais la violence , car le naturel persevere & domine toujours dans les mœurs ; que la fortune ne demeure pas toujours la même , & que changeant continuellement , elle invite par de nouvelles esperances à de nouvelles entreprises ceux , qui , par la haine qu'ils nous portent , n'ont jamais cessé de nous faire la guerre dans leur cœur.

*Les raisons de ces derniers.*

*Le naturel persevere & domine toujours dans les mœurs.*

Ce qui arriva dans la suite , servit encore davantage à justifier Flaminius ; car d'un côté on vit un Aristonicus , fils de la fille d'un joueur de Lyre , remplir l'Asie de séditions & de guerres pour la gloire d'Eumenes , dont il étoit fils naturel ; & de l'autre côté on vit Mithridate , après tous les grands coups que Sylla & Fimbria lui avoient portez , après la perte de tant de batailles , & après la mort de tant de ses Capitaines qui avoient peri dans les combats , se relever de toutes ses défaites , & se remontrer encore formidable à Lucullus & par terre & par mer. An-

*Ce qui servit dans la suite à justifier Flaminius.*

*Aristonicus , fils naturel d'Eumenes , remplit l'Asie de guerres.*

*Mithridate , après avoir été souvent défait , se montre encore formidable aux Romains.*



*Raisons qui devoient  
rendre Annibal en-  
core redoutable.*

*Marius reviens de  
la plus grande mi-  
sere, & se rend mai-  
tre des Romains.*

*Dans cette vie rien  
ne doit être regardé,  
ni comme grand, ni  
comme petit, par rap-  
port à l'avenir.*

*L'homme ne cesse de  
changer que quand  
il cesse de vivre.*

nibal n'étoit pas même si abbatu, ni si humilié que Marius, car il avoit encore un grand Roy pour ami, il tiroit de lui de grandes pensions pour son entretien, il avoit de grandes relations avec la flotte & avec la Cavalerie & l'Infanterie de ce Prince; au lieu que Marius étoit errant dans la Libye où il mandioit son pain. Cependant les Romains, qui ne faisoient que rire & se moquer de sa misere, égorgerez bientôt après, & battus de verges au milieu de Rome, se virent obliger de se prosterner devant lui, & d'en recevoir la loy; tant il est vrai que dans cette vie rien de tout ce qui est présent, ne peut être regardé comme grand, ni comme petit, par rapport à l'avenir toujours incertain; car l'homme est dans un continuel changement, & jamais il n'est dans un état fixe, & il ne cesse de changer que quand il cesse de vivre. C'est pourquoi il y a des Auteurs qui assurent que Flaminius ne fit pas cette action de sa seule autorité, mais qu'il fut envoyé en ambassade avec Lucius Scipion à la Cour de Prusias uniquement pour demander la mort d'Annibal. Comme cette ambassade fut la dernière des actions mémorables de Flaminius, que l'histoire ne nous apprend point qu'il ait rien fait de considerable depuis ce tems-là, ni pour la

*Mais qu'il fut envoyé en am-  
bassade avec L. Scipion à la Cour  
de Prusias uniquement pour de-  
mander la mort d'Annibal.] Tite-  
Live l'insinué de même, & An-  
nibal n'en doutoit point, car il  
le dit en propres termes : Hi le-  
gatum Consulare, qui auctor esset  
Prusia per scelus occidendi hospitis,  
miserunt. xxxix. § 1.*

guerre,

guerre, ni pour la paix, & que nous ſçavons ſeulement qu'il mourut dans ſa maiſon d'une mort naturelle & tranquille; il eſt tems de faire la comparaifon.

*Mort de Flaminius.*

## LA COMPARAIſON de Titus Quinctius Flaminius, & de Philopœmen.

P OUR ce qui regarde la grandeur des bienfaits dont la Grece a été comblée, ni Philopœmen, ni aucun des grands hommes de la même Nation, plus illuſtres encore que Philopœmen, ne ſont dignes d'être comparez à Flaminius. Car tous ces grands perſonnages étant Grecs, ont fait la guerre aux Grecs, au lieu que Flaminius n'étant point Grec, a fait la guerre pour les Grecs. Et lorsque Philopœmen, deſeſperant de pouvoir ſecourir ſes Citoyens, qui avoient ſur les bras une furieuſe guerre, & qui

*Avantages que Flaminius a ſur les plus grands Capitaines par rapport à la Grece.*

*Au lieu que Flaminius n'étant point Grec, a fait la guerre pour les Grecs.]* Voilà une grande différence; les Capitaines Grecs ont fait la guerre aux Grecs, & un Capitaine Romain fait la guerre pour les Grecs. Mais l'ambition de Rome ne peut-elle pas avoir quelque part à ces grandes actions de Flaminius? *perant de pouvoir ſecourir ſes Citoyens, s'en alla en Crete.]* Voici encore un grand avantage que Flaminius a ſur Philopœmen, c'eſt que celui-ci quitta ſon païs preſſé par une furieuſe guerre, pour aller ſervir les Cretois, & que Flaminius quitta le ſien, pour aller délivrer les Grecs de ſervitude.

*Et lorsque Philopœmen, deſeſ-*

**Tome III.**

**Vuu**

étoient réduits à la dernière extrémité, s'en alla en Crete, dans ce même-tems-là Flaminius, ayant défait le Roy Philippe au milieu de la Grece, brisoit les fers de toutes les villes & de toutes les nations Grecques, & leur rendoit la liberté.

*Premier avantage de Philopœmen sur Flaminius, le nombre des batailles.*

*Les défauts de l'un & de l'autre.*

Mais si l'on recherche les batailles de l'un & de l'autre, on trouvera que Philopœmen, étant Général des Achéens, battit & tailla en pieces plus de Grecs, que Flaminius en combattant pour les Grecs, ne défît & ne tua de Macedoniens. Et pour ce qui est de leurs défauts, l'un pécha par ambition, & l'autre par opiniâtreté; l'un fut prompt à se mettre en colere, & l'autre très-difficile à appaiser; Flaminius laissa à Philippe vaincre sa dignité Royale, & pardonna aux Etoliens, & Philopœmen par un emportement de colere ôta à sa patrie même beaucoup de bourgs & de villages, qui étoient de son ressort, & par conséquent ses contribuables.

*Second avantage de Flaminius sur Philopœmen, la constance dans son amitié.*

De plus, Titus demouroit toujours constamment ami de ceux à qui il avoit une fois fait du bien, & Philopœmen étoit toujours prêt à rompre par colere avec son meilleur ami, & à gâter & détruire toutes les graces qu'il lui avoit faites. En effet après tous les biens, dont il avoit comblé Lacedemone, il rasa ses murailles & ravagea tout son païs, & enfin il la changea toute entiere & renversa toute la forme de son gouvernement. Il semble même que par un excès de colere &

## DEFLAMIN. ET DE PHILOPOEMEN. 523

par un esprit de contention trop opiniâtre, il hâta sa mort lorsqu'il marcha mal-à-propos & trop chaudement contre Messene, au lieu de faire comme Titus, & de conduire son entreprise avec beaucoup de sens & de prudence, en prenant toutes les précautions nécessaires pour en assurer le succès.

*Troisième avantage de Flaminius, la prudence & la précaution.*

Que si l'on regarde au nombre des guerres qu'ils ont faites & des trophées qu'ils ont érigés, l'expérience de Philopœmen paroîtra plus nourrie & plus assurée, & l'emportera de beaucoup; car la guerre que Flaminius eut contre Philippe fut décidée en deux seuls combats, au lieu que cette quantité de batailles, que Philopœmen a gagnées, ne laisse aucun lieu à la Fortune de rien disputer à sa grande capacité.

*Second avantage de Philopœmen sur Flaminius, l'expérience pour la guerre.*

Il y a plus encore, Flaminius acquit sa réputation en se servant de la puissance de sa République, qui étoit alors dans toute sa vigueur & dans toute sa force, & Philopœmen cimenta la sienne dans le tems que la Grece étoit sur son déclin. De sorte que tous ces grands succès sont pour celui-ci son propre ouvrage, & pour l'autre l'ouvrage de tous les Romains; car Titus eut

*Troisième avantage de Philopœmen sur Flaminius, ses grands succès furent son propre ouvrage, & ceux de Flaminius, l'ouvrage des Romains.*

*Car la guerre que Flaminius eut contre Philippe, fut décidée en deux seuls combats, au lieu que cette quantité de batailles.] Il est plus aisé que la Fortune s'arroge quelque chose en une ou deux occasions, qu'il ne l'est, qu'elle*

*s'attribuë la gloire de plusieurs succès. Le grand nombre de ces succès met en sûreté la capacité & l'expérience du Capitaine; la Fortune est trop volage & trop changeante, pour mériter qu'on les mette sur son compte.*

V u u ij

*Flamininus com-  
mandoit de bonnes  
troupes, & Philopœ-  
men rendit bonnes  
celles qu'il comman-  
doit.*

l'avantage de commander de bonnes troupes, & Philopœmen eut la gloire de rendre bonnes celles qu'il commandoit.

*Toutes choses étant  
égales d'ailleurs, ce-  
lui qui excelle, ne  
peut exceller que par  
sa propre vertu.*

*Quatrième avan-  
tage de Philopœmen  
sur Flamininus, les  
changemens qu'il fit  
à la guerre.*

Et quant à ce que tous les combats de Philopœmen ont été contre les Grecs, ce n'est pas une marque de son bonheur, mais une forte preuve de sa vertu & de son courage; car partout où toutes les autres choses sont égales, celui qui excelle, n'excelle que par sa vertu. En effet, Philopœmen ayant eu affaire contre les plus braves & les plus aguerris des Grecs, surmonta les plus rusez par ses finesse & les plus vaillans par son audace & par son courage. Ajoutez à cela que Titus gagna toutes ses batailles par les moyens qu'il avoit en main, en se servant de l'armure connue de son tems, & de l'ordonnance qu'il avoit trouvée toute établie; & que Philopœmen gagna les siennes, en changeant l'armure reçue & l'ordonnance qui étoit en usage. De manière que ce qui contribua le plus à remporter des victoires, fut imaginé & inventé par l'un, & seulement pratiqué & employé par l'autre.

Pour ce qui est des exploits personnels & des

*De manière que ce qui contribua le plus à remporter des victoires, fut imaginé & inventé par l'un, & seulement pratiqué & employé par l'autre.] Or il n'est pas douteux que celui qui imagine, qui invente, & qui change ce qui est défectueux, ne soit supérieur* à celui qui ne fait que se servir de ce qui est déjà tout établi & tout trouvé; mais on peut dire aussi que celui qui se sert de ce qui est déjà trouvé, & qui n'y change rien, parce qu'il est très-bon, est louable de n'y rien changer.

## DE FLAMIN. ET DE PHILOPOEMEN. 325

coups de main, il y en a plusieurs & de très-grands de Philopœmen; & pas un seul de Flaminius. Au contraire on dit qu'un Etolien, nommé Archemede, raillant ce dernier, lui reprocha que dans une occasion, lorsque l'épée à la main il couroit contre les Macedoniens, qui faisoient ferme & qui combattoient encore, au lieu de combattre, il s'étoit arrêté & faisoit aux Dieux des prieres les mains levées vers le ciel.

*Cinquième avantage de Philopœmen sur Flaminius, les exploits personnels.*

D'ailleurs tout ce que Flaminius a fait de beau, il l'a fait pendant qu'il étoit ou Général d'armée, ou Lieutenant, au lieu que Philopœmen ne s'est pas montré aux Achéens moins vertueux, ni moins homme d'exécution, simple particulier, que lorsqu'il étoit à la tête des troupes. Car étant Capitaine général, il chassa veritablement Nabis de Messene, & délivra les Messeniens; mais n'étant que simple particulier, il ferma la porte de Sparte au Général Diophane & à Flaminius, & par cette audace il sauva les Lacedemoniens. Aussi étoit-il si fort né pour commander, qu'il sçavoit non-seulement commander selon les loix, mais commander aux loix mêmes, quand l'utilité publique le requeroit; car il croyoit devoir ne pas attendre que ceux qu'il devoit

*Sixième avantage de Philopœmen; il a fait de grandes choses, n'étant que simple particulier.*

*Philopœmen n'étant que simple particulier fait l'action d'un Général.*

*Il y a des occasions où il ne faut pas seulement commander selon les loix, mais commander aux loix.*

*Mais commander aux loix mêmes, quand l'utilité publique le requeroit.]* Car c'étoit commander aux loix, que de prendre de lui-même le commandement, sans attendre qu'il lui fût déferé par ses Citoyens. Ces occasions sont rares & singulieres, & il n'appartient pas à tout le monde d'imiter un exemple, qui pourroit être très-dangereux.

Vuu iij

## 526 COMPARAISON

gouverner , lui déferassent le commandement , mais le prendre de lui-même , & se servir d'eux quand l'occasion le demandoit , persuadé que dans ces occasions le véritable Général n'est pas celui que le peuple choisit , mais celui qui pense le mieux pour le peuple.

*Quel est le véritable Général.*

*Autre grand avantage de Philopœmen sur Flamininus , sa fermeté contre les Romains.*

*Il est plus mal aisé de nuire aux puissans & de s'opposer à leurs entreprises , que de faire du bien aux foibles.*

Les actions de clemence & d'humanité que Titus fit en faveur des Grecs , sont certainement glorieuses & meritent de grandes loüanges , mais les actes de fermeté & de constance que Philopœmen fit contre les Romains pour le maintien de la liberté , sont encore plus glorieux & plus dignes d'éloge ; car il est beaucoup plus aisé de faire du bien aux foibles , qu'il ne l'est de nuire aux puissans , en s'opposant à leurs entreprises. Après avoir comparé ces deux grands hommes , comme la difference qui est entr'eux est fort difficile à démêler , voyons si en donnant au Grec

*Persuadé que dans ces occasions le véritable Général n'est pas celui que le peuple choisit , mais celui qui pense le mieux pour le peuple.] Autre principe qui pourroit être d'une dangereuse conséquence. Il n'y a qu'un grand homme de bien & un homme , qui par de grandes actions , s'est acquis une autorité suffisante , & a donné de fortes preuves de son amour & de sa fidelité pour son païs , qui puisse le mettre en pratique , & les occasions en sont rares.*

*Car il est beaucoup plus aisé de faire du bien aux foibles , qu'il ne*

*l'est de nuire aux puissans , en s'opposant à leurs entreprises.] Cela est certain. Les actes de fermeté & de constance , que l'on fait contre les puissans , en s'opposant à leurs entreprises injustes , sont mille fois plus glorieux & plus loüables que la clemence & l'humanité que l'on déploie , en faisant du bien aux foibles & aux malheureux. Ce dernier est de l'homme , & l'autre est du Heros.*

*Si en donnant au Grec la couronne de l'expérience militaire & du grand art de commander , &*

## DE FLAMIN. ET DE PHILOPOEMEN. 527

la couronne de l'expérience militaire & du grand art de commander, & au Romain celle de la bonté & de la justice, nous n'aurons pas porté un bon & équitable jugement.

*Couronnes que Plutarque partage au Grec & au Romain. Laquelle est la plus précieuse.*

*au Romain celle de la bonté & de la justice.] Voilà un beau partage. Plutarque ne décide point entre ces deux grands hommes, & nous laisse la chose à juger; pour moi j'avoüe que la couronne de la bonté & de la justice me paroît plus précieuse & plus desirable, que celle de l'expe-*

*rience militaire. & de l'art de commander. On ne porte celle-ci qu'à certaines grandes fêtes, & trois ou quatre fois en toute sa vie, & l'autre est un ornement de tous les jours, & que la mort même ne fait pas perdre.*

*Fin de la vie de Titus Quinctius Flaminius.*



**PYRRUS**



# P Y R R U S.



QUELQUES Historiens racontent qu'après le deluge Phaëton fut le premier qui regna sur les Thesprotiens & les Molosses, & que ce Prince fut un de ceux qui vinrent

*Phaëton Roy des Thesprotiens après le deluge de Deucalion. On ne sçait ni qui il étoit, ni d'où il venoit.*

en Epire avec Pelasge, D'autres rapportent que Deucalion & Pyrra, après avoir bâti le Temple de Dodone, s'établirent dans ce païs des Molosses.

*Antiquité du Temple de Dodone.*

*- D'autres rapportent que Deucalion & Pyrra, après avoir bâti le Temple de Dodone. ] Ce Temple de Jupiter à Dodone est donc le*

plus ancien de tous les Temples. Mais les Grecs ont attribué à Deucalion ce qui ne fut fait qu'à long-tems après lui.

*Tome III.*

*X x x*

## P Y R R U S.

*Depuis le deluge de Deucalion, jusqu'à Neoptoleme, il y a environ 340. ans.*

*Les Pyrrides.*

*C'est-à-dire, le roux.*

*Achille eut les honneurs divins en Epire, sous le surnom d'Aspetos, qui signifie invincible.*

*Tarrutas.*

*Les mœurs, les arts, les lettres, les loix, l'humanité & la justice venus de Grece.*

Plusieurs siècles après, Neoptoleme, fils d'Achille, y étant venu avec beaucoup de troupes, s'empara de tout le païs, laissa après lui une longue succession de Rois, qui furent appelez *les Pyrrides*, car dans son enfance il avoit eu le surnom de *Pyrrus*, & il donna ce même nom à l'aîné de ses enfans, qu'il eut de la Princesse *Lanassa*, fille de *Cleodes*, fils d'*Hyllus*. Et ce fut de-là qu'*Achille* même eut en *Epire* les honneurs divins, ayant été surnommé en langage du païs *Aspetos*.

Après les premiers Rois de cette branche, ceux qui les suivirent immédiatement devinrent si barbares, & leur puissance & leurs vies tomberent dans une telle obscurité, qu'on n'en trouve aucun vestige dans l'histoire. Le premier, dont elle fait mention, c'est *Tarrutas*, qui ayant le premier orné ses villes de mœurs Grecques, fait refleurir les lettres & les arts, & établi des loix pleines d'humanité & de justice, se rendit célèbre.

*Et il donna ce même nom à l'aîné de ses enfans. ] Il eut huit enfans de la Princesse Lanassa. Pyrrus étoit l'aîné, mais étant mort fort jeune, son frere Pielus, qui étoit le second, succeda à son pere.*

*Après les premiers Rois de cette branche. ] C'est-à-dire, après Neoptoleme & son fils Pielus, les treize ou quatorze Rois qui suivirent jusqu'à Tarrutas, sont entierement inconnus dans l'hi-*

*stoire, à peine a-t-elle conservé les noms de quelques-uns.*

*C'est Tarrutas, qui ayant le premier orné ses villes de mœurs Grecques. ] Justin n'attribue pas ceci à Tarrutas, mais à Arrybas, fils d'Alcetas I. qui fut envoyé à Athenes pour y être instruit, & dont il dit que, quanto doctior majoribus suis tanto & gravior populo fuit. Primus itaque leges & Senatum annuosque Magistratus, & Reipublica formam composuit.*

De ce Tarrutas fut fils Alcetas, d'Alcetas, Arubas, d'Arubas, & de la Princesse Troïade, nâquit Eacide. Cet Eacide épousa Phthia, fille de Menon le Theffalien, qui acquit beaucoup de réputation dans la guerre Lamiaque, & qui, après Leosthene, fut celui de tous les alliez qui eut le plus d'autorité. De sa femme Phthia il eut deux filles, Deïdamie & Troïade, & un fils nommé Pyrrus. Les Molosses se souleverent, le chasserent de son Royaume, appellerent les fils de Neoptoleme, frere d'Arubas, & s'étant rendu maîtres de tous les amis d'Eacide, ils les firent mourir. Pyrrus encore à la mammelle fut sauvé des mains des meurtriers qui le cherchoient, par deux fideles serviteurs de son pere, nommez Androclide & Angelus, qui l'ayant enlevé assez à tems, prirent la fuite avec quelques domestiques, & quelques nourrices pour donner du lait à l'enfant.

*Origine de Pyrrus.*

*Qui s'éleva au commencement de l'Olymp. CXIV.*

*Comment Pyrrus à la mammelle, car il n'avoit que deux ans, est sauvé des mains des meurtriers qui le cherchoient pour le tuer.*

*Es ut à Pyrrus sedes, sic vita cultion populo ab Arrybastrata, l. XVII.*  
Voici la Généalogie telle qu'on peut la ramasser.

Tarrutas ou Tharymbas.

Alcetas I.

Neoptoleme & Arubas.

Alcetas II. & Eacide.

Pyrrus II. & deux filles Deïdamie  
& Troïade.

X x x ij

*Car il y avoit une  
autre ville de ce nom  
près d'Eleusine.*

Tout ce train rendoit leur fuite difficile & lente; aussi furent-ils bientôt atteints. Dans cette extrémité ils remettent l'enfant entre les mains d'Androcleon, d'Hippias, & de Neander, trois jeunes hommes très-fidéles, très-robustes, & très-dispos, leur ordonnent de courir, sans s'arrêter, pour gagner la ville de Megare, qui étoit de la Macedoine, & cependant ils s'attachent à ceux qui les poursuivent, & moitié priant, moitié combattant, ils les amusent & les arrêtent jusqu'à nuit close. Ainsi s'étant à grand-peine défaits d'eux, ils coururent rejoindre ceux qui emportoient le jeune Prince.

*Ceux qui emportent  
le jeune Prince ar-  
rêtés par une ri-  
vière.*

Ceux-ci vers le coucher du soleil se croyoient déjà au but de leurs esperances; mais tout à coup ils s'en trouverent bien éloignez, car ils rencontrèrent devant eux une grande rivière qui baigne les murailles de la ville, & qui est si rapide, qu'elle en est horrible à voir. Ils voulurent la sonder pour chercher un gué, mais ils la trouverent impraticable; car outre qu'elle est naturellement roide & profonde, elle étoit alors extrêmement enflée par les torrens, dont les pluyes avoient grossi son cours, joint que l'obscurité de la nuit rendoit toutes choses plus effroyables. Ils desesperoient donc absolument de pouvoir jamais sans autre secours passer l'enfant & ses nourrices, lorsque de l'autre côté de la rivière ils entendirent le bruit de quelques gens du pais qui passaient; ils se mirent à les prier

de leur aider à ce passage, & leur montrant le jeune Prince autant que la nuit le pouvoit permettre, ils crioient & les conjuroient de les secourir. Mais ces gens-là ne les entendoient point, à cause du bruit causé par la rapidité du fleuve. Ils s'arrêtoient donc là tous, les uns criant, & les autres prêtant l'oreille sans pouvoir entendre.

Enfin quelqu'un de la troupe de Pyrrus s'avisa de prendre une écorce de chêne, où avec l'ardillon d'une agraffe il écrivit la fortune du Prince, & le pressant besoin qu'il avoit d'être secouru. Ensuite roulant cette écorce autour d'une pierre qui servoit comme de lest à son jet, il la lança à l'autre rive du fleuve. D'autres disent que l'ayant lardée au bout d'un javelot, il la darda de cette manière.

*Comment ils apprennent la fortune du Prince à ceux qui étoient à l'autre bord.*

Ceux qui étoient de l'autre côté ayant lû cette écorce, & voyant qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, se mirent à couper des arbres qu'ils lièrent ensemble, & dont ils firent des radeaux, sur lesquels ils passèrent la rivière. Il arriva par hazard que celui qui passa le premier avoit nom Achille, il se chargea du Prince & le passa, ses compagnons passèrent les autres comme ils se rencontrèrent.

*Pyrrus passe sur un radeau.*

Ce jeune Prince & ceux de sa suite ayant ainsi passé la rivière, & étant échappés par ce moyen à la poursuite de leurs ennemis, continuèrent leur route, traversèrent la Macedoine, & arri-

X x x iij.

*Pyrrus porté en Il-  
lyrie à la cour du  
Roy Glaucias.*

verent en Illyrie à la cour du Roy Glaucias. Ils trouverent ce Prince assis auprès de sa femme dans son Palais; ils approchent, & se prosternant, ils mettent l'enfant à terre au milieu de la salle, & implorent sa protection. Le Roy, qui craignoit Cassandre, mortel ennemi d'Eacide, demeure tout rêveur, & garde le silence fort long-tems, pensant au parti qu'il avoit à prendre. Dans ce moment Pyrrus se traînant de lui-même, & avec ses petites mains prenant le bord de la robe de Glaucias, se leva sur ses pieds, & embrassa ses genoux. Cette action fit d'abord rire le Prince, & enfin elle le toucha de pitié, car il crut voir un suppliant qui se refugioit chez lui, & qui le conjuroit avec larmes. D'autres disent qu'il ne se traîna pas vers Glaucias, mais vers l'Autel des Dieux domestiques, qui étoit dans la salle, & que se levant il étendit ses petits bras le long de l'Autel comme pour l'embrasser, & que par-là cette aventure parut à Glaucias une affaire de religion, qui interessoit les Dieux. C'est pourquoi prenant le petit Pyrrus, il le remit entre les mains de la Reine, & lui ordonna de l'élever avec ses propres enfans. Peu de tems après ses ennemis le redemanderent; & Cassandre, pour le ravoir, offrit au Roy deux cens

*Glaucias reçoit le  
jeune Prince sous sa  
protection.*

*Justin ajoute qu'il  
l'adopta.*

*Ils trouverent ce Prince assis  
auprès de la Reine sa femme dans  
son Palais. ] Justin appelle cette  
Princesse Berpa, & il dit qu'elle*

*étoit de la race des Eacides.  
Voilà pourquoi on choisit la  
cour de Glaucias pour l'asyle de  
Pyrrus.*

talens; mais le Roy refusa de le rendre, & dès que cet enfant eut atteint la douzième année de son âge, il le ramena lui-même en Epire avec une puissante armée, & le rétablit dans ses Etats.

*Deux cens mille écus.*

*Pyrrus ramené en Epire dans sa douzième année.*

Pyrrus avoit sur son visage un air de majesté plus terrible que vénérable. Ses dents de la mâchoire supérieure n'étoient point distinctes & séparées, ce n'étoit qu'un os continu, qui avoit seulement de petites coches marquées dans les endroits où les dents devoient être divisées. Il passoit pour avoir la vertu de guerir les rateux, en sacrifiant un coq blanc, & en pressant doucement de son pied droit le viscere des malades couchez sur le dos. Il n'y avoit point d'homme si pauvre ni si abject auquel il ne fit ce remede quand il en étoit prié, & pour récompense, il ne prenoit que le coq même qui avoit été sacrifié, & ce present lui étoit très-agréable. On dit aussi que le gros orteil de son pied droit avoit

*Air de Pyrrus.*

*Pyrrus passoit pour avoir la vertu de guerir les rateux.*

*Le gros orteil de son pied droit avoit une vertu divine.*

*Et dès que cet enfant eut atteint la douzième année de son âge, il le ramena lui-même en Epire.] C'est-à-dire, dès qu'il fut entré dans sa douzième année, & cela s'accorde avec Justin, qui dit que Pyrrus avoit onze ans quand il fut remis sur le trône. Mais le même Justin ne dit pas que Glaucias le ramena en Epire, il dit que les Epirotes, ayant changé leur haine en compassion, le rappellerent, & lui donnerent*

des Tuteurs pour administrer son Royaume jusqu'à ce qu'il fût en âge.

*Il passoit pour avoir la vertu de guerir les rateux.] Il y a donc long-tems que les peuples sont prévenus de cette opinion, qu'il y a des Rois qui ont la vertu de guerir certains malades en les touchant, puisqu'en voici un exemple il y a près de deux mille ans, car je ne croi pas qu'il y en ait de plus ancien; mais sur ce*



une vertu divine, comme cela parut après sa mort; car son corps ayant été brûlé sur le bucher & réduit en cendres, on trouva ce gros doigt entier, & sans aucune marque qu'il eût été endommagé par le feu, comme on le verra dans la suite.

*Mais Plutarque a oublié d'en parler.*

*Pyrrus quitte ses Etats pour aller en Illyrie aux noces du fils de Glaucias.*

*Les Molosses s'emparent de son Royaume.*

*Il se retire auprès de Demetrius, qui étoit son beau frere.*

*Dans la Phrygie.*

A l'âge de dix-sept ans, se croyant assez affermi sur le trône, il quitta sa ville capitale, & alla faire un voyage en Illyrie pour se trouver aux noces d'un des fils de Glaucias, avec lesquels il avoit été élevé. Les Molosses, profitant de son absence, se révolterent encore, chasserent tous ses amis, pillerent ses biens, & se donnerent à Neoptoleme. Pyrrus ayant ainsi perdu son Roïaume, & se voyant dénué de tout secours, se retira auprès de son beau-frere Demetrius, fils d'Antigonus, qui avoit épousé sa sœur Deïdamie, qui encore fort jeune, avoit été accordée à Alexandre, fils d'Alexandre le Grand & de Roxane, & étoit déjà appelée sa femme. Mais toute cette maison ayant péri malheureusement, Demetrius épousa cette Princesse, qu'on regardoit comme veuve, & qui n'étoit plus dans la premiere jeunesse.

A la bataille, qui fut donnée dans les plaines d'Ipsus, & où tous les Rois de la terre combat-

qui se passe aujourd'hui parmi nous, il seroit ridicule de vouloir établir la verité de cette prétendue vertu de Pyrrus.

*A la bataille, qui fut donnée*

*dans les plaines d'Ipsus, & où tous les Rois de la terre combattirent.]*

*Il dit que tous les Rois de la terre y combattirent, parce que là étoient Lyfimachus, Seleucus, tirent*

tirent, Pyrrus, quoiqu'encore fort jeune, accompagna toujours Demetrius, renversa tout ce qui se trouva devant lui, & se distingua parmi les plus braves. Demetrius ayant été défait, il ne l'abandonna point, il lui conserva les villes Grecques, qui lui avoient été confiées, & après le traité de paix, qu'il fit avec Ptolémée, il alla pour lui en ôtage en Egypte.

*Valeur de Pyrrus.*

*Il va en ôtage en Egypte.*

Pendant qu'il fut à la cour de ce Prince, & dans les chasses, & dans tous les exercices, il donna des preuves de sa force, de son adresse, & de sa grande patience dans tous les travaux. Et voyant que de toutes les femmes de Ptolémée, Berenice étoit celle qui avoit le plus de pouvoir, & qui surpassoit toutes les autres en esprit & en sagesse, il s'attacha à elle particulièrement; car autant qu'il sçavoit mépriser ceux qui étoient au-dessous de lui, autant sçavoit-il faire sa cour à ceux qui étoient au-dessus, & s'insinuer auprès de ceux qui pouvoient lui être utiles. Et comme il étoit sage & modéré dans ses mœurs & dans toute sa conduite, il fut préféré à beaucoup de jeunes Princes, qui poursuivoient en mariage la Princesse Antigone, que Berenice avoit eue de son premier mari Philippe, avant que d'être mariée à Ptolémée.

*Caractère de Pyrrus.*

*Il épouse Antigone, fille de Philippe, premier mari de Berenice.*

Après ses noces il brilla encore davantage,

Ptolémée, Cassandre, Antigon- année de l'Olymp. cxiix. trois  
nus, Demetrius. Je croi que cette cens ans avant N. S.  
bataille fut donnée la troisième

*Tome III.*

*Y y y*

*Il obtient des trou-  
pes du Roy d'Egypte.*

*Pyrrus associe Neo-  
ptoleme à son Royau-  
me.*

& fut encore plus estimé, & par le secours de sa femme Antigone, qui avoit beaucoup de vertu, il obtint des troupes & de l'argent pour aller se rétablir dans son Royaume d'Epire. Il y fut reçu avec joye, à cause de la haine que l'on avoit pour Neoptoleme, qui gouvernoit avec beaucoup de violence & de dureté: Mais Pyrrus, craignant que ce Prince n'allât solliciter le secours de quelques autres Rois, aimâ mieux traiter avec lui & l'associer à son Royaume.

*Ancienne coutume  
des Rois d'Epire.*

*Serment des Rois  
d'Epire, & celui  
qu'ils recevoient de  
leurs sujets.*

Quelque tems après il se trouva des gens qui les aigrirent l'un contre l'autre, & qui semèrent entr'eux des jalousies & des soupçons. Ce qui anima & irrita davantage Pyrrus, nâquit de cet accident: De toute ancienneté les Rois d'Epire avoient accoutumé de tenir une assemblée dans un lieu de la Molosside, appelé *Passaron*. Là, après avoir fait un sacrifice à Jupiter Martial, ils prêtoient serment à leurs sujets, & recevoient le serment d'eux. Les Rois juroient *de gouverner selon les loix*, & les sujets juroient *de maintenir & de défendre, selon les loix, leur Royaume & leur Couronne*. Les deux Rois étant donc assemblez avec leurs sujets & leurs amis dans ce lieu pour cette cérémonie, & les sermens prêtés de part & d'autre, ils se firent de grands presens.

Il se trouva-là un homme, nommé Gelon, qui étoit un des meilleurs & des plus fideles serviteurs de Neoptoleme. Ce Gelon, en rendant

ses respects à Pyrrus, lui fit present de deux paires de bœufs pour le labourage. Myrtilé, un des Echançons de ce Prince, demanda à son Maître ces bœufs. Pyrrus les lui ayant refusez, & les ayant donnez à un autre, Myrtilé en fut au defespoir. Gelon, qui s'apperçut de sa douleur & de son ressentiment, le pria à souper. Il y a même des Auteurs qui ajoutent, qu'échauffé par le vin, il eut avec lui un commerce infâme, car ce Myrtilé étoit jeune, beau, & bien-fait.

*Gelon donne à Pyrrus deux paires de bœufs pour le labourage.*

Après le souper, il lui jetta quelques propos contre Pyrrus, & le sollicita d'embrasser le parti de Neoptoleme, & d'empoisonner Pyrrus. Myrtilé fit semblant de mordre à l'hameçon, & loüa ce complot, comme s'il étoit véritablement

*Gelon sollicite Myrtilé de conspirer contre Pyrrus.*

*Lui fit present de deux paires de bœufs pour le labourage.]* C'étoit la coutume. Ce jour-là les sujets faisoient des presens à leur Roy; c'est cette même coutume qui amena d'Orient les Mages adorer Notre-Seigneur qui venoit de naître, & reconnoître sa souveraineté, en lui faisant des presens, comme au Maître du monde, & comme au Roy des Rois. Ici dans ce present de deux paires de bœufs donnez à un Roy, on reconnoît la simplicité de ces anciens tems. Le bœuf étoit très-considéré, comme le principal instrument de l'agriculture. C'est pourquoi Hesiodo

ne l'oublie pas dans les préceptes qu'il donne à Persa. *Il faut avoir, d'abord, dit-il, une maison, une femme & des bœufs pour le labourage.*

*Gelon qui s'apperçut de sa douleur & de son ressentiment.]* Ce même homme qui vient de donner à Pyrrus ces deux paires de bœufs, le voilà qui cherche à faire empoisonner ce Prince; & au-contraire celui qui vient d'être refusé lui demeure fidele.

*Le pria à souper.]* Dans le manuscrit de S. Germain des Prez, on lit à la marge en cet endroit, Εὖ σοι, Μύρτιλε, τῆς πίσιως. Mais ces paroles ne sont nullement du

Y y ij

*Myrtille le déclare  
à Pyrrus.*

gagné ; mais il ne fut pas plutôt sorti , qu'il alla tout découvrir à son Maître. Pyrrus lui ordonna de mener Alexicrate , chef des Echançons , chez Gelon , comme un homme prêt à entrer dans la conspiration , car il vouloit avoir plus d'un témoin d'une si noire entreprise. Gelon étant trompé par ce moyen , Neoptoleme , qui étoit trompé comme lui , & qui pensoit que l'affaire alloit son train , & qu'elle étoit sur le point d'être exécutée , ne put se retenir , l'excès de sa joye le porta à découvrir cette trame à ses amis. Un soir étant allé faire collation chez sa sœur Cadmie , il en lâcha quelques mots , croyant n'être entendu de personne , car il n'y avoit ame vivante dans la chambre , que Phenarete , femme de Samon , Intendant des troupeaux de Neoptoleme. Cette Phenarete étoit couchée sur un petit lit , le visage tourné contre la muraille , & faisoit semblant de dormir. Ayant donc tout entendu , sans qu'on s'en doutât , dès le lendemain matin elle alla chez Antigone , femme de Pyrrus , & lui détailla tout ce que Neoptoleme avoit dit à sa sœur en sa présence.

*Samon Intendant des troupeaux de Neoptoleme. Ces Intendants étoient des hommes considérables, comme on le voit dans Homere & dans l'Ecriture-Sainte.*

texte de Plutarque, c'est une exclamation d'un Lecteur, homme de bien, qui ravi de la fidélité de Myrtille, s'écrie & écrit à la marge, *Evyi soi, &c. Bien te soit, Myrtille, pour cette fidélité que tu as eue pour ton Maître.* On a sou-

vent été trompé à ces fortes de notes marginales, & on les a requës dans le texte fort mal à propos, en ne distinguant pas ce qui est de l'Auteur de ce qui est du Lecteur.

Pyrrus en fut d'abord informé, & n'en fit rien paroître sur l'heure. Mais à un sacrifice qu'il fit aux Dieux, il pria Neoptoleme de venir souper chez lui, & le tua, sentant bien que les principaux d'Epire étoient pour lui; car de longuemain ils le pressoient de se défaire de Neoptoleme, de ne pas se contenter d'une partie du Royaume, qui lui appartenoit tout entier, & de suivre ses hautes destinées, qui l'appelloient à une plus grande gloire. Avec cette bonne volonté des principaux de son Royaume, cet attentat venu encore par-dessus, le déterminâ; il ne balançoit point, il prévint Neoptoleme, & s'en défit.

*Pyrrus tue Neoptoleme à un festin, auquel il l'avoit invité.*

Le souvenir qu'il conservoit des obligations qu'il avoit à Bérénice & à Ptolémée, fit qu'il donna le nom de *Ptolémée*, au premier fils qu'il eut de sa femme Antigone, & qu'il appella *Bérénice* la ville qu'il fit bâtir dans la Chersonese d'Epire. Depuis ce tems-là ne concevant que de grands & vastes desseins, & dévorant déjà par ses esperances tout ce qui étoit autour de lui, il se trouva d'abord engagé dans une guerre contre les Macedoniens, dont voici le prétexte: Antipater, l'aîné des enfans de Cassandre, avoir tué sa mere Thessalonique, & chassé son frere Alexandre. Celui-ci envoya vers Demetrius le prier de le secourir, & implora aussi le secours de Pyrrus. Demetrius remettant de jour à autre à cause des affaires qu'il avoit sur les bras, Pyrrus

*Pyrrus donne le nom de Ptolémée au premier fils qu'il eut d'Antigone.*

*Il entre en guerre contre les Macedoniens.*

*Places que Pyrrus  
demande au jeune  
Alexandre pour le  
prix du secours qu'il  
lui donneroit.*

fut plus diligent ; il se rendit auprès de lui, & lui demanda pour prix de son assistance, la ville de Nymphæa, toute la côte maritime de la Macedoine & de tous les païs conquis, qui n'étoient pas de l'ancien Royaume de Macedoine. Il demanda encore l'Ambracie, l'Acarnanie, & l'Amphilochie. Le jeune Alexandre lui ayant abandonné toutes ces places, il les retint pour lui en y mettant de bonnes garnisons, & alloit conquérant les autres pour ce jeune Prince, en chassant devant lui son frere Antipater.

*Lyfimachus écrit à  
Pyrrus de fausses let-  
tres sous le nom de  
Ptolemée.*

*Trois cens mille  
écus.*

*Pyrrus reconnoît la  
fourberie de Lyfima-  
chus.*

Le Roy Lyfimachus avoit bonne envie de marcher au secours d'Antipater, mais les embarras d'affaires où il se trouvoit engagé ne lui en donnant pas le loisir ; comme il sçavoit que Pyrrus conservoit chèrement le souvenir des obligations qu'il avoit à Ptolemée, & qu'il ne pouvoit, ni ne vouloit lui rien refuser, il lui écrivit de fausses lettres sous le nom de Ptolemée, qui le pressoit de retirer ses troupes, & de recevoir pour prix de cette complaisance trois cens talens d'Antipater. Pyrrus n'eut pas plutôt ouvert les lettres, qu'il reconnut la fourberie de Lyfi-

*La ville de Nymphæa.* ] Près d'Apollonie dans le païs des Taulantiens sur la côte de la mer Adriatique. On peut croire aussi que c'est Apollonie même, qui étoit ainsi appelée à cause de la célèbre roche, dite *Nymphæum*, qui étoit dans son voisinage, & qui est si bien décrite dans la vie

de Sylla & dans Dion, liv. 41. Au lieu de *Nymphæa*, un sçavant homme, Palmerius, a cru qu'il falloit lire *Tympheia* ; car dans ces quartiers-là, il y avoit une ville de ce nom. Stephanus, *Τύμφη ὅρος Θεσπρωτικόν, ἢ Τυμφαία πόλις. Tymphé, montagne de la Thesprotie, & la ville Tymphæa.*

machus, car la suscription de la lettre n'étoit pas celle dont Ptolémée avoit accoutumé de se servir quand il lui écrivoit, à mon fils Pyrrus, salut, mais il y avoit, le Roy Ptolémée au Roy Pyrrus, salut. Irrité de cette fraude, dans le moment il vomit mille injures contre le Roy Lyfimachus, & bientôt après il ne laissa pas d'écouter des propositions d'accommodement. On en vint jusques-là que les trois Princes s'abouchèrent pour jurer sur les sacrifices les articles de la paix dont ils étoient convenus. Quand on eut avancé les trois victimes, qui étoient un bouc, un taureau, & un belier, il arriva que le belier tomba mort de lui-même avant qu'on l'approchât de l'Autel. Tous les assistans ne firent que rire de cette aventure, mais le Devin Theodotus empêcha Pyrrus de jurer, en lui déclarant que par ce signe le Dieu prédisoit la mort à l'un des trois Princes. Ainsi Pyrrus se désista de cette paix. Les deux autres ne laisserent pas de passer outre.

*Alexandre, Pyrrus & Lyfimachus s'abouchent pour jurer la paix.*

*Une des victimes tombe morte au pied de l'Autel.*

*Le Devin Theodotus empêche Pyrrus de jurer, sur ce qu'une des trois victimes étoit tombée morte.*

Les affaires d'Alexandre étant donc pacifiées, & assez bien rétablies, cela n'empêcha pas que Demetrius ne se rendît auprès de lui. Il parut

*Mais le Devin Theodotus empêcha Pyrrus de jurer, en lui déclarant que par ce signe le Dieu prédisoit la mort à l'un des trois Princes.] On ajoutoit alors beaucoup de foi aux explications que les Devins donnoient aux*

*signes & aux prodiges. Cependant ici de trois Princes, il n'y en a qu'un de superstitieux. Pyrrus refuse de jurer la paix, les deux autres la jurent. La prédiction du Devin eut son effet, le jeune Alexandre fut tué.*



bien d'abord qu'il venoit sans en être prié, & il fit grand' peur à son hôte. A peine eurent-ils été quelques jours ensemble, que leurs soupçons augmentant, & se défiant l'un de l'autre, ils se tendoient reciproquement des embûches; mais Demetrius, profitant d'un moment favorable, prévint Alexandre, le tua, & se fit proclamer Roy de Macedoine.

*Demetrius tua le jeune Alexandre.*

Il avoit déjà depuis assez long-tems quelques sujets de plaintes contre Pyrrus, car il se souvenoit des courses qu'il avoit faites dans la Thessalie; d'ailleurs la maladie naturelle des Princes & des Rois, le desir de s'étendre & de s'aggrandir, rendoit leur voisinage suspect & redoutable à l'un & à l'autre. Cette défiance augmenta encore infiniment après la mort de Deidamie. Enfin ayant occupé chacun une partie de la Macedoine, comme ils eurent le même Royaume à disputer, ils tirèrent de-là de nouveaux prétextes de faire éclater leur haine.

*La maladie naturelle des Princes, c'est le desir de s'aggrandir.*

*Exemple de Demetrius.*

Demetrius mena son armée contre les Eoliens, & les ayant soumis, il laissa Pantauchus dans le pais avec des troupes pour les contenir, & avec le reste de ses forces, il marcha contre Pyrrus. Pyrrus, averti de sa marche, se mit incontinent en campagne pour aller à sa rencontre; mais s'étant égaré dans le chemin, ils se manquerent. Demetrius se jeta sur l'Epire, d'où il emmena un grand butin, & Pyrrus tombant

*Demetrius soumit les Eoliens.*

*Demetrius ravage l'Epire.*

tombant sur Pantauchus en Etolie, lui livra bataille; le combat fut très-rude & très-opiniâtre entre l'Infanterie, & surtout entre les deux Chefs. Car Pantauchus, qui en courage, en force, & en adresse pour les coups de main, passoit, sans contredit, pour être au-dessus de tous les Capitaines de Demetrius, & qui avoit beaucoup de fierté, d'ambition, & d'audace, défioit Pyrrus & le provoquoit à en venir aux mains avec lui. Pyrrus, qui de son côté en force, en courage, & en soif d'honneur, ne cedit à aucun Prince, ni Roy, & qui aimoit beaucoup mieux s'approprier la gloire d'Achille par sa vertu, que de se l'arroger seulement par la naissance, fendoit les bataillons pour aller à la rencontre de Pantauchus.

*Cette bataille fut donnée la quatrième année de l'Olymp. CXXII. 287. ans avant l'Ere Chrétienne.*

*Bataille de Pyrrus contre Pantauchus, General de Demetrius.*

*Comment on doit s'approprier la gloire de ses ancêtres.*

En s'abordant, ils commencerent par lancer leurs javelots. Après quoi, en étant venus aux coups de main, ils se servirent de leurs épées avec autant d'adresse que de force. Pyrrus reçut une blessure, & blessa son ennemi en deux endroits près du cou, & à la cuisse, lui fit tourner le dos, & le renversa par terre, mais il ne put l'achever, car les amis de Pantauchus le lui arracherent & l'enleverent. Les Epirotes, fiers de cette victoire de leur Roy, & pleins d'admiration pour son courage, firent de si grands efforts, qu'ils rompirent & taillerent en pieces la phalange des Macedoniens, & que se mettant à poursuivre les fuyards, ils en tuerent encore un

*Combat de Pyrrus & de Pantauchus.*

grand nombre, & firent environ cinq mille prisonniers.

*Les Macedoniens  
défaits sont charmés  
de la valeur de Pyrrus.*

Cette défaite n'inspira pas tant de colere & de haine aux Macedoniens contre Pyrrus, qu'elle augmenta la bonne opinion qu'on avoit de lui, & l'admiration dont on étoit déjà pénétré pour sa valeur, & qu'elle fournit de nouveaux sujets de parler, & de s'entretenir de son courage & de son audace, à tous ceux qui le virent dans l'action, & qui éprouverent dans le combat la force de ses armes. Ils crurent voir le regard, la vitesse, & les mouvemens d'Alexandre, &

*On remarquoit en  
Pyrrus une ombre de  
la force, de la violence  
& de l'impétuosité  
d'Alexandre  
le Grand dans les  
combats.*

appercevoir en lui une imitation & une ombre de cette force, de cette violence, & de cette impétuosité avec lesquelles il chargeoit les ennemis, & renversoit tout ce qui osoit lui faire tête. Les autres Rois n'imitoient Alexandre que par la pourpre de leurs habits, par le nombre de leurs Gardes, par leur panchement de cou, & par une maniere de parler fiere & hautaine; Pyrrus étoit le seul qui le représentât par ses exploits d'armes, & par les grands coups de main. Et pour ce qui est de la science, & de la grande habileté dans l'art de mener des troupes, & de ranger des armées en bataille, on en peut tirer les preuves des Traitez mêmes qu'il a composez sur ce sujet. Aussi dit-on qu'Antigonus interrogé qui étoit le plus grand Capitaine, répondit, *Pyrrus, pourvu qu'il vieillisse*, faisant entendre par-là que de tous les Capitaines de son

*Pyrrus étoit le seul  
qui représentât Ali-  
xandre par ses ex-  
ploits.*

*Traitez que Pyrrus  
a écrits sur l'art  
de la guerre. Ils sont  
perdus.*

tems, c'étoit le seul qui méritât ce nom. Mais Annibal disoit que de tous les Capitaines en general, Pyrrus étoit le premier en expérience & en capacité, Scipion le second, & lui le troisième, comme nous l'avons écrit dans la vie de Scipion. Aussi n'avoit-il d'autre application, ni d'autre étude que la science de la guerre, & ne parloit d'autre chose dans toutes les conversations, regardant cette science comme la plus grande & la seule digne d'un Roy, & toutes les autres, comme des gentilleses, dont il ne faisoit nul compte. L'on dit à ce propos que quelqu'un lui ayant demandé dans un festin, lequel lui paroïssoit le meilleur joueur de flûte, de Python, ou de Cephissias, il répondit, *Polyperton est meilleur Capitaine*, voulant dire par-là que c'étoient-

*Pyrrus regardoit la science de la guerre, comme la seule digne d'un Roy.*

*Mais Annibal disoit que de tous les Capitaines en general, Pyrrus étoit le premier en expérience & en capacité, Scipion le second, & lui le troisième, comme, &c.]* Je ne sçai pas ce que Plutarque avoit écrit dans la vie de Scipion. On pourroit croire qu'il y a ici deux fautes de memoire; l'une, d'avoir dit qu'il avoit écrit dans la vie de Scipion, ce que nous voyons qu'il a écrit effectivement dans la vie de Flaminius; & l'autre, qu'il a rapporté ce jugement d'Annibal tout autrement qu'il est ici. Car il dit qu'Annibal & Scipion l'Africain s'étant abouchez à Ephese,

& la conversation étant tombée sur les Généraux d'armée, Annibal avança que de tous les Capitaines, Alexandre étoit le premier, Pyrrus le second, & lui le troisième. Ce qu'il dit ici est bien différent; car Pyrrus, qu'il n'a mis là que le second, il le met ici le premier, place qu'il avoit donnée à Alexandre, & il nomme Scipion le second, dont il n'avoit point parlé. Annibal auroit-il jugé & parlé différemment en deux différentes rencontres?

*Regardant cette science, de la guerre, comme la plus grande & la seule digne d'un Roy.]* Malheureux les États dont les Princes se

là les choses dont il étoit séant à un Roy de s'instruire pour les connoître & en bien juger.

*Qualitez morales  
de Pyrrus.*

Il étoit doux & affable à ses amis, & très-lent à se mettre en colere, mais très-prompt & très-ardent à rendre les plaisirs qu'on lui avoit faits. De-là vint qu'il fut si affligé de la mort d'Aeropus, qui lui avoit rendu de grands services. Ce n'étoit pas sa mort qui l'affligeoit, car il disoit, *qu'il*

*Reproche que se fai-  
soit Pyrrus, & que  
les Princes se font  
rarement.*

*avoit payé le tribut à la Nature*, mais il se reprochoit & se blâmoit d'avoir trop differé à lui marquer sa reconnoissance, & d'avoir par ces delais perdu l'occasion de lui rendre les plaisirs qu'il en avoit reçus. Car il n'en est pas des plaisirs comme des dettes; les dettes peuvent toujours se payer aux heritiers des créanciers, mais les plaisirs, si on ne les rend à leurs auteurs pendant qu'ils sont en vie, chagrinent & affligent dans la suite celui qui les doit, s'il est honnête homme, & qu'il ait de la justice & de la générosité.

*Quelle grande perte  
c'est que de perdre  
l'occasion de rendre  
un plaisir reçu.*

*Difference entre les  
dettes & les plaisirs  
reçus.*

Un jour qu'il étoit en Ambracie, comme ses amis lui conseilloient d'en chasser un certain

mettront cette opinion dans la tête. La science de la guerre vaut mieux certainement pour un Prince, que plusieurs autres sciences; mais la science de la paix & de la justice vaut beaucoup mieux. Et il faut régler & moderer la premiere par celle-ci.

*Car il n'en est pas des plaisirs  
comme des dettes.* Cette differen-

ce, que Plutarque met entre les dettes & les plaisirs, est admirable pour faire voir l'obligation que c'est pour un homme noble & généreux, de se hâter de rendre les derniers à ceux de qui il les a reçus, de peur de perdre l'occasion de marquer sa reconnoissance.

homme qui disoit beaucoup de mal de lui, il répondit, *laissons-le plutôt ici mal parler de nous parmi peu de gens, que de l'envoyer semer ses médisances par tout le monde.* Une autrefois on lui amena des gens, qui à table avoient dit contre lui mille choses outrageuses, & que l'on avoit pris sur le fait, il leur demanda, *s'il étoit vrai qu'ils lui eussent dit toutes ces injures?* Oui, Seigneur, répondit un de ces jeunes gens, *& nous en aurions bien dit d'autres, si le vin ne nous eût manqué.* Pyrrus se prit à rire & les renvoya.

*Beau mot de Pyrrus sur un médisant.*

Après la mort d'Antigone, il épousa plusieurs femmes, pour accommoder ses affaires, & augmenter sa puissance par les grandes alliances qu'il contractoit. Car il épousa la fille d'Autoleon, Roy des Peoniens, Bircenna, fille de Bardullis, Roy des Illyriens, & Lanassa, fille d'Agathocles de Syracuse, qui lui apporta en dot l'Isle de Corcyre, dont son pere s'étoit emparé. De sa premiere femme Antigone, il eut un fils appelé Ptolemée, de Lanassa il eut Alexandre, & de Bircenna il eut Helenus, qui fut le plus jeune. Tous ces Princes étoient naturellement guerriers, mais il fomenta & augmenta encore en eux cette ardeur martiale, en les élevant dans les armes dès leur enfance, & en aiguissant ainsi de bonne heure leur courage pour ce métier. On dit qu'un de ces jeunes Princes encore enfant, lui ayant demandé auquel il laisseroit son Royaume, il répondit, *à celui qui aura l'épée la plus*

*Les femmes qu'il épousa.*

*Enfant que Pyrrus eut de ses diverses femmes.*

*Terrible mot de  
Pyrrus, & belle ré-  
flexion de Plutarque  
sur ce mot.*

*Ambition, passion  
brutale, & ennemie  
de toute société.*

*pointue.* Parole qui ne diffère pas beaucoup de l'imprécation tragique de ce pere, qui demande aux Dieux que ses enfans fassent leurs partages avec l'épée, tant l'ambition est une passion brutale & ennemie de toute société.

Après le gain de la bataille contre Pantau-  
chus, Pyrrus de retour chez lui, couvert de  
gloire, jouïssoit avec plaisir de sa réputation, &  
de la grandeur où il s'étoit élevé par son cou-  
rage. Les Epirotes lui ayant donné en cette oc-  
casion le surnom d'Aetos : C'est donc par vous que

*Pyrrus surnommé  
aetos aigle.*

*Mot de lui sur ce  
surnom.*

*je le fais,* leur dit-il, car vos armes ont été les ailes  
qui m'ont élevé, & qui m'ont soutenu dans un vol si  
haut.

*Pyrrus profitant de  
la maladie de Deme-  
trius, fait une irrup-  
tion dans la Mace-  
doine, la troisième  
année de l'Olymp.  
CXXIII. 284. ans  
avant N. S.*

Quelque tems après, sur les nouvelles que  
Demetrius étoit dangereusement malade, il se  
jeta tout d'un coup sur la Macedoine pour y  
faire une course, & pour en emmener du butin.  
Et il fut bien près de se rendre maître de tout le  
Royaume, & de s'emparer même sans combat du  
Palais du Roy, car il poussa jusqu'à Edesse, qui

*Parole qui ne diffère pas beaucoup  
de l'imprécation tragique de ce  
pere.] Il parle de l'affreuse im-  
précation qu'Oedipe fait contre  
ses enfans, & il a en vûe ce pas-  
sage des Phéniciennes d'Euri-  
pide, où Jocaste dit de ce Prince,  
v. 67.*

plus terribles, il prie qu'ils se met-  
tent en possession de ses Etats à la  
pointe de l'épée. Ce que l'inter-  
prete latin a fort mal traduit.

*Diris devovet liberos ex-  
crandis*

*Ut perdat hanc domum  
acuto ferro.*

*Après ἀπαταμένῳ ἀνοικτῶν  
Θουτῷ ἐπὶ τῷ δῶμῳ διαλαχὲν τὸ δῶ.*

*Il fait contre ses enfans les im-  
précations les plus impiés & les*

Au lieu de dire, ut sortiantur. La  
réflexion de Plutarque est très-sa-  
ge. Le mot de Pyrrus approche  
fort de l'imprécation d'Oedipe.

FIN

# P Y R R U S. 55.

étoit la Capitale, sans trouver personne qui s'opposât à lui; & au-contre plusieurs naturels du pais venoient se rendre dans son camp, & grossir ses troupes.

Ce pressant danger réveilla Demetrius, & le força de se lever malgré sa grande foiblesse. Et ses amis & ses Capitaines ayant ramassé une armée en très-peu de tems, marcherent contre Pyrrus avec autant d'ardeur que de diligence. Mais

*Demetrius se lève & marche contre Pyrrus.*

Pyrrus, qui étoit venu pour piller, & non pour combattre, ne les attendit point, & se retira. Il perdit une grande partie de ses gens dans sa retraite, les Macedoniens ayant toujours été à ses trousses, & l'ayant continuellement chargé sur le chemin.

*Pyrrus se retire.*

Demetrius, pour avoir chassé de son pais cet ennemi avec tant de facilité, ne l'en méprisa pas, & ne l'en negligea pas davantage. Mais comme il avoit de grands desseins dans la tête, & qu'il songeoit à se remettre en possession du Royaume de son pere avec une armée de cent mille hommes, & une flotte de cinq cens vaisseaux, il ne jugea à propos ni de s'arrêter, & de faire la guerre à Pyrrus, ni de laisser après son départ à la Macedoine un ennemi si voisin & si dangereux. Il fit donc la paix avec lui, pour marcher avec plus de sûreté contre les autres Rois.

*Du Royaume d'Asie.*

*Un Prince qui entreprend des guerres au loin, ne doit point laisser de voisin pour ennemi.*

*Contre Seleucus, Ptolemée & Lyfima-  
chus.*

Les grands préparatifs de Demetrius, & le traité qu'il venoit de conclure, ayant fait découvrir son veritable dessein, les autres Rois, fort



*Il ne faut pas attendre qu'un ennemi se soit aggrandi & fortifié pour s'opposer à lui.*

*La Reine Lanassa, appelle Demetrius pour l'épouser.*

*Demetrius faisoit facilement des noces.*

allarmez, envoyèrent des courriers à Pyrrus avec des lettres, par lesquelles ils lui témoignaient leur étonnement, de ce qu'au lieu de profiter de l'occasion qui lui étoit si favorable, il la livroit à Demetrius, & qu'il attendoit la commodité de son ennemi pour aller lui faire la guerre. Ils lui reprochoient que pouvant facilement le chasser de la Macedoine, pendant qu'il faisoit de si grandes entreprises, & qu'il se jettoit dans de si grands embarras, il remettoit jusqu'à ce qu'il n'eût plus d'affaires, & qu'il se fût aggrandi & fortifié, pour aller le combattre, & défendre contre lui dans le país des Molosses, les Temples des Dieux, & les tombeaux de ses peres; & cela, après s'être vû enlever tout fraîchement par ce Prince sa femme avec l'Isle de Corcyre. Car la Reine Lanassa, mal-satisfaite de ce que Pyrrus lui préféroit ses autres femmes, quoique Barbares, s'étoit retirée à Corcyre, & voulant se remarier à quelqu'autre Roy, elle avoit appelé Demetrius, bien informée que de tous les Rois, c'étoit celui qui se portoit le plus facilement à faire des noces. Et Demetrius étant passé à Corcyre, l'avoit épousée, & avoit laissé une bonne garnison dans l'Isle.

Ces Rois ne se contenterent pas d'écrire ces lettres, ils se mirent en même-tems en campagne pour inquieter par leurs divers mouvemens Demetrius, qui différoit de jour à autre, & qui travailloit à ramasser tout ce qui étoit nécessaire pour

pour son expedition. Car Ptolemée s'étant embarqué avec une grosse armée de mer, vint en Grece où il fit revolter plusieurs villes. Lysimachus traversant la Thrace, tomba sur la haute Macedoine, qu'il courut & ravagea, & Pyrrus de son côté ayant aussi pris les armes, marcha contre la ville de Beroé, s'attendant bien, comme cela arriva, que Demetrius iroit à la rencontre de Lysimachus, & laisseroit la basse Macedoine sans défense.

*Ville de l'Emathie  
Province de la basse  
Macedoine.*

La nuit, avant son départ, il lui sembla en songe qu'Alexandre le Grand l'appelloit; qu'étant allé à lui, il le trouva couché dans son lit, qu'il le reçut très-favorablement, & avec des propos très-gracieux, & lui promit qu'il le secourroit de très-bon cœur; & que lui Pyrrus s'étant enhardi, lui avoit demandé: *Mais, Seigneur, comment pourrez-vous me secourir, malade comme vous êtes?* Et qu'Alexandre lui avoit répondu: *Je te secourrai de mon seul nom;* qu'en même-tems il étoit monté sur un cheval de Nisée, & avoit marché devant lui comme pour lui montrer le chemin.

*Souge de Pyrrus.*

*S'attendant bien, comme cela arriva, que Demetrius iroit à la rencontre de Lysimachus.]* C'étoit juger en habile Capitaine, car il étoit bien plus important pour Demetrius d'aller défendre la haute Macedoine, & s'opposer aux progrès de Lysimachus, que de courir à Ptolemée qui s'amu-

Grece. Il faut courir au plus pressé.

*Je te secourrai de mon seul nom.]* Car les noms des grands Capitaines, comme Alexandre, sont en effet d'un grand secours dans les occasions, pour ceux qui peuvent s'en orner, & qui y répondent par leur courage.

*Sur un cheval de Nisée.]* C'é-

Tome III.

Aaaa

Cette vision ne laissa pas de l'encourager & de le fortifier. Usant donc de diligence, & traversant la Thessalie, il arriva devant Beroë, s'en empara, & y ayant logé la plus grande partie de son armée, il soumettoit toutes les autres villes par ses Lieutenans.

Demetrius ayant reçu ces nouvelles, & s'apercevant qu'il y avoit quelque esprit de revolte dans le camp des Macedoniens, craignit que s'il les menoit plus avant, ces troupes se trouvant en présence d'un Roy Macedonien, & qui avoit une grande réputation, ne se tournassent de son côté. C'est pourquoi renonçant au dessein de marcher contre Lysimachus, il tourna contre Pyrrus, qui étoit étranger, & haï des Macedoniens, & alla planter son camp près de Beroë. Ce voisinage fit que beaucoup de gens sortis de la place, alloient dans son armée, où ils combloient d'éloges Pyrrus, disant qu'il étoit invincible dans les combats, le plus magnanime & le plus généreux de tous les hommes, & celui qui traitoit avec le plus d'humanité & de douceur ceux qui tomboient en son pouvoir. Outre ces habitans du pais, il y en avoit encore d'autres que Pyrrus envoyoit

*Eloges que les habitants de Beroë donnoient à Pyrrus.*

toient des chevaux d'un certain canton au-dessous des portes Calpiennes, dont le terroir étoit très-propre à nourrir des chevaux. Strabon rapporte qu'il y avoit là une prairie, qui à cause de cela, étoit appelée *Hippohare*, c'est-à-dire, qui nourrit des chevaux; car on y tenoit d'ordinaire jusqu'à cinquante mille juments au paturage. Les grands & excellens chevaux de Nisée, dont les Rois de Perse se servoient, venoient de-là; d'autres disent qu'ils venoient d'Arménie. Strab. liv. xi.

Sous main, & qui faisant semblant d'être Macedoniens, alloient disant que c'étoit-là le tems favorable pour se délivrer de la cruauté de Demetrius, & pour embrasser le parti de Pyrrus, Prince très-populaire, & qui aimoit particulièrement les soldats.

Ces discours ébranlerent & exciterent la plus grande partie de l'armée de Demetrius; de sorte que la plupart promenoient les yeux sur le camp ennemi pour voir s'ils ne découvroient point Pyrrus, afin de s'aller rendre à lui. Par hazard dans ce moment il avoit ôté son casque, & avoit la tête nue, mais bientôt s'étant ravisé, & ayant fait réflexion que cela l'empêchoit d'être reconnu, il remit son casque, & sur le moment on le reconnut au pennache éclatant qui l'ombrageoit, & aux cornes de bouc qui en faisoient le cimier. Aussitôt il y eut des Macedoniens qui coururent à lui par troupes, & qui lui demanderent le mot comme à leur Général, & que d'autres se couronnerent de branches de chêne, parce qu'ils voyoient que les soldats en étoient couronnez.

*Les Macedoniens abandonnèrent Demetrius, & se rendent à Pyrrus.*

*Et aux cornes de bouc qui en faisoient le cimier.] Dans le manuscrit de S. Germain des Prez, au lieu de τοῖς ἰσχυμοῖς κέρασι, & aux cornes de bouc, il y a τοῖς σπαρτυμοῖς κέρασι, aux cornes de commandant; mais j'ose assurer que c'est une faute de Copiste, qui ignorant les usages de ces tems-là, & ne comprenant pas*

*ce que signifioient ces cornes de bouc, a écrit τοῖς σπαρτυμοῖς, qu'il ne comprenoit pas davantage. Ces Princes ornoient leurs casques de figures de différentes bêtes; le casque de Pyrrus avoit des deux côtez deux cornes de bouc; dans les médailles on voit la tête d'Alexandre avec un casque de même.*

A a a ij

*Demetrius abandonné, prend la fuite.*

*Pyrrus proclamé Roy de Macedoine, la quatrième année de l'Olymp. CXXIII. 283. ans avant N.S.*

Il y en eut même qui eurent l'insolence de dire à Demetrius en face, que le meilleur parti qu'il avoit à prendre, c'étoit de se retirer, & de ceder tout à Pyrrus. Demetrius voyant que le mouvement de l'armée étoit d'accord avec ces discours, plein de frayeur, il se coula doucement, & prit la fuite, enveloppé d'un méchant manteau, & la tête couverte d'un bonnet à la Macedonienne. Un moment après Pyrrus arrive dans son camp, s'en rend le maître sans coup ferir, & se fait proclamer Roy de Macedoine.

*Pyrrus partage la Macedoine avec Lyfimachus.*

Sur ces entrefaites survient le Roy Lyfimachus, qui prétend d'abord qu'il n'a pas moins contribué que Pyrrus, à la fuite de Demetrius, que par conséquent il doit avoir sa part du Royaume de Macedoine. Pyrrus, qui ne s'assuroit pas entièrement encore de la fidélité des Macedoniens, & qui la tenoit pour suspecte, donna les mains

*Qu'il n'a pas moins contribué que Pyrrus, à la fuite de Demetrius.]* Comment y avoit-il contribué, puisque tout étoit fait quand il arriva ? Il prétendoit que le bruit de sa marche avoit hâté les Macedoniens d'abandonner Demetrius, & Demetrius de se dérober & de quitter la partie. Cette prétention étoit sans doute très-frivole, & n'auroit pas été écoutée dans un autre tems, mais la conjoncture fut un excellent titre pour la faire valoir. Lyfimachus arrivoit avec une armée, & il étoit Macedo-

nien. Pyrrus craignoit donc avec raison, que cette armée, qui venoit de quitter Demetrius, ne le quittât de même pour ce Prince Macedonien. Ce fut ce qui le déterminà à donner les mains à la prétention de Lyfimachus, & à partager avec lui le Royaume de Macedoine, de peur de le perdre entier. Dans les plus grandes affaires de la politique, c'est d'ordinaire le moment qui décide & qui donne la loy; l'histoire en fournit mille exemples. Ce qui arriva bientôt après justifia la crainte de Pyrrus.

aux prétentions de Lyſimachus ; ainſi ils partagerent entr'eux les villes & les provinces. Cet accord leur parut avantageux à l'un & à l'autre dans la conjoncture où ils ſe trouvoient , car il étouffa la guerre qui alloient ſ'élever entr'eux. Mais bientôt après ils ſ'apperçurent que ce partage , bien-loin d'être la fin de leur haine , fut au-contraindre le commencement de leurs plaintes réciproques & de leurs diviſions. Car ceux , dont les mers , les montagnes , les deſerts inhabitables ne ſçauroient terminer l'avarice & l'ambition , & dont les bornes , qui ſéparent l'Europe & l'Asie , ne ſçauroient borner la cupidité , comment , étant voiſins & limitrophes , pourroient-ils ſe tenir en repos & ſ'empêcher de commettre des injuſtices pour envahir un bien qui eſt ſi près d'eux , & ſi fort à leur bienſéance ? Cela n'eſt pas poſſible ; il faut qu'ils ſoient toujours en guerre , ayant toujours en eux ces malheureuſes ſemences d'envie & d'ufurpation. La guerre & la paix , ces noms ſi reſpectables , ſont pour eux deux ſortes de monnoye qui ont cours , dont ils ſe ſervent toujours pour leurs interêts , & jamais pour la juſtice. Encore ſont-ils plus louables

*Belle réflexion de Plutarque ſur l'ambition & ſur la cupidité des Princes.*

*Princes voiſins ne ſçauroient ſ'empêcher d'être en guerre , & pourquoi.*

*Abus que les Princes font des noms de guerre & de paix.*

*La guerre & la paix, ces noms ſi reſpectables , ſont pour eux deux ſortes de monnoye. ] La paix eſt certainement un nom très-reſpectable , car c'eſt la ſource de la félicité des peuples, elle fait fleurir la juſtice & la pitié ; mais la guerre comment eſt-elle un nom*

*ſi reſpectable ? C'eſt parce qu'elle eſt deſtinée à appuyer la juſtice & à rétablir la paix ; mais les Princes injuſtes abuſent de ces deux noms , comme d'une monnoye qu'ils font valoir ſelon leurs interêts. Cette idée de Plutarque eſt très-noble & très-belle.*

A a a iij.

*Manime digne de l'attention des Princes.*

quand ils font une guerre ouverte, que quand ils déguisent sous les saints noms de justice, d'amitié & de paix, ce qui n'est qu'une trêve & qu'une surseance de leurs injustices. Pyrrus est une grande preuve de cette vérité. Car s'élevant encore contre Demetrius, qui avoit un peu rétabli ses affaires, & s'opposant à sa puissance, qui revenoit de son affoiblissement comme d'une grande maladie, il marcha au secours des Grecs, & alla en personne à Athenes. Là étant monté à la citadelle, il fit un sacrifice à la Déesse, & étant redescendu dans la ville le jour même, il témoigna aux Atheniens, qu'il étoit très-satisfait de l'affection qu'ils lui avoient marquée, & de la confiance qu'ils avoient en lui, mais que s'ils étoient sages, ils ne permettroient plus à aucun Roy d'entrer dans leur ville, & qu'ils feroient leurs portes à tous ceux qui se présenteroient.

*Pyrrus marche au secours des Grecs contre Demetrius, qui menaçoit d'aller assiéger Athenes.*

*Conseil remarquable que Pyrrus donne aux Atheniens.*

*Il fait encore la paix avec Demetrius.*

*Il lui débancha ensuite la Thessalie.*

*Macedoniens plus soumis dans la guerre que dans la paix.*

Depuis ce tems-là il fit encore la paix avec Demetrius. Et bientôt après Demetrius étant passé en Asie, Pyrrus, à l'instigation de Lysimachus, lui débancha la Thessalie, & attaqua les garnisons Grecques qu'il avoit dans les places, trouvant les Macedoniens plus souples & plus soumis quand il les menoit à la guerre, que quand il les tenoit en repos, & n'étant pas lui-même

*Mais que s'ils étoient sages, ils ne permettroient plus à aucun Roy d'entrer dans leur ville.] Il leur parloit ainsi, pour les empêcher de se joindre à Demetrius; ce* qui l'auroit fort incommodé. Les Atheniens profitèrent si bien de ses avis, qu'ils chasserent la garnison de Demetrius.

d'une nature fort tranquille, & qui pût longuement supporter la paix.

Enfin Demetrius ayant été défait en Syrie, Lysimachus, qui se vit libre de toute crainte de ce côté-là, & dans un grand repos d'ailleurs, marcha d'abord contre Pyrrus, qui étoit alors dans la ville d'Edesse. En arrivant aux environs, il trouva les convois qu'on menoit au Roy, s'en rendit maître, & affama presque le Prince dans sa place avec son armée. D'un autre côté par ses lettres & par ses discours il corrompit les principaux des Macedoniens, car il les accabloit de reproches, & leur faisoit honte de ce qu'ils s'étoient choisi pour maître un étranger, dont les ancêtres avoient toujours été fournis aux Macedoniens, & qu'ils tenoient éloignez de la Macedoine les amis & les familiers d'Alexandre.

*Lysimachus marche contre Pyrrus.*

Ces reproches entraînerent la plupart des Macedoniens. Pyrrus, qui craignit les fuites, se retira avec ses Epirotes & les troupes de ses allies, & perdit la Macedoine de la même manière qu'il l'avoit gagnée. C'est pourquoi les Rois n'ont pas raison de blâmer les particuliers de ce qu'ils changent quelquefois de parti selon leurs intérêts, car ces particuliers ne font en cela que suivre leur exemple, & pratiquer les leçons d'infidélité & de trahison, qu'ils leur donnent par toute leur conduite, & en ne se montrant que

*Belle réflexion de Plutarque sur l'infidélité des particuliers, qui changent de parti par intérêt.*

*Maxime de la plupart des Princes.*

*Et en ne se montrant que trop souvent persuadés.] Voici une*



trop souvent persuadez, que celui-là avance le plus ses affaires, & travaille le mieux pour son utilité, qui dans tous ses desseins consulte & suit le moins la justice.

*Pour un Prince inquiet, c'est une vie languissante que de ne faire de mal à personne, & de n'en recevoir de personne.*

*Pyrrus comparé à Achille.*

*Passage du premier livre de l'Iliade.*

Pyrrus s'étant donc alors retiré en Epire, & ayant absolument abandonné la Macedoine, la Fortune lui ouvroit les moyens de jouir de son Etat sans aucun trouble, & de vivre en paix en gouvernant justement ses peuples. Mais lui, estimant que de ne faire de mal à personne, & de n'en recevoir de personne, c'étoit une vie languissante, & pleine d'un dégoût mortel, comme Achille il ne pouvoit supporter l'inaction, il dévorait son cœur, demeurant dans son quartier, & soupirant après les allarmes & les combats. Pressé donc par cette humeur bouillante & inquiète, il embrassa la première occasion que la Fortune lui offrit, de se jeter dans de nouvelles affaires.

*Les Tarentins délibèrent d'appeller Pyrrus à leur secours.*

Les Romains faisoient la guerre aux Tarentins. Ceux-ci ne pouvant ni la soutenir, ni la terminer à cause de l'audace & de la méchanceté de ceux qui les gouvernoient, délibérèrent d'appeller Pyrrus, & de le faire leur Général, comme celui de tous les Princes qui jouissoit d'un plus grand loisir, & qui étoit un très-grand Capitaine. Des plus anciens des Citoyens, & de ceux qui avoient

belle leçon que Plutarque donne aux Princes. Ils se montrent trop souvent persuadez de cette détestable maxime, que l'infidélité & l'injustice leur sont plus utiles que la justice & la bonne foi; de-là cette opinion se glisse dans l'esprit des particuliers, & ouvre la porte à toutes sortes d'injustices & de crimes.

le

le plus de sens, les uns s'opposèrent à cette délibération, mais ils furent vaincus par les cris & par la violence du peuple, & les autres voyant ce desordre, se retirèrent, & renoncèrent à ces assemblées tumultueuses.

Il y avoit alors dans la ville un Citoyen, fort honnête homme, & d'un esprit doux, appelé Meton. Le jour que l'on devoit faire passer le décret pour appeller Pyrrus, le peuple étant déjà assemblé, Meton ceignant sa tête d'une couronne de fleurs fanées, prenant un flambeau à la main, comme ceux qui ont fait la débauche, & qui sont yvres, & faisant marcher devant lui une Menestriere, s'en alla ainsi en masque jusqu'au milieu de l'assemblée. Là, comme cela arrive dans une populace, qui est la maîtresse, & où la Democratie est mal réglée, les uns se mettent à battre des mains, les autres à rire de toute leur force, personne ne s'oppose à lui, au-contraire on ordonne à la Menestriere de jouer de sa flute, & à lui de chanter, en s'avancant au milieu de l'assemblée. Comme on croyoit qu'il se disposoit à obéir, il se fit un grand silence. Alors Meton, au lieu de chanter, éleva la voix, & dit : *Hommes de Tarente, vous faites fort bien de ne pas empêcher ceux qui veulent se réjouir & aller en masque pendant qu'ils le peuvent encore, & si vous étiez sages vous-mêmes, vous vous réjouiriez aussi, & vous vous hâteriez de jouir d'une liberté, qui sera de peu de durée; car je vous avertis que dès que Pyrrus sera ici, vous*

*Meton, Citoyen de Tarente.*

*Adresse de Meton pour tâcher d'empêcher les Tarentins d'appeller Pyrrus.*

*Discours de Meton aux Tarentins.*

*ayez bien d'autres affaires, il faudra changer de manières & de mœurs, & mener une autre vie.*

Ces paroles touchèrent la plupart des Tarentins, & il s'éleva un bruit qui courut toute l'assemblée, qu'il disoit la vérité. Mais ceux qui craignoient d'être livrés aux Romains, si la paix venoit à se faire, grondoient le peuple, & l'accabloient d'injures de ce qu'il souffroit si doucement qu'on se moquât de lui avec tant de licence & d'indignité, & se jettant tous sur Meton, ils le chasserent de l'assemblée. Ainsi le décret étant passé, ils envoyèrent en Epire des Ambassadeurs, non-seulement des Tarentins, mais de tous les Grecs d'Italie, avec des magnifiques présents pour Pyrrus. Ils eurent ordre de dire à Pyrrus *qu'ils n'avoient besoin que d'un Capitaine sage, expérimenté, & de réputation, qu'ils ne manquoient pas de bonnes troupes, & qu'en rassemblant seulement les forces des Lucaniens, des Messapiens, des Samnites, & des Tarentins, ils mettroient sur pied une armée de vingt mille chevaux, & de trois cens cinquante mille hommes de pied.* Cette grande promesse n'éleva pas seulement le courage à Pyrrus, elle inspira encore aux Epirotes un violent desir, & une forte passion de marcher à cette guerre.

Il y avoit alors à la Cour de Pyrrus un Thessalien, nommé Cyneas, homme d'un grand sens, & qui ayant été disciple de Demosthene, passoit pour celui des Orateurs de ce tems-là qui pou-

*Qui pouvoit le mieux rappeler dans l'esprit de ses auditeurs ;*

*Les Tarentins envoient des Ambassadeurs à Pyrrus pour l'appeler à leur secours, la quatrième année de l'Olymp. CXXIV. 279. ans avant N. S.*

*Les forces prodigieuses de ces quatre peuples.*

*Cyneas disciple de Demosthene.*

voit le mieux rappeler dans l'esprit de ses auditeurs, comme l'ombre & l'image de la force & de l'éloquence de ce grand maître. Il s'étoit attaché à Pyrrus, & ce Prince s'en servoit pour l'envoyer en ambassade vers les villes avec lesquelles il avoit quelque chose à traiter. Dans tous ces emplois Cyneas confirma la vérité de ce mot d'Euripide, que l'éloquence emporte tout ce que le fer étroit pourroit emporter. Aussi Pyrrus disoit-il, que l'éloquence de Cyneas lui avoit gagné plus de villes, qu'il n'en avoit conquises par les armes, c'est pourquoi il avoit beaucoup de considération pour lui, le combloit d'honneurs, & l'employoit à toutes les plus grandes affaires.

*Services que Pyrrus tiroit de Cyneas.*

*C'est un vers des Phéniciennes d'Euripide.*

Cyneas voyant donc Pyrrus se préparer à passer en Italie, & le trouvant un jour d'assez bonne humeur, & assez de loisir, il entra avec lui en conversation, & l'attaquant le premier, il lui dit : Seigneur, les Romains passent pour de grands hommes de guerre, & ils commandent à plusieurs Nations très-belliqueuses & très-aguerries ; si Dieu nous fait la grace de les vaincre, quel avantage tirerons-nous de

*Conversation de Pyrrus & de Cyneas.*

comme l'ombre & l'image de la force & de l'éloquence de ce grand maître. ] Voici un personnage d'une éloquence si grande que Pyrrus avouoit lui-même, qu'il lui avoit gagné plus de villes par cette éloquence, qu'il n'en avoit conquises par les armes. Cependant tout l'éloge que Plutarque lui donne, c'est qu'il étoit celui de tous les Orateurs, qui pouvoit le mieux rappeler dans l'esprit de ses auditeurs, comme l'ombre & l'image de l'éloquence de Démosthène, dont il avoit été le disciple. Quel homme n'a-t-il donc point que le maître d'un tel disciple ?

Bbbb ij

notre victoire ? Pyrrus lui répondit, *Cyneas, tu me demandes-là une chose qui parle d'elle-même. Les Romains une fois vaincus, il n'y aura dans leur pays ni ville Barbare, ni ville Grecque qui ose nous résister; nous serons d'abord maîtres de toute l'Italie, dont la grandeur, la force & la puissance doivent être moins ignorées de toi que d'homme du monde. A ces mots, Cyneas fut quelque moment sans parler, enfin il continua, mais, Seigneur, quand nous serons maîtres de l'Italie, que ferons-nous ?* Pyrrus, qui ne voyoit pas encore où il en vouloit venir : *Voilà, lui dit-il, la Sicile qui nous tend les bras, Isle abondante en toutes sortes de biens, très-peuplée, & très-facile à prendre; car depuis la mort d'Agathocle, tout y est en combustion, il n'y a point de Chef dans leurs villes, & tout y est gouverné par les Orateurs, esprits remuans & venaux. Tout ce que vous dites là, répondit Cyneas, est très-vrai-semblable; mais la Sicile prise, sera-ce la fin de nos expéditions ? Au-contraire, repartit vivement Pyrrus, si Dieu nous accorde la victoire, & que nous réussissions, ce ne seront là que les préludes de plus grandes entreprises. En effet de la Sicile, qui est-ce qui pourroit s'empêcher de passer en Afrique, & à Carthage ? Il n'y a qu'un pas. Agathocle lui-même étant parti secrètement de Syracuse, & ayant traversé ce petit trajet de mer avec peu de vaisseaux, pensa bien s'en rendre maître. Or l'Afrique soumise, quelqu'un osera-t-il ni dire, ni penser qu'aucun de tous ces ennemis, qui nous font aujourd'hui de la peine, & qui nous harcèlent de toutes parts, ose seulement*

Il y avoit alors 37.  
ans de cette expédi-  
tion d'Agathocle.

*lever la tête? Non certainement, répondit Cyneas en l'interrompant; car, continua Pyrrus, tu vois bien qu'avec une si grande puissance il nous sera bien aisé de recouvrer la Macedoine, & de regner tranquillement sur toute la Grece. Cela est évident, répondit Cyneas, mais quand nous aurons tout conquis, que ferons-nous? Ce que nous ferons? Nous vivrons en repos, nous passerons les jours entiers en banquets, en conversations, en fêtes, nous ne penserons qu'à nous réjouir. Alors Cyneas l'arrêtant, Eh! Seigneur, lui dit-il, qu'est-ce qui nous empêche dès-à-jour d'hui de vivre en repos, de faire des banquets, de célébrer des fêtes, de nous réjouir? Nous avons dès-maintenant en notre puissance, sans aucune peine, sans aucun soin, ce que vous voulez aller acheter par tant de sang, par tant de travaux, par tant de perils, & par tant de maux que nous souffrirons, & que nous ferons souffrir aux autres.*

*Les hommes vont acheter par bien du sang un bonheur qu'ils pourroient avoir sans peine.*

*Car, continua Pyrrus, tu vois bien.] Les Interprètes s'étoient soit trompez sur ce passage, en donnant ces paroles à Cyneas; c'est Pyrrus qui doit parler ici; ce n'est pas à Cyneas à fournir des raisons à Pyrrus; c'est donc Pyrrus qui continuë. La faute est venue de ce qu'on ne s'est pas apperçu que Plutarque supprime les, dit-il, répondit-il, c'est la matière qui conduit, cela est assez sensible.*

*Nous avons dès maintenant en notre puissance, sans aucune peine, sans aucun soin,]. Ceci renferme*

*une grande leçon, si nous en savions profiter. Quoique ce soit un sentiment que le bon sens peut inspirer seul, je croirois qu'Horace avoit en vûe cette réponse de Cyneas, quand il dit dans l'Epître xi. du livre i. Toute la peine que nous prenons est inutile; ce n'est qu'une laborieuse oisiveté; nous cherchons le bonheur par mer & par terre. Ce que vous cherchez est ici; il est même à Nabres, si vous avez un esprit tranquille & égal.*

*Strenua nos exerceat inertia; nobis atque*

Bbbb iij

*Effet ordinaire des  
veritez qu'on dis  
aux Princes.*

*Pyrrus entraîné par  
son ambition.*

Ce discours de Cyneas affligea Pyrrus sans le corriger ; il voyoit bien qu'il abandonnoit une felicité sure, mais il n'avoit pas la force de renoncer à des esperances, qui flatoient ses desirs & son ambition. Il envoya donc d'abord Cyneas aux Tarentins avec trois mille hommes de pied ; & bientôt après quantité de vaisseaux plats, de galeres, & toute sorte de bateaux de passage étant arrivez de Tarente, il y embarqua vingt éléphants, trois mille chevaux, vingt mille hommes d'Infanterie, deux mille Archers, & cinq cens Frondeurs.

*Grande tempête  
qu'essuya Pyrrus en  
passant à Tarente.*

Tout étant prêt, il fit voile. Dès qu'il eut gagné la pleine mer, il s'éleva hors de saison un vent de Nord si impétueux, qu'il l'emporta ; d'abord le vaisseau où il étoit, fut obligé de ceder à sa violence. Enfin ses pilotes & les mariniers firent de si grands efforts, qu'il résista & aborda à la côte d'Italie avec des peines infinies, & un très-grand danger ; mais le reste de sa flotte ne put tenir sa route, tous les vaisseaux furent dispersés ; les uns furent poussez loin des rivages d'Italie dans les mers de Libye & de Sicile, les autres ne pouvant doubler le cap de Japygie, furent surpris par la nuit, & la mer, qui étoit fort haute & fort irritée, les battant très-violemment de ses vagues amoncelées, les poussa contre la côte en des endroits difficiles & herissés

*Quadrages petimus bene vivere.  
Quod petis, hic est.*

*Est Ulubris, animus scilicet noster  
desiderat aquas.*

de rochers, où ils furent fort mal-traitez.

Pendant que la galere Capitainesse, où étoit Pyrrus, n'eut qu'à combattre les flots qui venoient de la haute mer, elle résista à tous leurs coups, parce qu'elle étoit grande & forte, mais un vent de terre s'étant levé, alors cette galere battue par la proue, fut en très-grand danger de s'entr'ouvrir par les grandes secousses qu'elle souffroit. Car de l'exposer encore à une mer si furieuse & à un vent qui n'avoit point de tenuë, & qui changeoit à tout moment, de tous les maux dont on étoit menacé, celui-là paroissoit le plus terrible.

Dans cette extrémité Pyrrus ne balança point, il se jetta à la mer, ses amis & ses gardes se jetterent après lui, faisant à l'envi tous leurs efforts pour le secourir & le sauver. Mais la nuit, qui étoit fort noire, & les vagues, qui étoient poussées impétueusement contre la côte & repoussées avec un grand mugissement, rendoient le secours très-difficile. Enfin après avoir lutté toute la nuit contre les vents & les vagues, le lendemain le jour étant déjà grand, & le vent considérablement baissé, ce Prince fut jeté sur le rivage, le corps entierement foible & abbattu, mais le courage toujours grand, toujours invincible, qui seul l'empêchoit de succomber.

*Pyrrus se jette à la mer pour gagner la côte à la nage. Ses amis & ses gardes s'y jettent après lui.*

*N'eut qu'à combattre les flots. qui fait ici un très-mauvais sens, qui venoient de la haute mer. ] j'ai suivi la correction de Xylan- Dans le texte au lieu de πηγάς, der, qui a lu πηλαγία.*



En même-tems les Messapiens, sur la côte desquels le flot l'avoit jetté, accoururent pour lui donner tous les secours qui étoient en leur pouvoir. Ils allerent aussi au-devant de quelques-uns de ses vaisseaux qui étoient échappés, & dans lesquels il se trouva peu de Cavalerie, mais deux mille hommes de pied & deux éléphants. Pyrrus les ayant rassemblez, marcha avec eux à Tarente.

*Tarentins amollis  
par le luxe & par  
les délices.*

*Changemens que  
Pyrrus fait d'abord  
dans Tarente.*

Dès que Cyneas fut averti de son arrivée, il sortit au-devant de lui avec ses troupes. Pyrrus, arrivé dans Tarente, ne voulut d'abord rien faire par la force, & malgré les Tarentins, jusqu'à ce qu'il eût des nouvelles que ses vaisseaux étoient sauvez, & que la plus grande partie de son armée l'eût rejoint. Mais quand toutes ses troupes furent arrivées, alors voyant les habitans de Tarente si amollis, qu'on ne pouvoit les obliger à se mettre en état, ni de se secourir eux-mêmes, ni de secourir les autres, qu'en leur faisant une très-grande violence, & qu'ils comptoient que pendant qu'il combattroit pour eux, ils demeureroient tranquillement dans leurs maisons à se baigner, à se parfumer, & à faire l'amour, il commença par fermer tous les lieux d'exercice & tous les parcs où ils avoient accoutumé, en se promenant, de s'entretenir de nouvelles, & de regler toutes les affaires de la guerre dans leurs discours, & il leur ôta leurs festins, leurs momons, & leurs assemblées pour ces conversations hors de saison. Il leur

leur fit prendre les armes, & dans les montres & les revûes il se rendit très-severe & très-inexorable pour tous ceux qui y manquoient; de sorte qu'il y en eut plusieurs, qui n'étant pas accoutumés à une discipline si exacte, quitterent la ville, appelant une servitude insupportable, de ne pouvoir plus-vivre à leur fantaisie dans les délices & les voluptez.

*Ce que la plupart des hommes appellent servitude insupportable.*

Dans ce tems-là il reçut nouvelles que le Consul Levinus s'avançoit contre lui avec une puissante armée, & qu'il étoit déjà dans la Lucanie où il brûloit & saccoieoit tout. Quoiqu'il n'eût pas encore reçu les secours de ses allies, comme il trouvoit très-honteux de souffrir que les ennemis s'approchassent davantage, & vinsent faire le dégât jusqu'à sa vûe, il se mit en campagne avec le peu de troupes qu'il avoit. Mais il envoya devant un Heraut aux Romains pour leur demander, si avant que de commencer la guerre, ils ne voudroient pas consentir à terminer à l'amiable les differends qu'ils avoient avec les Grecs d'Italie, en le prenant pour Juge & pour Arbitre. Le Consul Levinus répondit au Heraut, *que les Romains refusoient Pyrrus pour Arbitre, & ne le craignoient point pour ennemi.*

*La premiere année de l'Olymp. CXXV. 278. ans avant N.S.*

*Pyrrus avoit que d'en venir à un combat, sente les voyes de la douceur.*

*Réponse faite du Consul Levinus au Heraut de Pyrrus.*

Cette réponse reçue, Pyrrus s'avança, alla camper dans la plaine, qui est entre les villes de Pandosie & d'Heraclee, & sur l'avis que les Romains étoient fort près de lui, & qu'ils étoient

*Qu'ils étoient campez de l'autre côté du fleuve de Siris.] C'est ainsi*

campez de l'autre côté du fleuve de Siris, il monta à cheval, & s'approcha de la rive pour reconnoître leur situation. Quand il vit la belle ordonnance de leurs troupes, leurs gardes avancées, le bel ordre qui regnoit partout, & la bonne affiette de leur camp, il en fut émerveillé; & s'adressant à un de ses amis, qui se trouva près de lui, *Megacles*, lui dit-il, *cette ordonnance des Barbares n'est nullement barbare; nous verrons si le reste y répondra.* Et déjà inquiet de l'avenir, il résolut d'attendre l'arrivée de ses allies, se contentant d'avancer un corps de troupes sur la rivière pour s'opposer aux Romains, s'ils vouloient tenter le passage. Mais les Romains, qui vouloient prévenir les secours qu'il vouloit attendre, se hâtèrent de passer. L'Infanterie passa à gué, & la Cavalerie partout où elle pouvoit; de sorte que le corps avancé de Pyrrus craignant d'être enveloppé, se retira vers le gros de l'armée.

*Eloge que Pyrrus donne à l'ordonnance des Romains.*

*Les Romains passent la rivière de Siris.*

A cette nouvelle Pyrrus tout troublé, ordonne aux Capitaines de son Infanterie de mettre promptement leurs troupes en bataille, & d'attendre ses ordres sous les armes, & avec toute la Cavalerie, qui étoit d'environ trois mille chevaux, il s'avança en diligence, esperant qu'il surprendroit encore les Romains embarrassés au

qu'il faut lire *du fleuve de Siris*, & passe près d'Héraclée. Strabon & non pas *du fleuve de Liris*; car les a fort bien distingué; en un le *Liris* est de la Campanie, & mot c'est du *Siris* qu'il s'agit ici. le *Siris* est de la grande Grèce,

passage, & dispersez çà & là sans aucun ordre. Mais quand il vit en deçà de la riviere, briller quantité de boucliers Romains, & leur Cavalerie marcher contre lui en belle ordonnance, alors il ferra ses rangs, & commença l'attaque, se faisant d'abord remarquer à la beauté & à l'éclat de ses armes qui étoient très-riches, & donnant à connoître par ses actions que la réputation, qu'il avoit acquise, n'étoit pas au-dessus de sa vertu. Car se livrant & s'abandonnant au combat sans s'épargner en aucune maniere, & renversant tout ce qui se trouvoit devant lui, il ne perdoit pas un moment sa prudence ordinaire; & au milieu des plus grands dangers il conservoit tout son bon sens, donnoit ses ordres, comme s'il eût été fort loin du peril, & couroit çà & là pour rétablir les affaires, & pour soutenir ceux qui étoient les plus pressés.

*Pyrrus les attaque.*

*Pyrrus conservoit toute sa prudence & tous son bon sens dans les plus grands perils.*

Dans le fort de la mêlée, Leonatus de Macedoine vit un cavalier Italien, qui s'attachoit à Pyrrus, qui piquoit toujours à lui, qui changeoit de poste quand il en changeoit, & qui regloit tous ses mouvemens sur les siens; il dit au Roy, *Seigneur, voyez-vous ce Barbare, qui monte un cheval noir aux pieds blancs? Il paroît avoir quelque grand dessein dans la tête, car il a toujours les yeux sur vous, il n'en veut qu'à vous, & plein d'ardeur, de fierté & de colere, il neglige tous les autres pour ne s'attacher qu'à vous. C'est pourquoi donnez-vous garde de cet homme.* Pyrrus lui répondit, *Leonatus, il n'y a per-*

*Cavalier Italien qui s'attache à Pyrrus pour le tuer.*

*Réponse de Pyrrus à Leonatus.*

Cccc ij

*sonne qui puisse éviter sa destinée. Mais je t'assure qu'ni cet Italien, ni aucun autre ne se réjouira aujourd'hui de m'avoir approché.*

Comme il finissoit ces mots, le cavalier Italien prenant sa pique par le milieu, & faisant tourner son cheval, poussa droit à Pyrrus, & lui porta un grand coup, qui ne blessa que son cheval. En même-tems Leonatus perça de sa pique le cheval du cavalier. Les deux chevaux étant tombez, Pyrrus fut d'abord environné d'une foule de ses amis qui l'enleverent, & qui tuerent le cavalier Italien, qui combattit avec beaucoup de courage. Il étoit de la ville de Ferentum, commandoit une compagnie d'hommes d'armes, & avoit nom Oplacus.

Cette aventure enseigna à Pyrrus à se précautionner davantage, & à prendre plus garde à lui. Voyant sa Cavalerie qui plioit, il envoya ordre à son Infanterie d'avancer, la mit promptement en bataille, & après avoir donné ses armes & son manteau à un de ses amis nommé Megacles, & s'être déguisé sous les siennes, il chargea impétueusement les Romains. Ceux-ci le reçurent avec beaucoup de courage. Le combat fut long-tems disputé, & la victoire long-tems douteuse; on dit que les uns & les autres plierent sept fois, & revinrent sept fois à la charge. Le changement d'armes de Pyrrus fut fait bien à propos pour lui sauver la vie, mais il pensa lui être funeste, & lui arracher la victoire des mains, car les ennemis

*Changement d'armes sauve la vie à Pyrrus, mais il pense lui faire perdre la victoire.*

se jetterent en foule sur Megacles, qu'ils prenoient pour le Roy. Le premier qui le blessa, & qui le jeta par terre, ce fut un cavalier nommé Dexoüs. Cet homme lui arrachant son armet & son manteau, & poussant à toute bride vers le Consul Levinus, il lui montra cet armet & ce manteau, lui criant, *qu'il avoit tué Pyrrus*. Ces dépouilles étant portées dans tous les rangs comme en triomphe, ce fut une joye inexprimable dans toute l'armée des Romains, tout y retentit de cris de victoire; & dans l'armée des Grecs ce fut une consternation générale, & un découragement universel.

*L'armet & la robe d'armes de Pyrrus portez dans tous les rangs de l'armée Romaine.*

Pyrrus, qui s'appercut du terrible effet de cette méprise, parcourut diligemment toutes les lignes, la tête nuë, tendant la main à ses soldats, & se faisant connoître à sa voix & à son geste. Le combat étant rétabli, ce furent enfin les éléphants qui décidèrent principalement du gain de la bataille; car Pyrrus, voyant que les Romains étoient rompus par ces animaux épouvantables, & que leurs chevaux, avant même que de les approcher, en étoient effrayez, & emportoient leurs maîtres, mena promptement contre eux sa Cavalerie Thessalienne, pendant qu'ils étoient en desordre, & les mit en fuite avec un grand meurtre.

*Elephants, cause de la victoire de Pyrrus.*

*Pyrrus profite bien d'un moment, & remporte sur Levinus une grande victoire.*

Denys d'Halicarnasse écrit qu'il mourut à cette bataille près de quinze mille Romains, & Hieronymus n'en met que sept mille. Et du côté de

Cccc iij.

Pyrrus, le même Denys compte treize mille morts, & Hieronymus un peu moins de quatre mille. Mais c'étoient tous les plus braves des amis & des Capitaines de Pyrrus, & ceux auxquels il avoit le plus de confiance, & dont il se servoit dans les occasions les plus perilleuses.

*Pyrrus s'empare du camp des Romains, & s'approche de Rome.*

Pyrrus, sans perdre tems, s'empara du camp des Romains qu'il trouva abandonné, retira plusieurs villes de leur alliance, ravagea tout le pais, & s'approcha jusqu'à trois cens stades de Rome. Les Lucaniens & les Samnites l'ayant joint après le combat, il les gronda fort de leur retardement; mais on voyoit bien à son air qu'il étoit ravi, & que sa fierté en étoit augmentée d'avoir défait avec ses seules troupes, & celles des Tarentins, sans le secours de ses alliez, cette armée des Romains si nombreuse & si aguerrie.

*Magnanimité des Romains après une si grande défaite.*

Les Romains de leur côté eurent tant de courage & de magnanimité, qu'après une si grande perte, ils ne rappellerent point le Consul Levinus, quoique l'on rapporte que Fabricius dit en cette occasion, *que les Epirotes n'avoient pas vaincu les Romains, mais que Pyrrus avoit vaincu Levinus*, voulant dire par-là que cette défaite étoit l'ouvrage du grand sens & de la bonne conduite du Général, & non de la valeur & de la supériorité de ses troupes. Faisant donc de nouvelles levées pour remplir les légions, & pour en augmenter le nombre, & tenant sur cette guerre des discours pleins de fierté & d'audace, comme n'ayant

mallement le courage abbattu, ils causerent quelque sorte d'étonnement & de surprise à Pyrrus. C'est pourquoi il jugea à propos de leur envoyer le premier une ambassade pour les sonder, & voir s'ils ne voudroient pas entendre à quelque voye d'accommodement, pensant bien que de prendre la ville de Rome, & de s'en rendre maître, ce n'étoit pas là une petite affaire, ni qui pût être executée avec les forces qu'il avoit. Au lieu que s'il pouvoit les obliger à faire la paix, cela serviroit infiniment à augmenter sa réputation après une si grande victoire.

*Pyrrus vainqueur envoie des Ambassadeurs à Rome pour proposer un accommodement.*

Cyneas étant donc envoyé à Rome, s'aboucha avec les premiers de la ville, & leur envoya à tous, & à leurs femmes des presens de la part du Roy. Il n'y en eut pas un seul qui les reçût, ils répondirent tous, & leurs femmes mêmes, *que quand Rome auroit fait publiquement un traité avec le Roy, ils seroient disposez à lui obéir, & à lui donner des marques de leur amitié & de leur reconnaissance.*

*Tous les Romains refusent les presens de Pyrrus.*

Cyneas introduit dans le Senat pour son audience publique, fit une harangue, où avec beaucoup de douceur il proposa des conditions très-avantageuses & très-capables de rentrer & de persuader. Mais le Senat, sans paroître seulement ébranlé, les rejetta toutes, quoique Pyrrus offrit de leur rendre sans rançon les prisonniers qu'il avoit faits à cette bataille, qu'il promît de leur aider à conquerir toute l'Italie, & qu'il ne de-

*Cyneas est introduit dans le Senat, où il propose des conditions très-avantageuses.*

*Le Senat les rejette.*



mandât autre chose que leur amitié, & une entière sureté pour les Tarentins. Il y en avoit pourtant plusieurs qui paroissoient incliner à faire la paix, disant qu'ils avoient été déjà vaincus dans un grand combat, & qu'ils étoient à la veille d'en voir un plus grand encore, les forces de Pyrrus étant considérablement augmentées par la jonction de plusieurs peuples d'Italie ses confederez.

Il y avoit alors un personnage illustre, nommé Appius Claudius, qui à cause de sa grande vieillesse, & de la perte de ses yeux, s'étoit retiré des affaires, & vivoit en repos. Ce grand homme ayant appris les offres qu'on faisoit au Senat de la part de Pyrrus, & entendu le bruit sourd qui couroit, que le Senat étoit disposé à les accepter, il ne put se retenir, mais plein d'impatience, il ordonna à ses esclaves de le prendre, & se fit porter au travers de la grande place au lieu où le Senat étoit assemblé. Quand il fut à la porte, ses fils & ses gendres le prenant & le soutenant l'introduisirent dans la salle. Le Senat le voyant entrer, garda le silence pour marquer son respect, & pour faire honneur à un personnage si considérable.

*Appius Claudius  
Cecus se fait porter  
au Senat.*

Dès qu'il fut à sa place, sans se donner le tems de s'asseoir, il parla en ces termes : *Romains, jusqu'ici j'ai regardé comme un malheur d'avoir perdu la vue, mais aujourd'hui je regarde comme un plus grand*

*Discours d'Appius  
Claudius dans le Senat.*

*Mais aujourd'hui je regarde comme un plus grand malheur de n'avoir pas perdu aussi l'ouïe. ] Car s'il y a des choses qu'on est*  
malheur

malheur de n'avoir pas perdu aussi l'ouïe, & d'entendre les honteuses résolutions que vous prenez, & les malheureux traitez que vous allez faire, qui vont détruire & ruiner toute la gloire que Rome s'est acquise par ses travaux. Que sont donc devenus ces propos hautains que vous teniez & qui ont retenti par toute la terre, que si cet Alexandre le Grand étoit venu en Italie du tems de notre jeunesse, & de la vigueur de l'âge de nos peres, il ne conserveroit plus aujourd'hui la réputation d'invincible, mais que par sa fuite, ou par sa mort il auroit ajouté un nouveau lustre à la gloire de Rome? Vous faites bien voir maintenant que tous ces grands discours n'étoient que vaine vanterie & folle présomption, vous qui craignez aujourd'hui les Chaoniens & les Molosses, qui ont toujours été la proie des Macedoniens, vous qui tremblez au seul nom de Pyrrus, qui a passé sa vie à faire la cour à un des Gardes de ce même Alexandre. Presentement il erre comme un bandit par l'Italie, bien moins pour secourir les Grecs de cette contrée, que pour fuir les ennemis qu'il a dans son pais. Et il a l'insolence de vous promettre la conquête de l'Italie avec ces mêmes troupes, qui n'ont pu le mettre en état de conserver une petite partie de la Macedoine. Ne vous flatez donc pas qu'en faisant amitié & al-

malheureux de voir, il y en a aussi qu'on est malheureux d'entendre. Avant lui Oedipe avoit dit dans la piece de Sophocle : Ne me dites pas que j'ai mal fait de me priver de la lumiere, &c. Ah ! si l'on pouvoit aussi se priver de l'ouïe, je ferois ce double sacri-

fice à mon desespoir, & pour fermer la porte à la connoissance des maux dont je suis environné, je serois bientôt aussi sourd qu'aveugle. Mais Appius n'a pu prendre ce sentiment dans Sophocle qu'il ne connoissoit point, il l'a pris dans la Nature.

Tome III.

D d d d

liance avec lui, vous en serez débarrassé, vous ne ferez que vous attirer tous ses alliez, qui ne manqueront pas de vous tomber sur les bras, vous méprisant & vous regardant comme des gens aisez à vaincre par quiconque voudra vous attaquer, si Pyrrus se retire, non-seulement sans porter la peine de son insolence, mais encore après avoir obtenu les Tarentins & les Samnites pour salaire & pour prix de s'être moqué des Romains.

*Genéreuse réponse  
des Romains à l'Am-  
bassadeur de Pyrrus.*

Après qu'Appius eut ainsi parlé, tous les vœux se déclarerent pour la guerre, & on renvoya Cyneas avec cette réponse : *Que Pyrrus sortit promptement de l'Italie, & que s'il vouloit ensuite il envoyât demander la paix ; mais que tant qu'il seroit en armes dans leur país, les Romains lui feroient la guerre de toutes leurs forces, quand même il auroit battu dix mille Levinus.*

*Cyneas pendant son  
sejour à Rome s'in-  
struit des mœurs &  
des coutumes des Ro-  
mains, & de la for-  
me de leur gouver-  
nement.*

On dit que pendant que Cyneas travailloit à faire cet accommodement, il prit un soin particulier de s'instruire des mœurs & des coutumes des Romains, d'examiner leur maniere de vivre, tant publique que particuliere, & d'étudier la forme de leur gouvernement, & qu'ayant été bien informé de tout dans les conversations qu'il eut avec les principaux, il en fit un fidele rapport.

*Mais encore après avoir obtenu les Tarentins & les Samnites pour salaire & pour prix de s'être moqué des Romains. ] C'est le seul véritable sens de ce passage que l'Interprète Latin & l'Interprète François avoient très-mal expliqué. Appius regarde les Samni-*

*tes & les Tarentins, comme le prix que Pyrrus retire de l'insulte qu'il a faite aux Romains, car ils demeureront ses alliez, s'il leur procure l'impunité & la sûreté. Cela est très-sensé, & le reste ne veut rien dire.*

à Pyrrus, & lui dit entr'autres choses, que le Senat lui avoit paru une assemblée de plusieurs Rois. Et sur la grande quantité de peuple qu'il avoit vûë, il lui dit, qu'il craignoit beaucoup qu'ils ne combattissent contre une autre hydre. Car déjà le Consul Levinus avoit une armée deux fois plus grande que la première, & il laissoit encore à Rome une infinité de Romains capables de porter les armes, & de faire plusieurs armées aussi nombreuses que celle qu'il venoit de lever.

*Le Senat Romain paroissoit une assemblée de Rois.*

Le retour de Cyneas à Tarente fut suivi de l'arrivée des Ambassadeurs que les Romains envoyoit à Pyrrus pour traiter de la rançon, ou de l'échange des prisonniers. Du nombre de ces Ambassadeurs étoit Fabricius, dont Cyneas dit à Pyrrus que les Romains faisoient un très-grand cas, le regardant comme un homme de bien, & comme un grand Capitaine, mais qu'il étoit d'une extrême pauvreté. Pyrrus le reçut avec une très-grande distinction, lui fit toutes sortes d'honneurs, & le pressa de recevoir quantité d'or qu'il lui offrit, non pour le porter à aucune chose indigne de lui, mais comme un simple present, qui devoit être le gage de leur amitié & de leur hospitalité. Fabricius ayant refusé ses offres, il ne lui en parla pas davantage ce jour-là; mais le lendemain voulant le surprendre & l'étonner, comme il n'avoit encore jamais vû d'éléphant, il ordonna au Capitaine de ses éléphants d'en armer le plus grand, de le mener dans le lieu où il seroit en

*Les Romains envoient des Ambassadeurs à Pyrrus.*

*Pyrrus fait de grands honneurs à Fabricius.*

*Fabricius refuse tout l'or de Pyrrus.*

D d d d ij

conversation avec Fabricius, & de le tenir là derriere une tapisserie, pour le faire paroître quand il l'ordonneroit. Cela étant executé & le signal donné, on retira la tapisserie, & cet animal énorme parut tout à coup, levant sa trompe sur la tête de Fabricius, & jettant un cri horrible & épouvantable. Fabricius s'étant tourné tout doucement sans témoigner ni crainte, ni surprise, dit à Pyrrus en souriant, *Seigneur, ni votre or ne m'émut hier, ni votre éléphant ne m'émeut aujourd'hui.*

*Réponse de Fabricius à Pyrrus qui avoit voulu l'effrayer.*

*Conversation de Pyrrus, de Fabricius, & de Cyneas à table pendant un souper.*

*Doctrines d'Epicure.*

Le soir quand ils furent à table, on parla de beaucoup de choses, & après avoir parcouru les affaires de la Grece, & discours des Philosophes, Cyneas fit tomber la conversation sur Epicure, & détailla ce que les Epicuriens pensent des Dieux, & du gouvernement des Etats. Il dit qu'ils faisoient consister la fin & le souverain bien de l'homme dans la volupté; qu'ils fuyoient les dignitez & les charges, comme la ruine & la peste du bonheur; qu'ils ne donnoient à la Divinité ni amour, ni haine, ni benignité, ni colere, qu'ils soutenoient qu'elle n'avoit aucun soin des hommes, & qu'ils la releguoient dans une vie tranquille, où elle passoit tous les siècles sans affaires, & plongée dans toutes sortes de délices & de voluptez.

*Horreur que Fabricius a pour cette doctrine, qui étoit très-nouvelle, puisqu'E-*

Pendant que Cyneas parloit encore, Fabricius, à qui cette doctrine étoit nouvelle, s'écria de toute sa force: *O grand Hercule, que Pyrrus &*

*S'écria de toute sa force, ô grand Hercule.] On voit ici combien*

*Les Samnites épousent cette secte pendant qu'ils seront  
la guerre aux Romains:*

Pyrrus, admirant la grandeur d'ame de cet homme, & charmé de la sagesse de ses mœurs, désira encore avec plus de passion de traiter ami-rié & alliance avec sa ville, au lieu de lui faire la guerre. Et le prenant en particulier, il le conjura qu'après avoir moyenné un accommodement entre lui & Rome, il voulût bien s'attacher à lui; & vivre dans sa cour, où il seroit le premier de tous ses amis, & de tous les Capitaines. Fabricius lui répondit tout bas, *Seigneur, vous ne pensez pas à ce que vous me demandez. Cela ne vous seroit ni avan- tageux, ni utile. Car ceux qui vous honorent & qui vous admirent presentement, s'ils m'avoient une fois connu, m'aimeroient beaucoup plus pour leur Roy, que vous-même. Voilà quel étoit Fabricius.*

*picure vivoit encore,  
Et qu'il ne mourut  
que douze ans après  
cette conversation.*

*Ce que la sagesse  
d'un homme fait sur  
l'esprit d'un ennemi.*

*Franche réponse de  
Fabricius à l'offre de  
Pyrrus.*

*Un Roy comme Fa-  
bricius préférable à  
un Roy comme Pyr-  
rus.*

cette doctrine d'Epicure fut dé-  
testée des Romains sitôt qu'elle  
parut. Elle excita dans le cœur  
de Fabricius l'indignation qu'  
elle doit exciter dans celui de  
tout homme sage, & ce Romain  
sa croit si horrible & si opposée  
à la pieté, qu'il souhaite que  
Pyrrus & les Samnites ayent ces  
sentimens impies, pendant qu'ils  
seront ennemis des Romains,  
afin qu'ils soient privez de la  
protection des Dieux; mais en  
même-tems il souhaite qu'ils ne  
persistent dans ces sentimens,  
que pendant qu'ils feront la  
guerre à sa patrie; afin qu'ils

n'ayent pas toujours les Dieux  
pour ennemis. Tout se trouve  
dans ce sentiment, pieté, gran-  
deur, bienséance, humanité. J'ai  
traité plus amplement cette ma-  
tiere de la doctrine d'Epicure  
dans la vie d'Epictete.

*M'aimeroient beaucoup plus  
pour leur Roy que vous-même.]*  
Cette réponse est magnanime  
sans être outrée, car je suis per-  
suadé qu'il n'y a point de peuple  
assez insensé & assez ennemi de  
lui-même, pour n'aimer pas  
mieux un Roy comme Fabri-  
cius, qu'un Roy comme Pyrrus.

D d d d iij.

*Prisonniers Romains  
renvoyez à Pyrrus.*

Pyrrus ne se fâcha point de cette réponse, & ne la reçut pas en Tyran, au-contraire il apprit à ses amis la magnanimité de ce Romain, & ne confia qu'à lui les prisonniers, afin que si le Senat ne vouloit pas lui accorder la paix, ils lui fussent renvoyez après qu'ils auroient embrassé leurs parens & leurs amis, & célébré la fête des Saturnales. Comme en effet ils lui furent renvoyez après la fête, le Senat ayant ordonné la peine de mort contre tous ceux qui demeureroient, & qui ne se rendroient pas auprès de lui.

*La peine de mort  
ordonnée contre ceux  
qui demeureroient.*

*La troisième année  
de l'Olymp. CXXV.  
277. ans avant N.S.*

*Le Medecin de Pyrrus  
offre à Fabricius  
d'empoisonner son  
Maître.*

*Fabricius déteste la  
méchanceté de ce  
monstre, & en donne  
avis à Pyrrus.*

L'année suivante Fabricius ayant pris le commandement de l'armée, un inconnu vint à lui dans son camp, & lui rendit une lettre du Medecin du Roy, qui lui offroit d'empoisonner Pyrrus, si les Romains lui promettoient une récompense proportionnée au grand service qu'il leur rendroit en terminant une si terrible guerre sans aucun danger pour eux. Fabricius, détestant l'injustice & l'atroce méchanceté de cet homme, & faisant entrer son Collegue Emilius dans ses sentimens, écrivit promptement à Pyrrus pour l'avertir de se précautionner contre cette malheureuse trame. Sa lettre étoit conçue en ces termes :

CAIUS FABRICIUS ET QUINTUS EMILIUS,  
Coss. Au Roy Pyrrus,  
SALUT.

*Lettre de Fabricius  
à Pyrrus.*

*Il paroît que vous vous connoissez mal en amis & en  
ennemis. Et vous en tomberez d'accord, quand vous*

prenez lû la lettre qu'on nous a écrite. Car vous verrez que vous faites la guerre à des gens de bien & d'honneur, & que vous donnez toute votre confiance à des méchans & à des perfides. Ce n'est pas pour l'amour de vous que nous vous donnons cet avis, c'est pour l'amour de nous-mêmes, afin que votre mort ne donne point une occasion de nous calomnier, & que l'on ne croie pas que nous avons eu recours à la trahison & à la fraude, parce que nous desespérons de terminer heureusement cette guerre par notre courage & par notre vertu.

Pyrrus ayant lû cette lettre, & bien averé la conspiration, fit punir son Medecin, & pour témoigner à Fabricius & aux Romains sa reconnoissance, il lui renvoia tous les prisonniers sans rançon & lui dépêcha encore Cyneas, pour tâcher de convenir de la paix avec lui.

*Reconnoissance de  
Pyrrus.*

Les Romains, qui ne vouloient recevoir de leur ennemi ni grace, ni récompense, pour n'avoir pas commis contre lui la plus abominable des injustices, ne dédaignerent pas de recevoir de lui les prisonniers, mais ils lui en renvoyerent un pareil nombre des Tarentins & des Samnites. Et pour ce qui regardoit le traité d'amitié & de paix, ils ne permirent pas seulement à Cyneas d'en parler, que Pyrrus n'eût vuidé l'Italie avec son armée, & qu'il n'eût regagné l'Epire sur les mêmes vaisseaux qui l'avoient porté. Mais comme ses affaires demandoient un second combat, il assembla son armée, se mit en marche, & attaqua les Romains près de la ville d'Asculum.

*Generosité des Ro-  
mains.*



*Second combat de  
Pyrrus contre les Ro-  
mains près de la ville  
d'Asculum.*

*Ce combat recom-  
mence le lendemain.*

Là il fut acculé dans des lieux impraticables à la Cavalerie, & contre une rivière très-difficile, & dont le rivage étoit marécageux, de sorte que ses éléphants n'ayant point de passage ni d'espace pour se joindre à son Infanterie, il y eut de son côté beaucoup de morts & beaucoup de bleffez. La nuit seule, qui sépara les combattans, le sauva d'une entière défaite. Le lendemain cherchant à avoir sa revanche dans un lieu plus uni & plus égal, où ses éléphants pussent jouer & se mêler avec les ennemis, il envoya de grand matin quelques troupes se saisir de ces postes difficiles, où il avoit combattu le jour précédent, mit son armée en bataille, & mêla beaucoup de Piquiers & d'Archers parmi ses éléphants. En cet état il s'ébranla & marcha avec beaucoup d'impétuosité & de roideur contre les Romains, ses rangs bien ordonnez & bien ferrez.

Les Romains n'ayant plus le secours de ces lieux favorables, qui donnoient le moyen d'éviter l'ennemi & de l'enfermer, sans qu'il pût s'étendre, furent obligez d'en venir aux mains de front & de plein pied. D'abord ils se hâtèrent de repousser & de renverser l'Infanterie de Pyrrus avant l'arrivée des éléphants; & ce fut là qu'ils firent de merveilleux efforts, en donnant de grands coups d'épée contre les piques des ennemis sans épargner leurs personnes, ne visant qu'à frapper, & ne se mettant point en peine de se couvrir, & de parer les coups qu'on leur portoit.

Mais

Mais enfin après une longue résistance, ils furent obligez de plier, & la déroute commença par l'endroit que Pyrrus attaquoit, si forte fut l'impression qu'il fit avec sa phalange. Les éléphants acheverent de renverser & de dissiper le reste, les Romains ne pouvant se servir de leur courage contre ces animaux féroces; mais étant forcez de ceder comme à l'effort d'une vague impétueuse qui menace d'accabler, ou comme à un tremblement de terre, plutôt que d'attendre d'être écrasés, sans pouvoir combattre, ni se donner le moindre secours, & que de mourir ainsi pour néant dans des tourmens & des douleurs insupportables. Leur fuite ne fut pas longue, pour gagner leur camp, car il étoit fort proche.

*Les Romains obligez de plier & mis en déroute.*

Hieronimus écrit qu'il n'y fut tué du côté des Romains que six mille hommes, & que du côté de Pyrrus dans les listes mêmes du Roy, on ne comptoit que trois mille cinq cens morts. Mais Denys d'Halicarnasse soutient qu'il n'y eut pas deux combats près de la ville d'Asculum, & que la défaite des Romains ne fut ni bien claire ni bien nette; qu'il n'y eut qu'un seul combat, qui dura jusqu'au coucher du soleil; que les deux armées eurent beaucoup de peine à se séparer; qu'elles ne se séparèrent qu'après que la nuit fut venue, & qu'après que Pyrrus eut été blessé au bras d'un coup d'épieu, & que son bagage eût été pillé par les Samnites, & qu'il y fut tué environ quinze mille hommes des deux côtes. Les uns & les autres

*Ce livre de Denys d'Halicarnasse est perdu.*

*Mot de Pyrrus sur  
la bataille qu'il ve-  
noit de gagner.*

s'étant retirez, comme quelqu'un felicitoit Pyrrus de la victoire, on dit qu'il lui répondit, *si nous en remportons encore une pareille, nous sommes perdus.*

En effet il avoit perdu à cette bataille la plus grande partie des troupes qu'il avoit amenées d'Epire, & tous ses amis & tous ses Capitaines, excepté un bien petit nombre; il n'en avoit pas d'autres pour les faire venir & pour remplacer les morts, & il trouvoit ses alliez refroidis & découragés. Au lieu qu'il voyoit que les Romains rétabliſſoient très-facilement & très-promptement leurs legions, car tous les hommes dont ils avoient besoin, ils les tiroient sans peine de Rome, comme d'une fontaine inépuisable dont ils avoient la source dans leur maison, & que bien-loin de perdre courage, & de se laisser abattre par tant de pertes, au-contraire la colere aiguifant leurs courages, ils tiroient de leurs défaites mêmes de nouvelles forces, & une nouvelle ardeur pour continuer la guerre.

*Nouvelles entrepri-  
ses qui se présentent  
à la fois à Pyrrus.*

Pyrrus ayant la tête remplie de ces pensées si affligeantes, retomba pourtant bientôt dans ces vaines esperances qui le flattoient; car voilà tout à coup de nouvelles entreprises qui se présentent

*Ils tiroient de leurs défaites  
mêmes de nouvelles forces.] La  
louange que Pyrrus donne ici  
aux Romains, est la même qu'  
Annibal leur donna bientôt  
après, comme Horace l'explique  
dans l'Od. iv. du iv<sup>e</sup>. liv.*

*Per damna, per cades, ab ipso*

*Ducit opes animamque ferro.  
Cette nation tire de nouvelles for-  
ces & une nouvelle vigueur de ses  
pertes & de ses blessures. Ce n'est  
point une exageration du Poëte,  
la Poësie parle là comme l'His-  
toire.*

à lui, qui tiennent son esprit en balance, & qui l'embarrassent pour le choix. D'un côté il arrive des députez de Sicile, qui viennent lui remettre entre les mains Syracuse, Agrigente, & la ville des Leontins, & le prier de venir chasser les Carthaginois de leur Isle, & la délivrer de Tyrans; & de l'autre côté il arrive dans le même-tems de Grece des courriers, qui viennent lui donner avis que Ptolemée, surnommé *Ceraunus*, avoit été tué à une bataille, qu'il avoit donnée contre les Gaulois dans la Macedoine, & que dans cette conjoncture il se presenteroit fort à propos aux Macedoniens, qui avoient besoin d'un Roy.

*C'est-à-dire, la foudre.*

Pyrrus commença d'abord par se plaindre de la Fortune, de ce qu'elle rassembloit en un seul & même moment deux occasions si différentes de faire de grandes choses. Ensuite affligé de ce qu'en embrassant l'une, il falloit nécessairement abandonner & perdre l'autre, il fut long-tems flottant & irresolu, pensant profondément à laquelle il devoit se déterminer. Enfin il lui parut

*Plutarque peint bien ici le caractère d'un ambitieux.*

*Il arrive dans le même-tems de Grece des courriers qui viennent lui donner avis que Ptolemée surnommé Ceraunus, avoit été tué à une bataille.] Ptolemée Ceraunus, frere de Ptolemée Philadelphie, avoit été tué sous le Consulat de Levinus, trois ans avant que Pyrrus reçût ces courriers; bien-loin que les Macedoniens manquassent de Roy, il y en avoit déjà eu trois ou qua-*

*tre depuis la bataille. D'abord Meleagre succeda à Ptolemée, Antipater à Meleagre, Sothene à Antipater, & Antigonus, qui avoit succédé à Sothene, regnoit actuellement, dans le tems que Pyrrus reçut ces courriers. Plutarque veut dire apparemment qu'on faisoit entendre à Pyrrus, que les Macedoniens le presenteroient à Antigonus, à cause de sa grande réputation.*

Eeee ij

*Car il vouloit s'assurer de cette place pour les grands desseins qu'il meditoit.*

que les affaires, que les Siciliens avoient sur les bras, étoient plus grandes à cause du voisinage de l'Afrique, & qu'elles lui promettoient une plus ample moisson de gloire. Il pencha donc de ce côté-là, & sans perdre un moment il dépêcha Cyneas, comme il avoit accoutumé, pour parler aux villes, & pour les avertir de son arrivée. Cependant il mit une grosse garnison dans Tarente malgré les habitans, qui lui représentoient qu'il devoit demeurer avec eux, pour executer les choses pour lesquelles il étoit venu, qui étoient de faire la guerre aux Romains, ou que s'il vouloit abandonner leur país, il devoit leur laisser leur ville en l'état où il l'avoit trouvée. Mais il leur répondit très-rudement, & leur ordonna de se tenir en repos jusqu'à son retour, & s'embarqua.

*Grands succès de Pyrrus en Sicile.*

Dès qu'il fut abordé en Sicile, il trouva toutes choses disposées, comme il l'avoit espéré; les villes se livroient à l'envi entre ses mains, & de tout ce où il falloit employer les armes & la force, rien ne lui résistoit d'abord. Avec trente mille hommes de pied, deux mille cinq cents chevaux, & une flotte de deux cents voiles, il alloit chassant les Carthagiinois devant lui, & renversoit leur domination. La plus forte place qu'ils eussent, & la mieux pourvue de gens de défense, c'étoit la ville d'Eryx; Pyrrus résolut de la forcer. Quand son armée fut prête à donner l'assaut, il s'arma de toutes pieces, & s'avancant vers les murailles,

*Ville située sur une haute montagne près de Drepanum.*

il fit un vœu à Hercule, & lui promit un sacrifice & des jeux publics pour honorer la valeur, si dans cette journée par de grandes actions il se montroit aux Grecs de Sicile digne de ses ancêtres, & de l'armée qu'il commandoit. En même-tems il fait donner le signal par les trompettes, fait écarter les Barbares de la muraille à coups de traits, & les échelles étant plantées, il monte le premier.

*Vœu que Pyrrus fait à Hercule, en allant donner un assaut.*

*Pyrrus monte le premier à l'assaut d'Eryx, & fait des prodiges de valeur.*

Là il est assailli par une foule d'ennemis, mais il chasse les uns de la muraille, ou les précipite en bas, & à grands coups d'épée il fait mordre la poussière aux autres, & se fait autour de lui un rempart de morts. Dans ce grand peril il ne reçut pourtant pas la moindre blessure ; car il paroissoit si terrible aux Barbares, qu'ils n'osoient soutenir sa vue, & en cette occasion il prouva par ses grands exploits, qu'Homere a bien jugé de la valeur, & qu'il en a parlé avec grande connoissance, quand il a fait voir que c'est la seule de toutes les vertus qui a des mouvemens, des transports divinement inspirez, & des faillies de fureur, qui élèvent l'homme au-dessus de lui-même.

*Homere a bien jugé de la valeur.*

La ville étant prise, il accomplit son vœu, il fit un magnifique sacrifice à Hercule, & donna le spectacle de toutes sortes de jeux & de combats.

*Pyrrus s'acquitte de son vœu.*

De tous les Barbares, ceux qui habitoient la ville de Messine, & qu'on appelloit *Mamertins*,

*Les habitans de Messine appellez Mamertins.*

Eccc iij.

étoient ceux qui incommodoient le plus les Grecs, car ils les avoient fait la plûpart leurs tributaires, & les accabloient d'impôts, étant plus forts, en plus grand nombre, & d'ailleurs très-belliqueux. C'est pourquoy même ils eurent le nom de *Marmertins*, qui dans la langue Latine signifie *Martiaux*. Pyrrus ayant pris leurs Collecteurs, qui levoient les impôts, les fit tous mourir, & les ayant défaits eux-mêmes dans un grand combat, il rasa toutes leurs forteresses.

*Les Carthaginois  
envoyent demander  
la paix à Pyrrus.*

Les Carthaginois, voyant ses grands progrès, commencerent à le rechercher, & lui envoyèrent offrir de l'argent & des vaisseaux, s'il vouloit leur accorder la paix & son amitié. Mais comme il aspirait à de plus grandes choses, il leur répondit qu'ils n'avoient d'autre moyen d'obtenir son amitié & la paix, qu'en abandonnant la Sicile, & qu'en mettant la mer de Libye pour bornes entre les Grecs & eux. Et le courage enflé de ses prosperitez & des forces qu'il avoit en main, il ne pensoit qu'à poursuivre les grandes esperances qui l'avoient attiré en Sicile.

*Pyrrus aspirait à la  
conquête de l'Afri-  
que.*

La premiere & la principale étoit la conquête de l'Afrique. Il avoit assez de vaisseaux pour ce grand dessein, mais il manquoit de matelots; & pour en ramasser il ne menagea pas beaucoup les villes, mais les traita en maître avec beaucoup de rigueur, en les forçant de lui en fournir, & en les châtiât très-severement quand elles n'obéissoient pas à ses ordres. Ce n'étoit pas là la conduite qu'il

*Il force les villes à  
lui fournir des mate-  
lots.*

avoit tenuë d'abord , car en arrivant il avoit tâché de gagner l'affection des peuples ; il étoit gracieux à tous , témoignoit avoir en eux une entière confiance , & ne leur caufoit aucune peine ni le moindre chagrin. Etant donc devenu d'homme doux & populaire , un insupportable Tyran , sa grande severité le fit passer non-seulement pour ingrat , mais encore pour infidele , cependant ils fournissoient tout ce qu'il demandoit , car c'étoit une necessité indispensable , quoique d'ailleurs ils fussent fort indisposez contre lui , à cause de ce qu'il venoit de faire à Thonon & à Softrate , les deux Capitaines qui avoient le plus de pouvoir dans la ville de Syracuse. C'étoit eux qui lui avoient persuadé de venir en Sicile , qui à son arrivée lui avoient remis la ville entre les mains , & qui avoient été les principaux instrumens de tout ce qu'il avoit fait dans cette Isle. Malgré toutes ces obligations , on s'apperçut de son refroidissement pour eux , car il ne vouloit ni les mener avec lui , ni les laisser dans la ville en son absence , parce qu'il s'en déffoit. Softrate , craignant quelque mauvais tour , prit le parti de s'éloigner. Thonon , qui ne fut pas si prudent , fut seul sa victime , car Pyrrus l'accusa d'être dans les sentimens de Softrate , & le fit mourir. Cet injuste procedé déranger ses affaires , non petit à petit & l'une après l'autre , mais tout à la fois. La haine que les villes concurrent pour lui fut si grande , que les unes se liguèrent avec les Car-

*D'homme populaire d'abord , il devient un insupportable Tyran.*

*Infidelité de Pyrrus envers les deux Officiers auxquels il avoit le plus d'obligation.*

*Suites funestes d'un injuste procedé.*



thaginois, & les autres avec les Mamertins pour le détruire.

Dans le tems qu'il ne voyoit partout que revoltes contre lui, que nouvelles entreprises & qu'un soulèvement general, il reçut des lettres des Samnites & des Tarentins, qui lui mandoient qu'ils ne pouvoient plus suffire à soutenir la guerre dans leurs villes, étant chassés de toute la campagne, & qui le conjuroient de venir très-promptement les secourir. Ces lettres arriverent bien à propos, pour donner à son départ un prétexte honnête, & pour faire croire que ce n'étoit ni une fuite, ni un abandonnement de la Sicile, comme s'il eût desespéré d'y réussir. Mais la vérité étoit que ne pouvant se rendre maître de l'Isle, comme d'un vaisseau agité par la tourmente, il chercha à en descendre, & se jeta en Italie pour la seconde fois. On dit qu'étant embarqué & ayant fait voile, il tourna la vûe vers l'Isle, & dit à ceux qui étoient autour de lui : *Mes amis, quel beau lieu d'exercice nous laissons-là aux Carthaginois & aux Romains !* & cela arriva bientôt après, comme il l'avoit conjecturé.

*Pyrus retourne en Italie, la premiere année de l'Olymp. CXXXVI. 274. ans avant N. S.*

*Prophétie de Pyrus sur la Sicile.*

A son embarquement il fut attaqué par les Barbares, de sorte qu'il fut obligé de combattre

*Mes amis, quel beau lieu d'exercice nous laissons-là aux Carthaginois & aux Romains !* Le Grec dit, *quelle palestre*, & cette idée est grande & belle, de considerer la Sicile comme une palestre, où les Romains & les Carthaginois s'exerceroient ; car il sentoît bien que cette Isle étant à la bienséance de ces deux peuples, ils devoient tout mettre en œuvre pour se la disputer,

dans

Dans le port même contre les Carthaginois. Dans ce combat il perdit plusieurs de ses navires. Il gagna pourtant l'Italie avec ceux qui lui restèrent, & à son arrivée il trouva les Mamertins, qui avoient passé avant lui au nombre d'environ dix mille. Ils n'osèrent pas lui présenter la bataille en pleine campagne, mais ils l'attendirent dans des passages difficiles, & tombant sur lui, ils mirent toute son armée en desordre. Il perdit là deux de ses éléphants, & la plus grande partie de son arrière-garde, qui fut taillée en pièces. Il y marcha de l'avant-garde pour la secourir, & pour en sauver les restes, & fit des efforts prodigieux en combattant sans se ménager contre ces Barbares, qui étoient très-aguerris & pleins de courage, mais ayant été blessé à la tête d'un coup d'épée, il fut obligé de s'éloigner un peu du lieu du combat.

*Les Mamertins passent en Italie attaquent Pyrrus à son arrivée.*

*Pyrrus blessé à la tête d'un coup d'épée.*

Cette retraite éleva encore davantage le courage des ennemis. L'un d'eux remarquable par sa taille avantageuse, & par l'éclat de ses armes, s'avancant bien-loin devant ses compagnons, défia le Roy avec une voix pleine de fierté & d'audace, & lui cria qu'il se montrât, s'il étoit encore en vie.

*Un Officier des Mamertins défie Pyrrus.*

Pyrrus, irrité & piqué de ce défi, retourne au combat malgré ses gens, accompagné de ses gardes, & plein de colère, tout couvert du sang qui couloit de sa playe, & le visage affreux à voir, il pousse au travers de ses bataillons droit au Bar-

*Pyrrus tout blessé retourne au combat, & pousse contre le Barbare.*

*Grand exploit de  
Pyrrus, qui d'un  
coup de main, fend  
en deux le Barbare  
qui l'avoit défié.*

bare, & le prévenant, il lui décharge sur le milieu de la tête un si grand coup de son cimeterre, que par la force du bras, aidée de l'excellente trempe du cimeterre, le trenchant descendit jusqu'à la selle & le fendit en deux, de sorte que dans le même moment les deux moitez tomberent chacune de leur côté. Ce grand exploit arrêta les Barbares, qui le regardoient avec étonnement & avec admiration, non comme un homme, mais comme un Dieu.

*Il arrive à Tarente  
& marche d'abord  
contre les Romains.*

Pyrrus continuant donc sa marche plus tranquillement, arriva à Tarente avec vingt mille hommes de pied & trois mille chevaux, & prenant d'abord les meilleures troupes qu'il trouva dans la place, il s'avança à grandes journées contre les Romains, qui étoient campez dans le pais des Samnites. Les affaires de ces Samnites étoient en très-mauvais état, & leurs courages très-abbattus, parce qu'ils avoient été défaits en plusieurs rencontres par les Romains. D'ailleurs ils avoient un secret ressentiment contre Pyrrus, de ce qu'il les avoit abandonnez pour courir en Sicile; de là vint qu'il y en eut très-peu qui se joignissent à lui. Quoique privé de leur secours, il ne laissa pas de partager son armée en deux corps; il envoya l'un dans la Lucanie, pour s'opposer à l'un des Consuls, & pour l'empêcher de secourir son Collegue, & lui avec l'autre corps il marcha contre l'autre Consul Manius Curius, qui s'étoit retranché dans un lieux avantageux près de la

*Il partage son armée  
en deux corps.*

*A Cornelius Lenu-  
lus, Collegue de Ma-  
nius Curius Denta-  
lus.*

ville de Benevent, pour attendre le secours qui lui venoit de la Lucanie, & parce que les Devins par les signes des oiseaux & des sacrifices le détournèrent de rien entreprendre, & le forçoient de se tenir en repos.

Pyrrus se hâtant donc d'attaquer ce dernier, avant que l'autre l'eût pû joindre, choisit ce qu'il avoit de meilleur dans ses troupes, & ses éléphants les mieux dressés & les plus aguerris, & se mit en marche sur la brune pour le surprendre dans son camp. Mais comme il avoit de grands circuits à faire par des chemins fourrez & couverts de bois, les torches, dont il se servoit pour s'éclairer, vinrent à lui manquer, & la plupart de ses soldats s'égarèrent, ce qui apporta beaucoup de retardement pour les rallier. Cependant la nuit finit, & le jour venant à paroître, le découvrit aux ennemis comme il descendoit les montagnes; ce qui excita d'abord dans leur camp beaucoup de mouvement & de trouble. Mais Manius ayant eu les sacrifices favorables, & voyant que le tems pressoit, sortit de ses retranchemens avec quelques troupes, & tomba sur les premiers qui étoient descendus, & les ayant renversez & mis en fuite, il effraya tous les autres, de sorte qu'il y en eut beaucoup de tuez, & qu'il y eut même quelques éléphants pris.

Ce succès donna à Manius la hardiesse de sortir de son fort avec toute son armée, pour combattre en platte campagne. La bataille étant donc

*Il se met en marche la nuit, pour surprendre Manius Curins.*

*Le jour le découvre aux Romains.*

*Bataille de Pyrrus contre Manius Curins près de Benevent.*

Ffff ij

*Grande victoire des  
Romains.*

engagée, il eut d'abord l'avantage à l'une de ses aîles, & poussa les ennemis; mais à l'autre aîle il fut renversé par les éléphants, & poussé jusqu'à son camp. Dans cet état il appella à son secours les troupes, qu'il avoit laissées pour garder ses retranchemens, & qui étoient en armes & toutes fraîches. Ces troupes descendirent promptement de ces lieux avantageux, & à coups de piques & de dards elles forcèrent les éléphants à tourner le dos, & à se renverser sur leurs propres bataillons, ce qui y causa une telle confusion & un si grand desordre, que les Romains remportèrent enfin la victoire, & avec la victoire l'avantage de regner sur toutes les Nations. Car le courage qu'ils avoient témoigné dans cette journée, & les grandes choses qu'ils avoient faites dans tous ces combats, augmentèrent leur fierté, accrurent aussi leurs forces, & leur acquirent la réputation d'invincibles, de sorte que bientôt ils se rendirent maîtres de toute l'Italie, & ensuite de la Sicile.

C'est ainsi que Pyrrus se vit déchu des espérances qu'il avoit conçues de conquérir l'Italie & la Sicile, après avoir employé à toutes ces guerres six années entières, & ruiné ses affaires entièrement. Il est vrai que dans toutes ces défaites il conserva un courage invincible, & qu'en expérience pour la guerre, en audace & en valeur, il passa toujours pour le premier de tous les Rois & Capitaines de son tems. Mais ce qu'il avoit

acquis par ses grands exploits, il le perdoit par ses vaines esperances, car le desir de courir après ce qu'il n'avoit pas, l'empêchoit de conserver & de mettre en sureté ce qu'il avoit. C'est pourquoi Antigonus le comparoit à un homme qui joue aux dez, & qui amene de grands coups, mais qui ne sçait pas profiter de ce que le dé lui donne.

*Malheur que causent souvent les vaines esperances.*

*A qui Antigonus comparoit Pyrrus.*

Il repassa en Epire avec huit mille hommes de pied & cinq cens chevaux, & comme il n'avoit point de fond pour nourrir ces troupes, il cherchoit la guerre pour fournir à leur entretien. Ayant donc reçu le renfort de quelques Gaulois qui se joignirent à lui, il se jeta dans la Macedoine où regnoit Antigonus, fils de Demetrius. Son dessein étoit de la piller & d'en emmener un grand butin, mais s'étant rendu maître de plusieurs villes sans aucune peine, & ayant débauché à Antigonus deux mille soldats, il se livra à de plus hautes esperances, marcha contre Antigonus même, l'attaqua dans des défilés, & mit toute son armée en desordre. Les Gaulois qui faisoient l'arriere-garde d'Antigonus en assez grand nombre, soutinrent courageusement ses efforts. Le combat fut fort rude, mais enfin la plupart furent taillez en pieces, & ceux qui commandoient les éléphants ayant été enveloppez, se rendirent & livrerent les éléphants.

*Pyrrus repasse en Epire.*

*Il se jette dans la Macedoine.*

*Il marche contre Antigonus, & met toute son armée en desordre.*

Après ce grand avantage, Pyrrus donnant plus  
*Pyrrus donnant plus à la fortune qu'au raisonnement.* ] Je ne

Efff iij,

à la fortune qu'au raisonnement, poussa contre la phalange Macedonienne, qui étoit remplie de trouble & de frayeur, à cause de la défaite de son arriere-garde. Mais voyant qu'elle refusoit de combattre & d'en venir aux mains avec lui, il tendit la main à tous les Capitaines & Chefs des bandes, les appelant tous par leur nom, & attira à lui toute cette Infanterie d'Antigonus, qui fut obligé de prendre la fuite, pour tâcher de conserver dans l'obéissance quelques places maritimes.

*Pyrrus attire à lui  
toute l'Infanterie  
d'Antigonus.*

Au milieu de ces grands succès, Pyrrus persuadé que rien ne contribueroit tant à sa réputation, que ce qu'il venoit de faire contre les Gaulois, fit choisir les plus belles & les plus riches de leurs dépouilles, & les consacra dans le Temple de Minerve Itonienne, avec cette inscription en vers Elegiaques : *Pyrrus, Roy des Molosses,*

*Il consacre dans le  
Temple de Minerve  
les dépouilles des  
Gaulois.*

voilà pourquoi Plutarque accuse ici Pyrrus d'avoir plus donné à la fortune qu'au raisonnement, quand après avoir battu l'arriere-garde d'Antigonus & pris ses éléphants, il alla attaquer la phalange Macedonienne, que la défaite de cette arriere-garde avoit jettée dans le trouble & dans la frayeur ; il semble au-contraire qu'il suivit en cela les regles de la prudence, comme la suite même le justifia. Apparemment Plutarque a cru que Pyrrus, foible comme il étoit, & affoibli encore par la perte

qu'il venoit de faire à ce combat, devoit se contenter de ce premier avantage, & ne pas s'exposer à en perdre tout le fruit, en allant attaquer cette phalange, qui, si elle avoit voulu se défendre, l'auroit mis en grand danger. Notre histoire du dernier siècle pourroit nous fournir des exemples, pour justifier ce jugement de Plutarque.

*Et les consacra dans le Temple de Minerve Itonienne.] Minerve avoit deux Temples sous ce nom ; l'un dans la Thessalie près de Larisse, & l'autre dans la*

*consacre à Minerve Itonienne ces boucliers des fiers Gaulois, après avoir défait l'armée entière d'Antigonus, & ce n'est pas merveille qu'il ait remporté une si grande victoire, les Eacides sont encore aujourd'hui ce qu'ils étoient autrefois, les plus vaillans hommes du monde.*

*Magnifique inscription qu'il met au bas de son offrande.*

Après ce combat, il reprit toutes les villes de Macedoine, & s'étant rendu maître d'Egues, il traita fort durement ses habitans, & laissa en garnison dans leur ville une partie de ces Gaulois qu'il avoit dans ses troupes. Or les Gaulois sont les plus avarés & les plus avides de tous les hommes; ils n'eurent pas plutôt pris possession de la ville, qu'ils commencèrent à fouiller dans les tombeaux des Rois, qui avoient là leur sépulture, enleverent toutes les richesses qui y étoient enfermées, & par une insolence sacrilege ils dissipèrent & jetterent aux vents les ossemens de ces Princes. Il parut que Pyrrus passa légèrement cet attentat, & qu'il s'en mit fort peu en peine, soit que les grandes affaires, qu'il avoit alors sur les bras, l'obligeassent d'en différer la recherche, soit que craignant ces Barbares, il n'osât en faire la punition; mais cette connivence le décria fort parmi les Macedoniens.

*Ville de la Macedoine sur le fleuve Aliacmon.*

*Les Gaulois les plus avarés & les plus avides de tous les hommes.*

*Les Gaulois fouillent dans les tombeaux, & jettent aux vents les ossemens des Princes.*

*Connivence de Pyrrus sur ce sacrilege des Gaulois.*

Quoique ses affaires ne fussent pas encore dans un état de consistance & de sûreté, qui dûnt lui

Beotie près de Coronée. Plutarque parle ici du premier. Minerve fut appelée Itonienne du nom d'Itonus fils d'Amphityon.



*Il se laisse encore  
emporter à de nou-  
velles esperances.*

*Mon qu'il dit d'An-  
tigonus.*

*Sollicité par Cleo-  
nyme de passer à La-  
cedemone.*

*Histoire de Cleony-  
me, & ses sujets de  
plainte contre Sparte.*

*Chelidonide sa fem-  
me, amoureuse d'A-  
crotatus.*

faire attendre la durée de sa fortune, il laissa en-  
core aller son esprit à de nouvelles esperances,  
& se moquant d'Antigonus, il l'appelloit effronté,  
& disoit qu'il avoit toute honte buë d'oser encore porter  
la pourpre, au lieu de prendre l'habit d'un simple par-  
ticulier.

Dans ce tems-là Cleonyme le Spartiate arriva  
auprès de lui, pour le solliciter de passer à Lace-  
demone avec son armée. Pyrrus prêta très-volon-  
tiers l'oreille à cette proposition. Cleonyme étoit  
de la race Royale, mais comme il paroissoit  
homme violent, & qui penchoit vers la Monar-  
chie, il n'étoit point aimé à Sparte, on n'avoit  
aucune confiance en lui, & Areus regnoit tran-  
quillement à sa place. C'étoit-là l'ancien sujet  
de plainte qu'il avoit généralement contre tous  
ses Citoyens. Sur ses vieux jours il avoit épousé  
une très-belle femme, appelée Chelidonide,  
fille de Leotychidas. Cette jeune femme étant  
devenue éperduëment amoureuse d'Acrotatus,  
fils du Roy Areus, qui étoit beau, bienfait, &  
dans la fleur de sa jeunesse, rendit son mariage  
non-seulement très-triste, mais encore très-hon-  
reux pour son mari Cleonyme, que l'amour &  
la jalousie transportoient également; car sa honte  
étoit publique, & il n'y avoit pas un Spartiate  
qui ne scût le mépris que sa femme avoit pour  
lui. Ainsi ces chagrins domestiques s'étant joints  
à ceux qui lui venoient du dehors, par rapport  
à sa fortune, aigri par la colere & par le ressen-  
timent,

timent, il mena contre Sparte Pyrrus avec vingt-cinq mille hommes d'Infanterie, deux mille chevaux, & vingt-quatre éléphants.

*Il mène Pyrrus contre Sparte avec un grand appareil de guerre; la quatrième année de l'Olymp. CXXVI. 271. que avant N. S.*

Ce grand appareil de guerre fit d'abord connoître que Pyrrus venoit moins pour rendre Cleonyme maître de Sparte, que pour se rendre lui-même maître du Peloponèse. Il est vrai que dans ses discours il le nia fortement aux Lacedemoniens, qui lui envoyèrent des Ambassadeurs à Megalopolis, car il les assura qu'il n'étoit venu que pour mettre en liberté les villes qu'Antigonus occupoit dans le païs, & il leur témoigna même qu'il avoit dessein d'envoyer les plus jeunes de ses enfans à Sparte, s'ils vouloient bien le permettre, afin qu'ils fussent élevez dans les mœurs & dans la discipline des Spartiates, & qu'ils eussent ce grand avantage par dessus tous les autres Princes & Rois, d'avoir été nourris en bonne école.

*Belles paroles dont Pyrrus amuse les Ambassadeurs de Sparte.*

*Fausse semblans de Pyrrus indigne d'un Roy.*

En faisant ces beaux semblans, & en amusant de ces belles paroles tous ceux qui venoient à sa rencontre pendant sa marche, il ne fut pas plutôt entré dans les terres de Sparte, qu'il se mit à les ravager & à les piller. Et comme les Ambassadeurs se plaignoient à lui de ce qu'il faisoit contr'eux ces actes d'hostilité, sans leur avoir auparavant déclaré la guerre : *Bon*, leur répondit-il, *eh ne sçavons-nous pas que vous autres Lacedemoniens; vous ne déclarez jamais ce que vous avez résolu de faire?* Un de ceux qui étoient presens,

*Les Ambassadeurs se plaignent à Pyrrus.*

*Comment Pyrrus répond à leurs plaintes.*

*Beau mot d'un Spar-  
tiate à Pyrrus.*

nommé Mandricidas, lui dit en son langage Laconique : *Si tu es un Dieu, tu ne nous feras point de mal, car nous ne t'en avons point fait; mais si tu n'es qu'un homme, nous en trouverons quelqu'autre qui sera plus vaillant que toi.*

*Grande faute que  
fit Pyrrus.*

En s'entretenant ainsi, il arriva le soir même devant Lacedemone. Cleonyme vouloit qu'il l'attaquât sans différer un moment; mais Pyrrus, à ce qu'on dit, craignant que ses soldats ne pillassent la ville, s'ils s'en rendoient maîtres la nuit, se retint & dit qu'il remettoit au lendemain à donner l'assaut quand il seroit jour. Car il étoit bien informé qu'il y avoit peu d'hommes de défense dans la ville, que cette irruption si soudaine ne leur avoit pas donné le tems de se préparer, & que le Roy Areus lui-même étoit absent, étant allé en Crete au secours des Gortyniens. Et voilà ce qui fut la principale cause du salut de la ville, le mépris qu'on eut pour la grande foiblesse où elle se trouvoit, & pour le peu de gens qu'elle avoit pour la défendre. Car Pyrrus dans la con-

*Il ne faut jamais  
mépriser la foiblesse  
de son ennemi.*

*Nous en trouverons quelqu'autre, qui sera plus vaillant que toi.] Les mots du texte εἴηαι ἢ πικρὰ πῶν ἄλλος, sont manifestement corrompus. Henri Estienne les a heureusement corrigés, en lisant εἴηαι ἢ τοῦ παρρηῶν ἄλλος, qui est le langage Laconique, comme Plutarque en a averti. Il y en aura quelqu'autre de plus vaillant que toi.*

*Et voilà ce qui fut la principale cause du salut de la ville.] Exemple bien remarquable du grand avantage que de braves gens peuvent tirer d'un petit délai, que leur donne un ennemi trop prévenu de leur foiblesse. Cette faute de Pyrrus a été souvent répétée & avec le même succès.*

fiance que personne ne prendroit seulement les armes, au lieu de l'attaquer d'abord, s'amusa à asséoir son camp devant ses murailles, pendant que dans la place les Ilotes & les amis de Cleonyme s'empressoient à orner & à préparer sa maison, ne doutant point que Pyrrus n'y vînt souper avec lui le soir même.

Dès que la nuit fut venue, les Lacedemoniens délibérerent d'envoyer les femmes en Crete, mais elles s'y opposerent. Et il y en eut une, nommée Archidamie, qui ayant pris une épée, entra dans le Senat, & portant la parole au nom de toutes les autres, elle fit ses plaintes, & demanda à tous ces hommes, qui étoient là assemblez, *pourquoi ils avoient si mauvaise opinion d'elles que de s'imaginer qu'elles pussent aimer ou souffrir la vie après la ruine de Sparte.*

*Courage héroïque  
des femmes de Sparte.*

Dans ce même conseil il fut resolu de tirer une tranchée parallele au camp des ennemis, & d'y enfoncer aux deux bouts des charriots jusqu'au moyeu des roues, afin qu'ayant une assiette ferme & inébranlable, ils arrêtaient les éléphants, & les empêchassent de passer. Comme ils étoient occupez à ce travail, les femmes & les filles vinrent se joindre à eux, les unes les robes troussées dans leurs jupes, & les autres en simple tunique, pour leur aider; & après avoir exhorté ceux qui devoient combattre, à se reposer pendant la nuit, elles mesurerent la longueur de la tranchée, & en prirent pour leur tâche la troisième partie

*Les femmes de  
Sparte travaillent à  
la tranchée comme  
les hommes.*

Gggg ij

qu'elles eurent achevée avant le jour; elle avoit six coudées de largeur, quatre de profondeur, & huit cens pieds de long, selon Phylarque, & un peu moins, selon Hieronymus.

*Exhortation que les  
femmes de Sparte  
font aux soldats.*

Dès que le jour parut, les ennemis commençant à se mettre en mouvement, elles présentèrent elles-mêmes les armes à tous les jeunes gens, & leur quittant la tranchée, qu'elles avoient faite, elles les exhorterent à la bien garder, & leur représenterent vivement, *quelle douceur ce seroit pour eux, de vaincre aux yeux de leur patrie, ou quelle gloire de mourir entre les bras de leurs meres & de leurs femmes, après s'être montré dignes de Sparte par leur valeur.* Pour Chelidonide, s'étant retirée en son particulier, elle prépara un cordon, fatal instrument de sa mort, si la ville venoit à être prise, pour ne pas tomber entre les mains de son mari.

*Ptolemée fils de  
Pyrrus.*

Pyrrus marcha donc à la tête de son Infanterie pour attaquer de front les Spartiates, qui l'attendoient de l'autre côté de la tranchée, les boucliers bien ferrez. Cette tranchée n'étoit pas seulement difficile à passer, les soldats de Pyrrus ne pouvoient même s'approcher du bord, & s'y tenir ferme, à cause que la terre, qui ne venoit que d'être remuée, s'ébouloit facilement. Ce que voyant son fils Ptolemée, il prit deux mille Gaulois, & l'élite des Chaoniens, courut le long de la tranchée, & tâchoit de s'ouvrir un passage à l'endroit des charriots. Mais ils étoient enfoncés.

si avant en terre & si ferrez, que non-seulement ils leur fermoient le passage, mais ils empêchoient même les Lacedemoniens d'en approcher pour les défendre; cependant les Gaulois s'aviserent de relever, & de dégager les roües pour traîner les charriots dans la riviere voisine.

Le jeune Acrotatus s'apperçut le premier de ce danger, traversa promptement la ville avec trois cens soldats qu'il prit avec lui, & faisant un grand circuit, il alla prendre Ptolemée par les derrieres sans être découvert, parce qu'il marcha par des chemins creux. Dès qu'il se montra, il tomba brusquement sur les derniers, & les força de tourner tête pour combattre contre lui. Dans ce desordre ils s'entrepouffoient les uns les autres, & tomboient la plupart dans le fossé, & sous les charriots; enfin après un long combat & une grande effusion de sang, ils furent repoussez & obligez de prendre la fuite. Les vieillards & la plupart des femmes étoient de l'autre côté de la tranchée, & voyoient ces grands faits d'armes d'Acrotatus, qui, l'affaire finie, traversa encore la ville, & s'en retourna à son poste, couvert de sang, joyeux & fier de sa victoire. En cet état il parut plus grand & plus beau aux yeux de toutes ces femmes, & il n'y en eut pas une qui ne portât envie à Chelidonide, d'avoir un amant si généreux. Il y eut même des vieillards qui le suivirent en criant: *Continue, brave Acrotatus, jouïs des amours de ta Chelidonide, & fais seulement de beaux enfans à Sparte.*

*Grande action du  
jeune Acrotatus.*

*Une valeur heroi-  
que, fait paroître le  
Héros plus grand &  
plus beau.*

Gggg iij

*Grand combat du  
côté de Pyrrus.*

*Valeur héroïque de  
Phyllius, et sa mort.*

Le combat fut encore plus opiniâtre du côté de Pyrrus. Les Spartiates y combattirent avec beaucoup de courage, plusieurs s'y distinguèrent, entr'autres Phyllius, qui après avoir résisté longtemps, & tué de sa main tous ceux qui s'étoient presentez devant lui pour forcer le passage, enfin sentant ses forces lui manquer par le grand nombre de blessures qu'il avoit reçues, & la quantité de sang qu'il avoit perdu, il appella un des Officiers, qui commandoient à ce poste, lui ceda sa place, & alla tomber mort au milieu des siens, pour ne pas laisser son corps aux ennemis.

*Songe remarquable  
de Pyrrus.*

La nuit vint séparer les combattans. Pyrrus, couché dans sa tente, eut en songe cette vision: Il lui sembla qu'il lançoit des foudres sur Lacedemone, & qu'il la mettoit toute en feu, dont il étoit très-aise. La joye qu'il en eut le réveilla. Sur l'heure même il fit venir tous ses Officiers, leur ordonna de tenir son armée en bataille, & retint ses principaux amis auxquels il raconta ce songe, ne doutant point que le lendemain il n'emportât la ville d'assaut.

*Explication que Ly-  
simachus donne à ce  
songe.*

*Lieux frappez de la  
foudre consacrez par  
la Religion, et fer-  
mez. Cela se prati-  
quoit de même chez  
les Romains.*

Tous ceux qui étoient-là, émerveillez du songe, entroient dans son opinion, il n'y eut que le seul Lyfimachus qui n'en jugea pas de même. Ce songe lui déplut, & il dit que comme tous les endroits qui ont été frappez de la foudre, sont consacrez par la Religion, & demeurent fermes afin que personne n'y passe, il craignoit que par

*Il craignoit que par ce songe, Dieu ne l'avertît que Lacedemone*

se songe, Dieu ne l'avertit que Lacedemone lui seroit fermée, & qu'il n'y mettroit pas le pied.

Pyrrus, qui sentit, sans doute, la vérité & la force de cette explication, l'élu da en disant, *que c'étoit-là une matiere très-propre à être agitée dans les assemblées du peuple aux portes des villes, & qu'il n'y avoit qu'obscurité & incertitude dans ces sortes de visions; mais que ce qu'il y avoit de certain, c'étoit qu'il falloit que chacun prît les armes, & qu'il se dît à lui-même, le meilleur de tous les augures, c'est de combattre pour Pyrrus.* En finissant ces mots il se leva, & à la pointe du jour il commença l'attaque.

*Pyrrus clude cette explication.*

*Parodie d'un vers d'Homere.*

Les Lacedemoniens se défendirent avec un courage & une ardeur au-de-là de leurs forces. Les femmes ne les abandonnoient point, elles se tenoient toujours près d'eux à fournir des armes, à donner à boire & à manger à ceux qui en avoient besoin, & à retirer les bleffez. Les Macedoniens travailloient avec une merveilleuse diligence à

*Pyrrus attaque encore les Spartiates le lendemain.*

*lui seroit fermée.] Cette explication est si naturelle & si heureuse, qu'elle pourroit presque autoriser ceux qui prétendent qu'il y a effectivement un art d'expliquer les songes; mais il ne laisse pas d'être certain que cet art n'est que pure illusion. Il est vrai que comme les Payens avoient la tête remplie de ces sortes d'images empruntées de leurs sacrifices ou de leurs Dieux, & toutes chimeriques, ils s'étoient fait*

*un faux art de les expliquer, & il se trouvoit quelquefois par hazard que leurs explications étoient heureuses.*

*Le meilleur de tous les augures, c'est de combattre pour Pyrrus.] C'est une parodie d'un vers célèbre, qu'Hector dit à Polydamas dans le xii<sup>e</sup>. liv. de l'Iliade: Le meilleur de tous les augures, c'est de combattre pour la patrie. Il n'y a qu'un mot de changé, Pyrrus, au lieu de Patrie.*



comblér le fossé par quantité de bois & d'autres matieres qu'ils jettoient par-dessus les armes & les morts ; & les Lacedemoniens de leur côté redoubloient leurs efforts & leur résistance pour les en empêcher.

*Pyrrus force le passage.*

Tout à coup ils voyent Pyrrus, qui ayant forcé l'endroit où étoient les charriots, & s'étant ouvert un passage, pouffoit à toute bride contre la ville. Ceux qui étoient commandez pour défendre ce poste, jettent de grands cris ; les femmes y répondent avec des hurlemens effroyables, & se mettent à courir. Pyrrus s'avance, & renverse tout ce qui s'oppose à lui. Il étoit déjà bien près de la ville, lorsque son cheval percé d'un trait Cretois, & effarouché par la douleur, l'emporta bien-loin de la mêlée, & en mourant le jetta à terre dans un lieu fort penchant & fort dangereux. Pendant que ses amis s'empresrent autour de lui, les Spartiates accourent, & à coups de traits ils repoussent les Macedoniens au-de-là de la tranchée.

*Il est emporté par son cheval blessé, & jeté par terre, ce qui sauve la ville.*

En même-tems Pyrrus fit cesser le combat dans tous les endroits, se flattant que les Lacedemoniens se relâcheroient, ou même qu'ils se rendroient, parce qu'ils avoient eu beaucoup de gens tuez dans ces deux combats, & qu'ils étoient presque tous blessez. Mais la bonne fortune de la

*Mais la bonne fortune de la ville, soit qu'elle eût assez éprouvé par elle-même toute la vertu de ses habitants. ] Il m'a paru qu'il y avoit ici au texte une faute con-* fiderable, car il y a, soit qu'elle voulût éprouver en elle-même la vertu des habitants, & c'est ainsi qu'on a traduit. Mais il n'y a pas de sens, à mon avis, à dire ville,

ville, soit qu'elle eût assez éprouvé par elle-même toute la vertu de ses habitans, ou qu'elle se piquât de montrer en cette occasion combien elle a de pouvoir dans les choses les plus desespérées, sur le moment que les Lacedemoniens voyoient mourir toutes leurs esperances, amena à leur secours de Corinthe, Amyntas le Phocéén, un des Généraux d'Antigonos, avec des troupes étrangères. Et ceux-ci ne furent pas plutôt entrez dans la ville, qu'on vit arriver de Crete le Roy Areus avec deux mille hommes de pied. En même-tems toutes les femmes se retirerent dans leurs maisons, voyant qu'on n'avoit plus besoin de leur secours, & qu'il n'étoit plus nécessaire qu'elles se mêlassent de la guerre. Tous les vieillards, que la nécessité avoit forcez malgré leur âge à prendre les armes, furent renvoyez, & on mit les nouveaux venus à leur place.

*Roriano, son pouvoir sur les choses les plus desespérées.*

*Amyntas vient au secours de Sparte, & le Roy Areus arrive de Crete.*

Ces deux renforts arrivez aux Lacedemoniens dans le même jour, ne firent qu'animer Pyrrus davantage & rallumer son ambition. Il trouvoit qu'il lui feroit plus glorieux de prendre la place malgré ses nouveaux défenseurs, & de l'enlever à son Roy. Après quelques essais, comme il vit

*Pyrrus plus animé contre Sparte après les deux renforts qu'elle venoit de recevoir.*

que la fortune voulut achever d'éprouver toute la vertu des Lacedemoniens, en leur faisant arriver tout d'un coup deux renforts considerables, car au contraire elle l'auroit bien mieux éprouvée, en les laissant se dé-

fendre seuls jusqu'au bout ; au lieu de *λειτουργία*, je suis persuadé que Plutarque avoit écrit *ἀδύνα*, fait qu'elle eût assez éprouvé par elle-même. En effet la fortune avoit déjà assez éprouvé leur vertu.

Tome III.

Hhhh

*Enfin il renonce à son entreprise.* qu'il n'en remportoit que des blessures, il se déporta de cette entreprise, & se mit à ravager le plat pays, dans la résolution d'y passer l'hyver. Mais

*Destinée inévitable.* la destinée est inévitable. Il s'étoit allumé à Argos

*Sédition à Argos.* une grande sédition entre deux des principaux Citoyens, Aristeas & Aristippe. Ce dernier paroïssoit vouloir s'appuyer de la faveur & de la protection d'Antigonus; & Aristeas pour le prévenir, se hâta d'appeller Pyrrus.

*Nouveaux traits d'un Prince ambicieux.*

Pyrrus, qui rouloit incessamment esperances sur esperances, qui se servoit de ses succès comme d'une occasion de nouvelles entreprises, & qui tâchoit toujours par de nouvelles tentatives de réparer ses malheurs, ne prenoit jamais ses défaites ni ses victoires pour la fin des maux & des peines qu'il causoit aux autres, & qu'il se faisoit à lui-même. Il n'eut donc pas plutôt reçu le courrier

*Pyrrus marche à Argos.*

d'Aristeas, qu'il se mit en marche pour Argos. Le Roy Areus lui dressa plusieurs embuscades dans le chemin, & ayant occupé les passages les plus difficiles, il tailla en pieces les Gaulois & les Molosses qui faisoient son arriere-garde.

*Prédiction faite à Pyrrus le jour de son départ pour Argos.*

Le jour de son départ, sur les entrailles des victimes, dont le foye se trouva sans tête, le Devin avoit prédit à Pyrrus la perte de quelqu'un de ceux qui lui étoient les plus chers.

*Mais la destinée est inévitable.]* tre pour la vertu; elles sont toutes deux inévitables, mais on peut changer l'une pour l'autre; & par-là elles conservent toutes deux leur inflexibilité.

Mais Pyrrus dans le tumulte & le desordre de ce combat oubliant cette menace, & faisant peu d'usage de sa raison, envoya son fils Ptolemée avec quelques troupes au secours de cette arriere-garde, qui étoit fort maltraitée, & marchant le plus diligemment qu'il lui fut possible, il dégagea son armée de ces pas si dangereux. Le combat devint furieux autour de Ptolemée, car cette arriere-garde étoit attaquée par les plus braves des Lacedemoniens conduits par un Capitaine de réputation, nommé Evalcus.

*Il envoie son fils Ptolemée au secours de son arriere-garde.*

Dans la mêlée un Cretois de la ville d'Aptere, qui avoit nom Oroïfus, homme de main, & très-leger à la course, se coulant à côté du jeune Prince, qui combattoit avec une extrême valeur, lui donna un grand coup d'épée dans le flanc, & le renversa mort par terre. Ptolemée tombé, ses troupes se débanderent, & prirent la fuite. Les Lacedemoniens se mirent à les poursuivre, & les menerent battant avec tant de chaleur, que sans s'en appercevoir, ils étoient déjà dans la plaine, & fort éloignés de leur Infanterie, qui n'avoit pû suivre.

*Le jeune Ptolemée est tué dans ce combat de l'arriere-garde.*

*Grande fuite des Lacedemoniens.*

Pyrrus, qui venoit d'apprendre la mort de son fils, & qui en ressentoit une vive douleur, mena promptement contr'eux sa Cavalerie de Molosses, & se jettant le premier au milieu, dans un mo-

*Et faisant peu d'usage de sa raison.]* Car après l'avertissement que le Devin lui avoit donné, il ne devoit pas envoyer son fils au secours de cette arriere-garde, qui étoit déjà si mal menée. Il devoit se contenter d'y envoyer quelqu'un de ses Officiers.

H h h h ij

*Grands exploits de  
Pyrrus contre la Ca-  
valerie d'Arens.*

*Combat de Pyrrus  
contre Eualcus.*

*Belle réflexion de  
Plutarque sur l'am-  
bition des Capitaines  
qui font des entrepri-  
ses sans nécessité.*

*Comme cela se pra-  
tiquoit aux funérail-  
les des Heros.*

ment il fut tout couvert de sang par le meurtre qu'il fit des Lacedemoniens, car il étoit toujours invincible & terrible dans les batailles; mais dans cette occasion, où la vangeance & la douleur aiguïsoient son courage, il se surpassa lui-même, & par sa force & par son audace il effaça tout ce qu'il avoit fait dans les autres combats. Il cherchoit partout Eualcus dans la mêlée, & l'ayant apperçu, il poussa son cheval contre lui. Eualcus lui gagne le flanc, & lui déchargeant un grand coup d'épée, il pensa lui abbattre la main qui tenoit la bride, mais le coup ne porta que sur les rênes qu'il coupa. Et Pyrrus, profitant de ce moment, le perce de sa javeline, & sautant en même-tems à terre, il combat à pied, & fait un carnage effroyable de tous ces braves Lacedemoniens qu'il renverse sur le corps d'Eualcus. Et ce fut la seule ambition des Capitaines qui causa à Sparte cette grande perte sans aucune nécessité, car la guerre étoit déjà finie. Mais Pyrrus, après avoir fait ce sacrifice aux manes de son fils, & après avoir comme honoré de ce grand combat ses funérailles, & soulagé en quelque maniere son affliction en assouvissant sa colere & sa vangeance dans le

*Ce fut la seule ambition des Ca-  
pitaines, qui causa à Sparte cette  
grande perte sans aucune neces-  
sité.] En effet Sparte étoit sau-  
vée, & la guerre finie. Quelle  
folle ambition donc de poursui-  
vre un ennemi qui fuit, & qui  
abandonne son entreprise! Les*

*moindres pertes qu'on fait dans  
ces occasions sont déplorables,  
car on les fait non-seulement  
sans nécessité, mais aussi sans uti-  
lité. Ce n'est pas sans raison  
qu'on a dit qu'il faut faire pont  
d'or à un ennemi qui fuit.*

sang de ses ennemis & de ses meurtriers, continua sa route vers Argos.

En arrivant il apprit qu'Antigonus occupoit les hauteurs qui bordent la plaine. Il planta son camp près de la ville de Nauplia, & le lendemain matin il envoya un Heraut à Antigonus, avec ordre de l'appeller méchant & perfide, & de le défier de descendre dans la plaine, & de venir disputer le Royaume, & vuidier leur querelle par un combat. Antigonus lui fit réponse, *qu'il faisoit la guerre moins avec les armes qu'avec le tems ; & que si Pyrrus étoit las de vivre, il trouveroit bien des chemins pour courir à la mort.* En même-tems il leur vint à tous deux des Ambassadeurs d'Argos, pour les prier de se retirer, & de permettre que leur ville ne fût assujettie à aucun d'eux, mais qu'elle demeurât amie de l'un & de l'autre. Antigonus reçut volontiers cette proposition, & donna aux Argiens son fils en ôtage. Pyrrus promit aussi de se retirer, mais comme il ne donnoit aucun gage de sa parole, il fut soupçonné de mauvaise foi.

*Ville voisine d'Argos sur le golfe Argolique.*

*Belle réponse d'Antigonus au défi de Pyrrus. Le tems est souvent plus utile que les armes quand on sçait en profiter.*

Sur ces entrefaites, il arriva à Pyrrus & aux Argiens des signes & des présages très-effrayans. Pyrrus venoit de faire un grand sacrifice ; les têtes des bœufs, qui avoient été immolez, étant coupées & séparées, on vit tout d'un coup ces têtes tirer la langue & lecher leur propre sang. Et dans Argos la Prophétesse d'Apollon Lycien, appelée Apollonide, sortit comme forcenée, criant

*Signes arrivez à Pyrrus & aux Argiens.*

Hhhh üj.

qu'elle voyoit la ville pleine de sang & de morts, & un aigle qui venoit fondre sur la mêlée, & qui disparoïssoit dans le moment.

*Pyrrus se saisit  
d'Argos pendant la  
bataille.*

La nuit venue, Pyrrus s'approcha des murailles, & ayant trouvé la porte, appelée *Diamperes*, ouverte par Aristeas, il eut le tems de faire entrer ses Gaulois, & de se saisir de la place avant que d'être apperçu. Mais quand il voulut faire entrer ses éléphants, la porte se trouva trop basse, de sorte qu'il fallut leur ôter les tours qu'ils avoient sur le dos, & quand ils furent entrez, les remettre, ce qui dans l'obscurité ne peut se faire sans beaucoup d'embarras, de desordre & de bruit, & sans une perte de tems considerable, ce qui

*Les Argiens se reti-  
rent dans la forteresse  
appelée Aspis.*

les fit découvrir. Les Argiens voyant les ennemis dans leur ville, courent à la forteresse appelée *Aspis*, se retirent dans les lieux les plus avanta-

*Criant qu'elle voyoit la ville  
pleine de sang & de morts.] Voici  
l'histoire qui parle comme la  
Poësie. Dans le xx<sup>e</sup>. liv. de l'O-  
dyssée d'Homere, on voit des  
signes tout semblables qui arri-  
vent aux poursuivans.*

*Courent à la forteresse appelée  
Aspis.] A Argos on célébroit  
toutes les années en l'honneur de  
Junon une fête appelée ἱπαια,  
Junonia, où l'on immoloit cent  
bœufs, & qui par cette raison  
étoit aussi appelée Hecatombaa,  
la fête de l'Hecatombe. A cette  
fête tous les jeunes gens s'exer-  
çoient, pour gagner un prix qui  
étoit proposé. Au-dessus du*

théâtre il y avoit un quartier fort d'assiete, à l'endroit le plus difficile, on clouoit un bouclier d'airain, de maniere qu'il étoit fort difficile à arracher. Tous les jeunes gens éprouvoient à cela leurs forces, & celui qui parvenoit à l'arracher, étoit déclaré vainqueur, & pour prix de la victoire il recevoit une couronne de myrte & un bouclier d'airain. De-là le lieu, où se faisoit ce combat, étoit appelé Aspis, c'est-à-dire, le bouclier. Ce prix n'étoit pas seulement proposé à la jeunesse d'Argos, les étrangers étoient aussi reçus à le disputer, comme cela paroît par

geux pour s'y défendre, & envoient à Antigonus le prier de venir les secourir. Antigonus s'approche des murailles, mais il n'entre point, & demeure en dehors aux aguets pour observer ce qui se passera, & pour profiter de l'occasion, & se contente d'envoyer son fils avec ses Officiers & ses meilleures troupes.

En même-tems arrive aussi dans Argos le Roy Areus avec mille Cretois & les plus dispos des Spartiates. Toutes ces troupes s'étant jointes, chargent avec furie les Gaulois, & les mettent en desordre. Pyrrus, qui venoit le long du Gymnase, appelé *Cyllarabis*, accourt avec des cris pleins de fierté, & des clameurs de victoire. Ses Gaulois lui répondent; mais voyant que leurs cris n'étoient pas des cris de fierté, d'audace, & de confiance, mais des cris de frayeur, comme de gens qui ne font plus bonne contenance, & qui sont fort pressez, il poussa à eux avec sa Cavalerie, qui ne marchoit qu'avec beaucoup de peine & de danger à cause des trous, des canaux, & des égouts dont la ville est pleine. D'ailleurs

*Gymnase appelé Cyllarabis, près d'une des portes d'Argos.*

*La ville d'Argos pleine de trous, & de canaux qui rendoient les rues très-difficiles.*

l'Ode VII. des Olympioniques de Pindare où Diagoras de l'Isle de Rhodes, est loué d'avoir remporté ce prix :

Ὁ τ' ἐν Ἀργεὶ χαλκός, ἰ  
γιν μιν,

*Le bouclier d'airain d'Argos Paconnu; c'est-à-dire, à Argos il a remporté le prix du bouclier d'airain.*

*Pyrrus qui venoit le long du Gymnase appelé Cyllarabis. ] C'étoit un Gymnase près d'une des portes d'Argos. Il en est parlé dans Pausanias, qui dit qu'il étoit ainsi appelé du nom d'un fils de Sthenelus. Il ajoute que dans ce Gymnase, il y avoit une statue de Minerve, surnommée Pania.*



on ne pouvoit ni voir ce qui se passoit à cause de l'obscurité, ni entendre les ordres à cause de la confusion & du tumulte qui regnoient partout. Les troupes se séparoient & s'égaroient de-çà & de-là dans ces ruës étroites, & les Officiers ne pouvoient remédier à ce desordre, ni apporter aucune discipline dans ces ténèbres au milieu de ces cris confus, & dans ces détours étroits, où il étoit difficile d'entendre, & impossible d'obéir. Ainsi les uns & les autres attendoient le jour sans rien entreprendre.

Dès que le jour eut paru, Pyrrus fut fort troublé de voir la citadelle Aspis remplie d'ennemis, mais ce qui augmenta infiniment son trouble, c'est qu'étant arrivé sur la place, parmi les ouvrages excellens dont elle est embellie, il vit un loup & un taureau de bronze qui vont se charger & combattre. A cette vûë il rappella dans son esprit un ancien oracle qu'il avoit reçu, qui lui prédisoit, *que sa destinée étoit de mourir lorsqu'il verroit un loup combattre contre un taureau.* Les Argiens racontent que ces deux figures de bronze furent faites & mises dans leur place publique en memoire d'un ancien accident, qui étoit arrivé dans leur país. Ils disent que lorsque Danaus entra pour la premiere fois sur leurs terres, comme il passoit dans la contrée Thyreatide, par le chemin de Pyramia qui mene à Argos, il vit un loup qui attaquoit un taureau; frappé de cette vûë, il sup-

*Un loup & un taureau de bronze qui paroissent aller se charger.*

*Oracle qui avoit été rendu à Pyrrus.*

*Histoire de ces deux figures de bronze.*

*Le territoire de la ville de Thyrea, entre les terres des Argiens & celles des Lacédémoniens.*

*Il supposa d'abord en lui-même que le loup étoit pour lui.] Il n'y*  
*poia*

posa d'abord en lui-même que le loup étoit pour lui, que c'étoit son image, car lui étranger, il venoit attaquer les naturels habitans du pais, de même que le loup attaquoit ce taureau. Il s'arrêta donc à voir ce combat, & le loup ayant été le plus fort, il fit ses prieres à Apollon Lyceien, & continua son entreprise, où il réussit; car son parti ayant pris le dessus, il fit chasser Gelanor, qui regnoit alors sur les Argiens. Voilà quelle fut l'origine de ces deux figures.

*Danans se fait l'application de ce qu'il voit.*

Pyrrus les voyant, & s'appercevant d'ailleurs que rien de tout ce qu'il avoit espéré, n'avançoit, abbattu, & desesperé, ne pensoit plus qu'à se retirer. Mais comme il craignoit les portes de la ville qui étoient trop étroites, il manda à son fils Helenus, qu'il avoit laissé dehors avec la meilleure partie de son armée, de démolir un pan de la muraille, & de recueillir ses gens qui sortiroient par-là, en cas que les ennemis voulussent leur faire obstacle. Celui qu'il envoyoit, n'ayant pas bien entendu cet ordre à cause de la hâte qu'il avoit, & du bruit qu'on faisoit autour de lui, fit un rapport tout contraire. Le jeune Prince, prenant ce qui lui restoit d'éléphants, & sa meilleure Infanterie, entra dans la ville pour aller secourir son pere.

*Helenus, second fils de Pyrrus.*

*Ordre mal entendu & mal rapporté, la cause de la défaite & de la mort de Pyrrus.*

a rien de plus naturel ni de plus ordinaire, que de rapporter les choses qu'on voit à l'état present de sa fortune. Le loup est étranger, & le bœuf est un animal domestique; ces sortes de contes sont des contes faits après coup.

Comme il entroit, Pyrrus commençoit à se retirer, & pendant que la place lui put donner du terrain, il se battoit en retraite, & tournant souvent visage, il devenoit assaillant & repoussoit avec courage ceux qui le poursuivoient. Mais après qu'il eut été poussé hors de la place, & qu'il se fut engagé dans la rue étroite qui menoit à la porte, il se trouva embarrassé dans les troupes que son fils Helenus menoit à son secours. Il avoit beau leur crier qu'ils reculaient pour dégager la rue, ils ne l'entendoient point dans le tumulte, & quand les plus avancez, & les plus disposez à executer ses ordres, l'auroient entendu, ils auroient été empêchez de lui obéir par ceux qui les suivoient en foule, & qui venoient incessamment les uns sur les autres. D'ailleurs un des plus grands éléphants étoit tombé tout de travers au milieu de la porte, où il bramoit effroyablement sans qu'on pût le relever, de sorte qu'il auroit seul fermé le chemin à ceux qui auroient voulu reculer.

*Fidélité d'un éléphant pour son maître.*

Parmi les éléphants, qui étoient entrez, il y en avoit un, appelé Nikon; cet éléphant cherchant à relever son maître, qui avoit été abbattu par les blessures qu'il avoit reçues, donna de front contre ceux qui reculoient sur lui, & renversa pêle-mêle amis & ennemis, jusqu'à ce qu'il eut trouvé le corps de son maître. Il le releva avec sa trompe, & le portant sur ses deux dents, il retourna en arriere vers la porte, comme forcené, culbutant & foulant aux pieds tous ceux qui se

rencontroient devant lui. Etant donc tous ainsi pressés & ferrez les uns contre les autres, aucun ne pouvoit s'aider lui-même, mais toute cette multitude étant comme une seule masse, & un seul corps bien uni & bien emboîté, ne pouvoit ni reculer ni avancer, ni faire aucun mouvement que toute ensemble. Ils rendoient peu de combats contre ceux qui les harceloient, & qui les suivoient en queue, & ils se faisoient eux-mêmes plus de maux, qu'ils n'en recevoient de leurs ennemis; car s'il y en avoit quelqu'un qui, trouvant un moment favorable, tirât l'épée, ou baissât la pique, il ne pouvoit plus ni la retirer, ni la relever, mais l'une & l'autre alloient nécessairement donner dans le corps des premiers qui se rencontroient, de sorte qu'ils perissoient misérablement les uns par les mains des autres.

Pyrrus voyant cette tempête & cette tourmente de ses gens poussés & repoussés comme par des flots, ôta l'éclatante aigrette qui distinguoit son casque, & qui le faisoit reconnoître, la donna à un de ses amis, & se confiant en la bonté de son cheval, il se jeta au milieu des ennemis qui le poursuivoient. Comme il combattoit en désespéré, un des ennemis l'approcha, & lui donna un grand coup de javeline au travers de la cuirasse; la blessure ne fut ni grande, ni dangereuse. Pyrrus tourne aussitôt contre celui qui l'avoit frappé, & qui n'étoit qu'un simple soldat, fils d'une pauvre femme d'Argos même. Cette mère regardoit le

*Pyrrus ôte l'aigrette de son casque, & se jette au milieu des ennemis.*

combat de dessus le toit d'une maison, comme toutes les autres femmes. Voyant donc son fils s'attacher à Pyrrus, hors d'elle-même, & saisie de frayeur pour le grand peril auquel il s'exposoit, elle prit à deux mains une grosse tuile, & la jeta contre Pyrrus. Cette tuile lui tomba justement sur la tête, qui n'avoit que le simple armet tout dégarni, & coulant sur le chignon du cou, elle lui rompit les vertebres. Sur le moment d'épaisses ténèbres lui couvrent les yeux, ses mains lâchent les rênes, & il tombe de son cheval près du tombeau de Lycimnius sans être reconnu de personne.

*Pyrrus tué par une tuile qu'une femme lui jette de dessus un toit.*

Par hazard un certain Zopyre, qui servoit dans les troupes d'Antigonus, & deux ou trois autres soldats, étant accourus en cet endroit, le reconnurent, & l'ayant traîné sous une porte, comme il commençoit à revenir de sa défaillance, Zopyre tira son cimeter d'Illyrie, & alloit lui couper la tête. Dans ce moment il ouvrit les yeux, & le regarda d'un air si menaçant & si terrible, que Zopyre effrayé, les mains tremblantes, & voulant pourtant executer son dessein, ne put bien assener son coup, tant il étoit éperdu de trouble & d'effroy, mais le frappa au-dessous de la bouche, lui fendit le menton, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il lui sépara enfin la tête du corps.

*Un soldat, nommé Zopyre, veut couper la tête à Pyrrus, & effrayé de son regard il assène mal son coup.*

*Alcyonée, fils d'Antigonus, prend la tête de Pyrrus, & la porte à son pere.*

Le bruit de cet accident fut bientôt répandu. Alcyonée, fils d'Antigonus, vint aussitôt demander la tête pour la reconnoître, & l'ayant prise,

il poussa à toute bride vers son pere, qu'il trouva assis avec quelques-uns de ses amis, & la jetta à ses pieds. Antigonus l'ayant regardée & reconnuë, chassa son fils à grands coups de bâton, l'appellant impie & barbare; & mettant son manteau devant ses yeux, il se mit à pleurer, en se souvenant de la mort de son ayeul Antigonus & de celle de son pere Demetrius, deux exemples qu'il avoit dans sa maison des changemens de la Fortune. Et après avoir magnifiquement orné le corps & la tête de Pyrrus, il les mit sur le bucher, & les fit brûler honorablement. Bientôt après Alcyonée, ayant rencontré Helenus, fils de Pyrrus, en pauvre état, & couvert d'un méchant manteau, il le traita très-humainement, & le mena à son pere. Antigonus ravi, lui dit, *mon fils, cette dernière action vaut mieux que la première, mais elle n'est pas encore telle qu'elle devoit être, car tu ne lui as pas ôté ces méchans habits, qui font plus de honte aux vainqueurs, qu'au vaincu.* Ayant ainsi parlé, il embrassa Helenus, lui fit toutes sortes d'honneurs, le remit en équipage, & le renvoya en Epire. Et après s'être rendu maître du camp & de toute l'armée de Pyrrus, il traita ses amis & ses serviteurs avec beaucoup d'humanité, de générosité, & de courtoisie.

*Belle action d'Antigonus contre son fils.*

*De son ayeul Antigonus premier, qui fut tué à la bataille d'Ipsus.*

*De son pere Demetrius premier, qui fut resenu prisonnier par son gendre Seleucus, & mourut en prison.*

*Il honore du bucher le corps de Pyrrus.*

*Belle parole d'Antigonus à son fils, qui avoit traité humainement le fils de Pyrrus.*

*Helenus renvoyé en Epire par Antigonus.*

*Fin de la vie de Pyrrus.*

Iiii üj

*Remarque oubliée sur la Vie de Pelopidas,  
pag. 109.*

**C**ET exploit de Pelopidas fut appelé par tous les Grecs le frere germain de celui de Thrasymbule. ] Notre histoire nous en fournit un qui fut executé dans le dernier siècle, & qu'on peut appeller avec encore plus de raison le frere germain de celui de Pelopidas; c'est celui du Prince de Monaco. Je rassemblerai ici les principaux traits de l'un & de l'autre, pour faire voir leur parfaite ressemblance. Pelopidas entre dans Thebes lui douzième, pour délivrer cette place du joug de Lacedemone, qui y avoit une garnison; ils sont tous déguisez en paisans. Philidas, un des conjurez donne un grand souper aux Officiers de Lacedemone; sur le moment de l'exécution, il se répand un bruit sourd de la conjuration; un des principaux de ces Officiers reçoit même des lettres, où elle est détaillée, mais il remet au lendemain à lire ces lettres & à s'éclaircir. Pelopidas, auquel s'étoient joints trente-six Citoyens, partage sa troupe en deux bandes, dont l'une va attaquer ceux qui étoient à table, & l'autre va contre deux autres Chefs qui étoient retirez, & par leur courage ils remettent The-

bes en liberté. Le Prince de Monaco entreprend de même de délivrer sa ville du joug des Espagnols, qui en étoient les maîtres. Son complot est éventé. Le Commandant Espagnol est averti même du jour qu'il devoit s'exécuter, mais il traite cet avis d'imposture, & promet cependant d'observer de près le Prince, & de se saisir de sa personne & de celle de son fils sur le premier soupçon qu'il donnera de sa conduite. Cela oblige M. de Monaco à se hâter d'exécuter son entreprise, pour prévenir les mauvais desseins de ce Commandant. Il fait semblant de vouloir punir quelques sujets rebelles de deux de ses villes; il les envoie prendre & les fait amener dans ses prisons de Monaco, liez & garottez, au nombre de trente qu'il avoit choisis les plus braves & les plus déterminez, & qui étoient du complot. Cela ne donne nul ombrage au Commandant, qui même à la priere du Prince, envoie une partie de sa garnison vivre à discretion dans les maisons de ces prétendus coupables. M. de Monaco donne un grand souper aux Officiers de la garnison, & ordonne que dans la ville on

## SUR PELOPIDAS. 623

faîte grand'chère à tous leurs soldats. Pendant que les Espagnols ne pensent qu'à se réjouir, & qu'ils sont noyez de vin, il tire des prisons ses trente Conjurez, & leur donne des armes; quelques habitans des plus braves se joignent à eux, il y ajoute quelques-uns de ses domestiques, & partage toute cette troupe en trois bandes, donne à son fils la première, qui étoit de trente hommes, met à la tête de l'autre, qui étoit de vingt hommes, un brave Officier, nommé Geronimo Rei, & il prend la troisième, qui étoit de cinquante hommes, tous résolus de périr ou de délivrer leur patrie. Le jeune Prince plein d'ardeur & de courage va attaquer un corps de garde, & s'en rend maître. Geronimo Rei attaque un autre corps de garde avec le même succès, & le Prince de Monaco donne sur le poste prin-

cipal, qui étoit à la place. Le combat est plus rude & plus sanglant de son côté. Il est repoussé deux fois, mais à la troisième charge il l'emporte, & force le Commandant à se rendre prisonnier. De cette manière il chasse les Espagnols de Monaco, & se met sous la protection de la France. Quand on examine toutes les circonstances de ces deux actions, on les trouve si semblables, qu'on ne peut presque pas douter que celle du Prince de Monaco n'ait été imaginée sur celle de Pelopidas, & que celle-ci n'en ait donné l'idée. Je me suis attaché à rapporter la conformité de ces deux actions, pour faire voir que la lecture de Plutarque peut donner des ouvertures, pour faire entreprendre & exécuter des exploits tout pareils à ceux qui ont donné tant de réputation aux anciens Capitaines.



*Suite du siège de Syracuse. Supplément qui a été promis à la fin de la remarque sur la page 209.*

**A**PRES que Marcellus à la pointe du jour fut entré par l'Hexapyle, Epycides assembla promptement quelques troupes qu'il avoit dans l'Isle qui joignoit l'Achradine, & marcha contre Marcellus, mais le trouvant trop fort, après une legere escarmouche, il s'enferma dans l'Achradine. Marcellus ayant fait tenter ceux qui gardoient les portes de cette forteresse, & n'en ayant point été écouté, tourna contre le fort, appelé Euryale, qui étoit au bout de la ville, & qui commandoit toute la campagne du côté de la terre. Philodeme, qui y commandoit, ne chercha qu'à amuser Marcellus, en attendant qu'Hippocrate & Himilcon vinssent à son secours avec leurs troupes. Marcellus voyant qu'il ne pouvoit se rendre maître de ce poste, campa entre la ville neuve & Tyché. Quelques jours après Philodeme n'étant point secouru, rendit son fort, à condition qu'il meneroit sa garnison à Epycides dans l'Achradine. Cependant Bomilcar, qui étoit dans le port avec quatre-vingt-dix vaisseaux, prenant l'occasion d'une nuit obscure & orageuse, qui empêchoit la flotte

des Romains de pouvoir tenir à l'ancre, sort avec trente-cinq vaisseaux, va à Carthage, apprend aux Carthaginois l'état où Syracuse se trouve réduite, & revient avec cent vaisseaux. Marcellus, qui avoit mis des troupes dans Euryale, & qui ne craignoit plus d'être inquieté par ses derrieres, va assiéger l'Achradine. Sur ces entrefaites arrivent Hippocrate & Himilcon. Hippocrate attaque le vieux camp des Romains, où commandoit Crispinus, & Epycides fait en même-tems une sortie sur les postes de Marcellus. Hippocrate fut vigoureusement repoussé par Crispinus, qui le suivit jusques dans ses retranchemens, & Marcellus obligea Epycides à se renfermer dans l'Achradine. Comme on étoit alors en Automne, il s'éleva une peste, qui fit de grands ravages dans la ville & dans les camps des Romains & des Carthaginois. Ces derniers en souffrirent encore plus que les autres. Les Siciliens, qui étoient avec eux, se dispersèrent dans leurs villes pour se mettre à couvert, mais les Carthaginois, qui n'avoient point de retraite, périrent presque tous avec leurs Chefs Hippocrate & Himilcon

Himilcon. Cependant Bomilcar fait un second voyage à Carthage, & en amène un nouveau secours, car il revient avec cent trente navires, & sept cens vaisseaux de charge. Les vents contraires l'empêchoient de doubler le cap de Pachyne. Epicydes, qui craignoit que si ces vents continuoient, cette flotte rebulée ne s'en retournât en Afrique, laisse l'Achradine aux Chefs des troupes mercenaires, va trouver Bomilcar, & lui persuade de tenter la fortune d'un combat naval. Marcellus voyant que les troupes des Siciliens grossissoient tous les jours, & que s'il attendoit & qu'il se laissât enfermer dans Syracuse, il seroit fort pressé en même-tems, & du côté de la terre & du côté de la mer, résolut, quoique plus faible en vaisseaux, de s'opposer au passage de la flotte Carthaginoise. Dès que les vents furent tombez, Bomilcar prit le large pour mieux doubler le cap; mais comme il vit les vaisseaux Romains venir à lui en bel ordre, tout d'un coup, on ne sçait pourquoi, il prit la fuite, envoya ordre aux vaisseaux de charge de regagner l'Afrique, & se retira à Tarente. Epicydes abandonné gagne Agrigente. Les Siciliens informez de tout, envoient d'abord des députez à Marcellus pour se rendre, & pour convenir des conditions. Comme on étoit déjà d'accord, ces députez vont pour parler aux habitans de l'Achradine, où ils ne sont pas plu-

tôt entrez, qu'ils obligent ces habitans à se défaire des Chefs qu'Epicydes leur avoit laissez. Ces Chefs tuez, on convoque une assemblée, on y crée de nouveaux Officiers, & on en députe quelques-uns à Marcellus. Tout étoit déjà réglé, lorsque les deserteurs, qui étoient dans la forteresse, craignant d'être livrez aux Romains, attirent dans leur parti les troupes auxiliaires, à qui ils font craindre le même sort, prennent les armes, égorgent les nouveaux Officiers, font main-basse sur tous les Syracusains qu'ils rencontrent, pillent tout ce qu'ils trouvent devant eux, & créent six Officiers, trois pour commander dans l'Achradine, & trois dans l'Isle. Parmi les trois qui commandoient dans l'Achradine, il y avoit un Espagnol nommé Meric, on trouve moyen de le gagner; il livra la porte qui étoit près de la fontaine d'Arethuse, & reçut les soldats que Marcellus y envoya. Le lendemain au point du jour Marcellus fit une fausse attaque à l'Achradine, pour attirer de ce côté-là toutes les forces de la forteresse & de l'Isle qui y étoit jointe, & afin de faciliter à quelques vaisseaux, qu'il avoit préparez, le moyen de jeter des troupes dans l'Isle qui seroit dégarnie. Cela réussit comme il l'avoit pensé. Les soldats, que ces vaisseaux jetterent dans l'Isle, trouvant les postes presque tous dégarnis, & les portes encore ouvertes, s'en em-

## 626 SUITE DU SIEGE DE SYRACUSE.

parurent après un léger combat. Marcellus, averti qu'il étoit maître de l'Isle & d'un quartier de l'Achradine, & que Meric avec sa garnison s'étoit joint à ses soldats, fait sonner la retraite, afin que les richesses des Rois ne fussent pas dissipées. Bientôt après on lui ouvre toutes les portes de

l'Achradine. Marcellus assemble le Conseil, fait un beau discours aux Syracusains; & après avoir mis des gardes au trésor, il abandonne la ville au pillage, &c. Ce fut ainsi que Syracuse tomba au pouvoir des Romains après trois années de siège.

*Fin du troisième Volume.*

---

De l'Imprimerie de PAULUS-DU-MESNIL. 1733.















